

ERATO PARIS

MARSEILLE ET HELLÉNISME
(XIX^e ET DÉBUT DU XX^e SIÈCLE)

LES PHANARIOTES
ET LES NÉO-PHANARIOTES DANS LE MONDE



MARSEILLE ET HELLÉNISME (XIX^e ET DÉBUT DU XX^e SIÈCLE)



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΘΗΝΩΝ

9789604042708



© Ακαδημία Αθηνών και Έρατώ Πάρη

Έκδοτική Επιμέλεια: Εύγενία Σαράντη

Παραγωγή - Έκτύπωση:
Άφοι Έμμ. Παπαδάκη - «Στοιχειάγρα» ΕΠΕ

ISBN: 978-960-404-270-8

ERATO PARIS

MARSEILLE ET HELLÉNISME
(XIX^e ET DÉBUT DU XX^e SIÈCLE)
LES PHANARIOTES
ET LES NÉO-PHANARIOTES DANS LE MONDE



ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ
ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΙΩΑΝΝΗΣ ΣΥΚΟΥΤΡΗΣ
139594/2013



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΘΗΝΩΝ

*À Monsieur le Professeur Savas P. Spentzas,
et à sa présence tutélaire en Grèce*



TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	11
INTRODUCTION.....	15

PREMIÈRE PARTIE

COMMERCE, NAVIGATION, CULTURE (XVI^e-XIX^e SIÈCLE)

CHAPITRE I

DU XVI^e AU XVIII^e SIÈCLE : QUELQUES DONNÉES PRÉLIMINAIRES

I. <i>Le XVI^e siècle : la renaissance commerciale grecque</i>	25
II. <i>Le XVII^e siècle : continuités et changements</i>	28
III. <i>Le XVIII^e siècle : l'essor commercial, maritime et culturel</i>	37

CHAPITRE II

NÉGOCE ET BRUITS DE BOTTES : LES PREMIERS GRECS

MARSEILLAIS ET LA GUERRE D'INDÉPENDANCE GRECQUE

I. <i>Diplomatie et grand commerce : un rappel</i>	51
II. <i>Les navires grecs au service de Marseille ?</i>	53
III. <i>L'implantation de la communauté grecque à Marseille et la guerre d'Indépendance</i>	57

DEUXIÈME PARTIE

LES BOURGEOISIES

CHAPITRE I

LA VILLE DE MARSEILLE.....	65
----------------------------	----

CHAPITRE II

LES NOUVELLES BOURGEOISIES MARSEILLAISES :

STRATÉGIES COMMUNES.....	73
--------------------------	----

CHAPITRE III

LES BOURGEOISIES GRECQUES.....	83
--------------------------------	----

TROISIÈME PARTIE
COMPORTEMENTS SOCIAUX, MENTALITÉS, RÉSEAUX
ÉCONOMIQUES : LES GRECS DE MARSEILLE
ET D'AILLEURS

CHAPITRE I	
VIE SOCIALE, MENTALITÉS.....	111
CHAPITRE II	
RÉSEAUX LOCAUX, RÉSEAUX INTERNATIONAUX.....	147

QUATRIÈME PARTIE
LA COMMUNAUTÉ GRECQUE DE MARSEILLE
ET L'HELLÉNISME

CHAPITRE I	
UNE COMMUNAUTÉ DE LA DIASPORA: ORGANISATION, ACTIVITÉS, DÉPLACEMENTS.....	187
CHAPITRE II	
SYLLOGUE DE MARSEILLE ET INTELLECTUELS GRECS.....	213
CHAPITRE III	
ÉGLISE DE MARSEILLE ET PATRIARCAT DE CONSTANTINOPLE : ŒCUMÉNISME OU GRANDE IDÉE ?.....	249

CINQUIÈME PARTIE
PHILHELLÉNISME ET POST-PHILHELLÉNISME

CHAPITRE I	
MARSEILLE : VILLE GRÉCO-LATINE ET PHILHELLÈNE ?	295
CHAPITRE II	
<i>LE SÉMAPHORE DE MARSEILLE</i> : PRESSE PHILHELLÈNE ET RÉSEAUX PHILHELLÈNES INTERNATIONAUX	323
CONCLUSION.....	359
LES SOURCES.....	369
INDEX DES NOMS PRINCIPAUX.....	397

PRÉFACE

Erato Paris a su établir par ses initiatives doctorales et internationales une liaison entre la France, la Méditerranée (marseillaise), la Grèce et l'Amérique aussi, plus précisément la Californie, où elle fit un séjour universitaire de quelques années... à l'époque de nos septennats mitterrandiens. Le cadre chronologique de ses recherches commence notamment vers 1816, l'année d'une célèbre disette, quitte à s'étendre plus généralement de 1800 à 1914 : périodisation classique au meilleur sens de ce terme, même s'il ne s'agit pas, en l'occurrence, de la Grèce dite « classique » !

Le livre que j'ai l'honneur de préfacer ici se rattache, somme toute, à l'École des *Annales* dont l'historienne des Phanariotes est, en toute autonomie, l'une des personnalités panhelléniques les plus distinguées.

Deux mots, s'agissant des sources de l'ouvrage en question : il inclut d'abord une recherche approfondie relativement à la presse, et particulièrement au *Sémaphore de Marseille* dont la quotidienneté matinale s'adressait aux personnages qui hantaient la Canebière, mais aussi et surtout et bien davantage aux armateurs, aux hommes d'affaires, aux grands négociants, satellites proches ou lointains du grand port provençal.

Au gré de cette optique volontiers mondialiste, se distingue en bonne logique la bourgeoisie gréco-marseillaise, universaliste et transocéanique elle aussi. Le péripèle de l'auteur (et non pas de l'auteure, néologisme ridicule) aborde ensuite les courants philhellènes qui constituèrent jusque vers 1830 et au-delà l'une des composantes non-négligeables du romantisme international : Hugo, Delacroix, Byron ... autant de noms illustres auxquels il n'est pas interdit de rattacher celui d'Edmond About, immortel créateur du *Roi des Montagnes*, Hadji Stavros, dont l'individualité légèrement baroque enchantera des générations d'enfants français.

Les Grecs de Mme Paris, en déplacement commercial vers le Levant et retour, sont parfois quelque peu pirates ou brigands, vrais ou faux quand ça les arrange, notamment vis-à-vis des autorités napoléoniennes. Le commerce honorable s'orne aussi de quelque spiritualité : il y a là toute une chronique des péripéties de l'Église orthodoxe à Marseille : celle-ci fidélise tant et plus les migrants

nullement misérables qui, jusque vers 1850 et au-delà, étaient originaires de Chios et d'autres îles, elles-mêmes diasporiques par vocation et par nécessité. Religion mise à part, le commerce des blés russes venus de la Mer Noire prolonge par le biais d'intermédiaires grecs des traditions très anciennes attestées dès l'Antiquité. La Sainte Russie, panslaviste par vocation, finira par s'intéresser aux Bulgares, plus encore qu'aux Hellènes, ce qui par ricochet fera du tort aux intérêts des trafiquants céréaliers venus de ce quasi Proche-Orient qu'était alors la Grèce tant européenne qu'anatolienne.

La bourgeoisie des grands marchands, lointains et anciens compatriotes de leur chroniqueuse grecque, pratique une endogamie très stricte ; les mariages gréco-catholiques n'apparaîtront en ce milieu ethnique et social qu'à partir de 1910.

Notons incidemment qu'Erato a publié en 1999 un ouvrage sur Fernand Braudel, très contextuel par rapport à notre thème d'aujourd'hui. L'œuvre ci-après passe aisément du structural à l'événementiel ; cette même histoire événementielle que Braudel appelait aussi la grande histoire ou encore l'histoire historisante, pour laquelle il professait un certain dédain qui était bien loin malgré tout d'être total. Le texte de notre collègue est simultanément à base religieuse, linguistique et pour ainsi dire polyglotte, micro-ethnique et largement méditerranéen, répétons-le.

Outre Marseille, trois acteurs essentiels sont affrontés dans l'ouvrage : la Grèce, la diaspora, l'Empire ottoman. À certains égards, on pense à l'œuvre romanesque de Lawrence Durrell sur les diverses minorités, grecque, juive d'Alexandrie et autres communautés circonvoisines. Minorités victimes de la violence dans l'Égypte nasérienne, « victimes » aussi, mais le mot est beaucoup trop rude, d'une assimilation par ailleurs généreuse dans la France républicaine du XX^e siècle.

Je viens d'évoquer Durrell, mais on pourrait également signaler la poétesse franco-roumaine Anna de Noailles et Paul Morand, affectés, l'une par l'oubli pur et simple, l'autre par divers avatars.

On pense aussi en lisant Erato Paris aux aventures de ces Maranes, juifs chassés d'Espagne à la fin du XV^e siècle, et qui font ensuite de belles carrières à Montpellier, Béziers, Marseille et Lyon sous la Renaissance, mi-juifs mi-catholiques et bientôt protestants. Ils seront vers 1680 totalement assimilés, tout comme nos Grecs du pays de Pagnol.

La riche minorité hellénique de Marseille pratique, qui plus est, la philanthropie. Il y a aussi dans ce groupe social tous les signes extérieurs de la richesse : mœurs anglaises, nurses britanniques également, le thé, le golf ... On lit Voltaire,

Rousseau ... et l'indépendantiste Adamantios Coray. La généalogie entre en scène, parfois plus ou moins mythique, quand elle remonte aux Paléologue, aux Cantacuzène et aux autres familles impériales de Byzance.

En d'autres termes, on a là tout le passé d'une élite étrangère si l'on veut, mais *de facto* provençale et profondément patriotique et française. Globalement un gros village : soixante familles, sept cents personnes, une espèce de vaste bourgade à l'échelle du mondialisme des relations négociantes.

Quelques détails chronologiques : et d'abord les initiatives de Catherine II ; elle encourage l'exportation des céréales de son Empire, depuis la Mer Noire jusqu'au Golfe du Lion. L'an 1816, encore lui : la forte disette frumentaire de ce millésime stimule à son tour les exportations des grains du grand pays slave vers l'Hexagone *via* la cité phocéenne. Enfin, la tragédie de 1822 : les massacres épouvantent l'Europe humanitaire.

On rencontre aussi, à diverses reprises, l'histoire comparée chère à Marc Bloch : elle va d'Istanbul à Marseille, des îles ioniennes au littoral niçois *alias* Côte d'Azur contemporaine ... Elle illustre le destin des « petits peuples » ou soi-disant tels : les Grecs, les Portugais, les Néerlandais et pourquoi pas aussi les Anglais, si peu nombreux encore au Moyen Âge.

L'auteur incidemment déplore les excès de la victimisation et ne verse pas de larmes sur les mères de famille nombreuses, excessivement productrices de huit à dix enfants. Elles sont loin d'inspirer à Erato les paragraphes gémissants qui seraient de rigueur chez d'autres historiens.

Les bourgeois conquérants, balkaniques en l'occurrence, sont aujourd'hui encore portraiturés dans les collections des divers musées provençaux ; il y a donc dans l'ouvrage d'Erato des Personnages, en chair et en os, attachants ou dominants selon les cas. Signalons par exemple un certain Zarifis, conseiller financier de la Sublime Porte, que d'aucuns comparaient à Rothschild. Sa carrière s'épanouit avec la libération du territoire grec, acquise à partir de 1830.

Par-delà les situations individuelles, les Grecs mis en cause dans les pages qui vont suivre seront polyglottes, francophones, anglophones, et bien sûr hellénophones. Quant à l'idéologie, on passe du cosmopolitisme des grands hommes d'affaires au nationalisme des intellectuels. Une fois de plus, c'est la République des professeurs.

D'est en ouest, le groupe a des antennes depuis Calcutta jusqu'à New York. Vers le septentrion, nos bons hommes poussent une pointe jusqu'à l'Empire austro-hongrois ...

À l'heure où la Grèce fait l'objet de tant de critiques, parfois injustes, ce livre vient à son heure, monographique certes, mais témoignant de façon très originale sur un épisode presque inconnu de la longue histoire d'un hellénisme multimillénaire.

EMMANUEL LE ROY LADURIE
de l'Institut



INTRODUCTION

« C'est la peur de la grande Histoire qui a tué la Grande Histoire », écrivait Edmond Faral en 1942, repris par Fernand Braudel quelques années plus tard (1949) dans *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. C'est ce défi que cette œuvre essaiera de relever : prenant pour objet l'hellénisme de Marseille, le situer dans un cadre plus global, de manière à le faire apparaître comme partie intégrante à la fois de l'histoire française et de son héritage, et de la civilisation grecque, méditerranéenne et mondiale.

Partant d'un cadre géographique donné, la cité phocéenne, l'ouvrage déroule un fil conducteur expressément inspiré de la *longue durée* braudélienne, soit une histoire vivante, chaleureuse, inscrite dans une trame temporelle élaborée, à l'échelle mondiale, et utilisant une approche comparative et pluridisciplinaire. Notre but n'est pas d'écrire une histoire du monde mais d'aller au-delà des limites, chronologiques, spatiales ou autres, imposées à tout sujet, et d'inscrire le nôtre dans un ensemble plus vaste. Ainsi, si la communauté grecque de Marseille du XIX^e siècle jusqu'à la Grande Guerre de 1914 constitue l'objet de cette œuvre, notre angle d'attaque global permet de voir au-delà, et en l'occurrence, l'hellénisme comme concept d'une très longue durée, vieux de trois mille ans, et dont l'assise géographique multi-continentale (Europe, Afrique et Asie) est devenue, par le biais de sa diaspora, universelle. L'hellénisme, c'est l'ensemble des populations revendiquant une identité grecque fondée sur ses deux piliers ancestraux, la langue et la religion. C'est là ce que l'on entend par longue durée, appliquée à cette civilisation.

En ce qui concerne Marseille, notre problématique fut la suivante : comparée à d'autres communautés grecques déjà bien étudiées, comme celle d'Alexandrie, la communauté grecque de la cité phocéenne apparaît comme une grande oubliée, les monographies brillant plutôt par leur absence. L'on a certes noté, parfois cité des œuvres de qualité, comme la thèse de Pierre Echinard, en 1973, *Grecs et Philhellènes à Marseille, de la Révolution française à l'Indépendance de la Grèce*, qui couvre la période allant de 1793 à 1830. Plus récemment, en 1998, Anna Mandilara a présenté une thèse intitulée *The Greek business community in*

Marseilles, 1816-1900 : individual and network strategies. En dépit et au-delà de l'intérêt de cet ouvrage sur la question de la diaspora grecque, le sujet est traité d'un point de vue plutôt économique. Le très intéressant ouvrage de Sophie Basch, *Le mirage grec, la Grèce moderne devant l'opinion française (1846-1946)*, précieux pour tout ce qui touche le philhellénisme français (au sens large du terme) et la perception qu'eurent les écrivains français de la Grèce, fait quelques références à la communauté hellénique de Marseille. Mis à part ces trois études et quelques articles assez généraux, aucune recherche approfondie n'a encore été effectuée sur l'ensemble de cette minorité dynamique en France. Il s'agit donc ici d'un champ nouveau d'investigation. De plus, les études précédentes sur les communautés helléniques relèvent de la micro-histoire. La vision globale, synthétique et comparative des multiples communautés ayant vécu au XIX^e et au-delà n'est pas traitée, les chercheurs préférant rester dans le cadre bien précis d'une ville, comme Alexandrie, Odessa ou Marseille. On a donc essayé de combler ce vide.

Des questions primordiales et parallèles se sont posées : comment lier la bourgeoisie de la communauté grecque (sur laquelle l'on se penche) à celles du monde et de la Grèce ? Comment trouver l'approche globale permettant d'embrasser, sur cette question des élites grecques bourgeoises, Marseille et tout l'hellénisme ? Et le philhellénisme français, tel qu'il évolue tout au long du XIX^e et du début du XX^e siècle, comment le rattacher aux pratiques culturelles, économiques ou politiques des Grecs de France et d'ailleurs ? Voilà donc quelques questions clefs auxquelles l'ouvrage va tenter de répondre.

Du point de vue de la grande histoire, aux horizons illimités, l'hellénisme du XIX^e siècle (et à partir de la création de l'État grec, en 1830) est irrigué par trois influx principaux, uns et indivisibles : la Grèce même, la communauté diasporique et la population grecque de l'empire du sultan. Vouloir étudier l'un sans l'autre reviendrait à imaginer un corps sans tête. Tout au long du siècle, chaque événement touchant le pays de près ou de loin fait battre les cœurs et mobilise les esprits et l'âme de tout un peuple dispersé à l'Est et à l'Ouest. Et vice-versa : l'écho des incidents concernant la diaspora ou les Grecs vivant autour de la Méditerranée orientale traverse le petit État grec avec la rapidité de l'éclair, faisant parfois basculer la politique gouvernementale ou royale. À Marseille, au-delà de certaines particularités locales, la communauté grecque reproduit en miniature le comportement de l'ensemble des bourgeoisies grecques du monde, puise dans une mentalité commune, et recourt à un ensemble finalement assez homogène d'images et de symboles.

Le concept de réseau, et réseaux d'envergure internationale, constituera le pivot et la plaque tournante de notre étude. D'abord économiques et financiers, de très haut niveau, ces réseaux se transforment à l'occasion en réseaux d'information et d'action, mettant en branle tout l'hellénisme, rapprochant les Grecs de Marseille de ceux de Constantinople, de Trieste, de Londres, d'Alexandrie, d'Odessa, de Calcutta, de New York, de Tabriz en Perse ou du Soudan. Au total, on parle d'une soixantaine de familles, liées pour la plupart d'entre elles par des alliances matrimoniales, dont une vingtaine sont installées à Marseille. Il s'agit d'une poignée de riches commerçants, d'armateurs, d'industriels, de banquiers, de négociants internationaux (parfois d'intellectuels), qui exercent un contrôle quasi-monopolistique sur le grand commerce intermédiaire du blé, surtout russe, et, plus tard, sur les finances de l'Empire ottoman.

Quant au philhellénisme français, quel est le lien entre lui, Marseille et la grande fresque que dessine un hellénisme à l'échelle mondiale ? On le sait : la période héroïque du philhellénisme poétique, militaire et artistique, qui a enflammé l'opinion publique, prend fin avec l'intervention quasi forcée, aux côtés de la Grèce, des trois grandes puissances, France, Angleterre et Russie, et avec la création, en 1830, de l'État indépendant de Grèce. Mais la suite, ce qu'on peut appeler le « post-philhellénisme », a été très peu étudié, pour ne pas dire négligé. Cette terre en friche constitue logiquement un nouveau champ d'exploration, où l'on appliquera une fois encore le concept, ici heuristique, de réseau. Les réseaux locaux, nationaux et internationaux rapprocheront en effet les philhellènes du monde entier, notamment par le biais des journaux et autres médias de l'époque ; ils unissent leurs efforts pour la défense et la promotion de l'image d'une Grèce en plein développement, tant sur les plans culturel que politique et social. Marseille, ville phocéenne située à mi-chemin entre l'Orient et l'Occident, nous semble ici la base idéale permettant de combler les « oublis » de l'histoire, et d'inscrire le mouvement post-philhellène dans une perspective globale.

Les Phanariotes, et, après 1830, ceux qu'on a appelés « Néo-phanariotes », leurs descendants et leurs alliances matrimoniales occasionnelles avec de grands bourgeois grecs de l'époque, constituent un autre champ d'application de la longue durée. Les Phanariotes sont une élite majoritairement grecque de souche, réelle ou imaginée, issue de familles impériales byzantines, fer de lance d'un essor lent mais progressif dans les domaines culturel, maritime, religieux et commercial, entre le XVI^e et le XX^e siècle ; ce sont de riches familles vivant (au sens large du terme) dans le quartier du Phanar, à Constantinople, et exerçant des fonctions importantes à la

fois dans l'administration ottomane, la gestion des affaires courantes et des finances du Séraï, et dans celle de la diaspora. Parmi celles qui arriveront un jour à Marseille, au XIX^e siècle, nous trouvons les Rallis, les Rodocanachis, les Mélas, les Zarifis ou les Schilizzis. Dans ce réseau international d'une soixantaine de familles, rares sont ceux qui n'ont pas ou qui ne chercheront pas une forme ou l'autre de filiation avec des Phanariotes.

Dans le monde très riche de l'histoire globale, faite d'interdisciplinarité et d'allers-retours à travers les siècles, et d'un mouvement profond cherchant, en dépit et au-delà des ruptures, des raccords et des continuités, la « conscience phanariote » est un objet *a priori* très séduisant. Mentalités, usages communs, traditions passent d'une génération à l'autre et s'affichent dans les pratiques culturelles de cette élite. On parle ici d'une histoire qui s'étend sur plus de quatre siècles, sans compter le faisceau d'influences, centripètes et centrifuges, qui s'exercent bien au-delà de nos courtes existences humaines. Les Phanariotes et les Néo-phanariotes se voient en détenteurs d'une conscience propre, unique et inaliénable, faite de longue durée, et ce, quel que soit la ville ou le pays d'adoption. Ils représentent la force d'une tradition se mesurant à la fois aux traces laissées en surface, et à ses racines, qui, plongeant sous terre, dépassent de loin nos existences éphémères.

Mais comment, vu nos propres limites chronologiques d'un siècle et demi, arriver à voir au-delà de la communauté grecque de Marseille ? Comment passer de la micro-histoire d'une poignée de riches négociants et armateurs grecs du port phocéén, avec ses stratégies, ses psychodrames et ses coquetteries, à la vision globale de l'hellénisme et de son allié, le philhellénisme ? Les archives de la ville nous ont indiqué des pistes, mais sont restées globalement muettes, nous laissant sur notre faim et espérant un miracle !

Puis un jour, un manuscrit nous a introduit à un journal philhellène, *Le Sémaphore de Marseille*, doyen des grands quotidiens marseillais. Révélation extraordinaire pour les sens et l'esprit voyageur ! Jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, nous avons exploré le journal, qui nous ouvrait de nouvelles pistes de recherche : la vie d'une communauté de chair et de sang, son action dans un réseau grec et philhellène français, les questions politiques grecques vues de Marseille, de Constantinople ou d'Athènes, les perspectives internationales, économiques, diplomatiques ou littéraires. Grâce au *Sémaphore de Marseille*, tous les sujets touchant de près ou de loin à l'hellénisme prenaient une nouvelle dimension – un monde nouveau surgissait. Des précautions bien sûr s'imposaient : il fallait garder le regard

du scientifique, sa distance vis-à-vis son sujet d'étude. Heureuse complémentarité des sources, puisque voulant recouper les informations par d'autres journaux, des archives françaises ou grecques, ces dernières apparaissaient soudain sous un nouvel éclairage et leurs informations sur l'époque devenaient plus limpides. Lentement, les pièces du puzzle se mettaient en place.

C'est grâce au *Sémaphore de Marseille* et à sa politique d'information de ses lecteurs sur la vie politique, économique, sociale et littéraire des Grecs de la ville, de Constantinople, de la diaspora, ainsi que sur celles des philhellènes, qu'on a découvert les *Fonds spéciaux (ou fonds de Provence) de la Bibliothèque Municipale de Marseille*. Ces fonds, oubliés dans les caves de la bibliothèque, sans doute parce que la plupart étaient en grec, ont constitué une véritable mine d'or, comme les discours des lettrés de l'époque, dévoilant toute une mentalité et une vision de l'hellénisme qui, vue de Marseille, méritait être approfondie.

Le Sémaphore de Marseille a aussi permis de découvrir la revue de l'Église grecque orthodoxe de Marseille de la fin du XIX^e siècle, *Ὁ Ἐξηγητὴς τῶν Ἁγίων Γραφῶν [L'Exégète des Écritures Saintes]*. Un voyage à Athènes a été l'occasion de consulter ce précieux document à la Bibliothèque Nationale de Grèce. Nouvelles ouvertures et nouveau monde : celui de l'Église, berceau et témoin millénaire, à la fois du christianisme orthodoxe de l'Anatolie, et des traditions culturelles, religieuses et œcuméniques de la civilisation byzantine. L'histoire de l'Église d'Orient est intégralement liée, pendant de longs siècles, à celle de la langue grecque, et plonge donc ses racines dans une époque bien antérieure à celle du christianisme. Dans les profondeurs de cette longue durée, l'on a pu mieux comprendre les réactions, mais aussi les angoisses, les doutes, et même les hésitations de l'Église de Marseille et celle du Patriarcat œcuménique (dont elle dépend) devant la montée des nationalismes balkaniques au XIX^e siècle. Vision locale (celle de la micro-histoire de la communauté hellénique de la ville) et vision globale se rejoignaient une fois encore. Grâce à cette revue et à un nombre élevé de documents grecs littéraires, politiques et religieux, des stratégies communes ecclésiastiques sont apparues, et aussi, très important, un réseau ecclésiastique international intimement lié à l'autre, « laïque », le réseau hellénique mené par une soixantaine de familles.

La *Revue des Études Grecques* fut pour nous d'un apport précieux, surtout dans notre étude du philhellénisme français et international. Réseau philhellène par excellence, l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, qui publie la *Revue des Études Grecques*, fait le pont entre la majorité des hellénistes, des philhellènes et des Grecs cultivés du monde. La liste des mem-

bres fondateurs de l'Association, des membres ordinaires et des donateurs, a permis d'établir les liens intimes unissant les réseaux philhellène et hellénique. Comme l'avait prévu et annoncé Salomon Reinach, la revue fut pour nous « une source pour l'histoire de l'hellénisme moderne », un véritable trésor, et notamment ses articles sur la Grèce et ses communautés diasporiques, sans parler de sa rubrique « Correspondance grecque », qui aborde l'actualité récente de l'hellénisme, et dont l'optique et les propos témoignent d'une étonnante capacité à conserver une distance critique vis-à-vis son objet.

Il y eut aussi des ouvrages biographiques d'auteurs grecs de l'époque, comme Démétrios Vikélas, Andréas Syngros, Stratis Tsirkas, Alexandre Rizos Rangabé et la célèbre romancière Pénélope Delta, qui nous ont dévoilé les us et coutumes de cette bourgeoisie grecque marseillaise ou autre, relativement homogène dans ses choix d'images et de symboles, dans ses habitudes vestimentaires, sociales ou intimes, son souci des apparences, mondaines ou familiales, la décoration de ses demeures, la nourriture, ses voyages, bref sa mentalité. Pour mieux apprécier, voire savourer certains passages qui nous ont semblé particulièrement représentatifs de l'époque, nous en avons traduit des extraits. Le texte grec accompagne la traduction, en vue de leur éventuelle lecture par les hellénistes grecophones.

Enfin, l'histoire orale. Il s'est agi, ici encore, d'aller au delà des évidences ou des stéréotypes, qui toujours menacent ; ou de préciser, de nuancer une approche, de saisir une pensée de l'intérieur, peut-être de sentir chez des contemporains une certaine « conscience » de la longue durée, propre à cette grande bourgeoisie hellénique. À plusieurs reprises, il nous a fallu être à la fois historienne et journaliste. Cela paraît simple, et ne l'est pas du tout. Tous les héritiers ne veulent pas nécessairement laisser des traces ; dans plusieurs villes, certains portent aujourd'hui un autre nom. Il a fallu obtenir un entretien, parfois au téléphone, parfois par courrier, la plupart du temps de vive voix. Être prudent, ne pas heurter les sensibilités de certaines personnes, les mettre en confiance, vérifier et contre-vérifier leurs dires en prenant la distance objective du scientifique. Tâche capitale : éviter à tout prix les anachronismes, le regard d'aujourd'hui plaqué sur une époque évoluée. On a dû faire des milliers de kilomètres d'Athènes à Calcutta et à Bombay, de Marseille et Aix-en-Provence à Chios, à Istanbul, à Bucarest, à Odessa ou à Munich. La richesse de tout ce matériel est telle, qu'il y aurait matière à plusieurs ouvrages. Nous avons donc décidé d'en utiliser une grande partie dans un film documentaire couvrant plusieurs siècles, fondé sur cette recherche, et intitulé « Byzance après Byzance ». Il donne une idée des couleurs,

odeurs et images, bref, de l'extrême richesse, non seulement des documents d'autrefois, mais aussi d'un héritage actuel fait de toiles, de collections privées, d'œuvres philanthropiques, d'églises, d'écoles, de jardins devenus des parcs nationaux, de tombeaux, véritables œuvres d'art, de navires même, de résidences et de châteaux, dont certains abritent aujourd'hui des musées. On trouvera le film documentaire lui-même en contactant l'auteur dans le site : www.icher.eu

Il y a donc une documentation papier et une autre audiovisuelle, toutes deux au service du scientifique. La caméra lui permet d'aller au-delà des évidences, dévoile à l'occasion un secret, parfois des mystères, ou les énigmes d'un passé en dialogue permanent avec notre présent et une actualité qui reconferme la longue durée dont nous parlions plus haut, c'est-à-dire : centrée sur la vie elle-même. Voyages, entretiens, rencontres avec des membres des mêmes familles ou de leur entourage ; découverte aussi de toute une série d'archives privées. Il s'agit de collections de documents familiaux, parfois de biographies, de mémoires, de généalogies, de documents d'archives, de photos, de coupures de presse. Leur richesse et leur diversité, souvent remarquables, mènent souvent le chercheur vers une nouvelle piste complètement inattendue, et il a alors le sentiment de ramener des trésors du royaume des morts. Il a fallu respecter au maximum la confiance de ces familles qui nous ont dévoilé ces trésors cachés de leurs archives privées, et qui, pour certaines, nous ont accueillies chez elles pendant des jours, parfois pendant des mois, lors de nos enquêtes. Comme autrefois les grandes familles aristocratiques, il arrive que ces familles bourgeoises tiennent à conserver religieusement les traces de leur passé. Relais d'un arbre généalogique ininterrompu, leurs membres ont affirmé, une fois encore, une identité bourgeoise au service du présent et du futur. Toutefois, distance critique oblige, nous avons tenu à valider ces documents en faisant des « contre-expertises ».

Cette œuvre s'inscrit, on l'aura compris, dans le sillage de notre première thèse doctorale, maintenant publiée, sur les origines intellectuelles du livre de Fernand Braudel *La Méditerranée*, entre 1923 et 1947. Cette étude, comme la présente, abordait l'histoire des civilisations et la mentalité des élites, en se donnant comme point d'attaches les réseaux constitués autour du thème de la Méditerranée et de la notion, capitale pour cette ère, de « gréco-latinité ». À l'époque du premier ouvrage, l'on identifiait l'expression à l'héritage ancestral de l'antiquité grecque, puis romaine, revendiqué par tous les peuples de la Méditerranée occidentale. Dans celui-ci, l'expression veut témoigner d'un hellénisme d'une très longue durée se prolongeant dans une France *latine* et dans une Marseille *gallo-grecque*, cité

phocéenne, et « Athènes des Gaules ». Ces mêmes éléments gréco-latins sont intimement liés à la question nationale grecque : la Grande Idée, où sont directement impliqués à la fois le réseau hellénique et les réseaux philhellènes marseillais.

Nous croyons important d'apporter l'ultime précision suivante : dans ce deuxième ouvrage, fort de l'expérience antérieure, nous avons jugé bon de prendre certaines libertés dans la présentation de la thèse. Et d'abord, le style : sans rien enlever à l'appareil critique et bibliographique, nous avons opté pour une écriture plus libre et plus vivante, en utilisant, par exemple, les phrases nominales, des métaphores qui nous ont semblé très « parlantes », parfois le jeu des temps, dans les paragraphes. Nous croyons que la science n'a rien perdu et que le récit y a gagné en vivacité. Tout en respectant le cadre scientifique, nous avons voulu insister sur la grande histoire : la vie elle-même, avec ses drames, ses passions, ses sublimes, ses rêves, ses désirs, ses rires.

En 1949, Braudel écrivait en phrase liminaire à sa thèse : « J'ai passionnément aimé la Méditerranée ». Cette phrase serait de nos jours bannie, sans doute jugée trop personnelle ou émue, aux antipodes de l'austérité scientifique. Nous courrons nous aussi le risque de redire, sur le ton de l'intimité : nous aimons passionnément la Méditerranée, source de toute notre inspiration, et, nous sommes tenté d'ajouter : de nos passions les plus vives et les plus profondes. D'ailleurs sans passion, comment raconter la vie même, qui fonde et fait l'histoire ? Cet ouvrage, et le ton occasionnel utilisé, veulent parler d'une passion, oui, dévorante pour la Méditerranée, cette « mer toujours recommencée », ses vagues de fond et de surface, passé long et présent fugace. Scientifiquement revigorante, cette attitude suscite pour l'heure, autre et complémentaire, l'image volcanique de l'île de Santorin, beauté sauvage et source inépuisable d'inspiration pour la muse des chercheurs, des écrivains, des amoureux de la vie d'hier, d'aujourd'hui, de toujours.

Ma dette primordiale va au Maître de l'Histoire, et mon Professeur depuis plus de 20 ans, Emmanuel Le Roy Ladurie. Puis à Henri Tonnet, de la Sorbonne, et à René Bouchet, de l'Université de Nice, qui, toujours de bonne grâce, m'a lue et relue. Un grand merci à mon époux, Richard Dubois, écrivain, pour les centaines d'heures consacrées aux relectures. Enfin, ma dette est immense envers l'Académie d'Athènes, qui a accepté de publier mon ouvrage. En particulier, je remercie l'Académicien Constantin Svolopoulos, qui m'a généreusement offert sa confiance et ses inestimables conseils. Aussi, l'Académicien Panayotis Vocotopoulos pour ses précieuses remarques. Enfin, le lecteur doit la belle présentation de cet ouvrage au travail minutieux de Madame Eugenia Saranti, que je remercie très chaleureusement.

PREMIÈRE PARTIE

COMMERCE, NAVIGATION, CULTURE
(XVI^e-XIX^e SIÈCLE)



CHAPITRE I

DU XVI^e AU XVIII^e SIÈCLE : QUELQUES DONNÉES PRÉLIMINAIRES

I. LE XVI^e SIÈCLE : LA RENAISSANCE COMMERCIALE GRECQUE

La prise de Constantinople par les Ottomans, en 1453, constitua à la fois un bouleversement mondial et un séisme pour la société hellénique, et ce n'est qu'au début du siècle suivant que les Grecs se remirent lentement du choc de la conquête. Les Turcs prirent le relais de l'Empire byzantin dans le Levant, mais Byzance conserva le prestige d'une civilisation la veille encore rayonnante, notamment par le biais du Patriarcat Œcuménique, autour duquel l'on vit bientôt graviter quelques grandes familles byzantines et une riche bourgeoisie grecque.

Un demi-siècle après la conquête ottomane, le commerce levantin et extérieur de l'Empire était passé aux mains de certaines minorités soumises au sultan, comme les Arméniens, les Juifs et surtout les Grecs. Ce qui a fait dire à Fernand Braudel que le XVI^e siècle fut celui de « la reprise de l'expansion grecque »¹ à travers toute la Méditerranée, d'un côté vers Constantinople et son vaste marché, de l'autre vers Alger, port d'attache des corsaires grecs.

Ce grand commerce « intermédiaire » dont parle Braudel, pour désigner les échanges entre rives orientales et occidentales de la Méditerranée, est prioritairement celui du blé : blé de la mer Noire et de l'Égypte, blé de la mer Égée ravitaillant non seulement le « ventre » qu'est Constantinople, capitale de l'Empire ottoman, mais aussi la mer intérieure (la Méditerranée) occidentale. Pendant ce siècle, tout l'Archipel passe sous le contrôle quasi exclusif des navires grecs, et l'on y voit fleurir un marché noir instauré, puis contrôlé par eux.

1. F. BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris 1949, p. 83. Les autres informations portant sur le XVI^e siècle sont également tirées de ce même ouvrage ; voir aussi E. PARIS, *La genèse intellectuelle de l'œuvre de Fernand Braudel « La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II » (1923-1947)*, thèse de Doctorat, soutenue le 23 septembre 1997 à l'EHESS, p. 390-399.

Chaque fois que le Grand Seigneur (le sultan) interdisait les envois de grain turc vers la chrétienté (et cela était très fréquent), les Grecs s'entendaient en sous-main avec des administrations turques « compréhensives », expertes en fraudes de tous genres ; ils achetaient le grain à prix fort, puis, se glissaient avec leurs voiliers légers de la mer Noire jusqu'en mer Égée, d'où ils l'acheminaient jusqu'au cœur de la mer latine (Méditerranée occidentale) pour le revendre à prix d'or. Cette clandestinité organisée assura une continuité ininterrompue du trafic entre l'Orient turc et l'Occident, et les négociants grecs en tirèrent d'immenses richesses.

Quant aux communautés grecques sédentarisées², on note très tôt leur présence à Venise et dans ses colonies de la mer Égée et des îles ioniennes ; aussi à Ancône, à Anvers (environ deux cents maisons de commerce grecques), à Amsterdam, à Livourne³ ou à Marseille⁴.

Les Grecs de l'Empire turc, mais aussi ceux qui purent se soustraire à la domination vénitienne (comme Chypre, qui passe aux mains des Ottomans en 1572, ou Candie, dont les maîtres vénitiens laissent la place aux Turcs en 1669), rendirent au sultan des services inestimables. Ils investirent des sommes considérables dans sa flotte, qui put ainsi bénéficier des techniques maritimes de pointe déjà utilisées dans la mer latine.

« Les marins grecs », raconte Braudel, « ont été tentés par l'embauche dans les armadas du Grand Seigneur. Ces armadas n'étaient-elles pas grecques, leurs équipages de matelots issus des îles et des côtes grecques ? Les Candiotes furent peut-être les plus nombreux à aller ainsi s'engager dans la flotte du Grand Seigneur, au début de chaque été, pour la campagne qui s'ouvrait. Les recruteurs les trouvaient, le moment venu, dans la taverne de Péra, près de l'Arsenal »⁵.

Le sultan les payait à prix d'or pour leur savoir-faire en matière d'équipages et d'arsenal. Ils étaient aussi ses espions de confiance, qu'il envoyait en

2. G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ; XIX^e-XX^e siècle* [Ιστορία της ελληνόκτητης ναυτιλίας, 19ος-20ός αιώνας], Athènes 2001, p. 51, en grec.

3. D. VLAMI, *Le florin, le blé et la rue du jardin. Les Grecs négociants de Livourne 1750-1868* [Τὸ φιορίνι, τὸ σιτάρι καὶ ἡ ὁδὸς τοῦ κήπου. Ἑλληνες ἔμποροι στὸ Λιβόρνο 1750-1868], Athènes 2000, en grec.

4. P. ECHINARD, *Grecs et philhellènes à Marseille, de la Révolution française à l'Indépendance de la Grèce*, Marseille 1973.

5. F. BRAUDEL, *La Méditerranée ...*, op. cit., p. 82.

Espagne. Bientôt, les Grecs de Constantinople furent les premiers des grands négociants et les seuls à pouvoir rivaliser avec les mieux nantis des grands commerçants juifs.

Avec raison, Braudel constate : « Constantinople est la Rome des orthodoxes »⁶. Souvent les Grecs se hissaient aux plus hauts niveaux de l'administration ottomane, et entre 1453 et 1623, six d'entre eux devinrent grands vizirs. Au milieu du XVI^e siècle, l'exemple le plus éclatant fut Michel Cantacuzène, richissime commerçant aussi redouté que son contemporain juif, Joseph Nasi, dit Micas.

Les Cantacuzène étaient une famille de l'ancienne noblesse grecque, dont certains ascendants directs remontaient aux empereurs de Byzance. Le chef de famille, Michel Cantacuzène⁷, que les Turcs appelaient « Shaitanoglu », le fils du diable, passait pour la plus grosse fortune de la Méditerranée orientale.

« La fortune [...] de ce fils du diable, aux dires des Turcs [...] est immense et est curieusement liée aux services qu'il rend à l'État turc. Cantacuzène n'est-il pas maître de toutes les salines de l'Empire, fermier d'innombrables domaines, trafiquant d'offices, et tel un Vizir, déposant patriarches ou métropolitains grecs à sa guise ? N'est-il pas maître des revenus de provinces entières, Moldavie ou Valachie, et par surcroît seigneur de villages, capable d'armer à lui seul de vingt à trente galères ? Son palais d'Anchiali rivalise de luxe avec le Sérail lui-même. Ce parvenu est donc à ne pas confondre avec les modestes comparses grecs de Galata et d'ailleurs ; il les éclabousse, eux et ses contemporains, de son luxe »⁸.

Finalement, ce remarquable brasseur d'affaires fut accusé de fomenter des troubles : bien qu'il eût son palais à Anchialos, ville grecque située pour l'essentiel en mer Noire, assez loin de Constantinople pour ne pas exciter les convoitises ottomanes, il fut arrêté en 1578, sur ordre du sultan, puis pendu sur les marches mêmes de son palais. Il avait alors quatre-vingt-trois ans. Sa fortune fut bien sûr confisquée et ses biens mis en vente⁹. L'accusation ? « De blasonner de l'aigle de Byzance – donc de nourrir des projets subversifs »¹⁰.

6. Ibid., p. 82.

7. N. IORGA, *Byzance après Byzance*, Bucarest 1935, p. 114-118.

8. F. BRAUDEL, *La Méditerranée ...*, op. cit., p. 536.

9. N. IORGA, *Byzance après Byzance*, op. cit., p. 117-118 ; G. ΠΑΡΑΖΟΓΛΟΥ, *Bibliothèques à Constantinople du XVI^e siècle [Ιδιωτικές βιβλιοθήκες στην Κωνσταντινούπολη του 16^{ου} αιώνα]* (κώδ. Vind. hist. gr. 98), Thessalonique 1983, p. 327-329, en grec.

10. M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique des grandes familles de Grèce, d'Albanie et de Constantinople*, Paris 1983, p. 130.

Dans la liste des magnats grecs du XVI^e siècle, on ne peut passer sous silence un contemporain de Cantacuzène, Jean Caradjas, qui fit fortune en prenant le contrôle de l'approvisionnement de l'armée ottomane. Le beau-fils de Caradjas, Scarlatos, aussi connu sous le nom de Beglitsis, s'enrichit encore plus que Cantacuzène lui-même, en assurant le ravitaillement en bétail de Constantinople. D'autres, les Manos¹¹, monopolisèrent le commerce des fourrures, activité jugée prestigieuse et réservée uniquement aux personnalités les plus haut placées de l'Empire ottoman.

On voit bien la structure du système : à la base de ces vastes fortunes, le négoce généralisé. À mi-hauteur de la pyramide, la collaboration avec le gouvernement ottoman, qui assure aux Grecs de conserver à tout le moins leurs propriétés ; tout en haut – et cela est particulièrement net au siècle suivant – certains assoient leur puissance en s'attribuant les plus hauts postes de l'Empire, assurant une direction ferme et discrète de ses finances.

II. LE XVII^e SIÈCLE : CONTINUITÉS ET CHANGEMENTS

Le grand commerce intermédiaire des Grecs avec l'Occident s'interrompt à la fin du XVI^e siècle¹². Le rayonnant essor maritime de la Méditerranée occidentale qui avait vu naître puis proliférer une « bourgeoisie marchande »¹³ et maritime grecque, fouetté par l'expansion outre-Atlantique de l'Europe, marque un temps d'arrêt. À partir des années 1580, Braudel note un « épuisement de ces peuples grecs de la mer dont le XVI^e siècle avait vu à nouveau les grandes heures »¹⁴. Le cœur du trafic international, au XVII^e siècle, n'est plus la Méditerranée mais l'Atlantique, où s'affrontent les nouvelles puissances nordiques, au premier chef l'Angleterre et la Hollande, qui s'implantent en même temps sur les routes marchandes de la mer intérieure.

Il faudra attendre les années 1750, soit un siècle et demi plus tard, pour assister au retour en puissance du grand commerce intermédiaire grec avec l'Ouest.

11. Ibid., p. 130.

12. T. STOIANOVICH, The conquering Balkan orthodox merchant, *Journal of Economic History*, 20, 1960, p. 310.

13. A. BURGUIÈRE, Une géographie des formes familiales, dans A. BURGUIÈRE, CH. KLAPISCH-ZUBER, M. SEGALIN, F. ZONABEND (dir.), *Histoire de la famille*, III, Paris 1986, p. 34.

14. F. BRAUDEL, *La Méditerranée ...*, op. cit., p. 1095.

On ne peut donc ici parler d'une simple « renaissance », puisque ce grand commerce intermédiaire dépassera de loin, en ampleur et en vigueur, celui du XVI^e siècle, et il se caractérisera une fois encore par le contrôle quasi monopolistique des négociants grecs sur l'essentiel du commerce du blé de la mer Noire, et ce, jusque vers les années 1880.

On ne doit pas croire pour autant que les Grecs disparurent de la scène de la grande histoire. Bien au contraire. Commerce et navigation connurent un nouvel essor dans les vastes espaces de l'Empire ottoman, du Levant et de la mer Noire, les bateaux grecs accaparant la part du lion dans le secteur du transport maritime des marchandises.

Vers 1600, selon Traian Stoianovich¹⁵, les Grecs contrôlent déjà une part considérable du négoce dans la moitié orientale des Balkans. Nikos Svoronos confirme la tendance de toute cette période :

« Ce sont les Grecs qui [...], dès le XVII^e siècle [...], transportent les matières premières de toute la péninsule balkanique, depuis la Valachie et Buda jusqu'à Salonique, à Durazzo ou à Raguse, d'où ces marchandises prennent le chemin de l'Europe. Les Grecs et les Turcs font aussi la plus grande partie du commerce avec l'Égypte, les îles de la mer Égée et les autres villes de la Grèce continentale. Ils exportent les vins, les tabacs etc., à Constantinople et aux îles, et ils importent du riz, du vin, de l'huile »¹⁶.

Le début de ce siècle vit apparaître un autre phénomène. On vit les Grecs fortunés envoyer leurs fils, accompagnés de jeunes savants et théologiens, étudier le droit et la médecine à l'université de Padoue. À une époque marquée par une pénurie de médecins ottomans, les nouveaux disciples d'Esculape se taillèrent la part du lion dans le secteur ; leur excellente réputation fit que plusieurs d'entre eux devinrent le médecin de famille de Turcs éminents ou très haut placés. Le fait mérite d'être souligné : presque tous les médecins grecs qui ont joué un rôle éminent dans l'Empire furent des diplômés de l'université de Padoue. Ils se virent alors offrir de substantiels privilèges commerciaux pour leur entourage et siégèrent dans les conseils d'administration ottomans¹⁷.

Dans la capitale de l'Empire, Constantinople, se forma ainsi, lentement mais progressivement, une nouvelle aristocratie grecque opulente, puissante et raffinée.

15. T. STOIANOVICH, *The conquering Balkan orthodox merchant*, art. cit., p. 241.

16. N. SVORONOS, *Le commerce de Salonique au XVIII^e siècle*, Paris 1956, p. 193.

17. M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique ...*, op. cit., p. 129 ; S. RUNCIMAN, *The Great Church in captivity*, Cambridge 2001, p. 363.

Elle se composait de descendants de la noblesse byzantine, comme Ypsilantis, parfois même de la famille impériale, comme les Paléologues et les Comnènes, et aussi d'une grande bourgeoisie marchande multipliant les alliances avec les noms les plus illustres de l'Empire byzantin. Avant tout pour des raisons financières, certaines vieilles familles nobiliaires marièrent leurs descendants à ceux de la nouvelle bourgeoisie montante.

Quand, en 1601, le Patriarcat s'implanta définitivement dans le quartier constantinopolitain du Phanar, il s'y entoura d'une « nouvelle noblesse de robe ». Pour au moins deux siècles, le XVII^e et le XVIII^e, le terme de Phanariotes désigne ces acteurs éminents d'une nouvelle ère, dont témoignent les somptueuses demeures et les vastes palais fourmillant de serviteurs.

On parle ici tout au plus d'une vingtaine de familles, mais dont une forte endogamie, toute stratégique, assure la haute main sur la politique gouvernementale, la diplomatie, la religion, et bien entendu sur les vastes entreprises commerciales et de navigation. Ces familles deviennent, surtout à partir du milieu du XVII^e, un *imperium in imperio*¹⁸, un État dans l'État. À cette époque, le cœur de l'Empire ottoman, c'est le Phanar et ses hôtes.

Un petit voyage guidé dans le temps fera mieux comprendre la position des Phanariotes. Peu après la conquête de Constantinople, en 1453, Mahomet II décida de consacrer l'autorité du patriarche. Comme pour les autres minorités de son Empire, il a fait des chrétiens orthodoxes une nation, ou *millet*. Connus sous le nom de *rummilet* ou peuple romain, le peuple orthodoxe passa alors tout entier sous la juridiction du patriarche de Constantinople, qui en devint ainsi l'ethnarque, doté de pouvoirs non seulement religieux, comme à l'époque byzantine, mais aussi fiscaux, administratifs et judiciaires.

Le chef religieux se voyait donc habilité à administrer le *millet* chrétien selon ses mœurs, lois et coutumes, en échange d'une active et bienveillante collaboration avec les autorités ottomanes. C'est là, précisément, que se tisseront les liens intimes, quasi fusionnels, entre orthodoxie, hellénisme et nationalité.

En tant qu'autorité suprême de l'orthodoxie, le patriarche était considéré comme l'héritier de l'empereur de Byzance¹⁹. C'est à Georges Scholarios (mieux connu sous le nom de Gennadios), le théologien le plus célèbre de Constantinople, que Mahomet II conféra le titre de premier patriarche de l'époque ottomane.

18. A. R. RANGABÉ, *Mémoires* [Ἀπομνημονεύματα], I, Athènes 1894, p. 9-10, 42, en grec.

19. S. RUNCIMAN, *The Great Church ...*, op. cit., p. 175.

Le jour de son intronisation, au milieu d'un cortège impressionnant de dignitaires, et portant la couronne byzantine, le patriarche entendit le sultan déclarer :

« Je vous confère le titre de patriarche ; puisse votre destinée s'avérer heureuse ! Notre amitié indéfectible vous accompagne, et tous les privilèges dont jouirent vos prédécesseurs vous sont aujourd'hui rendus »²⁰.

Comme à l'époque de l'Empire byzantin, le patriarche était assisté d'un Saint-Synode, composé de douze évêques ou archevêques. D'origine modeste, comme leur chef, ils devaient leur promotion à leur savoir et à leur intelligence. Grec par sa composition, le Patriarcat avait pour mission de maintenir vivant l'héritage de Byzance et celui de l'hellénisme.

Jouant de leurs influences, les Phanariotes eurent bientôt leurs entrées au Patriarcat, son pouvoir sur les chrétiens étant de nature politico-religieuse. On doit parler ici d'une relation de dépendance réciproque. La Grande Église (le Patriarcat), lourdement endettée et surveillée de plus en plus près au fil des siècles, avait besoin du pouvoir politique et du soutien financier de la nouvelle aristocratie. De leur côté, les Phanariotes ne pouvaient se passer du prestige énorme et de l'autorité intellectuelle du Patriarcat pour se présenter comme une sorte de nouvelle « noblesse de robe » auprès des orthodoxes.

Appelés par leurs contemporains *archontes*, les seigneurs de la nation grecque obtinrent pour leurs descendants, et ce pendant un siècle, des positions clés à la cour patriarcale, et les unes après les autres, les plus hautes fonctions de la Grande Église échurent à cette nouvelle élite. Certes, le patriarche lui-même et les membres du Saint-Synode étaient toujours de modeste extraction, mais l'administration centrale était assurée par les Phanariotes.

Le Patriarcat dépendait de leur bonne volonté en matière de règlement des frais et des dettes, et profitait à l'occasion d'un bon mot glissé à l'oreille des hauts responsables de la Sublime Porte. L'inverse pouvait également arriver, mais plus difficilement, si d'aventure le patriarche se trouvait n'être pas tout à fait de « leur goût ». Qui dit palais dit intrigues : entre 1546 et 1578, date de sa mort, l'*archon* Michel Cantacuzène réussit à obtenir l'ascension et la déposition de trois patriarches, dont, en 1565, la déposition du patriarche Joseph II²¹.

20. Ibid., p. 168-169 : « Be Patriarch, with good fortune, and be assured of our friendship, keeping all the privileges that the Patriarchs before you enjoyed ».

21. G. ΠΑΠΑΖΟΓΛΟΥ, *Bibliothèques à Constantinople ...* [Ιδιωτικές βιβλιοθήκες στην Κωνσταν-

Le plus haut poste obtenu par les laïcs phanariotes fut celui de *Grand Logothète*, sorte d'administrateur ecclésiastique en matières civiles et juridiques, officier intermédiaire entre la Sublime Porte et le Patriarcat. Suivaient les postes de *Grand Skévophylax*, ministre des finances de la Grande Église, de *Grand Ecclésiastique*, responsable du protocole, et de *Grand Rhéteur*, le plus haut placé des orateurs du Patriarcat. D'autres titres honorifiques existaient, qui étaient la copie de ceux conférés à l'époque de la cour byzantine. Le Livre d'Or de la noblesse phanariote comprend les familles Cantacuzène, Caradjas, Manos, Mavrocordatos, Mavroyenis etc.²²

Une place à part revient aux Grecs de l'île de Chios. Certains sont arrivés à Constantinople à partir de 1566, date de la prise de Chios par les Ottomans, et les plus riches s'installeront au Phanar, y intégrant la « noblesse de robe ». Dans l'île, il y a une oligarchie marchande connue des habitants sous l'appellation de « grandes familles », lesquelles profiteront de l'appui des membres de leur entourage installés au Phanar pour monopoliser progressivement le négoce du Levant, puis, à partir du XVIII^e siècle, du grand commerce intermédiaire qui retrouve alors toute sa vigueur et son dynamisme. Stoianovich note :

« Aux alentours de 1700, les Chiotes sont des marchands richissimes, et d'un tel raffinement, qu'en comparaison, même les Juifs font figure de mendiants »²³.

Encore ici, on parle tout au plus d'une trentaine de familles liées par l'endogamie et une forte solidarité. La distance entre les villes (parfois des centaines de kilomètres) n'empêchait rien. Parmi ces noms, dont certains font partie des « grandes familles » qui débarqueront un jour à Marseille au début du XIX^e siècle, nous trouvons les Agélastos, Argentis, Rallis, Pétrocochinos, Rodocanachis, Scaramangas, Schilizzis, Sechiaris, Vlastos, Zizinias etc.

À partir du milieu du XVII^e siècle, le pouvoir politique de l'Empire ottoman se fragilise et sa dynamique conquérante s'interrompt définitivement. Le Coran

τινούπολη ...], op. cit., p. 327 ; S. RUNCIMAN, *The Great Church ...*, op. cit., p. 197-199, 362 ; N. IORGA, *Byzance après Byzance*, op. cit., p. 116.

22. É. DRIAULT, M. LHERITIER, *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*, I, Paris 1925, p. 102 ; N. IORGA, *Byzance après Byzance*, op. cit. ; SYMPOSIUM, *L'époque phanariote* ΣΥΜΠΟΣΙΟΝ [Ἡ ἐποχὴ τῶν Φαναριωτῶν], 21-25 octobre 1970, Institut des Études Balkaniques [Ἰδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἴμου], Thessaloniki 1974, p. 145.

23. T. STOIANOVICH, *The conquering Balkan orthodox merchant*, art. cit., p. 271 : « By 1700 Chiotes were among the richest of Greek merchants and so raffiné that Jews were beggars in comparison ».

interdisant aux croyants d'apprendre la langue des infidèles, les Phanariotes, polyglottes et hommes de grande culture, sont utilisés comme interprètes et intermédiaires des pachas dans leurs relations diplomatiques avec l'Europe. Ils s'installent alors dans la haute administration ottomane en participant aux discussions officielles entre vizirs et ambassadeurs étrangers : représentants du Grand Seigneur en Europe, ils négocient et concluent des traités.

Le premier *Grand Drogman de la Sublime Porte*, ou responsable du ministère des Affaires étrangères et interprète en chef, s'appelle Panayotis Nicoussios – un Chiote. Après avoir terminé un cycle d'études de médecine à l'université de Padoue, il est nommé médecin personnel du grand vizir. Admiré pour ses talents intellectuels et sa connaissance des langues, il est nommé *Grand Drogman* en 1669. Début d'une tradition, puisque les *archontes* grecs de Constantinople ont par la suite monopolisé le poste, devenant du coup les gardiens et maîtres des secrets les plus intimes de l'Empire et du Sérail.

À Panayotis Nicoussios succéda, après sa mort, un autre jeune Chiote, le Phanariote Alexandre Mavrocordatos, dont le parcours académique avait été globalement celui de son prédécesseur à l'université de Padoue. De retour à Constantinople, Mavrocordatos acquit vite la réputation d'un grand intellectuel – philosophe, polyglotte et excellent médecin. Le Patriarcat lui confia le poste de *Grand Rhéteur*, et bientôt (en 1673), le Divan (ou Conseil d'administration de la Porte) le nomma *Grand Drogman*.

C'est à peu près à la même époque que le titre de *Grand Drogman* de la Flotte fut créé puis réservé aux Phanariotes. Second responsable de la flotte ottomane, il était également l'autorité suprême, politique et administrative, des îles de la mer Égée. À une époque où l'Empire se lézardait, apparemment incapable d'imposer son autorité dans la mer Égée, et où les habitants des îles commençaient à donner des signes d'impatience, l'élite chrétienne de Constantinople devenait indispensable en tant qu'intermédiaire entre les pachas locaux et les Grecs des îles.

Souvent très cultivés et amoureux des lettres, les Phanariotes bâtirent ou financèrent un grand nombre d'écoles grecques, de monastères et d'églises orthodoxes, qui constituèrent autant de foyers de l'hellénisme.

Déjà au XVI^e siècle, l'*archon* Michel Cantacuzène illustre bien la véritable passion de l'élite grecque pour la culture et l'érudition. Ce « millionnaire », dirait-on de nos jours, était aussi un savant. La splendeur de sa bibliothèque stupéfie ses contemporains, et après sa mort violente, quand sa propriété confisquée fut mise en vente, ses précieux manuscrits furent heureusement rachetés

et préservés par les moines du Mont Athos²⁴. Il faut retenir ce cas, loin d'être unique dans les annales. Il signe de manière forte une attitude face à la culture, très répandue, on le verra, dans une bonne partie de l'oligarchie marchande et navigatrice grecque du XVII^e jusqu'au début du XX^e siècle, et même au-delà.

En ce qui concerne l'héritage spirituel de l'hellénisme sauvegardé par le Patriarcat avec l'assistance des Phanariotes, il faut rappeler l'importance du mécénat et des nombreuses donations consacrées à la promotion de la culture grecque. Par exemple, aux dires de Sturdza, les *Grands Drogmans* de la Flotte « comblèrent de libéralités les écoles et les monastères grecs, reversant sur l'hellénisme des sommes prélevées sur les Grecs par le fisc ottoman »²⁵.

Bien entendu, la langue grecque se diffusait et s'enracinait un peu partout dans l'Empire. Ce qui n'a rien de tellement étonnant, quand on sait que deux siècles après la disparition de Byzance, le grec était toujours considéré comme la langue internationale de la diplomatie orientale. Ce qui a aussi fait cheminer l'idée dans l'opinion publique de l'Orient que langue, orthodoxie et nationalité grecque ne faisaient qu'un.

Au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, le processus d'hellénisation alla en s'intensifiant, en tout cas dans les Balkans, où le grec devint la langue principale *interbalkanique* du commerce et de la culture. En se disant « Grecs », terme valorisant où l'on sentait poindre une fierté certaine, les riches négociants orthodoxes, Albanais, Valaques, Bulgares, Slaves etc. se voyaient monter d'un cran dans l'échelle sociale²⁶. Même de nos jours, le mot hongrois *Görög*, qui au début désignait le Grec, est utilisé pour signifier « commerçant en général »²⁷. Évoquant les riches *archontes* des Balkans, Sturdza écrit :

« La supériorité de la culture grecque, plus riche, le prestige dû à leur fréquentation des évêques grecs, firent parler à ces marchands une langue qui n'avait pas cours dans leurs communautés et face à laquelle leurs femmes, repliées dans leurs villages, tenaient bon. Affilés aux compagnies commerciales grecques, ils étaient connus comme marchands grecs. Se dire grec équivalait à une bonne carte de visite »²⁸.

24. G. PAPAIOGLOU, *Bibliothèques à Constantinople ... [Ἰδιωτικὲς βιβλιοθήκες στὴν Κωνσταντινούπολη ...]*, op. cit., p. 327-367.

25. M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique ...*, op. cit., p. 131.

26. T. STOIANOVICH, *The conquering Balkan orthodox merchant*, art. cit., p. 310.

27. D. A. ZAKYTHINOS, *The making of modern Greece*, Oxford 1976, p. 123.

28. M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique ...*, op. cit., p. 167.

Le renforcement de la culture et la diffusion de l'éducation hellénique étaient aussi liés à l'aristocratie phanariote, dont certains membres se virent octroyer le poste de *hospodar*, ou prince-gouverneur relevant directement du sultan, à la tête de deux riches principautés autonomes danubiennes, la Valachie et la Moldavie (parties de l'actuelle Roumanie). Les Phanariotes, on l'imagine, entretenaient la mémoire de Byzance et le rêve de recréer cet Empire sous leur égide. On se rappelle Michel Cantacuzène, au XVI^e siècle, et sa fin tragique.

Se considérant comme héritiers des souverains byzantins, les principaux acteurs de cette élite grecque souhaitaient consolider leur pouvoir en multipliant les investissements fonciers, terres d'où pourrait surgir un jour une nouvelle Byzance²⁹.

La première grande famille phanariote à s'intéresser aux deux principautés fut celle des Cantacuzène, qui achetèrent ou purent s'approprier de vastes territoires par diverses alliances matrimoniales avec les princes locaux. Le propre fils de Michel Cantacuzène, comme son oncle, se maria avec une princesse de Valachie, et s'y établit. Stratégie payante, puisque de père en fils, on vit les Cantacuzène devenir la famille principale de la noblesse transdanubienne. D'autres familles grecques, comme les Mavrocordatos, les Scarlatos, les Rosettis ou les Ghikas firent de même, devenant le pivot de véritables dynasties³⁰.

Ce fut tout profit pour la diffusion des valeurs culturelles helléniques, puisque vers la fin du XVII^e siècle –c'est l'historien grec Apostolos Vakalopoulos qui nous l'apprend– l'éducation slave (dans les principautés), institutionnalisée, la *cultura slavona*, céda bientôt la place à la *cultura graeasca*³¹.

Intellectuels ou auteurs souvent réputés, les Phanariotes voulurent revitaliser l'éducation dans les Balkans. Sous leur influence, des académies furent fondées à Bucarest, à Iasi et ailleurs, attirant quelques-uns des meilleurs enseignants et savants grecs de l'époque. Dotées de bibliothèques riches en livres rares et manuscrits précieux, les académies étaient également réputées pour la haute qualité du travail intellectuel. Dans ces milieux très cosmopolites, fait remarquer Vakalopoulos, « panorthodoxes et panbalkaniques, [...] les cours étaient suivis non

29. S. RUNCIMAN, *The Great Church ...*, op. cit., p. 364-365.

30. Ibid., p. 366-372.

31. A. VAKALOPOULOS, Les Phanariotes comme détenteurs de pouvoirs administratifs et politiques [Οἱ Φαναριώτες ὡς φορεῖς διοικητικῆς καὶ πολιτικῆς ἐξουσίας], dans *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους] (col.), XI, Athènes 1975, p. 119, en grec.

seulement par les Grecs mais aussi par les Valaques, les Roumains, les Bulgares, les Serbes, les Albanais et même les Turcs »³².

Si l'on veut des dates précises, la véritable époque « princière » de l'aristocratie phanariote dans les deux principautés dure de 1709, année où le fils d'Alexandre Mavrocordatos, Nicolas, devient le premier *hospodar*, titre conféré exclusivement aux membres de l'élite grecque, à 1821, date de la déclaration de la guerre d'indépendance hellénique : une bonne partie des Phanariotes furent alors pendus par les Ottomans.

La culture byzantine trouva donc un nouveau souffle à la cour des *hospodars* et de leur entourage : on a parlé d'une « Byzance après Byzance »³³, fière d'emprunter aux rituels des empereurs grecs orientaux d'autrefois. Ainsi, la cérémonie d'intronisation faite à Constantinople par le patriarche se voulait une réplique du sacre des empereurs byzantins.

« Si les empereurs d'Orient », note minutieusement Sturdza, « portaient jadis des chaussures couleur de pourpre, [le prince] phanariote garnissait de soie rouge les siennes, mais à l'intérieur seulement. Toujours de soie pourpre, le haut de son énorme coiffure, la *kuka* »³⁴.

Les cours, qui rivalisaient en éclat, richesse et splendeur avec celles du Sérail, deviendront tout au long du XVIII^e siècle une source de diffusion de la culture occidentale. La langue française³⁵ étant considérée comme très raffinée, et la seule langue étrangère qui ait été à la hauteur du salon ou de la cour phanariote, on y invita des enseignants français, qui y répandirent, dans des ouvrages écrits en français, les idées des Lumières et de la culture européenne.

On est donc très loin, en ces matières, des jugements hâtifs de nos contemporains et de leur forte propension à l'anachronisme systématique. L'élite grecque ici décrite ne peut d'aucune façon être jugée à partir des critères d'aujourd'hui, mais à partir de ceux de cette époque particulière. Il n'y a donc pas ici, suivant certaines formules biaisées ou paresseuses, des « exploiters s'abreuvant du sang de leur

32. Ibid., p. 121. « Εἶχαν ἀναμφίβολα πανορθόδοξο καὶ παμβαλκανικὸ χαρακτήρα, γιατί ὄχι μόνο Ἕλληνες ἀλλὰ καὶ Βλάχοι, Ρουμάνοι, Βούλγαροι, Σέρβοι, Ἄλβανοί, ἀκόμη καὶ Τοῦρκοι φοιτοῦσαν σ' αὐτά ».

33. N. IORGA, *Byzance après Byzance*, op. cit.

34. M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique ...*, op. cit., p. 146 ; A. R. RANGABÉ, *Mémoires [Ἀπομνημονεύματα]*, I, op. cit., p. 52-53.

35. C. TH. DIMARAS, *Les Lumières néo-helléniques [Νεοελληνικός διαφωτισμός]*, Athènes 1993, p. 7-14, en grec.

peuple », il y a des Phanariotes devenus diplomates, gouverneurs et savants propageant les Lumières ; il y a des défenseurs et diffuseurs de la culture grecque ; ils protègent les orthodoxes de l'Empire. Des despotes éclairés, qui veillent à incorporer aux diverses législations des éléments progressistes, parfois même, à certains égards, une réglementation plus avancée que celle qu'on trouvait alors en Europe !

III. LE XVIII^e SIÈCLE : L'ESSOR COMMERCIAL, MARITIME ET CULTUREL

Ainsi au faite de leur puissance, les Grecs acquirent le quasi monopole du grand commerce du blé de Valachie et de Moldavie, principautés danubiennes constituant les premiers greniers de l'Empire³⁶. Les profits accumulés furent colossaux.

Mis à part les Phanariotes, que l'on rencontre dans tous les grands ports ottomans, les principaux bénéficiaires de cette prise en charge politique des affaires par la « noblesse de robe » furent surtout les Chiotes. Stoianovich précise les lieux et les chiffres :

« Au tournant du siècle, les Grecs, dont un bon nombre sont Chiotes, possédaient plus de cinq cents maisons de commerce à Smyrne, dont les plus grosses et les plus riches avaient des ramifications ou succursales à Vienne, Trieste, Livourne, Gênes, Amsterdam et Paris, ainsi qu'en Russie et dans les ports de la Mer Noire, et sans doute aussi à Londres, Manchester et Liverpool »³⁷.

Et Georges Dertilis confirme :

« La décennie 1770, aube de "l'Âge des Lumières" en Grèce, marque également le début d'un développement spectaculaire du négoce hellénique. Entre 1770 et 1850, les entrepreneurs grecs déploient leurs réseaux sur le littoral de l'Asie Mineure et de la mer Noire, sur les Balkans, tout au long du Danube et jusqu'à Vienne, reliant les grands ports européens de l'époque, Livourne, Venise, Trieste, Marseille, Amsterdam et Londres, fondant des colonies partout où leurs affaires les conduisent »³⁸.

36. A. VAKALOPOULOS, Les Phanariotes comme détenteurs ... [Οί Φαναριώτες ως φορείς ...], art. cit., p. 120.

37. T. STOIANOVICH, The conquering Balkan orthodox merchant, art. cit., p. 271 : « By the end of the century, Greeks –many of them of Chiote origin– owned five hundred business houses in Smyrna, the largest and wealthiest of which maintained correspondents or branches in Vienna, Trieste, Livorno, Genoa, Amsterdam and Paris, in Russia and in the ports of the Black Sea, and perhaps London, Manchester and Liverpool ».

38. G. B. DERTILIS, Entrepreneurs grecs : trois générations, 1770-1900, dans F. ANGIOLINI, D. ROCHE (dir.), *Cultures et formations négociantes dans l'Europe moderne*, Paris 1995, p. 112.

Comme au XVI^e siècle, mais à une toute autre échelle, les Grecs redevinrent les intermédiaires clefs entre Orient et Occident.

Directement ou indirectement donc, la puissance politique de l'élite grecque rendit possibles l'épanouissement et l'expansion du commerce grec, non seulement dans les Balkans et le reste de l'Empire ottoman, mais aussi au cœur même de l'Europe centrale et occidentale. Bien sûr, cette renaissance et cette vitalité sans précédent du grand négoce hellénique étaient intimement liées à la conjoncture internationale.

D'importants changements ont bouleversé le marché de l'Orient au cours du XVIII^e siècle. Le pivot du commerce international des Européens se déplaça du côté oriental de l'Empire ottoman vers ses provinces occidentales. Les ports et les marchés principaux du XVII^e, comme ceux de la Syrie, de la Perse et de l'Égypte, se délabrèrent, à la suite de guerres interminables et de l'anarchie qui régnait dans ces provinces ottomanes. Le grand négoce préféra donc de plus en plus la côte occidentale de l'Asie Mineure et de la Turquie européenne³⁹.

En d'autres termes, le commerce européen avec l'Empire ottoman s'orienta vers l'espace géographique de la mer Égée, cœur des grandes Échelles du Levant (la Méditerranée orientale), dont les territoires étaient habités principalement par les Grecs, soumis à la juridiction administrative des Phanariotes⁴⁰. Et c'est ainsi que les Grecs devinrent pour les Européens et leur commerce des alliés et des collaborateurs incontournables : très familiers des coutumes, des mœurs et des langues orientales, ils occupaient une position privilégiée dans l'orientation et l'application de la politique extérieure de la Turquie et de son administration.

Autre élément majeur de la « grande histoire », l'essor spectaculaire du négoce de l'Europe occidentale dans le sillage des grands bouleversements de la révolution industrielle : ses besoins accrus des matières premières de l'Empire ottoman (essentiellement les productions agricoles de l'Asie Mineure et des Balkans), répondaient aux demandes, par l'Empire, de produits manufacturés en Occident. Ainsi, la croissance considérable du commerce extérieur de l'Occident

39. D. A. ZAKYTHINOS, *The making of modern Greece*, op. cit., p. 131 ; N. SVORONOS, Les effets des activités économiques des Grecs de la péninsule balkanique au XVIII^e siècle [Οί συνέπειες της οικονομικής δραστηριότητας των Ελλήνων της Βαλκανικής Χερσονήσου στο 18ο αιώνα], dans N. SVORONOS, *Mélanges d'histoire et d'historiographie néohellénique* [Ανάλεκτα νεοελληνικής ιστορίας και ιστοριογραφίας], Athènes 1999, p. 173-174, en grec.

40. N. SVORONOS, *Le commerce de Salonique au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 350-351.

contribua à l'essor du négoce de l'Empire ottoman et de celui des Balkans. Ce sont les Grecs qui furent les protagonistes de ce commerce entre la Méditerranée orientale et la Méditerranée occidentale.

Les deux grands ports du commerce international devinrent Smyrne d'une part⁴¹, capitale économique de l'Asie Mineure (ou Anatolie), et Salonique⁴², capitale économique de la Turquie européenne. À Smyrne, le coton était le premier produit d'exportation des Chiotes, qui en étaient d'ailleurs les principaux négociants. Le coton brut s'échangeait dans les ports occidentaux contre les fez français d'Orléans et les tissus du Languedoc et de Lyon⁴³.

Elena Frangakis-Syrett décrit fort bien l'impressionnante organisation des réseaux internationaux montés par les Chiotes, dont on retrouvera le savoir-faire chez les négociants chiotes de Marseille.

« Déjà florissantes aux alentours de 1750 mais se multipliant surtout à partir de 1775 jusqu'au XIX^e siècle, les compagnies chiotes furent mises sur pied par les membres d'une ou plusieurs familles, dont l'une pouvait avoir son siège en Hollande ou ailleurs en Europe, et l'autre à Smyrne. On vit donc parfois les membres d'une même famille assurer la direction de succursales réparties dans plusieurs ports d'Europe occidentale et de la mer Noire, et bien entendu dans les centres ottomans comme Constantinople »⁴⁴.

Parmi ces familles de Chiotes⁴⁵ qui dirigeaient les activités des plus grandes maisons de commerce à Smyrne, et dont les descendants iront s'installer à Marseille à partir du XIX^e siècle, on retrouve à nouveau les Rodocanachis, les Rallis, les Argentis, les Pétrocochinos, les Mavrocordatos et les Vlastos.

41. E. FRANGAKIS-SYRETT, *Les négociants chiotes dans les transactions internationales* [*Οι Χιώτες έμποροι στις διεθνείς συναλλαγές*], Athènes 1995, en grec.

42. N. SVORONOS, *Le commerce de Salonique au XVIII^e siècle*, op. cit.

43. E. FRANGAKIS-SYRETT, *Les négociants chiotes ...* [*Οι Χιώτες έμποροι ...*], op. cit., p. 34.

44. Ibid., p. 22 : « Οί χιώτικες εταιρείες πού άνθισαν κυρίως από τó δεύτερο μισό του 18ου αιώνα και μετά, και ιδιαίτερα από τó τελευταίο τέταρτο του αιώνα και τó 19ο, ήταν οργανωμένες από μέλη μίας ή περισσότερων οικογενειών, όπου τó ένα μέλος τής οικογένειας ή τών οικογενειών πού αποτελούσαν τήν εταιρεία μπορούσε νά έδρεύει στην Όλλανδία ή άλλού στην Εύρώπη και τó άλλο μέλος στη Σμύρνη. Κατά συνέπεια, καθ' όσον πολλαπλασιάστηκαν τά ύποκαταστήματά τους σέ δυτικοευρωπαϊκά λιμάνια και σέ λιμάνια τής Μαύρης Θάλασσας, και βέβαια σέ όθωμανικά κέντρα όπως ή Κωνσταντινούπολη, μέλη τής οικογένειας ύπήρχαν σέ πολλές απ' αυτές τις βάσεις ».

45. Ibid., p. 23.

L'ampleur du réseau de la famille Argentis au XVIII^e siècle et au début du siècle suivant est bien décrite par l'un des ses membres, l'historien généalogiste Philippe Argentis. Selon ce dernier, outre ceux installés à Chios, plusieurs émigrent à Smyrne, à Trieste, à Vienne, à Constantinople etc., les deux plus fortes implantations étant Constantinople et Smyrne. Au début du XIX^e, ce sont les Argentis qui mirent sur pied la société par actions « SAGRANTIS, ARGENTIS ET CIE », en rapports économiques étroits avec une autre compagnie chiote, celle des Schilizis⁴⁶.

Après l'installation, d'abord du consulat français, puis de représentations diplomatiques d'autres pays européens, qui conférèrent à leurs ressortissants respectifs la protection et les privilèges économique-politico-juridiques offerts aux négociants sous forme de « capitulations » en terre ottomane, Salonique devint un centre commercial majeur pour l'Occident, et ce, tout au long du siècle. Deuxième après Smyrne, et surclassant même Constantinople, la ville devint « une des Échelles les plus importantes de l'Orient »⁴⁷.

Capitale du commerce interbalkanique, Salonique nous montre en miniature la progression du grand commerce hellénique entre la Méditerranée orientale et occidentale. « Les Grecs de Macédoine [...] exportaient par mer, par la voie Belgrade-Semlin-Vienne-Leipzig, des laines fines, des cotons en laine et des cotons filés, et importaient les produits manufacturés de l'Allemagne et de l'Autriche, surtout les draps de Leipzig, la quincaillerie allemande etc. »⁴⁸.

Le produit principalement exporté était toutefois le blé, dont la ville constituait l'entrepôt et le lieu d'arrivages réguliers en provenance des riches plaines de Macédoine et de Thessalie. Comme au XVI^e siècle, chaque fois que le Grand Seigneur, embarqué dans les aventures guerrières de l'Empire, interdisait la sortie du port des navires, les Grecs, jouant de la contrebande et de la vénalité des pachas ou des fonctionnaires turcs très sensibles aux cadeaux en tous genres et à l'argent liquide, chargeaient la marchandise à bord de bâtiments grecs, qui filaient alors vers les îles de la mer Égée, d'où les bateaux européens les acheminaient vers la mer latine.

Le milieu du XVIII^e siècle vit donc les Hellènes développer leurs activités commerciales à un point tel qu'ils devinrent de sérieux rivaux des firmes

46. PH. ARGENTI, *Histoire de la maison chiote Argenti* [Ἱστορία τοῦ χιακοῦ οἴκου Ἀργέντη], Athènes 1922, p. 121, en grec.

47. N. SVORONOS, *Le commerce de Salonique au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 217.

48. Ibid., p. 197.

étrangères⁴⁹. Le long témoignage qui suit, signé par le consul français de Salonique et daté de 1776, donne un tableau clair de la situation.

« Les États autrichiens ne fournissent presque rien à la Turquie ni de leurs produits, ni de leur industrie ; particulièrement à Salonique, il n'y est question que de quelques caisses de verreries de Bohême et de quincaillerie de peu de valeur. Par contre, ils consomment une très grande quantité de coton en laines (*sic*) qu'on recueille dans la grande plaine de Serrès, à seize lieues de distance de Salonique, des cotons filés rouges qu'on teint avec succès à Tournavo, Caravéria et autres lieux des environs, mais les Grecs de Turquie sont en possession de ce commerce dont l'entrepôt est à Vienne, où ils voient tout par terre [...]. Ces gens-là poussent l'économie et la précision dans leurs opérations aux dernières périodes. Ils achètent eux-mêmes dans les lieux de production et vont vendre dans ceux de consommation, à très petits frais, étant accoutumés à la vie la plus frugale. Ils épargnent donc toutes provisions, conserves, etc., tant à l'achat qu'à la vente. Ce sont là des concurrents vis-à-vis desquels ni le comte de Starhemberg [qui avait établi une maison à Salonique] ni les négociants autrichiens qui pourraient donner des commissions de coton etc. à la maison d'ici, ne sauraient tenir.

Il y a encore à observer qu'une bonne partie du commerce intérieur de Vienne et d'autres places autrichiennes est entre les mains des marchands grecs de Turquie, partie établis dans le pays et partie ambulants, qu'ils ont des fonds très considérables en argent comptant qui donnent le mouvement à la circulation générale. Il serait donc dangereux par ces envisagements (*sic*) de leur prohiber le commerce de leur pays et de les mettre dans la nécessité d'abandonner le séjour de Vienne et d'emporter leurs fonds ailleurs, car il en résulterait un vide considérable et nuisible au commerce de cette capitale »⁵⁰.

En conséquence, aux alentours des années 1750, et excluant le commerce intérieur du Levant, les Grecs ont la haute main sur la moitié ou plus du grand commerce extérieur de l'Empire ottoman⁵¹. Ce développement des activités commerciales va de pair avec l'essor de la marine marchande hellénique.

Autre activité lucrative pendant tout le XVIII^e siècle : la piraterie. Corsaires et pirates grecs offraient leurs services à la fois à l'Empire ottoman et aux Occidentaux, aux Anglais, aux Français et plus tard aux Russes, développant du même coup leur propre flotte commerciale. L'antagonisme permanent et les conflits

49. D. A. ZAKYTHINOS, *The making of modern Greece*, op. cit., p. 133.

50. Cité dans N. SVORONOS, *Le commerce de Salonique au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 197-198.

51. Ibid., p. 354.

entre grandes puissances profitèrent aux Grecs, qui virent alors fleurir leurs propres entreprises.

L'Archipel était le cœur de la piraterie hellénique.

« Particulièrement “réussies” », nous informe Harlaftis, « sont les activités de brigandage et de piraterie des Maniotes, renommés pour leur férocité et leur rapidité à faire disparaître et démembrer, jusqu'à la dernière planche, les bateaux qui avaient eu le malheur de passer la nuit sur leurs côtes »⁵².

C'est l'époque (le début du siècle) où se constitue en parallèle, avec l'accord et souvent même la collaboration financière de l'Empire, une véritable flotte marchande grecque, d'abord dans les îles de la mer d'Ionie, puis en mer Égée, puis sur toute la Méditerranée orientale. Essor naturellement soutenu par les Phanariotes qui, outre leur apport personnel, dirigent à la fois les affaires étrangères des Ottomans et celles de la mer Égée.

Les îles clefs pour la formation d'une puissante marine marchande furent Hydra, Spetsai et Psara, toutes trois en mer Égée. Pirates dans les moments difficiles, les Grecs, avec l'accord ottoman, savaient aussi armer leurs propres navires avec les canons nécessaires pour les combattre ! Ce sont d'ailleurs ces trois îles, selon Richard Clogg, qui « poseront les fondations de ce qui allait devenir au XX^e siècle la plus grande flotte marchande au monde »⁵³.

Alors que les communautés grecques établissaient des comptoirs partout à travers la Méditerranée, les Balkans, l'Europe centrale et occidentale jusqu'aux Indes, les flottes de ces îles naviguaient sous des pavillons aussi disparates que le pavillon ottoman, français, anglais, ragusain, gréco-ottoman, autrichien etc., assurant ainsi le grand commerce de transit et le transport des produits agricoles du Levant.

Ce sont les années 1770 qui constituèrent l'apogée de cette flotte marchande amarrée principalement dans les trois îles de l'Archipel. *Le Sémaphore de Marseille*, quotidien de la citée phocéenne au XIX^e siècle, dépeint ainsi la situation :

« Les premiers fondements de la nouvelle marine de la Grèce ne datent que du milieu du siècle dernier ; surtout depuis la paix de 1774, entre la Russie et la Turquie, qui accorda aux bâtiments marchands russes le passage des Dardanelles, les

52. G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [Ἱστορία τῆς ἐλληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit., p. 69. « Ἰδιαίτερα ἐπιτυχημένη ληστροπειρατικὴ δράση ἀναπτύσσουν οἱ Μανιάτες, περίφημοι γιὰ τὴν ἀγριότητά τους καὶ τὴν ταχύτητά τους στὴν ἐξαφάνιση καὶ στὸ διαμελισμό, μέχρι τελευταίας σανίδας, πλοίων ποὺ εἶχαν τὴν ἀτυχία νὰ διανυκτερεύουν στὶς ἀκτές τους ».

53. R. CLOGG, *A concise history of Greece*, Cambridge 1999, p. 23-25.

Grecs obtinrent des patentes par les consuls russes et prirent la part la plus active au commerce de la mer Noire. Pendant la Révolution, lorsque la marine marchande de la France était presque nulle et que celle de l'Autriche n'existait pas encore, le commerce des blés s'effectuait presque exclusivement par la marine grecque »⁵⁴.

Effectivement, dans un petit village bulgare, Kutchuc Kainardji, les Ottomans ont signé en 1774 avec les Russes le traité de paix du même nom. Selon la remarque judicieuse de Thugut, chargé d'affaires autrichien à Constantinople, ce traité constitua à la fois un « coup de génie » de la diplomatie russe et un exemple rare « d'idiotie » de la part des Turcs, puisque avec ce traité, ces derniers acceptaient en quelque sorte de vassaliser l'Empire, en en faisant « une province russe »⁵⁵.

Les deux riches principautés danubiennes, Valachie et Moldavie, passèrent donc dans la zone d'influence russe de la tsarine Catherine II. Considérée comme la protectrice des chrétiens orthodoxes, elle pouvait intervenir à tout moment dans les affaires intérieures ottomanes. Les armateurs grecs pouvaient naviguer sous le pavillon et la haute protection des consulats russes que l'on voyait alors s'ouvrir un peu partout dans l'espace turc. De ce fait, les bâtiments grecs acquirent le droit de naviguer librement en mer Noire (ou Pont-Euxin), espace relevant de la souveraineté russe. L'installation de communautés helléniques dans ledit espace devait assurer aux Grecs une forte extension de leurs réseaux commerciaux, accélérant ainsi le développement de leur marine marchande.

Comme le Pont-Euxin était une zone commercialement inexploitée, Catherine II encouragea particulièrement les orthodoxes grecs de la mer Égée et de l'Asie Mineure à s'installer dans les ports de la Russie méridionale, leur offrant terres, aides financières et autres privilèges⁵⁶. Répondant massivement à l'appel lancé en faveur des colonies d'implantation dans la Nouvelle Russie⁵⁷, et de l'exploitation urgente de vastes territoires fertiles pour la production du blé, des communautés helléniques s'établirent rapidement à Azov, à Sébastopol, à

54. N. ROSSOS, Marine et commerce, *Le Sémaphore de Marseille*, le 10 mai 1873, quotidien de Marseille.

55. Cité dans la publication en grec d'É. DRIAULT, *La question d'Orient depuis ses origines jusqu'à la paix de Sèvres (1920)* [*Τὸ Ἀνατολικὸ Ζήτημα ἀπὸ τὴς ἀρχῆς τοῦ ἔως τὴ Συνθήκη τῶν Σεβρῶν (1920)*], I, Athènes 1997, p. 184, dans le texte grec.

56. G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [*Ἱστορία τῆς ἐλληνόκτητης ναυτιλίας ...*], op. cit., p. 88.

57. V. KARDASIS, *Les Grecs de la Russie méridionale, 1775-1861* [*Ἑλληνες ὁμογενεῖς στὴ Νότια Ρωσία, 1775-1861*], Athènes 1998, en grec.

Odessa⁵⁸ (dans les années 1790) et dans d'autres villes encore. Ce sont en priorité ces communautés grecques installées sur les pourtours de la Nouvelle Russie et le transport massif de blé russe assuré par la marine marchande hellénique qui feront de la mer Noire, dès la fin du XVIII^e et pendant tout le XIX^e siècle, le grenier de la Méditerranée occidentale.

Cette nouvelle donne était liée à la Révolution française et aux guerres napoléoniennes. Après le blocus anglais de Marseille, brutalement coupée de son commerce avec l'Atlantique et surtout avec le Levant, les navires grecs arrivèrent en nombre et mirent leurs cargaisons de blé au service d'un port à la fois asphyxié et affamé⁵⁹. L'orgueilleuse Marseille du XVIII^e siècle, si fière de son grand commerce méditerranéen, se retrouvait à son tour, du jour au lendemain, ravagée par la guerre et la terreur, politique mais avant tout économique.

Les négociants et marins grecs de l'Archipel se fauflèrent en masse dans la brèche, arborant le pavillon ottoman ou russe, considérés comme neutres. Entre 1790 et 1793, la Sublime Porte ayant « interdit formellement » le transport du blé venant du grenier de la mer Noire et des Balkans, les Grecs s'embarquèrent à bord de bateaux pirates, et, courant de gros risques, entreprirent de ravitailler la ville en blé. Risques toujours calculés, les profits s'avérant toujours considérables.

C'est donc pendant cette période de bouleversements politico-économiques en France, que les Grecs vont détrôner les Marseillais dans le Levant et les Échelles d'Asie Mineure, en s'octroyant la part du lion du commerce extérieur de l'Empire ottoman avec l'Europe occidentale, et ce pour la majeure partie du XIX^e siècle. Ils deviennent ainsi d'incontournables et précieux intermédiaires entre l'Orient et l'Occident.

Selon Svoronos, au lendemain de la Révolution et du blocus continental, les maisons de négoce grecques et leurs flottes avaient la haute main, non plus sur la moitié, comme lors des années 1770, mais sur les trois quarts du commerce extérieur oriental⁶⁰ !

58. K. AVGITIDIS, *Le monde commercial grec d'Odessa et la Grèce (1794-1900)* [Ο ελληνικός εμπορικός κόσμος της Όδησσοῦ καὶ ἡ Ελλάδα (1794-1900)], Athènes-Jannina 1998, en grec.

59. Commerce entre Marseille et la Grèce [Ἐμπόριον μεταξύ Μασσαλίας καὶ Ἑλλάδος], publié d'abord dans le journal français *La Garde Nationale* puis dans le périodique grec *Ἀθηνᾶ Ναυπλία*, le 24 novembre 1834, en grec.

60. N. SVORONOS, *Le commerce de Salonique au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 354.

Les trois îles de l'Archipel s'enrichirent au-delà de toute mesure, et certaines familles figurèrent parmi les « millionnaires » de la fin du siècle. Ainsi, à la fin des guerres napoléoniennes, l'île d'Hydra était tellement prospère que les « serrures devinrent inutiles et les coffres forts insuffisants. On peut dire que Hydra était alors comme une vaste banque ... On n'y entendait que le son harmonieux de l'or et de l'argent amoncelé dans les caves [...] »⁶¹.

L'écrivain Petsalis-Diomidis donne une description haute en couleur d'une personnalité de l'histoire locale de l'île d'Hydra dans les années 1790.

« Elle avait épousé le fils d'un des principaux capitaines de l'île ; il gagna beaucoup d'argent et devint un "bourgeois". [...] Les "bourgeois", c'est-à-dire les notables : c'étaient ceux qui n'avaient plus besoin de voyager et qui se contentaient d'envoyer leurs navires avec d'autres capitaines battre la mer depuis les ports de la mer Noire jusqu'aux ports de Marseille et de Barcelone. Chaque navire avait dans sa cale un coffre de fer qui, à chaque voyage, revenait plein d'écus et de thalers. Au retour, on vidait les coffres dans les citernes secrètes des maisons d'Hydra ; et c'est avec cet argent que plus tard fut déclenchée la lutte pour l'Indépendance. [...]

Ah ! Les belles années que celles-là ! L'île était riche ; il y avait de l'argent plein les sacs ; les navires opéraient sur toutes les mers, depuis Odessa jusqu'à Tunis, et de Livourne à l'Albanie. L'île, voyez-vous, avait le privilège de dépendre directement du Capitan-pacha, sans autre obligation que d'envoyer chaque année cinquante jeunes matelots pour la flotte turque. [...] Blés de Russie, huiles de Crète, coton d'Égypte, vins de Chypre, fers de Trieste, mastic de Chios, tabac de Smyrne, ils transportaient tout ce que vous pouvez imaginer, depuis la pierre jusqu'à la soie. Et en outre, pour se préserver des corsaires, le sultan leur avait permis d'armer leurs bateaux avec des canons de 25 et de 50 livres »⁶².

Dans les trois grands centres maritimes de la mer Égée et la nouvelle bourgeoisie des îles circulent souvent, on l'a dit, les capitaux des grands négociants chiotes du XVIII^e siècle. Au fait, la Révolution et le blocus anglais furent pour les Chiotes⁶³ l'occasion rêvée d'étendre leurs réseaux et de multiplier leurs activités commerciales, grâce entre autres à ce transport du blé, effectué par la flotte des îles, depuis la mer Noire et l'Empire jusqu'à Marseille et dans toute la Méditerranée occidentale. Ils se taillèrent une place dans ce grand commerce très lucratif,

61. Cité dans M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique ...*, op. cit., p. 163.

62. TH. PETSALIS-DIOMIDIS, La dame d'Hydra, dans *Nouvelles grecques*, Paris 1972, p. 300, 303.

63. E. FRANGAKIS-SYRETT, *Les négociants chiotes ...* [Οι Χιώτες έμποροι ...], op. cit., p. 24, 36.

en fondant des compagnies de concert avec les principaux armateurs d'Hydra, Spetsai et Psara. Les Chiotes mettaient à disposition des fonds pour l'achat de la cargaison en transit vers leurs multiples comptoirs de la Méditerranée et au-delà, ainsi que pour le règlement des autres dépenses du voyage. En échange, on leur fournissait navires et équipages.

Fernand Braudel insiste : l'exportation massive du blé de la mer Noire est un « grand événement » de la « grande histoire »⁶⁴. La Méditerranée, un moment exclue du grand commerce et même des échanges internationaux, revient en force sur la scène occidentale, retrouvant son dynamisme et une vitalité renouvelée. Venise, déjà en décadence, perd définitivement son importance maritime, tandis que les grandes puissances navales européennes, France et Angleterre, poursuivent en Méditerranée les affrontements meurtriers qui déchirent leurs colonies d'outre-mer.

La mer Noire devenant « le grenier de l'Europe au XIX^e siècle », les marchés du Pont-Euxin et de la mer intérieure orientale se lièrent au marché mondial « de l'économie "atlantique" », la « belle vieille mer » retrouvant alors l'éclat, la nouvelle jeunesse et l'orgueilleux prestige qui avaient été siens jusqu'à la fin du XVI^e siècle. La Méditerranée renouait ainsi avec son statut de « protagoniste à côté des deux grands océans »⁶⁵.

Tout a convergé pour redonner à la Méditerranée son rôle d'actrice majeure de la « grande histoire » tout au long du XIX^e siècle : les grandes guerres déclenchées par la Révolution française et les ambitions impériales napoléoniennes ; le duel franco-anglais omniprésent derrière les événements politiques et militaires sanglants de l'époque, et son action en retour prévisible : l'important essor commercial et économique de l'espace méditerranéen ; le développement de la piraterie sur toute la Méditerranée, l'invasion des marchands et marins grecs, fournisseurs frauduleux ou honnêtes, ou les deux à la fois ; pirates européens, chacun tentant de briser pour son compte le blocus continental etc.

Cette Méditerranée n'a-t-elle pas été depuis l'aube des temps la mer nourricière des idées phares de l'Occident, diffusées grâce aux marins, aux trafiquants

64. F. BRAUDEL, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme XV^e-XVIII^e siècle*, III, Paris 1979, p. 599.

65. G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ... [Ιστορία της ελληνόκτητης ναυτιλίας ...]*, op. cit., p. 85.

ou aux négociants ? N'a-t-elle pas toujours irrigué la curiosité, les horizons intellectuels et la culture de ces pays bordés par ses eaux ?

Dans les faits, si l'on veut bien comprendre l'atmosphère du XVIII^e et du XIX^e siècles et entrer dans la peau des personnes qui la vivaient au quotidien, il nous faut insister sur le lien très fort, presque d'intimité, entre le grand commerce grec d'une part, et la passion pour la grande culture et l'érudition manifestée par l'élite et, souvent, par la bourgeoisie marchande, d'autre part.

On a vu, déjà au XVI^e siècle, l'*archon* Michel Cantacuzène et sa riche bibliothèque, étonnement de tout son entourage. On a également vu les Phanariotes, cette aristocratie de haute culture assurant le lien vital entre l'Empire ottoman et l'Occident.

La langue française et le mouvement des Lumières furent alors célébrés au sein de leurs cours, des précepteurs français arrivant dans les deux principautés, ainsi qu'à Constantinople, pour enseigner aux enfants les nouvelles idées révolutionnaires, mais aussi les mœurs et la culture française.

Le baron de Tott nous a laissé une description colorée (vers 1760) d'une réception offerte par une Phanariote, épouse du *Grand Drogman de la Sublime Porte*, réception signalant à la fois un monde ouvert à la culture française et désireux de maintenir son originalité et son caractère :

« Table ronde, chaises autour, cuillères et fourchettes, rien n'y manquait que l'habitude de s'en servir. On voulait cependant ne rien négliger de nos usages, ils commençaient à prendre chez les Grecs autant de faveur que nous en accordons à ceux des Anglais et j'ai vu une femme, pendant notre dîner, prendre des olives avec ses doigts et les piquer ensuite sur sa fourchette pour les manger à la française »⁶⁶.

De la même façon, les communautés de l'Ouest formant la « diaspora hellénique » apporteront à ce qui va devenir la Grèce les idées progressistes et libérales de la Révolution française. Inspirés par l'exemple de l'élite phanariote qui travaillait au maintien et à la renaissance de la langue et de la culture grecque, plusieurs grands bourgeois de la diaspora édifièrent des écoles et des académies⁶⁷ à Smyrne, à Chios, à Jannina, au Péloponnèse, en Macédoine et dans d'autres villes.

66. F. BARON DE TOTT, *Mémoires du Baron de Tott sur les Turcs et les Tartares*, I, Amsterdam, 1784, p. 111.

67. S. RUNCIMAN, *The Great Church ...*, op. cit., p. 377.

Ouvrages et journaux en langue grecque furent publiés par des imprimeries qui se sont rapidement multipliées au milieu de ces communautés ; grâce à leurs investissements, ils circulaient, empruntant la route du grand commerce. L'ouvrage érudit, de plus petit format, à la française⁶⁸, s'imposa ; des bibliothèques⁶⁹ s'ouvrirent dans l'espace hellénique grâce aux ecclésiastiques qui offraient leurs propres livres, mais surtout grâce aux envois très fréquents de la bourgeoisie de la diaspora. Ainsi, l'apogée du grand négoce grec et de sa flotte marchande à la fin du siècle contribua-t-elle à la renaissance culturelle du monde hellénique : elle déboucha sur la guerre d'Indépendance grecque de 1821.

Le portrait que donne Zakythinos de cette bourgeoisie de la diaspora constitue en gros le prototype de l'élite grecque de Marseille au siècle suivant :

« Les communautés grecques d'outre-mer virent naître en leur sein une nouvelle classe dirigeante. Pétrie des traditions grecques et ayant appris à adapter les mentalités étrangères à la sienne, cette nouvelle classe posa les bases d'une renaissance à la fois économique et éducative ; en outre, elle se fit le vecteur d'idées et de nouvelles tendances culturelles et spirituelles qui réanima l'esprit national et donna envie à la nation tout entière de se tourner vers de nouvelles et inventives réalisations. Ces "hommes neufs" vivant à l'étranger surent combiner avec un art accompli la passion de l'argent et l'amour du pays, la pratique du commerce et l'enthousiasme pour la littérature. [Ils] représentent idéalement la nouvelle classe urbaine montante »⁷⁰.

Phanariotes de l'Empire et bourgeoisie de la diaspora contribuèrent ainsi à la défense et à la diffusion de la culture grecque, mais aussi à l'émergence d'intellectuels qui, comme autrefois sortis de leurs rangs, occuperont le devant de

68. C. TH. DIMARAS, *Les Lumières néo-helléniques* [*Νεοελληνικός διαφωτισμός*], op. cit., p. 52.

69. L. DROULIA, Les foyers de culture en Grèce pendant la domination ottomane : le cas des bibliothèques, dans *Le livre dans les sociétés pré-industrielles*, Actes du premier Colloque International du Centre de Recherches Néo-helléniques, Athènes 1982, p. 200.

70. D. A. ZAKYTHINOS, *The making of modern Greece*, op. cit., p. 130-131 : « An economic ruling class was forged in the free Greek communities abroad. Itself subject to the Greek tradition and in turn adapting foreign traditions to its own spirit, it laid the foundations not only of an economic revival but also of educational reform ; further, the economic leadership became the bearer of ideas and of cultural and spiritual trends, which fertilized the national mind and turned the nation towards new and creative achievements. These "new men", who lived abroad, combined in a masterly fashion a passion for moneymaking with a passion for their country, the practice of commerce with an enthusiasm for letters. [They were] themselves totally representative of the rising urban class ».

la scène au XIX^e siècle, où ils prépareront le terrain aux soulèvements à venir. Phanariotes et bourgeois de la diaspora furent souvent relégués à l'arrière-plan à partir de la deuxième moitié du XIX^e : leur participation active au développement du grand commerce, de la navigation et de la culture, ainsi que la mentalité libérale de leurs cercles, progressistes pour l'époque, furent alors jugées, et le sont encore, à l'aune de schémas politiques postérieurs, donc anachroniques – on pense « anatopiques ».

Avant de faire assister à l'arrivée des premiers Grecs à Marseille, rappelons ces mots d'Emmanuel Le Roy Ladurie. Évoquant la Révolution française, il nous prévient du danger d'écrire l'histoire à partir de jugements politiques abstraits, plutôt que d'adopter l'attitude proprement historienne du regard jeté sur les réalités concrètes d'une époque donnée.

« Aujourd'hui, les jeunes historiens de la Révolution française n'ont plus tellement les pieds sur terre, ils situent plutôt leurs enquêtes historiques dans la stratosphère des idées politiques pures qui auraient, paraît-il, produit ce grand événement ; j'allais dire qu'ils travaillent haut, très haut dans la couche d'ozone. Mais le jour viendra sans doute où l'on s'intéressera derechef aux faits bruts, aux réactions viscérales ou épidermiques des citoyens »⁷¹.

71. E. LE ROY LADURIE, Les coups de chaleur, moteur de l'histoire ?, *Le Figaro*, jeudi 14 août 2003.

CHAPITRE II

NÉGOCE ET BRUITS DE BOTTES : LES PREMIERS GRECS MARSEILLAIS ET LA GUERRE D'INDÉPENDANCE GRECQUE

I. DIPLOMATIE ET GRAND COMMERCE : UN RAPPEL

Un bref retour en arrière s'impose sur la diplomatie française⁷² pratiquée vis-à-vis de l'empire ottoman. À la fois fluctuante et amicale, il serait plus juste de dire amicalement neutre, elle date du début du XVI^e siècle. En fait, c'est en 1535 que l'alliance franco-ottomane signée par François I et Soliman le Magnifique, toujours reconduite par leurs successeurs, assura à la France le droit aux capitulations, entre autres à l'exploitation commerciale française des grandes Échelles du Levant comme l'Égypte, Constantinople, Chios, Beyrouth, Tripoli. À partir de la deuxième moitié du siècle, des consuls et négociants français furent donc présents dans toutes les grandes installations portuaires de la Méditerranée orientale, Marseille devenant le principal port français du trafic des épices et du commerce d'exportation de l'Empire ottoman.

Cela explique aussi que la France devint la puissance protectrice des catholiques de ces territoires sous contrôle du Grand Seigneur. Pour la population concernée, il en découla des privilèges non seulement religieux mais commerciaux. C'est pourquoi l'on parle de la deuxième moitié du XVI^e comme celle de l'élaboration de la politique diplomatique française à l'égard des Ottomans.

La « doctrine » reposait sur des bases simples : la protection par la France de l'intégrité territoriale de l'Empire ottoman en échange de droits exclusifs

72. À ce sujet, voir entre autres K. MÉLAS, *Manuel commercial* [Ἐμπορικὸν ἐγχειρίδιον], Athènes 1864, en grec ; B. BENNASSAR, J. JACQUART, *Le 16^e siècle*, Paris 1990 ; P. CHAUNU, R. GASCON, *Histoire économique et sociale de la France, 1450-1660*, Paris 1977 ; G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [Ἱστορία τῆς ἐλληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit. ; É. DRIAULT, *La question d'Orient ...* [Τὸ Ἀνατολικὸ Ζήτημα ...], op. cit.

en matière de commerce et de politique. Optant *de facto* pour le statu quo, la France put extérieurement s'attribuer le beau rôle humanitaire : grâce aux écoles françaises, aux négociants français ou à ses conseillers, proches du sultan, la France travaillait à réformer l'Empire.

Dès les premières décennies du XVIII^e siècle, avec le renouvellement des « capitulations » en 1740 et l'extension des anciens privilèges commerciaux sollicités par Louis XV et le marquis de Villeneuve, le Levant devint pour la France une sorte de vaste colonie exportant ses produits agricoles à très bas prix en échange de produits manufacturés français. Édouard Driault n'hésita pas à célébrer l'événement comme « la plus brillante réussite de la diplomatie française au XVIII^e siècle »⁷³.

La France et sa culture y gagnèrent un prestige inouï, au moment où ses consuls et négociants déclaraient « Présents ! » dans les nouveaux grands centres commerciaux de la Turquie européenne, comme Salonique et Smyrne. Marseille, le plus grand port français, redevint le lieu de transit obligé du grand commerce intermédiaire, et sa Chambre de Commerce le cœur administratif de la marine de l'Hexagone.

Face aux Anglais, redoutables concurrents pour le contrôle de la Méditerranée et de l'Empire ottoman qui se fissurait ; face aussi à l'opposition de plus en plus agressive des Grecs, la France n'avait, en apparence tout au moins, rien à craindre. À Marseille, ses grands négociants⁷⁴ formaient un cercle hermétiquement fermé à tout élément étranger aux intérêts de l'élite locale, et la Chambre de Commerce surveillait jalousement et de près les gains commerciaux de cette puissante corporation active dans le Levant. Selon Burguière⁷⁵ –et l'objectif était clair : maintenir au sommet de la pyramide sociale le grand bourgeois de la société marseillaise– l'endogamie était forte : moins de 30% des alliances matrimoniales se faisaient en dehors de ce petit cercle d'initiés « millionnaires ».

On l'a dit : la Révolution française et le blocus maritime anglais ont toutefois constitué un choc, une période noire marquée par la paralysie du commerce

73. É. DRIAULT, *La question d'Orient ...* [Τὸ Ἀνατολικὸ Ζήτημα ...], op. cit., p. 173.

74. Au sujet des grands négociants marseillais voir : CH. CARRIÈRE, *Négociants marseillais au XVIII^e siècle*, I, II, Marseille 1973 ; A. MANDILARA, *The Greek business community in Marseilles, 1816-1900 : individual and network strategies*, thèse de doctorat inédite, Florence 1998 ; A. MANDILARA, Les origines du phénomène migratoire grec à Marseille (1793-1815), dans *La diaspora hellénique en France*, Athènes 2000.

75. A. BURGUIÈRE, Stratégies conquérantes, stratégies coopérantes, dans A. BURGUIÈRE, CH. KLARISCH-ZUBER, M. SEGALÉN, F. ZONABEND (dir.), *Histoire de la famille*, op. cit., p. 114.

intermédiaire avec l'Orient et ses conséquences prévisibles : l'arrêt de toutes les activités du port de Marseille. C'est à ce moment-là que la haute bourgeoisie marseillaise, si fière de ses privilèges ancestraux au sein de l'Empire ottoman, se vit en quelques décennies passer de l'avant-scène aux coulisses de l'histoire économique.

Mais le commerce, comme d'ailleurs le capitalisme lui-même, a horreur du vide : il ne meurt pas ; il change tout simplement de mains ou déplace ses centres d'intérêt. À Marseille⁷⁶ le vide sera comblé, surtout à partir de 1815, par un nouveau type de négociants (nous insistons sur « nouveau »). Pendant tout le XIX^e siècle, ils donneront naissance à de véritables dynasties : Français des départements voisins, Grecs de Chios, de Smyrne ou de Constantinople, Italiens de Gênes.

II. LES NAVIRES GRECS AU SERVICE DE MARSEILLE ?

Les Grecs s'occupaient du ravitaillement de la ville de Marseille en blé et du transport de la correspondance diplomatique française avec la Méditerranée orientale. En 1790⁷⁷, environ 150 navires hydriotes vinrent livrer le blé, et cela, malgré l'interdiction explicite de la Sublime Porte. Ce fut le début d'une « invasion » : les livraisons de blé à destination de tout un pays affamé et ravagé par la guerre se firent à un rythme inouï, avec le résultat qu'entre 1795 et 1796⁷⁸, le pavillon grec devint le deuxième ou le troisième en importance dans le port de Marseille.

Voici comment *Le Sémaphore de Marseille* résumait la place des Grecs à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle :

« [...] c'est au temps des guerres de la révolution française que remonte l'extension prise par le commerce grec. À cette époque, tout le trafic des céréales dans la Méditerranée était aux mains des Grecs. Les richesses qu'ils acquirent alors ne contribuèrent pas peu à la régénération de leur pays. De nombreuses écoles furent fondées par les négociants et hâtèrent le réveil de l'esprit national : ce fut aussi le commerce qui arma la flotte pendant la révolution grecque. De même, le grand nombre des Grecs qui, chassés de Turquie, s'établirent vers ce temps-là à Marseille et dans toutes les villes commerçantes du monde, inspirèrent à leur nation le génie d'entreprise »⁷⁹.

76. P.-P. ZALIO, *Grandes familles de Marseille au XX^e siècle*, Paris 1999, p. 33.

77. G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque...* [Ιστορία της Ελληνόκτητης ναυτιλίας...], op. cit., p. 76.

78. N. SVORONOS, *Précis d'histoire néo-hellénique* [Επισκόπηση της νεοελληνικής ιστορίας], Athènes 1994, p. 61, en grec.

79. Revue des journaux, *Le Sémaphore de Marseille*, le 29 décembre 1868.

La plupart des historiens actuels voient dans ces « aventuriers des mers » les premiers grands alliés de la République française. On ne compte plus les exemples célèbres de cet appui dans les annales de cette époque tragique pour l'Hexagone, tel ce capitaine hydriote, Guini⁸⁰, qui avait déjà livré d'énormes quantités de grains et divers produits à Marseille. Un jour, en 1795, intercepté par des bâtiments anglais, il préféra mettre le feu à son navire plutôt que de se rendre. En reconnaissance pour cet acte de bravoure, le gouvernement français lui offrit un autre navire, de trois fois la valeur du sien.

Guini et quatre de ses frères s'occupèrent de poursuivre le ravitaillement de la ville en blé et l'envoi de la correspondance diplomatique aux consuls français de Constantinople, de Smyrne, de Salonique, bref à tous les représentants officiels du gouvernement installés dans les comptoirs commerciaux français du Levant. Peu après, Guini se vit accorder par la République le titre honorifique de « citoyen français ».

D'autres, comme le négociant et armateur smyrniote Calovolos, vinrent s'installer à Marseille et utilisèrent leurs navires pour le commerce et l'acheminement à bon port de la correspondance consulaire française⁸¹.

On pourrait multiplier les exemples de ces Grecs appareillant pour voler au secours de la jeune République déjà reconnaissante, dont les largesses se chiffreront en droits de commerce et concessions diverses. L'expression « au service de Marseille » de l'intertitre doit donc être nuancée : on est ici en pleine opération commerciale, intéressée. C'est avant tout le profit qui compte, et les amis d'aujourd'hui ne sont que les éventuels concurrents de demain. Et puis tout se paie : dans l'environnement à haut risque de l'époque, une fois débarqué sur les docks de Marseille, le grain se négocie à prix d'or !

Depuis Paris, Coray, témoin précieux de l'époque par l'abondance de sa correspondance, écrit en 1796 à un ami de Smyrne : les bâtiments marchands

80. Concernant le capitaine grec Guini, voir : N. SVORONOS, Les marins grecs au service de la première République française [Οἱ Ἕλληνες ναυτικοὶ στὴν ὑπηρεσία τῆς πρώτης Γαλλικῆς δημοκρατίας], dans N. SVORONOS, *Mélanges d'histoire et d'historiographie néo-hellénique* [Ἀνάλεκτα νεοελληνικῆς ἱστορίας καὶ ἱστοριογραφίας], op. cit., p. 203-206 ; H. ΒΙΒΙÇΟΥ, Les origines du philhellénisme français, *Hellénisme contemporain*, mai-juin 1953, p. 264 ; CH. HADZIIOSSIF, Les marins grecs au XIX^e siècle, dans *Le genti del mare Mediterraneo*, II, Naples 1981, p. 1063-1064 ; P. ECHINARD, *Grecs et philhellènes à Marseille ...*, op. cit., p. 10.

81. N. SVORONOS, Les marins grecs ... [Οἱ Ἕλληνες ναυτικοὶ ...], art. cit., p. 206-207.

grecs cherchent principalement le profit et transportent le blé non seulement à Marseille, mais aussi jusque dans les ports anglais ou même espagnols⁸².

En fait, tout le monde jouait un double jeu, comme d'ailleurs c'était pratiquement toujours le cas quand l'enjeu commercial était énorme. Ainsi, selon le vice-consul français de Chios, les capitaines des navires grecs avaient souvent sur eux deux types d'autorisations, une pour les autorités françaises, et une autre pour les Anglais, ce qui explique pourquoi, selon le même vice-consul, une fois arrivées à destination, les marchandises se vendaient « au poids de l'or »⁸³.

Bien entendu, les bénéfiques explosèrent pendant le blocus continental. La contrebande et la piraterie atteignirent des niveaux sans précédent. Suivant les circonstances, les Grecs savaient aussi se faire pirates, de même que les commerçants européens acharnés à briser le blocus. La piraterie dans la mer Blanche (la mer Égée) devint un tel fléau pendant la guerre d'Indépendance grecque (1821-1830) qu'aucun bâtiment ne put se passer d'escorte⁸⁴.

Très sarcastique sur la soi-disant « bonne volonté » du sultan à l'endroit des Grecs en train de se donner une flotte, Coray écrivait en 1803 :

« Il n'y a aucun doute que si le Gouvernement [ottoman] avait pu imaginer que les Grecs seraient dotés un jour d'une marine marchande de plusieurs centaines de bâtiments, principalement utilisés comme bateaux pirates, il aurait tout fait pour la tuer dans l'œuf. Mais pour le moment, il n'ose trop y mettre le nez, considérant les grands services ainsi rendus à ses propres commerçants »⁸⁵.

Au fait, à la veille de la guerre d'Indépendance, les Grecs détenaient une flotte d'environ 800 navires⁸⁶. C'est cette marine et les négociants helléniques

82. Cité dans G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [Ιστορία της ελληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit., p. 77.

83. E. FRANGAKIS-SYRETT, *Les négociants chiotes ...* [Οί Χιώτες έμποροι ...], op. cit., p. 36.

84. G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [Ιστορία της ελληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit., p. 77-80.

85. Cité dans D. A. ZAKYTHINOS, *The making of modern Greece*, op. cit., p. 137-138. « There can be no doubt that if the [Ottoman] Government could only have foreseen that one day the Greeks would contrive to have a merchant navy of several hundred vessels, mostly piratical, they would have sunk it at birth. Now, however, they do not dare to check its progress because of the assistance it renders to their merchantmen ».

86. G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [Ιστορία της ελληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit., p. 82.

qui, tout en ravitaillant Marseille en échange de fortunes colossales, devinrent du même coup les concurrents féroces de la flotte française et de son commerce dans le Levant.

C'est ainsi qu'après les guerres napoléoniennes, une grande partie du négoce français dans la Méditerranée orientale est passée entre les mains des Grecs. Parcourant les rapports consulaires français de Salonique, à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, Svoronos a pu noter comment les Français ont été supplantés par les Grecs à la fois dans le commerce de la ville et dans celui de Marseille. Deux témoignages de deux consuls français sont ici retenus : ils vont nous introduire aux événements expliquant les premières installations helléniques à Marseille.

« En général les maisons grecques ont pris une part très active au commerce de denrées coloniales [...] Les Grecs sont les agents les plus actifs de ce commerce et nos plus grands ennemis. Liés avec les maisons anglaises et allemandes intéressées dans les manufactures d'Europe, ils repoussent et discréditent nos produits industriels. Leur influence à cet égard nous est très funeste. Avides et jaloux, plus riches que nos négociants, ils enlèvent à ces derniers le commerce des cotons du Levant [...] » (1812).

« Les négociants de l'Hexagone "ne peuvent plus prétendre à l'apparence même d'une concurrence avec les nouvelles maisons du pays, dont, au milieu de nos troubles politiques, nous avons à nos dépens éveillé l'industrie, et dont tous les efforts aujourd'hui tendent surtout à empêcher que nous ne nous relevions jamais de nos pertes. Une maison grecque de cette ville, celle de Sieur Nano Caftangioglou, se dirige ouvertement vers ce but, et pour y arriver elle ne paraît redouter aucune espèce de sacrifice. Elle seule charge et expédie presque tous les bâtiments français destinés à Marseille. Satisfaits d'épargner des frais de commission et d'opérer avec une maison aussi entreprenante qu'expéditive, nos négociants et nos capitaines délaissent peu à peu et s'accoutument à perdre de vue les régisseurs et commissionnaires nationaux, lesquels à leur tour accusent de l'état d'abandon et de l'impuissance où ils sont réduits les faveurs accordées dans nos ports du commerce étranger, et rappellent de tous leurs vœux les anciennes mesures prohibitives comme la source de leur prospérité passée et leur dernier espoir dans le naufrage présent » (1818)⁸⁷.

87. Cités dans N. SVORONOS, *Le commerce de Salonique au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 353-354.

III. L'IMPLANTATION DE LA COMMUNAUTÉ GRECQUE À MARSEILLE ET LA GUERRE D'INDÉPENDANCE

C'est aux alentours de 1815, en gros à partir de la Restauration, que Marseille vit s'installer en ses murs un grand nombre de maisons de commerce grecques, majoritairement issues de l'île ottomane de l'Archipel, Chios, de Smyrne et de Constantinople. Il s'agissait là d'une véritable « aristocratie commerciale »⁸⁸, dont les fondateurs, déjà au siècle précédent, on l'a vu, avaient mis sur pied bon nombre de firmes ainsi qu'un réseau commercial étendu allant d'Amsterdam, Vienne et Odessa au nord, jusqu'à Trieste, Livourne, Smyrne, Salonique et Constantinople au sud.

Les raisons qui ont attiré les Grecs à Marseille sont multiples. D'abord, le progrès spectaculaire de la marine et du grand commerce grec dans la mer intérieure depuis le siècle précédent, au détriment des navires et intérêts français ; puis, le blé, « le pétrole du XIX^e siècle »⁸⁹, devenu l'activité commerciale numéro un des négociants grecs ; également, après la chute de l'Empire et les premiers pas de la Restauration, la paix une fois rétablie : la suppression en 1815 du droit de 20% depuis longtemps imposé sur les marchandises importées du Levant sous pavillon non-français. Finalement, les brutales représailles des Turcs faisant suite à la guerre d'Indépendance grecque de 1821 finissent de renforcer la présence grecque dans la ville et suscitent partout en France un vaste mouvement d'appui philhellène, notamment aux survivants du massacre de Chios. À cette occasion, une importante association philanthropique est mise sur pied. Seuls, réticents à cet enthousiasme, sont les politiques français, et la Chambre de Commerce de Marseille.

Ces premiers Grecs étaient pour la plupart des Phanariotes ou des Chiotes. Ils étaient jeunes et venaient représenter les réseaux commerciaux de leurs familles implantés à Smyrne, Constantinople ou ailleurs. Ainsi, la firme grecque de Marseille « Rallis-Argentis »⁹⁰ avait son siège principal à Smyrne, sous les noms « Sechiaris et Argentis », et une autre succursale à Constantinople, appelée « Pétrocochinos et Argentis ». Il s'agissait en d'autres termes d'une firme internationale

88. P. LERIS, La colonie grecque de Marseille, *Le Sémaphore de Marseille*, 1^{er} et 6 octobre 1913 ; G. VARLAN, Le capitalisme hellénique à Marseille, *Le Sémaphore de Marseille*, le 9 novembre 1913.

89. Mentionné à plusieurs reprises par P. Echinard lors de nos entretiens à Marseille en 2000.

90. P. ECHINARD, *Grecs et philhellènes à Marseille ...*, op. cit., p. 88.

incorporant certains des plus importants négociants chiotes de l'époque, notamment quelques membres des familles Pétrocochinos, Argentis, Sechiaris, Vuross et Rallis. Au nombre des premiers arrivants, les Chiotes Rodocanachis et Zizinias⁹¹.

Comment les Grecs ont-ils été accueillis, et comment la ville de Marseille a-t-elle réagi au mouvement international du philhellénisme ? Rappelons quelques faits. En 1821 éclate la guerre d'Indépendance grecque. En 1822, Chios, « ce bijou de l'Archipel », et très important entrepôt commercial de la mer Égée et du Levant, fut punie pour sa participation à la guerre contre l'Empire ottoman. Une grande partie de sa population fut massacrée, en commençant par les *archontes* de l'île, et une autre vendue comme esclaves. Marseille servit alors de refuge à quelques négociants grecs ayant pu échapper au massacre. Chios demeura sous domination ottomane jusqu'en 1912, et les Chiotes adoptèrent Marseille comme leur deuxième patrie.

Le Sémaphore de Marseille nous a laissé un précieux témoignage, haut en couleurs, sur la prospérité de l'île de Chios :

« Bien que les Turcs n'eussent jamais sérieusement dragué le port de Chios, les navires à voiles y abondaient emportant le mastic, la fleur d'orange, les citrons, les oranges, la térébenthine, les amandes, les fèves, les olives, le coton, des légumes en quantité et ces confitures exquises connues sous le nom de "douceurs de Chios". [...] M. de Marcellus visitant l'Orient [avant 1822], s'arrêta à Chios et il fut surpris de l'état florissant de l'île. Il reçut l'hospitalité dans la maison de campagne de M. Rodocanachis, père de MM. Théod. et Paul Rodocanachis de Marseille. La maison était située hors la ville dans une vallée d'orangers et de citronniers qui commence au faubourg le plus méridional et s'étend depuis la mer jusqu'au pied des montagnes »⁹².

Selon le même journal, les ordres de la Sublime Porte en 1822 étaient explicites : il fallait tuer tous les garçons de plus de douze ans, toutes les femmes de plus de quarante ans, et tous les enfants entre deux et treize ans. Le reste de la population devait être réduite en esclavage⁹³. Sur 100.000 habitants, seulement 5.000 purent échapper à la tuerie ou à la servitude⁹⁴, la férocité de l'épuration soulevant l'indignation de toute l'Europe. L'événement signe véritablement l'acte de naissance du mouvement philhellène en Occident.

91. La colonie grecque de Marseille, *L'Hellénisme*, 1.

92. Chios, *Le Sémaphore de Marseille*, le 8 avril 1881.

93. Ibid.

94. P. LERIS, La colonie grecque de Marseille, art. cit.

Déjà en 1821, quelques mois à peine après le soulèvement grec contre les Turcs, Marseille était devenue l'un des principaux ports pour l'envoi vers la Grèce insurgée de philhellènes, d'armes et des munitions. « Plus que de secourir les philhellènes pendant leur séjour à Marseille », mentionne Pierre Echinard, « le rôle des Grecs de la ville fut de susciter ou d'encourager expéditions et enrôlements, de participer au réseau de correspondance, d'information et de propagande que les Grecs et leurs amis possédaient dans toute l'Europe et qui aboutissait le plus souvent à Livourne »⁹⁵.

En 1825, pour venir en aide aux insurgés grecs, Marseille se dota d'une nouvelle association, « la Société de la morale chrétienne auxiliaire de celle de Paris », appelée à devenir, selon le journal parisien *Le Globe*, « l'avant-poste de tous les philhellènes du continent »⁹⁶, et à redonner vie et dynamisme au mouvement philhellène de la ville. *L'Ami du Bien*, journal de Marseille dirigé de 1826 à 1827 par l'homme de lettres Nicolas Toulouzan, devint le porte-parole de la Société, qui défend avec acharnement « la cause sacrée des Hellènes, qui est celle de la justice [...], de la civilisation, de la morale et du christianisme »⁹⁷.

Ses objectifs étaient avant tout philanthropiques, comme l'accueil des orphelins grecs placés ensuite dans des écoles européennes. Sollicitée par les riches négociants chiotes de la ville, elle prit un soin particulier des enfants de Chios, réduits en esclavage avec leurs familles depuis 1822.

Le Chiotte Michel Pétrocochinos, membre de la Société, et l'un des futurs piliers de la communauté grecque de Marseille, fut chargé de retrouver quelques-uns de ces orphelins, exilés dans plusieurs régions de l'Anatolie, pour les racheter, puis les ramener en Europe⁹⁸. Argent et contacts personnels mis à profit, il parvint entre autres à retrouver en Asie, où elle avait été emmenée comme esclave, une autre Pétrocochinos, sa belle-sœur Catherine⁹⁹, future Madame Jean Baltazzis, de Marseille¹⁰⁰. Pour sa contribution, depuis Marseille, à la

95. Pour plus d'informations sur le philhellénisme à Marseille entre 1821 et 1830, voir P. ECHINARD, *Grecs et philhellènes à Marseille ...*, op. cit., loc. cit., p. 145.

96. *Le Globe*, 12 août 1826.

97. *L'Ami du Bien*, journal de Marseille, I, 1826, p. 108.

98. Ibid., II, p. 217, 376.

99. Journal intime de Michel Pétrocochinos, *Archives privées de la famille Pétrocochinos*.

100. G. E. MAVROGIANNIS, *Discours prononcé le 26 décembre 1871 lors de l'inauguration de l'Association hellénique de Marseille* [Λόγος ἐκφωνηθεὶς τῇ 26ῃ Δεκεμβρίου τοῦ 1871 ἔτους κατὰ τὰ ἐγκαίνια τοῦ ἐν Μασσαλίᾳ Ἑλληνικοῦ Συλλόγου], Marseille 1872, en grec.

guerre d'Indépendance, Michel Pétrocochinos se verra décerner plus tard par le roi Othon, en 1844, la distinction honorifique de Chevalier de l'ordre du Sauveur de Grèce¹⁰¹.

Parmi les autres membres de la Société¹⁰², citons son président libéral T.J. Borély, vice-président du Tribunal Civil, Toulouzan de l'Académie de Marseille, et bien entendu Michel Pétrocochinos. Certains des membres étaient médecins ou avocats, souvent francs-maçons¹⁰³, et tous appartenaient à la bourgeoisie libérale.

Pourtant, et cela n'est pas étonnant, les philhellènes de Marseille ne comptaient pas dans leurs rangs de grands négociants marseillais. Jusqu'au début des années 1830, ils furent hostiles à la fois à la guerre d'Indépendance grecque et à la récente installation des Grecs, vus comme des concurrents du commerce français dans le Levant. La Chambre de Commerce se contentera de représenter les intérêts de la grande bourgeoisie locale, avancée en âge, et déjà très affaiblie, on l'a vu, par les guerres à répétition du tournant du siècle.

Dans cette bataille acharnée entre les « forces montantes », représentées par de jeunes commerçants hellènes ou français venant des provinces limitrophes, et la haute bourgeoisie sur son déclin, la Chambre de Commerce¹⁰⁴ est, bien entendu, la porte-parole du statu quo. De son côté, fidèle à sa politique officielle de neutralité, la France ne veut pas intervenir en faveur ou à l'encontre des insurgés. Ce qui n'empêche pas ses navires, sous l'égide de la Chambre de Marseille, d'effectuer de fréquentes et lucratives opérations de ravitaillement de certaines garnisons turques, ni d'effectuer, d'un port levantin à l'autre, le transfert de « passagers » ottomans, pour reprendre le terme officiel, très clair, de la Chambre de Commerce¹⁰⁵.

Ici encore, l'enjeu politique masque mal un véritable jeu de dupes. Ainsi, le gouvernement temporaire installé par les insurgés fait mine de combattre la piraterie grecque qui fait rage en mer Égée, mais dans les faits il la soutient. Quant aux armateurs grecs de l'Archipel, ils couvrent la mer de bateaux pirates

101. *Le Nouvelliste*, le 16 décembre 1861, quotidien de Marseille ; *Le Progrès*, le 16 décembre 1861, journal de Marseille.

102. *L'Ami du Bien*, I, p. 120.

103. P. ECHINARD, *Grecs et philhellènes à Marseille ...*, op. cit., p. 200-201.

104. Sur les réactions de la Chambre de Commerce, voir J. REYNAUD, Marseille et l'Indépendance grecque, *Revue Historique*, juillet-septembre 1952, p. 88-108.

105. *Ibid.*, loc. cit., p. 92.

qui se lancent contre les navires turcs et même contre les bâtiments européens, si la cargaison leur semble quelque peu alléchante.

Acculé à une insécurité généralisée en Méditerranée, le monde commerçant de la ville-port demande alors au gouvernement français l'annulation de sa politique de neutralité, au profit de la Sublime Porte, seule politique qui, d'après lui, renforcerait les intérêts du grand négoce maritime du pays, tout en éliminant la concurrence locale. En 1827, quand la France signa la triple alliance avec la Russie et l'Angleterre pour mettre fin à cette guerre sanglante, qui menaçait aussi leurs intérêts vitaux dans cette région stratégique, la Chambre de Marseille se retrouva à contre-courant de toute une opinion française philhellène aspirant à la libération de la Grèce.

Cependant, une fois la paix revenue en mer Égée et en mer Noire, et surtout après l'Indépendance de la Grèce en 1830, la Chambre de Commerce rejoignit le mouvement général : la ville de Marseille se fit un point d'honneur de considérer ses nouveaux arrivants grecs comme d'authentiques Marseillais appartenant de plein droit à son histoire et à sa culture, passée ou présente. Les raisons de ce changement de cap seront approfondies plus loin, une fois présenté le panorama du mouvement philhellène et post-philhellène français dans son ensemble, sur tout un siècle, et jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale.

AKAΔHMIA

DEUXIÈME PARTIE
LES BOURGEOISIES



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΘΗΝΩΝ

CHAPITRE I

LA VILLE DE MARSEILLE

La chute de Napoléon, qui met fin à une politique de conquête, marque pour Marseille une véritable renaissance, surtout à partir des années 1830. Processus au bout duquel la cité phocéenne deviendra le premier port de France et de la mer intérieure, s'ouvrant ainsi au monde entier.

Au XIX^e siècle pris dans son ensemble, l'économie connaît des hauts et des bas, et le tissu social est soumis à une véritable explosion démographique due en partie à l'immigration. Marseille est par ailleurs forcée de se spécialiser sur le plan technique et industriel. Socialement, on ne peut pas parler de *melting pot* ; il y a des heurts ; la cité phocéenne tourne à deux vitesses : riche au sud, défavorisée au nord, mais grâce à l'impulsion de nouvelles dynasties bourgeoises, très polyvalentes et fortement impliquées dans l'épanouissement de la ville-port, elle sait aussi être moderne : l'urbanisation et la nouvelle architecture témoignent de grandes ambitions haussmaniennes.

Il faut d'abord parler de l'essor du commerce maritime de Marseille. Signe de cette prospérité : le mouvement intense du trafic maritime. De 8.529¹⁰⁶ entrées et sorties en 1844, les chiffres doublent vers la fin du Second Empire. Au tournant du siècle, la navigation globale est trois fois plus importante qu'en 1850, et le trafic des marchandises a doublé¹⁰⁷. On se rappelle la description haute en couleurs qu'en donne Alphonse Daudet en décembre 1869, immortalisée dans la figure de Tartarin de Tarascon, littéralement médusé devant l'extraordinaire vivacité du port de Marseille :

« C'était à perte de vue un fouillis de mâts, de vergues, se croisant dans tous les sens. Pavillons de tous les pays, russes, grecs, suédois, tunisiens, américains ... Les navires au ras du quai, les beauprés, arrivant sur la berge comme des rangées de

106. R. DUCHÊNE, J. CONTRUCCI, *Marseille, 2600 ans d'histoire*, Paris 1998, p. 509.

107. R. CATY, É. RICHARD, Le dynamisme d'une ville : le port et le négoce, dans *Marseille au XIX^e siècle : rêves et triomphes*, Marseille 1991-1992, p. 80.

baïonnettes. [...] De temps en temps, entre les navires, un morceau de mer, comme une grande moire tachée d'huile... Dans l'enchevêtrement des vergues, des nuées de mouettes faisant de jolies taches sur le ciel bleu, des mousses qui s'appelaient dans toutes les langues »¹⁰⁸.

Toutes les sources convergent : de par sa position de ville-port ouverte à tous les pays riverains et au-delà, Marseille, cité commerçante, rayonne. La part du lion revient au commerce du blé, surtout celui en provenance de l'Empire ottoman, de la mer Noire et des Balkans, champ d'activité sous l'emprise quasi-totale des armateurs grecs. Marseille devient une plaque tournante pour l'import-export des céréales précisément à cause de leur omniprésence dans le port et au sein de réseaux facilitant le transit international du blé. Ce que confirme l'important quotidien économique *Le Sémaphore de Marseille* en 1868 : la ville et ses habitants, constate-t-il, sont « redevables de ces énormes quantités de grains, [qui sont la] source de prospérité commerciale pour Marseille et gage certain contre les malheurs d'une disette »¹⁰⁹.

Le coton devient le deuxième commerce en importance de la ville. Il faut rappeler que, de 1861 à 1865, la guerre américaine de Sécession fait rage ; le coton américain, dont la source est temporairement tarie, n'est plus dominant, l'Égypte en fait une monoculture, et c'est tout le pourtour méditerranéen qui assure maintenant le développement et l'extension de la culture du coton, Marseille devenant alors la plaque tournante et la première bénéficiaire de tout ce transit maritime. Une fois encore, c'est *Le Sémaphore de Marseille* qui donne le compte rendu le plus circonstancié de cette véritable explosion commerciale :

« En 1860, l'ébranlement est donné et la période d'activité commence. [...] Ainsi, pour ne parler que d'un pays, de l'Égypte, dont la production en 1860 était à peu près de 22 à 23 million de kilogrammes, on vit, dès l'année suivante, ce pays exporter 27 millions de kilog. sans compter ce qui resta dans la consommation du pays. [...] En 1863, c'est 56 millions de kilog. et l'on calcule aujourd'hui que, malgré certains accidents atmosphériques, la récolte 1863-1864 a atteint, dans ce pays, 80 à 81 millions de kilogrammes. Au milieu de ce grand mouvement, il était impossible que le marché de Marseille restât au point où il en était avant la crise. Les colons d'Égypte [comprendons des Grecs, appartenant souvent aux mêmes réseaux de

108. A. DAUDET, *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon*, Paris 1872, édition récente chez Pocket, 1999, p. 66-67.

109. Le commerce de Marseille en 1867, *Le Sémaphore de Marseille*, le 6 mars 1868.

négociants que ceux de Marseille] savaient la route de notre port, ceux du Levant n'en connaissaient guère d'autre. Aussi vinrent-ils à Marseille dans les quantités que nous avons indiquées précédemment, et bientôt l'Espagne, l'Italie, la Suisse, le nord de la France leur assurèrent un débouché »¹¹⁰.

On voit mieux en quoi le développement industriel de la ville de Marseille est lié à ses activités portuaires et au trafic maritime, répondant ainsi à la demande de ses habitants. Sa production industrielle¹¹¹ est telle qu'à la veille de la Grande Guerre (1910), elle est au moins douze fois plus importante qu'en 1830. Le savon et l'huile, par leur qualité, deviennent les marques de commerce d'une industrie florissante bientôt connue internationalement. Des nouvelles usines surgissent de partout ; pour répondre à une demande toujours croissante, les industriels se mettent à importer de la Côte d'Ivoire et de l'océan Indien des matières premières inhabituelles, comme les graines de sésame ou les arachides¹¹².

Le projet de l'isthme de Suez suscite dans la ville un enthousiasme qui frôle le délire, *Le Sémaphore* étant toujours au premier rang pour donner le ton des grands espoirs ainsi soulevés. Le discours est simple : grâce au Canal, reliée à l'océan Indien et à l'Extrême Orient la Méditerranée deviendra *de facto* la voie royale entre l'Est et l'Ouest. Déjà première destination de l'Algérie pacifiée (pour *Le Sémaphore*, il n'y a qu'« un peu d'eau »¹¹³ entre sa capitale, Alger, et la cité phocéenne), Marseille peut déjà voir grand, et rêver d'une position dominante à l'échelle mondiale.

Mais il y a un problème : le canal de Suez, ouvert en 1869, permet le passage de la marine à la vapeur, qui minimise à l'extrême les avantages de la position géographique stratégique de Marseille sur les routes du commerce international. Désormais, le commerce maritime européen n'a plus besoin d'y mouiller pour son approvisionnement en matières premières, ses navires empruntant directement la

110. E. BARLATIER, Marseille II, *Le Sémaphore de Marseille*, le 11 mai 1864.

111. M. RONCAYOLO, Le dynamisme d'une ville : la croissance urbaine, dans *Marseille au XIX^e siècle : rêves et triomphes*, op. cit., p. 21.

112. R. DUCHÊNE, J. CONTRUCCI, *Marseille, 2600 ans d'histoire*, op. cit., p. 486.

113. Ibid., p. 480 ; concernant l'expansion commerciale de Marseille grâce au canal de Suez, voir N. SKOTIDOU, consul général de Grèce à Marseille, Rapport concernant l'agriculture, l'industrie, le commerce et la navigation dans la périphérie consulaire de Marseille [Ἐκθεσις περὶ γεωργίας, βιομηχανίας, ἐμπορίου καὶ ναυτιλίας ἀνὰ τὴν προξενικὴν περιφέρειαν Μασσαλίας], *Bulletin du ministère des Affaires étrangères* [Δελτίον τοῦ ἐπὶ τῶν Ἐξωτερικῶν Β. ὑπουργείου], Athènes 1912, en grec.

route de Suez ou de Gibraltar. La dépression des années 1880 ainsi que le retour en force du protectionnisme frapperont davantage son port¹¹⁴.

En conséquence de quoi, Marseille a dû imaginer une industrie distincte, différente de celle du Nord, une industrie sans concurrence possible avec la marque *made in Marseilles*. Il s'agit de la trituration et du raffinage sur place des matières premières, qui seront ensuite exportées en tant que produits finis vers les colonies françaises et l'Orient. Le savon marseillais figure parmi les plus célèbres du monde. C'est d'ailleurs cette double technique qui pendant plusieurs décennies fait de Marseille le port principal¹¹⁵ de l'Empire colonial de la France.

Le blé importé de Russie et de l'Empire ottoman est lui aussi travaillé sur place, donnant des dérivés comme les pâtes, la farine, ou les semoules. De multiples minoteries et semouleries se développent. Ces industries alimentaires sont souvent la propriété de grands capitalistes locaux comme la maison « Zarifis et Zafirooulos », dite aussi « Z/Z ». Ces deux lettres « Z/Z », inscrites sur les sacs de farine, sont connues et popularisées dans tout le midi de la France : les « Z/Z », ce sont « les rois du blé » de l'Orient. Les raffineries de sucre connaissent un essor similaire.

La façon de faire marseillaise, caractéristique majeure de son système économique, est bon marché, de bonne qualité et recherchée mondialement. Ainsi, Syngros se rappelle dans ses mémoires qu'à Syra le club des Chiotés était meublé de tables et chaises vernies venant de Marseille, alors que ceux des autres cafés de l'île étaient de mauvaise qualité¹¹⁶. Ajoutons aussi que la ville devient également un important chantier maritime européen pour la construction navale à vapeur et pour l'armement¹¹⁷.

En parallèle à son développement économique et industriel au niveau national et international, qui atteint son apogée avant la guerre de 1914, Marseille connaît une véritable explosion démographique. Selon les statistiques rapportées par *Le Sémaphore*, le recensement de 1896 montre que la ville abrite 120.642 ménages et 435.907 habitants¹¹⁸. En d'autres termes, ses habitants sont cinq fois plus

114. R. CATY, É. RICHARD, *Le dynamisme d'une ville : le port et le négoce*, art. cit., p. 80-81.

115. *Ibid.*, p. 84.

116. A. SYNGROS, *Mémoires [Ἀπομνημονεύματα]*, I, Athènes 1998, p. 65.

117. R. CATY, É. RICHARD, P. ECHINARD, *Les patrons du Second Empire*, Le Mans 1999, p. 14.

118. La ville : le dénombrement de 1896. Résultats statistiques, *Le Sémaphore de Marseille*, le 20 août 1896.

nombreux qu'au début du siècle¹¹⁹. Aux alentours de 1914, Marseille dénombre une population de 550.000 âmes¹²⁰.

Cette croissance urbaine sans précédent est due au flux migratoire venu de la province et de l'international. On devine la raison : les « nouveaux marseillais » sont attirés dans la ville-port par la possibilité de trouver rapidement un emploi. Au niveau national, ce sont les Corses qui offrent à Marseille le plus de main-d'œuvre ; au niveau international, la nouvelle diaspora est principalement méditerranéenne, les Italiens venant largement en tête. Ainsi, toujours suivant les statistiques du *Sémaphore*, à la fin du siècle, 23.217 Corses et plus de 72.299 Italiens sont débarqués à Marseille. Quant aux Grecs, on en dénombre 699¹²¹.

Marseille est-elle donc une ville vraiment cosmopolite ? Oui, si l'on voit la question du point de vue de l'extraordinaire diversité de sa population. Non, si l'on croit que la ville favorise un véritable *melting pot*. Les « nouveaux bourgeois » qui arrivent jusqu'au milieu du siècle, comme les Grecs ou les Italiens, s'intègrent sans problème au système économique, financier et commercial, et sont vite considérés comme de véritables Marseillais, mais ce n'est pas le cas pour les ouvriers étrangers, traités de « sales envahisseurs ». En d'autres termes, le cosmopolitisme est plutôt une affaire de l'élite locale, très diversifiée dans ses origines –l'on parle de « notables marseillais »– et ne semble pas s'appliquer à la masse des simples habitants venant surtout de la Méditerranée.

Marseille apparaît ainsi comme la ville d'une élite limitée en nombre mais très prospère, et d'une masse indifférenciée où la pauvreté dicte ses lois au quotidien. Les nouveaux arrivants ont les plus bas salaires. Dans une ville d'usines et de fabriques dont les hautes cheminées empoisonnent l'air devenu presque irrespirable¹²², les ouvriers non qualifiés travaillent dans les savonneries et autres productions industrielles. Selon William Sewel, la main-d'œuvre qualifiée marseillaise, comme les maçons ou les tonneliers, est surtout celle qui se montre hostile à la vague migratoire¹²³.

119. M. RONCAYOLO, Le dynamisme d'une ville : la croissance urbaine, art. cit., p. 21.

120. R. DUCHÊNE, J. CONTRUCCI, *Marseille, 2600 ans d'histoire*, op. cit., p. 584.

121. La ville : le dénombrement ..., art. cit.

122. Sur la question de la pollution dans la ville, voir R. DUCHÊNE, J. CONTRUCCI, *Marseille, 2600 ans d'histoire*, op. cit., p. 571.

123. W. SEWEL, La classe ouvrière de Marseille sous la II^e République : structure sociale et comportement politique, *Le Mouvement Social*, 76, 1971 ; voir aussi M. SEGALÉN, La révolution

Une chose est certaine : chaque fois qu'éclate une épidémie de choléra ou que s'imposent de mauvaises conditions de travail, la haine populaire monte et déborde surtout contre l'élément étranger le plus nombreux, les Italiens, le « bouc émissaire idéal » pour les Marseillais du XIX^e siècle. Le pogrom anti-italien de 1881, qui dure quatre jours, témoigne que Marseille est loin d'être toujours une ville paisible ou sécuritaire : il y a des rages rentrées qui, certains jours, débouchent sur de véritables flambées xénophobes.

Sur le port bourdonnant d'activités, de langues et de populations venues de tant de pays différents, d'Orient et d'Occident, on ne doit pas confondre la couleur et l'extrême variété des mœurs et coutumes avec l'atmosphère, souvent tendue, pour ne pas dire explosive, entre les locaux et les étrangers. Que reste-t-il du cosmopolitisme quand, à tous les niveaux, s'impose le refus de la différence ? Ainsi, au lendemain d'un incident violent, *Le Sémaphore* dénonce la conduite agressive des matelots français à l'égard des marins grecs stationnés temporairement dans la ville, vite reconnus par leurs vêtements colorés coupés à l'orientale, et prévient fermement son public des enjeux en cause, très dangereux pour la France, si l'agressivité contre ces étrangers-là devait se répéter. La citation est longue, mais traduit bien un certain climat social.

« Une collision [...] a eu lieu lundi, à huit heures du soir, sur la partie des quais du port [...] entre des matelots grecs et quelques marins appartenant aux équipages des paquebots de l'état. [...] On sait que plus de deux cents navires grecs chargés de blé, venus de la mer Noire, sont en ce moment ancrés dans notre port ; mais ce qu'on ignore peut-être, par suite de ces arrivages, c'est qu'on peut aisément porter à trois mille environ le nombre de marins hellènes qui se trouvent mêlés à notre population. [...] On se croirait transporté dans une ville de l'Archipel.

Or, il est arrivé que des matelots de cette nation qui stationnaient paisiblement sur le quai ont été abordés par des matelots français qui se sont permis à leur égard des familiarités passablement inconvenantes. [...] Il en est résulté une lutte, qui a bientôt pris un caractère alarmant par l'arrivée d'une foule d'auxiliaires des deux nations. Ce pêle-mêle de Grecs et de gens du peuple, les cris des combattants, la confusion générale qui régnait sur le théâtre de cet immense pugilat, ont causé une terreur générale dans le quartier. Les boutiques se sont fermées comme en temps de révolution, et les habitants n'ont eu garde de sortir de chez eux.

industrielle : du prolétaire au bourgeois, dans A. BURGUIÈRE, CH. KLAPISCH-ZUBER, M. SEGALIN, F. ZONABEND (dir.), *Histoire de la famille ...*, op. cit., p. 497.

Le port de Marseille est fréquenté par des marins de toutes les nations ; parmi tous ces étrangers, en est-il de plus paisibles, de plus inoffensifs que les Grecs ? [...] Tandis que les Anglais, les Suédois, les Italiens, les Américains, se mettent souvent dans le cas d'être conduits au violon par les agents de police pour avoir fait tapage ou insulté quelqu'un, la conduite des Grecs est exemplaire. Et pourtant ils ont seuls le privilège d'être en butte aux grossières plaisanteries d'une certaine classe de notre population. Déjà nous avons été témoins de scènes sanglantes, lors de la présence dans notre port d'une corvette du roi Othon, serons-nous destinés à voir se renouveler de pareils excès ? Marseille a plus d'intérêt que toute autre ville de France à exercer gracieusement les devoirs de l'hospitalité. Ce sont les étrangers qui affluent dans son port, qui lui apportent les éléments de sa richesse et de sa prospérité. Ces Grecs, dont les braves larges et flottantes sont un sujet inépuisable de quolibets de la part de nos loustics de carrefours, ont amené l'abondance sur leur navire. Supprimer leur marine et le pays tout entier aurait été en proie à la disette.

Ces sont là des réflexions que les hommes sensés font chaque jour au sein du peuple, mais il existe parmi nous une classe de gens qui s'imaginent qu'un Grec est un jouet vivant, créé pour les menus plaisirs. Cet état de choses appelle l'attention des honnêtes gens et surtout de l'autorité. [...] ce qui nous paraît surtout regrettable dans cette échauffourée, c'est la part qu'y ont prise nos matelots. Comment ces jeunes gens, dont on ne saurait mettre en doute l'intelligence, n'ont-ils pas compris que s'il y a une marine avec laquelle ils doivent sympathiser, c'est la marine grecque ? Ignorent-ils que dans les éventualités de guerre que nous garde peut-être l'avenir, ces mêmes hommes dont ils se plaisent à exercer la patience, seront leurs auxiliaires les plus utiles et les plus dévoués ? »¹²⁴

Quand le négociant grec André Syngros visite Marseille au milieu du siècle, il trouve une ville sale, mal éclairée, et des rues encombrées. Venant de Paris, ébloui par les séductions de la vie nocturne de la Ville Lumière, il trouve Marseille « insupportablement vilaine »¹²⁵. Mais, en moins de quinze ans, la ville-port, comme Paris, s'est transformée : les grands travaux haussmanniens sont aussi passés par là.

L'ampleur de ces travaux nous étonne par la rapidité de leur réalisation et par leurs résultats aussi grandioses que ravissants. Pourtant, il faut d'abord détruire pour reconstruire, ce qui explique les critiques enflammées de l'époque. 935 maisons et 38 rues¹²⁶ ont été démolies pour libérer une surface de 105.000

124. Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 2 décembre 1846.

125. A. SYNGROS, *Mémoires* [Απομνημονεύματα], I, op. cit., p. 345.

126. R. DUCHÊNE, J. CONTRUCCI, *Marseille, 2600 ans d'histoire*, op. cit., p. 531.

mètres carrés. De nouvelles artères se percent et la plus réputée est la voie haussmannienne, dite rue Impériale, appelée de nos jours rue de la République.

La cité s'embellit, un grand nombre d'édifices publics sortent de terre, comme le majestueux bâtiment néo-classique de la Chambre de Commerce. De chaque côté de la voie principale s'étendent des demeures cossues obéissant à une vision architecturale harmonieuse. Suivant ce nouveau modèle d'urbanisation, il y a toutefois une dichotomie certaine entre les quartiers bourgeois du sud et ceux des pauvres, situés au nord de la ville. Le sud se couvre en effet de belles villas néo-classiques, confortables, ouvrant souvent sur des jardins intérieurs, alors que le nord demeure le lieu de vie des classes populaires, et le point d'arrivée des nouveaux immigrants.

Signe de leur pouvoir dans une ville dont l'essor commercial peut leur être attribué, ces nouveaux bourgeois construisent en périphérie de Marseille de nombreuses bastides, parfois de véritables châteaux. Elles sont le lieu, ou l'un des lieux où la famille vient s'installer pendant les beaux mois de l'été. Tout autour de ces domaines, l'on découvre une verdure abondante, des prairies, des jardins et des terrains de chasse, bref, tout ce qui contribue à faire, au sens fort du terme, un havre de paix pour les yeux, l'esprit et l'âme.

Jetons donc maintenant un regard sur cette nouvelle aristocratie d'argent, une élite située à mille lieues de ce qu'Émile Zola appelle avec mépris une clique de « marchands et d'épiciers ».

CHAPITRE II

LES NOUVELLES BOURGEOISIES MARSEILLAISES : STRATÉGIES COMMUNES

La grande bourgeoisie est une élite restreinte : il s'agit de notables à qui la population locale reconnaît une supériorité de moyens économiques et financiers et un niveau socioculturel élevé. Si la première partie du XIX^e siècle se caractérise par sa remarquable adaptabilité et son intégration au système économique de Marseille, la deuxième est celle des affirmations et manifestations de son autorité et prestige. Armateurs, négociants, industriels ou banquiers donnent l'image d'un monde des affaires polyvalent et flexible. Leurs capitaux financent directement le développement sans précédent de la ville. Ils créent de nouvelles industries, se lancent dans la construction maritime et ferroviaire, érigeant aussi des édifices publics ou de somptueux palais. En dépit de sa diversité –il y a là des Grecs, des Italiens, des Juifs–, ce petit monde des notables est solidaire, et dès les années 1850 se constitue en authentique bourgeoisie, se reconnaissant dans des mœurs spécifiques et des représentations sociales similaires.

Nous avons vu que la grande majorité de l'élite locale naissante est arrivée à Marseille pendant les premières décennies du XIX^e siècle : Français des provinces limitrophes, Grecs de Chios, Smyrne ou Constantinople, Italiens de Gênes ou Juifs majoritairement Sépharades. À l'inverse de ce que l'on constate dans d'autres grandes villes de France, la cité phocéenne ne peut se vanter d'abriter dans ses murs une véritable aristocratie à l'ancienne, avec ses titres de noblesse. La révolution de 1830 a vu arriver au pouvoir une bourgeoisie libérale qui, dans le vide laissé par les notables du siècle précédent, d'ailleurs décimés par les guerres napoléoniennes, facilite l'intégration des nouveaux arrivants au système économique en place. En d'autres termes, comme le soulignent Roland Caty et Éliane Richard¹²⁷, la conjoncture accélère le cycle des promotions. À partir du milieu

127. R. CATY, É. RICHARD, *Armateurs marseillais au XIX^e siècle*, Marseille 1986, p. 99.

du siècle, de véritables dynasties patronales s'installent : ce sont elles qui voudront activement s'associer aux projets de développement de la ville et à sa prospérité. Les enfants et petits-enfants des fondateurs d'entreprises font partie de réseaux puissants. Mais la lutte est féroce : pour réussir, il faut des stratégies d'abord économiques. Et ces dernières peuvent être menées à terme si elles allient flexibilité, forte capacité d'adaptation à un milieu souvent agressif, et mise à profit d'un puissant réseau.

Fondant partout des entreprises, une poignée d'hommes deviennent « les rois » de Marseille. Ils s'appellent Cyprien Fabre, Georges Borély, Charles-Roux, Zarifis, Zafiropoulos, Rallis ou Magnan. Une majorité d'entre eux sont polyvalents : négociants avant tout, ils peuvent aussi être armateurs, industriels, assureurs, banquiers. Ils font flèche de tout bois : ils investissent des capitaux dans les grandes entreprises financières, commerciales ou bancaires de la ville. Ils montent des usines, des banques, se lancent dans l'immobilier ; ils s'activent à l'armement et au grand commerce de la cité ; ils se consacrent aussi à l'embellissement de Marseille.

Ils viennent, la plupart du temps, de familles riches, très soudées les unes aux autres, qui mettent au monde un « capitalisme familial »¹²⁸, impliquant une solide base financière et débouchant sur une incontestable réussite sociale. Les arrivants de confessions minoritaires, comme les Grecs et les Juifs, ont tendance à développer chacun leurs propres réseaux pour des raisons de protection ou de cohésion, mais il faut bien reconnaître que tous les autres, Français ou Italiens, font de même. Braudel parle de « minorités conquérantes »¹²⁹. Certes, mais elles n'ont pas le choix : il s'agit de s'adapter ou mourir.

Souvent issus de familles nombreuses (de six à dix personnes), on remarque chez eux une forte endogamie, en tout cas pendant la première partie du XIX^e : ils souhaitent se protéger ou se donner confiance, à eux et à leurs entreprises. On a parlé d'endogamie, une sorte de concept d'autodéfense sociale s'appuyant sur des liens du sang qui renforcent du coup le réseau familial. On n'est donc pas étonné d'assister à des mariages entre cousins ou parents très rapprochés, une opération d'abord financière mais d'importance capitale, d'où est exclue comme baliverne l'amour passionnel que des jeunes gens pourraient vouloir exprimer à des individus étrangers au berceau familial.

128. P.-P. ZALIO, *Grandes familles de Marseille ...*, op. cit.

129. F. BRAUDEL, *Civilisation matérielle ...*, op. cit., p. 180.

Au sein d'une famille en particulier, celle des Bourgognes, dont quatre membres sont venus du Var à Marseille vers le milieu du XIX^e siècle, on a même vu deux mariages entre frères et sœurs, façon radicale de préserver la cohésion parentale et d'éliminer toute possibilité de dispersion du réseau relationnel¹³⁰.

L'éducation des garçons se veut un apprentissage qui soit à la hauteur des responsabilités d'un futur négociant ou entrepreneur. Le cursus universitaire importe peu ; ce qui compte c'est une initiation pratique à la vie concrète. L'apprentissage des langues apparaît ainsi comme indispensable à la participation et à l'établissement de réseaux d'information. Très jeunes, entre quatorze et dix-sept ans, ils sont initiés, auprès du père ou d'un autre proche parent, aux arcanes du métier du commerce, de la banque ou de l'industrie. Partie capitale de cette formation : l'inculcation des valeurs correspondantes (on parle ici d'une morale qui traverse presque tout le siècle), soit l'idéalisation du travail et la condamnation aux enfers des victimes de l'oisiveté. Travail et discipline constituent bien pour cette grande bourgeoisie conquérante, à l'affût de toute concurrence, une solide armature morale.

Voilà ce que l'on peut dire pour la première partie du siècle, époque des fondateurs. À partir de 1850, ère de l'affirmation, cette élite, bien consciente de son identité bourgeoise, de son pouvoir grandissant et aussi de ses responsabilités sociales, se montre sous un nouveau jour. Elle nous est bien dépeinte par François Mazuy :

« [...] la finance, le commerce [...] aujourd'hui remplacent la noblesse [...] Le négociant qui fait de bonnes affaires, soit à Marseille, soit ailleurs, est obligé, si ce n'est par goût naturel ce sera par ostentation, d'avoir une maison montée sur un grand luxe ; les salons amènent naturellement de riches ameublements, les riches ameublements nécessitent des tableaux ; il faut une bibliothèque dans une maison qui se respecte [...] nous dirons qu'une bibliothèque amène des livres ; la musique est aussi indispensable à l'éducation ; il faut des pianos, des partitions, on veut avoir des artistes ; la propagation des concerts, des soirées musicales etc. etc. Voilà ce que fait le commerçant marseillais, et, sans crainte d'être démenti, nous affirmons, malgré tous les bavardages à la mode contre les négociants du Midi, que partout ailleurs on ne fait rien de plus »¹³¹.

130. P.-P. ZALIO, *Grandes familles de Marseille ...*, op. cit., p. 40.

131. F. MAZUY, *Essai historique sur les mœurs et coutumes de Marseille au dix-neuvième siècle*, Marseille 1853, p. 214-215.

De tels témoignages viennent renforcer l'image générale d'une société distinguée, raffinée même, avec ses mœurs, coutumes et usages propres¹³². C'est cette classe sociale qui, à l'instar de l'élite marseillaise du siècle précédent, ferme bientôt ses portes aux éventuels nouveaux arrivants. Un tableau général se dessine donc, dans la deuxième partie du siècle, où la bourgeoisie marseillaise, copie conforme des bourgeoisies de l'époque, affiche un certain nombre de comportements communs et caractéristiques, où figurent pêle-mêle le logement, l'ameublement, les mariages entre bourgeois, la division technique des tâches entre hommes et femmes, le sens de la hiérarchie familiale, des familles nombreuses, l'éducation à un certain nombre de valeurs strictement inculquées, la figuration sociale dans le style de vie et des loisirs communs etc.

Peut-être envieuse de la noblesse de l'Ancien Régime, cette oligarchie, milieu fermé, semble alors obsédée par le désir d'afficher sa richesse et d'exagérer le luxe de son train de vie. Comme à Paris, la grande bourgeoisie marseillaise essaie d'imiter, au moins d'emprunter, le savoir-vivre nobiliaire. « Une société de cour », dirait Nobert Elias, où le luxe n'a pas pour seule fonction de satisfaire les illusions et les fantasmes les plus inconscients des individus. Il veut affirmer une appartenance. Comme l'ont dit Elias et Weber : le luxe a valeur essentielle de représentation, « instrument indispensable d'auto-affirmation sociale »¹³³. Une authentique société de cour s'installe alors, où la vie quotidienne participe d'une comédie sociale au sein de laquelle tout n'est que jeu d'apparences et spectacle destiné à éblouir, à impressionner.

Comme le soulignent pertinemment Gilles Mihière et Florence Dagousset¹³⁴, le lieu de résidence devient l'une des marques fondamentales des aspirations de cette classe et de son esprit de conquête, une manifestation éclatante d'un succès social. Si l'habit faisait le moine, on dirait : l'habitat fait le grand bourgeois. C'est sous le

132. Concernant la bourgeoisie, voir entre autres : A. DAUMARD, *Les bourgeois et la bourgeoisie en France depuis 1815*, Paris 1987 ; P.-P. ZALIO, *Grandes familles de Marseille ...*, op. cit. ; G. CHAUSSINAND-NOGARET (dir.), *Histoire des élites en France du XVI^e au XX^e siècle*, Paris 1991 ; A. BURGUIÈRE, CH. KLAPISCH-ZUBER, M. SEGALÉN, F. ZONABEND (dir.), *Histoire de la famille*, op. cit. ; J. KOCKA (dir.), *Les bourgeoisies européennes au XIX^e siècle*, Paris 1996 ; R. CATY, É. RICHARD, P. ECHINARD, *Les patrons du Second Empire*, op. cit.

133. N. ELIAS, *La société de cour*, Paris 1985, loc. cit., p. 43 ; M. WEBER, *Économie et société*, Paris 1971.

134. G. MIHIÈRE, F. DAGOUSSET, Les données de la création artistique : peinture, dans *Marseille au XIX^e siècle : rêves et triomphes*, op. cit., p. 243.

Second Empire que s'opère définitivement la scission entre classes défavorisées et aristocratie des affaires. Cette dernière quitte progressivement le vieux Marseille pour s'installer en grande majorité dans les nouveaux quartiers élégants du nord de la ville. Une minorité, dont fait partie le patronat grec, préfère l'est de la ville.

La bourgeoisie française¹³⁵ demeure sidérée par le modèle des hôtels particuliers de la noblesse, qu'elle tente d'imiter. Ce qui change, ce sont les dimensions, plus petites, plus modestes, et la mode architecturale de l'époque va au style dit « historiciste ». Des hôtels luxueux s'élèvent alors dans les quartiers chics de Marseille, mariant harmonieusement le confort, les techniques modernes de l'époque, et une vie mondaine qui se donne en « spectacle » jusque sous les fenêtres des grandes demeures.

Comme dans plusieurs villes de province, la maison bourgeoise, demeure et bureau d'affaires, est construite pour plusieurs générations. Ainsi, le rez-de-chaussée sert de comptoir d'entreprise, les étages constituant une sphère privée réservée aux parents, associés ou invités.

« L'éclectisme est notre goût »¹³⁶, déclare avec fierté l'un des représentants de cette oligarchie d'argent. Le goût de l'époque, c'est le faste, la vie ostentatoire, mondaine et théâtrale, vanités, caprices et extravagances. Le « château Régis » en particulier, architecturalement très marqué par la Renaissance italienne, éblouit par ses vastes dimensions. Mais les références aux styles de l'époque ne manquent pas non plus, comme l'hôtel du président de la Chambre de Commerce, Amédée Armand, l'hôtel des négociants grecs Zarifis et Rodocanachis, ainsi que la plus petite mais très élégante demeure d'un autre négociant, Alexandre Labadié. Appelés châteaux, villas ou hôtels, ces demeures ont à la fois valeur de symbole et d'ambition clairement affichée : elles indiquent le sommet de la pyramide sociale.

Les résidences secondaires font aussi partie de la panoplie bourgeoise, comme les bastides, très à la mode, construites dans la « ceinture verte » de Marseille. Ainsi, à Mazargues, une campagne à l'époque, séjourne le négociant grec Pétroco-chinos. En bord de mer, sur la Corniche, quelques belles villas s'érigent, comme le château Berger ou la majestueuse villa Valmer. Lieux de repos, de paix et d'accueil des amis pendant la période estivale, les grands domaines campagnards se veulent

135. Sur les hôtels bourgeois français, voir A. DAUMARD, *Les bourgeois et la bourgeoisie ...*, op. cit., p. 108.

136. Cité dans G. MIHIÈRE, F. DAGOUSSET, *Les données de la création artistique ...*, art. cit., p. 246.

souvent lucratifs. Ils peuvent comporter un espace pour l'élevage, un autre pour la production du vin, des fruits ou toute autre activité agricole. Et comme le souci de rentabilité peut aussi rimer avec loisir et plaisir, il arrive qu'on y aménage un terrain de chasse.

Jouant le grand seigneur, Louis Prat¹³⁷, en 1893, déclare un domaine de 830 hectares comprenant château, village et agriculteurs. La moitié de sa superficie est utilisée pour la viticulture, tandis que des champs offrent tout l'espace nécessaire au nouveau sport chic de ces « nouveaux aristocrates » : la chasse. On retient bien sûr ce nom à cause du célèbre vermouth Noilly Prat, qui ajoute à la prospérité du propriétaire. Quant au Grec Mitias Scaramangas¹³⁸, propriétaire en 1906 de plus de 3.000 hectares, « la Grande-Vacquière », comprenant prairies, vignes, forêts et autres terrains destinés à la chasse, il la loue à une autre famille grecque de Marseille, les Zarifis.

S'agissant de châteaux, villas, hôtels particuliers ou bastides, la tendance dominante de l'époque est « l'historicisme », amalgame de tous les styles « néo »¹³⁹. Pour une ville comme Marseille, fière d'afficher ses origines grecques, le néoclassicisme est à l'honneur. Les Marseillais se passionnent aussi pour ce que Thorton qualifie de « style tous les Louis ». Le style néo-Louis XIII fascine avec son caractère austère, mais la trilogie de Versailles, Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, séduit par son faste et son opulence¹⁴⁰.

L'ameublement et la décoration intérieure traduisent à la fois un souci d'élégance et un besoin d'exalter les activités professionnelles du maître de famille. Mythes antiques et fantasmes personnels jaillis des profondeurs se joignent alors dans une peinture allégorique illustrant une forme de réalisme économique auquel la famille doit son ascension sociale. D'où cette myriade de tableaux représentant des navires et des ports chez les armateurs, le marché levantin chez les négociants grecs ou le marché maghrébin dans les demeures des grands marchands des colonies africaines.

L'exemple le plus fameux de ce souci des apparences et de l'idéalisation des occupations toutes pratiques de la famille bourgeoise : le plafond peint

137. P.-P. ZALIO, *Grandes familles de Marseille ...*, op. cit., p. 202.

138. Tout-Marseille, *Collection privée de la famille Pétrouchinos*, 1906.

139. R. CATY, É. RICHARD, P. ECHINARD, *Les patrons du Second Empire*, op. cit., p. 36.

140. G. MIHIÈRE, F. DAGOUSSET, *Les données de la création artistique ...*, art. cit., p. 246-249, loc. cit., p. 246.

de l'hôtel particulier propriété des Grecs Zarifis et Rodocanachis¹⁴¹. On y voit Hermès, dieu du commerce dans la mythologie grecque, sous les traits du protecteur de la mère et de ses enfants, bref de la maison, alors qu'au loin, sur le port, des marins orientaux, habillés de couleurs vives, déchargent les produits livrés par bateau à vapeur depuis la mer Noire ou l'Empire ottoman.

Une habitation bourgeoise est inconcevable sans une armée de serviteurs, une cuisine fine et sophistiquée, beaucoup d'espace, du confort, les repas du jour et du soir, véritable cérémonial, dans un cadre splendide où les nappes brodées le disputent à l'argenterie, une vaisselle somptueuse, et l'éclairage disposé avec goût. La liberté de mouvement, la mobilité, est aussi un grand luxe : ce sont les domestiques qui préparent les déplacements de la famille ou l'installation dans la résidence secondaire pendant la saison estivale.

Sauf de rares exceptions, et les Grecs de la ville et de la diaspora en font partie, les domestiques constituent un monde à part. Comme à l'époque des grands seigneurs du XVIII^e siècle¹⁴², ils vivent en coulisse, presque dans l'ombre : ils ne se posent pas vraiment de questions. Ils dorment sous les combles ou au sous-sol¹⁴³. Très hiérarchisé et obéissant à des règles strictes, le mode de vie de cette domesticité témoigne bien de la coupure profonde entre elle et les notables qu'elle sert.

Pour ceux-là, on le devine, hôtels particuliers, villas ou bastides rivalisent en salons somptueux, chambres d'accueil multiples, salles de bal rutilantes et escaliers imposants, galeries et objets d'art, toiles de collection, espaces pour le billard et le fumoir, et jardins intérieurs pour l'hiver¹⁴⁴. Une innovation qui les distingue de la haute noblesse, luxe toujours ostentatoire : la chambre de Madame, plus décorée que les autres pièces¹⁴⁵, signe du rôle nouveau assumé par une femme à la fois idéalisée dans sa maternité et domestiquée, juxte l'appartement de Monsieur, évocation discrète de relations plus intimes, au moins en apparence, au sein du mariage bourgeois¹⁴⁶.

141. Ibid., p. 247.

142. Voir la description faite par N. ELIAS des domestiques de la haute noblesse, dans *La société de cour*, op. cit., p. 22-26.

143. R. CATY, É. RICHARD, P. ECHINARD, *Les patrons du Second Empire*, op. cit., p. 36.

144. G. MIHIÈRE, F. DAGOUSSET, Les données de la création artistique ..., art. cit., p. 246.

145. R. CATY, É. RICHARD, P. ECHINARD, *Les patrons du Second Empire*, op. cit., p. 36.

146. Sur le rapprochement des appartements du couple bourgeois, voir N. ELIAS, *La société de cour*, op. cit., p. 37.

Sauf chez les minorités religieuses, comme les orthodoxes, les protestants ou les juifs, des stratégies matrimoniales autres que l'endogamie de la première partie du siècle vont apparaître, les notables s'ouvrant à tous les représentants de l'élite marseillaise, quels qu'ils soient. Ainsi voit-on des armateurs chercher une épouse ou un conjoint pour leurs enfants chez les négociants, banquiers ou industriels. L'objectif visé est immuable : une solide intégration dans le milieu, mais aussi l'alliance et la consolidation de deux fortunes et de deux réseaux d'affaires¹⁴⁷.

Dans la mentalité bourgeoise, la famille joue un rôle idéal et idéalisé, presque « sacré ». L'homme est le *pater familias*, le sommet d'une hiérarchie sociale qui s'apprend dès le berceau. Son obligation majeure est d'assurer le bien-être matériel de sa famille et d'être une garantie pour l'avenir. Dans l'imaginaire de ce milieu, il est aussi le grand absent, vu ses multiples responsabilités, mais il détient une autorité incontestable sur son épouse et ses enfants. Il est aussi tiraillé entre ses rôles de maître de tout ce qui loge sous son toit, et de protecteur des faibles. On le verra dans le prochain chapitre sur les bourgeois grecs, c'est au « seigneur » de la famille de prendre soin d'une sœur célibataire ou d'aider financièrement la famille d'une sœur devenue veuve.

Qu'ils soient catholiques, orthodoxes ou protestants, la tradition bourgeoise veut une famille nombreuse. La femme, exclue de toute profession au sens strict, est pourtant la reine de la sphère privée, ce qui devrait obliger certains contemporains à nuancer leur point de vue sur la question¹⁴⁸. Car le privé a ici une dimension publique. Non, la femme du XIX^e siècle n'est pas l'éternelle victime de l'homme et de l'époque. Certes vivant sous la tutelle de son époux, elle n'a pas seulement la haute main sur toute une ribambelle d'enfants ou de petits-enfants. Valorisée en tant que mère et exaltée pour ses vertus, elle a aussi un rôle nettement social. Ainsi, c'est grâce à sa fécondité que les stratégies matrimoniales, fondées sur des réseaux de relations d'affaires puissants, se mettent en place, et que se développent les entreprises et leurs alliances dans le milieu. C'est aussi la mère qui est la première responsable de l'éducation des enfants,

147. R. CATY, É. RICHARD, *Armateurs marseillais ...*, op. cit., p. 111.

148. Ainsi cet article de U. GERHARD, Le statut juridique de la femme dans la société bourgeoise du XIX^e siècle, dans J. KOCKA (dir.), *Les bourgeoisies européennes ...*, op. cit. Non dénué d'intérêt, l'auteur montre une fâcheuse tendance à juger l'homme ou la femme du XIX^e siècle en s'appuyant sur des critères, valeurs et stéréotypes de notre temps.

et en tant que telle, elle transmet les valeurs propres à sa classe, reproduisant un clivage où le savoir-vivre d'une élite est offert en modèle à son public naturel : la foule. Quant à sa dot, elle n'assure pas seulement le bien-être général de la future famille, elle constitue pour l'époux un important apport en capitaux. Enfin, jouant à la fois de sa personnalité et de son cercle de relations, elle peut donner un vigoureux coup de fouet à la carrière de son mari, contribuant ainsi à son ascension socio-économique.

On le devine : l'éducation dans la famille¹⁴⁹ varie suivant que l'on est un garçon ou une fille. Le garçon apprend vite la valeur de l'honnêteté, de la dignité du travail, de la soumission et l'obéissance aux parents, de la moralité religieuse, et les principes d'économie ; la fille est préparée par vocation à son rôle de mère et de femme d'intérieur, en considération des vertus exaltées par l'époque : charme, soumission, charité envers les pauvres sont en effet considérés comme faisant partie de sa nature. L'amour et l'affection ne font pas partie de cette formation : les enfants, garçons et filles, doivent contrôler leurs émotions, les brider, les rationaliser, et si nécessaire refouler toute une gamme de sentiments qui risqueraient d'avoir l'air d'éclats purement passionnels.

Soutenant la mère qui transmet les valeurs et le père qui les supervise, une légion de tuteurs accompagne la démarche pédagogique. Mais si la scolarité de la fille est courte, cette dernière étant nubile dès l'âge de quinze ou seize ans, les garçons poursuivent leurs études au lycée : ainsi les bourgeois grecs, comme on le verra bientôt, choisissent le très cosmopolite Lycée de Marseille. Mais quel que soit le choix des parents, l'éthique est celle qui favorise à la fois la ségrégation d'avec les autres milieux sociaux, non-bourgeois, et l'apprentissage d'une position sociale que le fils de famille occupera en tant que futur entrepreneur.

Il y a donc ici une élite occupée à une mise en scène permanente d'elle-même dans des représentations, images symboliques et manifestations en tous genres toujours grandioses ou éblouissantes pour le peuple. Il y a également un véritable « éthos de caste »¹⁵⁰, où valeurs et comportements bourgeois ressemblent étrangement à ceux de la haute noblesse de l'Ancien Régime.

149. Pour plus d'informations sur la formation des futurs bourgeois, voir R. CATY, É. RICHARD, *Armateurs marseillais ...*, op. cit.

150. N. ELIAS, *La société de cour*, op. cit., p. 85.

CHAPITRE III

LES BOURGEOISIES GRECQUES

Dans ce chapitre, on traitera d'une bourgeoisie spécifique, la bourgeoisie grecque, multiforme suivant ses pays d'élection. Depuis la création de l'État grec, on dénombre trois grands types d'élites helléniques : celle de la Grèce elle-même, où, côte à côte, Phanariotes et autres grandes familles du pays constituent la classe dominante, celle de l'Empire ottoman, où les « Néo-phanariotes » assurent discrètement mais *de facto* la gestion des affaires courantes de l'Empire, et celle de la diaspora.

À Marseille, il apparaît que la communauté grecque reproduit en miniature un réseau d'envergure internationale. Dans les années 1860, les Grecs ouvrent partout des comptoirs : Marseille, Trieste, Livourne, Londres, Manchester, Alexandrie, Odessa, ou au Soudan, à New York, à Calcutta, en Inde ou à Tabriz, en Perse. Notre perspective : les comportements d'abord distincts de ces élites, puis, au-delà de leur diversité, une mentalité commune, un commun recours à un ensemble finalement assez homogène d'images et de symboles.

Mais il nous faut faire un bref rappel des origines politiques du nouvel État grec.

La Révolution grecque, menée par le Phanariote et prince Alexandre Ypsilantis, éclate en 1821. Toute une élite de Constantinople et de la diaspora hellénique débarque alors en Grèce avec armes et bagages, prête à offrir sa vie pour le pays, bientôt ensanglanté par une guerre effroyable. Les plus renommés de ses acteurs, de familles souvent illustres, sont les Phanariotes Démétrios Ypsilantis, Georges Cantacuzène, le prince Caradjas, Alexandre Mavrocordatos, l'une des figures marquantes de la diplomatie grecque pendant et après la Révolution, et un comte de Céphalonie, André Métaxas. C'est un membre de la même famille, le docteur Stavros Métaxas, qui s'installe à Marseille au milieu du siècle, fuyant cette fois, non pas des représailles turques, mais les autorités d'occupation britanniques de l'île.

La vengeance du sultan contre les représentants helléniques de son Empire est terrible. Le patriarche Grégoire V est pendu devant son église du Phanar, en avril 1821, et avec lui tous les dirigeants phanariotes. L'été de la même année,

les grandes demeures de ce quartier célèbre, connues pour le faste et la splendeur des réceptions offertes par leurs hôtes, sont silencieuses et vides. Dans les rues de Smyrne ou de Constantinople, on compte les victimes orthodoxes par milliers, massacrées, violées, emprisonnées¹⁵¹ – selon Driault¹⁵², plus de 10.000 à Constantinople seulement.

En 1830, un État grec indépendant est né, sous l'égide et avec l'autorisation de trois puissances « protectrices » : l'Angleterre, la France et la Russie. Cet État miniature, un territoire exigu, est loin de correspondre aux rêves des visionnaires, Phanariotes et autres, d'une Grèce étendue, puissante, et légitime héritière de Byzance. Le nouveau royaume ne couvre en fait qu'un territoire de 47.516 kilomètres carrés. Ce qui signifie que l'État ne gère qu'une portion infime de l'ensemble de la population hellénique. Le royaume ne compte en effet que 750.000 habitants environ, les Grecs toujours sous la coupe de l'Empire ottoman étant trois fois plus nombreux¹⁵³. Ce sera le cas des Grecs de Thessalie, centre important de la renaissance culturelle grecque au XVIII^e siècle, ceux de la Crète, aux premières lignes pendant la Révolution, de Chios, et d'un grand nombre d'îles de la mer Egée.

En 1834, Athènes, une bourgade plutôt arriérée de 10.000 habitants, devient la capitale d'un pays pauvre, ruiné et détruit par la guerre. Mais elle est le cœur national d'un hellénisme qui désormais va battre au rythme de ses trois grands influx sanguins, uns et indivisibles : la Grèce même, la communauté diasporique et la population grecque de l'Empire du sultan.

Commençons d'abord par la bourgeoisie athénienne, telle qu'elle se présente après l'Indépendance de 1830. En 1834, le roi Louis-Philippe demande à l'un de ses diplomates un rapport sur l'aristocratie grecque. Le vicomte de Boislecote relève alors, outre les comtes des îles Ioniennes, rattachées à la Grèce quelques décennies plus tard (1864), les *archontes* du Péloponnèse et de l'île de Hydra, une noblesse franco-vénitienne dans les Cyclades, ainsi que les princes phanariotes¹⁵⁴.

151. Pour une description poignante de ces événements, voir le roman historique de D. VIKÉLAS, *Loukis Laras* [Λ. Λάρας], Athènes 1892, 2000, nouvelle édition, en grec. Le roman s'appuie sur la biographie du Chiote Loucas Rallis, important négociant de la diaspora grecque à Manchester et à Londres.

152. É. DRIAULT, M. LHÉRITIER, *Histoire diplomatique de la Grèce ...*, op. cit., I, p. 141.

153. J. A. PÉTROPULOS, C. ΚΟΥΜΑΡΙΑΝΟΥ, L'État grec dès 1833 à 1862 [Τὸ ἐλληνικὸ κράτος ἀπὸ τὸ 1833 ὡς τὸ 1862], dans *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἐλληνικοῦ ἔθνους] (col.), IA, Athènes 1977, p. 9, en grec.

154. M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique ...*, op. cit., p. 198.

Comme question de fait, sentant venir la tempête, la plupart des familles phanariotes avaient pu fuir Constantinople avant le massacre. Et c'est là qu'a commencé une nouvelle histoire : celle des « Néo-phanariotes » d'Athènes, puis de Constantinople, aussitôt que la métropole de l'Empire a retrouvé son calme, et bien entendu celle des communautés helléniques de l'est et de l'ouest. Ces Néo-phanariotes se fondent en effet dans tous les milieux avec un art consommé, démontrant un mélange de culture raffinée, de compétences politiques de tous types leur valant souvent l'attribution des postes les plus en vue, et de talents multiples pouvant s'exercer dans des occupations parallèles comme les domaines connexes du grand commerce et des finances.

En Grèce, aucune autre élite bourgeoise ne suscitera autant de ferveurs collectives et, à l'inverse, de réactions négatives totalement irrationnelles, passionnelles même, allant jusqu'à la haine. Il y a d'abord un réflexe de méfiance à l'endroit de ces nouveaux arrivants, même s'ils viennent offrir à leur pays les fruits de leur longue expérience politique et aussi leur vaste culture. La méfiance peut aussi faire place à une réelle hostilité. Pour ce peuple de Grèce, et, hélas, pour une majorité de chercheurs, même contemporains, ces nouveaux arrivants sont des « collaborateurs », les alliés des Turcs, sans doute rompus, et pour cela machiavéliques, aux intrigues et aux machinations du Sérail. Il y a là bien entendu le très banal sentiment de jalousie, mais aussi d'envie, enraciné dans un solide complexe d'infériorité. Car cette élite porte des noms célèbres dans toute l'Europe ; sa culture est occidentale, et avant tout française ; y figurent des dames de grande culture, de grands voyageurs, polyglottes, qui s'habillent à l'européenne, à Paris, à Vienne ou à Londres, oubliant la traditionnelle *fustanelle* du pays...

Le terme même de « Phanariote » prend une connotation injurieuse¹⁵⁵ pendant, et surtout après la Révolution grecque. Colocotronis, héros militaire et dirigeant révolutionnaire, annonce avec morgue, évoquant l'illustre diplomate et futur premier ministre : « Je hais Mavrocordatos, ce Grec cultivé »¹⁵⁶. Les mots « Grec cultivé », dans la bouche du vieux chef montagnard illettré, visent au fond le milieu des aristocrates, qui « prétendait » être grec. Mavrocordatos est une cible idéale. Il est ambitieux, polyglotte, cosmopolite et politiquement pro-européen, toutes qualités qui vont de pair avec une vaste culture. Il y puise d'ailleurs

155. A. RIZOS-RANGABÉ, *Mémoires* [Ἀπομνημονεύματα], I, op. cit., p. 9 ; C. TH. DIMARAS, *Le Romantisme grec* [Ἑλληνικὸς Ρωμαντισμός], Athènes 1982, p. 222, en grec.

156. M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique ...*, op. cit., p. 198.

largement pour ses épigrammes, et surtout pour défendre une production littéraire phanariote, comme c'est le cas pour l'homme de lettres et ministre des Affaires étrangères, Iacovos Rizos-Néroulos (1778-1850), dans la satire intitulée *Korakistika*.

La phrase de Colocotronis sur la « non-grécitude » des Phanariotes devait s'avérer prophétique. Ces derniers sont qualifiés de Grecs étrangers (*έτερόχθονες* ou « hétérochtones »), alors que les « autochtones », ceux qui sont nés dans le pays, sont des « Grecs purs ». Il s'agit d'une guerre civile non déclarée, où les stéréotypes et les préjugés prolifèrent, visant toutes les élites helléniques de la diaspora, et notamment les Chiotes. Principal responsable de ce climat malsain : un journalisme de bas étage, démagogique et ordurier, soulevant les passions pour rallumer un soi-disant « patriotisme » dirigé contre les « étrangers », et ce, pour au moins deux décennies. À un autre niveau, certes plus discret, la nouvelle constitution de 1843 proclame que tous les titres aristocratiques seront abolis. Mais le pire est à venir. En 1844¹⁵⁷, et malgré l'opposition de personnalités politiques grecques aussi éminentes que Jean Colettis et Spyridon Tricoupis, une loi est promulguée contre les « hétérochtones », qui se voient ainsi exclus de toute charge publique.

Au bout du compte, la loi ne fut appliquée que très relativement, grâce, en partie, à l'opposition des Grecs de la diaspora, comme ceux de Marseille, d'Alexandrie ou de Londres¹⁵⁸. Mais cette tempête nourrie de polémiques démagogiques laisse toujours des traces dans un pays qui a un grand besoin de cerveaux qualifiés. Deux exemples pour illustrer ce tableau plutôt noir. Sur le plan culturel, l'arrestation dont est victime le poète Alexandre Soutzos, à la fois Phanariote et Chiote, très populaire, puis, d'un coup, ostracisé, au sens littéral du terme : banni de son pays pour cause de satires acerbes contre la politique de son pays. Sur le plan économique, la Grèce perd bientôt Zarifis, le futur banquier de l'Empire ottoman, et conseiller personnel des finances du sultan Abdul Hamid.

157. Pour une bonne analyse des autochtones et hétérochtones, voir, entre autres, J. DIMAKIS, *La modification à la constitution de 1843 et la question des autochtones et des hétérochtones* [*Η πολιτειακή μεταβολή του 1843 και το ζήτημα των αυτόχθόνων και έτεροχθόνων*], Athènes 1991, en grec ; TH. VÉRÉMIS, De l'État nation à la nation sans État [*Από το έθνικό κράτος στο έθνος δίχως κράτος*], dans TH. VÉRÉMIS (dir.), *Identité nationale et nationalisme en Grèce moderne* [*Έθνική ταυτότητα και έθνικισμός στη νεότερη Ελλάδα*], Athènes 1997, p. 29-32, en grec ; et E. ΣΚΟΡΕΤΕΑ, « *Le royaume modèle* » et la Grande Idée [*Τò πρότυπο βασίλειο » και ή Μεγάλη Ίδέα*], Athènes 1988, p. 41-92, en grec.

158. M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique ...*, op. cit., p. 204.

Il faut s'arrêter au cas de Georges Zarifis : plusieurs Phanariotes de sa famille aux nombreuses ramifications matrimoniales vont bientôt faire battre le cœur de la bourgeoisie hellénique marseillaise, marquée par deux noms en particulier : les Zarifis et les Zafirooulos.

Suivant les souvenirs de son arrière-petite-fille¹⁵⁹, le père de Georges, Ioannis Zarifis, avait contribué financièrement à la préparation de la guerre d'Indépendance, puis échappé à la mort en quittant secrètement Constantinople avec sa famille au début de 1821. Georges acquit la nationalité grecque et commença sa carrière en tant que sous-préfet d'une petite ville du Péloponnèse. Mais insulté par le débat qui se tenait au Parlement sur les « hétérochtones », qui allaient l'affecter lui-même en tant que Phanariote, inquiet aussi de la tournure de la révolution de 1843, ainsi que d'un climat politique très instable, il abandonna définitivement la Grèce cette année-là. Ce qui n'empêchera pas que ses liens avec le pays restent très forts, assez en tout cas pour, que de nos jours encore, son nom soit inscrit au panthéon des grands bienfaiteurs du pays, ou *εὐεργέτες* (« évergètes »).

Mais, dans l'ensemble, les Phanariotes n'abandonnent pas : très attachés à leur identité propre d'aristocrates cosmopolites, ils sont en première ligne quand il s'agit d'organiser la modernisation de la Grèce. Comparée aux grands centres helléniques que sont Constantinople, capitale économique de l'hellénisme tout au long du XIX^e siècle, Smyrne, Alexandrie ou Odessa¹⁶⁰, Athènes a tous les traits d'une bourgade arriérée et sans ressources. Tout est à refaire : la police, un corps diplomatique, l'économie, les services sanitaires, la législation, la politique, et la vie culturelle et éducative. Les Phanariotes vont relever le défi, tout disposés à faire profiter leurs compatriotes de leur longue expérience.

Souvent nommés à la tête des grandes missions de l'État, et notamment en politique, domaine qu'ils investissent au plus haut niveau, ils deviennent également, pendant plus d'un demi-siècle, les représentants les plus marquants de l'histoire littéraire et culturelle du pays. Parmi les hommes d'État les plus marquants de l'époque, mentionnons Alexandre Mavrocordatos, déjà rencontré ; puis, les deux Tricoupis (famille *archontale* de Missolonghi) qui s'octroient une

159. My life dossier till 1981, *Collection privée de Mme Sonia Simeonoglou, descendante de la famille Zarifis.*

160. Sur Athènes et les autres centres helléniques, voir P. M. KITROMILIDÈS, L'État grec comme centre national [Τὸ ἑλληνικὸ κράτος ὡς ἐθνικὸ κέντρο], dans D. G. TSAOUSIS (dir.), *Hellénisme - Grécité* [Ἑλληνισμὸς - Ἑλληνικότητα], Athènes 1998, p. 148-149, en grec.

ascendance phanariote par le biais d'un mariage, celui de Spyridon (1788-1873) avec la sœur de Mavrocordatos !

L'historien grec Constantin Dimaras parle même, pour la période allant jusqu'aux années 1860, de l'ère des Phanariotes¹⁶¹. Leur culture, très cosmopolite, a une dominante française ; ils manient bien la langue et revendiquent de nettes influences littéraires françaises, comme les frères Soutzos, tous deux poètes, Iacovos Rizos-Néroulos, Iacovos et Alexandre Rizos-Rangabé, tous parents.

Deux exemples illustreront notre propos sur ces hommes de culture, bien représentatifs de leur milieu. D'abord Iacovos Rizos-Rangabé¹⁶² (1779-1855). Il publie à Athènes des poèmes et divers ouvrages empreints des symboles et souvenirs de la mythologie grecque. Il traduit aussi Corneille, Racine et Voltaire, et publie deux tragédies sur des thèmes inspirés de l'antiquité. Sur le plan politique, c'est un haut gradé du mouvement révolutionnaire. Puis son fils Alexandre¹⁶³ (1809-1892), considéré comme « le Grec le plus cultivé de son temps »¹⁶⁴. Il arrive en Grèce comme officier, mais il entre bientôt dans la vie publique du pays. Responsable d'une chaire universitaire d'archéologie, fondée par un parent à lui, Néroulos, il devient, à son instar, ambassadeur de l'État grec. Et il écrit ! Une compilation de poèmes, de traductions, de tragédies et d'ouvrages sur l'archéologie, la grammaire ou les mathématiques qui se chiffrent en dizaines de tomes !

Cette haute bourgeoisie athénienne demeure un milieu clos, dont les membres cultivent fièrement un halo de mystère. Et d'abord les femmes phanariotes, dont la culture est exceptionnelle pour l'époque, et cette réputation est toujours vivante dans ce qu'on pourrait appeler l'inconscient collectif grec.

Dans ses mémoires, l'écrivain Démétrios Vikélas donne une image de sa mère et de sa grand-mère qui nous apparaît comme tout à fait typique, soulignant au passage les marques de leur culture française. Certes, ces femmes n'ont pas vécu à Athènes. Mais il nous semble intéressant de lever le voile sur une mentalité, des usages communs pétris d'un même état d'esprit bien enraciné : ces dames du berceau phanariote vont contribuer à diffuser, pendant tout un

161. C. TH. DIMARAS, *Histoire de la littérature néo-hellénique* [Ιστορία της νεοελληνικής λογοτεχνίας], Athènes 2000, p. 351, en grec.

162. A. RIZOS-RANGABÉ, *Mémoires* [Απομνημονεύματα], I, II, op. cit.; C. TH. DIMARAS, *Sur les Phanariotes* [Περὶ Φαναριωτῶν], dans *Ἑλληνικὸς Ρωμαντισμὸς*, op. cit., p. 221-239.

163. A. RIZOS-RANGABÉ, *Mémoires* [Απομνημονεύματα], I, II, III, IV, op. cit.

164. M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique ...*, op. cit., p. 396.

siècle, et quels que soient la ville ou le pays d'adoption, une sensibilité qui leur est propre, très jalouse de sa « distinction », dans tous les sens du terme.

La grand-mère, née Vasiliou et mariée à un Mélas, grande famille *archontale* de Jannina, réputée pour sa contribution aux lettres et à l'histoire hellénique, a baigné dans la culture phanariote d'avant la Révolution. Dotée d'une solide instruction de base puis entourée des meilleurs tuteurs de Constantinople, elle a appris, outre sa langue maternelle, le français, l'histoire de son pays depuis l'antiquité, la musique etc. Selon son petit-fils Démétrios, ses lettres, d'une très haute tenue littéraire, étaient, disait-il, un « modèle de correspondance »¹⁶⁵.

Il faut également dire un mot de la mère de Vikélas, Smaragda, qui s'adonne aux langues, au théâtre, à la musique, et se fait fort d'élever son fils « avec des vers »¹⁶⁶. D'une culture « supérieure à celle des autres grecques de son époque »¹⁶⁷, elle récite souvent par cœur les poèmes d'Alexandre Soutzos et Rangabé, et développe chez son enfant l'amour de la culture et de la langue française, langue d'usage de l'enfant pendant la récréation. On comprend mieux dès lors que cette précoce ouverture au monde ait fait de l'adulte un des meilleurs représentants de l'intelligentsia grecque en France et en Europe.

Ce milieu a aussi sa part d'ombre. Il n'hésite pas à se montrer arrogant, ironique ou persifleur pour affirmer, imposer sa différence. Dans une Athènes encore pauvre et aux moeurs parfois rurales, cette communauté fait figure de Méduse : elle fascine et terrifie tout à la fois. Comme tous les grands bourgeois d'Europe, les Phanariotes montent à cheval, connaissent le dernier cri parisien en matière vestimentaire, se montrent dans les bals des autres Phanariotes ou aux fêtes mondaines de la cour royale, s'affichent en calèches. Et quand la princesse Soutzos¹⁶⁸, en 1844, entreprend de moquer publiquement la reine sur le toc populacier des danses et costumes prévus pour son bal, ce sont les Phanariotes, en bloc, qui décident de ne pas s'y présenter, sachant bien que leur absence vaudra sentence ...

Les photographies de l'époque sont elles aussi très parlantes.

165. D. VIKÉLAS, *Ma vie* [Ἡ ζωὴ μου], op. cit., p. 68 ; sur l'époque de Vikélas, du XIX^e siècle au début du XX^e, voir l'analyse pénétrante de M. DITSA, Introduction [Εισαγωγή], dans D. VIKÉLAS, *Loukis Laras* [Λουκὴς Λάρας], op. cit.

166. D. VIKÉLAS, *Ma vie* [Ἡ ζωὴ μου], op. cit., p. 64.

167. Ibid., p. 66.

168. M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique ...*, op. cit., p. 204-205.

Les familles veulent inspirer une certaine sobriété, voire une austérité morale, et rappeler, derrière une sorte de voile énigmatique, que tout le monde ne peut pas faire partie de ce monde-là. Elles sont à part. Aux couleurs vives et voyantes, elles préfèrent le noir et le blanc, caractéristiques des milieux aristocratiques de Constantinople. Il faut le rappeler : ce ne sont pas des Européens au sens littéral du terme, ce sont des Phanariotes, un monde à part qui partout s'adapte à merveille, faisant siens les modes et les styles de vie qui lui conviennent, parfois imposant ses propres comportements, où l'on reconnaît la touche orientale. Constantinople est la mère, l'origine incontournable, l'influence première, inentamée, une prénance de tous les instants, mais ici, dans le nouvel espace que constitue Athènes, se brassent et se mêlent mille afflux divers : le temps, les générations qui suivent sont là pour en témoigner.

Un autre témoin de l'époque, le négociant Syngros¹⁶⁹, donne un aperçu parfois saisissant des salons phanariotes dans l'Athènes de 1867-1868. Réputés pour leur caractère exclusif, original, et pour les comportements qui s'y déploient, typiques de la haute société, ils ouvrent, à tour de rôle, l'après-midi. Très sélectifs, ils n'accueillent que des Phanariotes, les diplomates des grandes capitales européennes et une élite distinguée de la diaspora. On le devine : y brille par son absence la bourgeoisie de la société civile ou politique athénienne. Deux mondes à part qui coexistent en levant l'un vers l'autre un menton méprisant. Ainsi Syngros. Il doit choisir : ou être invité aux réceptions athéniennes, et il doit alors oublier celles des Phanariotes, ou l'inverse ! Ces mondes-là ne se fréquentent pas.

Le temps finira pourtant par adoucir la violence des passions suscitées en Grèce pendant plus d'un quart de siècle par l'arrivée, puis l'installation des Phanariotes. Quelques mariages constitueront une brèche dans ces mondes fermés, si distincts. Ironie de l'histoire, ici purement événementielle certes, mais anecdote témoignant de la grandeur et de la misère des petits drames souvent plus mesquins que dramatiques : la famille Colocotronis¹⁷⁰, si farouchement anti-aristocrate, on l'a vu, multiplie les mariages de ses enfants avec des Phanariotes !

Mais le vrai drame, on le verra, et c'en est un qui dure encore de nos jours, c'est celui des vieux réflexes, apparemment toujours très forts dans l'inconscient collectif grec. Il faut avoir un ennemi étranger, et comme le Phanariote n'est plus l'ennemi numéro un du pays, il faut en trouver un autre : ce sera le Grec de la

169. A. SYNGROS, *Mémoires* [Ἀπομνημονεύματα], II, op. cit., p. 132-133.

170. M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique ...*, op. cit., p. 205.

diaspora et le Néo-phanariote de l'Empire ottoman, qui arrive à Athènes dans les années 1870.

En compétition avec les salons phanariotes, les salons athéniens sont les lieux de rencontre des personnalités les plus en vue de la société athénienne. Syngros mentionne les réceptions de Nicolas Dragoumis (lui aussi d'origine phanariote), ministre des Affaires étrangères, historien et homme de lettres qui a laissé sa marque aussi bien en politique que dans le monde intellectuel. En dépit de ses origines, Dragoumis choisit ses invités parmi ceux qui « portent la couleur locale exclusivement »¹⁷¹.

Comme celles de Dragoumis, les réceptions de la maison Philémon sont quotidiennes. Jean Philémon, constantinopolitain, arrive en Grèce en 1821 pour participer à la guerre d'Indépendance, dont il laisse une histoire en quatre tomes. Rédacteur et journaliste au journal *Le Siècle* (*Αιών*), lu par les Grecs et philhellènes de Marseille et dans toutes les communautés helléniques, « il a fait fortune à Athènes »¹⁷². Notre témoin des années 1860, Syngros, se pâme aussi d'admiration pour son fils, Timoléon, dont il vante la beauté et la vaste érudition. Celui-là devient, comme son père, rédacteur et chroniqueur du journal. À l'occasion de sa disparition, une revue philhellène française en fait la description, soulignant au passage les liens culturels très forts unissant cette bourgeoisie athénienne à la France :

« Nous avons eu le regret de perdre [...] M. Philémon [...] ancien rédacteur du journal *Αιών*, l'un des hommes les plus connus et les plus distingués d'Athènes, qui, en 1896, prit une part active à l'organisation des Jeux Olympiques restaurés. Nous perdons en M. Philémon un homme qui [...] était profondément attaché à la France et qui ne s'en cachait pas ; mais nous sommes sans inquiétude : la race des Grecs " gallophiles " n'est pas encore, à ce qu'il semble, menacée de se perdre »¹⁷³.

Points de convergence des scientifiques, professeurs de l'Université d'Athènes et des personnalités œuvrant dans la culture, la politique, l'armée et la diplomatie grecque ou étrangère, les salons athéniens, surtout à partir du milieu du siècle, ressemblent de plus en plus à ceux de la grande bourgeoisie de l'étranger. Échanges

171. A. SYNGROS, *Mémoires* [*Απομνημονεύματα*], II, op. cit., p. 129. « Τῶν φερόντων τὴν ἀπολύτως ἐγχώριον χροιάν », notre traduction.

172. Ibid., p. 129.

173. Assemblée générale du 5 mai 1898 : discours prononcé par M. P. DECHARME, président, dans *Revue des Études Grecques*, mai 1898, p. vii.

sur la politique, la littérature, l'histoire ou la science ; ambiance musicale, avec, à l'occasion, les voix qui l'accompagnent ; contacts prometteurs pour un mariage assorti entre gens du même milieu ; bien entendu, les jeux de table, à la mode dans le monde des élites dirigeantes, mais l'eau comme seul rafraîchissement de la soirée, qui commence, comme de nos jours, vers 9 heures le soir !

La différence la plus nette se situe au niveau du luxe déployé : il n'est pas le même dans le salon athénien, celui d'un pays toujours pauvre, et dans ceux de la grande bourgeoisie grecque et européenne. À Athènes, les maisons sont simples et la décoration sans prétention. Syngros¹⁷⁴ dit : le meuble de rotin y trône. C'est plutôt dans les années 1870 que l'on parlera d'opulence à Athènes ; elles coïncident avec l'arrivée de plusieurs Grecs de la diaspora qui s'installent dans des hôtels particuliers, parfois dans de véritables palais. Mais l'eau constitue toujours, aux yeux plutôt étonnés du millionnaire Syngros, la boisson unique de la réception. Le café, considéré comme produit de luxe, est offert aux grandes occasions, pour souligner l'arrivée d'un étranger distingué. Pour tout le reste : réceptions, mondanités, étiquette, manifestations culturelles, tics ou réflexes, l'élite athénienne s'apparente aux élites d'Europe.

À un autre niveau cependant, celui, pourrait-on dire, d'une dynamique intellectuelle, Athènes devient progressivement le centre culturel de tout l'hellénisme, et ce, dès les années 1850. Fondée en 1837, l'Université devient vite le véritable pivot de la vie intellectuelle et assure aussi la direction de tout ce qui touche à la question nationale. Y professe d'ailleurs le Phanariote et historien Constantin Paparrigopoulos.

Par ailleurs, à partir du milieu du XIX^e siècle, Athènes change rapidement. À la fin du siècle, c'est une grande et belle ville, attirante, offrant le confort des autres villes européennes, bref une ville digne de ses élites. La province grecque est par ailleurs négligée, méprisée même, et tous ceux qui veulent faire une carrière de haut niveau s'installent à Athènes. Les éditeurs, comme l'indique Dimaras¹⁷⁵, y ont pignon sur rue, émanation en quelque sorte naturelle des salons et réseaux socio-culturels mis en place par les savants ou hommes de lettres qui s'y font voir. En ce qui concerne l'architecture publique, la ville peut se comparer aux grandes capitales européennes. À d'autres niveaux, c'est le désert : comme le

174. A. SYNGROS, *Mémoires* [Απομνημονεύματα], II, op. cit., p. 130.

175. C. TH. DIMARAS, *Histoire de la littérature néo-hellénique* [Ιστορία της νεοελληνικής λογοτεχνίας], op. cit., p. 370.

signale Alexis Politis, dans l'Athènes du XIX^e siècle, il n'y a « ni opéra, ni théâtre, ni pinacothèque ni musée de sculptures »¹⁷⁶.

Mais qu'est-ce qui donne des ailes à cette ville, qui compte plus de 140.000 habitants en 1898, soit quatorze fois plus qu'au lendemain de l'Indépendance ? Essentiellement les Grecs vivant à l'étranger, ceux de la diaspora et des grandes villes d'Orient. Ils investissent des fortunes dans la construction d'établissements et d'édifices publics, de monuments, d'écoles, d'églises, d'hôpitaux. Ils financent aussi la célèbre Académie d'Athènes. C'est grâce à leurs donations que la capitale hellénique a vu surgir la belle architecture néo-classique qui fait aujourd'hui l'orgueil, et constitue l'image de marque d'une grande ville à la fois élégante et moderne.

Quelques exemples de cette contribution financière à la reconstruction de la capitale : les bâtiments universitaires, achevés en 1864, grâce à de nombreuses donations privées ; l'Observatoire, ainsi qu'un palais de marbre devenu l'Académie d'Athènes, érigés à même la fortune personnelle des barons Sinas de Vienne ; un autre palais de marbre devenu la Bibliothèque Nationale grâce aux frères Vaglianos, dont l'un vit à Marseille ; le Stade bâti pour les Jeux Olympiques (1896), l'École militaire, signée Averof ; le Séminaire (Rizaris) ; de multiples institutions philanthropiques telles que l'Asile des Pauvres et une « prison modèle », aux dires du témoin de l'époque, Vikélas¹⁷⁷ ; l'Arsakeion (Arsaki), école pour jeunes filles de l'élite ; l'École polytechnique (Tositsas d'Alexandrie) ; le palais Zappion (les frères Zappas d'Odessa), dont le parc, selon un autre observateur de l'époque, « ayant vue sur le golfe Saronique avec l'Acropole et les ruines du temple de Jupiter Olympien au premier plan, constitue peut-être la plus belle promenade de l'Europe ». Et ce même spectateur de conclure son portrait des Zappas, illustrant bien la prodigalité de l'action philanthropique : « Les Zappas [...] occuperont une place d'honneur dans cette pléiade désintéressée et bénie des Mécènes grecs, qui ont été en ce siècle un des plus puissants facteurs de la régénération de la Grèce moderne »¹⁷⁸.

Et nous voici donc emmenés tout naturellement vers les grandes bourgeoisies helléniques qui vivent hors des frontières de la Grèce. Selon Constantin

176. A. POLITIS, *Années romantiques* [Ρομαντικά χρόνια], Athènes 1993, p. 80, en grec.

177. Pour tout ce qui concerne Athènes et les œuvres de bienfaisance, voir l'article éclairé de D. VIKÉLAS, Athènes d'aujourd'hui, dans *Revue des Études Grecques*, mai 1898, p. 307-323, loc. cit., 313.

178. Correspondance grecque, dans *Revue des Études Grecques*, mars 1892, p. 136.

Paparrigopoulos¹⁷⁹, entre 1830 et les années 1880, environ 200.000 Grecs quittent le pays. Certains, qui avaient abandonné précipitamment leurs terres, craignant pour leur vie, retournent vivre dans l'Empire ottoman ; d'autres y repartent dans l'espoir de trouver de meilleures conditions qu'en Grèce¹⁸⁰ ; plusieurs enfin vont rejoindre des membres de leurs familles déjà installées dans les communautés de la diaspora. Au début des années 1840, grâce à une conjoncture économique particulièrement favorable au grand commerce intermédiaire de blé, mais aussi à cause de la loi s'appliquant aux « hétérochtones », plusieurs, déçus, quittent la Grèce pour aller plus à l'Est, ou à l'Ouest.

L'on pourrait parler d'une émigration des déçus. Un bon exemple : le Phanariote Georges Mavrocordatos (1801-1858), juriste et universitaire visé par la loi de 1844. Le vieux conseil d'aller vivre à l'étranger, comme une comptine pour enfants, est appliqué à la lettre, et l'histoire recommence ! L'un des fils Mavrocordatos s'établit en Moldavie, après un mariage avec une Cantacuzène, la fille se marie avec un comte allemand et un autre fils devient haut gradé de la marine russe¹⁸¹.

À tort cependant, les chercheurs considèrent que la jeune Indépendance grecque de 1821 signe la mort des Phanariotes. Il faudrait plutôt dire : après les Phanariotes, il y a les Néo-phanariotes, ceux d'Athènes et ceux de Constantinople, dont plusieurs vont revivre là l'histoire de leurs ancêtres. C'est seulement le lieu de domicile qui change. Le quartier du Phanar, presque détruit, devient un quartier pour déshérités. Les descendants des Phanariotes s'installent alors dans les hôtels particuliers ou dans des villas, à Galata ou à Pera.

Une description éclairante nous en a été donnée par l'arrière-petite-fille de Georges Zarifis, dévoilant à la fois une demeure et une manière de vivre de l'élite grecque :

« Toujours est-il, que nous écoutions émerveillés les histoires de son train fastueux, de la maison de Pera, de la grande villa de Terapia, des fêtes somptueuses qu'il y donnait, des diplomates qui la fréquentaient, des caïques qui sillonnaient le Bosphore. Lors d'un de nos voyages à Constantinople, un vieux prêtre, qui se souvenait, nous parla de sa promenade imposante le dimanche après l'église distribuant aux pauvres

179. C. PAPARRIGOPOULOS, *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους] (col.), XVII, Athènes 1885, p. 361, en grec.

180. G. AUGUSTINOS, *The Greeks of Asia Minor*, Kent-London 1992, p. 29.

181. M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique ...*, op. cit., p. 323.

des pièces d'or [...]. Le jour de sa fête, la Saint-Georges, des foules envahissaient sa maison pour le féliciter »¹⁸².

En réalité, les Phanariotes¹⁸³ mettent quelques années à se remettre du bain de sang de 1821. Ce qui ne les empêche pas, les mêmes causes emmenant les mêmes effets, d'occuper assez rapidement les postes clés de l'administration ottomane. Déjà, en 1828, le Grec Stéphane Carathéodoris est le médecin personnel du sultan, suivi par d'autres membres de sa famille ainsi que par Mavroyenis. Il faudra toutefois attendre le milieu du siècle pour qu'on les voie figurer parmi les dignitaires de haut rang en tant que diplomates, ambassadeurs ou financiers du Sérail. Avec d'autres minorités (juive et arménienne) ils seront pour au moins un siècle encore les personnages incontournables du régime, dignes des titres d'*effendi* ou de *pachas*.

À partir des années 1850, la politique de la Sublime Porte se tourne vers les opérations bancaires. L'Empire ottoman, fragilisé, affaibli, est désormais pour tous « l'homme malade de l'Europe ». Chaque grande ou petite puissance avoisinante tâche alors, directement ou indirectement, de s'emparer d'une partie des terres toujours sous domination ottomane. Pour survivre, on le verra plus en détail au prochain chapitre, le Grand Seigneur a besoin de prêts étrangers, mais aussi de l'apport de ses banquiers néo-phanariotes, appelés « les banquiers de Galata ». Ce sont les Baltazzis, les Zarifis, les Schilizzis ou les Zographos, familles ayant pour la plupart pignon sur rue à Marseille, et dont le nom est lié au financement de travaux visant la renaissance culturelle et éducative de l'hellénisme.

En ce qui concerne le monde de la politique et de l'Orthodoxie, citons parmi d'autres les noms du ministre des Affaires étrangères Alexandre Carathéodoris, des ambassadeurs Musurus ou du *Grand Logothète* du Patriarcat Nicolas Aris-tarchis. À la même époque, plusieurs Néo-phanariotes deviennent princes dirigeants de l'île de Samos, étalant tout le faste autrefois caractéristique des principautés autonomes danubiennes, la Valachie et la Moldavie.

La situation est tout autre pour les communautés grecques de l'Empire ottoman toujours sous domination du Grand Seigneur, et donc exposées à l'arbitraire

182. *Collection privée de la famille Zarifis*. F. CHARLES-ROUX, Je me souviens ...

183. Au sujet des Néo-phanariotes, voir A. ALEXANDRIS, *Les Grecs au service de l'Empire ottoman (1850-1922)* [Οι Έλληνες στην ύπηρεσία της Οθωμανικής Αυτοκρατορίας (1850-1922)], *Δελτίον της Ιστορικής και Έθνολογικής Έταιρείας της Ελλάδος*, XXIII, 1980, en grec ; M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique ...*, op. cit.

d'un pouvoir capricieux qui peut dire blanc un jour et noir le lendemain. Si les minorités chrétiennes peuvent être victimes du fanatisme musulman de la rue, les dirigeants vivent également dans la peur d'une destitution toujours possible, vu les brusques changements de cap de la politique internationale du Sérail, voire d'une décapitation.

En dépit de cette différence entre Grecs de la diaspora et Grecs orientaux, ces derniers vivant dans des communautés « semi-autonomes » autorisées par la Sublime Porte¹⁸⁴, il demeure un point de ressemblance capital, et c'est d'ailleurs le cœur de notre sujet : tous sont guidés, dirigés et encadrés par une poignée de notables dont les noms sont connus aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest. En tout, l'on parle d'une soixantaine¹⁸⁵ de familles, la plupart liées par des liens de parenté.

Et c'est ici que Marseille apparaît comme la miniature d'un phénomène de diaspora beaucoup plus vaste que ce que l'on imagine de prime abord (diaspora étant pris au sens large du terme) : une élite grecque représentée par une vingtaine des familles, dont les noms sont omniprésents : les Zarifis, à la fois dans la ville-port, en Angleterre, à Constantinople et à Odessa ; les Rallis à Marseille, à Londres, à Trieste, à Constantinople, à Syra, à Odessa, à New York, en Inde et ailleurs.

Avant de mener l'enquête sur la mentalité, les mœurs et aussi les caprices de cette grande bourgeoisie hellénique, il faut rappeler le sens bien précis du mot diaspora. Selon Hassiotis¹⁸⁶, le terme définit cette partie du peuple grec qui s'est établie à l'étranger, mais qui maintient et conserve des liens matériels, culturels ou sentimentaux avec le pays d'origine, le sien ou celui de ses ancêtres. Les Grecs de la diaspora, comme les Juifs ou les Arméniens, représentent une minorité ethnique affirmant une culture spécifique, c'est-à-dire la langue grecque, la religion orthodoxe, ainsi que des coutumes et traditions liées à un patrimoine, transférées d'une génération à l'autre et marquées d'un sceau unique, proprement hellénique¹⁸⁷.

L'éducation, d'abord. C'est là que le futur grand bourgeois, par définition minoritaire, va se forger son esprit de conquérant. Comme c'est le cas dans toutes les

184. A. KITROEFF, *The Greeks in Egypt, 1919-1937 : Ethnicity and Class*, Oxford 1989, p. 16-17.

185. G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [*Ιστορία της ελληνόκτητης ναυτιλίας ...*], op. cit., p. 134.

186. I. K. HASSIOTIS, *Nouveau regard sur l'histoire de la diaspora néo-hellénique* [*Επισκόπηση της ιστορίας της νεοελληνικής διασποράς*], Salonique 1993, p. 19, en grec.

187. Pour une bonne analyse de la diaspora, de l'ethnicité et de la culture, voir A. KITROEFF, *The Greeks in Egypt ...*, op. cit., p. 4-31.

élites du XIX^e siècle, il vise à se distinguer, et pour cela il se plie respectueusement aux règles strictes de son milieu.

Dès le plus bas âge, l'enfant baigne dans une atmosphère familiale réglementée, empreinte des traditions orthodoxes et des coutumes grecques, dont la moralité n'est pas sans évoquer la rigueur des milieux protestants. Georges Dertilis¹⁸⁸ affirme : ce que les parents ou tuteurs imposent aux enfants, ce sont les devoirs de la religion, l'ordre, le contrôle des émotions, la frugalité des besoins et la modestie, souvent plus affichée que réelle.

Un témoignage particulièrement poignant nous a été livré, celui, unique dans les annales grecques du XIX^e siècle, de la célèbre écrivaine Pénélope Delta. Le milieu de Pénélope Delta est celui d'une famille bourgeoise de la communauté grecque d'Alexandrie, celle des Bénakis, qui a vécu pendant le troisième quart du XIX^e siècle.

L'éducation, de type militaire, privilégie la discipline, la sévérité, l'exclusion de toute émotion, sentiment d'amour ou de tendresse, et l'abstention des petits plaisirs liés aux jeux et à la récréation. Un seul et intransigeant mot d'ordre : IL LE FAUT !

« Notre mère », raconte Delta, « se tenait toujours à distance [...]. Jamais de caresses, jamais d'invitations à raconter nos chagrins d'enfants. Même attitude du côté du père. Maman, Papa : deux divinités adorées, terrifiantes, et dont il valait mieux se tenir éloigné »¹⁸⁹.

Dans ce contexte, les baisers constituent plutôt une sorte de rituel religieux rapprochant subrepticement les petits des « dieux » de la demeure : un le matin, pour le bonjour officiel, alors que les enfants sont amenés par les nurses, déjà propres et peignés pour disparaître aussitôt, et un autre le soir, avant que les enfants, une fois encore encadrés par des nurses fidèles ne se retirent, tels des ombres nocturnes condamnées à l'inexistence.

Beaucoup plus tard, lorsque l'auteur essaiera tout de même de défendre auprès de sa nièce cette éducation qui l'avait fait tant souffrir, mais sans la briser, son frère, qui se rappelait avoir été renvoyé d'une école à l'autre, et tout autant qu'elle privé

188. G. B. DERTILIS, *Entrepreneurs grecs ...*, art. cit., p. 114.

189. P. DELTA, *Premiers souvenirs [Πρώτες ένθυμήσεις]*, Athènes 1991, p. 11-12, loc. cit., p. 12, en grec. « Ἡ μητέρα μας στέκουνταν μακρυνά μας [...] Χάδια από κείνην δέν εἶχαμε, οὔτε ποτέ μᾶς ἐγκαρδίωνε νά τῆς ποῦμε τὸν καημό μας. Τὸ ἴδιο καὶ ὁ πατέρας. Ἦταν δυὸ θεότιτες, ποῦ τῆς λατρεύεις, τῆς φοβᾶσαι, μὰ προτιμᾶς νά μένεις μακρυνά ἀπ' αὐτές », notre traduction.

de toute marque d'affection parentale, la reprit d'une voix tremblante et pleine encore de chagrin : « Non. [Notre éducation] a été dure et dépourvue de tout sentiment »¹⁹⁰. Première et unique confiance entre le frère et la sœur, alors adultes ! Dans ce monde-là, on ne parlait jamais de confiance : l'enfant devait affronter, seul dans son monde, les multiples obligations liées à son futur statut de « bourgeois parfait ». Ce n'est peut-être pas un hasard si le docteur Sigmund Freud commence et fait sa carrière dans le milieu de la haute bourgeoisie, si imprégnée, même après la Grande Guerre, de morale victorienne, dure et intraitable, où les brimades se transforment en névroses, hystéries ou dépressions soigneusement soustraites au regard social. Ce n'est pas un hasard non plus si Pénélope Delta devient l'auteur adopté par toute une jeunesse qui trouve dans ses ouvrages toute la sensibilité, l'imagination débridée et les nombreuses chimères enfantines jamais exprimées dans leur petite enfance.

En réaction au prosélytisme catholique, de plus en plus actif à partir de la deuxième partie du XIX^e siècle, l'élite grecque de la diaspora confie ses enfants aux nurses anglaises dès le plus bas âge. Comme le reste du personnel (serviteurs, femmes de chambres, cuisinières, tuteurs etc.), ces dernières sont partie intégrante de la famille hellène, elles ne forment pas un groupe à part, comme c'est le cas dans les autres bourgeoisies de l'époque. Nous touchons là, suivant les dires de notre témoin Delta, le cœur même de ce qu'elle appelle « la noblesse de la maison grecque »¹⁹¹, en vertu de laquelle, par exemple, une jeune servante peut aussi devenir une fille adoptive.

À Marseille, donc, réplique des mentalités de la « bonne société » grecque occidentale, les enfants sont suivis de près par les nurses anglaises, alors que la haute société française leur préfère, aussi pour des raisons religieuses, les Irlandaises catholiques. C'est la mode. « Dévouées à leurs enfants [ceux des familles bourgeoises] », nous confie l'arrière-petite-fille de Georges Zarifis, qui a vécu dans la cité phocéenne, « elles vivaient bien souvent jusqu'à leur mort pour les autres sans vie personnelle, héroïnes sans gloire »¹⁹².

Dans le milieu phanariote, à mi-chemin entre le Levant et l'Occident, l'atmosphère familiale semble être beaucoup plus vivante et chaleureuse, on a envie de dire : orientale. Les femmes phanariotes, de haute culture et d'une grande

190. Ibid., p. 176.

191. Ibid., p. 157.

192. F. CHARLES-ROUX, *Je me souviens ...*, op. cit.

érudition pour l'époque, sont plus proches de leurs enfants. Souvent, une fois ces derniers devenus adultes, elles accompagnent leurs questionnements sur les plans personnel, quotidien ou culturel. Il n'y a pas de nurses anglaises dans ce berceau gréco-levantin : il y a des nourrices grecques (*παραμάνες*), personnes de confiance qui élèvent l'enfant et même les enfants de l'enfant !

Léon Mélas, né à Constantinople de l'une des grandes dames du Phanar, Smaragda Vasiliou, témoigne :

« [...] je suis né le 30 novembre 1812 [...] dans la maison de campagne de mon grand-père, dans un village appelé Emirgiani, sur la rive européenne du Bosphore. J'ai vécu les premières années de ma vie d'enfant à Constantinople, élevé dans la maison familiale par une mère affectueuse, une bonne pédagogue, Tarsi, et un tuteur de Syfnos qui m'a donné mes toutes premières leçons – au total, en ce qui le concerne, pas grand-chose. Mais par ma mère et ma pédagogue, j'ai appris à respecter les choses sacrées, à obéir et à respecter mes bons parents ainsi que tous mes supérieurs. Voilà en quoi ont consisté mes premiers bagages, une fois que j'ai été lancé dans la vie »¹⁹³.

Quand vient l'âge d'aller à l'école, les enfants sont soumis à un programme éducatif fondé sur les principes de la stricte discipline et du travail acharné, à peine interrompu du matin jusqu'au soir. Ils sont les descendants directs d'une élite conquérante, et ils doivent tôt s'initier aux règles et usages de l'époque. En même temps, ils apprennent les bonnes manières de la haute société internationale : ils sont destinés à côtoyer, dans leurs salons ou à l'occasion de leurs voyages, « la crème » de la grande bourgeoisie mondiale : négociants, industriels, princes, dirigeants politiques, hommes de lettres ou du monde de l'art etc.

Leur culture est cosmopolite, ouverte au monde et aux influences mondiales, surtout anglo-françaises, ses fondements grecs demeurant très solides. Les

193. *Archives familiales de Léon Mélas* [*Οικογενειακό αρχείο Λέοντος Μελά*], dans L. MÉLAS, *Une famille – Une histoire* [*Μιά οικογένεια – Μιά ιστορία*], Athènes 1967, p. 241, en grec : « [...] ἐγεννήθην τὴν 30 Νοεμβρίου 1812, [...] ἐν τῇ ἐξοχικῇ οἰκίᾳ τοῦ πάππου μου, κειμένη ἐπὶ τῆς εὐρωπαϊκῆς παραλίας τοῦ Βοσπόρου ἐν τῷ χωρίῳ καλουμένῳ Ἐμυργιάνι. Τὰ πρῶτα ἔτη τῆς παιδικῆς μου ἡλικίας διήλθον ἐν Κωνσταντινῶπιλει ἀνατρεφόμενος ἐν τῷ πατρικῷ μου οἴκῳ ὑπὸ τῆς φιλοστόργου μητρὸς μου καὶ τῆς ἀγαθῆς παιδαγωγοῦ μου Ταρσῆς, διδασκόμενος δὲ τὰ πρῶτα μαθήματα ὑπὸ τινος Σιφνίου οἰκοδιδασκάλου. Καὶ παρ' αὐτοῦ μὲν ὀλίγα γράμματα ἔμαθον ἀλλ' ὑπὸ τῆς μητρὸς μου καὶ τῆς παιδαγωγοῦ μου ἐδιδάχθην παιδιόθεν νὰ σέβωμαι τὰ θεῖα, ν' ἀγαπῶ δέ, νὰ ὑπακούω καὶ νὰ σέβωμαι τοὺς ἀγαθοὺς γονεῖς μου καὶ πάντας τοὺς ἀνωτέρους μου. Αὐτὰ ἦσαν τὰ πρῶτα ἐφόδια τοῦ βίου μου », notre traduction.

tuteurs succèdent les uns aux autres pour enseigner au minimum trois langues étrangères, la musique, la peinture et la danse. Leur langue d'origine du coup se perfectionne, affinée par des professeurs venus de Grèce. Quant aux principes moraux de l'Orthodoxie, bien établis par la famille et les tuteurs grecs, ils s'enrichissent des leçons de catéchisme du dimanche, données par l'un des officiants théologiens à la fin de la cérémonie religieuse.

Chaque tuteur ou enseignant invité dans une maison grecque doit être recommandé par le consulat, l'Église ou par une autre famille hellénique. Le déplacement des instituteurs d'une communauté à l'autre, suivant les méandres du réseau fermé de la bourgeoisie hellénique, n'est d'ailleurs pas rare. Ainsi, Madame Vlastos¹⁹⁴, née Rallis, de Marseille, recommande à sa sœur, Madame Synadinos d'Alexandrie, une enseignante française. Mais, comme lors du voyage de la tutrice, la famille Synadinos trouve une allemande, bien connue des familles de Constantinople et d'Alexandrie, ce sont les Bénakis qui engagent la dame française, laquelle va devenir la confidente de la future auteur Pénélope Delta.

Si la langue française, parmi d'autres langues étudiées, est considérée comme celle de la culture, la plus appropriée au « salon », celle par conséquent de toute la grande bourgeoisie internationale de l'époque, l'apprentissage du grec, pour la deuxième partie du siècle, et même au-delà, pose un problème aux enfants de la diaspora. On devine pourquoi : alors que la langue parlée dans la famille ou avec les amis est celle du quotidien, le grec simple, naturel, familier, les enfants apprennent à écrire et à lire une langue compliquée, archaïque, recherchée, pompeuse : la *katharevousa*.

Des témoins¹⁹⁵ en sont restés plutôt amers : pendant des décennies, constatent-ils, les tuteurs grecs ont enlevé aux enfants de la diaspora, comme à ceux de la Grèce, tout le plaisir d'écrire et de lire en grec, en leur enseignant, de la manière la plus anti-pédagogique qui soit, le soi-disant « grec savant ». Pénélope Delta, avec sa franchise habituelle, se fait ici cinglante sur l'apprentissage de sa langue d'origine :

« On détestait nos livres grecs. Pédants, en *katharevousa*, incompréhensibles, ils représentaient pour nous le labeur ingrat d'avoir à apprendre des choses incompréhensibles, puis régurgitées de mémoire, comme font les perroquets, des séries

194. P. DELTA, *Premiers souvenirs* [Πρώτες ἐνθυμήσεις], op. cit., p. 115, 147-148.

195. *Entretien avec Madame Geneviève de Broche des Combes*, descendante de la famille Pétrouchinos, Marseille, février 2004 ; F. CHARLES-ROUX, *Je me souviens ...*, op. cit.

de voyelles qui ne signifiaient rien : rien de concret, rien de sensé. [...] Le cours de français était un plaisir. [...] alors qu'au cours de grec, je me transformais en perroquet – raison supplémentaire de se croire d'une race inférieure »¹⁹⁶.

Une langue froide, quelque chose comme une feuille de papier blanc, sans âme, à des lieues de la culture grecque profonde, vivante et chaleureuse. Et ce grec savant est la *doxa*, rendant plus infranchissable encore la barrière entre parents et enfants. À Noël et à Pâques, c'est dans cette langue raide, guindée, que les petits, puis plus tard les adultes, doivent témoigner de leur affection dans les cartes de vœux envoyées aux parents et à la famille en général. Jamais cette langue n'a été celle de leurs jeux ou de leurs pensées. On l'a dit et redit : ce n'est jamais l'émotion qui compte à cette époque, c'est la raison, revendiquée, affichée jusque dans le plus petit détail.

Mais il y a pire. S'ajoutant à ce handicap linguistique, il y a le côté prétentieux des nurses ou tuteurs anglais, français ou autres, qui vrille dans l'âme des enfants un solide complexe d'infériorité nationale. La Grèce est toujours un petit pays, pauvre, méprisé à l'étranger et à la merci des grandes puissances de l'époque. Si les Grecs de l'étranger souffrent de cette image négative, presque mishellène, de leur nation d'origine, leurs descendants sont victimes d'un snobisme, surtout anglo-français, dans la bouche même de leur personnel, qui, ironiquement, se voit offrir du travail dans ces maisons grecques qui les accueillent !

Parlant de son éducation à Marseille, Fanny Charles-Roux, née Zarifis, raconte :

« Souvent insupportables d'exigences et de snobisme britannique, [...] Miss Cross, Miss O'Brien, Miss Duncan, Nurse Richards [...] nous traitant à notre indignation de "foreigners" chez nous, persuadées que Britannia régnait sur le monde, aucune ne tenait à vivre chez elle »¹⁹⁷.

En dépit de ces problèmes, les parents privilégient l'éducation à la maison : leur éloignement les empêche parfois de voir ce qui se passe dans leurs murs, ou

196. P. DELTA, *Premiers souvenirs* [Πρώτες ένθυμήσεις], op. cit., p. 27, 144. « Τὰ ελληνικά μας βιβλία τὰ μισούσαμε. Δασκαλικά, καθαρευουσιάνικα, ακατάληπτα, αντιπροσώπευαν γιά μᾶς τόν ἄχαρο κόπο τοῦ μαθήματος πού δὲ μαθαίνεται, πού τὸ παπαγαλίζεις σά φθόγγους στή σειρά, πού δὲν παρουσιάζουν εικόνα καί νόημα. [...] Ἦταν ἀπόλαυση τὸ γαλλικὸ μάθημα. [...] Ἐνῶ στὸ ἑλληνικὸ παπαγάλιζα. Καί ἦταν καί αὐτὸ ἄλλη μιὰ αἰτία νὰ νιώθω φυλετικὴ κατωτερότητα ».

197. F. CHARLES-ROUX, *Je me souviens ...*, op. cit. ; voir aussi plusieurs passages dans P. DELTA, *Premiers souvenirs* [Πρώτες ένθυμήσεις], op. cit.

alors il leur manque les éléments de la psychologie la plus élémentaire, d'ailleurs très méconnue à l'époque. Pour les garçons, certains parents choisissent l'école. Chaque communauté numériquement importante (Alexandrie, Constantinople, Odessa etc.) a ses écoles helléniques, qui copient d'ailleurs le curriculum des écoles grecques. D'autres les envoient dans les écoles commerciales d'Odessa, de Marseille, aussi de Syra, cette dernière bientôt transplantée à Athènes (1868) par son directeur et grand notable d'Alexandrie, le banquier Jean Antoniadis¹⁹⁸. Soulignons au passage que ces lycées privés d'études commerciales, fondés à l'intention des futurs entrepreneurs de la grande bourgeoisie, empruntent le modèle français des grandes écoles.

Les parents redoutent pour leurs enfants le prosélytisme jésuite qui fait rage, surtout dans la deuxième partie du siècle. Ce qui explique leur choix, les écoles grecques de leur communauté, écoles de Grèce ou autres écoles privées accueillant le fleuron de la haute bourgeoisie grecque internationale. On l'a compris : cette minorité veut défendre à tout prix son identité religieuse et ethnique. On se rappelle l'exemple du frère de Pénélope Delta¹⁹⁹, jamais consulté d'ailleurs, et qui s'est vu imposer de changer à répétition d'école et de pays. L'objectif, inchangé, est la meilleure éducation possible et une solide culture grecque. Il a donc fréquenté une école privée d'Alexandrie, puis une autre à Athènes, puis une autre encore chez les ... Jésuites d'Alexandrie ! Suivant plusieurs témoins des trois dernières décennies du siècle, les écoles grecques d'Alexandrie n'étaient pas du meilleur niveau, et les notables « aristocrates » ne songeaient même pas à leur confier leurs enfants.

Un jour, un Jésuite ayant décidé de faire du prosélytisme auprès du jeune Bénakis et de deux ou trois garçons juifs, le drame éclate, faisant trembler non seulement la famille Bénakis mais aussi les deux plus grandes communautés de la ville : la grecque et la juive.

Scandale, et vif émoi dans toute la haute société gréco-juive. Le prêtre est *ipso facto* renvoyé et le père s'adresse à son ami personnel, le consul de France, exigeant une intervention plus radicale. Réponse du consul : mon rôle est de défendre la politique civilisatrice et religieuse de mon pays à l'étranger, même s'il est connu que les Jésuites dépassent souvent les bornes ! L'histoire finit avec le renvoi de l'enfant dans une école privée d'Angleterre, cette fois, une mode qui

198. *L'Indépendance Hellénique*, hebdomadaire grec, jeudi 12 novembre 1868.

199. P. DELTA, *Premiers souvenirs* [Πρώτες ἐνθυμήσεις], op. cit., p. 195-197.

s'étend chez les Grecs à partir des années 1870, le grand pays protestant n'étant pas jugé menaçant, vu sa faible propension au prosélytisme.

Un fait demeure : la personnalité du père est décisive en ce qui concerne la future orientation des garçons de la famille. « Il le faut » prend ici tout son sens : il est très répandu dans l'ensemble des élites, et chez les Grecs, c'est une tradition qui remonte aussi loin que la préhistoire de leur grand commerce intermédiaire. Le père de Coray²⁰⁰, par exemple, future étoile dans le firmament des lettres néo-helléniques, décide, comme d'ailleurs son père avant lui, que son fils deviendra négociant. Il l'envoie donc à Amsterdam dans les années 1770. Le but est toujours le même : solidifier, étendre, à travers le fils, le réseau familial et des affaires.

Presque quatre-vingts ans plus tard, la volonté du père continue à s'imposer. Vikélas voudrait bien devenir écrivain, mais il doit partir chez ses oncles, les Mélas, à Londres, pour s'initier au métier de négociant ; quant à Syngros, qui « a horreur des livres », on le destine à endosser la profession du père : il sera donc médecin ! Heureusement pour les deux, ils réalisent leur rêve : Vikélas sera négociant *et* écrivain, et l'autre (Syngros), sa mère lui apportant aide et soutien (qui dit qu'un rôle effacé est sans conséquence sur l'entourage?), se consacrera uniquement aux entreprises commerciales et bancaires²⁰¹.

Suivant les usages de l'époque, les fils commencent très jeunes ; très souvent, on les éloigne de la famille : issu d'une famille chiote, Syngros est envoyé à Constantinople dès l'âge de quatorze ans dans une maison commerciale chiote, et Vikélas part pour Londres. Qui dit carrière dit apprentissage : utilisant les langues déjà apprises, ils étudient, copient, puis graduellement rédigent des lettres à caractère commercial. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, il n'y a pas d'autres moyens de communication que les lettres, considérées comme des documents officiels, ce qui explique qu'elles doivent impérativement ne contenir aucune erreur d'orthographe ou de syntaxe.

L'employeur de Syngros, Nikos Damianos, directeur de la maison mère de Constantinople et de ses comptoirs de Braila, Trieste, Manchester, Marseille et autres, enseigne à son nouvel apprenti les valeurs propres à la haute bourgeoisie de l'époque : l'entraide, toujours remarquable parmi les Chiotes, la discipline, le travail, le respect systématique de la hiérarchie, le sens de l'économie, l'austérité,

200. S. PÉTROU, *Lettres d'Amsterdam* [Γράμματα από τὸ Ἀμστερνταμ], Athènes 1976, en grec.

201. D. VIKÉLAS, *Ma vie* [Ἡ ζωὴ μου], op. cit. ; A. SYNGROS, *Mémoires* [Ἀπομνημονεύματα], op. cit.

la sobriété²⁰², mais aussi –et cette attitude est très fortement ancrée dans la tradition, voire le psychisme grec– un sens aigu du devoir en tout ce qui touche la famille, l’obligatoire « reconnaissance » pour tout ce qui a été fait par tel ou tel de ses membres ou par tout autre bienfaiteur du réseau familial. Ce négociant constantinopolitain (1845) ne pouvait être plus sec et plus clair :

« J’ai promis à tes parents de te secourir et de t’ouvrir les portes du progrès à cause d’une vieille dette que j’ai envers eux ; à ton tour de récompenser mes efforts et de te mériter mon amour. N’oublie jamais que chez moi tu es le fils de mes amis, un de mes parents, mais au bureau tu n’es pas seulement un employé, tu es le dernier des employés du bureau, et tu as le devoir d’obéir à tous ceux qui sont tes supérieurs »²⁰³.

Cette éthique –modestie et frugalité– traverse le siècle, sauf en matière de train de vie. En effet, et ce à partir de la deuxième moitié du XIX^e, l’un des traits caractéristiques de la diaspora sera plutôt l’inverse : suivant la mode dictée par l’élite européenne, elle se passionne pour le luxe et l’ostentatoire.

L’éducation féminine, on le devine, est fondée sur une culture à la fois classique et cosmopolite. Il faut attendre le dernier quart du XIX^e siècle pour voir quelques familles commencer à les envoyer dans les écoles pour filles de l’élite, qui ne vont pas au-delà du baccalauréat. L’époque le veut ainsi : les filles sont destinées à devenir de futures maîtresses de maison, avec ce que cela implique, et non pas des philosophes. À la même époque, les garçons fréquentent des universités de renom, avant de se consacrer pleinement aux entreprises familiales : banques, industries etc.

« L’objectif essentiel et premier de notre éducation était de nous préparer adéquatement à être des épouses bien assorties à leurs aspirants maris. On nous apprenait des langues étrangères en vue des nombreux voyages à l’étranger qui seraient notre

202. Concernant les ressemblances entre Grecs de la diaspora et protestants des XVIII^e et XIX^e siècles, voir M. DITSA, Introduction [Εἰσαγωγή], dans D. ΒΙΚΕΛΑΣ, *Loukis Laras* [Λουκῆς Λάρας], op. cit., p. 44*-45* ; G. B. DERTILIS, *Entrepreneurs grecs ...*, art. cit., p. 121.

203. A. SYNGROS, *Mémoires* [Απομνημονεύματα], I, op. cit., p. 114. « Ὑπεσχέθην εἰς τοὺς γονεῖς σου νὰ σὲ περιθάλω καὶ σοὶ ἀνοίξω τὴν θύραν τῆς προόδου, διότι εἰς τοὺς γονεῖς σου πολλὰ χρεωστῶ παλαιόθεν ἀπομένει εἰς σὲ νὰ δικαιώσης τὰς προσπάθειάς μου καὶ νὰ ἐλκύσης τὴν ἀγάπην μου. Μὴ λησμονῆς ποτέ, ὅτι εἰς τὸν οἶκόν μου εἶσαι υἱὸς φίλων μου, ὡς συγγενῆς μου, ἀλλ’ εἰς τὸ γραφεῖον εἶσαι ὄχι μόνον ὑπάλληλος, ἀλλὰ καὶ ὁ ἔσχατος τῶν ὑπαλλήλων τοῦ γραφείου καὶ χρεωστεῖς νὰ ὑπακούης τοὺς ἀμέσως ἀνωτέρους σου ».

lot pendant la plus grande partie de l'année, les bonnes manières du grand monde en prévision de notre fréquentation de la noblesse, et le goût le plus raffiné, devant baigner dans les milieux de l'art »²⁰⁴.

Ce témoignage résume idéalement les occupations d'une fille et future femme. Si avant le mariage, elle vit dans le milieu clos de la famille et de ses proches, sa véritable existence sociale et mondaine commence tout de suite après. Un « mariage assorti » est une affaire d'une extrême importance pour les parents. On le sait : jusqu'à la veille de la Grande Guerre au moins, les Grecs ne se mariaient qu'entre eux, une endogamie imposée par les mœurs de la communauté et l'Église orthodoxe elle-même, qui interdit les mariages mixtes.

Arranger un mariage est toute une cérémonie ! La famille doit d'abord trouver un Grec du même niveau économique et social, peu importe son lieu de résidence, Alexandrie, Constantinople ou autre. À cette fin, les parents donnent des bals où « leurs filles pourront briller ». Préliminaires qui peuvent durer jusqu'à deux ans, période pendant laquelle la maison s'ouvre aux mondantités de tous genres, étalées dans un luxe tapageur. Une arrière-petite-fille de Zarifis²⁰⁵ se rappelle la première année où elle « s'est montrée » dans le beau monde : il y avait les bals donnés en son honneur à Marseille, Londres, Paris et ailleurs par sa nombreuse parenté, d'autres soirées dansantes, des pique-niques, des flirts occasionnels sous le regard sourcilieux et autoritaire du milieu, bref une année mémorable, selon ses dires, marquant le vrai début de sa vie de femme adulte.

Plus à l'est, à Constantinople, le banquier Georges Zarifis se met en tête de marier sa fille Sophie avec le Phanariote Ulysse Négrépointe, grand négociant et célèbre propriétaire en Roumanie. L'intermédiaire sera Syngros²⁰⁶. L'hôte sollicité est alors invité par Zarifis à Marseille, bien sûr accompagné de Syngros, qui se consacre tout entier à « l'affaire de cœur » en question, mais en n'omettant

204. *Collection privée de Mme Sonia Simeonoglou*, op. cit. « Among the primary aspirations of our education was to prepare us adequately for eligible husbands. We were taught foreign languages, as we were expected to travel for most of the year, worldly manners as we were to meet nobility, the finer tastes as we were to be surrounded by art ».

205. F. CHARLES-ROUX, *Je me souviens ...*, op. cit. Ce témoignage, daté de 1927, et qui se situe à une époque tardive par rapport à celle présentement étudiée, montre bien que traditions et manières de vivre de la grande bourgeoisie grecque demeurent à peu près inchangées jusqu'à la veille de la deuxième guerre mondiale.

206. A. SYNGROS, *Mémoires* [Ἀπομνημονεύματα], II, op. cit., p. 111-122.

pas un argument décisif : les Zarifis sont les premiers à Constantinople, Londres, Marseille et ailleurs. L'échange, qui vaut son pesant d'or, ne peut être refusé. De son côté, le futur beau-père, en vrai leader charismatique qu'il est, parvient à séduire son vis-à-vis en mettant en branle le cérémonial mondain du luxe et des invités de marque de la haute société marseillaise : réceptions, vins d'honneur, petits-déjeuners et déjeuners gargantuesques dans les hôtels particuliers, villas de campagne et bastides etc.

Mais il y a aussi la face cachée de la lune, le côté sombre, presque sinistre, de ces mariages organisés. Pénélope Delta se rappelle : par son autoritarisme et son insistance à vouloir s'ingérer dans la formation des couples, la mère, chaque fois, a réussi à détruire au moins trois vies : des amoureux séparés et « l'autre », qu'on impose et qu'on oblige à des épousailles non désirées. On voit bien ce qu'il y a derrière – mentalité très représentative de toute une époque : l'obligation du « bon mariage », et comme par ailleurs la mère sait mieux que les jeunes ce qu'il leur faut, la simple logique lui ordonne de bannir tout sentiment, et en premier lieu l'amour, toujours un peu superflu dans ce contexte.

Pour mettre la dernière touche à ce tableau des élites grecques au XIX^e siècle, nous dirons ceci : voici donc de grands bourgeois apparentés aux autres grands bourgeois de leur époque, vivant, à partir de la deuxième moitié du siècle, dans le luxe et le confort. Dans leur communauté d'adoption, le mode de vie des Grecs de la diaspora oscille entre l'aristocratique et l'ostentatoire. Dans leurs nombreux déplacements pour affaires ou personnels, leur vie sociale se partage entre théâtre, opéra, clubs, cercles ou sociétés, salons hebdomadaires tenus par les dames, et associations athlétiques et sportives, très à la mode vers la fin du siècle. Ce qu'ils ne trouvent pas ici, ils le trouvent ailleurs.

C'est avant tout la dépense ostentatoire, le spectacle permanent du luxe et de la richesse qu'Athènes – en contraste, elle fait figure de « mère indigente » – reproche à ses compatriotes de l'étranger. Au cours d'une soirée au théâtre grec Ziziniakos d'Alexandrie, l'écrivain Tsirkas²⁰⁷ raconte que les diamants déployés par les invités devaient faire à peu près trois fois le budget de l'Égypte ! Un sentiment d'envie, nourri d'un grand complexe d'infériorité, d'où découlait l'accusation fréquente de « cosmopolitisme », en bref : un déficit de « grécitude ». Accusation blessante pour les personnes visées, qui se sentaient injustement

207. S. TSIRKAS, *Cavafy et son époque* [Ὁ Καβάφης καὶ ἡ ἐποχὴ του], Athènes 1983, p. 184, en grec.

critiquées, étant donné leur promptitude à voler au secours de leur mère patrie chaque fois qu'elle était dans le besoin.

Bien sûr, le temps va fermer les plaies, tout au moins en apparence, entre les deux communautés, continentale et diasporique. Certes, des traces demeurent du vieux rejet, comme une cloche dont l'écho se donne à entendre, loin dans le temps. Mais, au tournant du siècle, l'arrivée des Grecs de la diaspora va finir par couvrir les bruits de la guerre verbale qui avait sévi pendant au moins deux ou trois décennies. Une nouvelle bourgeoisie, amalgame de fréquentes unions entre ces deux mondes, va donner un nouveau ton au nouveau siècle.

Continuités et changements, que l'histoire récente répercute encore ...



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΘΗΝΑΙΣ

TROISIÈME PARTIE

COMPORTEMENTS SOCIAUX,
MENTALITÉS, RÉSEAUX ÉCONOMIQUES :
LES GRECS DE MARSEILLE ET D'AILLEURS



CHAPITRE I

VIE SOCIALE, MENTALITÉS

On l'a vu, c'est surtout à partir de la Restauration qu'une communauté grecque s'installe à Marseille. Une communauté qui, jusque dans les années 1860, accueillera en son sein quelques-unes des grandes familles commerçantes grecques (celles des Rallis, Pétrocochinos, Zafiropoulos, Vlastos). Fières d'une lignée remontant parfois aux empereurs byzantins, ces familles constituent, à la fois par leurs origines, prétendues ou réelles, et par le biais de grands réseaux commerciaux fondés sur des liens familiaux forts, d'envergure internationale, une véritable noblesse du grand négoce. Concrètement, l'on parle d'une communauté des élites dont le nombre oscillera au XIX^e siècle entre 500 et 800 personnes. Son âge d'or, qui coïncide avec celui de la cité phocéenne, couvrira le XIX^e siècle jusqu'aux années précédant immédiatement la Grande Guerre de 1914 ; il est bien entendu intimement lié au grand commerce international de Marseille et aux intérêts de la haute bourgeoisie marseillaise, dont la communauté grecque est partie intégrante. Il est intéressant de rapprocher cette élite hellénique des autres communautés de la diaspora grecque, et d'en dévoiler la vie quotidienne, sociale et culturelle. Apparaît alors une élite s'affirmant par le luxe de son train de vie, et jouant à la fois de son prestige et de son charisme pour afficher, réellement ou symboliquement, son pouvoir dans la ville.

Et d'abord, le quartier « grec » ! C'est aux alentours du milieu du siècle, et grâce à la nouvelle urbanisation de Marseille et à sa rapide transformation, qu'une grande partie de la bourgeoisie grecque s'installe à l'est, dans le quartier neuf dit « des Réformés », ou « Allées de Meillan ». Laisse à l'abandon au début du siècle²⁰⁸, il devient vite l'un des plus beaux et des plus élégants quartiers de Marseille, arborant des demeures de deux ou trois étages et des hôtels particuliers entourés de jardins. Quartier résidentiel et commercial, les habitations et maisons de commerce abritent souvent un mobilier splendide ainsi que des tapisseries et des œuvres

208. A. FABRE, *Les rues de Marseille*, V, Marseille 1869, p. 175-176.

d'art. On doit mentionner ici la remarquable collection de peintures des familles Paul Rodocanachis et Zarifis, comprenant des toiles modernes et contemporaines ainsi que des œuvres d'art de l'Extrême-Orient. De nos jours, elles font partie de « la collection Zarifis », conservée au Musée Cantini de Marseille.

« Le grand-père Rodocanachis », raconte la petite-fille née Zarifis, « avait commandité à Delacroix des fresques représentant des scènes de la Révolution grecque pour décorer l'escalier. Malheureusement la mort de l'artiste le força à se rabattre sur des tapisseries, un mobilier et un tapis Aubusson tissé sur commande pour le salon. [...] La salle à manger sur les allées était meublée de dessertes d'ébène surmontées des "Pêcheurs Napolitains" de Carpeaux en bronze. Au plafond, un vieillard, une jeune femme et un enfant assis sur un rocher contemplaient la mer, peints par "le peintre du plafond de l'Opéra Comique". La jeune femme était censée représenter Bonne Maman [Fanny Rodocanachis], le garçon : Papa [Théodore Zarifis], le vieillard ne ressemblait à personne »²⁰⁹.

D'autres possèdent des châteaux, comme celui de Rallis à Rivet, de Zafiropoulos à St-Loup, le dit « Font-Obscure de Zygomalas », ou la renommée « villa Scaramangas », à Bonneveine. Quant à la famille Scaramangas, on l'a dit, elle est propriétaire de « La Grande-Vacquièr », un vaste domaine agricole de 3.000 hectares avec prairies, vignes, forêt et des espaces réservés à la chasse²¹⁰.

Mais c'est surtout dans le quartier des Allées que bat le cœur de la communauté grecque. Ainsi, les Agélastos ont, au milieu de siècle, à la fois leur comptoir et leur maison aux allées de Meillan, numéros 18 et 45, les Argentis aux numéros 15, 27 et 41, les Rodocanachis aux 5, 7, 12, 20 et 21, les Sechiaris aux 22 et 52²¹¹. Presque partout ailleurs, quelle que soit la ville de leur choix, l'on constate la même tendance : à Alexandrie, à Londres ou à Livourne²¹², les Grecs s'installent dans de nouveaux développements dont ils font bientôt de beaux quartiers, très aristocratiques. Dans ces quartiers-là, comme à la maison, l'on parle grec, l'on est orthodoxe pratiquant, et l'on partage les mêmes valeurs, croyances et coutumes.

209. F. CHARLES-ROUX, *Je me souviens ...*, op. cit.

210. Tout-Marseille, *Collection privée de la famille Pétrocochinos*, 1906.

211. Déclarations de domicile faites dans le but d'obtenir des lettres de naturalité, *Archives Municipales de Marseille*, code 5 E 52 – 5 E 54 ; *Guide Marseillais*, 1855.

212. À ce sujet voir R. ILBERT, *Alexandrie 1830-1930*, Le Caire 1996 ; D. VIKÉLAS, *Ma vie* [*Ἡ ζωή μου*], op. cit. ; P. DELTA, *Premiers souvenirs* [*Πρώτες ἐνθυμήσεις*], op. cit. ; A. SYNGROS, *Mémoires* [*Ἀπομνημονεύματα*], I, II, III, op. cit.

La plupart des chercheurs, à tort croyons-nous, ont appliqué à l'implantation grecque dans un quartier donné le modèle ségrégatif. Regard plutôt anachronique, dirions-nous, quelque peu marqué par l'image, contemporaine, du *quartier arabe, africain* ou *juif*. Certes, les Grecs y maintiennent une identité fondée sur la langue, la religion et les mœurs, mais en même temps leurs maisons sont grandes ouvertes aux plus hauts dignitaires de la ville. Il faut insister : l'identité grecque du XIX^e siècle désigne à la fois leur implication dans leur ville d'adoption et une ouverture internationale. Leurs salons sont ouverts sur Marseille et sur le monde.

Par exemple, le *Tout-Marseille* de 1906, annuaire de la haute société marseillaise d'environ 1.500 personnes, informe son public que la famille de Théodore Agélastos, ancien vice-président de la Chambre de Commerce, reçoit à ses salons chaque samedi, celle de Stratis Scaramangas chaque dimanche, et celle d'Athanase Vaglianos tous les jours. En regard du jour de réception, le bottin mondain révèle également le patrimoine de chaque famille. Le lecteur y apprend ainsi que la famille Christophides est propriétaire de la « campagne Pétroco-chinos » située à Mazargues, et reçoit dans sa demeure de la rue Paradis²¹³.

Ces salons sont tenus par les dames des familles, à jour fixe, sur une base hebdomadaire ou bimensuelle. Lieu de rencontres et de sociabilité pour les épouses de l'élite marseillaise, on y sert le thé et les gâteaux entre 17 et 19 heures, et l'on s'y met au courant des derniers potins. Le lendemain, une autre famille ouvre sa maison, et les dames, parfois les mêmes, se retrouvent pour continuer leurs conversations et passer ensemble quelques moments agréables²¹⁴.

Il y a également les grands dîners et les bals, où les Grecs accueillent avec faste les éminents négociants locaux et internationaux, les notabilités locales et militaires, mais aussi les peintres ou les artistes prometteurs. À Marseille et ailleurs dans la diaspora, ils reçoivent et sont reçus avec le même éclat. Le journal *L'Indépendance Hellénique*²¹⁵ donne un bon aperçu de leur sociabilité, très similaire d'une ville à l'autre. Ainsi lorsque le banquier Jean Antoniadis offre à Son Altesse, le vice-roi d'Égypte, un grand bal dans son luxueux hôtel d'Alexandrie, le journal rapporte quelques semaines plus tard :

213. *Tout-Marseille*, op. cit.

214. *Entretien avec Madame Geneviève de Broche des Combes*, op. cit. ; P.-P. ZALIO, *Grandes familles de Marseille ...*, op. cit., p. 97-99.

215. *L'Indépendance Hellénique*, jeudi le 2 janvier 1868.

« Inutile de vous parler de la magnificence et de la splendeur de ce bal ; tout le monde en fut ébloui à Alexandrie. Pour vous en donner une idée approximative il suffit de vous dire ceci : le nombre des invités était de 4.400, dont 400 dames. Le riche amphitryon avait fait apporter des quatre parties du monde tout ce qu'il y a de plus rare en Égypte, surtout dans cette saison. 40 serviteurs, venus exprès de France et portant des livrées toutes brodées d'or, faisaient le service de la table »²¹⁶.

Le même hebdomadaire informe son public grec et français, ou franco-phone, que « le fameux banquier de Constantinople M. Zarifis a offert dernièrement un splendide dîner à LL. AA. Aali-pacha et Fuad-pacha »²¹⁷. Le sultan, de son côté, à l'occasion du mariage des princesses impériales, invite au dîner de mariage des princesses impériales le fleuron de l'élite grecque de Constantinople, monde cosmopolite s'il en est. Le journaliste du *Sémaphore de Marseille*²¹⁸ remarque à la table impériale Madame Georges Zarifis et sa belle-fille, Madame Léonidas Zarifis, très complimentées par le sultan, apparemment pour la sobriété toute aristocratique de leur tenue.

À Marseille même, Étienne Zafirooulos donne un bal en l'honneur du préfet républicain d'Auch, Monod, affichant ainsi sans complexe ses convictions politiques²¹⁹ ; à l'occasion d'une fête qu'il donne à sa résidence, il invite les personnes âgées de l'Oeuvre de Saint-Jean-de-Dieu, en versant à chacune un franc, et il offre le reste de sa contribution de 1.000 francs à la caisse de l'administration²²⁰.

Où l'on voit le prospère bourgeois grec, à l'image du seigneur d'autrefois, se plier strictement aux obligations de la *comédie sociale* de son temps, « tenant table et maison ouvertes »²²¹. Ce qui le caractérise, c'est son ouverture aux pairs de sa caste d'abord, aux influences internationales ensuite, et notamment aux influences anglo-françaises en matière de décoration intérieure, partout visibles dans les résidences de la diaspora. Ainsi, les meubles et l'argenterie viennent de Paris ou de Londres, les villes les plus réputées du XIX^e siècle pour leurs produits de luxe. Chez les Bénakis d'Alexandrie, par exemple, les marques anglaises sont

216. Ibid., jeudi le 19 mars 1868.

217. Ibid.

218. Lettre d'Orient, *Le Sémaphore de Marseille*, le 6 avril 1889.

219. Ibid., Marseille, le 26-27 janvier 1879.

220. Ibid., Chronique locale, le 12-13 janvier 1879.

221. A. DAUMARD, *Les bourgeois et la bourgeoisie ...*, op. cit., p. 175.

considérées comme les plus prestigieuses. Anglais sont les meubles et l'argenterie mais aussi les assiettes, la verrerie, les savons, les boutons, les toiles et les draps de lin, les fils...²²²

François Mazuy l'a dit : dans chaque demeure de la nouvelle bourgeoisie, marseillaise ou autre –et les Grecs n'échappent pas à la règle– il y a une bibliothèque, symbole d'un patrimoine culturel et affirmation de la distinction de cette « bonne société ». Le spectacle de la culture joue donc un rôle social : il affiche et rappelle un rang²²³.

La maison Bénakis, aux dires de notre témoin, Pénélope Delta, « n'est ni philologique, ni [vraiment] culturelle »²²⁴. Les ouvrages envoyés d'Angleterre sont des classiques qui ne confèrent pas une personnalité à la bibliothèque. Y figurent Shakespeare, Byron, Figuiet, une encyclopédie, quelques poètes grecs à la mode, Valaoritis, l'histoire de Tricoupis et de Paparrigopoulos, mais rien qui puisse intéresser le connaisseur.

Pourtant, ce ne sont pas les esprits cultivés qui manquent, même parmi les négociants, comme en témoignent les nombreuses familles chiotes parentes de Phanariotes, par le sang ou par alliance. Et puis que dire des nombreux artistes déclarés « ratés », parce qu'ils ont été forcés de se consacrer aux entreprises familiales plutôt qu'à l'art ou la littérature, mais qui, à l'instar du grand érudit de Marseille, Démétrius Pétrocochinos, déploient, comme pièce principale de leur résidence, une vaste et riche bibliothèque ?

Aujourd'hui propriété de son arrière-petite-fille, Madame Geneviève de Broche des Combes, la bibliothèque de Démétrius Pétrocochinos offre, parmi d'autres trésors, les ouvrages de Coray lui-même, une réédition enrichie des auteurs grecs de l'antiquité, *Le Monde Illustré*, hebdomadaire parisien de la deuxième moitié du siècle, et jusqu'à sa disparition en 1895, tous les exemplaires du périodique mensuel puis trimestriel d'avant-garde, *La Revue des Études Grecques*. Ce qui étonne, c'est que le nom Pétrocochinos n'apparaît pas dans la liste soi-disant exhaustive des membres donateurs de la revue, où figure par ailleurs le fleuron de la bourgeoisie de Marseille et de Grèce, de la

222. P. DELTA, *Premiers souvenirs* [Πρῶτες ἐνθυμήσεις], op. cit., p. 67.

223. F. MAZUY, *Essai historique sur les mœurs et coutumes de Marseille ...*, op. cit., p. 244-245 ; G. CHAUSSINAND, Le pouvoir des signes, dans G. CHAUSSINAND-NOGARET (dir.), *Histoire des élites ...*, op. cit., p. 305 ; N. ELIAS, *La société de cour*, op. cit.

224. P. DELTA, *Premiers souvenirs* [Πρῶτες ἐνθυμήσεις], op. cit., p. 213.

diaspora et de l'Empire ottoman. Collectionneur et fin lecteur d'œuvres rares et d'ouvrages savants, Pétrouchos choisit l'érudition par passion, non pour épater la galerie. En ce sens, la bibliothèque reflète une personnalité, celle de son propriétaire : riche, variée, et accueillante pour le lecteur averti et cultivé.

Mêlées aux influences anglo-françaises imprégnant la vie et le décor d'un hôtel particulier, les traditions et les mœurs helléniques, fièrement affichées, viennent dire que les Grecs, dorénavant sans complexe, savent marquer leurs différences. Ainsi le jour de l'An orthodoxe, célébré au XIX^e siècle douze jours après celui des catholiques.

« Le premier de l'an, chez les Grecs, a la même importance que chez les Français et c'est dans chaque maison l'occasion de grandes réjouissances dont le programme ne change jamais. Dans les familles hellènes de Marseille restées fidèles aux traditions de la mère patrie, on confectionne à l'avance des gâteaux de toute sorte et, en particulier, la "Vasilopita", sorte de galette plus au moins grande qui mesure souvent un mètre de longueur, abondamment arrosés d'huile et dans laquelle on glisse une petite pièce de monnaie. Le jour de l'an venu, on découpe ce volumineux gâteau, on tire les parts au sort et celui qui a la bonne fortune de trouver la pièce est infailliblement heureux toute l'année »²²⁵.

À propos de traditions culinaires, il faut ici rappeler l'adage chiote « le ventre n'a pas de trous »²²⁶, en d'autres termes : les habits se voient, mais pas ce que l'on mange. Traduction sociologique de l'adage des Chiotes de Syra, que l'on pourrait appliquer à la plupart des Grecs (en tous cas aux Chiotes) de la diaspora : les apparences, c'est une chose, mais entre nous, c'est autre chose...

C'est ainsi qu'encore au début des années 1840 Syngros voyait avec étonnement les grands négociants de Syra acheter eux-mêmes leurs aliments et se nourrir comme des indigents. La viande était considérée comme un produit de luxe, et quand elle figurait au menu, environ un kilo devait suffire pour une famille de quatre à sept personnes, et ce, sans aucun accompagnement. Les poissons étaient plus inhabituels encore, et servis en quantités infimes : 150 grammes de rougets ou 200 grammes de fretins avec un peu de fromage pouvaient constituer tout un dîner familial ! Bref, et c'était une mentalité de l'époque, la nourriture devait se plier aux règles d'une stricte frugalité, et les dames, lors de leurs rencontres

225. Marseille, *Le Sémaphore de Marseille*, le 13 janvier 1885.

226. A. SYNGROS, *Mémoires* [Ἀπομνημονεύματα], I, op. cit., p. 66.

de l'après-midi, discutaient avec chaleur des moyens de faire des économies alimentaires²²⁷.

Rien de comparable avec la deuxième partie du siècle, où le gaspillage et les frais visibles remplacent l'austérité, disons l'évidente modération du train de vie, privée et publique, caractéristique traditionnelle des Grecs²²⁸ de la diaspora et de Marseille. On se rappelle le luxe déployé par Georges Zarifis recevant la parenté installée à Marseille et voulant séduire son futur gendre : festins gargantuesques, vins rarissimes, plats exquis. Ou la table impériale offerte à Syngros, à Londres, en 1870, par le richissime Eustratios Rallis : vins fins et prestigieux le disputent aux fruits estivaux, inabordables puisque c'est l'hiver : pêches, raisins, fraises ...²²⁹

De Grèce viennent des produits typiquement grecs : « l'huile d'olive, les figues, le vin, les olives, le mastic »²³⁰. Mais pour le reste, les maisons grecques de la diaspora préfèrent les produits locaux ou ceux qui empruntent aux modes alimentaires de la « haute société ». C'est uniquement à l'occasion des vacances estivales, quand elle se retrouve à Chios, à Athènes, à Céphalonie ou ailleurs, que la famille peut déguster et savourer les recettes *de nos grand-mères*²³¹. Le fromage féta y est un accompagnement obligatoire. Ces repas-là marquent les souvenirs des enfants et des adultes, rappelant la douceur du pays d'origine, ses odeurs et ses couleurs vives, nourriture et paysage.

Les dépenses vestimentaires ont toujours constitué, dès le début du siècle, une exception à la règle de la modération du train de vie, en tous cas pour les femmes. Signe d'appartenance à un milieu envié, donné en modèle, le vêtement, et en général l'apparence extérieure, suivent scrupuleusement la mode européenne. Les portraits et les photos de famille sont ici très révélateurs d'une propension grecque à se tourner vers les autres grandes capitales. Un exemple : avant la guerre de Crimée (1854-1855), nous informe Vikélas²³², tous les hommes de « la haute » se rasent, signe incontournable des bonnes manières et du savoir-vivre de l'époque.

227. Ibid., p. 60-61.

228. À ce sujet, voir aussi G. B. DERTILIS, *Entrepreneurs grecs ...*, art. cit., p. 120-121.

229. A. SYNGROS, *Mémoires* [Ἀπομνημονεύματα], II, op. cit., p. 111-122, 310.

230. P. A. ZANNAS, Préface [Πρόλογος], dans P. DELTA, *Premiers souvenirs* [Πρώτες ἐνθυμήσεις], op. cit., p. 107'.

231. *Collection privée de Mme Sonia Simeonoglou*, op. cit.

232. D. VIKÉLAS, *Ma vie* [Ἡ ζωή μου], op. cit., p. 211.

Après la guerre, la mode de la barbe et de la moustache s'installe tranquillement, inspirée par l'image du valeureux officier qui rentre du front.

Et que dire du portrait, parfaitement « idyllique », de Georges Zarifis²³³, le « patriarche » de la famille Zarifis Zafirooulos ? On le voit trônant sur le fauteuil de son bureau de Constantinople, emblème de sa réussite professionnelle. Visage fin, regard sérieux, intense, toute sa personne donne l'impression d'un homme au sommet de sa carrière, puissant, sûr de lui, et confiant en l'avenir. L'homme a revêtu pour l'occasion un smoking noir, et une immense toile en arrière-plan représente les principales figures du mécénat grec de l'époque²³⁴.

À Marseille²³⁵, les portraits montrant Georges Ziziniakos, consul de Grèce durant trois décennies, Michel Rodocanachis, Théodore Rodocanachis ou Démosthène Agélastos, donnent plus ou moins la même image : assis ou debout dans son bureau néo-classique, habillé de blanc et de noir, le sujet photographié montre un visage froid, sérieux, austère. Le visage des femmes grecques, comme celui de Madame Salvagos, née Ziziniakos, ou de Madame Agélastos, est tout aussi ascétique que celui des époux : assises ou debout, droites, les cheveux tirés vers l'arrière en chignon pour dégager un visage digne, sans émotion, elles portent des toilettes longues et lourdes, suivant la mode de l'époque.

Parmi les collections privées des photos de famille consultées, trois sont, selon nous, particulièrement remarquables : la parenté réunie chez Emmanuel Bénakis, à Alexandrie (1887 ou 1888), le mariage mondain d'Hélène Zarifis (fille de Georges et Hélène Zarifis) à Constantinople (1905) et Hélène Zarifis (mère) de Constantinople, septuagénaire entourée de quelques membres de sa famille.

Première photographie. Dans le jardin de la luxueuse demeure des Bénakis, trois générations sont réunies pour éterniser l'instant. Derrière les ancêtres de la famille, Bénakis et Choremis, l'on aperçoit le jardinier égyptien, tel une ombre, mais à « l'ombre » ; on lui a fait à lui aussi l'honneur de l'éternité photographique, comme une reconnaissance pour services rendus aux membres de la villa.

233. *Collection privée de Mme Sonia Simeonoglou*, op. cit. ; pour une analyse, fine et pénétrante, des portraits bourgeois, voir A. DAUMARD, *Les bourgeois et la bourgeoisie ...*, op. cit., p. 36-38.

234. Pour une analyse des symboles culturels et du prestige qui s'y rattache, voir G. CHAUSSIGNAND, *Le pouvoir des signes*, art. cit.

235. *Collection privée de la famille Pétrocochinos*, diverses photos et portraits de la famille Pétrocochinos de Marseille, de Grèce ; photos d'autres membres de la communauté grecque de la ville du XIX^e et du début du XX^e siècle.

Deuxième photographie, celle du mariage d'Hélène Zarifis avec Étienne Eugénidis, montre la bourgeoisie grecque néo-phanariote à son zénith (début du XX^e siècle), occupant tout l'espace des premières marches de l'escalier jusqu'à l'une des vastes fenêtres de l'étage de la maison Zarifis, sur le Bosphore. Les dames vêtues de toilettes blanches en soie et mousseline et de chapeaux fleuris –les fleurs viennent parfois simplement souligner le chignon, avec élégance et discrétion– sont accompagnées pour l'occasion par leurs époux vêtus avec goût, voire raffinement. Troisième photographie : Hélène Zarifis, assise dans le jardin de sa demeure, habillée en noir, le bonnet victorien couvrant ses cheveux, et accompagnée par des dames portant chapeaux et robes de style plus décontracté, idéales, suivant les dires de cette fin du siècle, pour une sortie matinale ; les garçons, Stéphane et Léon Zarifis, ainsi que leur cousin Stéphane Vlastos, sont debout : ils représentent la famille, ils sont l'avenir, ils seront banquiers et négociants.

Les dames grecques de Marseille ne manquent pas d'occasions pour étaler leurs toilettes chères : elles le font à l'église, pendant la promenade, autour du thé de l'après-midi, à l'occasion des fêtes, bals et cérémonies officielles organisées par la communauté grecque ou les notables de la ville, pendant leurs voyages à l'étranger etc. « À Athènes », raconte un témoin de l'époque, lors d'un voyage Marseille-Grèce, « la vie est si facile et merveilleuse, nous ne pensons qu'à nos robes, à nos sorties, on nous prodigue hospitalité et compliments »²³⁶.

À Marseille, comme dans chaque ville de la diaspora, les Grecs de l'élite se connaissent et se voient presque quotidiennement. Cette intimité alimente naturellement les potins sur la vie privée de chaque famille. Selon l'écrivain Tsirkas, à Alexandrie, comme à Marseille, chaque mariage, enterrement, décision de partenariat ou autre défraie la chronique de la communauté, prenant parfois des proportions énormes, souvent fantaisistes ou mélodramatiques²³⁷. Et si deux personnes s'évitent pour des raisons personnelles, les autres membres de la communauté s'amusent des bruits qui courent sur leur dispute, leurs manèges pour ne pas être forcés de s'asseoir à la même table de jeu, l'un et l'autre demeurant taciturnes ou renfrognés²³⁸.

« Petites critiques, grande hypocrisie », serions-nous tentés de dire, particulièrement en ce qui a trait à la comédie des apparences, surtout chez les

236. F. CHARLES-ROUX, *Je me souviens ...*, op. cit.

237. S. TSIRKAS, *Cavafy et son époque* [Ο Καβάφης και η εποχή του], op. cit., p. 203.

238. F. CHARLES-ROUX, *Je me souviens ...*, op. cit.

femmes²³⁹. L'épouse qui porte la même toilette en plusieurs occasions ou la dame qui ose publiquement consulter son miroir comme un acte sans nom ! Les préparatifs, le cérémonial esthétique prennent des heures, mais il convient que cela se fasse secrètement et derrière des portes fermées à double tour. Dans tous les cas d'infraction au code, le verdict social tombe, implacable : Madame est une « écervelée », Madame en fait trop ! Elle fait passer le luxe et la mode avant ses enfants et son époux, qui doivent être, « après tout », sa toute première préoccupation !

L'œil « indiscret » d'un journaliste du *Sémaphore* résume à merveille cette fête des apparences dans le jeu vestimentaire de l'élite marseillaise, très typique d'une certaine représentation qu'on peut se faire de la vie mondaine. C'est l'époque des décolletés généreux, et les dames de la haute société hellénique étalent généreusement leurs charmes. Ici décrite, une soirée de concert au très sélect Cercle des Phocéens, réservé aux notables de la ville.

« Jeudi, 23 janvier 1879, à neuf heures du soir, la [...] rue Grignan [...] prenait une physionomie inaccoutumée. Des voitures de maître descendaient devant le Cercle des Phocéens des dames qui, retroussant galamment leurs bas de jupes dentelés, gagnaient au plus tôt le péristyle du cercle, des messieurs cravatés de blanc en habits noirs, et toute une cohue empressée et souriante. Les voitures succédaient aux voitures, les dames aux dames, les cravates blanches aux cravates blanches, les habits noirs aux habits noirs, et ce monde pimpant et lustré scandalisait profondément les passants et les voisins, que ce bruit insolite plongeait dans une stupéfaction profonde. [...] on regardait avec ébahissement toute cette foule parée s'engouffrer dans la porte vitrée, et derrière les fenêtres on voyait les domestiques, ces serviteurs automatiques et corrects que l'on connaît, se ramener pour tout de bon, enlevant les manteaux aux dames, le paletot aux messieurs, avec un empressement peu ordinaire. Les vitres étincelaient de lumières : elles flamboyaient d'un aspect surnaturel. [...] En effet, comme dans les contes de notre enfance, la vie venait subitement d'étinceler à flots dans ce palais habituellement si morne, si muet. Des fleurs, de la verdure, étoffaient les escaliers et tous les angles de leurs notes claires et veloutées. La maison était en fête, et l'heureuse initiative du président du cercle avait créé ce miracle de résurrection en conviant les dames de la société marseillaise à venir entendre Anna Judic au cercle des Phocéens. La salle de concert était une véritable corbeille, toute resplendissante de lumières, de femmes et de fleurs. Les toilettes chantaient leur séduisante symphonie

239. Sur l'hypocrisie imposée, voir P. DELTA, *Premiers souvenirs* [*Πρῶτες ἐνθυμήσεις*], op. cit., p. 38-40.

sous les feux des lustres, avec une variété de tons et de couleurs dont le régal était exquis. Tout ce monde coquet, souriant et parfumé, caquetait, chuchotait et se mouvait en des attitudes charmantes où le regard pouvait croquer des profils perdus, des ondulations de hanches, des cols fuyants, des contours d'épaules, d'une variété incessante. [...] mais quoi ! Il s'agit bien de Mozart et de Beethoven ! Est-ce qu'on se décollette pour Mozart ? »²⁴⁰

En 1859, Syngros est de passage à Marseille. Il note, non sans une pointe d'envie, la vie de ses homologues nettement plus agréable, suivant ses dires, qu'à Constantinople. Là-bas, ils travaillent jusqu'au soir presque sans interruption ; aller à son travail prend environ une heure, rien que le matin, et ils mangent pratiquement « debout, comme de simples ouvriers, n'importe quoi »²⁴¹.

À Marseille, comme dans d'autres villes de la diaspora, la vie est plus facile et plus simple. La journée d'un homme d'affaires grec commence vers 9 heures. Le bureau est situé dans sa résidence, un escalier ou deux plus bas. Après quelques heures de travail, il va à la bourse puis rentre chez lui vers 13 heures pour aller prendre le déjeuner familial dans un cadre agréable et hospitalier. Si les Grecs d'Alexandrie vont²⁴², après le repas, au prestigieux « Mohammed Ali club », ceux de Marseille vont à leurs clubs, ouverts uniquement aux hommes de l'élite. Ces clubs sont le vrai cœur de la vie sociale de la ville ; certains de ses membres se divertissent jusqu'à environ 16 heures en jouant une partie de *whist*, pendant que d'autres tentent leur chance avec des jeux de hasard où ils parient des sommes parfois considérables. De retour au bureau, ils travaillent jusqu'au soir.

Après le dîner, ils lisent souvent à haute voix des ouvrages grecs ou français. Ils reçoivent beaucoup, et sont reçus par les parents, les amis. « Ces soirées-là », raconte Vikélas parlant de Londres, où la vie s'écoule pratiquement de la même façon qu'à Marseille, « les "veillées" n'étaient pas souvent amusantes. Les hommes jouaient au *whist*, les dames au *kintilion*, leurs ouvrages en broderie toujours sous la main. Personnellement, je me retirais convenablement dans ma chambre »²⁴³.

240. Revue musicale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 31 janvier 1879.

241. A. SYNGROS, *Mémoires* [Ἀπομνημονεύματα], I, op. cit., p. 346-348, loc. cit., p. 348.

242. *Collection privée de Mme Sonia Simeonoglou*, op. cit.

243. D. VIKÉLAS, *Ma vie* [Ἡ Ζωή μου], op. cit., p. 254. « Αἱ συναναστροφαὶ ἐκεῖναι, αἱ βεγγεραὶ, δὲν ἦσαν συνήθως διασκεδαστικά. Οἱ ἄνδρες ἐπαιζαν βίστ, αἱ κυραὶ κιντίλιον ἢ εἶχαν τὰ ἐργόχειρά των. Ἐγὼ ἀπεσυρόμην εὐσχήμως εἰς τὸ δωμάτιόν μου ».

Le dimanche, seule journée de repos, la communauté se retrouve à l'église orthodoxe pour la messe dominicale mais aussi pour discuter et renouveler les bavardages de la semaine. Jour de paix et de détente, jour aussi de bombance, les maîtres du lieu conviant la famille, la parenté et les amis de passage à Marseille à un véritable festin. Ainsi Syngros²⁴⁴, avant de quitter la ville, se voit invité à goûter l'hospitalité chaleureuse de son partenaire commercial Georges Pétrocochinos. Pour l'honorer « à la grecque », Pétrocochinos réunit dans sa maison de campagne de St-Georges ses filles célibataires et mariées, leurs enfants, les gendres, les neveux, les nièces, c'est-à-dire une tablée d'environ cinquante convives !

Avec le siècle finissant, la bourgeoisie grecque, marseillaise ou autre, qui se veut mondaine et internationale, adopte et pratique des sports divers, lors des vacances estivales et les dimanches. La passion pour l'équitation et la chasse traverse le siècle. Ainsi, la famille de Théodore Zarifis²⁴⁵ loue, pendant l'été, l'immense propriété en friche dite « la Grande-Vacquièrre » des Scaramangas. Située à plus de trois heures de route de Marseille au début du XX^e siècle, c'est un enchantement pour les hommes de la famille d'y venir les week-end pour chasser ou faire de l'équitation, et pour les enfants et les dames, d'y faire de longues promenades dans les sous-bois marécageux, à l'ombre des platanes et des peupliers, dans un paysage de sources et d'iris.

Les années 1860 voient naître les courses de chevaux ; elles se tiennent à l'hippodrome du grand parc Borély. Vers la fin du siècle, une « Société hippique » voit le jour, à l'initiative de la famille Zafiropoulos et d'autres notables de la ville. Au tournant du siècle, Marseille, ville cosmopolite, voit se multiplier les clubs et les sociétés sportives. C'est aussi l'époque où la bourgeoisie prête une oreille intéressée aux discours ambiants sur l'importance de l'activité physique comme ressourcement du corps et de l'esprit.²⁴⁶

Comme l'équitation, la chasse ou même la pêche, l'escrime est une autre activité sportive très en vogue, d'où la création d'un club du même nom. Les Grecs de la ville sont derrière la « Société de tir » et le « Vélo club », ses membres les plus enthousiastes se recrutant chez les Rodocanachis, les Vaglianos et

244. A. SYNGROS, *Mémoires* [Απομνημονεύματα], I, op. cit., p. 356.

245. F. CHARLES-ROUX, *Je me souviens ...*, op. cit.

246. P. ECHINARD, *Une culture au quotidien : le temps du loisir, dans Marseille au XIX^e siècle : rêves et triomphes*, op. cit., p. 373.

les Caramanos²⁴⁷. Les Grecs introduisent aussi le tennis à Marseille. Ils sont les principaux donateurs du « Tennis club » mais également du « Golf club » et de la « Société nautique ». Ainsi, Vaglianos remporte l'un des premiers tournois de tennis, Antoine Vlastos est indétrônable, Périclès Zarifis se fait une réputation de jeune mondain passionné par tous les sports de la haute société, et son petit-fils, Georges-Michel, deviendra à la fois un excellent joueur de tennis, défenseur des couleurs de sa ville natale lors des tournois, et le Président du « Tennis club » et du « Golf club »²⁴⁸. Ajoutons aussi que dans les années 1920, les femmes, comme Diddie Vlastos, Hélène Condostavlos et Doris Métaxas, font également figure de championnes du « Tennis club » de la ville²⁴⁹. Ce qui montre une fois encore que la vie de la haute bourgeoisie locale, grecque ou française, reste inchangée jusqu'au début de la deuxième guerre mondiale.

Le 2 mars 1899, *Le Séaphore*²⁵⁰ annonce que des amateurs de voitures se sont regroupés pour fonder « l'Automobile club de Marseille ». Parmi ses membres et vice-présidents, les notables de la ville Vaglianos, Zafirooulos, Zarifis, Rodocanachis et Théologos. Et il se trouve que les Grecs sont parmi les tout premiers acheteurs de voitures à la Compagnie marseillaise ; ils voient la voiture comme un sport, un loisir et une nécessité au quotidien, au grand dam des dames, à qui l'on n'accorde plus que quelques minutes de « promenade » et non plus quelques heures, comme avant. La petite-fille de Fanny Rodocanachis se souvient :

« Bonne Maman se promenait chaque après-midi dans un coupé conduit par son cocher Numa. Elle faisait le tour de la Corniche et nous l'accompagnions parfois, l'odeur de la carrosserie en cuir matelassé et piqué de boutons est encore présente. Bon Papa [Périclès Zarifis] acheta une automobile au grand désagrément de Bonne Maman, le tour de la Corniche était fait en un clin d'œil et que faire après ? La limousine pourtant était très coquette, avec un nécessaire accroché à la paroi qui comprenait des flacons divers, un crayon mine qui ne marchait jamais, une plaque

247. Ibid., p. 388.

248. *Archives privées de la famille Zarifis* ; P. ECHINARD, Une réussite exemplaire : les notables grecs de Marseille au XIX^e siècle, *Conférence à l'Association France-Grèce*, inédite, Marseille 1995.

249. F. CHARLES-ROUX, Je me souviens ..., op. cit. ; H. ECHINARD, Vlasto « Diddie » Pénélope, épouse Serpieri, dans H. ECHINARD, R. DRAY-BENSOUSAN, R. GOUTALIER, C. MARAND-FOUQUET, É. RICHARD, H. VIDALOU-LATREILLE (dir.), *Marseillaises : vingt-six siècles d'histoire*, Aix-en-Provence 1999, p. 231.

250. Chronique locale, *Le Séaphore de Marseille*, le 2 mars 1899 ; Chronique locale, le 8 mars 1899.

d'ivoire pour noter les courses, un porte cartes pour les visites et un vase à fleurs ... Il y avait des strapontins pour les enfants et un tube téléphonique pour donner des ordres au chauffeur »²⁵¹.

L'admission à ces clubs sportifs est en elle-même une sorte de rituel. Réservées aux élites de même niveau, les sociétés en question exigent d'abord le parrainage du nouveau membre, puis une cotisation élevée. Une fois ces barrières franchies, l'élite grecque côtoie de manière très naturelle les grands patrons de la ville. Ces clubs sont loin d'être des lieux consacrés aux seules activités sportives ; on y passe aussi des moments agréables, les dames en tenue élégante y sont accompagnées de leurs amis ou de leurs époux autour d'un café, le club devenant lieu de rencontres et de discussions en compagnie du tout-Marseille²⁵².

Il n'est pas exagéré de dire que pour toute la période couvrant le XIX^e et une partie du XX^e siècle, et sauf de rares exceptions, les Grecs sont à l'avant-garde de la vie mondaine, sociale ou culturelle dans leur ville d'adoption. Cela se vérifie aussi loin qu'au Soudan, et en particulier à Khartoum, dont les Grecs sont en train de faire une ville moderne, « à l'européenne ». Description du journal philhellène, *Le Sémaphore* :

« [...] le recensement final donne pour 1908 un total de 5.700 Grecs établis au Soudan sur le total de 13.000 étrangers. [...] Ils sont répandus un peu dans toutes les provinces, jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'Empire. Mais, en certains points, ils constituent de véritables agglomérations. Khartoum est leur centre par excellence. Khartoum seule [...] en compte non moins de 3.000. [...] C'est une véritable ville grecque, avec ses écoles, ses clubs etc. Sur les 1.200 immeubles bâtis à l'européenne à Khartoum, la plupart leur appartiennent²⁵³.

La communauté grecque de Khartoum a été reconnue comme possédant la personnalité morale. C'est la seule colonie étrangère qui jouisse de ce privilège. Le gouvernement lui a fait don du terrain nécessaire pour y bâtir son église. Avec ses écoles, ses clubs, sa puissante Société de tir, son théâtre, et, prochainement, sa succursale de la Banque d'Athènes, la colonie grecque de Khartoum tiendra sans conteste, et de beaucoup, le tout premier rang »²⁵⁴.

251. F. CHARLES-ROUX, *Je me souviens ...*, op. cit.

252. P.-P. ZALIO, *Grandes familles de Marseille ...*, op. cit., p. 95-96.

253. G. FOUART, *Les Grecs au Soudan, Le Sémaphore de Marseille*, le 24 juillet 1908.

254. G. FOUART, *L'Angleterre et l'hellénisme au Soudan, Le Sémaphore de Marseille*, le 6 août 1908.

Avec le résultat que les Grecs de Marseille, comme d'autres de la diaspora, se sentent partout chez eux, qu'ils fassent des affaires ou se déplacent pour saluer la nombreuse parenté installée aux quatre coins du monde. Ils ne se sentent jamais vraiment dépaysés, leurs loisirs, privés ou publics, étant partout à peu près les mêmes. La seule exception connue, et ici tous les témoins de l'époque sont du même avis, ce sont les Grecs de Londres, appelés aussi « Anglo-Chiotes »²⁵⁵. Nombreuse, cette communauté à part a pour cœur la plus puissante compagnie chiote, les « Rallis frères », firme qui a initié aux affaires plusieurs générations de Chiotes. Elle est dirigée par le président de l'entreprise, Pandias Rallis, devenu l'homme le plus influent de la communauté, laquelle sollicite immanquablement l'avis de « Sir Pandias » avant de prendre ses décisions. Ce n'est pas pour rien que cet homme de pouvoir à la forte personnalité s'est vu affublé du surnom de « Jupiter » ou « Zeus »²⁵⁶ !

Éblouis par la civilisation anglaise²⁵⁷, les Grecs n'ont que peu de contacts avec la haute société britannique, qui la plupart du temps les évite ; ils en connaissent plutôt les employés, nurses ou tuteurs chargés d'élever leur progéniture. Globalement, les Grecs de Londres n'offrent qu'une pâle imitation –et de mauvais goût– des manières anglo-saxonnes. Ce qui les distingue est un puritanisme victorien très marqué, où vivacité, chaleur et fougue grecques ainsi que les traditions et usages du pays d'origine n'ont plus leur place. Ils vivent dans de spacieuses et sombres résidences, se divertissant non pas « à la grecque » mais « à l'anglaise ». Au lieu de la bonne humeur traditionnelle, les réceptions qu'ils donnent sont empreintes d'un faux sérieux, à l'image de celles données par l'aristocratie locale des lords et des princes. L'austérité morale poussée à son extrême les amène même à imposer le silence pendant les jeux de table !

Manières distantes et rapports hiérarchiques sont strictement imposés à toute la communauté grecque de la capitale anglaise. Vikélas²⁵⁸ se rappelle avec amertume le mépris que les plus riches lui réservaient, uniquement parce qu'il était encore un employé dans l'entreprise Mélas ; mépris souligné par l'utilisation

255. F. CHARLES-ROUX, *Je me souviens ...*, op. cit.

256. D. VIKÉLAS, *Ma vie [Η ζωή μου]*, op. cit., p. 327 ; T. CATSIYANNIS, *Pandias Stephen Rallis 1793-1865*, Londres 1986.

257. À ce sujet, voir l'étonnement amusé des témoins de l'époque comme A. SYNGROS, *Mémoires [Απομνημονεύματα]*, II, op.cit., p. 309-313 ; D. VIKÉLAS, *Ma vie [Η ζωή μου]*, op. cit., p. 327-332 ; F. CHARLES-ROUX, *Je me souviens ...*, op. cit.

258. D. VIKÉLAS, *Ma vie [Η ζωή μου]*, op. cit., p. 331.

du tutoiement au lieu du pluriel de politesse. De même Syngros²⁵⁹, ahuri de voir qu'on l'évite très manifestement parce que son nom n'est pas inscrit au *Stock Exchange*.

Mais aucune ville n'est parfaite. Aux élites de Marseille, grecques ou non, s'attachent un grand nombre de stéréotypes et clichés. Ainsi, croit-on, une ville-port commerçant avec le monde entier ne peut bien sûr être une ville de culture ! Et le tout-venant de conclure : voilà donc une ville purement matérialiste, obsédée par l'argent, et d'où ne peut naître aucune initiative culturelle, artistique ou scientifique. Cette réputation va déteindre sur la haute bourgeoisie grecque, elle aussi perçue comme une minorité de simples commerçants, sans aspirations culturelles ou intellectuelles dignes de ce nom, ou alors assez médiocres.

Une fois balayés les préjugés et stéréotypes, on voit toutefois surgir devant nos yeux une ville évoluant au rythme des autres villes occidentales ou occidentalises, comme Londres, Alexandrie ou Odessa. Comme partout ailleurs, le développement urbain tous azimuts s'accélère, les dernières décennies du siècle contribuant à faire de Marseille un important centre cosmopolite, mondain et savant. Tirant les fils de cette activité bourdonnante, les notables s'imposent, participant activement à la fois à la construction et à la gestion des établissements et institutions locales, financières, culturelles ou éducatives. Ils soignent aussi les apparences : ce sont de « nouveaux aristocrates ».

D'abord les beaux cafés et les grands magasins fréquentés par le fleuron de l'élite marseillaise. Les Grecs préfèrent pour leurs rencontres le « café des Mille Colonnes »²⁶⁰. Au fur et à mesure que la Canebière s'affirme comme la rue bourgeoise par excellence, on les retrouve aussi aux tables des grands cafés en vogue, très chics, comme l'exotique « Café Turc », le « Café de l'Univers » et le « Café Riche ». Dans la même rue, l'on voit des bijoutiers, de grands et somptueux hôtels, des librairies, sans oublier les « Nouvelles Galeries » et ses vastes vitrines, fondées en 1901²⁶¹.

Si à Marseille les Grecs donnent leur préférence aux affaires financières et industrielles, ailleurs ils sont souvent propriétaires de ces nouveautés pour l'époque que sont les cafés et autres aires d'agrément urbain. Ainsi dans la pittoresque

259. A. SYNGROS, *Mémoires* [Ἀπομνημονεύματα], II, op. cit., p. 238-239.

260. P. LERIS, La colonie grecque de Marseille, *Le Sémaphore de Marseille*, 1^{er} et 6 octobre 1913.

261. R. DUCHÊNE, J. CONTRUCCI, *Marseille, 2600 ans d'histoire*, op. cit., p. 493, 596 ; P. ECHINARD, Une culture au quotidien : le temps du loisir, art. cit., p. 376-378.

Alexandrie, comme le rapporte fidèlement le journal grec *L'Indépendance Hellénique* :

« Déjà rois de la finance et du commerce, les Grecs sont encore les dispensateurs des plaisirs et des jouissances publiques. On ne se doute guère en Europe de la merveilleuse puissance de ces maîtres en colonisation qui forment un État dans l'État, tout en respectant les institutions et le gouvernement de l'Égypte. [...] Le Café d'Athènes, admirablement situé au bord de la mer, a fait venir un nombreux orchestre prussien, tout cuivre, avec grosse caisse, tambour etc. ; son concurrent le Café du Pélican, tenu aussi par un grec, a fait venir une fanfare grecque d'Athènes. [...] Quant au grand Casino dirigé par M. D. Makri, encore un Grec, il a emprunté son orchestre et ses danseuses à l'Italie, mais ses acteurs et ses actrices à la France »²⁶².

C'est aussi à Alexandrie que le banquier Jean Antoniadis possède un luxueux hôtel, où se montre la grande bourgeoisie locale, notamment lors des grands bals offerts aux personnalités du monde politique égyptien, grec ou autre. À Odessa, les frères Pétrocochinos construisent et dirigent, dans une rue appelé « rue grecque », le premier, et longtemps le seul, grand magasin à trois étages de toute la Russie, avec ses 19 boutiques offrant à la clientèle les produits du pays et ceux venant de Chine ou du Japon. À l'intérieur, le bâtiment dispense les commodités d'une salle d'attente et d'un bassin d'eau avec fontaine, devenant ainsi l'un des centres d'attraction de la ville²⁶³.

À Alexandrie²⁶⁴, le négociant grec Zizinias, frère de Georges installé à Marseille, nommé à la fois comte et consul de Belgique, crée en 1862 le théâtre Zizinias. Il est aussi de bon ton pour l'élite locale d'aller se promener l'après-midi dans les jardins Antoniadis, la donation la plus importante offerte à la ville par Sir Jean Antoniadis ; le soir on se montre au théâtre du comte, signe incontestable et inoubliable, pour ses acteurs comme pour ses observateurs, de ce qu'on a appelé « la belle époque ».

À Marseille, les Grecs ne donnent pas leur nom aux théâtres. Mais, en authentiques mécènes, ils consolident et patronnent la vie culturelle et artistique de la ville²⁶⁵.

262. *L'Indépendance Hellénique*, jeudi le 2 janvier 1868.

263. K. AVGITIDIS, *Le monde commercial grec ...* [Ὁ ἑλληνικὸς ἐμπορικὸς κόσμος ...], op. cit., p. 123.

264. R. ILBERT, *Alexandrie 1830-1930*, Le Caire 1996 ; S. TSIRKAS, *Cavafy et son époque* [Ὁ Καβάφης καὶ ἡ ἐποχὴ του], op. cit., p. 183-184.

265. P. ECHINARD, *Une réussite exemplaire ...*, art. cit.

L'art lyrique étant une véritable passion pour les Marseillais de tous les milieux, ils organisent des soirées d'opéra. Personnellement liés aux chanteurs, acteurs ou danseurs de l'époque, ils les reçoivent dans leurs salons ou bien l'été, à la bastide, s'offrant ainsi le privilège de représentations privées, opéras, concerts et récitals.

Le « Grand Théâtre », l'un des meilleurs de Marseille, met à l'affiche tous les genres de spectacles : opéra, danse, théâtre, musique et chant. Rossini est adoré, Bellini porté aux nues. De célèbres tragédiennes s'y font applaudir par des auditeurs en transe, et la légendaire Marie Taglioni (1804-1884) danse devant un parterre émerveillé, ému. On la compare, nous dit Pierre Echinard²⁶⁶, « à un oiseau voltigeant de branche en branche », et sa danse tyrolienne, pleine de pudeur, mêlée à une certaine fragilité, fait d'elle, à Marseille, un monstre sacré.

Cette grande dame de la danse est très active à la ville et dans le milieu grec. Mariée à Paris avec le comte Alfred Gilbert de Voisins, elle s'installera à Marseille vers la fin de sa vie. Son fils a épousé Suzanne Rallis, fille de l'une des plus puissantes familles du négoce international grec, qui a un comptoir dans la ville. Son petit-fils est nul autre que Gilbert de Voisins, poète symboliste cofondateur de la Société Littéraire, avec l'écrivain grec Théodore Lascaris et le futur académicien Edmond Jaloux. Fruit de leurs rencontres poétiques : la revue *Méditerranéenne*, l'aînée du *Feu*, et des célèbres *Cahiers du Sud*²⁶⁷.

Parmi les fondateurs de la revue *Le Feu* se trouve le directeur du journal *Le Sémaphore*, Paul Barlatier. Proche du milieu financier et négociant grec, comme tous les Barlatier, Paul est aussi poète et dramaturge, inspiré et passionné par l'antiquité grecque. Au début du XX^e siècle, il bâtit et dirige le « théâtre en plein air », ainsi baptisé pour son architecture proche de celle du temple antique de l'Athéna-Nikè. Dans le texte qui suit, son ami intime, Théodore Lascaris, souligne la volonté de restauration d'un passé illustre, où Marseille s'affiche comme la fière héritière des Phocéens, ces Grecs venus de l'Ionie vers 600 avant J.-C.

« [...] artiste épris de l'art grec, M. P. Barlatier a créé dans sa propriété de la Croix-Rouge, aux portes de Marseille, un théâtre qui emprunte aux théâtres antiques la fixité du décor, aux théâtres de verdure leur agrément forestier. Les degrés ont

266. P. ECHINARD, Taglioni Marianne Sophie, dite Marie, dans *Marseillaises, vingt-six siècles d'histoire*, op. cit., p. 217.

267. E. JALOUX, *Les saisons littéraires (1896-1903)*, Fribourg 1942, p. 126-136, 194-202 ; TH. LASCARIS, La vie scientifique et littéraire : la vie littéraire, dans P. MASSON (dir.), *Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale*, VI, Marseille 1914, p. 364-367.

été étagés aux bords d'une courbe naturelle du sol, et la reproduction du Temple "d'Athéna-Nikè" qui sert de fond à la scène s'élève sur une profondeur de paysage incomparable. La beauté du cadre, le choix des pièces et de leurs interprètes, la magie des beaux soirs de l'été provençal, tout concourt à la beauté de l'émotion. Les spectacles organisés par M. Paul Barlatier, avec un désintéressement trop rare, sont, par leur qualité et leur perfection, dignes de rappeler ce que pouvait être l'art dramatique aux beaux jours d'Athènes, lorsque la chorégie était une charge, que les meilleurs dans la cité assumaient comme un honneur »²⁶⁸.

Pour son inauguration, le directeur du théâtre fait interpréter « l'hymne à Apollon », retrouvé à Delphes par l'École française d'Athènes²⁶⁹. L'année suivante, figure au programme la pièce antiquisante « Kleis », d'Émile Sicard, directeur de la revue symboliste *Le Feu* ; pour l'occasion, on y donne un spectacle intitulé « Danses Grecques », inspiré de l'antiquité, avec le concours des principaux artistes et ballerines du « Théâtre National de l'Odéon » et la participation d'une célébrité de l'époque : la danseuse Stanislawa Napierkowska²⁷⁰.

En 1912, en collaboration avec Théodore Lascaris, Paul Barlatier édite et adapte la tragédie antique *Iphigénie en Tauride*²⁷¹. *Le Sémaphore*²⁷² ne rate pas l'occasion de complimenter le travail de son directeur, tout en invitant le public fortuné à assister à cette soirée « magnifique et unique ». Les comédiens vedettes de la Comédie Française interprètent un programme où figurent la pièce de Lascaris et Barlatier, ainsi que les *Euménides*, dernier volet de la trilogie « L'Orestie » d'Eschyle.

Infatigable, Paul Barlatier²⁷³ monte à son théâtre des pièces de Sicard, Jamet ou Grawitz, dont les décors, parfois des tableaux peints par lui-même, développent des thèmes de la Grèce antique, comme « La Mort d'Adonis et Briséis ». C'est la façon qu'ont les notables de Marseille de revivre et célébrer une époque certes révolue,

268. TH. LASCARIS, *La vie scientifique et littéraire : la vie littéraire*, op. cit., p. 365 ; à rapprocher de la description enthousiaste des reproductions de sculptures grecques, Minerves, Dianes et tanagras, dans *Le théâtre d'Athéna-Nikè*, *Le Sémaphore de Marseille*, le 7, 8 et 9 juin 1908.

269. J. BONNIN, À propos de l'Hymne à Apollon, *Le Sémaphore de Marseille*, le 11 juillet 1908.

270. Théâtre d'Athéna-Nikè, *Le Sémaphore de Marseille*, le 19 mai 1909 ; aussi sous le même titre, du 23-24 mai 1909 ; et du 12-13 juillet 1909.

271. P. BARLATIER, TH. LASCARIS, *Iphigénie en Tauride*, Marseille 1912.

272. Théâtre de plein air d'Athéna-Nikè, *Le Sémaphore de Marseille*, le 16-17 juin 1912 et le 26 juin 1912.

273. TH. LASCARIS, *La vie scientifique et littéraire : la vie littéraire*, op. cit., p. 365.

celle de l'Athènes d'autrefois et de ses plus célèbres personnages, mais qui touche une corde toujours sensible : la joie d'en être les fiers descendants.

Les années 1830 voient se multiplier les cercles, une nouveauté, les sociétés savantes ou artistiques attirant les faveurs de l'élite de toutes les grandes villes du monde. Ils se donnent pour mission à la fois de dynamiser le négoce et d'encourager le développement des sciences, de la culture et des arts. À Marseille, ils deviennent vite de véritables institutions, souvent liées aux activités du grand commerce. Florissants, ces cercles prospèrent grâce aux cotisations très élevées exigées de leurs membres, grâce aussi à l'énergie déployée par l'oligarchie financière de la ville.

Parmi les plus anciennes institutions figure l'Académie de Marseille²⁷⁴. Fondée en 1726, elle traverse le siècle, ainsi que l'autre, solennellement. Lieu de rencontres et de sociabilité bourgeoise, les amateurs et collectionneurs y fréquentent les écrivains ou artistes de la ville et de la capitale. Les nouveaux membres élus sont appuyés par de riches et puissants protecteurs, en contrepartie de quoi ils s'activent à promouvoir à la fois la culture locale et celle des origines, la culture gréco-latine.

Il n'est pas étonnant que le Néo-phanariote Étienne Zafiropoulos, personnage marquant de l'histoire et des institutions de la ville, crée à l'Académie un prix d'excellence : « le prix Zafiropoulos », d'une valeur de 1.200 francs. Dans son testament, il lèguera en outre à l'Académie une somme de 20.000 francs, versée tous les deux ans à une jeune marseillaise, orpheline et fiancée²⁷⁵. Le 26 octobre 1908, *Le Sémaphore* et *Le Petit Marseillais* passent une annonce de l'Académie de Marseille à l'intention explicite des jeunes femmes désirant concourir pour cette dotation de 1.200 francs²⁷⁶.

En 1847, de grands bourgeois grecs se joignent à d'autres notables de la ville pour demander la création d'une société d'agrément, sous le nom de « Cercle Commercial », au « Café de la Bourse ». Comme pour tous les cercles, il s'agit d'un réseau de relations strictement réservé aux hommes, et à cette infime minorité située tout en haut de la pyramide sociale de Marseille. Lieu de divertissement et de rencontres privées, l'élégant « Café de la Bourse » devient ainsi pour les principaux

274. F. N. NICOLLET, Chronique, *Annales de Provence*, 1912 ; R. DUCHÊNE, J. CONTRUCCI, *Marseille, 2600 ans d'histoire*, op. cit., p. 402-403.

275. *Collection de la Bibliothèque Gennadios*, Dispositions testamentaires de M. Étienne Zafiropoulos, décédé à Marseille le 8 décembre 1894, Athènes.

276. Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 25-26 octobre 1908 ; Nouvelles locales, *Le Petit Marseillais*, le 26 octobre 1908.

banquiers, armateurs, négociants ou propriétaires locaux l'endroit où se prennent les décisions de la haute finance. Beaucoup de ses membres fondateurs sont déjà connus : ce sont les Agélastos, Argentis, Mavrogordatos, Pétrocochinos, Reggios (l'un des rares Chiotes de religion catholique), Rodocanachis et Vlastos²⁷⁷.

Il faut aussi mentionner « La Société artistique des Bouches-du-Rhône », dont l'objectif est de favoriser les beaux-arts, en multipliant les expositions publiques de peintures et de sculptures. Les membres de la société investissent des sommes importantes (atteignant un sommet de 11.870 francs en 1854) pour l'acquisition de tableaux, dessins, aquarelles, sculptures en bronze ou gravures, dont certaines viennent alors enrichir la collection des musées de Marseille. Parmi les membres de la commission administrative figure le nom de Paul Rodocanachis et, plusieurs années plus tard, celui de son fils Théodore. Le fleuron de l'élite grecque – les Rallis, Schilizzis, Argentis, Pétrocochinos, Agélastos, Zarifis²⁷⁸ – tient bien sûr à souscrire aux investissements de la société dans l'acquisition d'œuvres d'art.

Si Alexandrie a sa « Société artistique », fondée par des amoureux du théâtre, et surtout par le Grec Georges Goussios, qui veulent attirer la « Comédie Française » et des troupes d'acteurs italiens au théâtre Zizinias²⁷⁹, à Marseille, le « Cercle artistique » se donne des objectifs plus larges, comme en témoigne, avec un luxe de détails, le journal parisien *Le Monde Illustré* :

« On n'était point encore parvenu, à Marseille, à fonder sur des bases solides, un cercle où l'on aurait été heureux de coudoyer [...] des peintres, des gens de lettres, des musiciens, en un mot tout ce qui tient aux diverses branches de l'art. C'est ce qui vient d'être heureusement réalisé par le "Cercle artistique", qui né d'hier (il n'a qu'un an), compte aujourd'hui cinq cent membres, peintres, littérateurs, musiciens. Les négociants, dont on a trop médité, sont venus se joindre aux créateurs, et ont ainsi assuré le succès du Cercle. [...] La salle d'exposition que représente notre dessin, décorée en style gréco-pompéien avec une grande sobriété d'ornementation, fait le plus grand honneur à son architecte, M. Letz, un artiste d'un réel talent. [...] Par une combinaison heureuse les membres du Cercle sont reçus à Paris, en qualité de membres, au "Cercle des Beaux-Arts", avec réciprocité pour les artistes du "Cercle des Beaux-Arts" à Marseille. Ajoutons un seul mot : les membres qui composent le "Cercle artistique" paraissent disposés à accueillir et à protéger du meilleur cœur

277. Cercles, Chambres, Sociétés diverses, *Archives municipales de Marseille*, code 2 I 134.

278. *Archives de la famille Pétrocochinos ; Guides Marseillais*, 1850-1914.

279. A. ΚΙΤΡΟΕΦΦ, The Alexandria we have lost, *Journal of the Hellenic Diaspora*, 1 et 2, spring-summer 1983.

tous les artistes qui viendront, au nom de la peinture, des lettres ou de la musique, demander hospitalité chez eux »²⁸⁰.

Fondé en 1868, le « Cercle artistique » est présidé par Michel Mélas, négociant, érudit, homme de grande culture, bref d'enviable réputation. Véritable mécène, il encourage et achète les œuvres de plusieurs artistes, dont certains deviendront célèbres. Sa résidence est un véritable musée d'objets d'art d'une valeur inestimable. Il sera président du Cercle jusqu'à 1875, date à laquelle il est appelé à remplir de hautes fonctions pour son propre pays, la Grèce, où il sera élu maire d'Athènes. Son successeur, Jules Charles-Roux, et lui feront du Cercle le pivot des plus brillantes manifestations de la vie artistique et mondaine de Marseille. À leur crédit, des expositions de toiles signées par des artistes venant de tout l'Hexagone, des soirées de poésie et de littérature, dont Mistral est un habitué, des concerts classiques, des récitals, des opéras, des conférences historiques, des discussions philosophiques²⁸¹.

On l'a compris, le « Cercle artistique » vise haut : par ses expositions, concerts et conférences, rendre accessibles à tout Marseille la musique et l'art sous toutes ses formes. Ainsi en 1868, lorsque Mélas organise une exposition de tableaux de célébrités comme Delacroix, Ingres, Ch. Jacques, Troyon, Isabey et d'autres. En 1870, les Marseillais peuvent admirer une exposition d'objets d'art et de curiosités, dont une primeur : la faïencerie provençale du XVIII^e siècle.

En 1876, c'est au tour des grands armateurs et négociants de la ville de s'impliquer. Ils fondent la « Société de géographie », recrutant bien sûr leurs adhérents chez leurs pairs du monde du commerce et de l'industrie. Il s'y donne des conférences sur la colonisation et l'exploration du continent africain. En 1878, le célèbre explorateur Henry Stanley est accueilli en héros à Marseille, réservant sa conférence au très sélect auditoire de la Société. Devant un public attentif et curieux, il raconte ses trois années de voyages en terre africaine²⁸². D'autres conférences de la fin du siècle, elles aussi publiées dans le bulletin trimestriel de

280. L. BARTHÉLEMY, Le Cercle artistique de Marseille, *Le Monde Illustré*, journal hebdomadaire de Paris, le 23 janvier 1869.

281. Discours prononcé par M.P. DECHARME, *Revue des Études Grecques*, op. cit. ; É. MARTIN, Le Cercle artistique de Marseille, *Bulletin Officiel, Musée du Vieux-Marseille*, juillet-décembre 1937 ; A. GOUIRAND, La vie artistique : les expositions du Cercle artistique, dans P. MASSON (dir.), *Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale*, op. cit.

282. R. DUCHÈNE, J. CONTRUCCI, *Marseille, 2600 ans d'histoire*, op. cit., p. 594.

la Société, porteront sur le « Niger Français », les missions au Sahara, les colonies allemandes d'Afrique ou sur les villes anciennes du Levant.

Toujours en pointe et à l'affût des derniers développements de l'actualité internationale touchant de près les intérêts de l'élite hellénique de la ville, la « Société de Géographie » invite aussi en 1897 M. Audrin, ingénieur, habitué de l'Orient. L'orateur vient parler de la Crète, celle d'hier et celle de l'époque, alors en pleine insurrection contre l'Empire ottoman, et impatiente de rejoindre la Grèce. Le parallèle saute aux yeux : tout en jouant la carte d'une objectivité affichée, la « Société de Géographie » appuie et vulgarise la cause nationale grecque, exactement comme la grande bourgeoisie grecque ou philhellène, qui la soutient discrètement, mais de toutes ses forces. Bien sûr, *Le Sémaphore de Marseille*²⁸³ donne des détails de la conférence à son public. On y reviendra un peu plus loin, mais on peut d'ores et déjà déclarer que ce journal est le plus fidèle allié de la Grèce. Il publie systématiquement les comptes rendus d'exposés vantant la Grèce et tout article soutenant les intérêts de ce pays et des notables grecs de la ville.

Enfin, le très chic « Cercle des Phocéens »²⁸⁴ est lui aussi l'affaire des grandes familles helléniques de Marseille. L'élite marseillaise s'y donne rendez-vous très régulièrement, ses réunions se prolongeant jusqu'au petit matin. Société de bienfaisance pour les pauvres ou les victimes des épidémies et des guerres, son action porte principalement sur le rayonnement des arts et des lettres de la ville. Parmi les membres de son administration figurent des noms maintenant familiers : Paul Rodocanachis, son fils Théodore, qui devient aussi président du Cercle, Michel Mélas, Étienne Zarifis, Léonidas Argentis, Démétrius Pétrouchinos, Étienne Zafropoulos, Stratis Scaramangas etc.

Le Cercle subventionne la « Société artistique » (mentionnée plus haut) et l'Union des Arts, mais il veut, lui aussi, apporter son soutien aux artistes locaux (financement ou achats de tableaux, de sculptures et d'autres œuvres d'art). Au niveau musical, le Cercle est par ses subventions la providence des artistes marseillais. Cercle privé, lui aussi réservé jalousement au fleuron masculin de la ville, il ouvre ses portes lors de sa fête annuelle ou de soirées de concerts, célèbres pour leur faste vestimentaire. En 1896, lorsque le Cercle fête son anniversaire, le

283. Société de Géographie, *Le Sémaphore de Marseille*, le 7-8 mars 1897.

284. O. TEISSIER, *Les anciennes familles marseillaises*, Marseille 1888 ; *Cercle des Phocéens*, Aix-en-Provence 1934.

journaliste du *Sémaphore* souligne le détail des fines élégances de l'élite mondaine. Ébloui, et sans doute mis en appétit, il souligne au passage la « copieuse collation d'exquises friandises, [et] la fête [qui] s'est terminée sur une sauterie improvisée. Digne du renom séculaire du Cercle, sa réussite a été l'aimable récompense de ses zélés organisateurs »²⁸⁵.

La contribution des Grecs de Marseille à l'évolution et au développement des beaux-arts de la ville apparaît alors comme capitale. Dorénavant, qui dit Grec dit mécénat, comme c'est le cas pour Périclès Zarifis, dont le journal marseillais *L'Oursin* rapporte : « L'homme d'affaires, chez M. Zarifis, est doublé d'un artiste et d'un lettré. Nous ne vous apprendrons rien, Mesdames et Messieurs, en vous disant qu'il possède une galerie de tableaux et une collection de bibelots des plus riches et des plus estimées »²⁸⁶. D'autres aussi, comme les Mélas, les Rodocanachis et Zafiropoulos, tiennent à se dire les protecteurs d'artistes locaux et pour quelques-uns d'entre eux, des collectionneurs passionnés.

À un autre niveau, on remarque que chaque communauté hellénophone numériquement importante, comme celle d'Alexandrie, de Constantinople ou d'Odessa, se dote d'écoles helléniques, qui reprennent le curriculum des écoles grecques. Et comme à Odessa²⁸⁷, il y a des écoles commerciales grecques, des clubs, des hôpitaux, des journaux, des associations philanthropiques financés et propriétés de la communauté grecque de la ville. Odessa peut s'enorgueillir du Rodocanachio, l'une des meilleures écoles pour jeunes filles de la ville, d'une maison de retraite grecque, le Maraslio, et d'une bibliothèque baptisée du nom de son fondateur, gestionnaire et maire de la ville pendant dix-sept ans, Grégoire Maraslis (1831-1907). De nos jours, le Maraslio abrite le Musée archéologique, où sont conservées d'innombrables découvertes archéologiques datant des plus anciennes colonies grecques des côtes septentrionales de la mer Noire.

Par rapport à ces grandes communautés du XIX^e, celle de Marseille demeure modeste, et elle ne peut donc s'offrir ses propres institutions de langue grecque. Mais ici, l'influence réelle, souventes fois soulignée, n'est pas d'abord une

285. Le Cercle des Phocéens, *Le Sémaphore de Marseille*, le 13-14 avril 1896.

286. *L'Oursin*, journal de Marseille, le 27 janvier 1883.

287. C. K. ΠΑΡΟΥΛΙΔΗΣ, Les Grecs de la Russie au XIX^e et au début du XX^e siècle [Οἱ Ἕλληνες τῆς Ρωσίας τὸ 19^ο καὶ στὶς ἀρχὲς τοῦ 20οῦ αἰῶνα], dans *Mille ans de liens entre l'hellénisme et la Russie* [Χίλια χρόνια Ἑλληνισμοῦ-Ρωσίας] (col.), Athènes 1994, en grec ; K. ΑΥΓΙΤΙΔΗΣ, *Le monde commercial grec ...* [Ὁ ἐλληνικὸς ἐμπορικὸς κόσμος ...], op. cit.

question de nombre : ses plus hauts représentants comptent en effet parmi les piliers des trois principales institutions éducatives de la ville : le lycée, l'École de Commerce et l'Université de Marseille.

C'est en 1834 que les familles exigent et obtiennent la fondation d'une chaire de grec moderne au lycée très sélect dit « Collège Royal », le futur Lycée de Marseille, puis Lycée Thiers. À partir de ce jour, les enfants grecs de la ville et d'ailleurs fréquentent le lycée le plus réputé de la ville. Le pouvoir des élites grecques apparaît donc ici comme très étendu. L'archiprêtre ou l'archimandrite de l'Église orthodoxe lui-même figure au rang des administrateurs de l'école, au même titre que les autres représentants religieux de la haute bourgeoisie marseillaise : un rabbin, des ministres catholiques et deux pasteurs protestants²⁸⁸.

Située dans l'un des plus beaux quartiers de la ville, l'école jouit d'espaces enviables (17.000 mètres carrés, à la fin du XIX^e siècle), d'un jardin botanique, et même d'un vaste bassin permettant aux élèves de faire de la natation. Dans les années 1880, la famille Rodocanachis, illustrant concrètement son pouvoir, et attachée à pérenniser son souvenir comme bienfaitrice de la ville, offrira à la commune une partie de ses propriétés. Le projet du Conseil municipal de construire de nouveaux locaux pour le lycée, dix ans plus tard, sera finalement abandonné, et ce terrain affecté à d'autres besoins sociaux de la ville²⁸⁹.

Dans une atmosphère notoirement cosmopolite, où le fleuron de la bourgeoisie commerciale s'enorgueillit d'origines allant du Levant à la Turquie, l'Égypte ou la Grèce, les cours comportent une section lettres classiques et une section sciences. Le lycée devient ainsi le premier club privé de la grande bourgeoisie, où cette dernière apprend le mode de vie qui s'impose, fondé sur les principes de la rigueur, de la discipline et du labeur incessant. Il n'est pas étonnant d'apprendre dans ce contexte, et ce, pendant une grande partie du siècle, que les héritiers des banquiers, armateurs et négociants se lèvent tôt le matin, vers 5.30, pour se retrouver un peu plus tard dans la salle de cours de leur école²⁹⁰. Le régime interne est la digne réplique de la raideur spartiate : punitions, interminables

288. *Guides Marseillais*, op. cit.

289. Lycée Thiers (ancien Collège Royal), 1820-1840, *Archives Municipales de Marseille*, code 33 R, article n° 2 ; Lycée Thiers (autrefois Collège Royal), 1840-1869, *Archives Municipales de Marseille*, code 33 R, article n° 3 ; J. DELMAS, *Histoire du Lycée de Marseille*, Marseille 1898.

290. R. CATY, É. RICHARD, *Armateurs marseillais ...*, op. cit., p. 220-225.

copies, privations de récréations, immobilité forcée, réclusion dans des « salles de réflexion » etc.²⁹¹

Des atouts de taille viennent en quelque sorte rééquilibrer le régime strict du lycée. D'abord, ce lycée a une prestigieuse histoire : plusieurs célébrités du monde des lettres, du commerce international, de l'administration nationale et de la magistrature y ont été formées. Parmi eux, l'historien de la Faculté des lettres d'Aix, Paul Masson ; l'historien de la Gaule, encore cité de nos jours, Camille Julien ; l'homme politique et président de la République Louis-Adolphe Thiers ; puis le réputé fabricant de savon et président du « Cercle artistique », Jules Charles-Roux, et d'autres encore.

Il y a aussi la distribution solennelle des prix aux meilleurs élèves de l'école, cérémonie qui rassemble les personnalités dirigeantes de la ville et le fleuron de son élite intellectuelle. Le rituel s'y fait somptueux. Beau langage et musique, coquetteries et grandes toilettes sont le fait de tous, hommes et femmes, chacun tenant à souligner, à son niveau propre, l'importance pour la ville de cette fête annuelle. On y donne des discours sur les origines gallo-grecques de Marseille, sur la renaissance des études grecques (le professeur de seconde, R. Dumas) ou sur leur utilité (le professeur de rhétorique Germain Arnaud)²⁹². Ces discours sont eux aussi religieusement repris et publiés par *Le Sémaphore*.

Après les allocutions, le recteur proclame la liste des candidats aux premiers prix. L'un d'eux, le prix Auguste Rallis, institué après la mort de ce dernier en 1878, vient annuellement récompenser le meilleur élève de mathématiques. Récompense plus que symbolique puisque le récipiendaire se voit octroyer la somme de 1.000 francs et une médaille d'argent²⁹³. De son côté, Étienne Zafiropoulos offre au lycée, don royal pour l'époque, une somme de 40.000 francs, destinée aux étudiants moins fortunés mais méritants, suivant les appréciations de la Chambre de Commerce de Marseille²⁹⁴ !

Beaucoup de noms grecs circulent, lors de ces mises en nomination. Le Livre d'Or du lycée ainsi que *Le Sémaphore* conservent ceux qui ont laissé à Marseille

291. CH. HOUDOT, L'instruction publique : l'enseignement secondaire, dans P. MASSON (dir.), *Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale*, VI, op. cit., p. 59.

292. J. DELMAS, *Histoire du Lycée de Marseille ...*, op. cit., p. 96-97.

293. Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 27 juillet 1881.

294. *Collection de la Bibliothèque Gennadios*, Dispositions testamentaires de M. Étienne Zafiropulo ..., op. cit.

un souvenir éminent, lointain ou proche : Aristide Mavrogordatos, Aristide Métaxas, H. Agélastos, Jean Psichari, Paul Rodocanachis, Marinos Vaglianos, Théodore Vlastos-Rallis, J. Sechiaris, Nicolas, Eugène et Polybe Zafiroopoulos et Démétrius Pétrocochinos²⁹⁵.

Consciente de s'adresser aux futurs négociants et industriels, l'administration du lycée offre, dès 1833, les cours de commerce et d'industrie. En plus, question de bien équilibrer théorie, pratique et vie réelle, elle prévoit pour les étudiants et leurs professeurs la visite des usines et des grands sites industriels de Marseille, comme l'usine à gaz, les raffineries de sucre, les savonneries, les huileries, les minoteries²⁹⁶.

On peut sans conteste affirmer que l'administration voit grand et loin. Visionnaire, elle sent partout les signes de l'avenir qui s'annonce, et donc, l'importance pour les étudiants se destinant à des carrières de haut niveau, dans le commerce et ailleurs, de pouvoir discuter dans des langues qu'ils dominent. D'où l'obligation qui leur est faite d'en apprendre trois. Pour assurer l'organisation d'un bon enseignement, les classes de langues sont régulièrement visitées par des inspecteurs. *Le Sémaphore de Marseille* ne rate pas l'occasion de commenter l'une de ces tournées d'inspection des établissements tout en en faisant la promotion : « On sait », lit-on dans ses pages, « que le Lycée de Marseille est un de ceux où l'enseignement des langues est le plus complètement organisé : outre [l'anglais et l'allemand], les élèves peuvent encore y étudier l'italien, l'arabe et le grec moderne »²⁹⁷.

La communauté grecque assure que ses enfants reçoivent la meilleure éducation possible dans le domaine de l'apprentissage de la langue d'origine, le plus souvent dispensé par des Grecs. Ils s'appellent Vaphiadis, Griparis, Eustathiadès, Triantaphyllis. Ils sont respectés dans la ville, en tant que professeurs du premier lycée de Marseille, mais aussi honorés par la communauté grecque, qui les accueille chaleureusement. Et si l'un d'eux vient à décéder, il fait la une des pages nécrologiques du *Sémaphore*.

295. *Le Sémaphore de Marseille*, 1868-1909 ; Archives Départementales des Bouches-du-Rhône, Lycée Thiers. Dossiers : Enseignement classique (1895-1896), codes 1 T 1703 – 1 T 1707 ; J. DELMAS, *Histoire du Lycée de Marseille*, op. cit. ; Archives Municipales de Marseille, Lycée Thiers (ancien Collège Royal), 1820-1840 ; Diplômes des bacheliers et liste de prix de Démétrius Pétrocochinos, Archives Privées de la famille Pétrocochinos.

296. Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 15 juillet 1877.

297. Ibid., le 7-8 mai 1876.

Ainsi lors des obsèques de Spiridon Griparis, où le journaliste reconnaît dans le cortège la plupart des Grecs de la ville, mais aussi le doyen, les professeurs de la Faculté des sciences, le proviseur et le directeur de l'École de médecine, marchant côte à côte avec les enseignants du lycée. Puis deux discours sont prononcés, l'un en grec, tout naturellement, par Étienne Vlastos, et l'autre en français, par l'inspecteur d'académie, tous deux publiés *in extenso* dans le journal même²⁹⁸ !

Dans une ville comme Marseille, renforcer la langue grecque au sein du lycée le plus réputé en Provence, préparer les futurs négociants à leur carrière et sauvegarder le grand commerce de son port vont de pair. Ne constate-t-on pas en effet que le grec est parlé dans la majorité des ports du grand négoce méditerranéen et du Levant ? Grâce au pouvoir local et international de l'oligarchie financière grecque de Marseille et de ses réseaux, la langue grecque est ainsi promue instrument capital de civilisation, comportant certes sa dimension économique, mais aussi politique – on le verra plus loin. Cela explique la création en 1878 d'une nouvelle chaire de grec moderne, cette fois-ci destinée à un plus vaste auditoire, celui de la Faculté des Sciences de Marseille. Jules Blancard²⁹⁹, philhellène français renommé, historien et traducteur, occupe alors ce poste de professeur de grec moderne à la Faculté de Marseille.

Lors de son cours inaugural, il développe le thème de l'importance pour Marseille de se donner une nouvelle chaire de grec moderne. Il souligne l'influence de l'élite locale grecque, son appui discret, mais déterminé, à sa création, et la convergence objective avec les intérêts bien compris d'une ville en plein rayonnement commercial et industriel.

« S'il est en France une ville désignée d'avance pour l'enseignement du grec moderne, cette ville certes est Marseille ; fondée par les Phocéens, renfermant une nombreuse et riche colonie grecque, ayant des relations innombrables avec le Levant, sa noblesse l'oblige, et ses intérêts lui conseillent de ne pas négliger cette langue. [...] De nombreuses et riches colonies établies dans tous les centres commerciaux de l'Europe ; un prodigieux mouvement intellectuel, littéraire et philologique, qui s'est manifesté à la fin du XVIII^e et au commencement du siècle présent [...] la création du petit royaume de Grèce, qui a aussitôt réorganisé ses écoles et ses [...] lycées, et fondé une université autour de laquelle se sont groupés

298. Ibid., Nécrologie, le 9 février 1881.

299. Registres des procès-verbaux de l'assemblée des professeurs de la Faculté des Sciences de Marseille, 1860-1885, *Archives de la Faculté des Sciences de Marseille*.

les savants et les étudiants de tout l'Orient grec. [...] Le résultat de cette enquête a été favorable au grec moderne et au peuple qui le parle ; les Grecs actuels sont reconnus pour être les vrais fils des anciens Grecs, et leur langue, beaucoup modifiée sans doute, [est] essentiellement la même que celle d'Aristote et de Platon. Changer n'est pas mourir ; notre langue est-elle morte parce que le français de Rabelais et de Montaigne diffère de celui de Lamartine et de Victor Hugo ? »³⁰⁰

Marseille, dès le début des années 1870, suit la tendance générale des autres villes de France et d'Europe à se doter d'un enseignement commercial moderne correspondant aux nouvelles normes économiques mondiales. Ainsi, en octobre 1871, les principaux négociants de la ville demandent à la Chambre de Commerce de fonder et patronner une École supérieure de commerce. Leur objectif : former leurs héritiers en s'inspirant des dernières techniques et méthodes en vogue à l'époque. Dans la commission mixte des notables, figure le nom d'Étienne Zafirooulos, qui devient également l'un des ses premiers administrateurs, puis son président, entre 1885 et 1894. Après sa mort (1894), c'est son neveu et collaborateur, Périclès Zarifis, qui prendra le relais. De son côté, Théodore Rodocanachis, en tant que membre de la Chambre de Commerce, préside souvent la fête annuelle de la distribution des prix.

Reconnue par l'État à la fin des années 1880, l'École supérieure de commerce donne le droit aux diplômés de l'établissement d'être exemptés en temps de paix d'une année de service militaire. Faveur exceptionnelle, d'ailleurs offerte uniquement par les grandes Écoles françaises. Le nombre des ses élèves ne cesse de croître³⁰¹. Vers la fin du siècle, quatre sections distinctes s'ajoutent, suivant les rythmes de la conjoncture économique marseillaise et mondiale : la section marine marchande, pour l'amélioration du recrutement des officiers de la flotte marchande ; une section coloniale, pour une ville devenue métropole coloniale, commerciale et maritime, et voulant préparer sa jeunesse à la mise en valeur des possessions françaises d'outre-mer ; une école libre de commerce et, enfin, une section consacrée au commerce, à l'industrie et à la banque³⁰².

300. J. BLANCARD, *Le grec moderne, cours professé à la Faculté des Lettres de Marseille*, Paris 1880, p. 1-2.

301. Distribution des prix à l'École supérieure de commerce, *Le Sémaphore de Marseille*, le 31 juillet 1889.

302. A. COMBES, L'instruction publique : l'enseignement technique, dans P. MASSON (dir.), *Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale*, op. cit., p. 134-136 ; *Guides Marseillais*, op. cit.

Une part importante de l'enseignement est aussi consacrée aux études des langues vivantes. Parmi elles, le grec moderne, enseigné par un professeur du lycée de Marseille. Ce qui explique en partie que le nombre des étudiants grecs, venant surtout des Balkans, y est le plus élevé. Pour se conformer aux exigences de l'actualité économique mondiale, les cours communs comprennent des matières comme le commerce, la comptabilité, les mathématiques appliquées, la géographie économique, le droit public, industriel, commercial et maritime, l'économie politique et sociale et la correspondance commerciale.

À partir de 1887, l'École, comme le lycée de la ville, organise dans la salle d'honneur de la Chambre de Commerce la distribution solennelle des prix. L'élite de Marseille y assiste. Parmi les récompenses, le prix Étienne Zafiropoulos, souligné par une médaille d'or. Chaque année, c'est d'ailleurs Zafiropoulos lui-même, en sa qualité de président du conseil, qui prononce une allocution, reprise le lendemain par *Le Sémaphore*³⁰³.

En 1889, en tant que membre délégué de la Chambre de commerce et président de la séance, Théodore Rodocanachis³⁰⁴ fait un discours dont on remarque, aux dires du *Sémaphore*, « l'élégance et la hauteur de vue ». Rodocanachis se présente comme un négociant d'expérience, porté par une carrière de plus d'un quart du siècle, et souhaitant transmettre quelques valeurs de base puisées dans sa pratique du monde des affaires. Voulant résumer, il affirme : « l'habileté dans les transactions est la loyauté suprême ». Il conseille vivement de fuir l'impatience, puisque « les solides fortunes [...] s'édifient lentement par la sagesse, l'économie et le travail ». Il recommande finalement aux élèves d'une école aussi prestigieuse de rester fidèles à sa propre devise : « travail, probité [et...] une intelligence bien ouverte ». Voilà une pensée, peut-on dire, dont nos financiers d'aujourd'hui auraient dû s'inspirer...

L'influence socio-culturelle des Grecs de Marseille, de la diaspora et des grands centres de l'Empire ottoman peut être une affaire individuelle, mais elle se traduit souvent dans des projets collectifs, établis de concert avec les notables de chaque ville. À Marseille, Constantinople, Odessa, Livourne ou Alexandrie, le signe de l'influence grecque, tant au niveau local qu'international, est une vaste infrastructure d'œuvres philanthropiques et de bienfaisance. Grâce à ce réseau,

303. École de commerce et cours annexes, *Le Sémaphore de Marseille*, le 29 juillet 1887.

304. Distribution des prix à l'École supérieure de commerce, *Le Sémaphore de Marseille*, le 31 juillet 1889.

plusieurs institutions, célèbres aujourd'hui encore, virent le jour, subventionnées puis dirigées par des membres éminents de cette communauté. Héritiers d'une conception aristocratique de la charité, comme vertu et devoir civique primordial, les Grecs dans leur ensemble, tout comme la haute bourgeoisie de l'époque, tiennent à affirmer une grandeur morale.

Où qu'ils soient, ils investissent l'Hôtel de ville et s'impliquent dans tous les projets liés à l'aide sociale et humanitaire. À Odessa, le notable et bienfaiteur Grégoire Maraslis³⁰⁵ dirige la ville pendant plus de dix-sept années, sur une période de quatre décennies, et la communauté s'engage activement dans la fondation de plusieurs institutions de bienfaisance, dont un centre d'accueil pour les plus démunis. À Livourne³⁰⁶, Michel Pallis devient maire et plus tard président du conseil municipal ; d'autres notables, comme Georges Rodocanachis, sont membres du comité local d'aide aux victimes des inondations.

À Alexandrie³⁰⁷, les banquiers, hommes d'affaires et négociants grecs font partie des édiles municipaux et ils président aussi aux destinées de la puissante communauté hellénique. Les noms nous sont déjà familiers : Rallis, Averof, Bénakis, Synadinos etc. Les associations de bienfaisance grecques sont de loin les plus nombreuses, couvrant un large éventail de demandes sociales en matière de culture, de foyers d'hébergement, d'hospices, et d'aide aux orphelins et aux malades.

À Marseille même, une personnalité marquante, le docteur Stavros Métaxas, devient conseiller municipal ; Paul Rodocanachis siège fréquemment à la commission municipale ; d'autres, comme Théodore Rodocanachis, Zarifis, Zafiropoulos et Argentis, participent activement aux projets humanitaires de la ville. Chaque fois que Marseille est frappée par une calamité, comme le choléra, des incendies ou des inondations, l'élite hellénique figure parmi les tout premiers souscripteurs. Rappelons-nous qu'à l'époque, la sécurité sociale relève de l'initiative privée d'une poignée de richissimes négociants ou armateurs.

Ainsi, en novembre 1866³⁰⁸, quand Marseille est frappée par une terrible inondation, Paul Rodocanachis, Rallis, Schilizzis et Argentis volent au secours

305. K. AVGITIDIS, *Le monde commercial grec...* [Ὁ ἑλληνικὸς ἐμπορικὸς κόσμος ...], op. cit.

306. D. VLAMI, *Le florin, le blé...* [Τὸ φιορίνι, τὸ σιτάρι...], op. cit., p. 211.

307. R. ILBERT, *Alexandrie 1830-1930*, op. cit., p. 420-428.

308. Chambre de commerce : souscriptions recueillies au Palais de la Bourse en faveur des victimes de l'inondation, *Le Sémaphore de Marseille*, le 4-5 novembre 1866 et le 9 novembre 1866.

des victimes. En juillet 1884³⁰⁹, le choléra fait des ravages. L'entreprise « Zarifis Zafiropoulos » assure la trésorerie de la souscription ouverte en faveur des victimes de ce fléau. Étienne Zafiropoulos et Périclès Zarifis donnent respectivement une somme de 10.000 et 5.000 francs. Le comptoir Rallis, Schilizzis et Argentis souscrit 10.000 francs, et envoie une lettre au maire de la ville disant l'émotion de ses membres et leur désir de soulager les victimes.

Aide collective aux pauvres et aux malades, mais aussi, initiatives personnelles de certains membres de la communauté grecque. Ainsi Léonidas Argentis³¹⁰, qui, à la mort de sa fille, offre 8.000 francs au comité des hospices pour la création d'une ou deux salles à l'intention des jeunes filles malades. Le cas le plus célèbre demeure celui d'Étienne Zafiropoulos. Il crée ou finance « L'Assistance pour le travail », la « Société des Habitations salubres », la « Bouchée de Pain », ainsi qu'un asile de nuit appelé : « L'hospitalité de nuit pour les femmes ». Le journal grec de l'Église orthodoxe de Marseille souligne en ces termes l'initiative la plus originale pour l'époque : « l'œuvre de l'hospitalité des femmes ».

« Il n'y a pas une Association, il n'y a pas une confrérie philanthropique, il n'y a pas en général une fondation philanthropique à Marseille où ne figure en lettres d'or le nom vénérable du grand Bienfaiteur, Zafiropoulos, qui en tout voulait être *grand*. Mais l'œuvre à laquelle Marseille voue sa plus haute estime est ce fabuleux asile de nuit, destiné à sauver du naufrage et de la diffamation des centaines de femmes et de jeunes filles pauvres ; investissement princier, Zafiropoulos s'est dit heureux d'en faire don à la Mairie de la grande ville de Marseille »³¹¹.

De son côté, *Le Sémaphore* rapporte la cérémonie de la pose de la première pierre de l'édifice, impliquant l'acte de donation du terrain et la somme nécessaire

309. Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 10 juillet 1884, le 18 juillet 1884 et le 29 juillet 1884.

310. P. ECHINARD, Léonidas Argenti, dans R. CATY, É. RICHARD, P. ECHINARD, *Les patrons du Second Empire*, op. cit., p. 47.

311. Rev. G. ZIGAVINOS, Étienne Zafiropoulos, que sa mémoire soit éternelle [Στεφάνου τοῦ Ζαφειρόπουλου αἰωνία ἡ μνήμη], *L'Exégète des Écritures Saintes* [Ὁ Ἐξηγητὴς τῶν Ἁγίων Γραφῶν], Quinzaine, le 30 novembre 1894, en grec. « Δὲν ὑπάρχει Σύλλογος, δὲν ὑπάρχει φιλανθρωπικὴ ἀδελφότης, δὲν ὑπάρχει φιλανθρωπικὸν ἐν γένει καθίδρυμα ἐν Μασσαλία ὅπου νὰ μὴ εἶναι ἐγγεγραμμένον τὸ σεπτὸν αὐτοῦ ὄνομα ὡς μεγάλου Εὐεργέτου, ὁ Ζαφειρόπουλος ἤθελε νὰ εἶναι πανταχοῦ μέγας. Ἀλλ' ἐκεῖνο δι' ὅπερ ἡ Μασσαλία εὐγνωμονεῖ καὶ θὰ εὐγνωμονῆ διὰ βίου εἶναι τὸ περικαλλὲς ἄσυλον τῆς νυκτός, ὅπερ σώζει ἀπὸ τοῦ ὀλέθρου καὶ τῆς δυσφημίας ἑκατοντάδας ὅλας ἀπόρων γυναικῶν καὶ νεανίδων, καὶ ὅπερ διὰ δαπάνης ὄντως ἡγεμονικῆς οἰκοδομησάμενος, ἐδώρησε χαίρων καὶ ἀγαλλόμενος εἰς τὴν δημαρχίαν τῆς μεγάλης πόλεως Μασσαλίας », notre traduction.

à la fondation de ce nouvel établissement humanitaire de la ville. Les drapeaux grecs et français flottent côte à côte pour l'occasion, et les dames de la haute société, en toilettes d'été, se mêlent aux patrons de la ville : Zafiropoulos, donateur et président d'honneur, et l'archimandrite de l'Église orthodoxe, Grégoire Zigavinos, qui prend tout naturellement place à la table d'honneur³¹².

Comme c'était dans les habitudes de la haute bourgeoisie du XIX^e siècle, mais aussi dans les traditions d'un hellénisme qui a toujours conféré à la femme un rôle capital au sein de la famille, au sens strict ou élargi du terme (comme les associations caritatives), Zafiropoulos sera secondé dans son œuvre de bienfaisance par sa femme et, après la mort de cette dernière, par les épouses ou les filles des familles Zarifis/Zafiropoulos de Marseille. Un membre de la famille raconte :

« Les hommes de la famille étaient administrateurs de la Société Marseillaise de Crédit, de la Sucrière St Louis, de la Land Bank d'Égypte [...] et autres. Les femmes patronnaient ou présidaient l'Asile de Nuit pour les Femmes, le Dispensaire des Enfants malades, la Pouponnière, l'Asile des Mères, la Bouchée de Pain, l'œuvre antituberculeuse. Il y avait une "salle Olga Zarifi" dans le pavillon pour enfants de l'Hôpital de la Conception, une "salle Nico Zarifi" au musée Cantini où l'oncle Nico légua sa collection de verreries »³¹³.

Apparaît ici nettement, outre la répartition des rôles entre hommes et femmes, la longue durée d'institutions d'ordre social et humanitaire, fondées pour une bonne part par Étienne Zafiropoulos lui-même.

Après sa mort³¹⁴ (en 1894), Marseille héritera d'une grande partie de sa fortune, que le détenteur avait lui-même évaluée dans son testament à 5.600.000 francs net, et ce, sans compter sa résidence privée en ville, où l'on ne comptait plus les sculptures, les tableaux, l'argenterie, les diamants, les meubles et autres œuvres d'art, le tout se chiffrant à plus de 2.000.000 de francs. Ces sommes, très considérables pour l'époque, furent consacrées à des projets humanitaires et éducatifs.

À Marseille, donc, Zafiropoulos lègue, entre autres sommes, 20.000 francs aux pauvres de la ville, pour que les paroisses puissent acheter du pain, de la viande et des vêtements ; 50.000 francs à chacun des asiles de nuit pour hommes

312. Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 1^{er} août 1889.

313. F. CHARLES-ROUX, *Je me souviens ...*, op. cit.

314. *Collection de la Bibliothèque Gennadios*, Dispositions testamentaires de M. Étienne Zafiropoulos ..., op. cit.

et pour femmes ; 25.000 francs aux enfants pauvres de Marseille et 20.000 francs à l'Académie de Marseille pour doter tous les deux ans une jeune orpheline³¹⁵. L'École supérieure de Commerce, dont Zafiropoulos fut l'un des fondateurs, recevra 10.000 francs pour encourager la performance scolaire des élèves les plus méritants. D'autres œuvres du secours social de Marseille seront aussi dotées d'environ 11.000 francs. Pour assurer la postérité de son nom dans les institutions de charité de la ville, il offre à l'Hôpital St-Jean de Dieu une somme de 12.000 francs pour l'entretien d'un lit portant son nom.

La générosité ayant toutefois ses limites, et pour éviter que la ville accapare une plus grande part de sa propriété, il prévient à haute voix et menace : « Dans le cas où le bureau de bienfaisance de Marseille exigerait, selon la loi, mes legs en sa faveur en partie ou en tout, j'annule tout ou partie de ces legs et j'ordonne que le montant en soit versé en faveur de l'hospice grec de Constantinople »³¹⁶ !

Les « rois grecs » de la ville agissent aussi, Nobeit Elias et Max Weber nous le rappellent, en « chefs charismatiques » auprès de la foule de Marseille. Assoiffés de toujours plus de prestige, et s'appuyant sur celui, primordial, qu'engendre leur pouvoir dans la ville, ils jouent magistralement de leur charisme et des aspirations populaires, manifestes ou inconscientes, n'omettant rien de ce que le passé, histoire ou légende, peut inspirer en matière de rêve ou d'aspirations symboliques. Ils cristallisent l'image de l'*autocrate*, capable d'incarner le rêve et la réalité dans une mise en scène soignée, digne des grands magiciens. Le bon peuple des spectateurs n'a plus qu'à s'agenouiller, admirer et applaudir³¹⁷.

Quand Napoléon III³¹⁸ et son épouse effectuent une visite officielle en septembre 1860, ce sont, parmi d'autres, des demoiselles grecques qui s'avancent vers sa Majesté l'Impératrice pour lui présenter leurs compliments et lui offrir des fleurs au moment de son arrivée à l'Hôtel de la préfecture. Apparition discrète de jeunes filles en robe blanche montante et sans coiffure, dont les noms sont, on ne va pas s'en étonner : Jenny Rodocanachis, Julie Vuross, Christine Pétrocochinos, Zizinias, Sechiaris et Baltazzis. Mise en scène, avons-nous dit : le

315. Ibid. ; aussi *Le Petit Marseillais*, le 26 octobre 1908.

316. *Collection de la Bibliothèque Gennadios*, Dispositions testamentaires de M. Étienne Zafiropoulos ..., op. cit.

317. Inspiré par N. ELIAS, *La société de cour*, op. cit., loc. cit., p. 121.

318. *Archives Départementales des Bouches-du-Rhône*, Voyages officiels et privés, 1860-1869, code 1 M 645 (1134).

blanc, symbole de pureté et d'espoir d'une jeunesse tournée vers son avenir et celui de la ville, et, allégorie du pouvoir local, le plus haut représentant de Marseille et de son élite, les uns et les autres intimement liés à cette domination souveraine qu'exercent et que représentent la préfecture et son personnel exécutif.

C'est toute la haute société qui organise et souscrit aux événements caritatifs appelés « cavalcades de charité ». C'est vrai pour la fête de la charité de 1868, aussi pour celle de 1879. Étienne Zafiroopoulos donne 1.000 francs, comme la Chambre de Commerce. Seule la ville de Marseille, avec 10.000 francs, dépasse cette somme. Comme c'est souvent le cas lors des levées de fonds, le comptoir Zarifis-Zafiroopoulos tient la trésorerie³¹⁹.

La fête de 1868 à Marseille restera dans les annales comme le prototype inégalable du très grand spectacle. La municipalité décide de faire revivre un grand moment de son histoire, soit l'entrée de François I, en 1533, dans la ville, rattachée depuis peu à la France (1481). *Le Sémaphore* décrit alors une ville consacrant trois pleines journées à retracer son histoire avec des défilés de chars et de cavaliers, son élite en costume d'époque jouant le rôle de la cour accompagnant le roi, avec atours et armures des seigneurs du XVI^e siècle. Tout l'Ancien Régime soudain ressuscité, rejoué par des notables devenus comédiens d'un jour et figurant les héritiers d'une aristocratie antérieure, celle de l'époque des rois. On ne peut ici passer outre à la description haute en couleur qu'en donne *Le Sémaphore* ; joignons-y la fine et opportune réflexion d'Adeline Daumard³²⁰, pour qui la longue durée, c'est aussi la durabilité de l'influence de l'aristocratie de l'Ancien Régime sur les moeurs, et parfois sur la structure même du comportement bourgeois :

« Bien avant que l'œuvre des organisateurs de la Cavalcade historique pût être présentée au public, le spectacle le plus animé, le plus attrayant de la grande pièce, était dans nos rues. Des flots pressés de populations, des étrangers nombreux accouraient dans la ville [...]. Chacun en suivait les détails, sur les places, le long des voies que devait parcourir la cavalcade historique, et où allaient s'arrêter ou passer les cortèges du roi François Ier arrivant à Marseille, et reçu dans la cité du seizième siècle, par les autorités dont s'enorgueillissait la Marseille de cette époque. [...] La grande fête va commencer. Le lendemain à onze heures, des flots de populations se dirigent vers les hauteurs de Long-Champ. Le cortège se met seulement en marche à midi

319. Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 7 avril 1868 ; le 9 avril 1868 ; le 11 avril 1868 ; le 9 avril 1879 et le 31 mai 1879.

320. A. DAUMARD, *Les bourgeois et la bourgeoisie ...*, op. cit., p. 116.

et demi. On aperçoit d'abord les gardes à cheval avec leur costume aux couleurs de Marseille, ils portent des tabars blancs avec croix bleue sur la poitrine et sont coiffés de casques étincelants. [...] [De] Nouveaux tambours aux costumes pleins d'originalité précèdent un troisième char, représentant la tour Sainte-Paule. La tour est défendue par quatre dames : à leurs pieds sont quatre soldats du connétable de Bourbon, accroupis et enchaînés. On distingue encore des panoplies, des boulets, divers engins de guerre. Tout cela est d'un saisissant effet. [...] Mais voici un personnage élégant caracolant sur son cheval et qui attire les regards, c'est le Prince d'Amour, représenté par M. Bédarrides fils, entouré de plusieurs hauts bourgeois, petite autorité de l'ancienne Phocée qui vient s'incliner devant le Roi. La musique de la ville, des gardes et des gens en livrée, le cavalier de Saint-Lazare [...] viennent à la file. [...] Enfin, des trompettes et un timbalier, des gardes et des gens de livrée précèdent les trois consuls [...] l'assesseur [...] et leurs valets de pied. [...] Les représentants de la ville et l'assesseur sont suivis par les conseillers de ville et des notables. [...] Deux chars, décorés avec soin, figurent encore dans ce cortège, pour rappeler le but de la fête. Surmontés de corbeilles gigantesques, ils reçoivent le produit de la quête. Devant, ces corbeilles on lit : *POUR LES PAUVRES, S'IL VOUS PLAÎT*, et du côté opposé : *POUR LES PAUVRES, MERCI*. Tandis que le cortège municipal se met en marche, le cortège royal [...] s'ébranle également et parcourt la ville, pour venir rejoindre le cortège de la municipalité. [...] Le roi se présente enfin en la personne de M. Alfred Gounelle, entouré de ses fils, les ducs d'Orléans et d'Angoulême. M. Rodocanachi tient, à droite du roi, la place du duc d'Orléans. [...] Ce groupe est d'un très grand effet. La foule des seigneurs ferme la marche. On sent d'abord, le duc de Vendôme, le comte de Saint-Pol, le duc de Montpensier, le prince de la Roche-sur-Yon [...] que représentent MM. [...] Léonidas Zarifi, Gustave Couve. [...] Malgré le vent et tous les ennuis qu'il occasionne dans notre aride Provence, la foule était énorme sur le parcours de la cavalcade et c'est par cent mille qu'il faudrait compter le nombre des personnes accourues sur le Prado et dans l'enceinte du Château Borelli. Vers deux heures et demie le cortège faisait son entrée dans le parc réservé. [...] Les tribunes de l'Hippodrome étaient pleines d'une foule élégante que l'intempérie n'avait pas effrayée. Les dames, de soie et de velours costumées, poudrées comme au siècle dernier, mais par l'effet de mistral, faisaient très bonne contenance. Au centre du champ de courses fourmillaient les spectateurs, par milliers et par milliers encore. La joie était générale. [...] Aussi les applaudissements ont-ils été unanimes, quand le cortège défilant devant les tribunes, on a pu revoir de plus près ces groupes nombreux de brillants cavaliers, dont la parfaite bonne grâce, aussi bien que l'élégance et la richesse des costumes, méritaient les plus grands éloges »³²¹.

321. Fêtes de charité, *Le Sémaphore de Marseille*, le 13-14 avril 1868.

CHAPITRE II

RÉSEAUX LOCAUX, RÉSEAUX INTERNATIONAUX

De grands réseaux commerciaux d'une envergure internationale fondés sur des liens familiaux forts : voilà le secret du dynamisme de la haute bourgeoisie grecque implantée à Marseille. Dotés de comptoirs disséminés entre la mer Noire, le Proche-Orient et les grands ports de la Méditerranée occidentale, les Grecs assurent une partie très considérable du trafic maritime entre l'Occident et l'Orient, Marseille étant l'une de leur base principale de négoce. Ainsi, selon Pierre Echinard³²², au début des années 1860, ils possèdent plus de 500 maisons de commerce en Europe de l'Ouest, et Marseille à elle seule, deuxième derrière Trieste, en compte une centaine.

En 1860, l'inspecteur de la Banque de France constate :

« On ne peut désigner ces différentes maisons grecques sous une dénomination quelconque, telle que Banquiers, Armateurs, Marchands de soie, ou tout autre. Ils sont tout cela à la fois, s'élevant aux plus hautes transactions et ne négligeant pas la plus ordinaire [...]. Ils sont les intermédiaires nécessaires entre les nations chrétiennes, industrielles et progressives, et ces multitudes mahométanes, denses ou clairsemées, qui peuplent ces régions entrecoupées de déserts où s'étendait l'ancien empire d'Orient des Romains. À l'Est et à l'Ouest de la Méditerranée, à Constantinople et à Marseille sont les sièges principaux de leurs affaires, et cette dernière place tend par leur fait à devenir le point où viendra se sonder la balance générale du commerce de l'Orient et de l'Occident »³²³.

Autre observateur de la réalité marseillaise au milieu du XIX^e siècle, François Mazuy donne de la situation un aperçu pittoresque :

« Quelqu'un s'est-il jamais avisé de réclamer à Marseille contre certain monopole que les Grecs exercent depuis grand nombre d'années, monopole qui ne tend à

322. P. ECHINARD, 1840-1900 : Marseille à l'heure grecque, *Le Méridional*, le 24 mars 1996.

323. L. CORDIER, Rapport d'inspection de 1860, dans Rapports d'inspection, Marseille 1858-1890, *Archives de la Banque de France*, Paris.

rien moins qu'à ne pas laisser aux Marseillais une baie de la mer Noire, de la mer d'Azov, pas un îlot du Danube à exploiter ? Pas du tout [...]. Grâce à la probité, à l'activité dont les chefs de ces maisons grecques ont fait preuve à l'époque où ils étaient les représentants ou les associés des riches propriétaires d'Odessa, de Taganrog et de l'Égypte, ils sont parvenus à faire refluer vers nous ces vastes greniers du Danube auxquels l'Europe a toujours recours au moment de ses grandes disettes »³²⁴.

Pour comprendre l'admiration qui pointe dans ces deux témoignages, il suffit de penser au fait que la grande histoire du XIX^e et du début du XX^e siècle, c'est celle du blé, importé puis exporté à une vaste échelle et sur de longues distances. Le blé, disait Braudel, ce « personnage envahissant »³²⁵. Le blé : quasi monopole d'une poignée de familles grecques qui ont la haute main sur ce commerce convoité, objet des plus folles spéculations, surtout au moment des disettes et des crises, frayeur de la Méditerranée occidentale et même de tout l'Occident.

Ce fut le cas lors des crises frumentaires et des mauvaises récoltes des années 1846-1847, de 1853 et de 1868. En 1846-1847, la moisson en France et dans toute la Méditerranée occidentale est tellement désastreuse, qu'on redoute une famine généralisée. Ce sont les importations en masse du blé d'Odessa³²⁶, de Marioupol, de Taganrog et d'autres ports de la mer Noire qui sauvent Marseille du désastre, à la grande satisfaction des négociants et armateurs grecs, qui voient les prix flamber !

L'année 1868 s'annonce catastrophique pour les récoltes marseillaises. Adolphe Barlatier, directeur du *Sémaphore*, tire la sonnette d'alarme auprès de ses lecteurs, anticipant sur la panique à venir : « Sécheresse ! tel est le mot, ou pour mieux dire, l'exclamation que nous entendons tous les jours prononcer avec tristesse [...]. Car cette sécheresse crée actuellement à nos champs une situation fort inquiétante, et laisse entrevoir un avenir peu riant pour les récoltes et même pour les besoins de la vie »³²⁷. Les comptoirs grecs de la ville interviennent à nouveau, pour assurer cette fois-ci 71% de l'approvisionnement marseillais en céréales³²⁸.

324. F. MAZUY, *Essai historique sur les mœurs et coutumes de Marseille ...*, op. cit., p. 251.

325. F. BRAUDEL, *Civilisation matérielle ...*, op. cit., p. 546.

326. Sur l'exportation massive de blé depuis le port d'Odessa, voir V. KARDASIS, *Les Grecs de la Russie méridionale ...* [Ἑλληνες ὁμογενεῖς στὴ Νότια Ρωσία ...], op. cit.

327. Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 9 avril 1868.

328. P. GUIRAL, *Marseille et la Grèce, du XIX^e siècle à nos jours, L'Hellénisme à l'étranger* [Ὁ Ἑλληνισμὸς εἰς τὸ ἐξωτερικόν], Berlin 1968, p. 506.

Ce sont d'ailleurs ces crises alimentaires de la première partie du siècle, qui font paraître les Grecs comme acteurs déterminants dans l'économie de la ville-port. Entre 1840 et 1870, le nombre de leurs firmes est multiplié par deux, grâce aux nouveaux arrivants et aux investissements des entrepreneurs déjà sur place. C'est l'époque où les néo-phanariotes Étienne Zafiroopoulos et Périclès Zarifis implantent ce qui sera la célèbre firme « Z/Z », et où un autre néo-phanariote, Constantin Mélas, auteur du livre à succès *Manuel commercial*, devient l'un des représentants de la compagnie familiale. En 1870, les Rodocanachis³²⁹ ont, de leur côté, multiplié par neuf le nombre de leurs établissements.

Dès que les Grecs de Marseille deviennent aux yeux de tous les monarques du blé, les ramifications internationales de leurs puissants réseaux commencent à inquiéter leurs concurrents. Les Chiotes, surtout, ont la réputation d'être « les Anglais de la Méditerranée »³³⁰ – le philhellène français Edmond Desmazes les nomme les « Yankees de l'Europe », expliquant : « La Grèce moderne ne pouvant fonder des villes, fonde des comptoirs partout à l'étranger. L'Angleterre s'en est émue dernièrement. Peuple de marins et de commerçants, ainsi que jadis, [les Hellènes] inquiètent la grosse Albion »³³¹.

Pour bien comprendre les stratégies commerciales, en particulier celles des Chiotes, qui dominent le grand négoce, il faut, une fois encore, voir Marseille comme maillon d'une chaîne de comptoirs qui va de la mer Noire à l'Angleterre, englobant aussi les Indes et Tabriz, en Perse, grâce aux entreprises des Rallis. Avec raison, Gelina Harlaftis qualifie la période allant de 1830 à la fin des années 1860 de « phase chiote »³³², dont le filet international, on l'a vu, s'est mis en place, puis étendu, dès le milieu du XVIII^e siècle.

Ce réseau chiote est composé dans les années 1830 d'environ soixante familles, dont une vingtaine de membres dirigent des comptoirs ou des agences à Marseille. Chaque maison commerciale fonctionne comme nos multinationales actuelles : la compagnie mère, dirigée par un homme fort, incontestablement compétent, est installée dans une ville-clé et possède plusieurs agences dans

329. A. MANDILARA, *The Greek business community ...*, op. cit., p. 151.

330. P. LERIS, La colonie grecque de Marseille, dans *Le Sémaphore de Marseille*, 1^{er} et 6 octobre 1913.

331. E. DESMAZES, Les Musulmans candiotes, *L'Indépendance Hellénique*, jeudi le 6 février 1868.

332. G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque... [Ιστορία της ελληνόκτητης ναυτιλίας ...]*, op. cit., p. 127-172.

d'autres villes dirigées par les fils, neveux, oncles et autres membres de la parenté, tous associés à la compagnie mère³³³.

Suivant un dicton du milieu du siècle³³⁴, « Il faut sept Génois pour faire un Juif et sept Juifs pour faire un Chiote ». C'est dire la haute estime en laquelle sont tenus ces négociants dans le monde du commerce. Derrière cette réputation de réussite, apparaît une mentalité commerçante commune, faite d'intransigeance et fondée sur certaines règles : le culte du chef, une stricte hiérarchie où priment l'obéissance aveugle aux ordres jamais discutés des supérieurs, la discipline, et un sens aigu de l'économie, en affaires comme dans la vie privée des employés. Le Chiote Syngros le confirme à sa manière très explicite :

« À cette époque-là, se sont constituées dans l'Anatolie [Est] des compagnies de gros commerçants, la plupart Chiotes, qui pendant une cinquantaine d'années, ont eu la haute main sur le grand commerce de toute l'Anatolie avec l'Occident [...] Selon moi, il faut l'attribuer principalement au respect de tous pour le chef, une obéissance aveugle, et une conviction généralisée que l'inférieur est inférieur à tous égards ; aussi, à l'obsession de l'économie dans chaque dépense de chaque agence, de chaque directeur, et ce, jusque dans la vie de tous les jours. Un seul mot d'ordre pour tous : économie, et sobriété du train de vie »³³⁵.

Cette discipline à l'intérieur d'une hiérarchie, on l'a vu, les Chiotes l'apprennent très tôt, en débutant comme apprentis dans l'entreprise familiale ou dans une autre agence chiote. Il s'agit avant tout de « les mater ». Aucun traitement de faveur, même pour ces fils de grands patrons. Chacun est promu graduellement suivant ses capacités, ses compétences et les sacrifices avisés qu'il sait faire pour le plus grand bien de la compagnie.

Toujours dans les années 1850, la correspondance épistolaire est le seul moyen de communiquer au sein du réseau. Mais les transports sont lents. Les

333. Ibid., p. 134, 145.

334. N. D. FUSTEL DE COULANGES, *Mémoires sur l'île de Chio*, Paris 1857, p. 36.

335. A. SYNGROS, *Mémoires [Απομνημονεύματα]*, op. cit., p. 122. « Κατ' ἐκεῖνην τὴν ἐποχὴν συνεκροτοῦντο αἱ ἑταιρεῖαι τῶν λεγομένων μεγαλεμπόρων τῆς Ἀνατολῆς, τῶν πλείστων Χίων, κρατησάντων ἐπὶ ἡμισυν περίπου αἰῶνα τὸ μέγα ἐμπόριον τῆς ὅλης Ἀνατολῆς μετὰ τῆς Δύσεως. [...] Κατ' ἐμὲ ἡ κυρία τούτου αἰτία καὶ βᾶσις ἦτο ἡ ἀναγνώρισις παρ' ὄλων τῶν συνεταίρων μιᾶς προεχούσης κεφαλῆς καὶ ἡ ὑποταγὴ ἀνεπιφυλάκτως εἰς αὐτήν, ἡ γενικὴ ὄντως πειθαρχία τοῦ κατωτέρου διανοητικῶς πρὸς τὸν ἀνώτερον καὶ κατὰ δεύτερον λόγον ἡ ἐν πᾶσιν οἰκονομία εἰς τε τὰ καθόλου ἔξοδα ἐκάστου τῶν καταστημάτων καὶ ἐκάστου τῶν διευθυνόντων αὐτὰ ὡς πρὸς τὰς βιοτικὰς αὐτῶν δαπάνας, πρόσθετες καὶ τὴν αὐτάρκειαν τῶν ὑπαλλήλων ἠθικὴν τε καὶ ὕλικήν ».

bateaux à vapeur, encore rares, partent une fois par semaine et le voyage est long. Il faut environ cinq jours pour aller de Marseille à Constantinople. Et puis les timbres n'existent pas, chaque pli ou colis coûte très cher. Dépendant du poids et de la distance, nous informe un témoin de l'époque³³⁶, une lettre se voit imposer de lourdes taxes postales.

Cependant, une information rapide et une communication efficace sont le cœur du grand commerce. Mais que faire, alors ? Pour compenser la lenteur du processus, les Chiotès écrivent beaucoup et utilisent souvent les services des agents de l'entreprise présents dans les villes-ports, ou de passagers de confiance. Rédiger et recevoir un abondant courrier s'imposent donc, tout comme la collecte régulière de renseignements officieux émanant de tout le réseau d'information. D'ailleurs, la cellule familiale en tant que telle, forte et souple à la fois, est ainsi faite que ses membres puissent librement et fréquemment se déplacer un peu partout pour des raisons avant tout liées aux intérêts de la compagnie.

Qui dit correspondance commerciale de longue durée dit lettre officielle. Chaque envoi en effet contient des renseignements précis sur la hausse ou la baisse des prix, sur la quantité de biens produits et leur consommation, sur les bonnes affaires du moment, les comptoirs du réseau, les concurrents. Flux capital d'informations de tous types, le secret doit être garanti par la confiance inspirée par les liens du sang ou par des collaborations privilégiées entre associés.

Lorsqu'en 1857, Syngros empoche un profit de 50% sur le commerce du cocon revendu à Marseille, son collaborateur marseillais, Georges Pétrocochinis, apprenant la grande nouvelle, lui répond : « [...] pour la prochaine récolte, tu achètes tout le produit de la Turquie européenne et asiatique ! (ni plus ni moins) [...] tiens le secret autant que tu peux. Tout ce qu'on peut bouffer, on le bouffera. La concurrence se réveillera vite »³³⁷.

Autre secret de la réussite des négociants chiotes : la cohésion familiale et l'endogamie. Ils aiment avec passion leur île d'origine, Chios, et, sauf en de rares exceptions, ils ne font confiance et ne traitent qu'avec des Chiotes. Chaque communauté grecque de la diaspora est d'ailleurs divisée entre Chiotes et

336. D. VIKÉLAS, *Ma vie* [Ἡ ζωὴ μου], op. cit., p. 315.

337. A. SYNGROS, *Mémoires* [Απομνημονεύματα], I, op. cit., p. 278. « [...] τὴν προσεχῆ ἐσοδείαν ἀγόρασε ὅλον τὸ προϊόν τῆς Εὐρωπαϊκῆς καὶ Ἀσιατικῆς Τουρκίας ! (τίποτε ὀλιγώτερον τίποτε περισσότερον) [...] φύλαξε μυστικὸν ὅσον εἰμπορεῖς, ὅσον τὸ φάμε τὸ φάγαμε, γρήγορα θὰ ξυπνήσῃ ὁ συναγωνισμὸς ».

non-Chiotes. Les Grecs venant d'ailleurs reconnaissent la nette supériorité des Chiotes en matière de commerce, sans avoir véritablement le choix d'en faire partie ou non. Ils savent aussi repérer celui que les Chiotes de la communauté locale identifient avec respect et soumission comme chef négociant au sein de la pyramide hiérarchique³³⁸.

Par ailleurs, des barrières quasi-étanches séparent les deux communautés. Dans une maison chiote, les invités grecs des autres régions brillent par leur absence et inversement. Ils sont tellement rares, que Syngros note, étonné, qu'en 1870 Basile Mélas a fait une entorse à cette « règle d'or » en invitant chez lui des Chiotes avec qui il entretenait des relations amicales très étroites³³⁹.

Jusqu'à la fin des années 1860 et au début des années 1870, les mariages avec d'autres Grecs sont rares ; advenant le cas, toute la société hellénique locale et internationale en fait son premier sujet de conversation. Ainsi Périclès Zarifis, le Néo-phanariote constantinopolitain, qui décide, en janvier 1871, de se marier avec la Chiote Fanny Rodocanachis. Scandale dans la communauté grecque de Marseille : « ça ne se fait pas », c'est une « trahison » de se marier avec un « étranger »³⁴⁰ !

Forte endogamie, dès lors, qu'expliquent les moyens de communication de l'époque et la proximité de la parenté, une commune origine insulaire impliquant en outre un même bagage de coutumes, traditions et mœurs ; ce sont là des facteurs décisifs, d'ordre géographique, social et culturel, qui constituent l'armature des réseaux et leur impriment le sceau de la solidarité et de la confiance mutuelle. Vikélas en donne un aperçu dans son roman biographique consacré au négociant Lucas Rallis :

« Voilà donc ce qu'était la coutume à Chios. Chaque famille visait une alliance avec des pairs. Vu le nombre restreint des élus, la compétition en vue d'arrangements matrimoniaux convenables commençait tôt ; l'aristocratie constituant un milieu très fermé, exclusif, et les Chiotes vivant dans un cercle restreint, on se mariait obligatoirement entre proches parents. [...] À cette époque-là, les jeunes étaient soumis aux anciens, et c'était là une coutume en quelque sorte naturelle qui ne souffrait

338. D. VIKÉLAS, *Ma vie* [Ἡ ζωὴ μου], op. cit., p. 329.

339. A. SYNGROS, *Mémoires* [Ἀπομνημονεύματα], III, op. cit., p. 53.

340. Baptêmes et mariages dans l'Église Orthodoxe de Marseille, *Archives de l'Église Orthodoxe de Marseille*, en grec ; *Entretien avec Christopher Long*, journaliste, descendant des familles Zarifis et Vlastos, Paris, mai 2002.

aucune discussion. Discipline et bonne entente étaient les fondements des familles dynastiques, et les liens du mariage un multiplicateur de leur influence. Voilà une explication de la réussite de Chiotes [...] »³⁴¹.

« Famille » doit être pris en un sens très large, obéissant à une dynamique « expansionniste », suivant les termes fort judicieux de Despina Vlami³⁴². La famille, ce sont les parents proches, puis de plus en plus éloignés : frères, oncles, cousins etc. ; puis les parents par alliance, enfin les alliés comme les associés, les protégés, les apprentis, tous ces gens cohabitant parfois dans la résidence même de leurs supérieurs. Ces derniers peuvent ne pas être Chiotes, mais ils doivent être introduits dans le réseau par des Chiotes, ou pouvoir prouver une parenté chiote.

Les archives de l'Église orthodoxe de Marseille contiennent des trésors sur cette question de l'endogamie entre grandes familles du réseau chiote. Une observation religieuse intéressante : suivant la tradition orthodoxe, le témoin d'un mariage et d'un baptême joue un rôle central dans ce que l'on peut appeler la « parenté spirituelle »³⁴³. En tant que guide et conseiller bienveillant du couple et de l'enfant, le (ou la) témoin devient un nouveau membre de la famille et de ses alliances. Son nom, *κουμπάρος* (témoin), veut rappeler tout le respect dû à sa fonction.

Nombreux sont les exemples d'alliances matrimoniales contractées à des fins économiques. Ainsi, en 1832, le mariage à l'église orthodoxe de Marseille entre André Argentis et Loula Rallis scelle l'association de deux familles de négociants. Deux ans plus tard, leur fils, Nicolas, aura pour parrain leur influent parent, Auguste Rallis. Au sein du réseau international chiote, les Argentis sont déjà liés au premier degré avec les Rodocanachis, les Schilizzis et les Négrépon-te, et les Rallis avec plus de vingt-quatre familles, soit avec un peu plus du tiers

341. D. VIKÉLAS, *Loukis Laras* [*Λουκής Λάρας*], op. cit., p. 175-177. « Τοιαῦτα ἦσαν τῆς Χίου τὰ ἔθιμα. Ἐκάστη οἰκογένεια ἐπεδίωκε τὴν μετὰ ὁμοτίμων ἐπιμιξίαν, ἐπειδὴ δὲ ὁ ἀριθμὸς τῶν ἐκλεκτῶν ἦτο περιωρισμένος, ἤρχιζε πρῶτιμος ὁ συναγωνισμὸς πρὸς συνδυασμὸν καταλλήλων συγγοικεσίων, ἢ δ' ἀριστοκρατικῆ τῶν συμβαλλομένων ἀποκλειστικότης καὶ τὸ στενὸν τοῦ Χιακοῦ κύκλου ἔφερον ἐξ ἀνάγκης τοὺς μεταξὺ στενῶν συγγενῶν ἐπὶ τέλους γάμους. Τότε οἱ νεώτεροι ἤγοντο ὑπὸ τῶν πρεσβυτέρων, ἐθεώρουν δὲ τοῦτο ὡς πρᾶγμα φυσικὸν καὶ μὴ ἐπιδεχόμενον συζήτησιν. Διὰ τῆς πειθαρχίας ἐκείνης καὶ διὰ τῆς συμπνοίας ἡ οἰκογένεια ἀπετελεῖτο ἰσχυρά, ἐπηύξανε δὲ τὴν δύναμίν της ὁ σύνδεσμος τῶν ἐπιμιξιών. Εἶναι καὶ τοῦτο μία ἐξήγησις τῆς ἐπιτυχίας τῶν Χίων [...] ».

342. D. VLAMI, *Le florin, le blé ...* [*Τὸ φιορίνι, τὸ σιτάρι ...*], op. cit., p. 419.

343. Ibid., p. 452.

des membres du réseau. En 1843, Étienne Sechiaris épouse une Rodocanachis (Sevasti), et les témoins sont le couple Léonidas Argentis et Julie Rallis, ce qui a pour effet de concrétiser une nouvelle alliance entre quatre puissants négociants. En 1857, Démétrius Pétrocochinos épouse sa bien-aimée Cléopâtre Galatti et prend pour témoin Pandias Agélastos. Une descendante, Esméralda Galatti, se mariera en 1902 avec le prince Emmanuel Ypsilantis, associant une fois de plus un Néo-phanariote à une grande fortune du grand commerce. En 1848, Théodore Rodocanachis et Cléopâtre Zizinias se lient maritalement, rapprochant du même coup les deux plus importantes maisons de commerce de Marseille. En 1852, leur fille Elisabeth aura pour parrain son grand-père Zizinias. Par le biais d'autres alliances matrimoniales, dans la ville ou ailleurs, les Zizinias se lient à au moins cinq autres grandes familles chiotes. Enfin, pour montrer jusqu'où peuvent aller les alliances entre parents souvent très proches, on rappellera qu'en 1869, Marie Rodocanachis épouse un autre Rodocanachis, Emmanuel, qui se trouve être son propre neveu³⁴⁴.

En Méditerranée occidentale, Marseille, on le sait, est le plus grand port assurant le transit de marchandises vers l'Orient. Les maisons grecques y prédominent. Selon Harlaftis³⁴⁵, les Grecs de la ville détiennent plus du tiers du négoce et de la navigation avec la Méditerranée de l'Est et la mer Noire. À l'autre extrémité du réseau, se trouve Odessa, cœur des exportations des céréales. Les comptoirs chiotes dominent largement le commerce intermédiaire de ce port, terminus de toutes les céréales de la mer Noire, incluant la mer d'Azov, et point de départ de leur exportation vers l'Ouest.

Le point fort de la stratégie commerciale chiote³⁴⁶ est de court-circuiter la concurrence occidentale en éliminant tous les intermédiaires ; ils ne la redoutent pas et peuvent s'en dispenser puisqu'ils traitent directement avec les petits producteurs de « l'hinterland », et donc à des prix très bas. Parallèlement au réseau

344. Baptêmes et mariages, art. cit. ; *Archives privées de la famille Pétrocochinos* ; sur la parenté de premier degré du réseau chiote, entre 1820 et 1860, voir G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [Ιστορία της ελληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit., p. 508-511 ; sur la parenté entre les deux Rodocanachis (Emmanuel et Marie), voir V. KARDASIS, *Les Grecs de la Russie méridionale ...* [Έλληνες όμογενείς στη Νότια Ρωσία ...], op. cit., p. 203-204.

345. G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [Ιστορία της ελληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit., p. 134.

346. Ibid., p. 152 ; V. KARDASIS, *Les Grecs de la Russie méridionale ...* [Έλληνες όμογενείς στη Νότια Ρωσία ...], op. cit.

extérieur, s'active un réseau d'agents locaux de l'arrière-pays qui travaillent pour les intérêts des négociants. Tout comme la majorité des négociants chiotes, les agents installés dans ces régions connaissent bien les coutumes orientales, très similaires à celles de leurs origines, ainsi que les dialectes utilisés. N'oublions pas que les côtes du Pont-Euxin, dès le dernier quart du XVIII^e siècle, foisonnent de populations hellènes qui assurent l'harmonisation des échanges et des réseaux en place.

« La prospérité du commerce grec fit de Marseille le premier marché aux céréales »³⁴⁷. *Le Sémaphore* donne ici un bon aperçu des transactions entre négociants grecs ayant œuvré tout au long du siècle à l'approvisionnement de la ville, de la France et de ses colonies. Mais, en témoin précieux des activités commerciales et maritimes de Marseille, il s'intéresse aussi, chaque semaine, au détail des volumes et des arrivages. Ses données sont précises : ainsi lorsqu'il relève qu'en 1861, les importations de céréales comme le blé, le seigle, le maïs, l'orge et l'avoine atteignent le volume important des 11.843,756 quintaux métriques³⁴⁸.

« Grenier de la France », Marseille reçoit à l'époque d'énormes quantités de grains : elle en tire fierté et prospérité. On connaît leur principale origine : l'Empire ottoman et les provinces russes de la mer Noire³⁴⁹, territoires sous contrôle chiote. Mais la ville est aussi un grand port pour d'autres transits internationaux, comme le conclut ce même journaliste quelques jours plus tard, cette fois au sujet des farines :

« Le chiffre de nos exportations de farines est bien petit en comparaison du total des envois de la France à l'étranger [...]. Mais il ne faut pas perdre de vue que les exportations de farines par nos ports de l'Océan et de la Manche sont dues en grande partie aux opérations commerciales de Marseille, grâce au mécanisme de l'admission temporaire qui permet d'exporter par l'Ouest, par le Nord et par l'Est de la France des quantités de farines équivalentes aux quantités de grains mises à la consommation dans notre port »³⁵⁰.

347. G. VARLAN, Le capitalisme hellénique à Marseille, *Le Sémaphore de Marseille*, le 9 septembre 1913.

348. E. AUDOUARD, Le commerce de Marseille en 1867, I, *Le Sémaphore de Marseille*, le 4 mars 1868.

349. Ibid. ; E. AUDOUARD, Le commerce de Marseille en 1867, II, *Le Sémaphore de Marseille*, le 6 mars 1868.

350. E. AUDOUARD, Le commerce de Marseille en 1867, III, *Le Sémaphore de Marseille*, le 12 mars 1868.

Voyons maintenant par le biais de quelques négociants renommés comment ce système commercial fonctionne. Les Rodocanachis sont « la grande famille archontale » de Chios, dont les ascendants remontent jusqu'à Byzance. Certains avaient péri lors du massacre de 1822, à Chios et à Constantinople. D'autres membres de la famille s'étaient peu auparavant installés à Livourne et à Odessa, où ils avaient établi des comptoirs. Ils prennent pied à Marseille en 1822, puis un peu plus tard à Londres, à Syra et, une fois calmée la tempête, de nouveau à Chios. Négociants et aussi armateurs, les frères Rodocanachis investissent surtout dans le grand commerce du blé.

Partout où les entreprises des Rodocanachis s'enracinent, elles se hissent parmi les cinq premières de la ville. Suivant le système chiote, la famille dirige une maison de commerce, bientôt internationale, avec des implantations à Constantinople, Trieste, Paris, Rostov et Taganrog ; ses responsables sont les fils des frères Rodocanachis, les neveux ou les gendres. Jusqu'à la fin des années 1860, les Rodocanachis, c'est une dynastie qui, outre la proche parenté, affiche des alliances matrimoniales avec vingt et une³⁵¹ autres familles chiotes, soit environ un autre tiers du réseau originel de l'île.

À Marseille, la « Rodocanachis fils et Cie »³⁵² est sous la direction d'Emmanuel Rodocanachis. À partir de la crise frumentaire de 1832, le commerce intermédiaire des céréales avec la Méditerranée orientale et la mer Noire se renforce à un point tel, qu'en 1838 le patron de la maison marseillaise se voit conférer le titre du « roi du blé » de ce port occidental. En d'autres termes, le comptoir de Marseille est le plus gros importateur de blé russe. En 1840, il est toujours le premier parmi les comptoirs français ou grecs de la ville, et Rodocanachis possède sa propre flotte. Toujours cette même année, l'entreprise affrète 48 bateaux, ce qui constitue un événement pour l'époque. Avec leur cargaison de blé, ces navires quittent les ports d'Odessa, Braila, Constantinople, Galati, Berdiansk, Smyrne et Taganrog avec, comme destination, les entrepôts du port de Marseille, dont les comptoirs importent aussi d'Orient la soie, le cuivre et diverses matières premières.

351. G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [Ἱστορία τῆς ἐλληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit., p. 510.

352. P. ECHINARD, Paul Rodocanachi, dans R. CATY, É. RICHARD, P. ECHINARD, *Les patrons du Second Empire*, op. cit., p. 248 ; V. KARDASIS, *Les Grecs de la Russie méridionale ...* [Ἑλληνες ὁμογενεῖς στὴ Νότια Ρωσία ...], op. cit., p. 208 ; G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [Ἱστορία τῆς ἐλληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit., p. 136-137 ; A. MANDILARA, *The Greek business community ...*, op. cit., p. 231-233.

Il n'est donc pas étonnant que le maire de Marseille rédige ce mot à l'intention du préfet des Bouches du Rhône, l'informant du désir d'Emmanuel Rodocanachis d'obtenir la naturalisation française : « Quant aux renseignements [...] sur la position commerciale et sur la conduite du Sieur Rodocanachis, je vous déclare avec plaisir [...] que la moralité privée et commerciale est excellente, qu'il jouit comme négociant et sous le Rapport du Crédit d'une réputation de première ligne et qu'il mérite d'obtenir la Naturalisation qu'il sollicite »³⁵³. La naturalisation est obtenue l'année même (en 1833).

À sa mort en 1855, Emmanuel Rodocanachis laisse une succession d'environ 1.400.000 francs, incluant plusieurs immeubles dans Marseille. Ses deux fils, Théodore et Paul, prennent le relais. Négociants et armateurs, les deux frères volent bientôt de leurs propres ailes, prennent leurs distances par rapport au siège social et fondent une nouvelle succursale du nom de « Rodocanachis frères ». La raison de cette indépendance réside peut être dans le mariage de Théodore avec Cléopâtre Ziziniak, famille détenant une position prépondérante non seulement à Marseille, mais aussi à Alexandrie, où elle a l'oreille des hauts responsables égyptiens.

Les Rodocanachis font vite leur ascension dans la haute société d'Alexandrie. Des témoins s'en souviennent. La toute jeune Pénélope Delta³⁵⁴, à l'époque encore Bénakis, est éblouie par la sublime épouse Rodocanachis, née Synadinou, lors d'un bal masqué donné par les Bénakis en 1887, à Alexandrie. Soirée mémorable où défile le fleuron de la haute société et, pour Pénélope, un véritable « conte de fée ». Syngros³⁵⁵ se rappelle plutôt Théodore Rodocanachis, de Constantinople, auprès de qui il a fait son apprentissage, et qui s'est lui aussi expatrié plus tard à Alexandrie, où il a vu doubler sa fortune.

Une précision ici s'impose. Les annales ont tendance à retenir les réussites, tout en reléguant aux oubliettes de l'histoire les nombreux échecs ou déceptions occasionnés par l'environnement tantôt familial tantôt financier. Et c'est là le mérite des anecdotes rapportées par des chroniqueurs comme Syngros : elles rappellent que ces hommes, ces femmes, faits de sang, de chair et d'os, ne diffèrent en rien de notre commune humanité. Leurs rêves, leurs émotions, leurs ambitions sont les nôtres. Ainsi Théodore Rodocanachis, qui à un âge avancé,

353. Naturalisations – Admissions à domicile (1805-1871), *Archives Départementales des Bouches-du-Rhône*.

354. P. DELTA, *Premiers souvenirs [Πρώτες ἐνθυμήσεις]*, op. cit., p. 166.

355. A. SYNGROS, *Mémoires [Ἀπομνημονεύματα]*, I, op. cit., p. 83.

interrompant sa retraite bien méritée de Chios, doit retourner en Égypte pour administrer les dépenses familiales et sauver son comptoir de la piètre gestion de ses affaires par ses successeurs.

La carrière de Théodore Rodocanachis, d'Odessa, frère d'Emmanuel, installé à Marseille, est de part en part une histoire de bonheur³⁵⁶. Il arrive à Odessa en 1819, à l'âge de vingt-deux ans. C'est l'époque où la nouvelle Russie s'octroie un rôle majeur dans le grand commerce de transit de blé, Odessa étant devenue le grenier de l'Occident européen. Le comptoir de Théodore connaît une expansion soutenue. Il rejoint bientôt le peloton de tête des grandes entreprises. Résultat : jusqu'aux années 1860, cette maison de commerce et quatre entreprises grecques d'Odessa contrôlent environ le quart du commerce extérieur de la ville³⁵⁷. Armateur, Théodore veille aussi à ses intérêts en matière de commerce international, dont la flotte reliant les ports d'Odessa, de Crimée et du Caucase³⁵⁸ constitue le fer de lance.

Et comme un bon mariage est une assurance pour l'avenir de la compagnie et du réseau, Théodore épouse en 1828 une Galatti (certains disent une Mavrocordatos³⁵⁹) et deux de ses filles se marient plus tard, l'une (Iphigénie) avec Pandias Agélastos, de Marseille, et l'autre (Ariane) avec le Néo-phanariote Nicolas Mavrocordatos d'Odessa, tout-puissants négociants chiotes³⁶⁰. Il faut connaître les usages russes de l'époque, alliant l'étrange au terrifiant, pour bien comprendre la position de Théodore Rodocanachis : sa fortune, un capital de 2.500.000 roubles, lui confère le statut de négociant de « première catégorie » (il y en a trois). Du même coup, outre le droit qu'il se voit octroyé de vaquer aux multiples occupations de son réseau d'entreprises, il échappe, est-il précisé, à toute possibilité de châtement physique ! Lui est aussi accordé de se déplacer dans une voiture tirée par deux chevaux³⁶¹.

356. On consultera avec grand intérêt les remarques admiratives de Syngros à l'endroit de Théodore Rodocanachis dans A. SYNGROS, *Mémoires* [Απομνημονεύματα], II, op. cit., p. 271.

357. K. AVGITIDIS, *Le monde commercial grec ...* [Ὁ ἑλληνικὸς ἐμπορικὸς κόσμος ...], op. cit. ; V. KARDASIS, *Les Grecs de la Russie méridionale ...* [Ἑλληνες ὁμογενεῖς στὴ Νότια Ρωσία ...], op. cit., p. 205.

358. K. AVGITIDIS, *Le monde commercial grec ...* [Ὁ ἑλληνικὸς ἐμπορικὸς κόσμος ...], op. cit., p. 213.

359. Selon K. Avgitidis, qui a consulté les archives de l'Église orthodoxe d'Odessa, l'épouse de Théodore Rodocanachi appartient à la famille Mavrocordatos, et non à la famille Galatti.

360. M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique ...*, op. cit., p. 319 ; K. AVGITIDIS, *Le monde commercial grec ...* [Ὁ ἑλληνικὸς ἐμπορικὸς κόσμος ...], op. cit., p. 129-130.

361. C. K. PAPOULIDIS, *Les Grecs de la Russie ...* [Οἱ Ἑλληνες τῆς Ρωσίας ...], art. cit. ; K. AVGITIDIS, *Le monde commercial grec ...* [Ὁ ἑλληνικὸς ἐμπορικὸς κόσμος ...], op. cit., p. 228.

Quant à la famille Rallis, ses activités sont si bourdonnantes et diversifiées, qu'elles ont inspiré des écrivains comme Démétrios Vikélas, qui pour son roman *Loukis Laras* s'est inspiré de la vie du négociant Lucas Rallis³⁶², patron du comptoir de Manchester, et co-gestionnaire du siège social de Londres. Comme les Rodocanachis, les Rallis sont une « grande famille » de l'île de Chios, et leurs origines remontent jusqu'à Byzance³⁶³. Leur entreprise, « Rallis Brothers », voit le jour au début du XIX^e siècle. On voit alors Zannis s'établir à Odessa, Auguste à Marseille, Pandias à Londres, Eustratios à Manchester et Thomas à Constantinople.

Au fil des ans, l'entreprise va devenir la plus imposante et la plus célèbre du réseau chiote. En 1860, suivant les estimations de Harlaftis³⁶⁴, on dénombre soixante-six membres de la famille Rallis, tous parents au premier degré et tous actifs dans le réseau, mariés entre eux ou ayant épousé des membres d'autres familles chiotes (plus de vingt-quatre). Avec le résultat que si les Rallis Brothers n'ont pas de comptoirs en Méditerranée, quelque part en Europe du Nord ou en mer Noire, toujours un membre de la parenté en possède un, et travaille pour le compte de l'entreprise. La compagnie contrôle ainsi une grande partie du négoce des céréales russes, de la soie perse et des produits coloniaux, alors qu'à l'autre extrémité du réseau, en Angleterre, elle fait la promotion des produits industriels anglais, en particulier ses textiles et ses fils.

C'est en 1817 qu'est fondée à Marseille la firme « Rallis Argentis »³⁶⁵, succursale d'une compagnie internationale où siègent des membres de familles chiotes du niveau des Pétrocochinos, des Argentis, Sechiaris, Vuross, et bien sûr des Rallis. Auguste Rallis³⁶⁶ arrive en 1825 et prend la direction du comptoir qui deviendra, quelques années plus tard, les « Rallis Schilizzis Argentis », rattaché au siège social Rallis Brothers de Londres.

362. M. DITSA, Introduction [Εισαγωγή], dans D. VIKÉLAS, *Loukis Laras* [Λουκής Λάρας], op. cit., p. 100-101.

363. *A pedigree of the Rallis of Scio*, Londres 1896.

364. G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [Ιστορία της ελληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit., p. 147.

365. P. ECHINARD, *Grecs et philhellènes à Marseille ...*, op. cit., p. 88.

366. Sur Auguste Rallis, voir Naturalisations – Admissions à domicile, art. cit. ; P. ECHINARD, Auguste Ralli dans R. CATY, É. RICHARD, P. ECHINARD, *Les patrons du Second Empire*, op. cit., p. 232-234 ; G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [Ιστορία της ελληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit., p. 136.

En 1840, la maison marseillaise est la troisième en importance de la ville. Elle s'occupe surtout des importations massives de blé et de graines de lin venant d'Odessa et de Taganrog. C'est depuis Odessa que l'entreprise exporte les grains de l'Ukraine et des principautés roumaines vers Marseille et le reste de l'Europe occidentale – et cela ne peut nuire : Auguste est lui aussi armateur. Quand, alors, en 1849, le maire de Marseille informe le préfet de la ville des titres d'Auguste à l'obtention de la naturalisation française, il n'omet pas l'argument numéro un : une « grande fortune » et un commerce établi « sur une vaste échelle ». Cette propriété sera d'ailleurs estimée, le jour de sa mort (en 1878), à plus de 6.000.000 de francs français.

En 1827 à Odessa, les Rallis Brothers ont à leur tête l'aîné des cinq frères et fondateur de l'entreprise, Zannis Rallis³⁶⁷. En 1835, la maison s'est hissée au deuxième rang des entreprises locales. Jusqu'en 1846, ce sera plus de 5% du grand commerce de transit, qui sera sous son contrôle. Exportateur de céréales, le comptoir achemine aussi vers la Grande Bretagne la graisse animale et le coton, opération sans doute facilitée par le rôle prédominant joué par la compagnie dans la capitale anglaise. Zannis entre alors dans les annales de la ville comme l'un des plus fortunés ; il a cependant un défaut : il est de « petite taille », pire : « radin jusqu'au dégoût »³⁶⁸.

Mais le vrai « cerveau » de l'entreprise est Pandias Rallis³⁶⁹, qui s'établit à Londres dans les années 1820. Nommé patron du siège social de la capitale britannique, il propulse l'entreprise à un niveau international, lui assurant une expansion et une prééminence sans précédent pour une compagnie de négoce grecque. En 1830, il est lui-même le négociant numéro un de la communauté grecque et l'un des plus importants de la City. La société mère dépasse de loin, par son chiffre d'affaires, ses autres succursales.

367. Sur Zannis Rallis, voir entre autres T. CATSIYANNIS, *Pandias Stephen Rallis 1793-1865*, Londres 1986 ; G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ... [Ιστορία της ελληνόκτητης ναυτιλίας ...]*, op. cit., p. 138 ; K. AVGITIDIS, *Le monde commercial grec ... [Ο ελληνικός εμπορικός κόσμος ...]*, op. cit.

368. K. AVGITIDIS, *Le monde commercial grec ... [Ο ελληνικός εμπορικός κόσμος ...]*, op. cit., p. 134-135.

369. Entre autres voir T. CATSIYANNIS, *Pandias Stephen Rallis ...*, op. cit. ; V. KARDASIS, *Les Grecs de la Russie méridionale ... [Έλληνες όμογενείς στη Νότια Ρωσία ...]*, op. cit., p. 212-215 ; G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ... [Ιστορία της ελληνόκτητης ναυτιλίας ...]*, op. cit., p. 148.

Sous la direction de Pandias, la firme devient une « méga-compagnie », poussant des tentacules non seulement de l'Angleterre jusqu'à la mer Noire mais aussi en Inde, en Perse et, après la mort de son président, jusqu'aux États-Unis. Grâce à lui, l'entreprise diversifie son important volume d'import-export, traditionnellement tourné vers le blé, en ouvrant à Tabriz, déjà en 1837, un comptoir spécialisé dans l'exportation vers l'Ouest de la soie et des tapis persans. La firme approvisionne aussi le marché britannique en coton, alimenté par les succursales ouvertes à Calcutta (1851), à Bombay et à Karachi (1860), et même aux États-Unis, à New York et à la Nouvelle-Orléans (dans les années 1840), en échange de produits industriels anglais comme les textiles.

L'expression « L'Hydre de Lerne » pourrait s'appliquer à l'entreprise. Au milieu du siècle, elle compte plus de 4.000 employés, sans oublier les milliers d'agents travaillant pour la firme³⁷⁰. Une seule condition à l'embauche, outre bien sûr la compétence : être Chiote. On ne compte plus les témoignages de ceux qui ont fait leurs premiers pas dans le monde des affaires grâce aux « Rallis Brothers », pour ensuite cheminer de façon autonome. Mais le portrait le plus saisissant est celui que Vikélas nous brosse de Pandias Rallis lui-même et de sa méthode :

« On comptait à l'époque [au milieu du siècle] une cinquantaine de grandes et solides maisons de commerce [...]. Elles se connaissaient et se respectaient, ayant vraiment à cœur leur réputation de grecques. La plus ancienne et la première d'entre elles, en actifs et en stature, était la maison des *Rallis Brothers*. Son fondateur et chef, *Sir Pandias*, hautement considéré, était LE notable de la communauté grecque de Londres. Quoi qu'il advînt [...], on attendait l'avis ou l'exemple de *Sir Pandias* avant d'agir. Les esprits moqueurs l'appelaient Jupiter, ou lançaient : "C'est Zeus qui le dit" ! Mais même eux s'inclinaient devant sa nette supériorité, laquelle s'imposait dignement à l'ensemble de la communauté. Il était bien sûr le monarque absolu de sa firme – qui lui devait son organisation et une progression stupéfiante de ses affaires. Mon oncle Basile [Mélas] lui demanda un jour comment elle avait pu connaître une telle réussite. "C'est simple", répondit-il en souriant. "J'essayais toujours de trouver et d'engager des collaborateurs honnêtes et compétents, et de leur faire gagner beaucoup, à eux et à l'entreprise". Effectivement, plusieurs personnes ayant travaillé dans la compagnie [...] ont acquis de grandes fortunes, toujours honnêtement. Certains [...] qui avaient

370. Estimations très approximatives. Voir V. KARDASIS, [*Les Grecs de la Russie méridionale ...* [*Ελληνες όμογενείς στη Νότια Ρωσία ...*], op. cit., p. 213.

débuté comme employés des Rallis Brothers, ont ensuite fondé leur propre maison de commerce »³⁷¹.

Mais si la période allant jusqu'à la fin des années 1860 a été qualifiée avec raison de « phase chiote », cela ne signifie pas que d'autres négociants grecs, non Chiotes, ne vont pas réussir de façon spectaculaire, comme la famille néo-phanariote Zarifis Zafiropoulos. Cette dernière fonctionne de la même façon que le réseau chiote. Et les mariages, rares, on l'a dit, entre Chiotes et non Chiotes au milieu du siècle, mais toujours d'actualité quand les « intérêts pèsent lourd » dans la balance, viennent renforcer les alliances entre les réseaux chiote et constantinopolitain. Ainsi lorsque Étienne Zafiropoulos de Marseille épouse en 1853 la Chiote Chariclée Psichari³⁷². Outre le resserrement des liens qu'elle assure entre les deux entreprises, l'opération introduit Georges Zarifis et la compagnie au cœur du Sérail, et du même coup, Jean Psichari (devenu le beau-père) voit s'ouvrir le domaine des banques et de la haute finance. Son neveu Périclès Zarifis fera de même presque vingt ans plus tard. Certes, cela scandalisera les Chiotes de la communauté grecque, mais les gains pour chacune des familles Rodocanachis et Zarifis seront faramineux : deux autres importants réseaux se verront impliqués dans des opérations connexes.

371. D. ΒΙΚΕΛΑΣ, *Ma vie [Ἡ ζωή μου]*, op. cit., p. 327-328. « Ἦσαν τότε εἰς τὸ Λονδῖνον ὑπὲρ τοὺς πενήκοντα μεγάλοι καὶ στερεοὶ ἐμπορικὸὶ οἴκοι [...]. Ἐγνωρίζοντο καὶ ἐτιμῶντο ὡς Ἑλληνικοί, καὶ ἐτίμων ἀληθῶς τὸ Ἑλληνικὸν ὄνομα. Ἐπρώτευσεν μεταξὺ αὐτῶν διὰ τὴν ἀρχαιότητα, τὸν πλοῦτον καὶ τὴν ἐπιβολὴν ὁ οἶκος Ἀδελφῶν Ράλλη. Ὁ ἰδρυτὴς καὶ ἀρχηγὸς του, ὁ σιὸρ Παντιάς, ἐθεωρεῖτο καὶ ἦτο ὁ προεστῶς τῆς Ἑλληνικῆς τοῦ Λονδίνου κοινότητος. Εἰς πᾶσαν περίστασιν [...] οἱ λοιποὶ ὅλοι ἐπερίμεναν νὰ μάθουν τί θὰ εἶπη ἢ τί θὰ κάμῃ ὁ Σιὸρ Παντιάς διὰ ν' ἀκολουθήσουν τὸ παράδειγμά του. Οἱ φιλοσκώμμοι τὸν ἀπεκάλουν Δία. "Τὸ λέγει ὁ Ζεὺς"! Ἄλλ' ὑπέκυπταν καὶ οἱ τοιοῦτοι πάντοτε εἰς τὴν ὑπεροχὴν, τὴν ὁποίαν ἐπαξίως ἐξήσκει ἐπὶ ὅλης τῆς κοινότητος. Ἐννοεῖται ὅτι ἐντὸς τοῦ καταστήματός του ἐκυριάρχει ὡς μονάρχης ἀπόλυτος – καὶ δικαίως, διότι εἰς αὐτὸν ὠφείλετο ὁ θαυμάσιος ὀργανισμὸς καὶ ἡ καταπληκτικὴ πρόοδος του. Ὁ θεὸς μου Βασίλειος τὸν ἠρώτησε μίαν ἡμέραν πῶς συνετελέσθη ἡ τοιαύτη πρόοδος : – "Ἀπλούστατα, ἀπεκρίθη ἐκεῖνος μειδιῶν. Ἡ προσπάθειά μου ἦτο πάντοτε νὰ εὐρίσκω καὶ νὰ προσλαμβάνω τιμίους καὶ ἱκανοὺς συνεργάτας καὶ νὰ τοὺς κάμνω νὰ κερδίζουν ἐν διὰ τὸν ἑαυτῶν των καὶ δύο διὰ τὸ κατὰστημα". Πράγματι, πολλοὶ ὑπηρετήσαντες εἰς τὸ κατὰστημα ἐκεῖνο [...] ἐσχμάτισαν περιουσίας μεγάλας, ἐντίμως ἀποκτηθείσας. Πολλοὶ [...] ἰδρῦσαντες κατόπιν ἰδικὰ των καταστήματα, ἤρχισαν ὡς ὑπάλληλοι τοῦ οἴκου τῶν Ἀδελφῶν Ράλλη ».

372. Sur ce mariage, voir A. SYNGROS, *Mémoires [Ἀπομνημονεύματα]*, II, op. cit., p. 122.

L'histoire a débuté ainsi. En 1837, Démétrios Zafiropoulos³⁷³, important négociant en céréales, et chef de l'une des familles de notables grecs du Phanar (à Constantinople), qualifiée d'« aristocratie commerciale » de la capitale ottomane, décide de marier sa fille Hélène avec son employé, devenu son associé par alliance, Georges Zarifis. Ce mariage scelle la fondation de la maison « Zafiropoulos et Zarifis », dite « Z/Z », qui, pendant presque un siècle, aura toutes les allures d'une authentique dynastie planétaire.

Fanny Charles-Roux, née Zarifis, se souvient de son arrière-grand-père :

« Il y avait d'abord le "Grand Georges" à Constantinople qui avait fait fortune. [...] Quoique vivant sous la menace des pires sévices, voire de massacres, de la part de leurs dominateurs, les Grecs avaient acquis la haute main sur une grande partie de l'administration [...] sur le commerce et sur les finances de l'Empire ottoman en décrépitude. C'est ainsi qu'avait triomphé le "Grand Georges". Entré dans l'affaire Zafiropoulos il en avait épousé la fille (fort laide, disait-on). [...] La légende du Grand Georges a bercé mon enfance. S'appelait-il "grand" à cause de son importance ou à cause de son âge ? "Grand" en grec voulant dire les deux, ce qui est sûr, c'est que la taille n'y était pour rien ... »³⁷⁴

Maintenant chef de famille et principal dirigeant de la maison « Z/Z » vouée à l'importation et l'exportation des blés du Danube et de la mer Noire, Georges Zarifis décide de partir à la conquête commerciale de l'Ouest, en établissant ses comptoirs en Europe occidentale. Les frères des deux familles s'installent et ouvrent des agences à Londres, Liverpool, Marseille et Trieste. En ce qui concerne l'Europe orientale, des succursales s'implantent à Odessa et à Galatz.

Grâce à une correspondance commerciale soutenue entre les frères et beaux-frères ainsi qu'à leurs très nombreux déplacements pour affaires ou pour des occasions familiales plus festives : mariages, baptêmes³⁷⁵ ou derniers adieux, les « Z/Z », sous l'égide de Georges Zarifis, établissent un réseau tellement vaste et

373. Concernant la généalogie des deux familles Zarifis et Zafiropoulos, signalons la plus récente, mise à jour par CH. A. LONG, *Genealogy of the Zarifis and Vlastos Families*, dans le site : www.ChristopherLong.co.uk ; également M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique ...*, op. cit. ; parmi les collections privées que la famille Zarifis de Marseille nous a confiées, incluant des informations et divers souvenirs concernant les deux familles, mentionnons la *Collection privée de la famille Borelli*, J. BORELLI, *Stathatos - Zafiropoulos*, 1985 ; la *Collection privée de la famille Zarifis*, F. CHARLES-ROUX, *Je me souviens ...*

374. F. CHARLES-ROUX, *Je me souviens ...*, op. cit.

375. Comme le séjour de Georges Zarifis à Marseille, en 1866, pour être le parrain du petit

dense que l'entreprise devient au milieu de siècle la première maison de commerce de tout le Proche-Orient³⁷⁶.

Comme Georges Zarifis à Constantinople, Étienne Zafirooulos, beau-frère et collaborateur de Georges, contribue, par sa personnalité et une activité débordante, à l'établissement d'une ère de prospérité sans précédent pour la ville de Marseille et sa communauté hellénique.

C'est en 1845 que Georges Zarifis décide d'installer un comptoir de l'entreprise à Marseille. Étienne Zafirooulos en prendra la direction à partir de 1852, ensuite secondé, en 1871, par son neveu Périclès, fils du patriarche des deux familles.

Le comptoir de la maison « Z/Z » prend rapidement une importance capitale, à la fois pour l'entreprise et pour le développement commercial et industriel de la ville. S'attelant principalement, comme le siège social de Constantinople, au commerce des grains avec la Russie et, à un degré moindre, à l'exploitation commerciale de navires, la firme, sous l'égide d'Étienne, se lance rapidement dans la fondation ou le soutien financier de nouvelles industries et banques. En 1854, elle met sur pied une minoterie, avec pour objectif de mieux utiliser le surplus de ses importations de blé. Cette minoterie devient « une usine modèle [...], donnant une forte impulsion à l'industrie locale des farines »³⁷⁷.

Le rythme de croissance de la firme est tel qu'elle devient rapidement la plus puissante de toutes les entreprises grecques de Marseille³⁷⁸. Ces sont les deux lettres Z/Z, inscrites sur les sacs de farine, si populaires dans tout le midi de la France, qui valurent à leurs promoteurs l'appellation de « rois du blé » de l'Orient.

Nous ne pouvons pas nous empêcher ici, portant loin le regard, de vouloir saisir la Méditerranée dans son ensemble, une Méditerranée *élargie*, voire –si le terme n'était si limité de nos jours– transnationale ! Car qui dit commerce et navigation dit expansion, et l'espace c'est du temps, et le temps, par strates superposées, vagues de fond et vagues de surface, complémentaires et changeantes, s'ouvre inévitablement sur le concept très braudélien de *longue durée*. L'histoire maritime grecque du XIX^e siècle et du début du XX^e n'y échappe pas.

Nicolas Zafirooulos, fils de Constantin, beau-frère de Georges Zarifis ; voir aussi Baptêmes et mariages ..., art. cit.

376. *Archives Privées de la Famille Zarifis*.

377. R. CATY, É. RICHARD, P. ECHINARD, *Les patrons du Second Empire*, op. cit., p. 311.

378. C. D. TEKEIAN, L'importante colonie hellénique du XIX^e siècle et son influence sur l'économie de Marseille, *Bulletin de la Chambre de Commerce Hellénique de Marseille*, 2^e trimestre 1961.

Même au milieu du XVIII^e siècle, les activités commerciales grecques vont de pair avec le développement de la marine marchande hellénique. En réalité, l'armement accompagne souvent l'activité principale qui reste, au moins jusque dans les années 1860, le grand négoce intermédiaire. Ainsi Emmanuel Rodocanachis, propriétaire de sa flotte ; également de Marseille, deux autres négociants de tout premier ordre, Michel Dromocaïtis et Georges Zizinias³⁷⁹, investissent la moitié de leurs capitaux dans les chantiers navals. D'autres, comme les Rallis, s'occupent de compagnies d'assurances maritimes.

Selon les statistiques fournies par *Le Sémaphore de Marseille* sur le nombre de navires mouillant dans le port de Marseille, il devient clair que les Grecs, pour la plupart liés au réseau chiote, contrôlent, entre 1830 et 1860, non seulement le tiers du négoce mais aussi 30% de toute la navigation en Méditerranée orientale³⁸⁰. Pendant cette période, l'armement grec est en expansion : les navires battant pavillon grec se sont hissés au deuxième rang, derrière l'Italie, pour le nombre de bâtiments ayant jeté l'ancre dans la cité phocéenne³⁸¹.

En 1869, en pleine insurrection crétoise, le philhellène Gustave Flourens se plaint de la menace brandie par le Grand Seigneur de fermer aux vaisseaux du commerce grec les ports ottomans – exactement comme dans le « long XVI^e siècle ». Chantage, intimidation et menace d'affamer les populations : l'on croirait revoir un vieux film, où, pour la dixième fois, la chrétienté se voit interdire la livraison de grain turc. Imbrication de la grande Histoire et des petites histoires ? La répétition des mêmes faits serait presque drôle, si elle ne dévoilait du même coup un fait capital : le rôle clé de la navigation grecque dans le négoce intermédiaire.

« La France, chacun le sait », déclare Gustave Flourens, « ne produit plus assez de blé pour sa consommation. Surtout depuis que nos départements méridionaux ont planté tous leurs champs en vignes, culture plus profitable, plus appropriée au climat. Le pain que nous mangeons nous vient de Marseille sous forme de grains. Mais ces grains, qui les apporte à Marseille ? Précisément ces Grecs auxquels Sa Hautesse [le Sultan] parle aujourd'hui de fermer les ports de l'empire turc. Ils vont les chercher à Odessa, aux embouchures du Danube ; tout ce que produisent de céréales les vastes plaines de l'Europe orientale ils nous l'apportent sur leurs bateaux à Marseille,

379. A. MANDILARA, *The Greek business community ...*, op. cit., p. 251.

380. Pour les détails, voir G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [Ἱστορία τῆς ἐλληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit., p. 134-140.

381. C. D. TEKEIAN, *L'importante colonie hellénique ...*, art. cit.

en Algérie. [...] Aucun autre pavillon de la Méditerranée ne pourrait disposer d'un nombre de bateaux suffisant pour remplacer le pavillon grec dans ces transports. D'ailleurs, en attendant la substitution, nous aurions le temps de mourir de faim »³⁸².

Cela nous amène à interroger le sens exact de ce qu'on a appelé « navigation ou marine grecque ». Dans les faits, il faut parler d'un rapport très particulier entre l'État grec d'une part, et les Grecs de la diaspora ou de l'Empire ottoman d'autre part. Cette relation se fonde sur un esprit de collaboration pour tout ce qui touche le pavillon grec, le savoir-faire des capitaines du pays ou la mise en chantier des navires. Encore une fois, le sentiment d'appartenance à une même origine hellène, en plus des solides liens familiaux que les Grecs de l'étranger entretiennent avec des parents installés dans le royaume, contribue de façon dynamique à l'activité grandissante de ce qu'on peut appeler la flotte hellénique.

L'on peut donc, comme dans la période précédant la création de l'État grec en 1830, parler de flotte ou de navigation grecque pour désigner l'ensemble des navires appartenant aux Grecs, quel que soit le pavillon utilisé. Dans les années 1850 par exemple, ceux de Marseille³⁸³ battent en majorité pavillon français, mais aussi grec, russe, ottoman, autrichien etc. Ce choix constitue un privilège – avec les profits qui en découlent. Si la situation socio-politique ou économique est défavorable aux grands intérêts en cause, les Grecs changent tout simplement les couleurs. Ainsi, quand la France décide d'imposer de lourdes taxes aux bâtiments grecs de Marseille, en 1873³⁸⁴, les armateurs adoptent aussitôt le pavillon russe.

La situation de la marine hellénique se complique quelque peu quand l'on découvre qu'une écrasante majorité de Grecs, soit environ 2.500.000 d'entre eux, vivent dans l'Empire ottoman, frère ennemi du petit royaume avec qui on ne peut que composer, intérêts financiers obligeant, et 750.000 en Grèce même. Suivant les chiffres recueillis par *Le Sémaphore*³⁸⁵, presque tous les navires arborant le pavillon ottoman appartiennent à des Grecs.

En 1876, le même journal revient à la charge, citant cette fois l'ouvrage d'Elisée Reclus *Géographie universelle* : « M. Reclus [...] constate [...] la prospérité de la marine marchande des Hellènes qui est supérieure à celle de l'immense Russie,

382. G. FLOURENS, Fautes du despotisme en Orient, *L'Indépendance Hellénique*, jeudi le 14 janvier 1869.

383. A. MANDILARA, *The Greek business community ...*, op. cit., p. 253.

384. G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [Ιστορία της ελληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit., p. 118.

385. Ibid., p. 118.

qui égale presque celle de l'Autriche et qui dépasse dix fois la flotte commerciale de la Belgique ; encore faut-il ajouter que la plupart des navires qui hissent le pavillon turc appartiennent à des marins hellènes »³⁸⁶.

Un retour en arrière s'impose ici. Dès 1830, la Grèce assiste au développement extraordinaire de son commerce, surtout extérieur³⁸⁷, grâce au négoce intermédiaire reliant la mer Noire à l'ensemble des ports méditerranéens. L'île de Syra, porte d'entrée sur la Méditerranée orientale, devient, par son enviable position géographique en mer Egée, et ce pendant une grande partie du siècle, le port clé de tout le grand commerce intermédiaire et la plaque tournante de la navigation marchande de l'Archipel. Encore en 1870, selon Harlaftis³⁸⁸, l'île est le troisième port en importance, après Constantinople et Alexandrie, en Méditerranée orientale, et le quatrième, si on inclut la mer Noire.

Syra, île en bonne partie catholique, et comme telle placée sous la protection de la France avant et pendant la Révolution grecque, se trouve à l'abri des destructions infligées aux autres îles pendant cette guerre sans merci. Fondée, édifiée, animée, développée surtout par les Chiotés ayant fui leur île en 1822, sa basse ville, Hermoupolis, devient une véritable ville-champignon, contribuant à faire de Syra, dès 1830, à la fois le port le plus dynamique de la Grèce et un acteur de tout premier plan du développement industriel du petit royaume.

« Qui eût jamais dit, en 1821, lit-on dans l'éditorial du *Sémaphore*, consacré au développement hellénique, que quelques années plus tard les produits des belles tanneries créées dans la ville basse de Syra [Hermoupolis] seraient recherchés et préférés dans tout l'Orient ? Qui eût dit que cette ville, qui n'existait point, verrait s'établir dans son sein une puissante Compagnie de navigation à vapeur et recevrait des consuls de presque toutes les nations civilisées ? »³⁸⁹

Témoignages éloquentes prouvant une fois encore que Syra est la plaque tournante du commerce maritime chioté³⁹⁰.

386. A. DARTIGUE, Marseille, *Le Sémaphore de Marseille*, le 20-21 août 1876.

387. Voir les chiffres donnés dans J. A. PÉTROPULOS, C. KOUMARIANOU, L'État grec ... [Τὸ ἐλληνικὸ κράτος ...], dans *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἐλληνικοῦ ἔθνους] (col.), XIV, Athènes 1977, p. 99-100, en grec.

388. G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque* ... [Ἱστορία τῆς ἐλληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit., p. 231.

389. A. DARTIGUE, Marseille, *Le Sémaphore de Marseille*, le 17 janvier 1867.

390. À ce sujet, voir entre autres les commentaires d'un témoin, lui-même négociant à l'époque : C. MÉLAS, *Manuel commercial* [Ἐμπορικὸν ἐγχειρίδιον], Athènes 1864, p. 430-433, en grec.

Il y a donc le négoce, mais en parallèle l'activité fébrile des armateurs chiotés d'Hermoupolis, qui financent massivement l'essor de la flotte grecque. La construction navale devient vite la toute première des industries. Dès 1846, de 80 à 100 bâtiments sont mis en chantier chaque année³⁹¹, ce qui, pour une vingtaine d'années encore, va constituer plus de 50% de toute la construction annuelle du pays³⁹². Toujours selon *Le Sémaphore*, la marine marchande hellénique compte en 1873 environ 5.000 navires jaugeant approximativement 250.000 tonneaux³⁹³.

C'est aussi à Syra que s'est installée presque la moitié – plus de 14 – des compagnies d'assurances maritimes grecques³⁹⁴. Entreprises plus que rentables pour les entrepreneurs chiotés, elles offrent des prêts pour la construction navale et un service de « vente de l'information maritime », suivant l'expression de Harlaftis, mise à disposition à travers tout le réseau chioté, et dont elles font bien entendu partie³⁹⁵.

Puis, une fois devenue le tout premier centre maritime du XIX^e siècle après avoir détrôné les trois îles de la mer Égée, Hydra, Spetsai et Psara, elles-mêmes dominantes jusqu'au début du siècle, Syra sera à son tour, lentement mais progressivement, remplacée par le Pirée, aux alentours de 1900. Ce dernier est de nos jours le premier port de Grèce par le volume de marchandises et le tonnage des navires y jetant l'ancre. Les crises et la conjoncture en décident. Il arrive qu'un réseau succède à un autre, comme lorsque les Ioniens, très forts en matière de navigation à vapeur, supplantent, dans la seconde partie du siècle, la navigation à voile dans laquelle excellaient les Chiotés. Les aléas du commerce et de la navigation maritime font le reste.

391. A. DARTIGUE, Revue des journaux, *Le Sémaphore de Marseille*, le 25 décembre 1868 et le 29 décembre 1868 ; C. MÉLAS, *Manuel commercial* [Ἐμπορικὸν ἐγχειρίδιον], op. cit., p. 432.

392. G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [Ἱστορία τῆς ἐλληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit., p. 144.

393. Marine et commerce : le commerce de la Grèce, *Le Sémaphore de Marseille*, le 29 septembre 1875 ; à comparer aux chiffres donnés dans C. ΠΑΡΑΘΑΝΑΣΟΠΟΥΛΟΣ, La flotte commerciale : de la voile à la vapeur [Ἡ ἐμπορικὴ ναυτιλία : ἀπὸ τὸ ἰστίο στὸν ἀτμό], dans D. G. ΤΣΑΟΥΣΙΣ (dir.), *Aspects de la société grecque du XIX^e siècle* [Ὅψεις τῆς ἐλληνικῆς κοινωνίας τοῦ 19ου αἰώνα], Athènes 1998, p. 73-97, en grec.

394. A. DARTIGUE, Marseille, *Le Sémaphore de Marseille*, le 17 janvier 1867.

395. G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [Ἱστορία τῆς ἐλληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit., p. 144.

Contrairement à ces chercheurs qui s'empresstent de parler du déclin du grand négoce et de la navigation grecques à partir de 1875 environ, nous préférons parler de période de transition et d'adaptation, douloureuse, nous en convenons, pour les premiers intéressés : les nouvelles contraintes du marché international s'imposent parfois brutalement, et la compétition est souvent féroce. Mais la grande image braudélienne ici nous conforte et nous rassure : les vagues de la surface, ce qu'on appelle « époques » ou « siècles » dans la courte durée humaine, n'altèrent que peu le lent mouvement des grands fonds marins. La conjoncture change, la structure demeure.

Ainsi voyons-nous, entre 1860 et 1910, et donc au cours de ladite période de « déclin » des années 1870, les navires grecs partis de la Méditerranée orientale et du Pont-Euxin venir mouiller à Marseille, et déverser à pleins cargos la denrée par excellence, les céréales, puis la laine et le coton, en gros la moitié de tout le commerce maritime. En 1910, et donc à la veille de la Première Guerre mondiale, les Grecs en contrôlent toujours près de 60%. Le transit maritime en général reste donc fort et en progression constante.

Premiers transporteurs de tout ce qui atteint les ports de l'Europe occidentale, les armateurs grecs ont commencé, dès les années 1860, et en dépit des crises et des fluctuations économiques ou politiques, à utiliser de plus en plus souvent les couleurs de leur pays d'origine ; ils le feront dans presque tous les cas au tournant du siècle³⁹⁶.

La présence grecque est donc forte dans les grands ports allant de la mer Noire jusqu'à l'Angleterre. Et du même coup la langue hellénique se voit promue langue des affaires internationales. En Orient, les négociants et industriels parlent le turc, l'arménien et le grec. Ceux qui choisissent une quatrième langue préfèrent le français³⁹⁷, considéré depuis toujours comme la langue du raffinement et de la grande culture. Un capitaine grec illettré, à Syra, Alexandrie, Constantinople ou Marseille, communique toujours dans sa langue maternelle : dans tous les grands ports, des agents spécialisés sont là pour lui faciliter le séjour. Ce qui lui permet de décharger la marchandise, réparer son navire et l'équiper avec la même facilité que s'il était au port d'Hermoupolis³⁹⁸.

396. Ibid.

397. A. SAUZEDE, L'expansion commerciale de la France en Turquie d'Asie, *Le Sémaphore de Marseille*, le 20 juin 1913.

398. G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [Ιστορία της ελληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit., p. 163.

On doit ici faire une remarque, certains diront un rappel. Ce parcours à vol d'oiseau nous fait traverser *le long XIX^e siècle*, celui qui commence aux alentours des années 1770 et se termine à la veille de la Grande Guerre. La Méditerranée redevient à ce moment un enjeu international, jouant à nouveau le rôle de protagoniste dans le déroulement, parfois le déclenchement des « grands événements » de la « grande histoire ». Structure profonde, conjoncture changeante : 1912, c'est en effet l'année du blocus anti-grec mené par la Turquie, les navires marchands helléniques étant empêchés de traverser les Dardanelles, et donc de quitter les ports de l'Empire ottoman. Il s'agit en fait d'une guerre économique acharnée aux dimensions internationales, impliquant non seulement les intérêts du négoce grec mais aussi ceux de la France et, par extension, de toute l'Europe. Le témoin principal de l'époque, *Le Sémaphore*, lance alors un appel, à l'automne de la même année. Voulant montrer le rôle toujours prédominant que joue la navigation grecque dans le grand commerce du blé –la « structure», inchangée– et signaler du même coup la gravité de la situation pour le port phocéén –la conjoncture, mouvante– *Le Sémaphore* publie trois lettres : celle du président de la Chambre syndicale des minotiers et fabricants de semoules de la ville, celle du président du syndicat des importateurs de céréales de Marseille, et celle du président des syndicats des exportateurs aux ministres des Affaires étrangères et du Commerce. Nous rapportons ici les propos de ce dernier, qui nous semblent bien mettre en valeur la double dimension structure/conjoncture.

« J'ai l'honneur de vous informer [...] de la situation qui nous est créée par l'interdiction qui est faite par la Turquie, aux navires battant pavillon grec, de franchir les Dardanelles. Les navires qui ont chargé ces derniers jours, ainsi que ceux qui sont encore sous charge en ce moment-ci dans la mer Noire à destination de Marseille, ont été mis par la Turquie dans l'impossibilité de sortir des Dardanelles. Comme *les navires de la nationalité grecque forment le principal contingent du trafic méditerranéen* [les italiques sont de nous, pour rappeler la structure inchangée], il en résulte que le commerce marseillais est mis dans l'impossibilité de recevoir les chargements de blés et autres céréales dont il a besoin pour exécuter ses contrats et pour satisfaire aux besoins de la minoterie locale. Cette situation est grave et va occasionner des conséquences irréparables [...]. Une des conséquences, et non des moins graves, est la raréfaction subite de marchandise disponible pour alimenter les moulins, ce qui ne va pas manquer de produire incessamment une hausse rapide dans notre région, sur les grains, sur

la farine et sur le pain. [...] (Président du syndicat des importateurs de céréales de Marseille) »³⁹⁹.

Cet événement de 1912 va nous amener à aborder de nouveaux cycles conjoncturels, à découvrir la mouvance des réseaux, de nouvelles crises et le dépassement de ces crises. Nous entendons par là les années 1850, qui vont inaugurer une nouvelle ère pour l'ensemble des entreprises commerciales et maritimes. Pour être plus précis, ce qui va marquer l'aube de cette ère, c'est une guerre meurtrière, paneuropéenne, la guerre de Crimée.

La guerre de Crimée⁴⁰⁰ (1853-1856) a opposé la Russie et la Turquie, cette dernière bénéficiant d'une aide qui devait s'avérer décisive, celle, militaire et navale, de l'alliance franco-britannique. La guerre devait mettre fin à l'expansionnisme russe vers les territoires de l'Empire ottoman. Plus important encore pour notre propos, le traité de paix signé à Paris au mois de mars 1856 permit l'ouverture du Danube à la navigation internationale, multipliant par dix les exportations massives des céréales de la mer Noire vers les littoraux de l'Occident.

Cette guerre a fait 700.000 morts, sur les champs de bataille ou suite à des épidémies de choléra, de typhus, de maladies hivernales etc.⁴⁰¹ Pendant qu'elle faisait rage, avec son cortège habituel de massacres et de destructions, d'autres, nouveaux venus dans le grand commerce, y trouvaient la source d'un enrichissement colossal. Les besoins alliés en divers matériels militaires ont vu se multiplier subitement le nombre des grandes fortunes.

Selon Syngros⁴⁰², il suffisait de connaître un officier français ou anglais pour devenir fournisseur des armées alliées, la plus modeste pièce d'équipement pouvant enrichir des dizaines d'intermédiaires. Il se rappelle le cas de deux employés de Constantinople qui démissionnèrent pour s'improviser, l'un ravitailleur en œufs de la force militaire de réserve britannique, stationnée près de la ville, et l'autre responsable du blanchissage du contingent français et de son hôpital,

399. La navigation dans les Dardanelles, *Le Sémaphore de Marseille*, le 16 octobre 1912.

400. Sur la guerre de Crimée et les effets du Traité de Paris, voir entre autres É. DRIAULT, *La question d'Orient ... [Τὸ Ἀνατολικὸ Ζήτημα ...]*, op. cit., p. 376-406 ; S. PAPAIOPOULOS, *La guerre de Crimée et l'Hellénisme [Ο Κριμαϊκὸς πόλεμος καὶ ὁ Ἑλληνισμὸς]*, dans *Histoire de la nation grecque [Ἱστορία τοῦ ἐλληνικοῦ ἔθνους]* (col.), XIV, Athènes 1977, p. 143-168, en grec ; G. HARLAF-TIS, *Histoire de la navigation grecque ... [Ἱστορία τῆς ἐλληνόκτητης ναυτιλίας ...]*, op. cit., p. 86.

401. V. KARDASIS, *Les Grecs de la Russie méridionale ... [Ἑλληνες ὁμογενεῖς στὴ Νότια Ρωσία ...]*, op. cit., p. 167.

402. A. SYNGROS, *Mémoires [Ἀπομνημονεύματα]*, I, op. cit., p. 248-249.

également installé à Constantinople. Ce dernier fut aperçu aux commandes de son tout nouveau yacht, invitant ses amis, eux aussi des nouveaux riches, à des promenades en mer ! Fortunes éclair, mais aussi effondrements financiers fracassants : quand fut signé le traité de paix de 1856⁴⁰³, l'apprenti capitaine dut vite vendre son yacht, et pour une bouchée de pain.

Les négociants chiotes veulent eux aussi toucher leur part du butin : ils augmentent considérablement le prix des céréales et celui du transport du fret vers l'Occident. Petite histoire, dira-t-on, faite de drames et d'anecdotes étonnantes, mais qui rejoint ici la « grande histoire », celle, séculaire, du blé, devenu de l'or pour la poignée d'initiés ayant appris à spéculer.

Lorsque le Tsar interdit formellement le transit des grains de la mer Noire vers l'Empire ottoman et, par extension, l'Occident, les armateurs grecs assurent leur approvisionnement de Syra en mettant principalement à contribution les deux principautés danubiennes de Valachie et de Moldavie, mais aussi Alexandrie. Les exportations sont officiellement destinées à la Grèce, mais la précieuse marchandise est simplement transbordée d'un bâtiment vers un autre, qui appareille aussitôt vers Marseille, Londres ou Constantinople : maquillage impeccable, puisque les armées alliées se voient approvisionnées en blé qu'elles imaginent grec⁴⁰⁴ !

Si l'on veut aller au-delà des apparences, toutefois, les succès remportés cachent mal les véritables coups de boutoir portés au système chiote dans son ensemble. Cette guerre bouleverse l'environnement commercial et les procédés en vigueur jusque là. Déjà en 1848, les révolutions et la crise économique qui a suivi dans toute l'Europe avaient commencé d'affecter de façon néfaste le réseau chiote. Christos Hatziossif parle pertinemment d'une « crise de surinvestissement »⁴⁰⁵, provoquant des faillites et une forme de stagnation commerciale et maritime. Tel est le cas pour un certain nombre de maisons chiotes de Marseille, comme la « Rallis Schilizzis Argentis » et la « Rodocanachis fils et Cie », dont les

403. Ibid., p. 254.

404. Ibid., p. 249-250 ; V. KARDASIS, *Les Grecs de la Russie méridionale ...* [“Έλληνες όμογενείς στη Νότια Ρωσία ...”], op. cit., p. 168, 324.

405. CH. HADZIOSISIF, Constructural crisis and structural problems in the Greek merchant marine in the 19th century, *Journal of the Hellenic Diaspora*, XII, 4, winter 1985, p. 10. Sur cette crise, voir aussi les remarques de Syngros dans A. SYNGROS, *Mémoires* [Απομνημονεύματα], I, op. cit., p. 138-139.

importations diminuent de manière draconienne – vents mauvais qui soufflent déjà sur le grand négoce des céréales⁴⁰⁶.

Tout au long des années 1860 et surtout au début de la décennie qui va suivre, la domination chiote sur la Méditerranée est partout remise en question. Plusieurs comptoirs disparaissent pour faire place à de nouveaux venus. Période transitoire inaugurant aussi une nouvelle ère, celle des armateurs grecs qui viennent majoritairement des îles Ioniennes.

Plusieurs raisons expliquent cette revitalisation du réseau, dont sa prise de contrôle par les Ioniens au détriment des Chiotes. D'abord, les changements technologiques que la deuxième révolution industrielle introduit. Les liaisons télégraphiques, les trains et la navigation à vapeur diminuent non seulement la distance mais aussi excluent la possibilité, comme autrefois, d'une spéculation liée à l'information « secrète et exclusive » circulant parmi les négociants⁴⁰⁷.

Puis, le système commercial en mer Noire subit lui aussi des changements radicaux : les Juifs, nouveaux compétiteurs, investissent les marchés. Une série de réformes socio-économiques en Russie⁴⁰⁸, suite à la guerre de Crimée, enlève aux Grecs d'Odessa leur position privilégiée par rapport aux négociants occidentaux. En plus, l'introduction en quantités massives et sans précédent des céréales du Danube, de l'Inde et surtout des États-Unis, débouche sur une compétition internationale féroce, multipliant pour les Européens les possibilités de diversifier leurs sources d'approvisionnement en blé à meilleur prix. Plusieurs Chiotes décident alors d'interrompre leurs activités dans la région.

Une autre explication vient des générations en présence : les fondateurs des grandes maisons de commerce et leurs héritiers ne se comportent pas de la même façon. Souvent, les fils ou petits-fils préfèrent tout simplement être rentiers ou optent pour les professions libérales plutôt que pour le négoce, considérant cette activité comme dégradante, vu leur statut de « nouveaux aristocrates ». Syngros, lui-même un *self-made man*, regarde de haut les riches successeurs de la deuxième partie du XIX^e siècle :

406. Voir les tableaux chiffrés dans G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [Ιστορία της ελληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit., p. 134-141.

407. Sur la spéculation commerciale, voir entre autres D. VIKÉLAS, *Ma vie* [Ἡ ζωή μου], op. cit., p. 332.

408. Sur ces réformes et leurs effets, voir G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [Ιστορία της ελληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit., p. 169.

« Les fils de négociants, ayant hérité de la fortune de leurs parents, et n'aimant plus mettre laborieusement la main à la pâte, décident d'abandonner le commerce : ni ce travail ni le niveau social de ce milieu ne correspondent à leur manière aristocratique de voir les choses »⁴⁰⁹.

Les nouveaux noms inscrits aux archives de Marseille et d'ailleurs le montrent bien, déclare pertinemment Harlaftis : dans les années 1870, le réseau chiote est devenu un réseau ionien⁴¹⁰. Sachant s'adapter au nouvel air du temps, ces hommes d'affaires sont non seulement des négociants, mais aussi et avant tout des armateurs, industriels et banquiers.

Originaires pour la plupart des îles de Céphalonie et d'Ithaque, ils constituent un entrecroisement de cent quarante familles, dont une trentaine sont représentées à Marseille, comme les Vaglianos et les Couppas. Leurs entreprises concentrées occupent une forte position dans les ports du Danube, d'Azov et de Constantinople, au moment où le Pirée s'impose de plus en plus, dès les années 1870, comme lieu de transit important pour les activités maritimes du réseau⁴¹¹. La famille Vaglianos, la plus importante du système ionien, nous éclairera sur les méthodes et la façon de faire de ces « héritiers » du réseau chiote.

Les origines de la famille Vaglianos⁴¹² remontent à Céphalonie, dont le nom devait appartenir, dans un lointain passé, à la noblesse insulaire. Le parcours des frères Vaglianos est la répétition de celui des frères Rallis : une histoire de réussite.

409. A. SYNGROS, *Mémoires* [Απομνημονεύματα], I, op. cit., p. 123. « Οἱ υἱοὶ τῶν ἐμπόρων, κληρονομήσαντες μεγάλας ἀπὸ τῶν πατέρων αὐτῶν περιουσίας καὶ μὴ ἀρεσκόμενοι πλέον οὔτε εἰς τὸ κοπιῶδες ἔργον τοῦ ἐμπορίου, οὔτε πρὸ πάντων εἰς τὸν κοινωνικὸν βαθμὸν τοῦ ἐμπορίου, τὸν κατὰ τὸν τρόπον τοῦ σκέπτεσθαι αὐτῶν ὀλίγον ἀριστοκρατικόν, ἐγκατέλιπον τὸ ἐμπόριον ».

410. G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [Ἱστορία τῆς ἐλληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit., p. 170.

411. Ibid. ; sur l'importance de Constantinople en tant que premier port de la Méditerranée orientale, voir V. KARDASIS, G. HARLAFTIS, *International shipping in the eastern Mediterranean and the Black Sea*, dans S. PAMUK, J. G. WILLIAMSON, *Mediterranean response to globalization before 1950*, Londres-New York 2000.

412. Sur la famille Vaglianos, voir entre autres : TH. VELLIANITIS, André, Marinos et Panaghis Vaglianos [Ἀνδρέας, Μαρίνος καὶ Παναγῆς Βαλλιάνος], *Grande encyclopédie grecque* [Μεγάλη ἐλληνικὴ ἐγκυκλοπαίδεια], Athènes 1933, en grec ; M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique ...*, op. cit., 1983, p. 442-443 ; G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [Ἱστορία τῆς ἐλληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit. ; V. KARDASIS, *Les Grecs de la Russie méridionale ...* [Ἑλληνες ὁμογενεῖς στὴ Νότια Ρωσία ...], op. cit.

L'aîné, Marinos, quitte son île pour s'installer à Taganrog, en mer d'Azov, dans les années 1820. La maison Vaglianos s'intéresse assez tôt au grand commerce intermédiaire des graines et à la navigation. Comme question de fait, Marinos est un des premiers Grecs de la diaspora à voir dans l'armement une activité aussi importante que le négoce, ouvrant du coup ce secteur industriel à un avenir florissant et lui donnant un patron « naturel » : l'armateur professionnel. Très vite alors, il achète des navires, bientôt une véritable flotte destinée au transport de ses propres marchandises depuis la mer Noire jusqu'à Constantinople. Aux alentours des années 1840, il s'adjoit ses deux frères, Panaghis et André, comme collaborateurs, pendant que lui-même va ouvrir un nouveau comptoir à Constantinople.

Le tournant dans l'histoire de la maison Vaglianos, c'est la guerre de Crimée, au cours de laquelle les frères accumulent une immense fortune. Comme tous les événements terribles, cette guerre obéit au dicton de Shakespeare, pour qui la comédie, c'est le drame, plus du temps. Tragique en effet « l'interdiction formelle et absolue » de livraison des denrées de base émise par le Tsar, mais l'observateur sourira plus tard des manœuvres des Vaglianos, qui exportent, bien sûr illégalement, puis écoulent sur le marché noir, et à prix d'or, les céréales de la mer d'Azov à destination de la capitale même de l'Empire ottoman, Constantinople. Pressentant la fin de la guerre, Marinos achète à un prix ridiculement bas de grosses quantités de grains qu'il met de côté, en attendant qu'un traité de paix en fasse monter les cours.

La multiplication de ses activités commerciales propulse l'entreprise des frères Vaglianos à la tête du réseau ionien. La similitude avec les Rallis d'hier saute aux yeux. En 1865, la firme a ouvert des comptoirs pratiquement partout en Ukraine et dans le Pont-Euxin ; en Russie, elle est considérée comme la plus importante. Sa flotte concurrence la marine russe, les seuls navires mis en service appartenant à l'entreprise ou à d'autres armateurs grecs.

Si Taganrog demeure sa base principale, le réseau des Vaglianos et sa chaîne de succursales couvre lui aussi tout l'espace géographique entre Marseille et Londres : André Vaglianos s'installe à Marseille en 1869 et son frère Panaghis représente à Londres les intérêts de la maison dans la vente de blé. Pendant une quarantaine d'années, la maison Vaglianos de la capitale britannique sera la première du réseau ionien pour ce qui touche le négoce en mer Noire, outre sa prééminence dans le secteur de la navigation grecque. Jusqu'à la veille de la Grande Guerre, les frères Vaglianos sont incontestablement les plus grands armateurs de

l'époque. Selon Harlaftis⁴¹³, en 1905, ils possèdent une vingtaine de navires, soit environ 10% de la marine marchande hellénique !

Plus spécifiquement, le nom Vaglianos est lié à la modernisation de la flotte commerciale grecque et à son passage à l'ère de la vapeur. Le passage de la voile à la vapeur s'est fait lentement, le pays n'ayant pas les moyens financiers de le financer seul. Mais avec l'apport et l'appui financier des Ioniens, en particulier du pionnier Marinos Vaglianos, qui investit dans l'achat des bâtiments à vapeur, le difficile passage à la modernité est assuré. Pour le réseau, l'armement à la vapeur est capital : il y va du maintien d'un monopole, celui des grains, pour les Ioniens qui prennent pied en mer Noire ; il y va aussi d'une place dans la bataille qui fait rage entre pays exportateurs.

Grâce à Marinos Vaglianos, qui s'assure la mainmise sur la marine grecque en pleine crise au milieu du siècle, cette dernière peut maintenant respirer. Première règle de la firme : les chargements et les exportations se font uniquement à bord de navires grecs. Deuxième règle : les armateurs grecs voulant acheter des navires à vapeur contractent des emprunts auprès des frères Vaglianos et peuvent ainsi devenir actionnaires de la firme. Tous les membres du réseau ionien s'occupant du grand commerce dans le Pont-Euxin s'y plient volontiers, la collaboration de tous permettant à la Grèce, entre 1880 et 1910, de se doter d'une marine à vapeur. Plus important encore pour l'avenir maritime du petit royaume, ces armateurs venus des îles constituent l'avant-garde de la grande industrie de l'armement grec du XX^e siècle.

Le Sémaphore de Marseille se penche en ces termes sur « la renaissance de la marine grecque » au tournant du siècle et au début de l'autre :

« *Le Journal des Economistes* publie une très intéressante étude de M. Andreadès sur la marine marchande grecque. Nous extrayons le passage suivant qui dénote les efforts de cette nation pour son développement économique. [...] Les premiers progrès furent dus à l'excès de malheur [de la crise du milieu du siècle]. Les propriétaires et les équipages de voiliers acculés à la ruine luttèrent comme ils pouvaient. Ils achetèrent d'abord à bon compte, et généralement en Angleterre, de vieux bateaux : endurants, économes, durs à la besogne, ils arrivent à nouer les deux bouts. Des richards grecs, Vagliano de Londres, M. Zarifi de Constantinople, vinrent à la rescousse. Ils achetaient des bateaux, dont ils cédaient l'exploitation

413. G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [Ἱστορία τῆς ἐλληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit., p. 201.

à des capitaines de leur connaissance, généralement des compatriotes, ou plutôt des coreligionnaires (la plupart de ceux avec lesquels le vieux Vagliano liait partie étaient comme lui originaires de l'île de Céphalonie), qui s'engageaient à leur payer une somme fixe par an. [...] Vers la même époque, trois grandes maisons grecques du Danube, originaires des îles Ioniennes et d'Andros, se mirent à armer des bateaux : leur succès encouragea d'autres maisons du Pirée, de Constantinople, de Russie à imiter leur exemple. Le terrain était mûr, mais la guerre du Transvaal survenant sur ces entrefaites donna le signal d'une ère nouvelle. Les gains énormes réalisés au cours de cette guerre répandirent la conviction que les Grecs pouvaient, même après l'introduction de la vapeur, lutter avec les grandes marines étrangères »⁴¹⁴.

L'histoire accepte mal l'idée de « brusques changements ». Aux ruptures, elle préfère le fil du temps, la direction indiquée par les répétitions, les continuités. Ainsi les Ioniens, véritables héritiers du réseau chiote, suivent les mêmes stratégies et se donnent pour leurs affaires une organisation identique. Les principes de base sont les mêmes : origine grecque, insulaire ou non, alliances matrimoniales, convergence des coutumes et traditions sont la voie royale introduisant au réseau. Les Vaglianos, par exemple, les plus liés entre eux au sommet de la pyramide, ont contracté, selon les estimations de Harlaftis⁴¹⁵, des alliances matrimoniales avec pas moins de quinze familles du « club ionien », comme les Couppas.

Les Vaglianos ménagent aussi leurs arrières, si l'on peut dire, en gardant les liens les plus solides avec les grandes familles chiotes. Pour ces derniers, les mariages avec des non-Chiotes étaient rares et critiquables pendant la première partie du siècle, mais ce n'est plus le cas dans les années 1870. Au contraire, les Chiotes cherchent à marier leurs enfants avec des Ioniens, et ainsi se raccrocher au nouveau réseau des grandes entreprises internationales. Par exemple, André Vaglianos lui-même épouse à Marseille une Mélas, originaire de l'Épire et néo-Phanariote ; ses enfants se lient aux Chiotes Rallis, Négréponte et Pétrocoehinos. Sa fille Angélique⁴¹⁶ se marie avec Georges Zarifis, sans doute la plus puissante

414. La renaissance de la marine grecque, 1899-1912, *Le Sémaphore de Marseille*, le 11 décembre 1913.

415. G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ...* [Ἱστορία τῆς ἐλληνόκτητης ναυτιλίας ...], op. cit., p. 197, 516-517.

416. Sur ce mariage, voir *Le Sémaphore de Marseille* du 4 février 1896. Ce témoignage du *Sémaphore* montre bien que rien n'a vraiment changé pour les grands bourgeois en matière d'alliances matrimoniales.

famille de Marseille et de Constantinople. Sturdza⁴¹⁷ peut dès lors affirmer qu'à partir de la deuxième génération, les Vaglianos, liés aux Zarifis, aux Rallis et aux Mélas, façonnent l'intégralité de la vie financière et même politique du petit royaume.

Où il apparaît que certaines des familles chiotes les plus puissantes du réseau ont pu maintenir en affaires une position de force en suivant l'air du temps. Celles qui ont négligé de le faire, comme les Zizinias ou les Dromocaïtis de Marseille, disparaissent de la scène. Au contraire, les entreprises Rallis de Marseille, de Londres et d'ailleurs résistent avec succès aux crises du milieu du siècle. Ce que confirme le consul général de Grèce à Marseille⁴¹⁸, qui dans son rapport au ministère des Affaires étrangères du royaume, ne manque pas, en 1912, de rappeler que le comptoir des « Rallis Brothers » est l'un des plus importants de la ville, et que Rallis lui-même figure parmi la quarantaine d'hommes d'affaires grecs, très impliqués, avec d'autres, banquiers, armateurs, courtiers maritimes etc., dans le développement de la ville phocéenne.

Maillage des familles : en 1865, le successeur de Pandias, grand patron du siège social de Londres, est nul autre que son neveu Étienne, fils d'Auguste Rallis de la ville phocéenne. Étienne arrive dans la capitale anglaise, et s'installe chez son oncle après ses études au Lycée de Marseille. Sous sa direction, la compagnie multipliera ses champs d'activités, se donnant bientôt des ambitions planétaires. Dans les années 1870 en effet, le réseau de la société couvre des pays aussi éloignés que l'Inde, les États-Unis (New York) et l'Égypte (Alexandrie), et une ligne de navigation est ouverte dès 1860 pour relier l'Amérique à l'Angleterre, puis à Marseille, Odessa et à l'Empire ottoman jusqu'aux Indes.

En mer d'Azov, les Rallis poursuivent le rapprochement des familles en se liant aux Scaramangas, Chiotes eux aussi. Pandias, en 1831, épouse sa cousine au deuxième degré Scaramangas, ce qui scelle l'union des deux familles dans le secteur du grand commerce des céréales au Taganrog. Après la crise du milieu du siècle, les Scaramangas seront, avec les Vaglianos, les deux plus grandes maisons de la région, la succursale de la mer Noire constituant une ramification des « Rallis Brothers ». « Rallis Brothers », l'entreprise grecque plus que centenaire, sera dissoute en 1961.

417. M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique ...*, op. cit., p. 442.

418. N. ΣΚΟΤΙΔΟΥ, Rapport concernant l'agriculture, l'industrie ... [Ἐκθεσις περὶ γεωργίας, βιομηχανίας ...], art. cit.

Même s'adonnant au grand commerce, les Grecs de Marseille et d'ailleurs développent les secteurs bancaires et industriels. Ainsi les Rodocanachis, qui investissent dans l'huilerie mais également dans les banques ; la maison Caramanos et celle d'Agélastos investissent dans la minoterie et la semoulerie, les Théologos et les Scaramangas dans la savonnerie, Polybe Zafiropoulos, appelé aussi le « père du froid »⁴¹⁹, dans la fabrication de la glace, et Georges Zafiropoulos, actionnaire principal de la « Société marseillaise de construction mécanique », dans la métallurgie navale etc.

L'établissement « Z/Z »⁴²⁰ se lance, dès 1854, dans les affaires industrielles et financières. D'ailleurs, Étienne Zafiropoulos et son neveu Périclès Zarifis s'associent à toutes les grandes entreprises du capitalisme marseillais, tradition respectée par leurs successeurs, Georges et Polybe Zafiropoulos. En 1864-1865, Étienne investit une partie des capitaux des « Z/Z » dans la mise sur pied de la « Société marseillaise de Crédit ». Dans les années 1870 et 1880, avec Périclès Zarifis, ils s'associent à une multitude de firmes, dont certaines allaient devenir les grandes sociétés financières et industrielles de Marseille. Du vivant d'Étienne Zafiropoulos, et après sa mort survenue en 1897, moment où Périclès prend le relais, les « Z/Z » sont les fondateurs-promoteurs du « Crédit immobilier marseillais » (1880), de la « Société agricole et immobilière France africaine » (Enfida), des « Raffineries de Saint Louis » (1879), des « Grands travaux de Marseille », des « Chantiers de Provence » etc. En 1899, l'on retrouve les « Z/Z » avec les Vaglianos, Théodore et Michel Rodocanachis, et Michel Théologos parmi la vingtaine d'actionnaires de la plus grande compagnie de construction navale, « Port-de-Bouc Chantier Naval ». Quelques années plus tard, Périclès Zarifis en est l'administrateur et l'un des trois premiers actionnaires. Après lui, un autre Zarifis prendra le relais.

Si à Marseille les Néo-phanariotes Zarifis et Zafiropoulos sont au cœur de la bourgeoisie hellénique et française de la ville –et leur présence se fera sentir bien après la Grande Guerre–, à Constantinople, Georges Zarifis, et après lui ses héritiers, gèrent les finances de l'Empire ottoman. Ils sont les conseillers personnels du Sérail. Pendant ce temps, les Rodocanachis et les Baltazzis siègent au comité

419. *Collection privée de la famille Borelli*, J. BORELLI, Stathatos-Zafiropulo, 1985.

420. Ibid. ; *Archives Privées de la Famille Zarifis* ; J. DOMENICHINO, *Un chantier, des ouvriers, une ville : Port-de-Bouc et la construction navale (1900-1966)*, thèse de doctorat inédite, Aix-en-Provence, Université de Provence Aix-Marseille, 1988.

directeur des banques de Marseille, de Constantinople, d'Athènes, d'Alexandrie et de Londres, en compagnie des puissants Christakis (*effendi*) Zographos et Schilizzis Stéphanovitz.

Mais reprenons et enchaînons. Les lendemains de la Guerre de Crimée inaugurent pour l'Empire ottoman une nouvelle ère de réformes à l'occidentale, les Tanzîmât⁴²¹, qui renforcent la position financière de l'élite hellénique et d'autres minorités comme les Arméniens et les Juifs. Le Grand Seigneur, presque à genoux devant les grandes puissances, qui constituent une sorte de tente à oxygène pour cet Empire agonisant, signe en 1856 l'édit impérial (le *Hatt-i hümayun*), destiné à apporter sur ses terres une série de changements sociaux, mais aussi économiques et administratifs. Parmi les plus importants pour notre sujet, relevons à la fois le droit des sujets non musulmans à participer à l'administration civique locale et impériale, ainsi que de multiples privilèges commerciaux auxquels seront ajoutés, dix ans plus tard, le droit de propriété foncière.

La haute administration ottomane fait alors le plein de fonctionnaires grecs, souvent affublés de titres pompeux, comme *effendi* ou *pacha*. Mais le pompeux voisine un pouvoir bien réel. Ainsi dans le monde politique, Alexandre Carathéodoris nommé ministre des Affaires étrangères ; ainsi les Musurus, nommés ambassadeurs. Il faut aussi mentionner les banquiers Baltazzis, qui ont à Constantinople une notoriété exceptionnelle, nommés à plusieurs reprises « *mouabin* du ministère des finances »⁴²². C'est, pour les Néo-phanariotes, une époque rêvée : ils obtiennent les désignations, et s'offrent alors un train de vie princier, à la hauteur de leur nouveau pouvoir. Ce sera le cas notamment sur l'île de Samos, peuplée de Grecs, et qui de 1832 à 1912 jouit du statut de principauté autonome. Comme jadis, ses princes grecs jouent le grand jeu de la Cour, du faste et des grandioses cérémonies, copié sur celui des principautés autonomes danubiennes de Valachie et de Moldavie⁴²³.

421. TH. VÉRÉMIS, Les réformes ottomanes (Tanzîmât) [Οἱ ὀθωμανικὲς μεταρρυθμίσεις (Τανζιμάτ)], dans *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἐλληνικοῦ ἔθνους] (col.), XIV, Athènes 1977, p. 168-171, en grec ; G. AUGUSTINOS, *The Greeks of Asia Minor*, op. cit., p. 57-58 ; É. DRIAULT, *La question d'Orient ...* [Τὸ Ἀνατολικὸ Ζήτημα ...], op. cit., p. 406-416 ; P. DUMONT, La période des Tanzîmât (1839-1878), dans R. MANTRAN (dir.), *Histoire de l'empire ottoman*, Paris 1989, p. 459-522.

422. Concernant Aristide Baltazzis, sa nomination puis son éloignement temporaire de son poste, voir Orient, *Le Sémaphore de Marseille*, le 23 mai 1867.

423. M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique ...*, op. cit., p. 148-149.

À partir du milieu du siècle, on le sait, « l'homme malade de l'Europe » se trouve en plein marasme financier, et la situation s'aggrave de jour en jour. Les négociants grecs de la capitale ottomane s'orientent alors vers les opérations bancaires de la Sublime Porte. En d'autres termes, le Grand Seigneur a besoin de prêts étrangers venant de l'Ouest, et les banquiers néo-phanariotes sont à peu près les seuls qui acceptent d'en négocier les termes. Leur position intermédiaire dans le grand commerce avec l'Occident, et bien entendu leur vaste réseau, les placent à Constantinople dans une position très avantageuse. En assurant le flux des capitaux européens vers l'Empire, ils s'en font les intermédiaires incontournables.

À l'autre bout du vaste réseau commercial et financier, il y a l'accès direct au cœur des capitales européennes, où bat le cœur de la haute finance et du négoce, déterminants à l'époque. Ce sont « les banquiers de Galata », qui vivent effectivement et travaillent à Galata ou à Pera, « la ville des *Giaours* »⁴²⁴ (infidèles), quartiers occidentalisés et très modernes de Constantinople où s'installe la haute bourgeoisie néo-phanariote grecque, qu'elle transforme en oasis européennes totalement coupées de la vie des musulmans de la capitale.

Le Sémaphore témoigne de la position des banquiers de Galata dans les affaires bancaires de l'Empire agonisant :

« [...] les embarras financiers [...] du gouvernement [...] augmentent. Je vous ai déjà parlé de l'état actuel de notre Trésor : en résumé cinq million de livres sterling de déficit. [...] Aussi les plus clairvoyants sont-ils en présence d'une banqueroute d'État ; ils attendent avec anxiété les rapports de MM. Baltazzi et Tarin, qui sont à Paris en quête d'argent sans doute. Trouveront-ils ? Il n'est pas permis d'y compter »⁴²⁵.

« À la Sublime Porte [...] on dit que les réclamations des capitalistes parisiens contre le gouvernement turc ont été en haut lieu jugées nulles et non avenues. Il s'agit d'un emprunt de 25 millions de francs que M. Baltazzi aurait négocié avec le groupe du Crédit foncier [...] Le gouvernement, tranquille de ce côté, n'en est pas moins tracassé de préoccupations financières. Le Trésor est à sec et les besoins augmentent, s'accumulent toujours plus pressants. Les négociations ouvertes avec la Société Générale de Galata avancent péniblement ; les banquiers savent qu'ils peuvent faire passer le Mahlié sous leurs fourches caudines, aussi sont-ils exigeants

424. Sur le quartier de Pera, voir F. GEORGEON, *Le dernier sursaut (1878-1908)*, dans R. MANTRAN (dir.), *Histoire de l'empire ottoman*, op. cit., p. 555-556 ; V. KARDASIS, G. HARLAFTIS, *International shipping in the eastern Mediterranean ...*, art. cit., p. 249.

425. Orient, *Le Sémaphore de Marseille*, le 31 octobre 1867.

et réclament-ils des garanties solides et, en outre des garanties, stipulent-ils un taux d'intérêt qui approche de 25% et plus encore ; ils demandent l'autorisation [...] de puiser 2 millions de livres dans les économies privées et d'allécher les passants par une émission d'obligations avec amortissements et primes. Ils auront du ministère tout ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils fournissent les millions nécessaires à l'achèvement du palais de Tchéragan, et à d'autres dépenses également peu productives pour le pays »⁴²⁶ !

Peut-être suffisait-il de demander ? Sous l'impulsion de Baltazzis et des Zarifis-Zafiropoulos (de la banque « Z/Z »), est fondée en 1854 la « Banque Impériale ottomane ». Une dizaine d'années plus tard, les banquiers de Galata⁴²⁷ mettent sur pied la « Société Générale de l'Empire Ottoman » et le « Crédit Impérial et Commercial », établissements destinés à monopoliser et dominer le marché commercial et financier de l'Empire. Bien introduites dans le monde de la haute finance mondiale, ces institutions concluent des emprunts à Londres, Paris, Vienne etc. À Constantinople, Georges Zarifis a personnellement accès à tous les personnages clefs de la Cour du sultan et de la diplomatie européenne. Impossible de contracter un emprunt sans son accord, et, après sa mort, sans l'autorisation de son fils aîné Léonidas Zarifis. Gérant, d'ailleurs, l'une des plus grandes fortunes de l'époque, Georges Zarifis est volontiers comparé par ses contemporains aux Rothschild de France. Il est le Rothschild de l'Orient.

Les prêts des Zarifis sont garantis par une série d'impôts indirects de l'Empire, y compris la douane de certains ports. En 1880, les banquiers de Constantinople, Georges Zarifis à leur tête, se voient octroyer des bénéfices sur la quasi-totalité des revenus du Sérail : l'impôt sur le timbre, les boissons alcoolisées, les pêcheries, la soie de Brousse et d'Adrianople. Le gouvernement cède aussi l'administration des monopoles du sel et du tabac.

La firme « Z/Z » et d'autres banquiers néo-phanariotes sont aussi propriétaires de vastes domaines, faisant ainsi figure de patriarches féodaux modernes.

426. Orient, *Le Sémaphore de Marseille*, le 2 avril 1868.

427. Sur les banquiers de Galata, voir entre autre *Archives Privées de la Famille Zarifis* ; M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique ...*, op. cit., p. 148-151 ; H. EXERTZOGLOU, *Adaptabilité et politique des capitaux des Grecs de la diaspora. Banquiers grecs de Constantinople : l'établissement « Zarifis-Zafiropoulos », 1871-1881* [*Προσαρμοστικότητα και πολιτική όμογενειακών κεφαλαίων. Έλληνες τραπεζίτες στην Κωνσταντινούπολη: το κατάστημα « Ζαρίφης Ζαφειρόπουλος », 1871-1881*], Athènes 1989, en grec.

C'est presque une scène du Moyen Âge que nous décrit *Le Sémaphore* parlant des actifs du comptoir marseillais :

« La maison Zafiropoulos de notre ville possède en Turquie, dans le district de Bourgas, une grande étendue de terres comprenant huit villages habités par des colons d'origine étrangère. [...] le gouvernement turc a accordé, sur la demande du propriétaire, un officier et dix gendarmes chargés de faire la police dans les susdits villages. Il est autorisé, à son arrivée dans les terres de M. Zafiropoulos, à former ainsi une milice d'une cinquantaine de colons »⁴²⁸.

On peut donc parler d'une renaissance néo-phanariote, comme un écho de ses gloires d'antan durant le long XVI^e siècle. Et conclure en rappelant, toujours dans les années 1880, la gestion par les banquiers grecs de Constantinople du tribut de l'île de Chypre, versé par la Grande Bretagne. D'ailleurs, et ceci est très important, la session de Chypre à l'Angleterre a été organisée par le banquier personnel du sultan Abdul-Hamid, Georges Zarifis. L'opération fut qualifiée par le Grand Seigneur d'« excellente affaire », lui permettant de s'approprier de vastes espaces dans l'île et de spéculer à l'avance sur la plus-value qui découlerait de l'appropriation de l'île par les Britanniques⁴²⁹. Un autre représentant de la haute finance à Constantinople, le Chiote Janin Schilizzis, a été chargé de gérer le tribut des deux principautés vassales, Bulgarie et Roumélie orientale, ajoutant au passage des patronymes aux consonances un peu plus bulgares, comme Stéphanovitz. L'administration des tributs de la principauté de Samos et du Mont Athos est aussi une affaire néo-phanariote.

428. Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 4 août 1877.

429. Lettre d'Orient, *Le Sémaphore de Marseille*, le 25 juillet 1878.

QUATRIÈME PARTIE

LA COMMUNAUTÉ GRECQUE DE MARSEILLE
ET L'HELLÉNISME



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΘΗΝΩΝ

CHAPITRE I

UNE COMMUNAUTÉ DE LA DIASPORA : ORGANISATION, ACTIVITÉS, DÉPLACEMENTS

Pour s'assurer d'avoir la haute main sur la ville de Marseille, les Grecs font jouer tous les ressorts d'une puissante machine à la fois communautaire et intercommunautaire. Protéger, ranimer les réseaux aussi bien en France qu'à l'étranger en constitue l'opération principale. La préoccupation numéro un : transformer les réseaux économiques en réseaux d'information et d'action. Dit d'une autre façon : penser des stratégies de nature socioculturelle, en s'appuyant comme partout sur quelques piliers essentiels : les alliances endogamiques, le consulat grec, l'Église orthodoxe et la langue.

Comparée à d'autres communautés helléniques, comme celle d'Alexandrie, forte et nombreuse, celle de Marseille ne compte qu'une poignée de personnes – pas plus de 800. Ce qui explique sans doute qu'elle n'a jamais été perçue comme communauté ethnique proprement dite. Mais rien n'empêche que ce type de communauté soit fortement structuré ou organisé. Les notables grecs, par exemple, prennent en charge l'administration de tous les événements liés de près ou de loin à l'hellénisme local et à ses réseaux mondiaux.

Pour être nommé président d'une communauté grecque, à Marseille ou ailleurs, il faut administrer de nombreuses sociétés industrielles locales, et influencer fortement et manifestement sur le grand négoce et les chantiers maritimes, les deux piliers assurant l'avenir d'une grande ville ; il faut aussi être réputé puissant sur les scènes sociale, politique et économique, et savoir se montrer généreux bienfaiteur à la fois dans la ville d'accueil, en Grèce (surtout) et dans toute localité où s'exprime une forme ou l'autre d'hellénisme.

Rien d'étonnant, dans cette optique, que la présidence de la communauté grecque de Marseille ait été l'affaire de trois familles très proches : les Zafiropoulos, les Zarifis et les Rodocanachis. Étienne Zafiropoulos passera le flambeau à Théodore Rodocanachis, dont Périclès Zarifis prendra le relais. Dans les trois cas, nous remarquons une même position sociale enviée, et ce, aussi bien dans

la ville en général qu'au sein de la communauté grecque, composée de notables. On retrouve là le prestigieux « chef charismatique »⁴³⁰, dont le charisme aide à éliminer les rivalités et tensions au sein de la communauté des notables et à la rassembler en fonction de ses intérêts et de ses activités.

Quand, donc, la communauté grecque veut célébrer l'arrivée du général français Eydoux dans les salons Massilia, pour le remercier d'avoir mis sur pied une armée hellénique et d'avoir ainsi assuré une double victoire à la Grèce lors des guerres balkaniques, *Le Sémaphore*, souhaitant rendre hommage à son président, Périclès Zarifis, utilise les termes mêmes du général : « Je lève mon verre, comme soldat, en l'honneur de l'auguste commandant en chef de l'armée, de mon chef direct, M. Vénizélos, ministre de la guerre [...] de l'armée hellénique qui a fait reverdir la couronne de lauriers d'Athénaï (*sic*), de la colonie grecque et de son représentant vénéré, M. Zarifi, qui personnifie le labeur incessant, la haute intelligence et le grand cœur, en l'honneur de Marseille »⁴³¹.

Comportements similaires de la communauté grecque d'Alexandrie – à la fin du XIX^e siècle, troisième plus importante (après Constantinople et Smyrne⁴³²) pour le développement économique et commercial en Méditerranée orientale. Elle aussi choisit ses présidents parmi les personnalités les plus en vue au niveau local et international, et notamment Georges Averof et Emmanuel Bénakis, tous deux connus en Grèce et à Alexandrie comme généreux bienfaiteurs, et Théodore Rallis⁴³³, grâce à qui est instaurée la gratuité de l'instruction pour les enfants des écoles de la communauté.

L'organigramme est un peu partout le même : secondant le président, un trésorier, ainsi qu'un conseil d'administration gérant les affaires courantes de la communauté. À l'occasion de la réception offerte à Marseille au général Eydoux, apparaissent les noms des membres du conseil⁴³⁴ de Marseille, dont certains nous sont déjà familiers. Entre autres, le prêtre de l'Église orthodoxe Élias Cantas, Caramanos, N. Couppas, M. Mitarangas, Michel-Étienne Rodocanachis, Théodore Zarifis et Polybe Zafiropoulos.

430. N. ELIAS, *La société de cour*, op. cit. ; M. WEBER, *Économie et société*, op. cit.

431. La colonie grecque fête le général Eydoux, *Le Sémaphore de Marseille*, le 16 octobre 1913.

432. A. KITROEFF, *The Greeks in Egypt ...*, op. cit. p. 12.

433. S. TSIRKAS, *Cavafy et son époque* [Ὁ Καβάφης καὶ ἡ ἐποχή του], op. cit., p. 154-155.

434. La colonie grecque ..., art. cit.

Pour la plupart, ces notables se sont vus gratifiés de la Légion d'honneur⁴³⁵, et ce dans plusieurs pays. Ils sont en effet très impliqués par leur profession dans de vastes réseaux les mettant en contact avec des gouvernements et monarques étrangers ; certains collectionnent les décorations. Leur prestige en est d'autant rehaussé et les retombées positives sur l'ensemble de la communauté faciles à vérifier. Ces décorations soulignent tantôt une entreprise spécifique, tantôt une bénéfique influence sur le développement social, économique ou culturel de la cité d'accueil. Par extension, l'on peut y voir une reconnaissance exprimée par le gouvernement français pour des services rendus à l'économie du pays en temps de guerre, ou, en temps de paix, pour la création d'institutions de bienfaisance et d'organismes bénévoles mis au service des plus démunis.

Nous pensons, par exemple, au Néo-phanariote Étienne Zafiropoulos⁴³⁶, qui, tout en restant proche du sultan pour des raisons financières, rend de grands services à la Grèce et à ses compatriotes grecs de l'Empire ottoman. Et l'on n'est plus étonné dès lors de voir deux capitales, Athènes et Constantinople, également reconnaissantes, lui décerner, l'une le titre de Commandeur de l'Ordre du Sauveur de Grèce, et l'autre, celui de Grand Officier de l'Ordre du Medjidieh. Et Paris, en 1887, lui confère le titre de Commandeur de la Légion d'honneur.

Cette dernière récompense devait être la première d'une longue liste de décorations offertes par le gouvernement français jusqu'au milieu du XX^e siècle. En bénéficièrent de nombreux hommes et femmes devenus parents par alliance, comme les Zafiropoulos, Zarifis, Vlastos et Rodocanachis. Ainsi le neveu d'Étienne Zafiropoulos, qui devient Commandeur de la Légion d'honneur tout en se voyant décerner, comme son oncle, de nombreuses décorations étrangères ; son fils, Théodore, devient également Chevalier de la Légion d'honneur. Sa femme, Marie-Antoinette, née Vlastos, se voit elle aussi décerner le même honneur pour ses soixante années d'animation des œuvres sociales de la ville de Marseille.

435. Sur le symbolisme de la Légion d'honneur, voir A. DAUMARD, *Les bourgeois et la bourgeoisie ...*, op. cit., p. 75-76 ; R. CATY, É. RICHARD, P. ECHINARD, *Les patrons du Second Empire*, op. cit., p. 31-32.

436. *Archives privées de la famille Zarifis*, certains documents en grec ; Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 10 mai 1867 ; P. ECHINARD, Étienne Zafiropoulos, dans R. CATY, É. RICHARD, P. ECHINARD, *Les patrons du Second Empire*, op. cit., p. 311-312.

Le journal *L'Oursin* parle en ces termes de Périclès Zarifis :

« Vous avez tous lu cette semaine [...] que le gouvernement venait de décerner la croix de chevalier de la légion d'honneur à M. Périclès Zarifi, un des membres les plus considérables de la colonie grecque de Marseille et le chef d'une de nos maisons de commerce les plus importantes. [...] Mais [...] d'où vient que le gouvernement de la République a cru devoir conférer la distinction de la légion d'honneur à cet étranger ? [...] Il n'est pas de calamité publique, choléra, inondations, incendie, qui n'éveille immédiatement la sollicitude et la générosité de M. Périclès Zarifi. À peine une souscription est-elle ouverte, qu'on voit apparaître sa signature. [...] Bien que Français de cœur [...] M. Périclès Zarifi est resté grec, a tenu à conserver sa nationalité. C'est ce qui vous explique pourquoi sa nomination dans la légion d'honneur n'a pas figuré au *Journal Officiel* »⁴³⁷.

Et *Le Sémaphore*, expliquant la nomination du président de la communauté grecque de l'époque, Théodore Rodocanachis :

« M. Théodore E. Rodocanachi, président du Syllogue hellénique, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. [...] En décorant M. Th.-E. Rodocanachi, le gouvernement de la République a voulu honorer, en sa personne, la colonie grecque tout entière et la remercier du bien qu'elle n'a cessé de faire parmi nous. Nous n'avons pas besoin de rappeler, ici, avec quel empressement, avec quelle noble générosité, les Hellènes établis à Marseille ont toujours répondu aux appels de la charité publique et privée. [...] Le gouvernement qui n'a pas oublié ces amis des mauvais jours, a jugé bon de resserrer encore les liens qui unissent les Hellènes à notre pays, et c'est pour cela qu'il a nommé chevalier de la Légion d'Honneur M. Théodore-E. Rodocanachi qui, par ses qualités de cœur et d'esprit, représente si bien ce qu'il y a de généreux et de distingué dans la colonie grecque de notre ville »⁴³⁸.

Pour se voir décerner la Légion d'honneur, l'appartenance à des institutions prestigieuses ou capitales pour la gestion de l'économie de Marseille joue souvent un rôle déterminant, comme au Tribunal de Commerce de la Chambre de Commerce, dont vingt-six des notables négociants sont élus comme juges du Tribunal, et cinq comme juges et présidents. En 1870⁴³⁹, on y note la présence

437. *L'Oursin*, journal de Marseille, le 27 janvier 1883 ; voir aussi Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 17 janvier 1883.

438. Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 13 juin 1881.

439. *Guides Marseillais*, 1850-1914.

des négociants Eustratios Pétrocochinos, Paul Rodocanachis, Michel-Étienne Rodocanachis et Nicolas Reggios.

Mais c'est surtout la Chambre de Commerce qui focalise l'attention. Elle est le lieu par excellence de l'élaboration de la politique économique de la ville-port, de son commerce maritime et de toutes les activités liées à l'avenir du port de la cité. *État dans l'État*, la Chambre est le porte-parole local accrédité dans les relations avec Paris. Par extension, son pouvoir s'étend sur toute la vie socio-politique et financière de Marseille.

Il s'agit en fait d'une poignée d'hommes (une vingtaine) qui exercent souvent plusieurs mandats. Et ceci est loin d'être un cas marseillais : à Livourne, le Grec Panagiotis Pallis⁴⁴⁰ est élu quatorze fois président de la Chambre de Commerce de la ville. Autre preuve que les Grecs de Marseille, de la diaspora et de l'empire ottoman partout s'intègrent au système financier, commercial et bancaire. Ils deviennent ainsi les acteurs privilégiés et incontournables du devenir économique de leur ville d'attache.

Elle est loin, l'époque où la Chambre de Commerce se montrait hostile à l'implantation des Grecs. Dans les années 1810 et 1820, ils étaient vus comme de dangereux concurrents du commerce français dans le Levant, on disait parfois des « pirates ». Ce sont maintenant des hommes d'affaires respectés, partie intégrante de la haute bourgeoisie locale, et vecteurs essentiels d'une prospérité dont les retombées se font sentir à Marseille, dans toute la France, et jusque dans le monde complexe et agité de l'économie internationale.

Y siègent Paul Rodocanachis⁴⁴¹, de 1852 à 1872, Démétrius Agélastos, de 1872 à 1885, Alcibiade Reggios entre 1885 et 1891, Théodore-Paul Rodocanachis entre 1887 et 1893, et Théodore Agélastos (1895-1910). Théodore Agélastos⁴⁴², vice-président de la Chambre de Commerce, est aussi Chevalier de la Légion d'honneur.

On le constate assez vite : la communauté n'est pas composée que de citoyens grecs venus de la Grèce continentale. Il y a aussi ceux qui, comme Étienne Zafiropoulos, conservent leur nationalité ottomane, et d'autres qui deviennent Français. Ceux-là ne sont pas des assimilés. Ils adoptent une nouvelle nationalité,

440. D. VLAMI, *Le florin, le blé ...* [Τὸ φιορίνι, τὸ σιτάρι ...], op. cit., p. 205.

441. L. BERGASSE, *Notice historique sur la Chambre de Commerce de Marseille (1599-1912)*, Marseille 1913.

442. Tout-Marseille, op. cit.

mais ils restent attachés à leur identité hellénique. Pour la plupart, la naturalisation est moins une affaire affective qu'une affaire tout court : des privilèges économiques et sociaux en découlent.

Concrètement, la condition *sine qua non* pour être naturalisé Français est d'appartenir à l'élite communautaire : un statut reconnu, un pouvoir social et financier, et en politique des vues modérées et un profil bas. Certains, comme Étienne Zafirooulos⁴⁴³, sont assez influents pour décider de conserver jusqu'à la fin de leurs jours, et sans aucun complexe, la nationalité ottomane. Et, quand sa première demande de naturalisation est refusée en 1844, il décide de ne pas la renouveler. Même attitude chez son neveu, Périclès Zarifis, qui comme son père, Georges Zarifis de Constantinople, conservera sa nationalité hellénique.

Les archives de Marseille en disent long sur cette question des demandeurs de la citoyenneté française. C'est la Chambre de Commerce de la ville qui arbitre la décision finale. Mentionnons le cas du Chiote Michel Dromocaitis⁴⁴⁴, négociant honnête, forte personnalité, à la tête d'un vaste domaine immobilier et patron d'une maison de commerce en pleine expansion. Il sera naturalisé un an après le vote favorable de la Chambre de Commerce en 1843 ; et cela, en dépit d'une législation récente de la Porte ottomane, rapportée par le ministère de la Justice et des Cultes au préfet de la ville, et suivant laquelle aucune demande de naturalisation étrangère ne peut être acceptée sans son autorisation préalable – il y avait certes là une source de conflits diplomatiques potentiels entre la France et le sultan.

Auguste Rallis⁴⁴⁵, qui a déposé sa demande de naturalisation en 1827, ne l'obtiendra qu'en 1850. À ce moment, tout milite en faveur de cette décision : il apparaît dévoué aux institutions républicaines, en politique il évite de faire des vagues et, surtout, il gère une immense fortune et un vaste réseau commercial, assurant du même coup le dynamisme de la vie économique locale.

Étienne Rodocanachis⁴⁴⁶ constitue un bon exemple d'une forte implication chiote dans l'obtention de documents officiels. Lors des massacres de Chios,

443. Déclaration de domicile faite dans le but d'obtenir des lettres de naturalité, *Archives municipales de Marseille*, code 5 E 52.

444. Naturalisations – Admissions à domicile, *Archives départementales des Bouches-du-Rhône*, Marseille, code M 11 16.

445. Naturalisations – Admissions à domicile, *Archives départementales des Bouches-du-Rhône*, Marseille, codes M 11 10 et M 11 27.

446. Naturalisations – Admissions à domicile, *Archives départementales des Bouches-du-Rhône*, Marseille, codes M 11 28.

en 1822, les archives de l'île furent brûlées, d'où l'impossibilité pour certains Chiotés de mettre la main sur un quelconque document légal. Mais le réseau se met en place et envoie des émissaires chargés de certifier l'authenticité de la demande du pétitionnaire (par exemple concernant son acte de naissance). Pour venir en aide à Rodocanachis, d'importants négociants défilent devant les autorités responsables, dont certains parmi les plus influents de la première partie du XIX^e siècle. Agélastos, Reggios, Argentis, Michel Pétrrocchinos, Dromocaïtis et Badetty accompagnent Rodocanachis chez le notaire et attestent de leur propre signature le lieu et l'année de sa naissance. Cette année-là (1844), Rodocanachis sera naturalisé.

L'ordonnance du 20 août 1834 marque la naissance des consulats grecs partout où une communauté hellénique est solidement enracinée. En Angleterre, en France, à Paris et à Marseille ; en Russie, le consulat d'Odessa et quelques vice-consulats (Taganrog), sans compter, enclavant en quelque sorte l'Empire ottoman, une multitude de consulats et de vice-consulats comme ceux de Constantinople, Smyrne, Chios, ceux des principautés danubiennes, des îles Ioniennes, de Salonique, d'Alexandrie ⁴⁴⁷.

Jusqu'à la fin des années 1860, la direction des consulats de la diaspora et de l'Empire ottoman est une affaire de négociants armateurs : les plus éminents de chaque communauté obtiennent le poste. Un peu plus tard, les nouvelles priorités de la Grèce, toutes liées aux passions entourant la question nationale, obligent à avoir recours à du personnel du ministère des Affaires étrangères. Ces fonctionnaires ont pour mandat de porter bien haut le « flambeau patriotique » dans chaque communauté. Leurs intérêts politiques sont ceux du gouvernement et, contrairement à leurs prédécesseurs, qui assumaient une fonction honorifique, ils sont salariés de l'État et du même coup discrètement contrôlés par le ministère.

Préoccupation majeure des consuls de chaque communauté pendant une grande partie de la deuxième moitié du XIX^e siècle et bien après la Grande Guerre, la Grande Idée ne fait pas oublier l'essentiel : l'importance primordiale du consul dans son rôle de protecteur et défenseur des intérêts commerciaux et navals des Hellènes, ceux des villes et ceux des réseaux. *L'Indépendance Hellénique* en témoigne :

« [...] Marseille est aujourd'hui une des premières villes commerciales et industrielles du monde, c'est le grand passage de l'Europe, et le percement de l'isthme

447. É. DRIAULT, M. LHERITIER, *Histoire diplomatique de la Grèce ...*, op. cit., II, p. 111.

de Suez l'a placée sur la grande route des Indes. Un agent consulaire dans un pareil centre ne doit pas se borner à viser des papiers de bord [...] la mission de cet agent est de beaucoup supérieure. Il doit veiller aux intérêts commerciaux et maritimes de son pays, et chercher à [...] obtenir les plus grands bénéfices possibles »⁴⁴⁸.

Jusqu'à la fin des années 1860, le poste de consul revient fréquemment aux membres d'une même famille liée à l'élite du réseau chiote de l'époque. Ce n'est donc pas tellement le choix de tel ou tel ministère qui apparaît comme déterminant mais celui de l'élite, qui sait en imposer par son autorité, son charisme, et par un savoir-faire unique dans le monde de la finance, du commerce, de la navigation et des entreprises internationales.

Ainsi, un Rodocanachis est consul de Toscane à Odessa, Paul Rodocanachis est aussi consul de Toscane à Marseille, un troisième Rodocanachis consul de Grèce à Gênes et Jean Rodocanachis également consul de Grèce à Boston ; les Rallis sont consuls de Grèce à Odessa, à Londres et aux États-Unis ; Georges Ziziniias est consul de Grèce à Marseille, son frère est consul de Belgique à Alexandrie, un autre, consul de Grèce à Alexandrie, et Paul Ziziniias, également consul de Grèce à Odessa ; enfin, et notre liste est loin d'être exhaustive, deux Tositsas sont consuls de Grèce, l'un à Livourne et l'autre à Alexandrie.

Le cas de Georges Ziziniias⁴⁴⁹ de Marseille est intéressant. Il est nommé consul de Grèce de la cité phocéenne entre 1836 et 1867, ses éventuels concurrents du ministère ne pouvant entrer en compétition avec un homme aussi riche, aussi influent, et apprécié pour sa forte personnalité et son dynamisme par les autres Chiotes de la communauté hellénique. Et ce qui n'est pas pour nuire à sa candidature, sa firme « Ziziniias frères » fait partie d'un réseau qui s'étend de l'Égypte jusqu'à la mer Noire. Ziziniias est donc vite perçu comme la personne idéale pour remplir la fonction de consul.

Le cas est aussi très révélateur d'un autre comportement, très répandu dans le milieu en question, et dont *L'Indépendance Hellénique* rend pudiquement mais clairement compte. « L'honorable M. Zizinia, qui a occupé ce poste [de consul] pendant plus de trente ans, était entièrement absorbé par ses grandes affaires et ne considérait les fonctions dont il était chargé que comme une charge

448. Bulletin politique, *L'Indépendance Hellénique*, le 2 avril 1870.

449. Grèce : 1833-1939, Consulat général hellénique, *Archives départementales des Bouches-du-Rhône*, code 1 M 502.

honorifique »⁴⁵⁰. Conséquence prévisible : pour asseoir leur autorité et assurer leur permanence, on voit les consuls s'entourer d'une sorte de « cour des fidèles », choisis parmi leurs proches et les pairs de la profession. Ce qui explique sans doute que les archives du ministère des Affaires étrangères regorgent de lettres de plaintes déposées par divers employeurs de la citée phocéenne ou de Paris.

Quand Ziziniás⁴⁵¹ est atteint par une attaque cérébrale qui le laisse complètement paralysé en 1865, son épouse et son cousin prennent en charge sa fonction, comme si l'institution consulaire revenait de plein droit à la famille ! L'anecdote illustre bien la « petite histoire » de la communauté, qui prend toutes les allures d'un mauvais vaudeville, plus grotesque que comique, lorsque l'épouse et le cousin s'autorisent non seulement à assister à toutes les cérémonies officielles à la place du consul mais aussi à signer tous les documents consulaires. L'ambassadeur grec de Paris dut intervenir. Depuis ce jour, les négociants de la communauté de Marseille ne furent plus recommandés au poste de consul, l'expérience ayant montré que, par négligence ou manque de temps, ils n'étaient présents que pour les honneurs de la charge. La solution ne sera trouvée que deux ans plus tard, Georges Ziziniás abandonnant ses fonctions en échange d'une décoration au grade de Commandeur de l'Ordre du Sauveur de Grèce.

On le devine, et ce pendant toute la deuxième partie du XIX^e siècle, le consulat a ses propres réseaux, qui deviennent de plus en plus puissants, grâce à la collaboration empressée des communautés grecques de l'Est et de l'Ouest. En tant que porte-parole de l'État grec, son objectif est de donner une même voix à un hellénisme à la fois dispersé et ancré dans le petit royaume. Mais globalement, et ce pendant presque tout le siècle, l'élite des riches négociants de chaque communauté sait contourner (ou faire semblant d'adopter) la politique officielle ou officieuse de la Grèce. Ils se disent à l'écoute et sont de fait très attentifs à tout ce qui se passe dans leur pays d'origine, mais au fond ne sont-ils pas ceux qui, de fait, contrôlent une grande partie des consulats grecs ?

Il s'agit en fait d'activer des réseaux économiques qui se transforment à l'occasion en réseaux d'information. Tel fut le cas lors de la guerre de 1870-1871, moment où les Grecs de Marseille s'engagèrent à fond pour aider la France.

450. Bulletin politique, *L'Indépendance Hellénique*, le 2 avril 1870.

451. *Archives historiques du ministère des Affaires étrangères de Grèce*, Consulat de Marseille, 1850-1882 [*Ιστορικά αρχεία υπουργείου Έξωτερικών, Προξενείο Ελλάδος, Μασσαλία, 1850-1882*], code 37, 4, Athènes, documents utilisés en grec.

Mais reprenons depuis le début. La politique turcophile du gouvernement impérial était très impopulaire en Grèce et au sein de ses communautés, et à un point tel, que ce fut la fête dans presque tout l'hellénisme quand on annonça la chute de Napoléon III. À Alexandrie, on illumina les demeures grecques pour célébrer, disait-on, « la fin d'un cauchemar » – ce qui ne fut pas sans répercussions sur l'image des Grecs en France, puisque la plupart des journaux marseillais et parisiens interprétèrent que les Grecs d'Alexandrie avaient voulu fêter les premières victoires prussiennes contre la France. Il fallut *Le Sémaphore* pour prendre leur défense, en montrant ce que la communauté hellénique de la cité phocéenne avait fait pour la France dès le début de la guerre franco-prussienne.

« [...] Mais nous ne saurions admettre que les négociants grecs d'Alexandrie ou d'ailleurs se soient félicités de nos revers. Au nom des Hellènes fixés à Marseille et qui depuis le commencement des hostilités n'ont cessé de donner à la France les témoignages de la plus vive sympathie, au nom des maisons grecques qui ont souscrit avec un empressement et une générosité digne des plus grands éloges en faveur de nos blessés et des familles victimes de la guerre, nous protestons contre les accusations de la dépêche transmise de Marseille à l'agence Havas. Il n'est pas possible que les comptoirs d'Alexandrie, qui sont en parfaite communion de sentiments et d'idées avec ceux de Marseille, aient accueilli avec plaisir la nouvelle de nos désastres. La Grèce tout entière compatit à nos malheurs [...] Non, non, quoiqu'en disent les amis de la Turquie, la Grèce n'est pas de ces nations qui étonnent le monde par leur ingratitude »⁴⁵².

La Grèce et ses consulats jouent en fait un double jeu : lorsqu'elle est forcée par la Prusse et la Russie d'afficher sa neutralité, la Grèce permet discrètement à ses officiers ou ses simples soldats de prendre « un long congé » pour quitter le territoire et aller se battre aux côtés de l'armée française. Il s'agit donc en fait d'une véritable explosion de sentiments pro-français, ce pays qui a « versé son sang à Navarin et en Morée »⁴⁵³ pour la libération de la Grèce et qui est considéré comme le « cœur de l'humanité ».

Les Grecs de Marseille jouent un rôle de premier ordre dans l'opinion publique hellénique, euphorique à l'endroit de la France et nettement hostile à la

452. A. DARTIGUE, Marseille, *Le Sémaphore de Marseille*, le 2 septembre 1870 ; à voir aussi le démenti envoyé de la communauté d'Alexandrie à l'entreprise « Z/Z » de Marseille dans *Le Sémaphore de Marseille*, le 11-12 septembre 1870.

453. A. DARTIGUE, Marseille, *Le Sémaphore de Marseille*, le 2 septembre 1870.

Prusse. Outre leurs souscriptions à toutes les listes de la ville pour l'armement, l'équipement et le secours de l'armée française, ils lancent un appel urgent à tous les négociants armateurs et banquiers hellènes du monde entier, sollicitant une aide matérielle pour un pays en guerre. Des réseaux commerciaux et financiers se transforment alors en réseaux de défense d'une cause humanitaire.

Nous avons affaire à un authentique manifeste public, voté à l'unanimité des familles grecques de Marseille et proclamant en substance : comme la France a combattu pour l'indépendance du petit royaume, c'est maintenant au tour des Grecs de l'aider. La demande matérielle prend surtout la forme d'une cotisation pour l'entretien des combattants grecs, appelés « phalange hellénique », et qui arrivaient de Grèce depuis le début de la guerre⁴⁵⁴.

Petite histoire, certes, jamais rappelée ou alors rapportée en bas de page, le plus souvent laissée dans l'oubli, mais histoire admirable d'une poignée d'hommes, de Grèce et de Marseille, qui vinrent au secours de la France, avec leurs petits moyens mais de manière très efficace pendant cette période sanglante. Notre époque se retient souvent d'admirer, comme si l'admiration devait sans cesse être étayée rationnellement. Sans doute est-ce la peur que l'essayiste, historien ou homme de lettres, ne soit vu comme naïf, subjectif, voire biaisé, si d'aventure il reconnaît l'action décrite comme « héroïque ».

À Marseille, il faut parler de trois hommes, célébrés de leur vivant. Pendant l'invasion allemande en septembre 1870, le conseil municipal vote, pour assurer la défense de la ville, un emprunt de 10.000.000 de francs à 6% d'intérêt⁴⁵⁵, mais les souscripteurs se font très rares. Étienne Zafirooulos, après la demande du comité de défense, décide d'offrir son entreprise en garantie et, sans contrepartie financière, négocie le solde en suspens de l'emprunt, soit 2.000.000 en traites émises par la ville sur la Trésorerie générale, afin que cette dernière se procure des armes, des munitions et tout le matériel nécessaire à la défense nationale. En d'autres termes, 20% de l'emprunt est souscrit par un seul membre de la communauté grecque, Zafirooulos, et prêté sans intérêt.

La nouvelle se répand comme une traînée de poudre. Le conseil municipal en tête du cortège, 10.000 Marseillais émus passent sous ses fenêtres pour lui

454. C. ALEVRAS, *Les volontaires Hellènes en France pendant la guerre franco-allemande en 1870*, Paris 1947, p. 31-35.

455. *Archives privées de la famille Zarifis.*

exprimer leur reconnaissance⁴⁵⁶. Des chroniqueurs se souviennent : Zafiropoulos est porté en triomphe ; il se dirige vers le Café Martini. Les larmes aux yeux, il remercie alors cette foule unie venue le voir, et le préfet l'embrasse. L'émotion du peuple de Marseille fut forte, même s'il y avait méprise : certains avaient cru que Zafiropoulos venait de faire « don » à la ville de 2.000.000 de francs.

Le lendemain, une lettre⁴⁵⁷ de sa part remet les choses en perspective. *Le Petit Marseillais*⁴⁵⁸ prend acte et, tout en rectifiant les faits, se fait le porte-parole de la population en écrivant : « quoiqu'il y ait loin de cette négociation au don de deux millions auquel croyait le public, la conduite si désintéressée et si loyale de Monsieur Zafiropoulos n'en mérite pas moins les éloges et la reconnaissance de tous les citoyens marseillais ». On peut oublier le malentendu : Étienne Zafiropoulos restera pour Marseille un homme hors du commun, presque une personnalité culte, et le public le lui rendra le jour de sa mort, décrété jour de deuil par la ville.

L'autre s'appelle Léonidas Argentis⁴⁵⁹. Il met sur pied et finance en partie les services de l'ambulance de la Gare Saint-Charles, distribuant lui-même vivres et vêtements le soir du départ des troupes. Partout où cela lui est possible, il apporte les provisions aux soldats français paralysés par le froid de l'effroyable hiver de 1870-1871. Plus important encore : il offre à la ville la somme de 30.000 francs pour l'armement de la Garde Nationale. Obéissant au penchant de vanité de ces « nouveaux aristocrates », il ne rate pas l'occasion de se donner lui-même en spectacle, étalant ses largesses en présence des autorités départementales et devant une foule qui l'acclame avec enthousiasme. Pour *Le Sémaphore*⁴⁶⁰, c'est un événement à immortaliser.

L'aide financière et sociale peut être médicale, comme c'est le cas pour Stavros Métaxas, médecin réputé et grand bourgeois de la ville. Spécialiste en ophtalmologie, il s'implique rapidement dans l'humanitaire, dont l'ouverture d'un dispensaire chirurgical pour les pauvres de la ville : les soins, le logement et la

456. P. ECHINARD, Une réussite exemplaire ..., art. cit.

457. Voir par exemple la lettre envoyée au journal *Le Peuple*, le 27 septembre 1870, et reprise par tous les autres journaux marseillais.

458. Chronique locale, *Le Petit Marseillais*, le 28 septembre 1870.

459. Pour le détail de ses contributions, et surtout pendant la guerre de 1870-1871, voir M. Léonidas P. Argenti, *Le Petit Marseillais*, le 4 novembre 1882.

460. Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 28 septembre 1870.

nourriture sont entièrement à sa charge⁴⁶¹. Aussitôt que la guerre éclate, il ouvre sa clinique aux blessés de l'Armée française. Dès le mois de septembre 1870, à ses frais et à ceux de la communauté grecque de Marseille, il organise et dirige une ambulance volante, rendant ainsi de précieux services aux combattants français de la Loire. À l'époque, l'ambulance fait encore figure de nouveauté. Et c'est *Le Sémaphore* qui se charge d'éclairer le lecteur sur le progrès que représente ce nouvel outil pour les blessés de guerre :

« Les francs-tireurs de l'Égalité et les francs-tireurs Provençaux sont partis avec une ambulance volante adaptée à ces corps et fournie par le *Comité Marseillais de secours aux blessés*. Cette ambulance se compose de sacs à médicaments et de sacs à linge d'un modèle nouveau, ayant pour base extérieure le sac militaire et contenant tout ce qui est nécessaire au service médical d'une armée en campagne. Des trousseaux fort légères et d'un outillage choisi ont été données aux médecins et aux aides. Des sacoches d'exposition, pesant à peine 1.500 grammes, et contenant les bandes, les compresses, la charpie, les attelles et les médicaments nécessaires pour le pansement de 5 blessés, ont en outre été donnés à chaque compagnie. On se fait difficilement dans le public une idée des recherches qu'exige la création de tout ce matériel d'ambulance qui doit être léger, pouvoir s'emporter, ne pas gêner la marche, et qui n'a pas d'analogue dans les objets employés pour les ambulances des armées régulières »⁴⁶².

Le réseau international hellénique est efficace. Peu après l'appel lancé à la communauté grecque dans son ensemble en vue d'aider la France en danger, les organisateurs de la communauté hellénique de Marseille recueillent des fonds venant de partout dans le monde. La somme est utilisée pour le transport, l'armement et l'équipement des contingents de Grecs volontaires qui viennent se battre dans les rangs de l'armée française. En un rien de temps, et sous l'égide de la communauté grecque, Marseille devient une base militaire pour ces volontaires, qui gagnent ensuite l'armée des Vosges, de la Loire ou de Lyon.

La « phalange hellénique »⁴⁶³ recrute dans tous les milieux de la société grecque : il y a des officiers et des soldats menacés du conseil de guerre pour insoumission,

461. Naturalisations – Admissions à domicile (1805-1871), *Archives départementales des Bouches-du-Rhône*, Marseille, code M 11 23.

462. Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 2-3 octobre 1870.

463. Pour tout qui concerne « la phalange hellénique », voir C. ALEVRAS, *Les volontaires Hellènes en France ...*, op. cit.

des avocats, des séminaristes, des professeurs, des étudiants et des Grecs de l'Empire ottoman (Smyrne, Constantinople, Épire, Thessalie). Au total, ce sont environ 2.000 volontaires qui sont venus en France pour lutter aux côtés des Français. Plus de 200 meurent au feu, sans parler de ceux qui meurent des suites de leurs blessures et d'autres maladies provoquées par la guerre.

Certes, cette ferveur collective pour sauver la France aurait amené beaucoup plus d'hommes au combat si le gouvernement grec, soumis aux fortes pressions des ambassadeurs allemand et russe, n'y avait mis le holà, et notamment par des menaces d'emprisonnement. Passant outre aux injonctions, Anastase Genadios⁴⁶⁴, professeur de philologie à l'Université d'Athènes, rassemble plusieurs unités d'étudiants en médecine et de volontaires. Principal animateur de cette propagande francophile en Grèce, il recrute à lui seul plus de 1.200 hommes. Une fois débarqué à Marseille en décembre 1870, il rejoindra aussitôt la légion grecque, déjà au front.

Mais les survivants, officiers et soldats de l'armée grecque, n'ont pas prévu le pire : sous la pression de l'ambassadeur de la Prusse à Athènes, un dénommé Wagner, ils sont emprisonnés comme déserteurs, en attendant d'être déférés en conseil de guerre.

« Tout le monde sait », écrit *Le Sémaphore*, « quel courage tous ces volontaires [...] ont déployé dans toutes les phases de cette guerre acharnée, et combien d'entre eux ont payé de leur vie leur dévouement à la France. Mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est le désintéressement dont tous ces militaires ont fait preuve, puisque presque tous officiers ou sous-officiers dans l'armée régulière grecque, ils ont voulu servir en France comme simples volontaires et n'ont jamais accepté aucun grade »⁴⁶⁵.

L'opinion publique, alertée par la presse libérale et les étudiants athéniens, vole à leur secours. Les passions se déchaînent. La mobilisation de la population est si unanime, qu'aucun juge n'ose les condamner. Cruelle ironie de l'histoire : les prisonniers sortent du Tribunal acclamés par la foule au moment même où l'Église, devant une foule immense, célèbre une messe en l'honneur des Grecs morts au combat⁴⁶⁶.

Outre les réseaux communautaires et intercommunautaires grecs, il y a donc l'Église, qui fait jouer son réseau local et international. L'Église orthodoxe

464. Ibid. ; *Le Sémaphore de Marseille*, le 1^{er} décembre 1870.

465. Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 16 mai 1871.

466. C. ALEVRAS, *Les volontaires Hellènes en France ...*, op. cit., p. 72.

grecque est à la fois la norme et un signe de l'identité culturelle hellénique, au même titre que la langue, les coutumes, les mœurs, les traditions, la mentalité, toutes intimement liées depuis les origines. La religion, gardienne des valeurs ancestrales, a empêché, comme dans les communautés juives ou arméniennes, l'assimilation de la diaspora du XIX^e siècle dans et par les pays d'accueil⁴⁶⁷. Elle est l'un des piliers de l'hellénisme, elle défend l'héritage de la civilisation chrétienne d'Orient auprès d'une population massivement de religion orthodoxe. À Marseille, les Grecs devenus catholiques qui se marient dès la première génération avec des Françaises, comme les Reggio, sont rarissimes.

Micro-portrait d'un phénomène répandu : l'Église a des besoins –s'installer, s'organiser et organiser le culte– c'est l'affaire d'une poignée de familles. Nulle surprise si l'on voit surtout les négociants chiotes assurer ses frais et sa destinée pendant la première moitié du siècle. Les changements au sein de son administration obéissent aux mêmes rythmes que ceux du réseau commercial et financier.

L'histoire est la suivante⁴⁶⁸. Dès 1821, on a érigé une petite chapelle, mise à la disposition de la communauté. Un archimandrite, Arsenios, arrive de Paris pour assurer les besoins du culte. Mais l'arrivée de nouveaux fidèles en fait vite un lieu exigü. On y suffoque. Que faire ? En 1834, huit membres de l'élite grecque achètent en commun un grand terrain en vue de l'érection d'une nouvelle église, celle connue de nos jours sous le nom « La Dormition de la Vierge », rue de la Grande Armée. On connaît les propriétaires : Emmanuel Rodocanachis, Georges Zizinias, Auguste Rallis, Michel Pétrocochinos, Ambroise Argentis, Nicolas et Jean Mavrogordatos, et Michel Dromocaitis. En 1844⁴⁶⁹, les mêmes annoncent officiellement la démolition de la chapelle d'origine et la construction de la nouvelle église, qui ouvre ses portes aux fidèles l'année suivante.

La communauté grecque de Marseille, comme toutes les autres de la diaspora occidentale, est dirigée par le patriarche de Constantinople, qui nomme également l'archimandrite de la ville. L'administration est assurée par l'élite de chaque communauté, laquelle, pour la bonne organisation du temple, obéit à une

467. A. KITROEFF, *The Greeks in Egypt...*, op. cit., p. 22-26 ; D. VLAMI, *Le florin, le blé ...* [Τὸ φιορίνι, τὸ σιτάρι...], op. cit., p. 267-272 ; M. PRÉVÉLAKIS, L'Orthodoxie comme lien culturel, dans G. PRÉVÉLAKIS (dir.), *Les réseaux de la diaspora*, Paris 1996, p. 215-222.

468. Sur la construction et la direction de l'église, voir P. ECHINARD, *Grecs et philhellènes à Marseille ...*, op. cit., p. 279-284.

469. *Archives privées de la famille Pétrocochinos*.

stricte hiérarchie : président, vice-président, trésorier, secrétaire et un conseiller. Et –autre manifestation de la longue durée– les notables grecs au conseil d'administration de la communauté orthodoxe portent les noms de familles toujours bien connues de nos jours⁴⁷⁰, Zarifis et Vlastos.

Lieu de culte pour la messe dominicale, l'église ne désemplit pas les jours de l'année consacrés aux multiples cérémonies et fêtes de l'orthodoxie. C'est également dans l'église que la communauté célèbre d'une façon particulièrement fastueuse les nombreux mariages des familles et les baptêmes qui s'en suivent. Rappelons que l'Église interdit jusqu'au début du XX^e siècle les mariages mixtes, ceux contractés entre orthodoxes et fidèles d'autres religions. Et quand ce n'est pas l'Église, c'est la communauté elle-même qui ostracise du jour au lendemain l'orthodoxe « coupable » d'avoir violé le strict règlement de l'endogamie entre coreligionnaires.

Comme chaque famille compte sous son toit entre quatre et six enfants, l'église devient un lieu de convergence très fréquenté. Lieu de rencontre à l'occasion des offices religieux du dimanche, c'est aussi à l'église, après la messe, que l'on échange les nouvelles toutes fraîches venues d'Athènes et des communautés orientales ou occidentales. Un peu plus tôt, au début du XIX^e, et avant même que la Grèce ne devienne un pays indépendant, Vikélas décrivait, en 1822, les Chiotés réunis dans leur chapelle pour s'informer des terribles nouvelles concernant leur île et ses habitants. Où l'on voit bien que l'Église demeure, et ce en dépit des crises ayant secoué périodiquement le Patriarcat, le lien fort, unificateur de tout l'hellénisme.

Vikélas met ces mots dans la bouche de son personnage Loukis Laras :

« Les premières nouvelles de la Révolution sont arrivées jusqu'ici [à Chios] pendant le Carême [1821]. On allait souvent à l'église, puisque c'est là que s'échangent des informations, souvent fausses, le plus souvent gonflées, mais enfin c'étaient les seules nouvelles que nous ayons. N'imaginons pas qu'on ait été distraits de l'attention portée aux cérémonies ecclésiastiques comme telles. Au contraire ! Le sentiment religieux était fort à l'époque, et de plus les épreuves de la nation trouvaient un écho dans [...] la passion du Christ ; les hymnes de l'office de la Semaine Sainte traduisaient l'état d'âme des fidèles de l'église. [...] Le dimanche de Pâques, on a appris que le *Grand Drogman* Mourousi avait été assassiné [à Constantinople, par les Turcs...] Quelques jours plus tard, une terrible et incroyable annonce : le Patriarcat a été pendu. Son cadavre a été livré aux Juifs, qui l'ont abusé et profané. Nous

470. Métropole grec-orthodoxe de France, *Patriarcat Œcuménique* [Ἱερά Μητρόπολις Γαλλίας, Οἰκουμηνικὸν Πατριαρχεῖον], Paris 1999, en grec.

sommes restés sans voix, bras et jambes coupés, déchirés entre l'horreur –chaque chrétien, chaque Hellène avait vu profanés la personne et la fonction sacrée de Patriarche, l'Ethnarque– et puis le sentiment que, désormais, personne ne vivrait plus en sécurité »⁴⁷¹.

Le sentiment religieux dont Vikélas vient de témoigner fluctuera au fil du temps, mais l'Église orthodoxe du XIX^e et du début du XX^e siècle, secouée mais intacte, résiste ; les blessures se cicatrisent. En tant qu'institution séculaire, elle transcende pour ainsi dire les époques ; les générations se succèdent mais les traditions et l'organisation demeurent : la foi orthodoxe est au cœur de l'identité grecque, et l'assise première de la conscience collective grecque.

Très pratiquante, la communauté de Marseille tient, par le biais de ses élites, à rénover et embellir en permanence son lieu de culte. Ses dons à l'église sont réguliers. Outre les sommes considérables versées par les *évergètes* (bienfaiteurs), dont les noms sont gravés en gros caractères dans la pierre à l'entrée de l'église actuelle, il faut mentionner le don d'objets précieux en or ou en argent : croix, calices, plateaux, évangiles sertis de pierres précieuses, encensoirs et icônes, chacun d'eux reprenant et perpétuant les symboles et les représentations d'une tradition orthodoxe millénaire⁴⁷².

C'est aussi dans son église que la communauté fait ses adieux à ses morts. Dès l'installation des premiers Grecs à Marseille, la question se pose : où peut-on

471. D. VIKÉLAS, *Loukis Laras* [Λουκής Λάρας], op. cit., p. 19-20. « Τὰ πρῶτα περὶ τῆς Ἐπαναστάσεως ἀκούσματα ἤλθον μέχρις ἡμῶν κατὰ τὴν μεγάλην Τεσσαρακοστήν. Ὅποια Τεσσαρακοστή καὶ τί Πάσχα ἦτο ἐκεῖνο! Ἐπηγαίνομεν τακτικῶς εἰς τὴν ἐκκλησίαν, καθόσον μάλιστα ἐκεῖ μετεδίδοντο αἱ εἰδήσεις, συχνάκις ψευδεῖς, συνήθως ἐξωγκωμέναι, ἀλλ' ἐπὶ τέλος αἱ μόναι εἰδήσεις τὰς ὁποίας ἐμανθάνομεν. Καὶ μὴ ὑποθέση τις ὅτι μᾶς ἀπέσπα τὸν νοῦν ἢ περὶ ταῦτα φροντίς ἀπὸ τῶν ἐκκλησιαστικῶν τελετῶν. Ἀπ' ἐναντίας! Τὸ θρησκευτικὸν αἶσθημα ἦτο ἰσχυρὸν τότε, τὰ δὲ παθήματα τοῦ γένους ἐνεσαρκοῦντο, [...] δι' ἡμᾶς εἰς τὰ πάθη τοῦ Χριστοῦ, καὶ αἱ κατανυκτικαὶ ἀκολουθίαι τῆς Μεγάλης Ἑβδομάδος ἐξεπροσώπων τὴν ψυχικὴν κατάστασιν τοῦ πληρώματος τῆς Ἐκκλησίας. [...] Τὴν Κυριακὴν τοῦ Πάσχα, ἐμάθομεν ὅτι ἐθανατώθη καὶ ὁ μέγας Διερμηνεὺς, ὁ Μουρούζης [...] Μετ' ὀλίγας ἡμέρας διεδόθη φοβερὰ καὶ καταπληκτικὴ ἀγγελία. Ὁ Πατριάρχης ἐκρεμάσθη! Τὸ πτώμα του ἐδόθη παίγνιον καὶ ὄργιον εἰς τοὺς Ἑβραίους! Καὶ μᾶς ἐθέρισε τὴν καρδίαν ἢ εἰδήσεις καὶ μᾶς ἔκοψε τὰ γόνατα! Διότι ἡμεθα ὑπὸ τὸ κράτος διπλοῦ αἰσθήματος πάντες· τῆς φρίκης, τὴν ὁποίαν εἰς πάντα Χριστιανόν, εἰς πάντα Ἕλληνα, ἐπροξένει ἢ κατὰ τοῦ ἱεροῦ προσώπου τοῦ Πατριάρχου, τοῦ Ἐθνάρχου, ἱεροσυλία· καὶ τῆς συναισθήσεως, ὅτι οὐδενὸς πλέον ἐξ ἡμῶν ἢ ζωὴ ἢτο ἐξησφαλισμένη ».

472. Le Livre d'Or contenant le nom des objets offerts et des bienfaiteurs, *Archives de l'Église Orthodoxe de Marseille*, en grec.

enterrer nos morts ? Ils sont orthodoxes, le clergé catholique, hostile, les appelle « schismatiques ». L'église protestante apporte temporairement une solution aux inhumations en offrant son propre enclos. Ce problème épineux va se régler vers le milieu du XIX^e siècle, quand les Grecs vont acheter dans le récent cimetière Saint-Pierre un espace pour leurs morts.

Dans cet espace appelé de nos jours « le carré grec », les tombeaux monumentaux, somptueux, impressionnent. Prévoyants, les notables construisent des tombeaux pour les membres de leur famille et ses descendants. Ainsi, Michel Pétrochinos⁴⁷³ édifie un espace pour l'inhumation de dix personnes. Comme ils le faisaient parfois pour leurs résidences, les Grecs réalisent des tombeaux décorés de statues en marbre du Pentélique, souvent signées Letz⁴⁷⁴.

Les obsèques d'un notable grec sont partout un jour particulièrement faste. C'est la dernière apparition, voulue grandiose, d'un homme qui veut laisser ses traces dans la mémoire collective d'une ville qui l'honore et l'accompagne aussi à son dernier repos. Les journaux tiennent à témoigner dans leurs rubriques nécrologiques de la vie du défunt, de son oeuvre philanthropique et de sa réussite dans le monde des finances ou du négoce.

À la mort d'Étienne Zafiropoulos⁴⁷⁵ en 1894, la ville proclame un jour de deuil. Plus de 40.000 personnes suivent le cortège dont le défilé, commencé le matin, ne finira que dans la soirée. Toutes les classes sociales ont à cœur de rendre un ultime hommage au défunt. La foule se masse derrière les autorités locales, le procureur de la République, les notables français, grecs ou autres de Marseille, la famille du défunt et ses collaborateurs grecs de Constantinople, de Grèce et d'ailleurs, les consuls de Grèce et de Turquie, et, bien entendu, les deux archimandrites de l'Église orthodoxe précèdent immédiatement le cercueil.

Plus à l'est, à Constantinople, même spectacle impressionnant à la mort de Georges Zarifis et, plus tard, lors du décès de son épouse Hélène. En l'honneur de Georges Zarifis⁴⁷⁶, en 1884, Constantinople décrète un deuil national et le sultan lui-même tient à lui rendre les derniers hommages. Les magasins sont

473. Entretien avec Madame Geneviève de Broche des Combes, op. cit.

474. R. BERTRAND, Une culture au quotidien : l'empreinte religieuse, dans *Marseille au XIX^e siècle : rêves et triomphes*, op. cit., p. 353.

475. Les obsèques de M. Zafiropoulos, *Le Petit Marseillais*, le 12 décembre 1894.

476. *Archives privées de la famille Zarifis* ; Georges Zarifi, *New York Herald*, journal de Constantinople, le 20 avril 1884.

fermés. Les Grecs de l'Orient, de la diaspora et de Grèce, mais aussi des Turcs, des Levantins, une foule immense qui s'étire sur plus de cinq kilomètres fait une haie d'honneur depuis le centre-ville. L'imposant tombeau, sculpté par l'artiste français Mercier, montre une personne âgée saluant une mère et son enfant.

Pour Hélène⁴⁷⁷, la Phanariote morte elle aussi en 1910 à Constantinople, même cérémonial, en dépit de sa demande expresse d'une cérémonie sobre. Il s'agit de funérailles nationales, auxquelles tiennent à participer officiellement le gouvernement grec, des membres des missions étrangères et du corps diplomatique, des hauts fonctionnaires ottomans, les directeurs des grandes administrations financières et commerciales du monde grec et de Constantinople, et une foule toujours imposante. Les boutiques ferment en signe de deuil. Le patriarche œcuménique, celui-là même qui lui décerna le titre de « Mère des Orphelins » et la Croix de la Grande Église du Christ, entouré de plusieurs membres du Saint Synode, bénit la dépouille mortelle et l'accompagne jusqu'à sa dernière demeure.

Il faut rappeler que, jusqu'aux années 1870, la grande majorité des Grecs de la diaspora ainsi que les banquiers néo-phanariotes ne s'installent pas en Grèce. Ils préfèrent ne pas investir non plus dans leur pays d'origine. Le pays est pauvre, sous-développé, peu peuplé ; le marché intérieur est très restreint et porte la marque de ce que Nikiforos Diamandouros qualifie avec raison de « société traditionnelle et pré-capitaliste »⁴⁷⁸. En d'autres termes : il n'y a rien là pour séduire les investisseurs de Marseille, d'Alexandrie, de Russie, de l'Empire ottoman ou de la Roumanie.

La majorité des historiens contemporains ont tiré la conclusion que les Grecs vivant à l'étranger n'avaient qu'indifférence pour leur pays d'origine ; ces « cosmopolites intéressés » (par le seul appât du gain), disait-on, faisaient ainsi preuve d'un important déficit de « grécitude ». Évidences un peu faciles, qu'il nous faut rectifier.

477. Hélène G. Zarifi [Ἑλένη Γ. Ζαρίφη], *Le Progrès* [Πρόοδος], le 7 mai 1910, en grec ; Funérailles nationales pour Hélène G. Zarifi [Ἡ Ἐθνικὴ κηδεῖα τῆς Ἑλένης Γ. Ζαρίφη], *Le Progrès* [Πρόοδος], le 8 mai 1910 ; Que sa mémoire soit éternelle [Αἰωνία ἡ μνήμη της], *Le Progrès* [Πρόοδος], le 16 mai 1910 ; Funérailles de Mme Hélène G. Zarifi, *The Levant Herald and Eastern Express*, journal de Constantinople, le 20 mai 1910.

478. N. DIAMANDOUROS, L'installation du parlementarisme en Grèce et sa fonction au cours du XIX^e siècle [Ἡ ἐγκαθίδρυση τοῦ κοινοβουλευτισμοῦ στὴν Ἑλλάδα καὶ ἡ λειτουργία του κατὰ τὸν 19ο αἰῶνα], dans D. G. TSAOUSIS (dir.), *Aspects de la société grecque ...* [Ὅψεις τῆς ἐλληνικῆς κοινωνίας ...], op. cit., p. 58.

En 1834, par exemple, le journal français *La Garde Nationale*⁴⁷⁹, exprimant le point de vue des Chiotes de Marseille et d'ailleurs, annonçait que des capitaux de notables grecs de la diaspora pourraient être investis en Grèce, à condition bien sûr que le pays en fasse la demande, puis assure la protection de leurs biens.

Mais c'est de Michel Pétrocochinos⁴⁸⁰, à Marseille, que nous vient la confirmation de ce qui retient les négociants chiotes d'investir en Grèce au lendemain de la création de l'État grec. Selon Pétrocochinos, la source de tous les maux, la véritable « boîte de Pandore », c'est la politique économique menée par le gouvernement grec au détriment des négociants et du grand commerce international. Tout ce que demandent les gros investisseurs pour rentrer au bercail, et c'est une loi universelle, c'est la « sécurité de la propriété, l'ordre et la justice, le développement de l'éducation et du commerce »⁴⁸¹.

Les choses vont changer, mais lentement. À partir du début des années 1870 et jusqu'à la veille de la Grande Guerre, on voit apparaître puis prospérer une nouvelle oligarchie financière qui domine bientôt la scène économique, politique et sociale du petit royaume : ce sont les Grecs de la diaspora et les grands banquiers de Galata. Les temps ont changé. La conjoncture internationale aussi : le gouvernement nouvellement mis en place se dit très favorable au développement économique du pays et il fait appel aux capitaux des Grecs de l'étranger. La haute administration grecque attire aussi ceux qui, pour des raisons personnelles, souhaitent s'installer en Grèce et jouir d'une fin de carrière féconde. L'accueil bienveillant du premier ministre Charilaos Tricoupis coïncide alors avec la volonté de certains magnats grecs de transférer une partie ou la totalité de leurs activités d'entrepreneurs dans un marché neuf toujours à conquérir.

Parmi les premiers arrivés en Grèce, venus de Marseille, deux Néo-phaniotes : Michel Mélas, qui devient maire d'Athènes et député de l'Attique, et le banquier Évanghelos Baltazzis. La vague des nouveaux arrivants déferle dans la capitale grecque. Parmi eux, le Constantinopolitain Syngros, et des Néo-phaniotes comme Basile Mélas, Vuros et Mavrogordatos.

479. Commerce entre Marseille et Grèce [Εμπόριον μεταξύ Μασσαλίας και Ελλάδος], art. cit.

480. M. PÉTROCOCHINOS, *À propos des intérêts de la Grèce* [Περὶ τῶν συμφερόντων τῆς Ελλάδος], Marseille 1833, en grec.

481. Ibid., p. 25.

D'autres⁴⁸², tout en conservant ailleurs le siège social de leurs entreprises, investissent des sommes considérables dans le marché grec. Encore une fois, les Néo-phanariotes devancent tout le monde. La famille Zarifis-Zafiroopoulos, très présente à Marseille, Constantinople et ailleurs, ainsi que de puissants banquiers comme Christakis (*effendi*) Zographos et Schilizzis Stéphanovitz, fondent et investissent dans les banques, le commerce, les mines, les travaux publics et les chemins de fer. Comme ils l'ont fait dans l'Empire ottoman, ils utilisent leurs réseaux économiques et d'information pour coordonner, grâce à leurs contacts, presque tous les prêts grecs venant de l'étranger.

Par ailleurs, avec le rattachement en 1881 de la Thessalie à la Grèce, le gouvernement Tricoupis permet, pour la première fois dans l'histoire du pays, la constitution et la protection par des lois nouvelles d'immenses domaines fonciers, « à la mode féodale ». Les acheteurs, peu nombreux, sont les mêmes : Zappas, propriétaire de 16 domaines fonciers, Schilizzis Stéphanovitz de 32. Chez les paysans comme dans l'élite locale, les noms de Zarifis, Baltazzis et Zographos s'imposent. Au total, ils contrôlent plus de la moitié de la terre cultivable, riche surtout en céréales et en blé⁴⁸³. Au début du XX^e siècle, ces quelques familles possèdent environ 600 propriétés, dont la dimension moyenne est de 10.000 hectares⁴⁸⁴ !

À peine calmées les critiques contre cette « invasion » de Phanariotes hétérochtones, une certaine Grèce va trouver dans l'action de cette poignée de familles issues de la diaspora un nouveau prétexte pour en faire son bouc émissaire, voire « l'ennemi public numéro un ». On peut comprendre jusqu'à un certain point les raisons de la profonde détestation de certains Grecs par d'autres Grecs, auto-déclarés « purs ». Les nouveaux arrivants ont un train de vie insolent : ils habitent des hôtels particuliers et, comme à Marseille, Odessa ou Constantinople,

482. Sur les nouveaux arrivants et leurs activités, voir entre autres C. TSOUKALAS, Les efforts de redressement de Charilaos Tricoupis [Η άνορθωτική προσπάθεια του Χαρίλαου Τρικούπη 1882-1895], dans *Histoire de la nation grecque* [Ιστορία του έλληνικού έθνους] (col.), XIV, Athènes 1970-2000, p. 12, en grec ; C. TSOUKALAS, La politique des gouvernements et les problèmes soulevés entre 1881 et 1895 [Πολιτική των κυβερνήσεων και προβλήματα από το 1881 ως το 1895], dans *Histoire de la nation grecque* [Ιστορία του έλληνικού έθνους], XIV, op. cit., p. 54-56, en grec.

483. C. VERGOPOULOS, La conscience nationale renouvelée [Ο άνανεωμένος έθνισμός], dans *Histoire de la nation grecque* [Ιστορία του έλληνικού έθνους], XIV, op. cit., p. 70-71, en grec.

484. N. ΕΚΟΝΟΜΟΥ, La société grecque et l'économie pendant la première décennie du XX^e siècle [Έλληνική κοινωνία και οικονομία στην πρώτη δεκαετία του 20ού αιώνα], dans *Histoire de la nation grecque* [Ιστορία του έλληνικού έθνους], XIV, op. cit., p. 194, en grec.

ils reproduisent dans le pays d'accueil leur goût du luxe et de la grande vie. L'arrogance de certains est notoire, comme celle de Syngros, quand il déclare, sarcastique comme toujours, qu'il peut, au cours d'« un seul repas [...] mettre tous les politiciens de la Grèce dans sa poche »⁴⁸⁵ ; d'autres débarquent avec leurs gros sabots de colons, fiers d'afficher leur supériorité. Mais il y a aussi eu la célèbre affaire des mines de Laurion⁴⁸⁶, dont l'effondrement des milliers d'actions publiques en 1873 avait ruiné les petits épargnants. Il n'en fallait pas plus pour mettre le feu aux poudres. À la suite de ce scandale, la guerre fut totale entre autochtones et hétérochtones qui, pendant trois décennies au moins, furent qualifiés avec mépris, parfois avec haine, d' *ὁμογενεῖς*, ou « Grecs de l'étranger ».

Et l'histoire va se répéter. Stéréotypes et préjugés vont s'ancrer, puis proliférer. Une fois encore, il y a un ennemi juré à abattre. Grande histoire et longue durée ici resurgissent : d'un côté les Néo-phanariotes venus de la diaspora perpétuent la mémoire et l'action d'un milieu réputé unique pour sa séculaire capacité d'adaptation ; de l'autre, l'inconscient collectif grec, échappant pour ainsi dire au temps et à l'espace, renoue d'une génération à l'autre avec la méfiance, parfois l'agressivité à l'égard des Grecs de l'étranger.

À Vienne, le *krach* de 1873, telle une onde de choc, a vu déferler sur l'économie mondiale une vague de faillites sans précédent. La propagande a alors atteint des sommets de xénophobie, touchant parfois au délire. Celui qui illustre le mieux la réaction des autochtones à l'arrivée des Grecs « étrangers », « apatriotes » et « intéressés », c'est l'homme de lettres Emmanuel Roïdis, dont la culture se mêle chez lui au bonheur de l'ironie, de la satire, parfois du sarcasme⁴⁸⁷. Lui-même laminé financièrement par l'affaire des mines de Laurion, il se rallie au sentiment populaire, et certaines de ses diatribes enflammées donnent une bonne idée du journalisme de l'époque, celui des années 1870 et 1880.

« J'ai été avec raison étonné de voir débarquer dans la salle du palais royal [...] une troupe [...] d'ignobles spéculateurs, déchets de l'humanité, Grecs mélangés

485. C. VERGOPOULOS, *La conscience nationale renouvelée* [Ὁ ἀνανεωμένος ἔθνισμός], op. cit., p. 57.

486. Au sujet de l'affaire Laurion, voir G. B. DERTILIS, *L'affaire des banques* [Τὸ ζήτημα τῶν τραπεζῶν], Athènes 1989, en grec ; H. EXERTZOGLOU, *Adaptabilité et politique des capitaux ...* [Προσαρμοστικότητα καὶ πολιτικὴ ὁμογενειακῶν κεφαλαίων ...], op. cit.

487. E. ROÏDIS, *Œuvres complètes 1860-1904* [Ἄπαντα (1860-1904)], I-V, Athènes 1978, en grec.

de Constantinople enrichis de la plus malhonnête façon, et s'installant ici sous le nom autrefois aimé "d'όμογενείς", sans que l'on sache à quelles semences de Juifs, de Turcs, de Gitans ou de Bulgares ils doivent leur existence. Je comprends bien l'ambition d'une certaine jeunesse, mais pas seulement de jeunes gens, faisant tout pour nouer des relations avec cette classe infecte, responsable de la hausse des prix et de l'appauvrissement de la majorité ; qui a introduit [en Grèce] corruption et ploutocratie, qui a popularisé le plus terrifiant et le plus immoral des jeux de hasard, la spéculation, qui a multiplié les crises boursières et criblé de dettes les chefs de familles crédules, et qui a bouleversé l'ordre social ; cette classe qui va détruire le pays aussi certainement qu'elle a détruit financièrement la Turquie. Mais ce que je ne comprends pas et ne comprendrai jamais, c'est ce qu'elle vient faire dans cette résidence princière. Elle s'érige maintenant en une nouvelle [aristocratie], une aristocratie de l'argent, celle des "όμογενείς" – à moins qu'elle ne se fonde sur les diamants de leurs épouses, sûrement le fruit d'entreprises malhonnêtes. Et voilà que ces gens, essaimant avec insolence hors de leur milieu [...] se précipitent aujourd'hui sur les sièges de députés, demain sur les postes d'ambassadeurs, après demain sur celui de maire et qui sait quoi encore »⁴⁸⁸.

Intarissable sur le sujet, Roïdis déploie l'éventail de son vaste lexique pour dénoncer les nouveaux arrivés, une « mafia habitant des demeures princières »,

488. Ibid., E. Roïdis, La danse au Palais [Ο χορός των ανακτόρων], *Œuvres complètes* [Άπαντα], III, 1882, p. 163-164, op. cit. « Έξεπλάγην λοιπόν δικαίως ιδών έν τη αιθούση των ανακτόρων [...] σμήνος [...] προστύχων κερδοσκοπών και ταπεινών έκβρασματών των τριόδων της Κωνσταντινουπόλεως, πλουτησάντων δι' ατίμων πράξεων και έγκαθιδρυθέντων ένταύθα υπό τὸ τοιοῦτον προσφιλές άλλοτε όνομα τοῦ "όμογενοῦς", χωρίς να γνωρίζωμεν εις τίνα σπέρματα Έβραίων, Τούρκων, Γύφτων ή Βουλγάρων όφείλουσι την ύπαρξιν αὐτών. Έννοῶ ἀληθῶς τὰ κινούντα αίτια τοσοῦτων νεανίσκων ή άλλων έκλιπαρούντων τὰς σχέσεις της βρωμερᾶς ταύτης τάξεως, της επενεγκούσης την υπερτίμησιν των ειδῶν πρὸς βλάβην της πολυαριθμοτέρας μερίδος των Έλλήνων, της εισαγαούσης τὸν χρηματισμὸν και την πλουτοκρατίαν, της έγκαθιδρυσάσης τὸ φοβερώτερον και ἀναιδέστερον χαρτοπαίγνιον, της προκαλεσάσης και προκαλούσης κρίσεις χρηματιστηρίου επιβαρυνούσας την κεφαλήν τοσοῦτων εὐπίστων οικογενειαρῶν, της διαταραξάσης την κοινωνικήν ήμῶν ισορροπίαν, της μελλούσης να καταστρέψη τὸν τόπον ὡς κατέστρεψεν οικονομικῶς την Τουρκίαν, ἀλλὰ δὲν έννοῶ, δὲν δύναμαι να έννοήσω, ποίος ὁ λόγος της παρουσίας αὐτῆς εις τὸν οἶκον τοῦ ἀνωτάτου ἄρχοντος. [...] Νῦν [...] δημιουργεῖτε νέαν [ἀριστοκρατίαν] στηριζομένην ἐπὶ τοῦ πλοῦτου των "όμογενῶν" ή των ἀδαμάντων των συζύγων των, καρπῶν κατὰ πᾶσαν πιθανότητα ατίμων επιχειρήσεων. Καὶ οἱ ἄνθρωποι οὔτοι, [...] ἐξέρχονται τοῦ κύκλου των αῦθαδῶς και ρίπτουσι τὰς χεῖράς των σήμερον εις βουλευτικὰς ἔδρας, αὔριον εις την θέσιν πρέσβειων, μεθαύριον εις την τοῦ δημάρχου και τίς οἶδε και ποῦ πλέον », notre traduction.

des « carnivores et même des anthropophages se nourrissant à même la chair des autochtones »⁴⁸⁹.

Un abîme sépare dès lors ces deux mondes. Aucun terrain d'entente n'est possible. Les nouveaux arrivés ou leurs pairs restés à l'étranger, en contact permanent les uns avec les autres, vivent ces attaques comme autant d'insultes personnelles, blessantes et injustes, car ils sont ceux qui ont volé au secours de la Grèce dans les moments difficiles. L'image du pays, idéalisée, voire idyllique, se voit brutalement défigurée. Pénélope Delta, témoin précieux de l'époque, nous peint avec une grande tristesse les déchirements des Grecs d'Athènes et d'ailleurs pendant les années 1880.

« C'était l'époque où les Athéniens, pauvres, envieux, limités, détestaient les "όμογενείς", ces riches venus d'ailleurs, qui, aussitôt leur fortune assurée, étaient rentrés au pays, construisaient des résidences, faisaient don d'immeubles et d'établissements à la capitale, mais qui étalaient leur confort devant les Athéniens moins favorisés – et cela, ils ne le leur pardonnaient pas. Les "όμογενείς" portaient des manteaux quand les Athéniens se couvraient encore de châles. Comment pouvaient-ils leur pardonner ? [...] Et un jour, mon oncle [Jean Choremis...] m'a dit, lentement : "J'aime les montagnes de la Grèce. Mais je n'aime plus les Grecs". Ces paroles [...] ont empoisonné plusieurs moments de ma vie [...] Pour nous, expatriés, tout ce qui était grec était saint et sacré. Le "Grec" c'était pour nous quelque chose de supérieur, d'éminent, de brillant, de vénérable. [...] Et j'ai serré les dents, et mon âme a dit "Non" ! Elle ne voulait pas comme tant d'autres se résigner à ce divorce entre la race et la terre, elle a refusé que la race soit à ce point dégénérée, ait autant déchu, quand les glorieuses montagnes de Grèce restent intactes et immortelles »⁴⁹⁰.

489. Ibid., Cousin [Σκνίτες], *Άπαντα*, II, le 2 février 1875, p. 114.

490. P. DELTA, *Premiers souvenirs [Πρώτες ένθυμήσεις]*, op. cit., p. 68, 92-93. « Ήταν ή έποχή πού οί Αθηναίοι, φτωχοί, φθονεροί, περιορισμένοι, τὰ είχαν μέ τούς "όμογενείς", τούς πλούσιους Έλληνες τού έξωτερικού, πού άφοϋ είχαν κάνει μερικά χρήματα, έπέστρεφαν στην πατρίδα τους, έχτιζαν σπίτια, δώριζαν κτίρια και ιδρύματα στην πρωτεύουσα, αλλά και ζούσαν πιό άνετα από τούς Πλακιώτες, πού δέν τούς τó συγχωρούσαν. Οί "όμογενείς" φορούσαν έπανωφόρια, ένώ οί Αθηναίοι τυλίγονταν άκόμα σέ μποξάδες. Πώς νά τούς τó συγχωρήσουν ; Και μιá μέρα, ό θεϊός μου [Πιάννης Χωρέμης ...] είπε άργά : "Άγαπώ τὰ βουνά τής Έλλάδας. Μά δέν άγαπώ πιά τούς Έλληνες". Ο λόγος αυτός [...] μου φαρμάκωσε πολλές ώρες τής ζωής μου. [...] Για μās τούς ξενιτεμένους, ό,τι έλληνικό ήταν άγιο και ιερό. "Έλληνας" για μās ήταν κάτι τó άνώτερο, τó έξαιρετικό, τó λαμπρό, τó άξιολάτρευτο. [...] Κ' έσφιξα δόντια και ψυχή για νά μη δεχθώ κ' έγώ τó χωρισμό φυλής και χώματος, νά μην όμολογήσω πώς έκφυλίστηκε ή φυλή

Indéniablement, les nouveaux arrivés emmenaient avec eux les manières grandes bourgeoises des communautés de l'Est et l'Ouest. Ils construisaient de véritables palaces, déménageant souvent le mobilier de leurs résidences d'Angleterre, de Marseille ou d'Alexandrie. Au cœur d'Athènes⁴⁹¹, les grandes demeures néo-classiques contrastaient avec un paysage architectural fait en grande partie de pierres et de friches. Souvent à deux étages, leurs hôtels accueillait la famille immédiate et agrandie, qui vivait toujours à l'étranger. Les résidences de Basile Mélas, venu de Londres, et de Michel Mélas⁴⁹², venu de Marseille, seront, après leur mort, léguées à l'État, pour être reconverties en lieux d'activités philanthropiques et artistiques. Une mode est aussi lancée, qui traversera presque tout le XX^e siècle : celle de la résidence à Kifissia. La nature luxuriante et la brise agréable permanente en faisaient le quartier rêvé pour un séjour estival pendant les chauds mois de l'été.

Parmi les salons phanariotes et athéniens des années 1860, ceux, luxueux, des *ὁμογενεῖς* donnent le ton, introduisant une sorte d'orientalisme occidentalisé. L'intellectuel Vikélas⁴⁹³, connu plus tard dans toute l'Europe –sauf en Grèce– comme une sorte de mandataire de la Grèce à l'étranger, ouvre son salon personnel dans son palais. À son tour, il se voit traité d'*ὁμογενής*, d'apatride ou, comme c'est le cas encore de nos jours, de « cosmopolite idéaliste », peu au fait des subtilités de la réalité grecque profonde, comprise par les seuls « vrais » Grecs, ceux du continent !

Très animés –on y donne des soirées dansantes et des réceptions⁴⁹⁴– les salons, surtout ceux des Néo-phanariotes arrivés depuis peu à Athènes, deviennent aussi un lieu d'échanges entre intellectuels d'Athènes et de la diaspora. Ainsi Évanghelos Baltazis⁴⁹⁵ de Marseille, et sa femme, Zoé Carathéodoris, dame d'une grande érudition. Dans leur salon, parmi d'autres savants et intellectuels, on

ἐνῶ στέκουν ἀκέραια καὶ κλασικὰ τὰ λαμπρὰ τῆς βουνά, πῶς προστυχεῖσαμε καὶ ξεπέσαμε καὶ μικρέψαμε ».

491. Sur l'image qu'Athènes donnait d'elle-même à l'époque, voir P. DELTA, *Premiers souvenirs* [*Πρῶτες ἐνθυμήσεις*], op. cit., p. 68.

492. D. VIKÉLAS, *Ma vie* [*Ἡ ζωὴ μου*], op. cit.; L. MÉLAS, *Une famille – Une histoire* [*Μία οἰκογένεια – Μία ἱστορία*], op. cit.

493. M. DITSA, Introduction [*Εἰσαγωγή*], dans D. VIKÉLAS, *Loukis Laras* [*Λουκῆς Λάρας*], op. cit.

494. A. SYNGROS, *Mémoires* [*Ἀπομνημονεύματα*], II, op. cit., p. 132.

495. G. B. DERTILIS, *L'affaire des banques* [*Τὸ ζήτημα τῶν τραπεζῶν*], op. cit., p. 13.

aperçoit le parent et Phanariote Constantin Paparrigopoulos, « historien national » de la Grèce.

Que faire pour combler le fossé entre ces deux mondes situés aux antipodes l'un de l'autre ? Les préjugés sont tenaces et la méfiance à l'endroit du « Grec de l'étranger » toujours présente. Mais il y a le temps, qui finit par guérir les plaies les plus profondes. Au tournant du siècle, la présence de plus en plus imposante et massive de ces Grecs de la diaspora, qui font maintenant intégralement partie de la nouvelle Grèce, va mettre un bémol à la vieille guerre verbale qui dure depuis les années 1870, et dont les premiers éclats remontent à une époque bien antérieure. Celui qui a amorcé la nouvelle ère, c'est Eleuthère Vénizélos, le type même de « l'homme nouveau », qui parvient à s'assurer le soutien de la bourgeoisie « autochtone » et des communautés de la diaspora. Illustration éloquentes : Emmanuel Bénakis, père de Pénélope Delta et président de la communauté grecque d'Alexandrie, répond à l'appel de Vénizélos, quitte l'Égypte, puis devient ministre de l'agriculture et du commerce. Sa fille, la future écrivain, devient elle-même Phanariote par son mariage avec Delta, fils de Sophie Carathéodoris. Vénizélos, lui-même, d'ailleurs, se marie en 1921, avec une autre Néo-phanariote, Hélène Schilizis. Ces noms, toujours présents dans l'actualité politique et intellectuelle de la Grèce, comptent parmi les personnalités éminentes du XX^e siècle et du XXI^e qui commence. Passé et présent une fois encore se joignent pour constituer le fascinant amalgame qui fait la durée des peuples ...

AKAΔHMIA

CHAPITRE II

SYLLOGUE DE MARSEILLE ET INTELLECTUELS GRECS

En décembre 1870⁴⁹⁶, une circulaire du ministère des Affaires étrangères est publiée et diffusée par l'Association pour la propagation des Lettres Grecques d'Athènes, à l'intention de tous les consuls des communautés helléniques de l'Est et de l'Ouest. Les directives du gouvernement grec à l'intention de son personnel sont claires et sans équivoque : il faut renforcer dans chaque communauté de l'étranger le « sentiment patriotique », par le biais de l'éducation, de la religion orthodoxe et de la langue grecque. Si, à l'origine de cet appel, il y a Athènes et les nouvelles priorités de la Grèce, toutes liées à la question nationale et à la bataille menée contre le panslavisme⁴⁹⁷, la diaspora grecque occidentale, très active, est

496. Association pour la propagation des Lettres Grecques [Ὁ ἐν Ἀθήναις Σύλλογος πρὸς Διάδοσιν τῶν Ἑλληνικῶν Γραμμάτων], *Ordre général du ministère des Affaires étrangères : aux consuls d'Occident* [Ἐγκύκλιος τοῦ ἐπὶ τῶν ἐξωτερικῶν ὑπουργείου : πρὸς τοὺς ἐν τῇ Δύσει προξένους], Athènes 1870. Sur les consulats, voir aussi Ἐ. ΚΟΦΟΣ, Patriarche Joachim III (1878-1884) and the Irredentist Policy of the Greek state, *Journal of modern Greek studies*, 4, 2, octobre 1986, p. 110 ; P. M. ΚΙΤΡΟΜΙΛΙΔΗΣ, « Communautés imaginaires » et les débuts de la question nationale dans les Balkans [« Νοερές κοινότητες » καὶ οἱ ἀπαρχές τοῦ ἐθνικοῦ ζητήματος στὰ Βαλκάνια], dans ΤΗ. ΒΕΡΕΜΙΣ (dir.), *Identité nationale et nationalisme ... [Ἐθνική ταυτότητα καὶ ἐθνικισμός ...]*, op. cit., p. 90, en grec.

497. Suite à l'humiliante défaite de la guerre de Crimée, la politique extérieure russe ne s'est plus voulue le porte-drapeaux des seuls pays orthodoxes dans les Balkans, mais des Slaves dans leur ensemble. Le panslavisme moderne affiche ainsi sa volonté de servir l'expansion géopolitique russe. Des écrivains et penseurs, célèbres internationalement, comme Dostoïevski, Pouchkine, Leontiev et d'autres, s'improvisent théoriciens du rôle messianique de la Russie, seule puissance slave capable de sauver les « frères slaves » du froid rationalisme occidental. D'autres, officiers, diplomates et ecclésiastiques, proclament l'unité du monde slave depuis l'Adriatique jusqu'à la mer Baltique. Selon eux, seul un rassemblement des peuples de foi orthodoxe et de race slave autour du grand frère russe peut représenter un sérieux contrepoids à l'influence politique, économique et culturelle de l'occident. Politiquement, l'idée centrale est de libérer les « frères slaves » de la double domination ottomane et austro-hongroise. Pour Nicolaï Ignatiev, diplomate russe qui s'activera à faire adopter des politiques panslavistes dans les Balkans, la libération des Slaves sous

conviée à faire siennes les initiatives des consulats, et à se rapprocher davantage du centre, la « mère patrie » : en dépend le « panhellénisme »⁴⁹⁸, uni et indivisible.

domination ottomane renforcera les intérêts stratégiques russes dans l'Europe du Sud-est, l'un des objectifs étant l'occupation de Constantinople et des Dardanelles par les Russes, et l'accès depuis longtemps convoité à la mer Méditerranée. Le panslavisme fit l'effet d'un véritable séisme : l'existence même de la question identitaire grecque en Orient était menacée. Avec le résultat que vers la fin du siècle, l'ennemi héréditaire, ce n'est plus le Turc, c'est le Slave. Concernant le panslavisme, voir aussi É. DRIAULT, *La question d'Orient ... [Τὸ Ανατολικὸ Ζήτημα ...]*, op. cit. ; G. PRÉVÉLAKIS, La « laographie » grecque, ethnogéographie ou idéologie ?, *Géographie et Cultures*, 2, 1992 ; É. DRIAULT, M. LHERITIER, *Histoire diplomatique de la Grèce ...*, op.cit. ; É. ΚΟΦΟΣ, La question gréco-bulgare [Τὸ ἑλληνοβουλγαρικὸ ζήτημα], dans *Histoire de la nation grecque [Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους]* (col.), XIV, op. cit., en grec ; E. ROUCOUNAS, *Histoire diplomatique, XIX^e siècle [Διπλωματικὴ ἱστορία, 19ος αἰών]*, Athènes 1975, en grec.

498. Dans les années 1850 et 1860, au moment où les panslavistes multiplient leurs comités d'action, l'idée helléniste d'un développement culturel et éducatif des Grecs de l'Empire ottoman atteint un sommet de popularité. Elle s'organise et devient le mouvement panhellène, voué à la défense des intérêts des Grecs de l'Épire, de la Thessalie, de la Macédoine, de la Thrace, d'Asie Mineure et des îles. Son objectif : mettre un frein aux visées slaves. Les organismes chargés de faire avancer ce projet ambitieux s'appellent syllogues, néologisme traduisant le grec *σύλλογος*, ou association, académie associative de nature souvent littéraire, et ayant comme but la propagation, le développement et le prestige de l'hellénisme d'abord en Orient, puis en Occident. Concrètement, ses animateurs sont des Grecs fortunés d'Orient et de la diaspora. Ils jouent le rôle primordial d'assurer leur financement. Le puissant réseau des armateurs, financiers et négociants se transforme pour la cause en réseau d'appui politique et culturel des syllogues, qui sont, suivant la formule de Dimaras, « l'application pacifique à l'Anatolie de la Grande Idée ». Sur les Syllogues, voir, entre autres : C. TH. DIMARAS, *Le Romantisme grec [Ἑλληνικὸς Ρωμαντισμός]*, op. cit., p. 465, en grec ; A. DUMONT, Les Syllogues en Turquie, *Revue des Études Grecques*, 1874 ; École française d'Athènes : Institut de correspondance hellénique, Variétés, *Revue des Études Grecques*, 1876 ; LE MARQUIS DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE, Des Syllogues grecs et du progrès des études littéraires dans la Grèce de nos jours, *Revue des Études Grecques*, 1877 ; Association littéraire grecque de Constantinople, 1877-1878 [Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος, 1877-1878], *Histoire de l'Association littéraire grecque et de son influence sur l'éducation grecque dans les provinces de Turquie [Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Φιλολογικοῦ Συλλόγου καὶ τῆς ἐπιδράσεως αὐτοῦ ἐπὶ τῆς ἐκπαιδευτικῆς ἐν Τουρκίᾳ ἐνεργείας τοῦ ἡμετέρου ἔθνους]* ; Association pour la propagation des Lettres Grecques [Ὁ ἐν Ἀθήναις Σύλλογος πρὸς Διάδοσιν τῶν Ἑλληνικῶν Γραμμάτων], *Aux syllogues frères, ses bienfaiteurs et ses abonnés [Πρὸς τοὺς ἀδελφοὺς συλλόγους, τοὺς εὐεργέτας καὶ συνδρομητὰς αὐτοῦ]*, Athènes 1871 ; Association pour la propagation des Lettres Grecques [Ὁ ἐν Ἀθήναις Σύλλογος πρὸς Διάδοσιν τῶν Ἑλληνικῶν Γραμμάτων], *Comptes rendus [Ἐκθεσις τῶν πεπραγμένων]*, Athènes 1871-1888 ; Association pour la propagation des Lettres Grecques [Ὁ ἐν Ἀθήναις Σύλλογος πρὸς Διάδοσιν τῶν Ἑλληνικῶν Γραμμάτων], *Ordre général du ministère des Affaires étrangères : aux consuls d'Orient [Ἐγκύκλιος τοῦ ἐπὶ τῶν ἐξωτερικῶν ὑπουργείου : πρὸς τοὺς*

C'est par elle qu'il faut commencer, pour bien voir comment Marseille s'inscrit dans le dispositif des syllogues qui se mettent en place.

En tant que porte-parole de l'État grec, les consulats et sous-consulats disposent de leurs propres réseaux, puissants, ramifiés et appelés à maintenir un niveau élevé de mobilisation pour dynamiser la collaboration avec les élites de la diaspora. Ainsi, lorsque l'Association d'Athènes, dans son rôle de « Ministère des affaires étrangères Bis », devient première conseillère du gouvernement sur la question nationale et panhelléniste, les consuls locaux se mettent à l'œuvre. Leur mission consiste d'abord à engager enseignantes et enseignants du public, et aussi des précepteurs formés pour la plupart à l'Université d'Athènes, qui partagent, et se disent prêts à diffuser au sein de la communauté, les messages et points de vue du gouvernement d'Athènes. Ils joueront le rôle d'« architectes » des nouveaux syllogues, priorité qualifiée d'« urgente pour l'intérêt national », leurs objectifs éducatifs et culturels étant identiques à ceux des autres syllogues de Grèce et d'Orient en train de se former. Ils ont finalement pour mission d'entretenir des relations à la fois amicales et professionnelles avec l'élite culturelle et financière de chaque communauté, et d'assurer une communication permanente entre le syllogue local et l'Association d'Athènes, qui doit être assidûment informée sur tout ce qui touche le syllogue, ses activités et ses membres.

L'on pourrait parler d'une spirale ascendante, ayant son point de départ à Athènes, dont le syllogue et ses émissaires assurent la multiplication des « antennes ». En 1892, vingt-deux ans après la circulaire du ministère des Affaires étrangères, un journal grec parlera même d'une « syllogomanie », la multiplication des associations donnant bientôt naissance à une organisation culturelle panhellénique tentaculaire. En Roumanie par exemple, au milieu des années 1870, le consul général de Grèce à Bucarest, Cléon Rangabé⁴⁹⁹, fait savoir à son gouvernement que la principauté compte plusieurs syllogues et sociétés littéraires helléniques.

ἐν τῇ Ανατολῇ προξένους], Athènes 1870 ; Association pour la propagation des Lettres Grecques [Ὁ ἐν Ἀθήναις Σύλλογος πρὸς Διάδοσιν τῶν Ἑλληνικῶν Γραμμάτων], *Ordre général du ministère des Affaires étrangères : aux consuls d'Occident* [Ἐγκύκλιος τοῦ ἐπὶ τῶν ἐξωτερικῶν ὑπουργείου : πρὸς τοὺς ἐν τῇ Δύσει προξένους], Athènes 1870 ; E. ΣΚΟΡΕΤΕΑ, *Le « royaume modèle » ... [Τὸ « πρότυπο βασίλειο » ...]*, op. cit. ; H. EXERTZOGLOU, *L'identité nationale à Constantinople au XIX^e siècle : L'Association Littéraire Grecque de Constantinople 1861-1912* [Ἐθνικὴ ταυτότητα στὴν Κωνσταντινούπολη τὸν 19ο αἰώνα : Ὁ Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως 1861-1912], Athènes 1996, en grec.

499. LE MARQUIS DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE, *Des Syllogues grecs ...*, art. cit., p. 313-314.

S'en faisant l'écho, un journal grec, *Oi Σύλλογοι* (Les Sylloges), informe son public du renouveau culturel et pédagogique en cours dans toute la Roumanie.

C'est dans le sillage de ce mouvement qu'est fondé le syllogue de Marseille, en décembre 1871. C'est le consul général de Grèce d'alors, Georges E. Mavrogiannis, qui l'inaugure. Homme de lettres et auteur d'un ouvrage⁵⁰⁰ sur les îles Ioniennes, publié en 1889, Mavrogiannis⁵⁰¹ prononce un discours dont la haute tenue incitera le syllogue à le faire publier, à ses frais, comme il le fera pour plusieurs œuvres, articles et autres écrits d'intellectuels grecs et philhellènes de la ville.

Le consul emprunte la théorie de Paparrigopoulos⁵⁰², mais pour l'adapter à l'histoire marseillaise. Il développe ainsi la thèse « gréco-latine », très répandue parmi les Grecs et philhellènes de la ville, qui met en valeur la continuité linguistique et culturelle de l'hellénisme dans une Marseille « gallo-grecque »,

500. G. E. MAVROGIANNIS, *Histoire des îles Ioniennes* [Ἱστορία τῶν Ἰονίων Νήσων], Athènes 1889, en grec.

501. G. E. MAVROGIANNIS, *Discours prononcé le 26 décembre 1871 ...* [Λόγος ἐκφωνηθεὶς τῇ 26ῃ Δεκεμβρίου τοῦ 1871 ἔτους ...], art. cit.

502. L'universitaire et historien Phanariote Constantin Paparrigopoulos (1815-1891) va donner corps à l'idée nationale grecque, considérée par lui comme une mission à la fois personnelle et collective. Sa cosmo-théorie prend forme puis se développe au moment où le pays, la Grèce, et par extension tout l'hellénisme, a besoin d'une vision de la nation qui soit concrète, dynamique et enracinée dans l'histoire. Avec Constantin Paparrigopoulos, Byzance assure le lien entre les deux mille ans séparant l'antiquité du monde moderne. Il rappelle l'héritage désormais appelé « helléno-christianisme » (ἐλληνοχριστιανισμός), bouillant mélange d'antiquité grecque et d'une splendeur dérivée de l'Empire byzantin, et fusion d'une Grèce païenne et démocratique dans le creuset chrétien orthodoxe, médiéval et impérial, ayant prévalu jusqu'aux croisades. La « Grande Idée » (Μεγάλη Ἰδέα), c'est-à-dire l'union spatiale des autochtones de Grèce avec les hétérochtones des contrées grecques de l'Empire ottoman, sera nourrie par la cosmo-théorie de Paparrigopoulos qui pensera son unité dans le temps, soit la longue durée du triptyque antiquité, Byzance et hellénisme contemporain. Il rétablit la continuité historique de l'hellénisme depuis ses origines jusqu'à l'époque contemporaine. La Grande Idée, unir tous les Grecs de l'Empire ottoman dans un seul État, historiquement nourrie de l'unité de l'hellénisme, renoue donc bien ici avec sa dimension temporelle. Voir entre autres : C. ΠΑΡΡΗΓΟΠΟΥΛΟΣ, *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἐλληνικοῦ ἔθνους], XVII, Athènes 1885, en grec ; C. ΣΒΟΛΟΠΟΥΛΟΣ, *La genèse de l'histoire de l'hellénisme contemporain* [Ἡ γένεση τῆς ἱστορίας τοῦ νέου ἐλληνισμοῦ], Athènes 2006, en grec ; C. ΤΗ. ΔΙΜΑΡΑΣ, *Constantin Paparrigopoulos* [Κωνσταντῖνος Παπαρηγόπουλος], Athènes 1986, en grec ; C. ΤΗ. ΔΙΜΑΡΑΣ, *Les Lumières néo-helléniques* [Νεοελληνικὸς διαφωτισμός], op. cit. ; P. Μ. ΚΙΤΡΟΜΙΛΙΔΗΣ, *Courants idéologiques et demandes politiques : perspectives du XIX^e siècle grec* [Ἰδεολογικὰ ρεύματα καὶ πολιτικὰ αἰτήματα : προοπτικὲς ἀπὸ τὸν ἐλληνικὸ 19ο αἰώνα], dans D. G. ΤΣΑΟΥΣΙΣ (dir.), *Aspects de la société grecque ...* [Ὅψεις τῆς ἐλληνικῆς κοινωνίας ...], op. cit.

citée phocéenne et « Athènes des Gaules » pendant l'antiquité. Mais ce qu'il faut ici souligner, c'est le sentiment d'urgence qui anime l'orateur, comme pressé de présenter à son public l'histoire d'un hellénisme de longue durée, se prolongeant dans une France latine et dans une ville d'origine grecque, dont la communauté hellénique est fière de se dire la descendante.

Le déclencheur de ce discours polémique de Mavrogiannis est un ouvrage anonyme⁵⁰³ qui venait d'être publié. S'affublant du titre « d'ancien diplomate en Orient », son auteur décrit les Grecs de l'antiquité et de l'époque comme des esprits simples et corrompus. Alexandre le Grand ignorait l'art de la guerre, et *Illiade*, ainsi que *l'Odyssée*, étaient des poèmes bavards, fades et insupportables. Les Grecs n'ont rien inventé. Ils ont simplement imité et repris les inventions scientifiques et artistiques de l'Inde et de l'Égypte.

Certes, ces accusations grossières seraient restées inaperçues, s'il n'y avait eu l'affaire d'Oropos (ou de Marathon), sur laquelle nous reviendrons. L'incident avait soulevé une nouvelle vague mishellène en Europe, la Grèce se voyant qualifier de pays de brigands et de bandits. Retenons pour l'instant le contexte principal de l'inauguration du syllogue de Marseille, soit la bataille dans laquelle tous les syllogues s'engagent à fond contre le panslavisme et les théories raciales de Jakob Philipp Fallmerayer⁵⁰⁴ et ses disciples, qui nient la continuité historique

503. Dossier à consulter pour la Question d'Orient : les Grecs à toutes les époques, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'affaire de Marathon en 1870, par un ancien Diplomate en Orient, Paris 1870. Pour plus de renseignements sur l'ouvrage en question, voir S. BASCH, *Le Mirage grec*, Athènes 1995, p. 182-187.

504. Selon l'historien allemand Jakob Philipp Fallmerayer, dans les années 1840, la trame du tissu ethnique s'est rompue. D'après ses théories sur la « pureté du sang », les Grecs modernes n'ont rien en commun avec les anciens, mis à part quelques éléments naturels comme le soleil et le vent. Suivant la théorie raciale de l'auteur, puisant dans un très petit nombre de sources fiables, le lien biologique entre les anciens et les modernes disparaît dans le courant du VIII^e siècle, suite à l'établissement en Grèce de nombreuses tribus slaves. Les Slaves, race vive, sauvage et énergique, sont parvenus à éradiquer les Grecs de la surface géographique de l'Europe. « Car il n'y a pas une seule goutte de pur sang hellénique qui coule dans les veines de la population chrétienne de la Grèce moderne [...] et seule une imagination romantique peut encore rêver à la renaissance, de nos jours, des anciens Hellènes avec leurs Sophocle et leurs Platon ». Quelques années plus tard, Fallmerayer enrichira sa théorie : les Grecs modernes ne sont plus des Slaves, mais des Albanais. L'argumentation est simple : après leur « slavisation », l'Attique en particulier, puis le Péloponnèse et les îles des environs ont été « albanisés » – les Grecs slavisés comme les Slaves hellénisés se sont donc retrouvés « albanisés ». Dans l'esprit de Fallmerayer, aucun doute ne subsiste : la Révolution de 1821 ne fut pas grecque mais albanaise. Voir entre autres : J. P. FALLMERYER, *Geschichte der*

de l'hellénisme depuis ses origines jusqu'à l'époque contemporaine. Le consul conclura son discours en rappelant les objectifs prioritaires de chaque syllogue, soit le renforcement et le « maintien vigoureux du sentiment national »⁵⁰⁵. Il s'agit que, par le biais de la Grande Idée, l'hellénisme assure à l'est la diffusion et la consolidation de la civilisation grecque.

Ce discours de Mavrogiannis inaugure donc, le 26 décembre 1871, le Syllogue hellénique de Marseille. Étienne Zafiroopoulos, décrit par tous les documents de l'époque comme un « patriote »⁵⁰⁶, en devient le premier président.

Les membres de la communauté se réunissent dans le bâtiment du syllogue, comme autrefois au sein de l'église orthodoxe, pour célébrer un événement de l'histoire grecque, comme la fête de l'Indépendance, ou pour rendre hommage à une personnalité grecque s'étant illustrée en politique ou en littérature. Souvent, le dimanche⁵⁰⁷, le syllogue organise des conférences historiques et littéraires, données par les professeurs de grec de la ville, et des philhellènes français cultivés de Marseille et d'ailleurs. Au cours de ces réunions, la famille immédiate et élargie offre un présent. Elle est fréquemment accompagnée de Français amoureux de ce qu'ils appellent la « Grèce éternelle », qui montrent une bonne connaissance de la langue grecque.

L'image d'union et d'harmonie est ici quelque peu idyllique. Comme partout ailleurs, en effet, le syllogue se divise, sur la question nationale, en deux tendances opposées. L'une, où l'on retrouve des intellectuels, des hommes de lettres et

Halbinsel Morea während des Mittelalters, Stuttgart 1830, citation dans S. VRYONIS, Recent scholarship on continuity and discontinuity of culture : classical Greeks, Byzantines, Modern Greeks, dans S. VRYONIS (ed.) *The "past" in Medieval and Modern Greek culture*, Malibu 1978, p. 247 ; G. VÉLOUDIS, *Jacob Philipp Fallmerayer et la naissance de l'historicisme grec* [Ο Jakob Philipp Fallmerayer και η γένεση του ελληνικού ιστορισμού], Athènes 1982, en grec ; E. SKORÉTÉA, *Fallmerayer* [Φαλμεράνερ], Athènes 1999, en grec.

505. G. E. MAVROGIANNIS, Discours prononcé le 26 décembre 1871 ... [Λόγος έκφωνηθείς τῇ 26ῃ Δεκεμβρίου τοῦ 1871 ἔτους ...], art. cit., p. 38.

506. Dont *Le Sémaphore de Marseille*, qui accole automatiquement l'épithète à son nom ; également, A. SYNGROS, *Mémoires* [Ἀπομνημονεύματα], III, op. cit., p. 182 ; A. Z. ΜΑΜΟΥΚΑΣ, Prologue [Πρόλογος], dans *Documents posthumes rendus publics sur décision et aux frais du Comité Coray de Marseille, et sous la supervision d'André Z. Mamoukas collectionnés et publiés* [Ἀδαμαντίου Κοραΐ τὰ μετὰ θάνατον εὔρεθέντα συγγράμματα βουλή μὲν καὶ δαπάνη τῆς ἐν Μασσαλία Κεντρικῆς Ἐπιτροπῆς Κοραΐ, ἐπιμελεία δὲ Ἀνδρέου Ζ. Μαμούκα συλλεγόμενα], Athènes 1881, p. νη', en grec.

507. MARQUIS DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE, *Des Syllogues grecs ...*, art. cit., p. 319.

des médecins, penche pour une approche agressive de la Grande Idée : la guerre contre l'Empire ottoman allait libérer ces territoires revendiqués comme siens par la Grèce. Cette orientation est très nette dans les discours du dimanche portant sur l'histoire. On les étudiera bientôt de près.

L'autre tendance, elle aussi qualifiée par ses auteurs de « patriotique », est largement d'inspiration néo-phanariote⁵⁰⁸. L'élite du grand négoce, des finances et de l'armement, préfère l'optique de Georges Zarifis, qui ambitionne une collaboration pacifique entre la Grèce et la Turquie, l'objectif de long terme étant un Empire gréco-ottoman dont le vrai pouvoir serait aux mains des Néo-phanariotes et des grandes bourgeoisies grecques.

C'est d'ailleurs le sens qu'il faut donner aux cartes géographiques d'Étienne Zafiropoulos. Voyant loin et souhaitant activer les puissants réseaux des syllogues,

508. L'aristocratie néo-phanariote de Constantinople et d'ailleurs, comme la grande bourgeoisie de la diaspora, voit large et loin, adoptant des positions rassembleuses. Pour elles, la Grèce devait s'occuper d'abord et avant tout du développement de son commerce et de son système éducatif, l'aboutissement attendu étant un État à la fois libéral et constitutionnel. En d'autres termes, le pays devait en priorité se renforcer sur les plans administratif, militaire et financier, au lieu de s'engager prématurément dans une politique extérieure aventureuse contre un Empire ottoman affaibli, certes, mais toujours capable de se défendre avec ou sans l'aide des grandes puissances. Les partisans de cette position prenaient en considération les Grecs de l'Est, qui seraient certainement les premières victimes de représailles, si une guerre contre la Turquie devait finir en désastre. Escomptant le retour dans le giron grec des territoires revendiqués, ils optaient pour une coexistence amicale avec l'Empire « ennemi », en attendant que les puissances européennes s'attèlent au démembrement de « l'homme malade de l'Europe ». L'exemple vivant de cette vision néo-phanariote de la question nationale est Georges Zarifis, Rothschild de l'Orient, dont le pouvoir économique est connu aussi bien des Turcs que de l'ensemble du monde hellénique. Pour Zarifis, la Grèce peut s'unir à la Turquie dans une sorte de reconstruction d'un Empire byzantin renouvelé, s'inspirant du modèle de l'Empire austro-hongrois. La Thessalie, l'Épire, la Thrace et la Macédoine seraient rattachées à la Grèce pour faire du pays une sorte de royaume élargi sous le sceptre, plus symbolique que réel, du sultan. Ce royaume aurait ses propres institutions sociales et politiques, participerait très activement à l'administration de l'Empire gréco-ottoman, sous-entendu : l'élite grecque aurait la haute main sur le pouvoir ottoman. Voir entre autres : É. ΚΟΦΟΣ, La question gréco-bulgare [Τὸ ἑλληνοβουλγαρικὸ ζήτημα], dans *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους] (col.), XIV, op. cit., p. 316-317, en grec ; A. ΛΙΑΚΟΣ, *L'unification italienne et la Grande Idée* [Ἡ ἰταλικὴ ἐνοποίηση καὶ ἡ Μεγάλη Ἰδέα], Athènes 1985, p. 94-95, en grec ; A. ALEXANDRIS, *Les Grecs au service de l'Empire ottoman (1850-1922)* [Οἱ Ἕλληνες στὴν ὑπηρεσία τῆς Ὀθωμανικῆς Αὐτοκρατορίας (1850-1922)], *Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος*, XXIII, 1980, en grec ; R. CLOGG, *A short history of modern Greece*, Cambridge 1979 ; P. ΜΑΤΑΛΑΣ, *Nation et orthodoxie* [Ἔθνος καὶ ὀρθοδοξία], Ἡράκλειο 2002, en grec.

Zafiropoulos s'adresse d'abord au sien⁵⁰⁹, celui de Marseille. Il lui soumet son projet de cartes géographiques, leur reproduction et leur diffusion. Puis, de concert avec le syllogue d'Athènes, le syllogue de Marseille entre en contact avec le célèbre professeur de géographie de l'Université de Berlin, Heinrich Kiepert, pour dessiner des cartes géographiques et culturelles (« de l'Europe et de la Grèce modernes, archéologiques et littéraires »⁵¹⁰).

Zafiropoulos s'implique donc dans ce que le géographe Georges Prévélakis appelle « la guerre des cartes ».

« [...] étant donné le mélange, voire même l'imprécision culturelle et ethnique dans les Balkans, la contribution des géographes était indispensable pour la définition d'entités territoriales et ethniques. Les cartes ethnographiques avaient une forte influence sur l'opinion publique et sur les hommes politiques, et elles constituaient donc un enjeu politique majeur. À partir de 1870, parallèlement à d'autres manifestations des antagonismes nationaux, une véritable guerre géographique, ou plutôt cartographique, s'est déroulée. Dans cette "guerre des cartes", les acteurs balkaniques ont d'abord essayé d'influencer les géographes et cartographes occidentaux, puis ils se sont mis à produire et à diffuser eux même des cartes ethnographiques »⁵¹¹.

Avec l'appui financier de Zafiropoulos, Constantin Paparrigopoulos, qui fait partie du comité scientifique du syllogue d'Athènes, et Heinrich Kiepert⁵¹² se mettent d'accord pour publier, non plus, comme auparavant, une carte « ethnographique » basée sur la langue, mais une carte « ethnocratique » dévoilant un ensemble de facteurs, dont la langue, la religion, la race et les réalisations de ces populations dans

509. MARQUIS DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE, *Des Syllogues grecs ...*, art. cit., p. 319.

510. *Collection de la Bibliothèque Gennadios*, Dispositions testamentaires de M. Étienne Zafiropulo ..., op. cit.

511. G. PRÉVÉLAKIS, Le géographe serbe Jovan Cvijic et « la guerre des cartes » macédonienne, dans D. BALLAND (dir.), *Hommes et Terres d'Islam : mélanges offerts à Xavier de Planhol*, Téhéran 2000, p. 258.

512. Sur l'affaire entourant la nouvelle carte de Kiepert, voir, entre autres : Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 28 juin 1878 ; H. R. WILKINSON, *Maps and politics; a review of the ethnographic cartography of Macedonia*, Liverpool 1951 ; G. PRÉVÉLAKIS, Le géographe serbe Jovan Cvijic ..., art. cit. ; Association pour la propagation des Lettres Grecques [Ὁ ἐν Ἀθήναις Σύλλογος πρὸς Διάδοσιν τῶν Ἑλληνικῶν Γραμμάτων], *Comptes rendus* [Ἐκθεσις τῶν πεπραγμένων], Athènes 1876-1877, en grec ; Association pour la propagation des Lettres Grecques [Ὁ ἐν Ἀθήναις Σύλλογος πρὸς Διάδοσιν τῶν Ἑλληνικῶν Γραμμάτων], Concernant les livres [Περὶ βιβλίου], Athènes 1878-1888 ; Association pour la propagation des Lettres Grecques [Ὁ ἐν Ἀθήναις Σύλλογος πρὸς Διάδοσιν τῶν Ἑλληνικῶν Γραμμάτων], Legs et donations [Κληροδοτήματα καὶ δωρεαί], Athènes 1878-1888.

l'histoire. Il apparaît alors, et ceci est très important, que la cause nationale grecque ne s'articule plus autour d'une reconquête de territoires unis par la seule helléno-phonie, mais aussi par des éléments civilisateurs et culturels. On devine dès lors l'intérêt de ces cartes « ethnocratiques » : elles viennent rappeler la prééminence de la civilisation grecque dans ces régions, dont de vastes portions demeurent soumises à l'Empire ottoman et objets de convoitise d'une Bulgarie « panslaviste ».

Dans son éditorial « Marseille », *Le Sémaphore* vient étayer cette position, donnant un nouvel éclairage à l'argumentaire hellénique et philhellénique sur cette carte de 1878 du géographe allemand :

« [...] on vient d'éditer, à Berlin même, la carte ethnocratique des pays helléniques, slaves, albanais et roumains, dessinée par le savant Kiepert. S'il est difficile, s'il est même impossible de faire le recensement exact de la population des diverses races de la Turquie d'Europe ; si, dans les meilleures statistiques, le chiffre de la population bulgare, par exemple, varie entre deux et sept millions, il est aisé, par contre, de se rendre compte de la prépondérance de telle race sur telle autre au point de vue matériel. Le procédé ethnocratique, dont M. Kiepert a usé pour dresser sa carte, consiste à séparer les pays du sud-est de l'Europe par divisions ou groupes de races, et, autant que possible, de frontières naturelles, d'exigences historiques, d'affinités traditionnelles et à donner à chaque division ou groupe une seule couleur. [...] Il résulte des constatations de M. Kiepert que les pays qui s'étendent des Balkans, du Scardus et du Scoumbi jusqu'au cap Ténare, les îles Ioniennes, toutes les îles, grandes et petites, qui se trouvent parsemées de bouches méridionales de l'Hellespont à Candie et à Chypre et la lisière sud-ouest de l'Asie Mineure forment un seul groupe. Ils sont séparés des régions slaves par la chaîne des Balkans et du Scardus. Ils ont conservé leurs noms helléniques, non seulement dans le royaume de Grèce et dans les îles de l'archipel, mais encore dans toutes les provinces de l'Empire ottoman, situées au nord du royaume, l'Épire, la Thessalie, la Macédoine, la Thrace. Enfin, quoiqu'on trouve dans ces contrées un nombre considérable de ce qu'on qualifie de Bulgares et un certain nombre de Koutzo-Valaques et d'Albanais, la prépondérance dans ce groupe, pris dans son ensemble, appartient essentiellement à la race grecque par le chiffre de la population, la langue, l'intelligence, l'activité commerciale, maritime et industrielle, en un mot, par tout ce qui constitue les véritables caractères d'une nationalité vivace. Ainsi donc, pour peu que les diplomates réunis à Berlin hésitent dans la délimitation des nouveaux États, il n'ont qu'à ouvrir la carte de Kiepert et ils y trouveront les éléments d'une saine appréciation des races et des nationalités orientales »⁵¹³.

513. Marseille, *Le Sémaphore de Marseille*, le 16-17 juin 1878.

On estime à plusieurs centaines de milliers de francs les sommes défrayées par Zafiropoulos pour la publication en grec de ces « cartes d'Europe, de Grèce et de Turquie » et leur diffusion gratuite aux syllogues grecs, aux écoles et églises helléniques de Grèce et de l'Empire ottoman, ainsi qu'aux divers syllogues et établissements supérieurs comme ceux d'Alexandrie, de Londres, et bien sûr de Marseille.

Le testament d'Étienne Zafiropoulos⁵¹⁴ est un authentique monument élevé à cette vision élargie des élites grecques du XIX^e siècle, tâchant d'éduquer les Hellènes par l'exemple et par des actions concrètes. Les sommes distribuées, très considérables pour l'époque, avaient un but humanitaire mais aussi éducatif. Les principaux bénéficiaires locaux, on le sait, sont Marseille même, et ces institutions qui ont pignon sur rue dans la ville et qui se trouvent être les assises de l'hellénisme de la diaspora : l'Église grecque orthodoxe et l'école. Comme pour Georges Zarifis et plusieurs autres grands bourgeois grecs de l'époque, l'œuvre éducative et humanitaire va de pair avec les exigences politico-sociales helléniques de l'époque. À sa « patrie », Constantinople, où est né Zafiropoulos (en 1817), il légua, à l'intention de « [ses] coreligionnaires et compatriotes », ceux de la ville et des faubourgs, des îles et du Bosphore, une grande partie de sa fortune (environ 900.000 francs). D'autres bénéficieront de ses largesses : le Patriarcat orthodoxe, ainsi que des écoles et hospices grecs de la ville et de la région, recevront des fonds pour la construction ou l'entretien de bâtiments.

Les instructions données par Étienne Zafiropoulos à la communauté grecque de Marseille et à tous les Grecs de par le monde disent au fond : Restez Grecs par votre langue et vos traditions ! Ce sont celles, pérennes, de la civilisation chrétienne d'Orient ! « Je conseille à mes compatriotes le "Connais-toi toi-même" [...] [et] d'aimer leur patrie, d'élever leurs enfants et de leur apprendre leur langue, et de les pousser vers les connaissances pratiques –industrie, agriculture, marine, arts et métiers– de s'entraider et, quant à ceux qui vivent à l'étranger, de les envoyer en Grèce apprendre cette langue divine que les peuples nous envient et que les princes et rois sont heureux de connaître, et d'être unis »⁵¹⁵.

Concrètement, il va doter royalement le Lycée de Marseille, où, depuis 1833, les enfants grecs font l'apprentissage du grec moderne. Il sera aussi sensible aux

514. *Collection de la Bibliothèque Gennadios*, Dispositions testamentaires de M. Étienne Zafiropoulos ..., op. cit.

515. Ibid.

besoins de ses compatriotes les plus démunis. À ceux-là, qui affluent dans la ville phocéenne vers la fin du XIX^e siècle, il lègue 5.000 francs.

Intéressé aussi au renforcement de la culture et de la langue grecque, surtout dans les populations helléniques menacées de bulgarisation à partir des années 1870, Zafiropoulos dote à la fois une multitude d'écoles et d'églises grecques en Macédoine et en Thrace, ainsi que les syllogues de Thrace et d'Athènes. En ce qui concerne « sa nation », la Grèce, il offrira 100.000 francs au roi Georges pour les besoins du pays ; 10.000 francs pour la reconstruction de l'École de commerce de l'île de Halki dans la mer de Marmara, en Turquie ; 10.000 francs à la Société archéologique d'Athènes pour la poursuite de ses activités culturelles, et 5.000 francs aux hospices et orphelinats d'Athènes. Enfin, 100.000 francs seront offerts à l'œuvre hellénique d'éducation, en tant que legs aux « écoles grecques dans tous les pays du monde »⁵¹⁶.

Zafiropoulos s'intéresse aussi à graver son nom dans le marbre pour les générations futures. Coquetterie et souci de gloriole personnelle cohabitent ici avec les projets plus nobles d'ordre éducatif et national. Dans son testament, Zafiropoulos se montre particulièrement vigilant en ce qui concerne ses cartes, surtout pour leur conservation après sa mort. Il lèguera donc au syllogue d'Athènes 200.000 francs pour leur réédition par la maison Reimer, de Berlin. Et il demande que le quart des 3.000 exemplaires de ses cartes géographiques soit envoyé en Grèce et le reste « pour toute terre où il y a des écoles grecques, pour être distribuées et envoyées [gratuitement] », dépense qu'il évalue à 50.000 francs. Il léguera 25.000 francs à « [son] ami » Paparrigopoulos, « qui a tant travaillé », mais le professeur d'Université étant décédé en 1891, Zafiropoulos offrira ladite somme pour la distribution gratuite des cartes⁵¹⁷.

Le nom d'Étienne Zafiropoulos, le « grand homme » de la cité phocéenne, est aussi lié à cette autre entreprise de diffusion de la culture hellénique : les syllogues grecs d'Occident, et surtout celui de Marseille, dont il sera l'un des premiers présidents.

Sous la présidence de Zafiropoulos, s'est formé au sein du syllogue de Marseille le « Comité Coray ». Souhaitant honorer l'œuvre de l'un des pères des lettres grecques modernes, Adamantios Coray, le comité du même nom fait parvenir une

516. Ibid.

517. Ibid.

circulaire aux « amis ὁμογενεῖς »⁵¹⁸, en juin 1872. Ses auteurs, Zafiropoulos, Léonidas Argentis, Michel Mélas, Auguste Rallis et Jean Bélisaire, secrétaire et professeur de grec, précisent les objectifs principaux et les raisons d'être de ce cercle, soit d'élever à Athènes un mausolée et une statue de Coray, de transférer ses restes de Paris à Athènes et de réimprimer ses œuvres, qui seront distribuées gratuitement dans « toutes les écoles helléniques de la Grèce libre ou assujettie »⁵¹⁹.

Mais pourquoi les Grecs de Marseille décident-ils de se lancer dans une aussi vaste entreprise ? Pour répondre à cette question, il nous faut remonter le temps, jusqu'aux origines de ladite communauté et rappeler les faits suivants. Coray était Chiotte, comme la majorité des Grecs de Marseille débarqués dans la ville au cours des années 1810 et 1820. Coray a aussi vécu en France la majeure partie de son existence : à Montpellier, entre 1782 et 1788, puis, jusqu'à sa mort en 1833, à Paris, où il a été enterré au cimetière Montparnasse. La Grèce des années 1870 ayant célébré la mémoire des héros de la Révolution grecque⁵²⁰ en leur érigeant des statues, il a semblé tout à fait naturel que ce soit les membres de la plus importante communauté grecque de France qui prennent les devants et décernent à Coray les honneurs qu'il méritait.

L'œuvre de Coray explique aussi la raison d'être du comité homonyme. Car Coray⁵²¹ ne s'est pas seulement occupé d'assainir la langue hellénique. Libéral, adepte passionné des idées de la Révolution française, Coray a décidé de consacrer sa vie à la libération de la Grèce. Il va donc écrire de multiples brochures visant l'éducation de ses compatriotes et l'élévation de leur niveau intellectuel. En même temps, il « bombarde » l'Europe d'écrits politiques et pédagogiques de toutes sortes sur la situation de l'hellénisme sous domination ottomane. Selon lui, les Grecs doivent se rattacher à leur histoire ancestrale pour retrouver dans cet éveil leur fierté pour un passé qui suscite l'admiration et qui constitue le cœur

518. Comité Coray [Ἐπιτροπή Κοραΐ], *Archives privées du Centre des Études Néo-helléniques (K.N.E.)/Collection privée Constantin Dimaras*, en grec.

519. Ibid.

520. L. DROULIA, Le symbolisme des monuments : une proposition de Lys. Kavtanzoglou en l'honneur de Coray [Ὁ συμβολισμὸς τῶν μνημείων: μιὰ πρόταση τοῦ Λυσ. Καυτανζόγλου γιὰ να τιμηθεῖ ὁ Κοραΐς], dans *Πρακτικὰ συνεδρίου Κοραΐς καὶ Χίος*, II, Athènes 1985, p. 335, en grec.

521. La bibliographie sur Coray et son œuvre éducative, consacrée à l'essor du philhellénisme en Europe, est immense. Voir, entre autres : C. TH. DIMARAS, *Histoire de la littérature néo-hellénique [Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας]*, op. cit., p. 253-267 ; A. EMBIRICOS, *Vie et institutions du peuple grec sous la domination ottomane*, Paris 1975, p. 244-248.

de l'identité européenne. Il fait donc publier, avec de longs commentaires explicatifs et introductions enrichis de ses théories politiques, linguistiques, pédagogiques et autres, les classiques de l'antiquité, comme Platon, Plutarque, Aristote, Marc Aurèle et Hippocrate. C'est la célèbre « Ἑλληνικὴ Βιβλιοθήκη » (Bibliothèque hellénique), à laquelle il consacre désormais tout son temps d'écriture et ses occupations d'éditeur, qui allaient lui conférer une renommée et un prestige internationaux. Entouré de nombreux disciples et soutenu financièrement par de grands négociants mécènes comme les frères Zosimas, eux aussi promoteurs de l'éducation et de la culture grecques, il mène de front la diffusion d'ouvrages divers, dont certains portent sur les Lumières, d'autres sur la fondation de nouvelles écoles, journaux, imprimeries et bibliothèques. À partir du début du XIX^e siècle, son nom figure parmi les plus grands philologues et hommes de lettres au monde.

Quand, en 1877, la communauté de Marseille célèbre à l'Église, puis au syllogue, la fête de l'Indépendance, *Le Sémaphore* rappelle à son public les grands noms du mouvement philhellène et le rôle clé de Coray dans son développement :

« [...] l'opinion publique s'enflammait en Europe pour ce peuple de héros ; on prêche la croisade contre les musulmans et c'est alors que Fabvier, Santa Rosa et Lord Byron allèrent prendre part à la lutte. La Morée fut envahie par 40 000 Turcs ; les défenseurs de Missolonghi s'immortalisèrent par leur résistance ; bientôt les gouvernements de France, d'Angleterre et de Russie réunirent leurs flottes et vinrent croiser dans la rade de Navarin. On sait le reste. Mais ce qu'on oublie trop dans les récits de cette époque glorieuse, c'est la propagande faite dans les esprits de France par un savant hellène que Napoléon Ier avait distingué et qui ne cesse de plaider auprès de lettrés, auprès d'hommes politiques, la cause de son pays opprimé. Nous voulons parler de Coray. La maison Didot vient justement de publier la correspondance de ce patriote, de cet érudit dont le nom est vénéré dans la Grèce entière »⁵²².

Toujours à la pointe de l'actualité sur tout ce qui touche de près ou de loin la Grèce et la communauté de Marseille, *Le Sémaphore* fait ici allusion à la publication⁵²³ récente, par la plus importante maison d'édition philhellène de Paris,

522. Marseille, *Le Sémaphore de Marseille*, le 13 avril 1877.

523. A. CORAY, *Lettres inédites de Coray à Chardon de la Rochelle (1790-1796), suivies d'un Recueil de ses lettres françaises à divers savants, de sa Dissertation sur le testament secret des Athéniens, du Mémoire sur l'état de la civilisation dans la Grèce de 1803, et de ses Thèses latines de médecine réimprimées pour la première fois*, Paris 1877.

Firmin-Didot, d'un recueil de lettres inédites de Coray à Chardon de la Rochelle (1790-1796), et de sa correspondance, en français, avec de nombreux savants.

Mais il nous faut remonter dans le temps. Les liens de Marseille avec Coray, tissés notamment par le biais de la librairie française Faurat⁵²⁴, datent de 1814, c'est-à-dire de l'arrivée des premiers Chiotes dans la cité phocéenne. La volumineuse correspondance du savant témoigne de l'existence d'un réseau, assurant, d'Ouest en Est, le tirage et la circulation des ouvrages destinés à la Grèce. À une époque où la Méditerranée est ravagée par les pirates et les corsaires, cette entreprise s'accompagne d'un sentiment très répandu : en collaborant à la diffusion des ouvrages et à leur traduction en grec, de même qu'au financement du transport et des diverses donations, les acteurs contribuent fortement à la renaissance intellectuelle du pays et aux préparatifs de la Révolution grecque. Notamment, plusieurs de ces ouvrages visaient soit à fonder soit à enrichir les bibliothèques des établissements scolaires. Mais parmi tous ces projets de Coray, le plus remarquable est sans doute la bibliothèque de Chios, créée en 1792, et rattachée à la Grande École de Chios. Baptisée « Bibliothèque Coray », elle fut, jusqu'en 1822, la plus importante bibliothèque de l'Est. Une grande partie des livres provenait de la collection personnelle de Coray⁵²⁵, ainsi que d'autres Chiotes qui, à l'instar des Argentis, Dromocaïtis et autres, avaient offert leur propre collection d'ouvrages et de manuscrits. Pantéléon et Auguste Argentis, de Marseille, figurent parmi les mécènes ayant gracieusement financé l'École de Chios en 1811 et 1812⁵²⁶.

Quant au contenu des correspondances, on notera celle de Coray et de Pierre Schilizzis Omiridis, de Marseille⁵²⁷, entre 1815 et 1816. On y insiste sur la vigilance et les précautions particulières à prendre, par chacun des agents du réseau de transport, pour que les précieux colis arrivent à destination. Pour une seule de ces boîtes remplies d'ouvrages destinés à la bibliothèque de Chios, Coray

524. A. CORAY, Ἀδαμάντιος Κοραΐς, Παρίσι, στὸν Ἀλέξανδρο Πατρινό, Λιβουῦρνο, le 30 décembre 1814, dans *Correspondance, 1810-1816* [Ἀλληλογραφία, 1810-1816], III, Athènes 1979, p. 365.

525. Ibid., Ἀδαμάντιος Κοραΐς, Παρίσι, στὸν Ἰάκωβο Ρῶτα, Τριέστη, le 22 juin 1815, p. 419.

526. PH. ARGENTI, *Histoire de la maison chiote Argenti* [Ἱστορία τοῦ χιακοῦ οἴκου Ἀργέντη], op. cit., p. 241-243.

527. A. CORAY, Ἀδαμάντιος Κοραΐς, Παρίσι, στὸν Πέτρο Σκυλίτση Ὀμηρίδη, Μασσαλία, le 27 mars 1815, le 25 avril 1815, le 28 août 1815, le 17 février 1816 et le 19 décembre 1816, dans *Correspondance* [Ἀλληλογραφία], op. cit., p. 400-401, 411, 424-425, 457-458, 531-532.

conseille à Schilizzis Omiridis de payer la somme, importante pour l'époque, de 1.200 francs, pour éviter les « dangers de la mer »⁵²⁸. Les curateurs sont présents dans diverses villes, comme Smyrne, Constantinople, Chios et d'autres, pour superviser dans le moindre détail chaque étape de la distribution.

Mais en 1822, la catastrophique intervention turque à Chios a provoqué la destruction de la bibliothèque Coray. Il lui est arrivé ce qui fut, autrefois, infligé à la prestigieuse bibliothèque d'Alexandrie. Tout fut brûlé : bâtiments, livres et manuscrits recueillis et envoyés par les scientifiques et les auteurs ayant offert des exemplaires de leurs ouvrages, et par les nombreux mécènes grecs de la diaspora. Il a fallu repartir à zéro, établir, à l'Est et à l'Ouest, des comités pour la reconstruction des écoles et de la bibliothèque. À Marseille⁵²⁹ même, Auguste Argentis et Georges E. Pétrocochinos ont financé et animé le comité de la ville affecté aux collectes lancées au profit des écoles de Chios.

Le destin de la bibliothèque Coray est aussi lié à la communauté hellénique de Marseille. Coray, peu fortuné, s'était tout de même offert une bibliothèque rare : 3.500 volumes et manuscrits qu'il a demandé à ses héritiers, peu avant sa mort, d'acheminer vers la bibliothèque de Chios. Et c'est là que l'aventure a commencé. Deux Chiotes, Démétrios Scaramangas, de Paris, ainsi que le prêtre Kallinikos Kreatsoulis, de Marseille, ont décidé de sauvegarder cette précieuse bibliothèque et de financer toute l'opération. Après avoir pris possession, en 1837, à Marseille, de « l'héritage volumineux » de Coray, l'ecclésiastique organise son acheminement vers l'île de la mer Egée, entre 1850 et 1854⁵³⁰. Il faudra attendre 1870, pour que la nouvelle bibliothèque soit fonctionnelle. Mais survient le tremblement de terre de 1881, qui force les responsables à la reloger à son emplacement d'aujourd'hui. Cette bibliothèque « voyageuse » est de nos jours l'une des plus importantes de la Grèce, enrichie qu'elle fut, entre-temps, par les 10.000 volumes de Philippe Argentis, né à Marseille en 1891, et par des dizaines de donations d'ouvrages, de manuscrits et de tableaux, puisés dans les collections privées d'autres mécènes Chiotes, de l'Est et de l'Ouest.

528. Ibid., Ἀδαμάντιος Κοραΐς, Παρίσι, στὸν Πέτρο Σκυλίτση Ὀμηρίδη, Μασσαλία, le 19 décembre 1816, p. 531.

529. PH. ARGENTIS, *Histoire de la maison chiote Argenti* [Ἱστορία τοῦ χιακοῦ οἴκου Ἀργέντη], op. cit., p. 243.

530. A. Z. ΜΑΜΟΥΚΑΣ, Prologue [Πρόλογος], dans A. CORAY, *Ἀδαμαντίου Κοραΐ τὰ μετὰ θάνατον ...*, op. cit., p. νε'-νζ'.

Vu les liens nombreux et de longue date entre la cité phocéenne et le savant, il est tout à fait naturel qu'en 1872, le comité Coray y voie le jour. Une ultime motivation s'impose, plus profonde celle-là, et qui a rapport à l'esprit panhellénique et anti-panslaviste des syllogues. Coray, porte-parole, pour ainsi dire, de la Grèce avant et pendant la Révolution, a souvent, dans ses brochures et déclarations enflammées, haussé le ton contre « les accusateurs de la nation »⁵³¹. Pour les Grecs des années 1870, qui luttent farouchement contre Fallmerayer et les apôtres du panslavisme, la reproduction d'une partie de son œuvre et de sa correspondance, outil majeur pour l'essor et l'expansion du philhellénisme en Europe, sera utilisée pour relancer, au sein du grand public grec et surtout international, la dimension historique de la Grande Idée. Quant au soin apporté par le philologue et linguiste à trouver une « voie moyenne » entre le grec ancien et moderne, ne constitue-t-il pas, en lui-même, une illustration supplémentaire de la continuité « civilisationnelle » de l'hellénisme, du point de vue linguistique et culturel ?

Pour atteindre, par conséquent, les objectifs décrits dans la circulaire diffusée à une centaine d'exemplaires, le comité Coray prend la même année (1872) l'appellation de « Comité Central Coray », bientôt secondé par deux autres comités Coray formés d'élus : celui d'Athènes et celui de Constantinople, chacun chapeautant d'autres comités du même nom, mis sur pied en Grèce et dans l'Empire ottoman. En novembre 1872, le roi Georges en personne autorise l'érection, devant les propylées de l'Université d'Athènes, d'une statue de Coray, en marbre du Pentélique, pour rendre hommage au « maître de la nation hellénique [...] qui a contribué avec ses écrits savants, à [sa] régénération intellectuelle »⁵³².

Deux ans plus tard, le comité central de Marseille envoie la somme de 29.000 drachmes à Athènes pour ériger la statue, assurant du coup la réalisation des deux autres objectifs de la circulaire : un mausolée, et, en 1877, le transfert des restes de Coray, depuis Paris jusqu'au cimetière central d'Athènes, leur ultime demeure.

Restent alors la publication de certains manuscrits de Coray et la réimpression d'autres ouvrages, projet énorme, quand on sait que les documents se trouvaient à la bibliothèque de Chios. Mentionnons au passage que, déjà en 1839, les

531. Cité dans L. DROULIA, *Le symbolisme des monuments ...* [Ὁ συμβολισμὸς τῶν μνημείων ...], op. cit., p. 339.

532. Georges, Roi des Grecs, le 10 novembre 1872, Comité Coray [Ἐπιτροπὴ Κοραΐ], *Archives privées du Centre des Études Néo-helléniques (KNE)/Collection privée Constantin Dimaras*, op. cit.

Chiotés de Marseille⁵³³, comme tant d'autres de la diaspora et de Grèce, avaient contribué financièrement à la publication d'un florilège de ses lettres. Un comité littéraire où figurait Constantin Paparrigopoulos fut formé à Athènes, en 1873, pour décider quels manuscrits devaient être publiés. Considérée comme plus urgente par les sages du comité : la publication d'un dictionnaire manuscrit français-grec de Coray, sous réserve de l'accord du comité central de Marseille. L'urgence était que ce nouveau dictionnaire puisse clarifier la difficile question de la langue grecque, d'autant plus que « le problème de la langue n'est pas réglé, et les Grecs, entre eux, sont en désaccord, chacun écrivant suivant les règles de sa propre grammaire »⁵³⁴. La contribution financière à cette entreprise fut donc qualifiée de « devoir sacré de chaque Hellène »⁵³⁵, le Comité de Marseille recueillant des dons de toutes les communautés grecques : celle de Marseille, bien sûr, mais aussi celles de Londres, de Liverpool, de Manchester, de Calcutta, de Chios, de Bombay, de Russie, des Balkans.

C'est dans ce même esprit de « devoir patriotique » qu'il faut lire la lettre envoyée en 1886 par le Comité Coray à Démétrios Pétrocochinos, autre négociant de Marseille, témoignant une fois encore des liens intimes entre la Grande Idée des années 1870 et 1880 et la diffusion de la culture grecque : « Le comité Coray vous informe qu'après plusieurs années de travail il a réussi à réunir en quatre volumes toutes les lettres inédites ou publiées du Grand Homme. Notre souhait le plus intime est que leur lecture serve à l'imitation des sentiments patriotiques de notre Guide intellectuel et à l'expansion de l'Hellénisme »⁵³⁶.

Plusieurs hommes de lettres ont illustré la version plus agressive, guerrière, de la Grande Idée, tendance reconnue bien avant la création du syllogue de Marseille, en 1871. Ainsi Nicolas Tsigaras et Démétrios Ioannidou, professeurs de grec. Tous deux clament haut et fort leur position, lors des célébrations

533. Il s'agit de *Ἀπάνθημα ἐπιστολῶν* de Coray, publié à Athènes en 1839 par Iakovos Rotas. À ce sujet, voir PH. ARGENTI, *Histoire de la maison chiote Argenti* [*Ἱστορία τοῦ χιακοῦ οἴκου Ἀργέντη*], op. cit., p. 199, 243.

534. Rapport de Messieurs F. Ioannou, Constantin Paparrigopoulos et Étienne Koumoundouros [*Ἐκθεσις τῶν Κυρίων Φ. Ἰωάννου, Κωνσταντίνου Παπαρρηγόπουλου καὶ Στεφάνου Κουμουνοῦρου*], Athènes, le 19 janvier 1873, Comité Coray [*Ἐπιτροπὴ Κοραΐ*], *Archives privées du Centre des Études Néo-helléniques (KNE)/Collection privée Constantin Dimaras*, op. cit.

535. Comité Coray [*Ἐπιτροπὴ Κοραΐ*], *Archives privées du Centre des Études Néo-helléniques (KNE)/Collection privée Constantin Dimaras*, op. cit.

536. *Archives de la famille Pétrocochinos*, notre traduction du grec.

de 1856 et 1857 de l'anniversaire de l'Indépendance hellénique, et ce, dans les locaux mêmes de l'Église orthodoxe, où l'on voit bien qu'avant même la création des syllogues l'Église offrait un espace de liberté à l'expression des opinions politiques. Mettant en avant l'héritage gréco-chrétien d'un hellénisme d'une très longue durée, du point de vue culturel, linguistique et religieux, Tsigaras et Ioannidis concluent en disant que même « la providence divine souhaite » pour la Grèce cette nouvelle mission, en clair : « la libération du joug ottoman des frères hellènes » d'Anatolie⁵³⁷.

Autres propos des années 1850 et 1860, documents rarissimes et pratiquement introuvables, ceux de l'intellectuel Marinos Vergotis, depuis vingt ans professeur de grec dans la communauté. Vergotis, selon *La Revue des Études Grecques*, dont il était membre depuis 1869, était l'un de ces Grecs « dont le zèle patriotique ne se contente pas de répandre l'instruction dans leur pays et parmi leurs compatriotes, mais qui s'intéresse généreusement aux progrès des études grecques en tout pays [...] »⁵³⁸.

Il faut toutefois lire l'éloge funèbre de Vergotis fait par le plus éminent intellectuel grec de Marseille, Étienne Vlastos, pour avoir une juste idée de la personne, et sentir l'esprit d'une époque, celle de la deuxième partie du XIX^e siècle. Ce témoignage rare prend une valeur supplémentaire du fait qu'il fut publié dans *Le Sémaphore*⁵³⁹, et donc lu par l'ensemble du réseau international philhellène. Originaire d'une famille aisée de Céphalonie qui a tout perdu lors de la Révolution grecque, Vergotis est né en 1836. Après des études à l'Université d'Athènes, il devient un ardent promoteur d'ouvrages universitaires diffusant une Grande Idée messianique. En tant que professeur de lettres et des beaux arts grecs, il débute à

537. N. TSIGARAS, Discours prononcé dans l'église orthodoxe de la communauté grecque de Marseille lors de la fête nationale du 25 mars de l'année 1856 [Λόγος έκφωνηθεις εν τη ὀρθοδόξῳ ἐκκλησίᾳ τῶν ἐν Μασσαλίᾳ παροίκων Ἑλλήνων κατὰ τὴν Ἐθνικὴν Ἑορτὴν τῆς ΚΕ' Μαρτίου 1856], Athènes 1856, *Fonds spéciaux (ou fonds de Provence) de la Bibliothèque Municipale de Marseille*, en grec ; D. IOANNIDIS, Discours prononcé lors de la fête nationale du 25 mars de l'année 1857 dans l'église orthodoxe de la communauté grecque de Marseille [Λόγος έκφωνηθεις κατὰ τὴν Ἐθνικὴν Ἑορτὴν τῆς 25ης Μαρτίου 1857 ἐν τῇ Ὀρθοδόξῳ Ἐκκλησίᾳ τῶν ἐν Μασσαλίᾳ παροίκων Ἑλλήνων], Marseille 1857, *Fonds spéciaux (ou fonds de Provence) de la Bibliothèque Municipale de Marseille*, en grec.

538. H. WEIL, Discours, *La Revue des Études Grecques*, 1882, p. lviii.

539. É. VLASTOS, À Marinos D. Vergotis [Εἰς Μαρῖνον Δ. Βεργώτην], *Le Sémaphore de Marseille*, le 17 octobre 1881.

la célèbre École théologique de Halki à Constantinople, séjourne à Taganrog, ville côtière de la mer d'Azov, en Russie, et finalement s'installe à Marseille jusqu'à sa mort en 1881. Il sera précepteur auprès de jeunes Grecs de la cité phocéenne, tout en s'occupant, avant et après la création du syllogue, de travaux littéraires. Il écrit quelques ouvrages restés cependant à l'état de manuscrits.

Vlastos insiste sur un fait capital : Vergotis, comme tant d'autres diplômés de l'Université d'Athènes, n'a pas seulement marqué son époque par son enseignement, au début des années 1870. Il illustre, si l'on peut dire, une sorte de rupture et de continuation de la période précédant et suivant la création du syllogue à Marseille : mêmes ambitions patriotiques, mais aussi rupture, car, les temps l'obligent, la Grande idée s'impose comme urgente, et mobilise les hommes de lettres dans une guerre totale contre le panslavisme, activée par les agents politiques et culturels du petit royaume, et menée par les intellectuels de la ville de Marseille. Vergotis personnifie alors un phénomène répandu à l'époque : l'intellectuel au service de l'État grec, qui l'emploie, et du consulat local. Sa mission : travailler à renforcer, dans la communauté de la ville, l'identité nationale hellénique, et mieux combattre le panslavisme, en coordination avec le syllogue. Ce patriotisme s'appuie sur l'enseignement de l'histoire et de la culture du pays, sur la religion orthodoxe et le perfectionnement de la langue grecque.

Quelques fines remarques de Vlastos sur Marinos Vergotis :

« Par son enseignement, comme par le cours d'histoire nationale qu'il fit pendant plusieurs années au Syllogue hellénique, il raviva les sentiments parfois endormis de ses auditeurs, inculquant à la jeunesse l'amour sacré de la patrie, rappelant nos traditions nationales et les aspirations de tout cœur hellène. [...] Là, sur la terre étrangère, sous des gouvernements étrangers, au milieu de mœurs étrangères, parlant une langue étrangère, absorbés presque exclusivement par les affaires commerciales, nos compatriotes en viendraient peu à peu à oublier le culte et la langue de leurs pères et à se fondre progressivement dans la nation au milieu de laquelle ils vivent ; avec le temps disparaîtrait de la colonie toute trace d'Hellénisme, si des jeunes gens instruits et laborieux ne se consacraient à l'éducation et à l'instruction nationales des jeunes générations qui, par la force des choses, tendent à oublier leur origine ; si par des efforts, des travaux et des sacrifices variés, ces jeunes professeurs n'entretenaient parmi ces colonies commerçantes et trop absorbées par des intérêts matériels, l'amour de la patrie, de nos mœurs, de la langue nationale. Ce n'est pas une exagération d'affirmer que notre ami regretté a contribué, plus qu'aucun autre, notamment en ces dernières années, à relever et à raviver le patriotisme de cette intéressante colonie. Il a été un ouvrier ardent et infatigable, un apôtre sincère et

éloquent de l'Hellénisme à Marseille ; c'était l'homme le plus capable d'honorer et de faire aimer et estimer le nom grec en notre cité »⁵⁴⁰.

Lors de son discours donné à l'occasion de la fête nationale grecque du 25 mars 1869, Vergotis⁵⁴¹ rappelle ce qui, pour beaucoup, fait figure d'évidence, à savoir : tant qu'il y aura des « frères Hellènes dans l'esclavage des Turcs », l'œuvre de 1821, l'Indépendance de la « terre grecque », restera inachevée. Ainsi la Crète. Alors que la communauté, lors de la révolution crétoise de 1867 et 1868, a prié et s'est solidarisée avec ses « frères combattant pour la liberté », en cette année 1869, elle pleure le retour de l'île sous le « joug abominable et barbare » des Ottomans. Or, rappelle Vergotis, la Grande Idée, cette guerre non déclarée, souterraine, des Grecs dans ces provinces réclamées par eux, comme l'Épire en ébullition constante, se mène aussi par le biais des sciences, des arts helléniques et de la civilisation grecque. C'est ce combat intellectuel, qui avec d'autres, redonnera ses terres à la Grèce. Par ailleurs, dans la ligne de son patriotisme, Vergotis est un adepte de la langue archaïsante, utilisée dans ses écrits et ses diverses interventions. Exemple significatif, s'il en est un, de l'intellectuel prenant position dans l'affrontement linguistique ayant cours en Grèce, ici exporté vers la diaspora de l'Occident. « La nouvelle langue », déclare-t-il, est le chemin le plus sûr pour la connaissance à la fois de la langue de Platon et de Sophocle, et de l'antiquité grecque, dont les Grecs modernes, fiers descendants, constituent un exemple « unique de renaissance nationale ».

Dans les années 1870, Vergotis poursuit son œuvre éducative sous l'égide du syllogue. Il donne des cours d'histoire et il est souvent appelé à faire l'éloge funèbre de personnalités grecques, comme à la mort de Constantin Canaris⁵⁴², héros et réputé protagoniste de la guerre d'Indépendance de 1821. Par ailleurs, Vergotis, « professeur distingué qui jouit dans la colonie d'une sympathie bien légitime »⁵⁴³, selon les dires du *Sémaphore*, prononce des discours patriotiques lors des fêtes annuelles grecques.

540. Ibid.

541. M. VERGOTIS, Discours prononcé le 25 mars 1869, anniversaire de l'Indépendance de la Grèce [Λόγος ἐκφωνηθεὶς τὴν 25ην Μαρτίου 1869 ἐπέτειον τῆς Ἀνεξαρτησίας τῆς Ἑλλάδος], Marseille 1869, *Fonds spéciaux (ou fonds de Provence) de la Bibliothèque Municipale de Marseille* en grec.

542. Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 23-24 septembre 1877.

543. Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 8 avril 1879.

Parmi les hommes de lettres, Étienne Vlastos⁵⁴⁴ domine incontestablement le paysage intellectuel. Ses nombreuses communications faites à la communauté grecque de Marseille, où il a vécu pendant plus de trente ans, son réseau étendu reliant la presse philhellène de la ville aux politiques et aux intellectuels grecs de l'époque et, enfin, ses publications font de lui le plus éminent porte-parole de la Grande Idée, ce qu'on appelait, à la fin du XIX^e siècle, sa « mission libératrice et civilisatrice ». Originaire d'une famille *archontale* de Chios, dont les racines remontaient à Byzance, Étienne (ou Στέφανος) Vlastos est né en 1831, à Smyrne, où son père Antoine s'était réfugié pour fuir le massacre de Chios, quelques années auparavant. Il fait ses études à la célèbre École Évangélique de Smyrne et, très jeune, comme tant d'autres Grecs du XIX^e siècle, il devient négociant. Il entre à la succursale de Marseille de la firme internationale des « Rallis Brothers », ayant été dans l'intervalle, pendant quelques années, le directeur de l'agence implantée aux Indes. Esprit curieux et cosmopolite, il ne se laisse pas noyer dans le monde des affaires. Ses études philosophiques, historiques, politiques et littéraires sont publiées, en grec ou en français, ou paraissent dans des journaux, des périodiques, et des ouvrages proprement dits. Traducteur, Vlastos traduit entre autres, de l'allemand au français, l'œuvre de l'historien Karl Hopf *Les Giustiniani, dynastes de Chios*⁵⁴⁵.

Par ailleurs, ses fréquents séjours en Grèce ne passent pas inaperçus dans la presse hellénique, comme en témoignent quelques extraits du sérieux quotidien de l'époque, *Ἐφημερίς Συζητήσεων*, en 1895 :

« Le savant grec Étienne Vlastos, qui habite à Marseille depuis plusieurs années, est depuis quelques jours dans nos murs. Monsieur Vlastos appartient à la famille chiote Vlastos, célèbre et très respectée dans le monde du grand commerce et des finances. Sans exagération, l'on peut dire que Monsieur Vlastos est devenu la fierté de la communauté grecque de cette grande ville de France, non pour le volume de ses avoirs personnels [...] mais pour ses nombreuses qualités d'âme, son honnêteté, sa formation intellectuelle et son patriotisme. S'appuyant sur ses activités commerciales, il a excellé et excelle toujours comme grand érudit, avec ses nombreux

544. En ce qui concerne la famille Vlastos et/ou Étienne Vlastos voir : TH. VELLIANITIS, Étienne Vlastos [Στέφανος Βλαστός], dans *Grande encyclopédie grecque* [Μεγάλη ελληνική εγκυκλοπαίδεια], Athènes 1933, en grec ; M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique ...*, op. cit., p. 447 ; C. KEROFILAS, *Une famille patricienne crétoise : les Vlasto*, New York 1932, p. 206-207.

545. K. HOPF, *Les Giustiniani, dynastes de Chios*, traduite de l'allemand par Étienne Vlastos, Paris 1888.

ouvrages et ses multiples contributions à de prestigieux quotidiens français [...]. Ses écrits portant sur la Grèce se distinguent par la vivacité du style et un profond sens critique. [...] Monsieur Étienne Vlastos, également connaisseur de l'histoire grecque ancienne et contemporaine, suit avec intérêt et impartialité notre action politique, éclairant souvent le public français, par ses correspondances et articles dans la presse française, sur les événements qui se déroulent chez nous, et se montrant partout un farouche défenseur de la Grèce. Avec discrétion, et dans le plus complet désintéressement, il rend de grands services qui méritent la reconnaissance de chacun. Séjournant ici le temps du débat électoral, il regagnera la France dans une semaine pour continuer de prodiguer ses bons et loyaux services à la nation hellénique »⁵⁴⁶.

L'œuvre d'Étienne Vlastos est donc riche et variée. Nous limiterons toutefois notre propos aux travaux du syllogue de Marseille, ainsi qu'à ceux de la communauté hellénique de Corse, à laquelle il a consacré quelques publications.

« Enfant gâté » du syllogue hellénique et membre de l'élite de la communauté, dont l'œil du *Sémaphore*⁵⁴⁷ remarque la présence à chaque fête donnée par l'association, il est, dans les années 1870 et 1880, son premier porte-parole. Dans les banquets, Vlastos siège tout près du président, Théodore Rodocanachis, qui a pris le relais d'Étienne Zafiropoulos, devenu président du Comité Coray.

546. Ο Κύριος Στέφανος Βλαστός, dans *Journal des Débats* [*Ἐφημερίς Συζητήσεων*], le 19 avril 1895, en grec. « Περιδημιέi από τινων ἡμερῶν ἐνταῦθα ἐκ Μασσαλίας προερχόμενος ὁ ἐκεῖ πρὸ ἐτῶν ἀποκατασταθῆς καὶ διαμένων λόγιος ὁμογενῆς κύριος Στέφανος Βλαστός, ὁ ἐκ τῆς ἐγκρίτου καὶ γνωστῆς ἐν τῷ ἐμπορίῳ καὶ τῷ χρηματιστικῷ κόσμῳ Χιακῆς οἰκογενείας τῶν Βλαστῶν. Ἄνευ ὑπερβολῆς δύναται τις εἰπεῖν ὅτι ὁ κύριος Στέφανος Βλαστός ἀπέβει σέμνωμα τῆς ἐν τῇ μεγαλοπόλει ἐκείνῃ Ἑλληνικῆς παροικίας, ὄχι διὰ τοῦ ὄγκου τοῦ πλοῦτου αὐτοῦ, [...] ἀλλὰ διὰ τοῦ ὄγκου τῶν κοσμουσῶν αὐτὸν ἀρετῶν, τῆς χρηστότητος, τῆς παιδείας καὶ τῆς φιλοπατρίας. Κτησάμενος διὰ τῆς ἐμπορικῆς αὐτοῦ ἐργασίας αὐτάρκη περιουσίαν, διέπρεψεν καὶ διαπρέπει ὡς ὀπαδὸς τοῦ λογίου Ἑρμοῦ, διὰ τῆς συνεργασίας αὐτοῦ εἰς ἐγκρίτους γαλλικὰς ἐφημερίδας καὶ διὰ τῶν διαφόρων συγγραφῶν [...]. Αἱ συγγραφαὶ αὗται, εἰς ἔθνικὰς ὑποθέσεις ἀναγόμενοι, διακρίνονται διὰ τε τὴν ἀνθηρότητα τοῦ ὕφους καὶ τὴν ἐμβρίθειαν τῶν κρίσεων. [...] Ὁ κύριος Στέφανος Βλαστός, γνώστης ἐπίσης, τῆς τε ἀρχαίας καὶ συγχρόνου ἑλληνικῆς ἱστορίας, μετὰ ἐνδιαφέροντος καὶ ἀμεροληψίας παρακολουθεῖ τὴν παρ' ἡμῖν πολιτικὴν δράσιν, συχνὰ φωτίζων τὸ γαλλικὸν δημόσιον διὰ τε τῶν ἀνταποκρίσεων καὶ τῶν ἀρθρῶν αὐτοῦ ἐν τῷ γαλλικῷ τύπῳ περὶ τῶν καθ' ἡμᾶς καὶ ὑπεραμυνόμενος τῆς Ἑλλάδος, οὕτω δὲ παρέχει αὐτῇ ἀθορύβῳ, καὶ ὄλως ἀνιδιοτελεῶς σπουδαίων ὑπηρεσιῶν, ἐφ' ᾧ πᾶς Ἕλλην ὀφείλει εὐχαριστεῖν αὐτῷ. Ὁ κύριος Στέφανος Βλαστός παραμείνας ἐνταῦθα καθ' ὅλον τὸ στάδιον τῆς ἐκλογικῆς πάλης, ἀπέρχεται ἐντὸς τῆς ἑβδομάδος ταύτης ἐπανακάμπτων εἰς Γαλλίαν, ὅπως συνεχίσῃ τὴν ἐντιμον αὐτοῦ καὶ ἔθνωφελῆ ἐργασίαν », notre traduction.

547. Voir par exemple *Chronique locale, Le Sémaphore de Marseille*, le 12 avril 1877.

L'on retiendra les discours de Vlastos, non pour l'originalité des idées ou des principes, partagés et répétés par plusieurs savants et historiens de l'époque à Athènes, mais pour leur large diffusion parmi les Grecs de Marseille.

Grâce en partie à son ouvrage *Mélanges*⁵⁴⁸, significativement sous-titré « foi et patrie », ses panégyriques prononcés lors des banquets annuels de la fête nationale ont été conservés (un autre figure dans la *Collection privée* de la bibliothèque Gennadios⁵⁴⁹). Reprenant le raisonnement de l'historien Paparrigopoulos sur l'helléno-christianisme, amalgame de la civilisation antique et païenne et de la pensée de l'Église, il développe l'idée que c'est grâce à l'orthodoxie et au clergé grec que l'hellénisme a protégé ses coutumes et ses traditions. C'est justement cette conscience gréco-orthodoxe, fondée sur un ensemble de mythes et de réalités historiques, folkloriques et populaires, qui ramène sans cesse à une Grèce antique, à l'époque toujours auréolée de gloire. Foi et patriotisme ne font qu'un. C'est le ἡ τὰν ἢ ἐπὶ τὰς⁵⁵⁰ des Spartiates du V^e siècle avant J.-C. qui se perpétue, et qui sera repris, à l'aube de l'Empire byzantin, par le fondateur de Constantinople, l'empereur Constantin le Grand, prononçant le célèbre ἐν τούτῳ νικά. La sentence, ἐν τούτῳ νικά, ou, en latin, *in hoc signo vincas*, « par ce signe tu vaincras », fait partie, d'après la légende, de la vision de Constantin à la veille de la bataille du pont Milvius de 312 : une croix lumineuse dessinée avec les lettres grecques X-P, accompagnée de la sentence ἐν τούτῳ νικά. La croix et sa

548. É. VLASTOS, Toast lors du repas du 25 mars 1874 [Πρόποσις εἰς γεῦμα τῆς 25ης Μαρτίου 1874], dans *Mélanges* [Σύμμικτα], Alexandrie 1904, p. 3-4 ; Propos à l'assemblée pour le 25 mars 1878 [Λόγος εἰς ὁμήγουρη τῆς 25ης Μαρτίου 1878], dans *Σύμμικτα*, op. cit., p. 5 ; Discours à l'assemblée pour le 25 mars 1878 [Ὁμιλία εἰς ὁμήγουρη τῆς 25ης Μαρτίου 1878], dans *Σύμμικτα*, op. cit., p. 12-14 ; Discours à l'assemblée pour le 25 mars 1882 [Ὁμιλία εἰς ὁμήγουρη τῆς 25ης Μαρτίου 1882], dans *Σύμμικτα*, op. cit., p. 15-20 ; Discours à l'assemblée pour le 25 mars 187 ... [Ὁμιλία εἰς ὁμήγουρη τῆς 25ης Μαρτίου 187 ...], dans *Σύμμικτα*, op. cit., p. 21-22.

549. É. VLASTOS, Discours lu dans la salle de l'Association Hellénique de Marseille lors de la fête du 25 mars 1877 [Λόγος ἀναγνωσθεὶς ἐν τῇ αἰθούσῃ τοῦ ἐν Μασσαλίας Ἑλληνικοῦ Συλλόγου κατὰ τὴν ἑορτὴν τῆς 25ης Μαρτίου 1877], *Collection de la Bibliothèque Gennadios*, en grec.

550. Le « ἡ τὰν ἢ ἐπὶ τὰς » est la phrase célèbre que chaque mère d'un soldat spartiate répète à son fils en lui donnant son bouclier avant son départ pour la guerre. Elle signifie : ou bien tu rapportes ton bouclier en tant que vainqueur ou bien on te rapporte mort sur ton bouclier. Dans la Grèce antique, le bouclier du guerrier représente son honneur et sa gloire. Chaque guerrier retourne du champ de bataille avec son bouclier, vivant ou mort. Abandonner son bouclier est déshonorant, c'est un signe de faiblesse et de lâcheté face à l'ennemi. S'il l'a laissé derrière lui son bouclier, c'est qu'il voulait fuir plus rapidement, débarrassé de son poids.

sentence vont désormais figurer sur les boucliers de ses légions. Cette victoire signifie la fin des persécutions contre les chrétiens et annonce le triomphe définitif du christianisme. À partir de 312, Constantin se range résolument du côté de l'Église et, avec les édits de Milan, l'année suivante, il garantit aux chrétiens la tolérance, reconnaissance quasi-officielle du christianisme comme religion de l'Empire. Lui-même, et ceci est très important pour notre propos, attribue sa victoire finale à la volonté du Dieu chrétien. L'art de Raphaël et de Rubens a immortalisé la bataille et la vision, et les églises orthodoxes foisonnent d'icônes représentant Constantin, l'un des sept saints de l'orthodoxie, et premier empereur protecteur du christianisme, baptisé vers la fin de sa vie. Sa personne et son œuvre personnifient et officialisent le passage du paganisme au christianisme.

En d'autres termes, selon Vlastos, le christianisme orthodoxe est à jamais indissociable du peuple grec qui, à l'instar de Constantin le Grand, a été chargé par Dieu d'accomplir la mission que la « divine providence »⁵⁵¹ lui a désignée. Concrètement, cette mission, c'est l'implantation de la Grande Idée en Anatolie, où l'hellénisme doit devenir l'exemple à suivre dans l'organisation des écoles, du clergé et de l'œuvre culturelle et éducatrice des syllogues. Et Vlastos donne comme exemple la Révolution de 1821, à laquelle un grand nombre d'ecclésiastiques ont participé activement en tant qu'écrivains, soldats, instituteurs, pédagogues et officiants du culte.

Pour reprendre le raisonnement de l'auteur : la guerre d'Indépendance illustre bien le lien entre le civisme et la bravoure des Spartiates d'une part, eux-mêmes contenus dans la sentence *ἡ τὰν ἡ ἐπὶ τὰς*, et l'empereur Constantin d'autre part, guerrier de Dieu, porte-parole de sa volonté, et accompagné d'une vision de la croix et des mots *ἐν τούτῳ νίκα*. Dès lors, les armes font partie de la mission divine confiée aux Grecs, mais restée à ce jour inachevée. Les pères de la Révolution de 1821 ont ouvert ce vaste chantier ordonné par la volonté divine – il reste aux épigones à la parachever.

Cependant, et là, Vlastos nous semble innover par rapport à la plupart des écrivains de son époque, en insistant sur le fait que, pour réaliser la Grande Idée, la Grèce a des obligations, et doit y mettre du sien. Ces devoirs s'imposent

551. É. VLASTOS, Discours lu dans la salle de l'Association Hellénique de Marseille lors de la fête du 25 mars 1877 [Λόγος ἀναγνωσθεὶς ἐν τῇ αἰθούσῃ τοῦ ἐν Μασσαλίας Ἑλληνικοῦ Συλλόγου κατὰ τὴν ἑορτὴν τῆς 25ης Μαρτίου 1877], op. cit. ; Discours à l'assemblée pour le 25 mars 1878 [Ὁμιλία εἰς ὁμήγηρην τῆς 25ης Μαρτίου 1878], op. cit., p. 13.

vis-à-vis d'elle-même et de l'Europe. Et le ton monte : la politique européenne n'est pas toujours injuste, puisque la Grèce a reçu les îles Ioniennes (1864) et deux des provinces où vit une importante population grecque : la Thessalie et une partie de l'Épire (1881). Il est vrai, ajoute-t-il, que l'Europe est globalement mishellène, mais la Grèce doit faire sa part, et assurer que l'opinion publique redevienne, comme pendant la guerre d'Indépendance, philhellène. Elle doit montrer au monde un pays fort, sur le plan matériel, se donner un gouvernement représentatif de tout l'hellénisme, et non seulement les intérêts de l'une ou l'autre de ses composantes. Et c'est alors, et seulement alors, que l'Europe pourra éventuellement permettre à la Grèce de reprendre les armes et de réaliser sa Grande Idée – développement économique du pays, préalable obligé avant une nouvelle aventure guerrière. Voilà en quoi réside le « devoir national » : la meilleure organisation militaire, animée des plus hautes valeurs : civisme, humanité, recherche en tout de la perfection.

Comme pour la plupart des Hellènes de son époque, le véritable ennemi n'est pas tant la Turquie, en pleine décadence et en faillite financière, que le panslavisme et les Slaves. Et Vlastos de reprendre l'idée chère à Paparrigopoulos : c'est aux Hellènes, peuple de la mer, et à ses marines de guerre et marchande qu'appartient l'Anatolie méditerranéenne et donc Constantinople. Les Slaves, depuis toujours, sont un peuple de la terre et de la montagne, pas de la mer⁵⁵².

Enfin, dans le discours donné au syllogue avant le repas organisé en l'honneur du capitaine Criezy et de ses officiers, dont les navires (grecs) mouillaient pour quelques temps dans le port de Marseille, Vlastos se fait une fois encore le porte-parole de la communauté de la cité phocéenne et de toute la diaspora hellénique. Il rappelle que les Grecs de l'étranger sont partie intégrante de l'hellénisme, et qu'ils partagent à la fois les rêves et les dures nécessités de la mère patrie. Ils contribuent donc, eux aussi, à cette Grande Idée suivant laquelle les « provinces grecques » de la Turquie appartiennent à la Grèce. Le moment venu, ces provinces feront à nouveau partie du « cœur de l'hellénisme » ainsi élargi. Mais s'il faut passer par la guerre, la Grèce pourra encore une fois compter, comme lors de la guerre d'Indépendance, sur les Grecs de Marseille et de la diaspora. Ils participeront, comme soldats, à « l'œuvre inachevée de nos Pères » de

552. É. VLASTOS, Discours à l'assemblée pour le 25 mars 1882 [Όμιλία εις όμήγουρη της 25ης Μαρτίου 1882], op. cit. ; C. PAPARRIGOPOULOS, *Histoire de la nation grecque* [Ιστορία του έλληνικού έθνους], XVII, Athènes 1885, p. 386-387, en grec.

1821 et, comme un seul homme, ils seront prêts à « tout sacrifier à cet affrontement mené au nom de la Foi et de la Patrie »⁵⁵³.

Les publications d'Étienne Vlastos sur la Corse sont intimement liées à celles de Stavros Métaxas, autre dirigeant du syllogue de Marseille. On a déjà mentionné l'action humanitaire du docteur Métaxas, lors de la guerre franco-prussienne, et son rôle de conseiller municipal de la cité phocéenne. Il est lui aussi un homme de sciences très en vue, à Marseille et au sein de la communauté hellénique.

Les Métaxas⁵⁵⁴ se rattachent à de grandes et très anciennes familles grecques. Selon le néo-helléniste de Marseille, Jules Blancard, ils sont originaires de Constantinople et le premier Métaxas apparaît au XV^e siècle, sous le nom de Marc-Antoine Métaxas, sénateur réputé de l'empereur de Byzance Constantin Paléologue. Après la chute de la capitale byzantine, en 1453, il s'installe à Céphalonie. D'autres membres de la famille ont participé à la Révolution grecque et furent actifs comme hauts fonctionnaires du petit royaume. Stavros Métaxas est né à Céphalonie en 1827, l'une des îles Ioniennes sous occupation anglaise depuis 1815. D'après Blancard, cette même famille comptait, seulement à Céphalonie, dix-sept branches se rattachant à la même souche. Le mouvement révolutionnaire libéral de 1848 a eu des répercussions dans l'île, une partie de la population participant à l'insurrection. Les chefs de la famille *archontale* de Métaxas furent parmi les premiers à être jetés en prison. Leur exigence première était le départ des Anglais et la réunion des îles à la Grèce. Stavros Métaxas, l'un des leaders de l'insurrection, fut mis aux fers et condamné à mort. Parvenant à s'évader, il gagna la France après un long et périlleux voyage.

À Paris, Stavros Métaxas suit les cours à l'École de Médecine, se spécialise en ophtalmologie et est reçu Docteur en 1861. C'est lors de son séjour parisien qu'il rencontre le politicien philhellène Léon Gambetta. Une amitié est née, durable, qui les liera aux réseaux philhellènes marseillais et internationaux. On a des raisons de croire que tous deux étaient Francs-maçons. On voit d'ici la scène :

553. É. VLASTOS, Discours à l'assemblée pour le 25 mars 187 ... [Ομιλία εις όμήγουρη της 25ης Μαρτίου 187 ...], op. cit., p. 21-22.

554. J. BLANCARD, *Les Métaxas*, Études sur la Grèce contemporaine, Montpellier 1886 ; voir aussi Mort du docteur S. Métaxas, *Le Petit Marseillais*, quotidien de Marseille, le 27 septembre 1899 ; TH. VELLIANITIS, Stavros Métaxas [Σταύρος Μεταξάς], dans *Grande encyclopédie grecque* [Μεγάλη έλληνική έγκυκλοπαίδεια], op. cit. ; Naturalisations – Admissions à domicile (1805-1871), *Archives Départementales des Bouches-du-Rhône*, Marseille, code M 11 23.

Léon Gambetta déjeunant⁵⁵⁵ avec son ami Grec, chaque fois que ce dernier séjourne dans la cité phocéenne. Par ailleurs, à chaque passage à Marseille de personnalités de Grèce ou de la diaspora, la résidence de Métaxas, pivot des activités socio-politiques helléniques, devient le lieu obligé des réunions, déjeuners ou dîners. *Le Sémaphore*⁵⁵⁶ informe ainsi ses lecteurs qu'à l'occasion d'un déjeuner amical offert par Métaxas à Georges Zarifis, de Marseille, ainsi qu'à tous les membres influents du syllogue et de la communauté grecque, 80.000 francs ont été souscrits pour payer les frais d'inscription des étudiants de l'Université d'Athènes envoyés dans les universités européennes.

C'est en 1862 que Métaxas s'installe définitivement à Marseille, où son engagement humanitaire et ses contributions scientifiques (un ouvrage sur la médecine et plusieurs études) vont vite lui assurer la notoriété dans le monde médical. Et c'est pour souligner cette dimension particulière que Gambetta lui octroya « la Grande naturalisation française », tout en lui conférant le titre prestigieux de « médecin-major ». Plus tard, il sera fait « Officier de la Légion d'honneur » et la Grèce tiendra elle aussi à l'honorer, en lui décernant le titre convoité de « commandeur du Sauveur ». À sa mort, en 1899, les journaux de la ville salueront « le bienfaiteur des pauvres »⁵⁵⁷ et la *Revue des Études Grecques* un médecin réputé, « prodiguant à ses compatriotes toutes les ressources d'un dévouement qui ne s'est jamais ralenti »⁵⁵⁸.

La *Revue des Études Grecques* publie et diffuse les travaux de l'Association des Études Grecques en France, dont Stavros Métaxas est devenu membre en 1867 et Étienne Vlastos en 1875. S'inscrivant dans la « syllogomanie » ambiante, Métaxas fait un voyage en Corse, en 1883. À Cargèse, il découvre avec étonnement qu'une partie du village parle encore le grec de ses ancêtres. Deux ans plus tard, avec l'aide financière du banquier de Constantinople Christakis Zo-graphos, lui aussi lié à l'Association des Études Grecques en France par le biais du prix annuel de l'Association, Métaxas fonde une école élémentaire grecque mixte et il en confie la direction pédagogique à M. Phardys, à l'époque étudiant en médecine à Marseille, que Métaxas connaissait personnellement. Mais les problèmes vont bientôt s'accumuler, dont Étienne Vlastos va parler dans deux publications portant sur l'histoire grecque de la Corse et l'école de Cargèse.

555. Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 9 janvier 1878.

556. Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 17 janvier 1879.

557. Voir par exemple Mort du docteur S. Métaxas, art. cit.

558. M. A. HÉRON DE VILLEFOSSE, Discours, *La Revue des Études Grecques*, 1900, p. vii.

L'une a paru dans la *Revue des Études Grecques*⁵⁵⁹ et s'adresse à tous les lecteurs philhellènes de la revue, l'autre dans ses *Mélanges*⁵⁶⁰. Il s'agit d'une lettre adressée par Vlastos à un philhellène, haut fonctionnaire du ministère de l'Éducation, et où il résume les problèmes et les possibles solutions à la question de l'école grecque de Cargèse.

Vlastos désigne le Magne, dans le Péloponnèse, comme point de départ des Grecs venus s'installer à Cargèse. Parvenus tant bien que mal à protéger leur indépendance, face aux Ottomans, jusqu'au milieu du XVII^e, une partie des Maniotes a décidé d'émigrer dans les terres offertes par Gênes, plutôt que de se soumettre à la domination turque. Le gouvernement génois de l'époque, maître de la Corse, leur offrit, dans les environs de Cargèse, des terres cultivables. En contrepartie, les Maniotes devaient reconnaître la suprématie papale, et servir dans l'armée de la République. Vlastos ne donne pas le nombre exact, mais nous savons qu'en mars 1676, 750⁵⁶¹ Maniotes sont débarqués à Paomia, en Corse. Les relations furent difficiles, voire sanglantes, avec les voisins corses, qui considéraient les Grecs comme des intrus, voire des pirates au service de Gênes, puis, à partir de 1768, de la France. Vlastos date de 1830 la dernière incursion armée corse contre les Grecs. Mais la vie veut vivre, et plusieurs mariages entre les deux peuples sont venus panser, au moins en surface, les haines et les blessures anciennes.

Les Grecs de Cargèse « découverts » par Métaxas, puis Vlastos, sont donc bien leurs descendants. Au cours des années consacrées à sa profession d'instituteur, M. Phardys⁵⁶² dut également se faire, l'époque l'exigeait, historien et linguiste. C'est lui qui a retracé l'origine de cette communauté, et les informations transmises puis publiées par Vlastos dans la revue grecque *Παρνασσός* viennent de lui. Attentif aux évolutions de la langue et du vocabulaire, il compose un glossaire de Cargèse. Puis il rassemble tous les récits, documents écrits, publics ou privés, et même toutes les traditions toujours vivantes chez les anciens du village. Il a aussi mis la main sur quelques chants populaires locaux qu'il a fait apprendre et chanter

559. É. VLASTOS, Relation d'un voyage en Corse : la colonie grecque de Cargèse, *Revue des Études Grecques*, 1887, p. 206-226.

560. É. VLASTOS, Au sujet de l'école grecque de Cargèse en Corse [Περὶ τοῦ ἐν Καρύαις τῆς Κορσικῆς ἐλληνικοῦ σχολείου], dans *Mélanges* [Σύμμικτα], op. cit., p. 39-42.

561. J. CATSIAPIS, Les Grecs de France, *Études Helléniques/Hellenic Studies*, 1, printemps 1983, p. 35.

562. Au sujet de M. Phardys, mort très jeune et cinq ans seulement après son départ précipité de Corse, voir l'éloge funèbre, dans P. GIRARD, Discours, *Revue des Études Grecques*, 1887, p. vii-viii.

par ses élèves, sans oublier l'hymne national grec du poète Dionysios Solomos, et d'autres chansons nationales, « en manière de récréation patriotique »⁵⁶³.

Dès ses débuts, l'école fut assaillie de problèmes. Elle avait un ennemi féroce en la personne de l'évêque d'Ajaccio. Derrière l'évêque, il y avait l'Église catholique et sa crainte que l'Église orthodoxe ne tente de faire du prosélytisme religieux. La population grecque du village, qui constituait presque la moitié du village, était montrée du doigt comme « schismatique ». Les Grecs devaient accepter la suprématie papale, mais ils pouvaient célébrer leurs cérémonies suivant le rite orthodoxe. Ils sont donc devenus « Grecs unis » ou « Uniates », ce qui explique, encore de nos jours, l'existence de deux Églises, l'une adoptant le rite grec et l'autre le rite romain. Vlastos explique ainsi la situation :

« L'union est le premier pas fait pour latiniser ces communautés dissidentes : une fois saisies par la Propagande, avec le temps et insensiblement, elles reçoivent les dogmes, les cérémonies, les fêtes, la liturgie de Rome ; et un beau jour elles se trouvent devenues latines. Cet essai a réussi déjà plus d'une fois en Orient. Quelque chose de semblable commence à se pratiquer pour la colonie grecque de Cargèse. Déjà la langue se trouve fortement menacée »⁵⁶⁴.

Langue et religion sont presque toujours indissociables pour les Grecs, ce qui explique à la fois les craintes bien fondées de l'Église catholique et aussi celles de la population grecque locale, qui souhaite vivement avoir son école pour faire revivre ses racines, sa culture et, peut-être, l'orthodoxie ancestrale, connue des seules personnes âgées. La communauté grecque fait donc face à deux problèmes : l'hostilité latente du parti clérical corse, dont l'animosité est d'ailleurs partagée par le gouvernement français, et des conditions de vie matérielles difficiles, en particulier dans le domaine agricole, essentiel à la survie des habitants de l'île. Les cours étant facultatifs, les jeunes garçons employés dès l'âge de quatorze ans, parfois moins, à divers travaux des champs pour aider leurs familles, fréquentent l'école très irrégulièrement, et obtiennent donc des résultats plutôt médiocres. Vlastos se dit toutefois enchanté des résultats obtenus par la classe des jeunes filles, parvenues à un si haut niveau linguistique, qu'elles surpassent même certains jeunes filles des communautés helléniques d'ailleurs.

563. Ibid., p. viii. Au sujet des chants, voir également É. VLASTOS, Au sujet de l'école grecque de Cargèse en Corse [Περὶ τοῦ ἐν Καρύαις τῆς Κορσικῆς ἐλληνικοῦ σχολείου], op. cit., p. 225.

564. É. VLASTOS, Au sujet de l'école grecque de Cargèse en Corse [Περὶ τοῦ ἐν Καρύαις τῆς Κορσικῆς ἐλληνικοῦ σχολείου], art. cit., p. 223.

Vlastos écrit donc la lettre et son article à un moment décisif pour l'avenir de l'école. Selon lui, il suffirait de transformer l'école en une École communale française, sous le patronage de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, pour accréditer du coup son utilité publique. Il a aussi en tête l'apprentissage du grec par les futurs marins et soldats de Corse, cette langue étant toujours, en cette fin de XIX^e siècle, une langue internationale, et la plus répandue dans les Échelles du Levant. Le grec pourrait donc servir une France en pleine expansion internationale et coloniale. Efforts restés vains : quelques mois plus tard, l'instituteur, M. Phardys, était forcé de démissionner (il mourra cinq ans plus tard), et les projets communs de Vlastos et de Métaxas pour le maintien de l'école grecque sont restés sur les tablettes des fonctionnaires, oubliés par l'histoire, cette dernière semblant plus occupée par les « héros » et les « grands » événements qui font la manchette.

Le consul Marinos Papadopoulos Vrétos est un autre intellectuel de la communauté grecque de Marseille. Son œuvre littéraire et journalistique, très abondante, n'entre pas ici dans le cadre de notre étude. Par contre, nous avons trouvé d'importants écrits de lui sur le banditisme en Grèce, pendant son séjour à Marseille, inconnus ou jamais rapportés par les spécialistes de son œuvre, mais parus dans *Le Sémaphore de Marseille* et *L'Indépendance Hellénique*. Cette question du banditisme a soulevé les passions en Europe, ranimant les préjugés et stéréotypes courants, et alimentant le mouvement mishellène dirigé contre un petit royaume à la fois profondément meurtri et sans véritables défenses.

Mais il nous faut mettre les choses en perspective, et d'abord, l'homme, son milieu, ainsi que les représentations et symboles de l'époque, souvent sous-jacents et donc difficilement perçus. Quelques anecdotes de l'histoire événementielle de la communauté nous feront apercevoir un groupe « humain, trop humain », avec ses défauts, ses caprices, des faiblesses, parfois des petitesse.

Vrétos⁵⁶⁵ est né en 1828 à Corfou. Son père, André, à l'époque directeur de l'Académie Ionienne, fut à la fois diplomate, médecin et homme de lettres de renom. Polyglotte, diplômé de droit de l'Université de Pise et riche d'une double culture, grecque et européenne, Marinos P. Vrétos est, comme l'affirme Lambros Varélas⁵⁶⁶,

565. A. PΑΠΑΔΟΠΟΥΛΟΣ VRÉTOS, *Biographie de Marinos Papadopoulos Vrétos* [Βιογραφία Μαρίνου Παπαδόπουλου Βρετού], Athènes 1872, en grec ; L. VARÉLAS, Introduction [Εισαγωγή], dans M. PΑΠΑΔΟΠΟΥΛΟΣ VRÉTOS, *Ο πατροκατάρατος και άλλα αφηγήματα*, Athènes 2004, en grec.

566. L. VARÉLAS, Introduction [Εισαγωγή], op. cit., p. 38.

le cas classique du Grec hétérochtone des îles Ioniennes. Il arrive en Grèce, et la vie en Grèce le déçoit assez rapidement : comparée à Corfou et à l'Europe, elle a toutes les caractéristiques de la petite vie provinciale. À l'étranger, toutefois, et surtout à Paris, il la défendra sans relâche, sa plume sachant trouver l'équilibre entre la ferveur patriotique de l'époque et l'indépendance critique d'un Hellène de l'étranger, dont la distance, ainsi qu'une grande ouverture d'esprit, lui permettent de mieux voir les failles de la politique politicienne de son pays.

Son objectif premier, être nommé membre du corps diplomatique grec, suscite, pendant plusieurs années, la réticence du gouvernement hellénique. Entre-temps, à Paris surtout, où il passera une grande partie de sa vie, il poursuit une riche activité journalistique pour le compte de journaux et périodiques français comme le *Moniteur Universel* et le *Journal des Débats*, intéressés aux questions grecques. Ainsi porte-parole officieux de la Grèce littéraire et politique à l'étranger, il fait la connaissance de philhellènes parisiens célèbres, comme Saint-Marc Girardin, comte de Marcellus, et Charles-Augustin Sainte-Beuve. Son œuvre littéraire inclut des études historiques, des traductions, des nouvelles inspirées du folklore, des récits de voyage, des textes polémiques (« Deux mots aux détracteurs de la Grèce »). Toutefois, en Europe comme dans les diverses communautés helléniques, sa notoriété se fonde particulièrement sur son très connu *Ἐθνικὸν Ἡμερολόγιον* [*Journal National*], paru entre 1861 et 1871, et auquel ont collaboré des écrivains grecs réputés de l'époque, comme Emmanuel Roïdis et Démétrios Vikélas.

L'Indépendance Hellénique a accueilli en ces termes sa désignation au poste de consul de Marseille, en 1870 :

« C'est avec une véritable satisfaction que nous avons vu la nomination de M. Marino Papadopoulo Vrétó au poste de consul de Grèce à Marseille. Depuis la fondation du royaume nous n'avons jamais eu dans ce grand centre commercial un représentant sérieux de nos intérêts. [...] Depuis sept ans il est entré au service consulaire, où notre gouvernement l'a oublié dans des postes secondaires ; dernièrement il était consul de Grèce à Livourne. M. Vrétó est, n'hésitons pas à le dire, très avantageusement connu, surtout dans le monde littéraire, par ses nombreuses publications en deux langues, car c'est un tout aussi bon écrivain en grec moderne qu'en français. Nous avons de lui, entre autres publications en langue française, les *Contes et poèmes de la Grèce moderne*, publiés en 1855 à Paris, et en 1858 à Leipzig, pour lesquels un des grands écrivains de la France, Prosper Mérimée, a bien voulu écrire une introduction qui est un des petits chefs-d'œuvre de l'auteur de *Colomba*. M. Vrétó est décoré de la légion d'honneur qu'il a reçue en 1867 à titre d'homme de lettres. Le ruban rouge ne fera pas un mauvais effet sur la boutonnière de notre

consul à Marseille. Somme toute, cette nomination est la meilleure qu'ait faite jusqu'à ce jour M. Valaoritis, ministre des affaires étrangères, et nous l'en félicitons très sincèrement [...] »⁵⁶⁷.

Cependant, l'opinion du journal était loin d'être partagée par toute la communauté grecque de Marseille, bientôt divisée. Mais rappelons les événements depuis le début. Georges Zizinias, nommé, on le sait, consul de Grèce de la cité phocéenne entre 1836 et 1867, fut remplacé par André Hadji Anargyros en 1868⁵⁶⁸, inaugurant ainsi l'ère où le consul n'est plus un riche et influent négociant appartenant à l'élite de la ville, mais un haut fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères. Membre de l'une des grandes familles athéniennes, sa nomination, aux dires de notre témoin, *Le Sémaphore*⁵⁶⁹, est accueillie très favorablement au sein de la communauté. À l'extérieur, et assez rapidement, les problèmes s'accumulent. Le gouvernement d'Athènes est loin d'être satisfait des services du nouveau consul, rendus publics par *L'Indépendance Hellénique*⁵⁷⁰. Anargyros est notamment accusé d'injustices diverses à l'endroit des marins grecs, d'utilisation à des fins personnelles de biens publics grecs, ainsi que d'activités illégales ayant débouché sur des plaintes déposées à son encontre au parquet du tribunal correctionnel de Marseille. Vrétos lui-même confirmera ces accusations, dans l'une de ses lettres au ministre des Affaires étrangères, en 1870⁵⁷¹. Selon lui, les lois maritimes n'avaient pas été respectées, ce qui s'est trouvé affecter les intérêts vitaux de la navigation hellénique. Ce manque de vigilance et de rigueur a eu pour résultat le mécontentement des marins. Tout en demeurant vague, Vrétos avance que des « faveurs » octroyées par Anargyros ont eu des « effets néfastes sur les intérêts publics »⁵⁷² de la Grèce.

Est-ce à cause des « faveurs » accordées que le rappel d'Anargyros a provoqué la vive inquiétude de l'élite de la communauté, insatisfaction exprimée dans une

567. Bulletin politique, *L'Indépendance Hellénique*, le 2 avril 1870.

568. Grèce : 1833-1939, Consulat général hellénique, *Archives Départementales des Bouches-du-Rhône*, code 1 M 502.

569. Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 29-30 mars 1868.

570. Faits divers, *L'Indépendance Hellénique*, le 4 septembre 1869.

571. Le consul Marinos Papadopoulos Vrétos au ministère des Affaires étrangères [Ὁ Πρόξενος Μαρίνος Παπαδόπουλος Βρετός πρὸς τὸ ἐπὶ τῶν Ἐξωτερικῶν ὑπουργεῖον], Marseille, le 18/30 juillet 1870, dans *Consulat de Marseille, 1850-1882, Archives historiques du ministère des Affaires étrangères de Grèce [Προξενεῖο Ἑλλάδος, Μασσαλία 1850-1882, Ἱστορικὰ ἀρχεῖα ὑπουργεῖου Ἐξωτερικῶν]*, code 37, 4, Athènes, sauf rares exceptions, en grec.

572. Ibid.

lettre envoyée au ministre des Affaires étrangères ? Anargyros a-t-il pu, en moins de deux ans (1868-1870), développer des relations professionnelles et amicales, si intimes et si fortes, avec certains grands négociants et autres personnalités de la ville, que des hommes comme Rodocanachis, Zarifis et Métaxas⁵⁷³ aient pu vouloir contredire la volonté d'Athènes et demandent la révocation de sa décision ? Ombre et mystère de la « petite histoire » communale planent toujours sur ces incidents. Une chose est certaine : la lettre est envoyée au moment où Vrétos est déjà nommé consul de Marseille, et prêt à prendre ses nouvelles fonctions. Par ailleurs, il est évident que Vrétos arrive en pleine période de transition, celle pendant laquelle l'élite tente toujours de contrôler le consulat, comme à l'époque où le pouvoir des personnalités locales s'étendait à tous les domaines de l'administration.

Dans cette « affaire Anargyros », personne au sein de l'élite ne joue franc jeu. Et comme pour embrouiller les choses encore davantage, Borély, philhellène reconnu pour son intégrité, ancien procureur général d'Aix et ancien président du comité philhellène de Marseille, se fait le porte-parole « des Grecs les plus recommandables de Marseille »⁵⁷⁴. Ainsi mandaté, il adresse une lettre au ministre des Affaires étrangères⁵⁷⁵ et une autre aux journaux francophones grecs, tâchant de défendre le consul Anargyros contre « les récits douteux » transmis par des personnes « suspectes et mal informées »⁵⁷⁶, et aussi pour exprimer la vive émotion de la communauté souhaitant conserver son consul.

Cette volonté dite « unanime » d'une communauté en faveur d'un consul et s'élevant contre la nomination de Marinos Vrétos est principalement le fait de Michel Mélas, qui fait jouer ses nombreuses relations diplomatiques athéniennes et françaises contre cette nomination. S'agissait-il de comptes personnels à régler ? Il paraît que non, puisque les deux hommes ne se connaissaient pas. Seule explication valable : le maintien à son poste de l'ancien consul, Anargyros, était capital pour les intérêts politiques, et peut-être aussi financiers, du futur maire d'Athènes, Michel Mélas.

573. Au ministère des Affaires étrangères [Πρὸς τὸ ἐπὶ τῶν Ἐξωτερικῶν ὑπουργεῖον], Marseille, le 11 avril 1870, *Archives historiques du ministère des Affaires étrangères ...* [Ἱστορικὰ ἀρχεῖα ὑπουργείου Ἐξωτερικῶν ...], op. cit. Ce document a été signé par l'élite de la communauté de Marseille.

574. *L'Indépendance Hellénique*, le 13 novembre 1869 ; *Le Courrier d'Athènes*, le 17 octobre 1869.

575. Au ministère des Affaires étrangères, Aix, le 16 avril 1870.

576. *L'Indépendance Hellénique*, op. cit. ; *Le Courrier d'Athènes*, op. cit.

L'« affaire Anargyros » a divisé la communauté : d'un côté, une élite capricieuse, jalouse de ses prérogatives et qui contrôle toute l'administration, et de l'autre, de nombreux petits commerçants tenant à exprimer publiquement leur respect au représentant de l'État grec, le consul Vrétos, dès son arrivée à Marseille. Le clivage n'est pas nouveau. Déjà, à l'époque du consul Zizinias, en 1864, quelques petits commerçants⁵⁷⁷, dont les noms, il est vrai, ne figuraient pas dans la liste des membres de la communauté hellénique, avaient demandé au ministère des Affaires étrangères la création d'un sous-consulat dans la cité phocéenne. Demande apparemment justifiée, Marseille étant une ville port d'une importance vitale pour le grand commerce intermédiaire et les intérêts maritimes grecs. Avec son arrogance coutumière, aux limites du mépris, le consul Zizinias⁵⁷⁸ écrivit au ministère que la demande en question ne devait pas être prise au sérieux, puisque d'une part un consulat n'avait pas besoin d'un sous-consulat, et d'autre part, que la requête avait été formulée par un petit nombre de « personnes insignifiantes »⁵⁷⁹, pour lui inaptes à représenter la communauté.

L'« affaire Anargyros » n'est pas sans lien avec les tristes événements d'Oropos (voir page suivante) et leurs effets néfastes sur l'image de la Grèce à l'étranger. À cette occasion, le consul Vrétos va vivement réagir, bien décidé à utiliser toutes les ressources de la presse pour défendre son pays, tout en essayant de rester le plus objectif possible. « Comme par miracle », la communauté va soudain serrer les rangs autour de son consul et mandater ses délégués d'envoyer une nouvelle lettre au ministère. Cette fois, Vrétos sera vu comme le fonctionnaire appliqué à défendre son pays et dont l'ardeur patriotique représente idéalement les « intérêts grecs »⁵⁸⁰ en Europe. Petite histoire événementielle, dira-t-on, dont les épisodes n'ont pas de véritable poids sur la réalité profonde des choses. Mais cette apparente légèreté de l'être, on le sait depuis Milan Kundera, peut aussi être, et littéralement,

577. Au ministère des Affaires étrangères [Πρὸς τὸ ἐπὶ τῶν Ἐξωτερικῶν ὑπουργεῖον], Marseille, le 2/14 septembre 1864, *Archives historiques du ministère des Affaires étrangères ... [Ἱστορικά ἀρχεῖα ὑπουργείου Ἐξωτερικῶν ...]*, op. cit.

578. Au ministère des Affaires étrangères [Πρὸς τὸ ἐπὶ τῶν Ἐξωτερικῶν ὑπουργεῖον], Marseille, le 24 septembre 1864, *Archives historiques du ministère des Affaires étrangères ... [Ἱστορικά ἀρχεῖα ὑπουργείου Ἐξωτερικῶν ...]*, op. cit.

579. Ibid.

580. Au ministère des Affaires étrangères [Πρὸς τὸ ἐπὶ τῶν Ἐξωτερικῶν ὑπουργεῖον], Marseille, le 26 mai 1870, *Archives historiques du ministère des Affaires étrangères ... [Ἱστορικά ἀρχεῖα ὑπουργείου Ἐξωτερικῶν ...]*, op. cit.

insoutenable : Vrétos mourra quelques mois plus tard, en novembre 1871. Mais déjà, autour de son lit de mort, se tramaient d'autres complots, dont l'inspirateur était nul autre que Michel Mélas en personne, manoeuvrant pour faire revenir à Marseille l'ancien consul Anargyros⁵⁸¹.

La tuerie d'Oropos⁵⁸² et les articles de Vrétos sur le sujet méritent ici d'être mentionnés. Le drame avait coûté la vie à quatre voyageurs, trois anglais et un italien, assassinés par des brigands. L'une des victimes était avocat, l'autre un aristocrate membre de la Chambre Haute d'Angleterre, et les deux autres, secrétaires attachés, l'un à la Légation d'Angleterre, l'autre à celle d'Italie à Athènes. De retour de Grèce, d'où il a assisté à la tragédie, le nouveau consul de Marseille a donné au *Sémaphore de Marseille*⁵⁸³ un très long article, où il a décrit et analysé le drame.

La nouvelle du massacre d'Oropos a provoqué des remous en Europe, effrayée par le déchaînement d'une férocité aussi extrême. Jamais auparavant on n'a lu dans la presse internationale autant d'articles haineux. La Grèce était devenue un pays à moitié barbare, un repaire de criminels et de corsaires. Les stéréotypes ont fusé – « escrocs ! imposteurs ! » plus faciles qu'une analyse en profondeur. Et les mots terribles de Lord Clarendon, ministre anglais de tutelle, s'adressant à l'ambassadeur grec à Londres, firent le tour du monde : « Par de pareils actes, la Grèce se place en dehors du cercle des nations civilisées [...]. Quelles relations pouvons-nous avoir avec un pays où nos agents ne sont pas en sécurité »⁵⁸⁴ ? Le coup fut terrible pour

581. Concernant Mélas, qui prend la tête de l'élite des négociants de Marseille contre Vrétos, voir A. ΠΑΠΑΔΟΠΟΥΛΟΣ VRÉTOS, *Biographie de Marinos Papadopoulos Vrétos* [Βιογραφία Μαρίνου Παπαδόπουλου Βρετού], op. cit.

582. Sur l'affaire d'Oropos ou de Marathon, et le brigandage en Grèce, les sources sont innombrables. Voir entre autres : R. JENKINS, *The Dilessi murders*, Londres 1961 ; É. DRIAULT, M. LHERITIER, *Histoire diplomatique de la Grèce ...*, III, op. cit. ; P. DE BROCHE, Le parlement grec et le drame de Marathon (1869-1871), *Bulletin de Liaison du Centre d'Études Balkaniques*, 5 et 6, juin 1986 et mai 1987 ; S. BASCH, *Le Mirage grec*, op. cit. ; É. ΚΟΦΟΣ, Tentatives de redressement, entre 1869 et 1872 [Προσπάθειες άνορθώσεως στην τετραετία 1869-1872], dans *Histoire de la nation grecque* [Ιστορία του έλληνικού έθνους] (col.), XIV, op. cit. ; J. S. ΚΟΛΙΟΠΟΥΛΟΣ, Le brigandage dans la Grèce du XIX^e siècle [Τò ληστρικό φαινόμενο στην Έλλάδα του 19ου αιώνα], dans D. G. ΤΣΑΟΥΣΙΣ (dir.), *Aspects de la société grecque ...* [Όψεις της ελληνικής κοινωνίας ...], op. cit. ; J. S. ΚΟΛΙΟΠΟΥΛΟΣ, Brigandage et affranchissement de la Grèce du XIX^e siècle [Ληστεία και άλυτρωτισμός στην Έλλάδα του 19ου αιώνα], dans ΤΗ. ΒΕΡΕΜΙΣ (dir.), *Identité nationale et nationalisme en Grèce moderne* [Εθνική ταυτότητα και έθνικισμός στη νεότερη Έλλάδα], op. cit.

583. M. P. VRÉTOS, Grèce, *Le Sémaphore de Marseille*, le 5 mai 1870.

584. Cité dans É. DRIAULT, M. LHERITIER, *Histoire diplomatique de la Grèce ...*, III, op. cit., p. 327.

l'image que la Grèce voulait donner d'elle à l'étranger, celle d'une haute civilisation, la seule qui puisse régénérer l'Orient et mener la lutte contre le panslavisme.

Nul n'ignore à Athènes le rôle des brigands en politique. Le roi Georges lui-même disait d'un personnage en vue que personne ne pouvait lui refuser quoi que ce soit, puisqu'il avait sous ses ordres tous les brigands de l'Attique. Vrétos⁵⁸⁵ sera montré du doigt par la presse grecque pour avoir osé tenir les mêmes propos. Il se défendra dans un autre article, mais on l'a senti blessé par l'ingratitude de sa patrie, qu'il n'avait jamais cessé, disait-il, de servir et d'aimer. Il a rappelé que son opinion sur ces politiciens véreux était partagée par toute la Grèce et par lui-même depuis longtemps. Pourquoi, dès lors, ces accusations ? Pourquoi en ce moment, et pas avant ? Il distingue aussi les personnalités politiques du pays et les « bas intrigants » : entre ces deux catégories, déclara-t-il, « il y a la distance de la terre aux cieux »⁵⁸⁶. Réfléchissant à haute voix, il a alors conclu, peut-être un peu hâtivement, que l'origine de ces accusations devait être recherchée dans le milieu de l'ancien consul de Marseille et son prédécesseur, Anargyros.

On ne peut certes, aujourd'hui encore, confirmer la véracité des dires de Vrétos contre Anargyros. Vu sa propension au secret et aux manœuvres en coulisse, les intrigues du corps diplomatique échappent parfois au travail critique de l'historien en quête de documents ou de preuves annexes. En dépit de ses efforts, une époque révolue parfois se tait. Une question se pose, cependant : se pourrait-il que Vrétos, consul de Marseille, n'ait pas senti qu'un pays déjà humilié par la communauté internationale est incapable de supporter, en plus, de se voir critiqué par ses propres diplomates et citoyens ?

La contribution de Vrétos se termine là. Quelques mois plus tard, malade, amer et abattu moralement, il meurt, à l'âge de quarante-trois ans. Après sa mort, la communauté de Marseille, comme toutes les autres d'ailleurs, va de nouveau resserrer les liens avec les consuls d'État, actifs dans ou autour du syllogue, et remettre à l'ordre du jour les causes défendues par le mouvement panhellénique et anti-slave. Mais jamais, au cours du XIX^e et au début du XX^e siècle, les Grecs de la cité phocéenne n'auront eu un consul aussi intègre, loyal et reconnu que Vrétos, et ayant une connaissance aussi complète, à la fois rationnelle, émotive et morale des cultures en présence, dans toutes leurs subtilités et dans leurs incomparables différences.

585. M. P. VRÉTOS, *Revue des journaux, L'Indépendance Hellénique*, le 4 juin 1870.

586. *Ibid.*

CHAPITRE III

ÉGLISE DE MARSEILLE ET PATRIARCAT DE CONSTANTINOPE : ŒCUMÉNISME OU GRANDE IDÉE ?

L'Église : berceau et témoin millénaire, à la fois du christianisme orthodoxe de l'Anatolie, et des traditions culturelles, religieuses et œcuméniques de la civilisation byzantine. Pour bien comprendre les réactions, mais aussi les angoisses, les doutes, et même les hésitations de l'Église de Marseille et celle du Patriarcat (dont elle dépend) devant la montée des nationalismes balkaniques au XIX^e siècle, il nous faut plonger dans les profondeurs de l'histoire. Seul un retour dans les arcanes du passé nous permettra d'éviter les anachronismes contemporains, fait d'« évidences » par définition simplistes, sévissant même, à l'occasion, chez les chercheurs en sciences sociales, politiques ou morales. Ainsi, l'on comprendra mieux les différences entre l'Occident chrétien et un monde où l'orthodoxie, au moins jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, constitue, pour tous les peuples orthodoxes de l'Est, le fondement premier de leur identité collective.

L'histoire de l'Église d'Orient est intégralement liée, pendant de longs siècles, à celle de la langue grecque. Plus spécifiquement, les conquêtes d'Alexandre le Grand de Macédoine, et, après sa mort en 323 avant J.-C., les États hellénistiques de ses successeurs, constituent, par l'ampleur de l'espace culturellement et politiquement unifié, un événement historique sans précédent. Le monde « hellénisé » couvre alors l'Afrique du Nord (Égypte) et toute l'Asie (Asie Mineure, Syrie, Mésopotamie, Perse), jusqu'à l'Inde et l'Afghanistan, comme frontières extrêmes. Ces royaumes sont dirigés par des dynasties héréditaires, qui s'hellénisent par le biais de la langue, de la religion, de l'administration, des institutions, des lettres et des sciences.

La phénoménale expansion de l'hellénisme dans ce vaste espace va durer jusqu'à l'an 30 avant J.-C., date de la conquête de l'Égypte par Rome, lors de la bataille navale d'Actium (en 31 avant J.-C.) et de la mort du dernier souverain hellénistique, la légendaire Cléopâtre VII. La splendeur de villes comme Alexandrie, Pergame et Antioche ; le mélange des populations locales et grecques ; les mariages

de plusieurs Macédoniens avec des princesses d'Asie ; le respect et la conservation de certains usages, confessions et pratiques régionales ; les échanges commerciaux, de même que les métissages culturels dans le creuset linguistique et l'organisation hellénique, ont à jamais transformé le Moyen-Orient.

Par ailleurs, tous les successeurs d'Alexandre à la tête de cet immense Empire ne sont pas nécessairement grecs ou macédoniens : il y eut aussi les Ptolémées d'Égypte et les Séleucides de Syrie. Les rois de l'Asie Mineure ne sont pas Grecs, mais ils s'hellénisent avec enthousiasme, s'estimant, selon les chroniqueurs de l'époque, « descendants des Macédoniens »⁵⁸⁷, et ils poursuivent l'hellénisation de leur propre pays. Les rois d'Arménie sont de culture grecque, les enfants perses étudient les tragédies de Sophocle et d'Euripide, et l'ancienne Palmyre, au cœur du désert arabe, s'hellénise par les bons soins des Séleucides, qui engagent des architectes grecs pour construire des temples et des édifices fastueux⁵⁸⁸.

Le grec attique⁵⁸⁹, le dialecte d'Athènes, est devenu au IV^e siècle avant notre ère la langue prédominante dans le monde grec. C'est celle dont Alexandre et ses successeurs font, en Asie et en Égypte, la langue officielle. Au fil du temps et des brassages ethniques, la langue évolue et se modifie au niveau de l'accent, de la grammaire ou du vocabulaire. La langue de Platon se simplifie pour s'adapter aux besoins des peuples des États hellénistiques. Ainsi est née la *koinè* (*Koinή*), la langue hégémonique de l'époque. La *koinè* est la *lingua franca* de l'antiquité, la langue unifiée de l'administration et des communications entre les peuples, coexistant parfois avec la langue locale, ou « nationale ». On peut donc dire que la *koinè*, langue écrite et parlée, se développe et prédomine au Proche-Orient et en Méditerranée orientale entre la mort d'Alexandre, en 323 avant J.-C., et 300 après J.-C., année du transfert de la capitale de l'Empire romain à Constantinople, par l'empereur Constantin le Grand.

Le monde hellénistique a donc dû se plier à la suprématie romaine, qui, outre le latin, a conservé la *koinè* comme langue administrative de son Empire

587. Sur l'Empire hellénistique et le processus d'hellénisation, voir entre autres C. PAPANIGOUPOULOS, *Histoire de la nation grecque* [*Ιστορία του ελληνικού έθνους*], XVII, Athènes 1885 (1993), p. 69-91, loc. cit., p. 80.

588. Ibid., p. 81.

589. Sur le grec attique et son évolution en *koinè*, voir C. A. TRYPANIS, *L'Atticisme et notre question linguistique* [*Ο Αττικισμός και τὸ γλωσσικό μας ζήτημα*], Athènes 1984, p. 9-12, en grec ; CH. CHARALAMBAKIS, Naissance et sources de la *Koinè* [*Γένεση και πηγές τῆς Κοινῆς*], dans *Histoire de la langue grecque* [*Ιστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας*] (col.), Athènes 2000, p. 94-95, en grec.

oriental. Mais ce qui nous intéresse le plus, c'est ce fait capital que le christianisme a pu rapidement se répandre grâce à l'unité linguistique et culturelle de la Méditerranée orientale, réalisée depuis l'époque hellénistique. Concrètement, la nouvelle religion fut d'abord enseignée dans l'espace linguistiquement unifié de l'Est, soit aux peuples hellénisés de Palestine et d'Anatolie. Par ailleurs, les premières églises officielles furent construites à Damas, Antioche et dans les pourtours de l'Asie Mineure (Ephèse, Pergame et Smyrne).

Pour être plus précis, l'Ancien Testament⁵⁹⁰ fut traduit en grec à Alexandrie, en Égypte, entre le III^e et le I^{er} siècle avant J.-C., de l'hébreu et de l'araméen (autre *lingua franca* du Moyen Orient), pour répondre aux besoins des hellénophones de l'époque. Le Nouveau Testament, quant à lui, fut écrit directement en *koinè* hellénistique. La langue grecque est ainsi devenue l'un des piliers de l'Église. C'est la *koinè* que les Apôtres et les premiers Pères de l'Église utilisent dans leurs sermons, leurs écrits et l'enseignement qu'ils prodiguent ; elle est aussi la langue des Évangiles. Elle devient également celle des offices, de la liturgie, des Bap-têmes. Les épîtres de Saint Paul, l'Apocalypse, les canons des synodes œcuméniques et du monachisme, les traités religieux, les symboles écrits et tous les textes sacrés et fondateurs sont alors en grec.

Toutefois, si le christianisme se répand rapidement grâce à la *koinè*, langue simple parlée par les pauvres et par les riches, le mouvement de l'atticisme⁵⁹¹, nostalgique de la « pureté » de l'attique, dialecte athénien des V^e et IV^e siècles avant J.-C., interrompt cette évolution naturelle. Dès le I^{er} siècle avant J.-C., l'atticisme se consolide à Rome. Un siècle plus tôt, enthousiasmés par l'art, la pensée et les lettres grecques, les Romains avaient multiplié le nombre des bibliothèques regorgeant de chefs-d'œuvre de la pensée grecque, et invité dans la capitale de

590. Sur la langue de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que sur la diffusion en grec du Christianisme voir : C. PAPARRIGOUPOULOS, *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους], op. cit., p. 91-92 ; M. ΠΑΡΟΥΤΣΑΚΗΣ, L'Ancien Testament [Ἡ Παλαιὰ Διαθήκη], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἑλληνικῆς γλώσσας] (col.), op. cit., p. 108, en grec ; M. ΠΑΡΟΥΤΣΑΚΗΣ, Le Nouveau Testament [Ἡ Καινὴ Διαθήκη], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἑλληνικῆς γλώσσας] (col.), op. cit., p. 110-111, en grec ; et quelques remarques intéressantes de M. ΠΡΕΒΕΛΑΚΗΣ, L'Orthodoxie comme lien culturel, dans G. ΠΡΕΒΕΛΑΚΗΣ (dir.), *Les réseaux de la diaspora*, op. cit., p. 218-219.

591. Sur l'atticisme, voir K. ΤΣΑΝΤΣΑΝΟΓΛΟΥ, Atticisme et anti-atticisme [Ἀττικισμὸς καὶ ἀντιαττικισμὸς], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἑλληνικῆς γλώσσας] (col.), op. cit., p. 114-115 ; C. A. ΤΡΥΠΑΝΙΣ, *L'Atticisme ...* [Ὁ Ἀττικισμὸς ...], op. cit., p. 23-32.

l'Empire orateurs, penseurs et précepteurs grecs. Les familles romaines nobles envoyaient leurs enfants à Athènes pour leur offrir la meilleure éducation possible, et le grec parlé dans les familles prétendait affirmer la haute culture de leur lignée. À Rome même, de célèbres écoles d'art oratoire ont eu pour maîtres des rhéteurs comme Denys d'Halicarnasse et Apollodore de Pergame, qui utilisaient pour leurs enseignements l'atticisme. La contribution d'Octave, l'un des élèves d'Apollodore, et futur empereur du siècle avant notre ère, à l'implantation de cette langue à Rome, puis dans le reste de l'Empire, fut déterminante. La culture d'Octave était imprégnée d'hellénisme, et il parlait et écrivait le grec avec une grande aisance. Voulant marier les antiques vertus romaines avec les règles rigoureuses de la syntaxe atticiste, il imposa le grec comme langue « parfaite », qu'il opposait à la *koinè*, qu'il voyait comme une langue corrompue, sur son déclin.

Ce choix d'Auguste Octave inaugure le débat linguistique grec, qui divisera désormais les hellénophones, en leur imposant une diglossie de fait, et ce, pour environ 2.000 ans. Jusqu'à 1975, date à laquelle le démotique, ou langue parlée, fut officialisé comme langue de l'État hellénique, la langue archaïsante, qui avait plusieurs fois changé de nom au fil du temps, était restée celle de l'écriture, alors que la *koinè* s'était maintenue comme langue parlée du peuple. Le christianisme, et donc l'Église, ont tenté d'incorporer cette dichotomie linguistique : une langue parlée populaire, la *koinè*, et une autre, plus institutionnelle, qui devient la langue administrative de l'Empire.

En d'autres termes, la langue du Patriarcat œcuménique est celle qui fut appelée plus tard « byzantine archaïsante »⁵⁹² et ce, jusqu'au XVII^e siècle. Dès la deuxième moitié du II^e siècle, l'Église abandonna « la langue des marins »⁵⁹³, la *koinè*, celle des Évangiles, optant pour l'atticisme. Ainsi, les Pères grecs ou hellénophones de l'Église du IV^e et du V^e siècle écrivent selon les règles et traditions de l'atticisme, et ce sont celles qui sont enseignées dans les écoles de rhétorique.

592. CH. P. SYMÉONIDIS, Après la prise de Constantinople [Μετὰ τὴν ἄλωση], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας] (col.), op. cit., p. 184 ; M. PARCHARIDOU, La langue du Patriarcat œcuménique [Ἡ γλώσσα τοῦ Οἰκουµενικοῦ Πατριαρχείου], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας] (col.), op. cit., p. 209.

593. C. A. TRYPANIS, *L'Atticisme ...* [Ὁ Ἀττικισµός ...], op. cit., p. 39. Sur l'évolution de la langue grecque, voir aussi H. GLYKATZI-AHRWEILER, Byzance [Βυζάντιο], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας] (col.), op. cit., p. 128-131 ; TH. DÉTORAKIS, La langue des textes hagiographiques [Ἡ γλώσσα τῶν ἀγιολογικῶν κειµένων], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας] (col.), op. cit., p. 144.

Par ailleurs, si les dogmes du christianisme sont rédigés dans cette langue, tous les traités religieux de type philosophique ou théologique utilisent la version archaïsante. Quant au peuple, loin de l'école et des débats linguistiques, il continue à parler la *koinè*, la langue simple de tous les jours. Et c'est dans cette langue, enrichie de multiples apports locaux et régionaux, que les prêtres et les évêques des campagnes et des provinces feront leurs sermons et s'adresseront aux communautés chrétiennes. Entre ces deux extrêmes linguistiques et sociaux, entre l'élite et la masse de la population, l'Église utilise dans beaucoup de ses textes rédigés à l'intention du peuple une sorte de « *koinè* ecclésiastique »⁵⁹⁴. Il s'agit de textes hagiologiques et hagiographiques, portant donc sur la vie et la mort des saints martyrs, une littérature laïque et narrative décrivant la religion vécue au quotidien, les guerres et les invasions, mais liées à la protection des saints, la translation des dépouilles etc. Aucune autre forme de littérature n'a été plus chérie que celle-là, et aucune autre n'a été autant lue. Ce furent les « succès de librairie » de l'époque. Leur nombre est incalculable et les récits qu'on peut y lire portent la marque d'une extraordinaire imagination.

Mais quel est donc le lien entre cette Église d'Anatolie, profondément hellénophone, et l'Empire romain d'Orient, bientôt appelé Empire byzantin ? Un bref retour en arrière s'impose de nouveau. À l'aube du IV^e siècle, Rome, qui a longtemps et fièrement dominé le bassin méditerranéen, est au bord de l'épuisement. L'empereur Constantin fonde alors, en 324 après J.-C., une « nouvelle Rome », et décide de déplacer l'antique capitale de l'Empire dans une cité grecque, Byzance, fondée environ 1.000 ans plus tôt par des colons grecs venus de Mégare.

Byzance, qui prendra le nom de Constantinople, après la mort de l'empereur, est idéalement située à l'entrée du Bosphore, qui s'ouvre sur la mer Noire, à l'est (ou *Εὔξεινος Πόντος*), et sur la mer de Marmara, à l'ouest, contrôlant ainsi les passages entre l'Occident et l'Orient asiatique. En d'autres termes, la nouvelle capitale se trouve dans une position stratégique, au carrefour de l'Europe et de l'Asie, de la mer Noire et de la Méditerranée.

Avec Constantin, le christianisme devient aussi la religion officielle sur laquelle il va s'appuyer pour renforcer l'unification de l'Empire. Lui-même se fait chrétien peu avant sa mort en 337. La rapide expansion du christianisme va

594. TH. DÉTORAKIS, La langue parlée [*Ἡ ὁμιλουμένη*], dans *Histoire de la langue grecque* [*Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας*] (col.), op. cit., p. 138.

bientôt en faire, sous le règne de Théodose I, la religion officielle et la seule autorisée dans tout l'Empire.

La partition officielle de l'Empire en 395 après J.-C., note Yves TERNON, se consomme « de part et d'autre d'une ligne tendue de la côte adriatique, le long de la Drina, à la Save et au Danube. Cette même ligne de fracture partagera plus tard les Églises catholiques et orthodoxes et les civilisations orientale et occidentale »⁵⁹⁵. Certes, l'Église reste unie et considérée comme universelle jusqu'au Grand Schisme d'Orient en 1054, date à laquelle l'Église d'Anatolie sera désormais connue sous le nom d'Église orthodoxe. Mais, dès le début, par la langue et la culture, l'Empire oriental est majoritairement grec. On peut dès lors se demander, avec Hélène Ahrweiler⁵⁹⁶, si le schisme entre le Patriarcat et la Papauté, les représentants officiels de la chrétienté d'Orient et ceux d'Occident, ne s'est pas produit, non seulement à cause de différences culturelles entre Occident et Orient, mais aussi et surtout à cause d'un manque de communication et de compréhension linguistique.

À la chute de l'Empire romain d'Occident, en 476, sous les coups des barbares, Constantinople est maintenant l'unique capitale administrative et culturelle de toutes ses provinces orientales. Polyethnique, l'Empire byzantin couvre, au moins jusqu'au VII^e siècle, plus de trois continents, soit l'Europe, l'Afrique du Nord et l'Asie. Il devient ainsi le berceau des multiples cultures et traditions de peuples aussi divers que les Arméniens, les Syriens, les Égyptiens et certaines populations de l'Asie Mineure occidentale. Cette fusion des civilisations se réalise progressivement dans tout l'Empire, qui cherche force et cohésion, par le biais de l'orthodoxie, dans la langue et la civilisation grecques. Certes, la culture grecque n'a pas véritablement touché les populations de l'arrière-pays de l'Anatolie. Les bastions de la civilisation byzantine se développent surtout à l'Ouest, dans sa partie septentrionale et orientale, et en Asie Mineure. Mais c'est Byzance qui en est le cœur, c'est elle dont le message « œcuménique » imprègne toutes les communications avec l'Empire⁵⁹⁷.

Jusqu'à l'époque d'Héraclius (610-641), et alors même que le latin est considéré comme langue officielle de l'Empire, deux langues s'imposent : le grec et le latin.

595. Y. TERNON, *Empire ottoman*, Paris 2005, p. 18.

596. H. GLYKATZI-AHRWEILER, Introduction générale – Hellénisme et Byzance [Γενική εισαγωγή – Ἑλληνισμός και Βυζάντιο], dans *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους] (col.), VIII, op. cit., p. 14.

597. *Ibid.*, p. 6-29.

En tant qu'héritière de Rome, Constantinople est la capitale de l'Empire romain d'Orient, mais, avec Héraclius, le latin est définitivement abandonné, et le grec devient la seule langue officielle et la langue d'usage d'une majorité des habitants. L'Empire aussi change de nom et devient l'Empire byzantin, en souvenir de ses origines helléniques. Par ailleurs, les titres romains d'empereur, *imperator* ou *césar*, sont abandonnés pour être remplacés par le titre grec de *basileus* (βασιλεὺς) ou roi.

L'Empire va être bientôt presque complètement hellénisé : ce n'est pas seulement l'Église, c'est aussi la haute administration impériale qui va devenir hellénophone et s'inspirer de la civilisation grecque. À l'instar de l'administration ecclésiastique, celle de l'Empire utilise une sorte de « *koinè* cultivée »⁵⁹⁸, mélange des traditions archaïsantes de l'atticisme et de la *koinè* simple du peuple. Comme l'Église et la fonction publique régissent la vie de tous les jours, il devient à la fois logique et naturel d'utiliser cette langue répandue dans tous les milieux.

Bastion du christianisme, l'Empire est porteur d'un héritage : le message du Christ face aux « barbares » païens, Perses, puis musulmans. Tous les symboles ici concourent à rappeler le combat visant à garder uni le monde chrétien oriental, sous la double gouverne de l'empereur et de l'Église : la croix lumineuse apparue à Constantin le Grand la veille de la bataille du pont Milvius (312) et l'inscription « par ce signe tu vaincras » ; la Vierge, qui guide et protège l'armée byzantine dans le feu des croisades chrétiennes ; l'empereur croisé, Constantin, Justinien, Héraclius etc.

L'Église et l'empereur forment un couple parfaitement fonctionnel, où la répartition des tâches est claire. Au patriarche⁵⁹⁹, protecteur de la conscience chrétienne, revient de défendre et promouvoir l'œcuménisme, caractéristique de l'Empire lui-même. À l'empereur revient la direction de cette *Oikouménè*, où apparaît une différence majeure entre l'Orient et l'Occident : même de nos jours, un orthodoxe distingue clairement ce qui appartient à César et ce qui relève du royaume de Dieu et de l'Église, laquelle, par ailleurs, n'entretient pas d'ambitions politiques et elle n'essaie pas de jouer un rôle quelconque dans le domaine

598. Sur cette langue intermédiaire, voir H. GLYKATZI-AHRWEILER, Byzance [Βυζάντιο], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας] (col.), op. cit., p. 129-131, loc. cit., p. 131.

599. Concernant le patriarche, l'empereur et les différences entre la Papauté et l'Orthodoxie, voir S. RUNCIMAN, *The Great Church ...*, op. cit., p. 6-13 et 55-74 ; S. RUNCIMAN, *The Orthodox Churches and the secular state*, New Zealand 1971, p. 13-20.

séculier. Ainsi, l'empereur est également le chef de l'Église. Par ailleurs, il s'agit d'un « Empire sacré », purifié par le christianisme. De ce fait, c'est le patriarche qui couronne l'empereur, c'est la cérémonie qui le sanctifie et lui confère des pouvoirs charismatiques. Cependant, si le patriarche n'intervient pas en matière politique, il n'en découle pas pour autant que l'empereur puisse imposer une politique religieuse impopulaire. Avec raison, Steven Runciman insiste sur le fait que Byzance était « fondamentalement une démocratie »⁶⁰⁰ : ni l'empereur ni le patriarche ne pouvaient longtemps rester en poste s'ils s'aliénaient la sympathie des Byzantins. Il s'agit donc d'un pouvoir impérial limité, à la fois par une tradition respectée qui remonte aux apôtres, et par une opinion publique, celle du peuple chrétien de l'Empire, passionné de religion et de débats théologiques.

L'Église diffuse la culture de l'Empire et s'y appuie en retour pour la concrétisation de ses grandes œuvres missionnaires. Parmi ses réalisations les plus remarquables, mentionnons la conversion des Balkans slaves et de la Russie à l'orthodoxie, respectivement au IX^e et au X^e siècle. Derrière la belle image de la princesse russe, Olga, baptisée à Constantinople dans les années 950 ; derrière aussi les relations véritablement profondes qui s'établissent avec une Byzance devenue pour la Russie une source inépuisable d'inspiration et de civilisation, il y a aussi, on ne peut l'oublier, des accords surtout commerciaux⁶⁰¹. La route légendaire de la soie, des pourpres et des épices s'ouvre dans ces vastes territoires de neige et de froid, avec les huiles, les vins, les fruits, les bijoux, le verre, les mosaïques, le marbre, les teintures. Pendant que ces produits de l'Empire byzantin arrivent dans le « grand Nord russe », la fière Constantinople, porte de l'Orient, et carrefour commercial de la majorité des pays du monde, reçoit le caviar noir et rouge du Don, le miel, la cire, les fourrures.

Byzance rejette la suprématie que la Papauté réclame, et le schisme de 1054 devient donc inévitable. Les Byzantins sont scandalisés par les prétentions papales à une supériorité politique sur les monarques. On l'a dit : pour un orthodoxe, il

600. S. RUNCIMAN, *The Great Church ...*, op. cit., p. 73.

601. Sur les échanges commerciaux entre Byzance et la Russie, voir I. S. TSITSOUROF, Les relations économiques de Byzance avec la Russie entre le IX^e et le XII^e siècle [Οί οικονομικές σχέσεις του Βυζαντίου με τη Ρωσία από τὸν 9ο-12ο αἰώνα], dans *Mille ans de liens ... [Χίλια χρόνια ...]* op. cit., p. 77-91 ; sur la christianisation de la Russie et les accords politico-économiques entre Byzance et la Russie, voir A. N. SAKHAROV, La christianisation de la Russie et ses conséquences internationales [Ὁ ἐκχριστιανισμὸς τῆς Ρωσίας καὶ οἱ διεθνεῖς διαστάσεις του], dans *Mille ans de liens ... [Χίλια χρόνια ...]*, op. cit., p. 53-75.

n'appartient pas aux hommes d'Église de nourrir des ambitions politiques. La politique est un monde séparé, qui n'a rien à voir avec Dieu ou avec une forme quelconque de spiritualité. À partir de ce moment, l'Église orthodoxe d'Orient et l'Occident latin catholique deviennent deux mondes hostiles. Leur affrontement va déboucher sur les Croisades. Pour les Byzantins, qui voient des prêtres catholiques se battre dans les armées des croisés, c'est une autre source de scandale, dont nous pouvons retrouver de précieux témoignages dans l'*Alexiade*, de la princesse et historienne Anne Comnène (1083-1148).

Le sac de Constantinople par les croisés, en 1204, a marqué la rupture définitive entre les orthodoxes et les catholiques, laissant dans la mémoire collective des traces douloureuses, qui ont donné une coloration antilatine aux pratiques religieuses des peuples chrétiens d'Orient. À notre connaissance, c'est l'écrivain grec Andréas Karkavitsas qui a le mieux décrit le sentiment d'horreur indescriptible soulevé au cours des siècles par le terme même de « latin » et par les images terribles d'une ville fière et toute de splendeur un jour mise à genoux, humiliée, littéralement « violée » par les Croisés :

« Constantinople, notre Ville imprenable, un Conquérant l'a foulée aux pieds, un Vénitien. Dandolo l'Aveugle [Doge de Venise, et l'un des chefs de la quatrième croisade, qui poussa les croisés à prendre Constantinople], dans son désir de vieillard ramolli, a enfermé dans ses bras décharnés notre vierge immaculée : de son haleine répugnante il a fait se flétrir les roses de son visage ; et, son sang merveilleux, il l'a sucé, y laissant la bave de ses baisers. Neuf cents ans de vie glorieuse étouffés dans une seule étreinte ! Lascaris, roi d'un moment maudit, s'enfuit au loin, emportant l'espoir de la nation, le germe impérissable qui reviendrait un jour en monstrueux vengeur. Les vainqueurs –Francs, Vénitiens, Germains– effrénés comme le fougueux poulain qui sans pitié foule sous ses fers les fleurs délicates, fondent sur la ville, leur violence jamais assouvie, ivres de sang. Leur croix brise notre croix, leur religion, comme une hache, taille la nôtre en pièces. Ils anéantissent les églises ; piétinent les œuvres d'art, souillent les sanctuaires, réduisent en cendres les chefs-d'œuvre de l'esprit. Ils égorgent les vieillards, déshonorent les filles, salissent de leurs pas les palais des Grands et se vautrent sur les couches royales ; ils dépouillent des morts illustres, ils font à coups de pied rouler à terre de merveilleuses couronnes. La Cité Reine gémit, notre Sion se lamente. Mais Dandolo, fils de corsaires, n'oublie pas le métier de ses pères. Il pille nos lourds bijoux, pour orner les lagunes de sa patrie marécageuse de parures sans égales »⁶⁰².

602. A. KARKAVITSAS, *Le vengeur*, dans *Nouvelles grecques*, Paris 1972, p. 142 (trad. de M. F. Duisit, remaniée par E. Paris).

À partir de la reconquête de la Ville, en 1261, la dynastie des Paléologues gouvernera une Byzance très affaiblie. Pourtant, si l'Empire n'est plus que l'ombre du pouvoir et de la gloire qu'il affichait dans les temps anciens, l'Église, elle, maintient intact son rayonnement. Ainsi, à la fin du XIV^e siècle, le patriarche de Constantinople, Antonios⁶⁰³, rappelle à l'ordre le souverain moscovite orthodoxe pour irrespect envers l'empereur byzantin. Il lui rappelle que tous les Orthodoxes font partie de la même communauté de fidèles, dont l'empereur byzantin est la tête, et dont l'Église assure la cohésion interne. En d'autres termes, transcendant les aléas de la vie sociopolitique, le patriarche réaffirme l'œcuménisme de l'Empire chrétien d'Orient, dont les piliers sont un État et une Église indissolublement liés. Par ailleurs, eux aussi indignés des crimes commis lors de la quatrième Croisade et de la conversion forcée des orthodoxes vivant en territoire latin, les Russes⁶⁰⁴ ont développé une répugnance profonde à l'endroit de l'Occident catholique. Jusqu'à la chute de Constantinople aux mains des Ottomans, le métropolite de Russie, chef de l'Église orthodoxe, est nommé par l'empereur de Constantinople, et celui qui est nommé par le Grand Prince doit avoir l'accord et la confirmation du patriarche œcuménique en personne.

En 1453, un nouvel Empire polyethnique, l'Empire ottoman, succède à Byzance en Méditerranée orientale. La Grande Église, unie à l'Empire chrétien depuis plus de 1.000 ans, se trouve brusquement coupée de lui. Elle devient une Église sans empereur, et pire encore, une Église des peuples soumis.

Le sultan nomme alors le patriarche chef suprême du *millet*, ou nation chrétienne. Le patriarche grec jouera dorénavant le rôle d'empereur, véritablement œcuménique, tant sur les plans spirituel qu'idéologique ; en tant qu'ethnarque, il a sous sa juridiction tous les chrétiens du vaste espace allant de la Baltique à la mer Rouge⁶⁰⁵. Héritier des empereurs, il sera toujours intronisé comme tel : au

603. Voir à ce sujet, P. M. ΚΙΤΡΟΜΙΛΙΔΗΣ, De la fédération orthodoxe aux communautés nationales : le contenu politique des relations culturelles gréco-russes pendant la domination turque [Από την ὀρθόδοξη κοινοπολιτεία στις ἐθνικὲς κοινότητες : τὸ πολιτικὸ περιεχόμενον τῶν ἑλληνορωσικῶν πνευματικῶν σχέσεων κατὰ τὴν τουρκοκρατία], dans *Mille ans de liens ...* [Χίλια χρόνια ...], op. cit., p. 146-147.

604. S. RUNCIMAN, *The Great Church ...*, op. cit., p. 237, 321.

605. P. M. ΚΙΤΡΟΜΙΛΙΔΗΣ, De la fédération orthodoxe aux communautés nationales ... [Από τὴν ὀρθόδοξη κοινοπολιτεία στις ἐθνικὲς κοινότητες ...], art. cit., p. 148.

milieu du cortège, un homme s'avance, portant sur la tête une mitre surmontée du symbole byzantin : l'aigle impérial à deux têtes⁶⁰⁶.

Une explication s'impose sur le *millet*, les spécialistes étant divisés sur la question de ses origines. Désignant à la fois une communauté religieuse et nationale, le *millet*, selon Steven Runciman⁶⁰⁷, plonge ses premières racines en Anatolie, à l'époque des Perses Sassanides, qui l'emploient dans leur vaste Empire aux alentours du III^e siècle de notre ère. Depuis l'article de Benjamin Braude⁶⁰⁸ sur les mythes fondateurs du système de *millet*, l'historiographie hésite sur les dates de son apparition : la fin du XVII^e siècle⁶⁰⁹, ou 1774, pour ceux qui appliquent le terme⁶¹⁰ aux peuples non musulmans.

Une chose est certaine : dans l'Est, l'usage est de regrouper les populations en fonction de la religion plutôt que de la nationalité, pratique plutôt récente dans l'histoire du monde. C'est ce qu'on fait les Ottomans avec les orthodoxes et le patriarche œcuménique des Balkans, de l'Asie Mineure, du Moyen-Orient et de l'Égypte. Et à la fin du XVIII^e siècle, nous dit Lena Divani⁶¹¹, le patriarche est le chef spirituel de 13.000.000 de chrétiens, le quart donc, de la population du royaume du sultan. Ce qui explique l'idée répandue en Anatolie que langue grecque, nationalité et orthodoxie ne font qu'un : qui dit Grec dit orthodoxe, et en second lieu hellénophone.

En tant qu'« infidèles », les chrétiens sont considérés par les « croyants » musulmans comme des citoyens de deuxième classe. Ils n'existent qu'en fonction du bon vouloir des Turcs, qui leur laissent la vie sauve s'ils payent une taxe spécifique. Ce que l'on a appelé la « tolérance contrôlée »⁶¹², qui vise à éviter le prosélytisme systématique comme celui pratiqué par les catholiques. Il ne faut

606. M.-D. STURDZA, *Dictionnaire historique et généalogique ...*, op. cit., p. 127.

607. S. RUNCIMAN, *The Great Church ...*, op. cit., p. 78 ; S. RUNCIMAN, *The Orthodox Churches and the secular state*, op. cit., p. 27.

608. B. BRAUDE, *Foundation myths of the millet system*, dans B. BRAUDE, B. LEWIS (eds.), *Christians and Jews in the Ottoman Empire*, New York 1985, p. 69-88.

609. Voir entre autres Y. TERNON, *Empire ottoman*, op. cit., p. 42 ; L. DIVANI, *L'achèvement territorial de la Grèce (1830-1947)* [*Η έδαφική ολοκλήρωση της Ελλάδας (1830-1947)*], Athènes 2000, p. 40-41, en grec.

610. J. DALÈGRE, *Grecs et Ottomans 1453-1923*, Paris 2002, p. 45.

611. L. DIVANI, *L'achèvement territorial de la Grèce ...* [*Η έδαφική ολοκλήρωση της Ελλάδας ...*], op. cit., p. 41.

612. E. CLIS, *Les hommes d'État grecs durant la période ottomane*, Nice 2000, p. 14 ; voir aussi, sur le même sujet, J. DALÈGRE, *Grecs et Ottomans 1453-1923*, op. cit., p. 43 ; CH. G. PATRINÉLIS,

pas non plus minimiser le phénomène de l'islamisation forcée, ni oublier qu'à cause de la nature arbitraire de l'administration ottomane, la taxation était souvent exorbitante. L'épreuve la plus insupportable pour les chrétiens était la rafle régulière de garçons âgés de sept à vingt ans pour les enrôler dans les Janissaires⁶¹³, c'est-à-dire l'élite des forces armées, dirigeante mais non héréditaire, formée uniquement de chrétiens islamisés de force. Par ailleurs, les chrétiennes faisaient souvent partie des harems des chefs musulmans. Plus le pouvoir du sultan s'affaiblissait, plus sévissait la corruption administrative, et ce, jusqu'aux plus hauts échelons du Sérail – dès lors, les garanties de tolérance, surtout dans les régions excentrées, de précaires qu'elles étaient, devenaient plutôt fictives. Et l'ambassadeur de Grèce en France de conclure sur cette « tolérance contrôlée » : « En général, et pendant toute la période de la domination ottomane, les peuples non musulmans menaient une existence précaire sans sécurité pour le lendemain »⁶¹⁴.

Cette « Église en captivité », pour reprendre le titre de l'ouvrage de Steven Runciman, se perçoit comme protectrice de la civilisation byzantine « gréco-chrétienne », qui a hérité des traditions religieuses, éducatives et culturelles communes de l'Empire. Protection et sauvegarde de l'orthodoxie par le savoir et l'éducation grecque : c'est en grec qu'ont été transcrits les Évangiles et qu'ont été écrits les textes des Pères de l'Église, les ouvrages philosophiques et culturels, et le grec est globalement la langue de l'administration ecclésiastique⁶¹⁵.

« Si c'est l'orthodoxie qui protège l'hellénisme pendant ces années noires qui ont duré des siècles », précise Runciman, « il est tout aussi vrai que, sans la force morale de l'hellénisme, l'Orthodoxie risquait de dépérir »⁶¹⁶. Chef spirituel œcuménique, le patriarche est, en tant que tel, responsable du bien-être et de

Église [Ἐκκλησία], dans *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους] (col.), IA', op. cit., p. 123-124.

613. Pour plus de détails sur les Janissaires, voir entre autres C. PAPARRIGOPOULOS, *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους], op. cit., p. 337-338 ; Y. TERNON, *Empire ottoman*, op. cit., p. 36 ; S. RUNCIMAN, *The Great Church ...*, op. cit., p. 79, 179.

614. E. CLIS, *Les hommes d'État grecs ...*, op. cit., p. 15.

615. C. TH. DIMARAS, *Les Lumières néo-helléniques* [Νεοελληνικός διαφωτισμός], op. cit., p. 88, 147 ; P. M. KITROMILIDÈS, De la fédération orthodoxe aux communautés nationales ... [Ἀπὸ τὴν ὀρθόδοξη κοινοπολιτεία στὶς ἐθνικὲς κοινότητες ...], op. cit., p. 148-149 ; L. DIVANI, *L'achèvement territorial de la Grèce ...* [Ἡ ἐδαφικὴ ὁλοκλήρωση τῆς Ἑλλάδας ...], op. cit., p. 42.

616. S. RUNCIMAN, *The Great Church ...*, op. cit., p. 410.

la prospérité de tous les chrétiens d'Orient. Sauf en de rares exceptions, l'Église continue à commémorer les grandes dates du règne des empereurs byzantins et à parler avec nostalgie de cette époque révolue. Avec les Ottomans, elle adopte une sorte de *Real Politik*, alternant prudence, finesse et soumission. Traditionnellement, ce n'est pas aux hommes de l'Église orthodoxe d'intervenir dans les affaires politiques, et c'est en vertu de son œcuménisme qu'elle opte pour la coexistence pacifique entre son peuple, le Sérail et l'Empire turc. Médiateur entre les chrétiens et la Porte, le patriarche use de son autorité pour les protéger. À chaque rébellion, c'est l'Église qui est désignée comme première responsable et, en guise de représailles, six⁶¹⁷ patriarches sont exécutés.

En dépit de la chute de Constantinople, l'Église russe⁶¹⁸ continue à considérer le Patriarcat de la Ville (Constantinople) comme son chef spirituel et à lui reconnaître le plus grand des prestiges. Ainsi est-ce un honneur pour le métropolite, après un bref intérim, d'aller faire confirmer son titre par le patriarche. Pourtant, sur le plan politique, des scénarios inédits se dessinent, qui vont influencer pendant des siècles les relations entre l'hellénisme et la Russie. Par ailleurs, à peu près au moment où l'ancien Empire orthodoxe d'Orient perd sa liberté politique, l'orthodoxie russe, à la suite d'une considérable progression de la population chrétienne, monte en puissance. À sa tête, celui qu'à partir des années 1480, l'on désignera comme « tsar du peuple russe », qui revendique le titre d'empereur chrétien, et donc, de chef de l'Église orthodoxe russe, Ivan III.

Même avant la chute de Byzance, Moscou est de plus en plus considérée par l'administration ecclésiastique et politique russe comme la Troisième Rome, succédant à la deuxième, Constantinople. Ivan III ou Ivan Vassilievitch le Grand, le

617. Chiffre donné dans J. DALÈGRE, *Grecs et Ottomans 1453-1923*, op. cit., p. 74.

618. Sur les rapports entre l'hellénisme et la Russie dès le XV^e siècle, voir, entre autres, Rev. C. CALLINICOS, B.D., *A brief sketch of Greek church history*, London 1931, p. 119-120 ; P. M. ΚΙΤΡΟΜΙΛΙΔΗΣ, *De la fédération orthodoxe aux communautés nationales ... [Από την ὀρθόδοξη κοινοπολιτεία στις ἐθνικὲς κοινότητες ...]*, op. cit., p. 149-165 ; H. R. WILKINSON, *Maps and politics*, op. cit., p. 18-19 ; C. TH. DIMARAS, *Les Lumières néo-helléniques [Νεοελληνικὸς Διαφωτισμὸς]*, op. cit., p. 155, 247-262 ; S. RUNCIMAN, *The Great Church ...*, op. cit., p. 321-337 ; ID., *The Orthodox Churches ...*, op. cit., p. 24, 45-66 ; A. ROGOFF, *Les échanges culturels entre les Grecs et les Russes, de la deuxième partie du XV^e jusqu'au XVII^e siècle [Οἱ ρωσοελληνικὲς πολιτιστικὲς σχέσεις ἀπὸ τὸ δεύτερο μισὸ τοῦ 15ου ἕως τὸ 17ο αἰὼνα]*, dans *Mille ans de liens ... [Χίλια χρόνια ...]*, op. cit., p. 131-137.

futur tsar, se marie en 1472 avec Sophie Paléologue, nièce du dernier empereur byzantin, Constantin Paléologue, et s'affirme par cette alliance nouvel empereur d'une Russie ayant pour capitale Moscou, la nouvelle Rome orthodoxe. Mythes, symboles et représentations une fois encore se conjuguent au fil des siècles pour nourrir l'imaginaire populaire, qu'il faut faire rêver en lui faisant miroiter la splendeur de ses élites, tout en recouvrant de mystère les arcanes du pouvoir impérial. Entre-temps, il est évident que la politique extérieure russe se modèle et se module en fonction de la prise annoncée de Constantinople par les Turcs.

Sur les plans spirituel et culturel, l'orthodoxie contribue à renforcer les liens entre l'hellénisme et la Russie. Cette dernière, on le sait, était ouverte et profondément influencée par la civilisation byzantine implantée par les nombreux Grecs venus s'y installer. Mais cette immigration s'accroît surtout après le mariage de Sophie Paléologue. Les Grecs arrivent dans un pays orthodoxe, dont beaucoup d'éléments culturels leur sont familiers. Le tsar les convie souvent à la cour, et ils sont nommés ambassadeurs ou officiers de l'armée russe, recevant en échange des titres aristocratiques. L'appartenance à la même religion est, à l'époque, un gage de confiance et de loyauté. Plusieurs intellectuels grecs arrivent aussi pour enseigner les lettres helléniques et renforcer le sentiment orthodoxe du peuple russe. Il revient aux divers Patriarcats, sous l'égide du patriarche de Constantinople, de protéger de toutes les façons possibles l'œcuménisme du monde chrétien orthodoxe : envoyer des enseignants en mission éducative, traduire des textes grecs, corriger les ouvrages ecclésiastiques écrits en slavon⁶¹⁹, construire des écoles et des bibliothèques pour l'enseignement et la diffusion de la langue, de la pensée et des écrits grecs, et ériger à Moscou une Académie gréco-slave. En contrepartie, la Russie offre un soutien financier et politique.

En 1588, le patriarche de Constantinople, Jérémie II, visite Moscou. À cette occasion il proclame Moscou Troisième Rome, et reconnaît le métropolitain comme cinquième patriarche de l'orthodoxie sous la direction du patriarche œcuménique de Constantinople. Même si le Patriarcat de Russie devait être

619. Le slavon est la langue liturgique des Slaves orthodoxes, et bien sûr des Russes. Cette langue est issue de la traduction des Évangiles par les frères Cyrille et Méthode, Grecs orthodoxes. Appelés aussi « les apôtres des Slaves », ils sont considérés comme les fondateurs de l'Église slave. Envoyés par le patriarche Saint Ignace, ils ont entrepris l'évangélisation du peuple slave dans la langue slave. À cette fin, Cyrille invente l'alphabet slavon, ce qui a permis de traduire les livres du Nouveau Testament et de développer une liturgie slavone.

aboli par Pierre le Grand en 1721, et qu'il ne devait renaître qu'en 1917, depuis le passage de Jérémie II à Moscou, le tsar est reconnu officiellement comme protecteur politique de tous les chrétiens orthodoxes, incluant bien entendu ceux de l'Empire ottoman. Pendant de longs siècles, dorénavant, le Patriarcat sera déchiré entre deux pôles inconciliables : le pôle russe, orthodoxe et protecteur de l'hellénisme mais ennemi de la Porte, et le pôle hellène situé au cœur même de l'Empire ottoman, où on le sait, la politique adoptée est celle de la soumission et du strict respect de la loi.

Dans son rôle de porte-drapeaux de la « Pan-orthodoxie »⁶²⁰, la Russie apporte à l'hellénisme une aide financière et aussi une protection politique. Sa contribution au développement de la pensée ecclésiastique orthodoxe est immense. Plusieurs intellectuels, comme Coray, vont traduire en grec des ouvrages russes dont ils veulent diffuser la pensée, et au XIX^e siècle, le phénomène prendra des proportions sans précédent. À Constantinople même, le Patriarcat oecuménique a son propre établissement, l'École Théologique de Halki⁶²¹, fondée en 1844, où l'on enseigne la pensée théologique russe.

Il faut s'attarder un moment sur l'histoire, la raison d'être et l'esprit animant cette école de Halki, très liée à l'histoire de l'Église de Marseille, puisque l'un des ses plus éminents représentants, l'archimandrite Grégoire Zigavinos, en fut l'élève puis le professeur. Une fois encore, c'est d'un passé resté longtemps mystérieux que nous viennent les lumières du présent. Halki est l'une des îles des Princes de la mer de Marmara (ou Propontide), située non loin de Constantinople. Sans doute fondé par le patriarche Œcuménique Photios le Grand, vers 850, le monastère de la Sainte Trinité est devenu à l'époque byzantine un important centre d'études, réputé pour la richesse de sa bibliothèque. Au XIX^e siècle, de nombreux pillages, incendies et tremblements de terre en avaient fait un amas de ruines. Heureusement, le 1^{er} octobre 1844, le monastère fut reconstruit, date qu'il faut rappeler, puisque ce jour même, grâce à l'initiative du patriarche de Constantinople, Germanos IV, naquit l'école théologique.

620. H. R. WILKINSON, *Maps and Politics ...*, op. cit., p. 19.

621. Sur l'École théologique de Halki, voir A. D. MEXIS, *L'école théologique de Halki* [*Ἡ ἐν Χάλκῃ ἱερὰ θεολογικὴ σχολή*], Constantinople 1933, en grec ; K. GIOKARINIS, *L'école théologique de Halki* [*Ἡ θεολογικὴ σχολὴ τῆς Χάλκης*], dans *Actes du premier congrès international des Constantinopolitains* [*Πρακτικὰ πρώτου παγκόσμιου συνεδρίου Κωνσταντινοπολιτῶν*], Athènes, p. 127-132, en grec.

Le but de l'établissement était de donner une formation théologique au futur clergé de l'Église orthodoxe, en insistant sur l'aspect scientifique de la théologie : il fallait apprendre aux candidats à répondre, de façon scientifique, aux arguments de l'Église catholique, et aussi à l'argumentaire des nationalismes montants, de plus en plus présents dans les Balkans du XIX^e siècle. En d'autres termes, le Patriarcat de Constantinople, fondateur, protecteur et principal donateur de l'École de Halki, sent l'urgence de témoigner de sa fidélité à l'esprit œcuménique de l'orthodoxie, loin et à l'encontre des nationalismes aux accents guerriers qui pointent à l'horizon, et vont menacer, on le verra plus bas, l'existence même de l'orthodoxie, millénaire et universelle.

Dans un lieu de paix entouré de jardins, l'école ouvre ses portes presque sans interruption jusqu'en 1971 : y vit et y travaille une communauté monastique cloîtrée. À l'instar des célèbres écoles théologiques de l'époque byzantine, comme celles de Constantinople, d'Antioche et d'Alexandrie, la vie intellectuelle y est intense. C'est là que les futurs patriarches se préparent à exercer leurs fonctions, comme l'ont fait l'actuel patriarche œcuménique de Constantinople, Vartholoméos, et celui d'Alexandrie, Parthénios.

La formation, gratuite, dure sept ans. Le programme annonce clairement la couleur : développer la conscience œcuménique du Patriarcat. Parmi les cours⁶²² figurent la littérature et l'apprentissage des langues grecque, française, arabe, turque, hébraïque, arménienne, mais aussi russe et slave. Ce qui explique par ailleurs l'influence de la théologie russe sur tous ceux qui aspirent à servir l'Église orthodoxe et à diffuser sa pensée partout dans le monde en tant que clercs ou professeurs. Ajoutons aussi la rare richesse de la bibliothèque de l'école, l'une des mieux dotées au monde en ouvrages, documents et manuscrits uniques remontant à l'époque byzantine. C'est l'une des deux bibliothèques appartenant au Patriarcat de Constantinople, l'autre étant toujours au Phanar, son lieu d'origine.

La pensée de l'Église russe rayonne donc, au XIX^e et au XX^e, dans cet établissement de haute culture, portée par un œcuménisme polyethnique nourri de la longue tradition byzantino-orthodoxe. Mais la donne politique n'est plus la même : la montée en force du panslavisme expansionniste russe de la deuxième partie du XIX^e et du sentiment national grec, puis la création de l'État grec, vont

622. A. D. MEXIS, *L'école théologique de Halki* [Ἡ ἐν Χάλκῃ ἱερά θεολογικὴ σχολή], op. cit., p. 68-70, 84-85.

compliquer les relations religieuses, spirituelles et culturelles gréco-russes, et placer de plus en plus le Patriarcat dans une situation embarrassante.

Au XVII^e siècle et surtout à partir du XVIII^e, dans un esprit d'« humanisme religieux » et de bonne entente diplomatique entre deux puissances ennemies, Russie et Empire ottoman, le Patriarcat s'allie aux Phanariotes et à la diaspora hellénique dans sa lutte contre l'illettrisme et l'ignorance. L'objectif est connu : promouvoir l'éducation et la culture grecque, s'ouvrir aux idées nouvelles ne contredisant pas l'enseignement de la grande Église, en évitant toute action politique. Cette dernière protège les lettres, sauvegarde la langue et diffuse l'éducation en fondant des écoles, en subventionnant des publications, et en offrant des bourses d'études⁶²³. Il faut ici rappeler que le grec reste, jusqu'au XIX^e siècle, la seule langue écrite dans les Balkans⁶²⁴.

À partir du milieu du XVIII^e siècle, la Grande Église doit faire face à des courants d'idées contradictoires : la soumission forcée au sultan pour la protection des fidèles, et le mouvement des Lumières, qui dans les Balkans, se traduit par des luttes de libération nationale contre les Ottomans. Par ailleurs, la conquête française de Venise, à la fin du siècle, et donc des îles Ioniennes, véhicule, en Grèce même, des idées révolutionnaires. Au même moment, les sociétés secrètes maçonniques se développent partout en Europe. Des Phanariotes et des Grecs de la diaspora appartiennent à la loge parisienne « Hôtel grecophone » (1807) [Ελληνόγλωσσο ξενοδοχείο] et d'autres apparaissent peu après à Athènes, à Vienne, à Corfou etc. En 1817, est fondée à Odessa « la Société des amis », ou Φιλική Έταιρεία. Cette loge rassemble bientôt toutes les loges philhellènes antérieures et devient le quartier général des préparatifs de la guerre d'Indépendance hellénique. Le premier Vénérable de la loge est le Phanariote Alexandre Ypsilantis, officier au service du tsar.

Abandonnant sa diplomatie légendaire, le Patriarcat réagit violemment. Dans son esprit, l'Église doit s'interdire de faire de la politique et de devenir le berceau d'activités politiques nationalistes. Il dirige surtout ses attaques contre la France révolutionnaire, dont les idées-phares sont incarnées par Voltaire, les francs-maçons « athées », et les deux plus ardents défenseurs grecs de ces idées nouvelles : Rhigas et Coray. Le patriarche Grégoire V (1797-1798, 1806-1808, 1818-1821) condamne

623. C. TH. DIMARAS, *Les Lumières néo-helléniques* [Νεοελληνικός διαφωτισμός], op. cit., p. 247 ; C. DIMARAS, *Le Romantisme grec* [Έλληνικός Ρωμαντισμός], op. cit., p. 4.

624. H. R. WILKINSON, *Maps and politics ...*, op. cit., p. 17.

à la fois la diffusion des idées libérales des Lumières dans l'éducation et l'enseignement, et leur corollaire : le mouvement national hellénique.

Déjà en 1798, la position officielle de la Grande Église avait été diffusée dans un pamphlet rédigé par Grégoire V, sous le titre « Exhortation paternelle », dans lequel il incitait les fidèles à rester soumis aux autorités ottomanes et au sultan : c'était là la volonté de Dieu, et c'était dans leur intérêt. Les ouvrages « révolutionnaires » furent bientôt interdits, et les ecclésiastiques ainsi que les membres actifs du mouvement d'indépendance furent menacés d'être exclus ou même excommuniés.

Mais la guerre d'Indépendance éclate en 1821, sans l'accord du Patriarcat, pris par surprise. C'est un ecclésiastique, l'archevêque de Patras, Germanos (*Παλαιῶν Πατρῶν Γερμανός*), qui, défiant le Patriarcat et les principes œcuméniques orthodoxes, élève une croix au monastère de Sainte Laure (*Αγία Λαύρα*) près de Kalavryta, le 25 mars, déclarant « sacré » le soulèvement contre les Turcs. Sous la bannière « foi et patrie », le combat prend immédiatement une tournure non seulement politique mais religieuse. Pendant toute cette période sanglante, plusieurs religieux se sont distingués comme chefs militaires, et plusieurs, comme Papaflessas et Athanasios Diakos, sont morts pour la cause. D'autres participeront au premier Conseil National de la nouvelle Grèce⁶²⁵.

Le patriarche Grégoire V a payé de sa vie le déclenchement de la révolution. D'abord fait prisonnier, il fut pendu le 21 avril 1821 devant la porte centrale du Patriarcat. Deux métropolitains et douze évêques le suivent sur le gibet, et bon nombre de Phanariotes⁶²⁶. Les Turcs n'abolirent pas le Patriarcat mais plusieurs de ses pouvoirs légaux et financiers ont été réduits, et son administration fut désormais surveillée de plus près.

« Le patriarche est mort, vive le patriarche » ? Les choses ne sont pas si simples. Deux courants de pensée vont maintenant dominer dans l'Église : celui d'un Patriarcat fidèle à la tradition œcuménique, et celui de Grèce, dont l'Église devient, comme l'État dont elle dépend, porte-parole de la Grande Idée en

625. Sur le rôle des ecclésiastiques pendant la révolution grecque, voir, entre autres, Rev. C. CALLINICOS, B. D., *A brief sketch of Greek church history*, op. cit., p.121 ; G. KONIDARIS, *Histoire ecclésiastique de Grèce* [*Εκκλησιαστική ιστορία της Ελλάδος*], Athènes 1970, p. 224-225, en grec.

626. S. RUNCIMAN, *The Great Church ...*, op. cit., p. 406 ; à voir aussi les remarques intéressantes de G. D. MÉTALLINOS, *Le cheminement du Patriarcat Œcuménique après la prise de Constantinople* [*Η πορεία του Οικουμενικού Πατριαρχείου στους αιώνες μετά την Άλωση*], dans *Actes du premier congrès international des Constantinopolitains* [*Πρακτικά πρώτου παγκόσμιου συνεδρίου Κωνσταντινοπολιτών*], op. cit., p. 64.

marche. Ces deux tendances, l'une universelle, l'autre nationale, vont se préciser en 1833, lorsque l'Église grecque se déclare autonome. Il faudra attendre 1850 pour que le Patriarcat, suite à l'intervention de l'ambassadeur russe à Constantinople, reconnaisse l'indépendance administrative de l'Église nationale grecque : l'Église du nouvel État, présidée par le métropolite d'Athènes, est assujettie au contrôle gouvernemental, mais symboliquement, les relations sont rétablies avec le Patriarcat de Constantinople, matrice de l'Orthodoxie⁶²⁷.

Les anciens élèves de l'École Théologique de Halki défendront bien sûr, dès sa création en 1844, l'esprit patriarcal partout dans les communautés helléniques d'Orient et d'Occident, mais les ecclésiastiques de Grèce et les Grecs venus chercher dans la capitale leur formation religieuse endosseront les positions de l'Université d'Athènes, dont on connaît la ferveur patriotique. Vers la fin du XIX^e siècle, la communauté grecque de Marseille se verra elle aussi déchirée entre ces deux tendances, l'une ayant à sa tête l'archimandrite Grégoire Zigavinos, ancien élève et professeur à Halki, l'autre un archiprêtre, Élias Cantas⁶²⁸, formé à l'Université d'Athènes et ardent propagandiste de la Grande Idée.

Ironiquement, c'est d'abord l'Église de Grèce qui impose son autonomie au Patriarcat de Constantinople, dirigé par des ecclésiastiques grecs. Mais, si dans le cas de l'Église autonome grecque, la Grande Église a dû finalement céder, tel ne fut pas le cas pour la Bulgarie⁶²⁹, obligée par le Patriarcat de condamner officiellement les revendications nationales au sein de l'Église.

On l'a vu : c'est après la guerre de Crimée que les Grecs découvrent la nouvelle politique russe, non plus panorthodoxe mais panslave : elle appuie les revendications

627. P. M. KITROMILIDÈS, « Communautés imaginaires » [« Νοερές κοινότητες »], art. cit., p. 83, 92, 108 ; P. MATALAS, *Nation et orthodoxie* [Ἔθνος καὶ ὀρθοδοξία], op. cit., p. 90 ; G. KONIDARIS, *Histoire ecclésiastique de Grèce* [Ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία τῆς Ἑλλάδος], op. cit., p. 232-248.

628. Sur l'éducation d'Élias Cantas, voir Chronique locale, *Le Sémaphore*, le 3-4 juin 1877.

629. Sur la question bulgare, voir entre autres : D. VIKÉLAS, *Correspondance grecque*, *Revue des Études Grecques*, 1890, p. 327-328 ; É. ΚΟΦΟΣ, *La question gréco-bulgare* [Τὸ ἑλληνοβουλγαρικὸ ζήτημα], dans *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους] (col.), XIV, op. cit., p. 298-299, 301-305 ; Rev. C. CALLINICOS, B.D., *A brief sketch of Greek church history*, op. cit., p. 127-128 ; P. M. KITROMILIDÈS, « Communautés imaginaires » [« Νοερές κοινότητες »], art. cit., p. 108-110 ; P. MATALAS, *Nation et orthodoxie* [Ἔθνος καὶ ὀρθοδοξία], op. cit., p. 163-353 ; L. DIVANI, *L'achèvement territorial de la Grèce ...* [Ἡ ἑδαφικὴ ὀλοκλήρωση τῆς Ἑλλάδας ...], op. cit., p. 196-207, 560-563 ; E. ROUCOUNAS, *Histoire diplomatique ...* [Διπλωματικὴ ἱστορία ...], op. cit., p. 133-135 ; E. ΚΟΦΟΣ, *Attempts at mending the Greek-Bulgarian ecclesiastical schism (1875-1902)*, *Balkan Studies*, 25, 2, 1984.

ecclésiastiques bulgares pour servir ses propres intérêts géopolitiques. Édouard Driault et Michel Lheritier décrivent ici les premiers incidents violents de la fin des années 1850, qui allaient se répercuter dans les Balkans et l'Europe pendant plus d'un demi siècle.

« L'agitation des nationalités slaves [...] était [...] enflammée dans les Balkans. La Russie cherchait et y trouvait la revanche de sa défaite en Crimée. Elle rencontrait devant elle l'hellénisme. [...] Varna –qui fut peut-être l'ancienne Odessos– avait été de tout temps, [...] une ville grecque, toutes ses écoles étaient grecques. Le consul de Russie, Ratzinsky –évidemment sur ordre de Saint-Petersbourg– entreprit de “panslavisier” le pays, en y éveillant le nationalisme bulgare. Il demanda à l'archevêque des prières en langue slave ; [...] un jour dans une petite église, en pleine célébration du culte, un instituteur se leva, et lut en bulgare une histoire de la grandeur bulgare. À Preslava, on lisait comme de coutume l'évangile en grec ; l'assistance se souleva, se précipita sur l'iconostase, arracha et déchira le livre sacré. La terreur fut organisée contre les prêtres grecs. Une église bulgare fut fondée à Galatz. Les agents russes montraient dans le peuple bulgare “le peuple élu”, dressaient devant lui la vision de Byzance, déclaraient la guerre aux Grecs aussi bien qu'aux Turcs. Philippopoli vit des scènes de grande violence ; la municipalité jusque là grecque, fut conquise en 1859 par une majorité bulgare. Il y avait six églises. Il fut décidé que le service serait fait en bulgare dans trois [d'entre elles]. Il y eut donc dès lors deux camps ennemis : pauvre Église grecque, sa robe en lambeaux ! Disputes autour de l'évangile, diacres et prêtres malmenés, batailles dans l'église même : un scandale effroyable. [...] Hellénisme ou slavisme devant Byzance. Le slavisme porta alors un coup terrible au cœur de l'hellénisme, c'est-à-dire au Patriarcat, auquel les Turcs eux-mêmes n'avaient pas touché depuis 1453 »⁶³⁰.

Cette affaire est partie intégrante de l'histoire de la question nationale bulgare, qui s'impose partout dans les Balkans dès la deuxième partie du XIX^e siècle. Cohéritiers de la même culture « œcuménique » byzantine, transmise par l'Église orthodoxe et sa défense millénaire de la langue grecque, les pays balkaniques s'entre-déchirent. Les manifestations de haine et les rivalités nationales qui s'ensuivent remettent bientôt en question l'hégémonie spirituelle et œcuménique du Patriarcat de Constantinople.

C'est l'époque où l'internationalisme, celui des Empires et de l'Église, apparaît aux divers peuples comme un instrument de la tyrannie et de l'absolutisme.

630. É. DRIAULT, M. LHERITIER, *Histoire diplomatique de la Grèce ...*, II, op. cit., p. 453-454.

Par contre, les mouvements nationalistes, sortis tout droit de la Révolution française et du principe des nationalités, sont bel et bien définis comme libéraux et libérateurs. Étrange retournement de l'histoire, où de nos jours, les contemporains « traitent » hâtivement les peuples de « nationalistes » – sous-entendu vindicatifs et expansionnistes – alors même que certains d'entre eux cherchent pacifiquement et démocratiquement une identité distincte fondée sur la langue et la culture. La leçon à tirer est nette. À notre époque de retour à l'internationalisme ou à l'universalisme, l'historien qui prétend au noble qualificatif de « scientifique » s'attache à un seul principe : face à son sujet d'étude, prudence et distance critique, gages d'un apport véritablement scientifique.

Au début, les revendications des Bulgares sont légitimes. Ils veulent un clergé national, une église indépendante et un patriarche propre. Il faut aussi rappeler que dans les années 1860, 14 membres du milieu patriarcal sont d'origine bulgare. Par ailleurs, certaines demandes reçoivent satisfaction sans que ne se calment les passions des uns et des autres. C'est à ce moment qu'arrive à Constantinople le comte Nicolai Ignatiev, nouvel ambassadeur de Russie. Il se fait l'architecte de l'Église autonome bulgare, utilisant la cause nationale aux fins de promouvoir les projets expansionnistes russes dans les Balkans, et surtout dans l'espace géopolitique des Dardanelles. Avec son appui, les revendications bulgares, de plus en plus ambitieuses, frôlent la provocation, confondant espace géographique, juridiction ecclésiastique, et entité nationale bulgare. Ainsi, sur 49 provinces de l'Empire ottoman soumises à la juridiction du Patriarcat, ils en réclament 30, et même dans des régions où les Grecs ou les Serbes sont incontestablement supérieurs en nombre⁶³¹.

Finalement, en 1870, c'est la Sublime Porte elle-même qui reconnaîtra par un *firman* (édit) l'établissement d'une Église bulgare indépendante, sous le nom d'Exarchat, l'exarque jouant le rôle de chef religieux, établi, lui aussi, à Constantinople. Comble d'ironie de l'histoire : c'est le sultan fondateur de cette Église chrétienne qui va inaugurer, authentifié par sa signature, le vrai début de la lutte de libération nationale bulgare contre sa propre autorité.

Suivant le dernier article du *firman*, si les deux tiers des chrétiens d'une province mixte le demandent, ils peuvent se détacher de l'autorité patriarcale et se rattacher à l'exarchat. Cette dernière disposition ouvrait bien sûr la porte à tous les prosélytismes à venir, forcés ou non, des populations impliquées. Quant à la

631. É. ΚΟΦΟΣ, La question gréco-bulgare [Τὸ ἑλληνοβουλγαρικό ζήτημα], art. cit., p. 302-303.

notion de conscience nationale, c'était un concept occidental, vague et très élastique pour un oriental, et très éloigné de celui du *millet*, dans lequel les chrétiens de l'Empire ottoman avaient vécu depuis le XV^e siècle.

Dans tout l'hellénisme, l'annonce du nouvel exarchat fit l'effet d'un véritable séisme, qui redonna des ailes au mouvement panhellénique. On connaissait déjà sa vigueur au sein des Sylloges, son oeuvre éducative sans précédent, les investissements des Néo-phanariotes et des grands bourgeois grecs de toutes les communautés contre le nouvel ennemi : le panslavisme et la bulgarisation des régions de la Macédoine et de la Thrace. Ce qu'on connaît moins par contre, et que nous apprend la dernière recherche sur le sujet, la thèse de Paraskévas Matalas⁶³², c'est que le *firman* avait été conçu par certains Néo-phanariotes grecs et bulgares. Parmi eux, Christakis Zographos, lié à la fois au Syllogue littéraire grec de Constantinople et à des manifestations culturelles en Épire, et le puissant Alexandre Carathéodoris, ministre, pendant un moment, des Affaires étrangères turques, et chez les Bulgares, Gabriel Krestovits, membre distingué de cette fine « aristocratie » constantinopolitaine, dont le fils épousera plus tard la fille de Carathéodoris.

Zographos et Carathéodoris seront attaqués, voire ridiculisés, par la majorité des Grecs de Constantinople, d'Athènes et d'ailleurs. Ce sont des « traîtres », et le Grand Logothète Stavrakis Aristarchis fait circuler pour les humilier davantage des brochures dont le ton va de l'humour noir à l'amertume. Les Néo-phanariotes sont donc bien loin d'être une caste homogène dont les idées immuables auraient traversé les siècles. Cependant, et tout en nourrissant dans l'ensemble leur propre ambition œcuménique (un Empire réformé et polyethnique sous autorité grecque) et aussi celle du Patriarcat d'assurer l'intégrité de son territoire contre les nouveaux nationalismes balkaniques et surtout bulgares, leurs manoeuvres politiques, parfois contradictoires, laissent souvent perplexes, prêtant le flanc à l'accusation d'opportunisme. On parlait alors, pour désigner la diplomatie rapprochant des acteurs souvent en conflit les uns avec les autres, « d'intervention privilégiée »⁶³³. Dans ce cas précis, et d'après leurs propres explications, le *firman* était pour Zographos et Carathéodoris un compromis, une politique de conciliation visant à maintenir l'Église bulgare à l'intérieur

632. Sur le rôle de certains Néo-phanariotes dans le *firman*, voir P. MATALAS, *Nation et orthodoxie* [*Ἔθνος και ὀρθοδοξία*], op. cit., p. 243-254.

633. Ibid., p. 250.

d'une topographie bien précise, et, si possible, sous l'autorité du chef spirituel de l'Orthodoxie, le patriarche.

Quoi qu'il en soit, en 1872, le Grand Synode, sous l'égide du patriarche œcuménique entouré des patriarches d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem et de l'archevêque de Chypre, condamne le racisme au sein de l'Église et déclare l'Exarchat bulgare schismatique. Avec la notion de racisme, la Grande Église prohibe les distinctions basées sur l'origine raciale ou linguistique, propres à soulever les haines et les divisions nationales, et donc totalement étrangères à l'esprit universel et fraternel de l'orthodoxie, fondé sur l'Évangile, les Saintes Écritures et les grands textes fondateurs de l'Église.

Le schisme durera jusqu'en 1945. Entre-temps, les passions s'enflamment. Chaque effort de réconciliation est vite qualifié de panslaviste. À Constantinople même, les patriarches œcuméniques se succèdent au gré de politiques hâtivement considérées tantôt comme pro-Russes, donc pro-slaves, tantôt comme progrecques si elles vont dans le sens de la diplomatie grecque, elle aussi très changeante, en ces temps de transition et d'instabilité politique. C'est une époque des extrêmes, fermée à toute nuance, une sorte de première mouture, en cette fin du XIX^e et ce début du XX^e siècle, de la pensée « politiquement correcte ». Seuls les termes changent. Aujourd'hui, les « juges » sont partout, imposant la pensée unique. On traite de « raciste », voire de « terroriste », un démocrate convaincu osant dire des choses différentes de ce que racontent les médias de masse ou de ce que répète l'opinion publique. La « mémoire »⁶³⁴ ? Des « groupes de pression » contemporains, parfois des gouvernants, exigent qu'on lui applique des grilles d'analyse contemporaines.

Exemple édifiant : la reine de Grèce, Olga⁶³⁵, d'origine Russe, est accueillie avec enthousiasme au nom de l'orthodoxie en 1867, mais, autres temps autres mœurs, lorsqu'elle propose en 1901 de traduire l'Évangile en grec moderne, elle sera vouée aux gémonies, et à la vindicte des passions de la rue et d'une presse diffamatoire, la déclarant « ennemie » du pays, puisque « Slave ». Même attitude à l'égard de Jacques Polyas⁶³⁶, homme de lettres et homme politique éminent, représentant du

634. Voir, par exemple, l'entretien très instructif de l'historien Pierre Nora, dans Pierre Nora et le métier d'historien : La France malade de sa mémoire, *Le Monde de l'éducation*, le 18 février 2006.

635. P. MATALAS, *Nation et orthodoxie* [*Ἔθνος και ὀρθοδοξία*], op. cit., p. 235.

636. Au sujet de Jacques Polyas, voir la thèse de P. DE BROCHE DES COMBES, *Jacques Polyas, journaliste et homme politique*, thèse de doctorat inédite, Paris, Université de Paris III – Sorbonne,

Parti Libéral de Corfou, qui sera lui aussi accusé injustement de panslavisme et de russophilie, donc de trahison, par ses adversaires politiques. Et la liste est longue ...

Il est certain que le schisme de 1872 a donné de la vigueur, par le biais de l'Exarchat, à l'expansion bulgare dans les régions aux populations mixtes de Thrace et de Macédoine. Par ailleurs, l'annexion, à la suite d'un putsch bulgare, de la Thrace du Nord en 1885, aussi appelée Roumélie Orientale, et le désastre militaire grec face aux Turcs en 1897, renforcent les positions bulgares en Macédoine. Deux peuples partageant une même religion se livrent donc en Macédoine une bataille féroce pour le contrôle des églises et des écoles locales. « Schismatiques » désigne dorénavant les Bulgares, et « patriarcaux »⁶³⁷ les Grecs.

Costas Varnalis, homme de gauche anti-clérical mais esprit nuancé, donne ici le témoignage lucide d'un contemporain sur les événements survenus en Thrace du Nord ; il nous éclaire en outre, de manière plus générale, sur la position du patriarche œcuménique le plus célèbre de cette tragique époque, Joachim III, et sur le malaise interne de l'Église orthodoxe de Marseille :

« La Thrace du Nord ou "Roumélie Orientale" [...] a été envahie et annexée par la Bulgarie et son armée. Si ni la Turquie ni la Grèce n'ont reconnu cette annexion, la province n'en est pas moins devenue bulgare [en 1906] et l'est toujours [...]. Par train, en char à bœufs et le plus souvent à dos de chameaux, Pirgos [de nos jours Burgas, en Bulgarie méridionale] recevait des denrées de l'arrière-pays, surtout les céréales, pour les charger ensuite dans les bateaux. Tout ce commerce était entre les mains des Grecs et des Juifs. [...] Les Bulgares n'apprécièrent pas, au point qu'en 1906, ils se mirent à persécuter les Grecs, prétextant vouloir venger les "crimes" des Grecs partisans de Macédoine [...]. S'appuyant sur leur fonction officielle, deux personnalités s'imposaient à Pirgos : le consul et le métropolite. L'un représentait la mère patrie [la Grèce], l'autre, premier responsable de l'orthodoxie, était le cerveau et l'âme des "frères soumis". [...] Les consuls allaient et venaient mais le métropolite restait : Pendant dix-huit ans, de 1888 à 1906, il fut à la tête de la communauté ecclésiastique, d'où son énorme prestige. [...] Un vrai Phanariote [...], appliquant la règle "diviser pour régner", et voulant tout contrôler. Mais avec le temps, les

1988 ; E. PARIS, Introduction et adaptation d'un extrait de la thèse de Pierre de Broche des Combes sur Jacques Polyas, journaliste et homme politique : extrait tiré de l'article Le panslavisme et J. Polyas, *Revue des Études Néo-helléniques* (date indiquée : 1997/VI 2), 2002.

637. A. ALEXANDRIS, Notice introductive [Εισαγωγικό σημείωμα], *Archives du martyr de Chrysostome de Smyrne [Αρχαίον του εθνομάρτυρος Σμύρνης Χρυσοστόμου]*, I, Athènes 2000, p. xxvi, en grec.

Grecs se sont divisés en deux camps féroce­ment opposés, les “pro” et les “anti” – cette ... querelle nationale a duré jusqu'à ce que les Bulgares chassent les prêtres grecs [...]. Les disputes dans les cafés, les libelles publiés dans les journaux de Philippopolis [...] pour ou contre le métropolitain, les rapports envoyés aux Patriarcats constituaient le quotidien et l'occupation majeure des Grecs. Mais le métropolitain, inébranlable, a conservé intact son prestige moral. Dans les Patriarcats il était tout-puissant et éthiquement inattaquable. [...] Il tirait son pouvoir de sa diplomatie phanariote. [...] Pour souligner le couronnement du tsar Nicolas II, le Patriarcat a envoyé le métropolitain d'Anchialos à la tête d'une délégation d'autres éminences venues présenter leurs vœux au puissant monarque de la part de “l'Église aînée”. Pour l'occasion, le Tsar l'a décoré de la Grande-Croix de Sainte-Anne et lui a offert une tenue et une mitre faite d'or et de pierres précieuses si magnifiques que, quand il les portait, il avait l'air d'un roi »⁶³⁸.

638. C. VARNALIS, *Mémoires philologiques* [Φιλολογικά ἀπομνημονεύματα], Athènes 1981, p. 25-31. « [Τὴν] Βόρεια Θράκη ἢ σωστότερα [τὴν] “Ἀνατολικὴ Ρωμυλία” [...] τὴν εἶχε καταλάβει μὲ τὸ στρατό της ἡ Βουλγαρία καὶ τὴν εἶχε προσαρτήσῃ. Ἄν ἡ Τουρκία καὶ ἡ Ἑλλάδα δὲν ἀναγνωρίζανε τὴν προσάρτησῃ, ὥστόσο ἡ ἐπαρχία ἐγίνε [τὸ 1906] καὶ εἶναι ἔως τώρα χώρα βουλγαρικὴ. [...] Μὲ τὸ τραῖνο, μὲ τὰ βοϊδάμαξα καὶ παλαιότερα μὲ καραβάνια ἀπὸ γκαμηλὲς ἐρχόντανε στὸν Πύργο τὰ προϊόντα τοῦ ἐσωτερικοῦ (κυρίως σιτηρὰ) γιὰ νὰ φορτωθοῦνε στὰ βαπόρια. Ὅλο αὐτὸ τὸ ἐμπόριο ἦτανε στὰ χέρια τῶν Ἑλλήνων καὶ τῶν Ἑβραίων. [...] Τὸ γεγονός αὐτὸ ἔκανε τοὺς Βουλγάρους νὰ δυσφοροῦνε, ὅσο πού στὰ 1906 ὀργανώσανε τοὺς ἀνθελληνικοὺς διωγμοὺς μὲ τὴν πρόφαση πὼς θέλανε τάχα νὰ ἐκδικηθοῦνε τὰ “ἐγκλήματα” τῶν Ἑλλήνων ἀνταρτῶν στὴ Μακεδονία [...]. Δυὸ προσωπικότητες κυριαρχοῦσαν μὲ τὴ λάμψη τοῦ ἀξιώματος τους στὸν ἑλληνικὸ πληθυσμὸ τοῦ Πύργου. Ὁ πρόξενος κι ὁ δεσπότης. Ὁ ἕνας ἀντιπρόσωπος τῆς μεγάλης πατρίδας, ὁ ἄλλος ἀρχηγὸς τῆς ὀρθοδοξίας ἦταν ὁ νοὺς καὶ ἡ ψυχὴ τῶν “ἀλτρώτων ἀδελφῶν”. [...] Οἱ πρόξενοι ἐρχόντανε καὶ φεύγανε. Μὰ ὁ δεσπότης ἔμενε. Δεκαοχτὼ ὀλάκερα χρόνια ἀπὸ τὸ 1888-1906 ἦταν ἐπικεφαλῆς τῆς ἐκκλησιαστικῆς κοινότητος. Ἐτσι καταλαβαίνει κανεὶς πόσο τὸ κύρος του ἦτανε μεγάλο. [...] Σωστὸς Φαναριώτης [...] ἐφαρμόζοντας τὸ ἀξίωμα τοῦ “διαίρει καὶ βασιλεύει” κατόρθωνε νὰ διευθύνει καὶ νὰ διοικεῖ αὐτὸς τὰ πάντα. Ἐτσι μὲ τὸν καιρὸ τὸ ἑλληνικὸ στοιχεῖο εἶχε χωριστεῖ σὲ δυὸ λυσασμένα ἀντίμαχα κόμματα, τοὺς “δεσποτικούς” καὶ τοὺς “ἀντιδεσποτικούς”. Αὐτὸς ὁ ... ἔθνικὸς διχασμὸς βάσταξε ἴσαμε τὴ στιγμὴ πού οἱ Βούλγαροι διώξανε τοὺς Ἑλληνες δεσποτάδες. [...] Οἱ καυγάδες στὰ καφενεῖα, οἱ λιβελλοὶ πού δημοσιευόντανε στίς ἐφημερίδες τῆς Φιλιππούπολης [...] ὑπὲρ ἢ κατὰ τοῦ δεσπότη, οἱ ἀναφορὲς στὰ Πατριαρχεῖα κτλ. κτλ. ἦτανε ἡ κυριότερη ἀσχολία τῶν Ρωμίων. Ὅμως ὁ δεσπότης ἔμενε ἀτράνταχος στὴ θέση του καὶ τὸ ἠθικὸ του κύρος ἀμείωτο. Γιατὶ στὰ Πατριαρχεῖα ἦτανε παντοδύναμος καὶ ἀπὸ τὴν ἠθικὴ του πλευρὰ ἦταν ἀπρόσβλητος. [...] Ἦταν ἀπὸ τοὺς πρὸ [...] δυνατοὺς δεσποτάδες τοῦ πατριαρχικοῦ κλίματος [μὲ τὴ] φαναριώτικη διπλωματία του. [...] Κι ὅταν γινότανε ἡ στέψη τοῦ τσάρου Νικολάου Β' τὸ Πατριαρχεῖο ἔστειλε τὸν Ἀρχιάλου ἐπικεφαλῆς ἄλλων δεσποτάδων νὰ φέρει τίς εὐχὲς τῆς “πρωτόθρονης ἐκκλησίας” στὸν κραταῖο μονάρχη! Κι ὁ τσάρος τότε τὸν παρασημοφόρησε μὲ τὸ μεγαλόσταυρο τῆς Ἁγίας Ἄννης καὶ

La scission de la communauté grecque de Thrace décrite par Varnalis est beaucoup plus qu'une anecdote locale impliquant une personnalité. Sous-jacente, percevait l'opposition bien réelle entre, d'une part, le cycle de la Grande Église, fidèle à l'œcuménisme et au rôle d'ethnarque du patriarche, chef spirituel de tous les chrétiens orthodoxes, et d'autre part les nombreux ecclésiastiques de tous rangs engagés dans des activités nationalistes visant à combattre la pénétration et l'expansion bulgares dans les régions contestées.

L'homme à l'origine de cette division, qui devait toucher toutes les communautés helléniques de l'Est et de l'Ouest, c'est le patriarche Joachim III⁶³⁹ (1834-1912). Élu patriarche pour une première fois en 1878 (jusqu'en 1884) à l'âge de quarante-quatre ans, ce qui était très jeune dans la tradition de la Grande Église, et une deuxième fois de 1901 à 1912, il voulut restaurer le rôle traditionnellement prépondérant de l'Église dans l'éducation des chrétiens, tout en renforçant son rôle d'intermédiaire dans la dispute opposant Grecs et Bulgares, ces derniers étant déclarés schismatiques. À ses yeux, les Grecs devaient revenir à une forme de coexistence pacifique avec les autres peuples des Balkans, « co-héritiers, avec les Grecs de l'Est »⁶⁴⁰, du même patrimoine. Comme l'écrivit dans le même esprit Emmanuel Gédéon, rédacteur en chef du journal officiel du Patriarcat,

τοῦ χάρισε μιὰ στολή καὶ μιὰ μίτρα ὄλο μάλαμα καὶ πολῦτιμα πετράδια, τόσο μεγάλοπρεπη, ποῦ ὄταν τὰ φοροῦσε φάνταζε σὰ βασιλιάς».

639. Sur Joachim III, voir entre autres, Lettre d'Orient, *Le Sémaphore de Marseille*, le 24 juillet 1884; A. ALEXANDRIS, Notice introductive [Εἰσαγωγικὸ σημεῖωμα], *Archives du martyr de Chrysostome de Smyrne* [Ἀρχεῖον τοῦ ἔθνομάρτυρος Σμύρνης Χρυσοστόμου], I et II, op. cit., en grec; Rev. A. NANAKIS, Introduction [Εἰσαγωγή], dans C. P. SPANOUDIS, *Joachim III* [Ἰωακείμ ὁ Γ'], Constantinople 1902 (Salonique 2000); C. ΤΣΟΥΚΑΛΑΣ, Les efforts de redressement de Charilaos Tricoupis [Ἡ ἀνορθωτικὴ προσπάθεια τοῦ Χαρίλαου Τρικούπη 1882-1895], dans *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους] (col.), ΙΔ', Athènes 1977, 2000, p. 19-20; C. P. SPANOUDIS, *Joachim III* [Ἰωακείμ ὁ Γ'], op. cit.; E. ΚΟΦΟΣ, Attempts at mending ..., art. cit.; ID., Patriarch Joachim III (1878-1884) and the Irredentist Policy of the Greek state, *Journal of modern Greek studies*, 4, 2, octobre 1986; V. ΣΤΑΥΡΙΔΟΥ, *Les patriarches œcuméniques de 1860 à nos jours* [Οἱ Οἰκουμενικοὶ Πατριάρχαι, 1860 ἕως σήμερον], Salonique 1977, en grec; TH. VÉRÉMIS, De l'État nation à la nation sans État [Ἀπὸ τὸ ἔθνικὸ κράτος στὸ ἔθνος δίχως κράτος], dans TH. VÉRÉMIS (dir.), *Identité nationale et nationalisme ... [Ἐθνικὴ ταυτότητα καὶ ἐθνικισμός ...]*, op. cit., p. 38-42; P. M. ΚΙΤΡΟΜΙΛΙΔΗΣ, Communautés imaginaires ... [Νοερὲς κοινότητες ...], art. cit., p. 114-115; ID., De la fédération orthodoxe aux communautés nationales ... [Ἀπὸ τὴν ὀρθόδοξη κοινοπολιτεία στὶς ἐθνικὲς κοινότητες ...], dans *Mille ans de liens ... [Χίλια χρόνια ...]*, op. cit., p. 162-165; S. ANESTIDIS, Joachim III [Ἰωακείμ ὁ Γ'], *Δελτίο Κέντρου Μικρασιατικῶν Σπουδῶν*, 6, 1986-1987.

640. Dans E. ΚΟΦΟΣ, Attempts at mending ..., op. cit., p. 364.

Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια (*La Vérité Ecclésiastique*), fondé en 1880 par Joachim: « Il y a un Dieu, une foi, un baptême, et personne n'est désigné comme Juif ou Grec, esclave ou libre, Slave ou Hellène »⁶⁴¹. Guidé par sa mission, le patriarche Joachim III a rétabli les relations traditionnellement amicales avec la Russie, et reconnu en 1879 l'indépendance de l'Église serbe.

Afin de consolider les intérêts propres du Patriarcat, pour lui directement liés à ceux de l'hellénisme, et indépendamment des divers mouvements nationaux, Joachim III a obtenu l'aide financière et morale de nombreuses familles néo-phanariotes et de grands bourgeois des communautés grecques de la diaspora. Ainsi la famille Zarifis⁶⁴², qui a contribué à le faire élire comme patriarche ; les deux familles Zarifis⁶⁴³ et Zafiroopoulos⁶⁴⁴, qui soutenaient son idée de transformation de la *Grande École de la Nation* (*Μεγάλη τοῦ Γένους Σχολή*) en Université pour briser le monopole éducatif de l'Université d'Athènes, et les familles Vaglianos, Mavrocordatos, Schilizzis Stéphanovitz, Négréponte, et d'autres de Grèce, de Bulgarie, de Russie, de Roumanie, d'Égypte, de Marseille.

En face, s'est formé dans les années 1880 un autre groupe, les ecclésiastiques « anti-Joachim », partisans du maintien de l'ordonnance schismatique et du combat tous azimuts contre le panslavisme et la bulgarisation de la Macédoine. Sur les positions respectives et les activités de chacun des deux camps, la recherche est mince, ce qui amène souvent l'historiographie à se contredire quand elle aborde cette période tragique pour la Grande Église. Nous avons tout de même des exemples notoires de religieux qui se déclarent nationalistes et préfèrent suivre les ordres d'Athènes plutôt que ceux du Patriarcat de Constantinople. Chrysostome, métropolitain de Drama (en Macédoine), puis de Smyrne⁶⁴⁵, fut l'un des farouches

641. Cité dans Rev. A. NANAKIS, Introduction [Εισαγωγή], dans C. P. SPANOUDIS, *Joachim III* [Ἰωακείμ ὁ Γ΄], op. cit., p. xv.

642. C. P. SPANOUDIS, *Joachim III* [Ἰωακείμ ὁ Γ΄], op. cit., p. 11-12.

643. Ibid., p. 24-31.

644. Dispositions testamentaires de M. Étienne Zafiropulo, décédé à Marseille le 8 décembre 1894, op. cit.

645. La correspondance entre Chrysostome et le patriarche montre des relations strictement professionnelles et quelques rares désaccords entre les deux hommes. Mais elle demeure un témoignage unique sur cette période cruelle et violente de la lutte armée en Macédoine, où les hommes d'Église déploient tous leurs efforts pour équilibrer, au quotidien et dans chaque commune, les forces en présence d'un conflit à la fois matériel et spirituel. Voir *Archives du martyr de Chrysostome de Smyrne* [Ἀρχεῖον τοῦ ἐθνομάρτυρος Σμύρνης Χρυσοστόμου], I et II, op. cit.

adversaires du patriarche. Ancien élève de l'École Théologique de Halki, Chrysostome forgera plus tard ses convictions nationalistes, pendant son mandat à Drama, et lors de la lutte armée en Macédoine entre les Grecs et les Bulgares (1902-1910).

Division ecclésiastique *et* division communautaire, puisque la communauté grecque de Constantinople, dans un premier temps, suivie de toutes les autres, se divise en "pro" et "anti" patriarche. Les adversaires de Joachim III le traitent de panslaviste, de pro-russe, de traître. *Le Sémaphore* relaie les soupçons à l'endroit du patriarche, en écrivant dans sa rubrique régulière « Lettre d'Orient » : « Le bruit court que l'ambassade de Russie [...] exerce son influence sur les électeurs afin d'assurer la réélection du patriarche démissionnaire Joachim III »⁶⁴⁶. Dans le même temps, le patriarche, qui mène une véritable diplomatie de Phanariote – mélange de vision, de réalisme, de « profil bas » – reste ferme sur la sauvegarde de l'œcuménisme au sein de la Grande Église, contre ceux qui veulent déclarer schismatiques non seulement les Bulgares mais aussi l'Église russe. Bien entendu, les deux camps souhaitent la libération des Grecs de l'Empire ottoman, mais leurs méthodes divergent considérablement.

À sa mort, survenue en 1912, l'émotion de toute l'orthodoxie est intense : la Russie prend le deuil, et aussi Constantinople, mais également la Serbie et la Grèce. À Paris, le *Temps* souligne sa finesse diplomatique pendant que le *Galate* loue ses efforts visant à maintenir une Église unie⁶⁴⁷. Autre reconnaissance de sa fidélité à la mission universelle et fraternelle de l'Église orthodoxe, les nombreuses médailles et décorations décernées par la Grèce, la Bulgarie, l'Égypte, la Russie, la Roumanie et l'Empire ottoman. Figure très controversée de son vivant, il n'en passa pas moins à la postérité avec le titre de Joachim III le Magnifique (ὁ Μεγαλοπρεπής), témoignage posthume rendu à un esprit éminent et lucide ayant vécu à une époque de luttes acharnées.

On l'a dit : comme dans le reste du monde hellénique du dernier quart du XIX^e siècle, la communauté orthodoxe de Marseille s'est elle aussi fait l'écho des désaccords de l'Église, avec sa tendance œcuménique, celle de l'archimandrite Grégoire Zigavinos, et sa tendance nationaliste, avec l'archiprêtre Élias Cantas.

D'origine chiote, l'archimandrite Zigavinos⁶⁴⁸ est né à Kymi, dans l'île d'Eubée, en 1835. Brillant élève de l'École Théologique de Halki, il est envoyé par

646. Lettre d'Orient, *Le Sémaphore de Marseille*, le 24 juillet 1884.

647. S. ANESTIDIS, Joachim III [Ἰωακείμ ὁ Γ'], op. cit., p. 402-403.

648. Grégoire Zigavinos [Γρηγόριος Ζιγαβηνός], *Hydria, Grande Encyclopédie Générale* [Ἰδρία,

son école en Russie, où il étudie pendant quatre années à l'Académie de Kiev. Il devient ensuite professeur à Halki où, pendant douze ans, il enseigne la pastorale, le Droit Canon, le slavon, le latin et le français. En 1872, comme la plupart des religieux du milieu patriarcal, il signe la proclamation du Grand Synode déclarant l'exarchat bulgare schismatique. Peu après, de 1876 à 1877, il est nommé directeur de l'École de Halki. En 1884, le Patriarcat de Constantinople le nomme chef de la paroisse grecque de Marseille, où il vivra jusqu'en 1909.

En sa personne, la communauté grecque de Marseille voit une grande figure théologique et un homme d'une culture immense. Son œuvre ecclésiastique et didactique lui confère une solide réputation d'écrivain. Tous ses textes et ouvrages sont imprégnés de l'esprit théologique, à la fois apologétique et exégétique (à Halki, on parle de lui comme de « l'exégète de Byzance »)⁶⁴⁹.

Comme pour confirmer son titre, Zigavinos publie à Marseille, entre 1889 et 1895, un périodique ecclésiastique appelé *L'Exégète des Écritures Saintes*⁶⁵⁰ (Ὁ Ἐξηγητὴς τῶν Ἁγίων Γραφῶν). Il assume le rôle de fondateur, directeur et rédacteur en chef des articles publiés dans le journal. Bi-mensuel, *L'Exégète* compte seize pages sur deux colonnes sous le format 35×21 centimètres. Il coûte huit francs à l'abonné. Le prix du numéro passe à dix francs en 1893, Zigavinos ayant ajouté une annexe de quelques pages titrées « histoire ecclésiastique » [ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία].

L'objectif premier du nouveau journal religieux est « le renouveau moral et spirituel »⁶⁵¹ de l'hellénisme et de la communauté grecque de Marseille. Dans le « programme »⁶⁵² du numéro du 15 juillet 1889, l'archimandrite informe son public que de nombreuses raisons l'obligent à agir, et vite, pour le bien de l'Église orthodoxe et des fidèles. Parmi ces raisons, l'absence quasi complète de périodiques

Μεγάλη γενική ἐγκυκλοπαίδεια, 25, Athènes 1983 ; Grégoire Zigavinos [Γρηγόριος Ζιγαβηνός], *Encyclopédie religieuse et morale* [Θρησκευτικὴ καὶ ἠθικὴ ἐγκυκλοπαίδεια], 5, Athènes 1964.

649. Grégoire Zigavinos [Γρηγόριος Ζιγαβηνός], art. cit.

650. *L'Exégète des Écritures Saintes* [Ὁ Ἐξηγητὴς τῶν Ἁγίων Γραφῶν], Quinzaine 1889-1894, en grec. Voir aussi E. PARIS, « L'Exégète des Écritures Saintes » [« Ὁ Ἐξηγητὴς τῶν Ἁγίων Γραφῶν »], *Encyclopédie de la presse grecque, 1784-1974* [Ἐγκυκλοπαίδεια τοῦ ἑλληνικοῦ τύπου, 1784-1974], I, Athènes 2008.

651. Annonce [Ἀγγελία], *L'Exégète des Écritures Saintes* [Ὁ Ἐξηγητὴς τῶν Ἁγίων Γραφῶν], le 15 mai 1894.

652. Programme [Πρόγραμμα], *L'Exégète des Écritures Saintes* [Ὁ Ἐξηγητὴς τῶν Ἁγίων Γραφῶν], le 15 juillet 1889.

religieux expliquant les Saintes Écritures, un vide que le nouveau journal entend bien combler ; la baisse du sentiment religieux chez ses contemporains ; aussi, les fausses impressions des non-orthodoxes (comme les catholiques et les protestants), qui décrivent l'Église orthodoxe comme une institution immobiliste, ou pire, agonisante, dont les fidèles ignorent tout de l'étude des Évangiles. Le journal vise donc à corriger ces préjugés, et contribuer à une meilleure connaissance des grands principes chrétiens et moraux. Il mènera aussi une bataille pour l'épanouissement du sentiment religieux, décrit comme moribond par plusieurs ecclésiastiques de l'époque.

Les pages traitent largement de sujets théologiques, comme l'explication et l'élucidation de l'Ancien et du Nouveau Testament, les vérités chrétiennes, « l'Orthodoxie et son influence bénéfique sur les nations orthodoxes », les responsabilités des chrétiens, l'histoire des apôtres, des prophètes et des saints de l'Église, l'œuvre des empereurs byzantins favorables ou non au christianisme, la Réforme etc. Cependant, les thèmes contemporains sont aussi à l'ordre du jour, comme les rapports de l'Église anglicane avec l'orthodoxie, l'Église orthodoxe du Japon, l'Église chrétienne d'Abyssinie, l'Église orthodoxe de Grèce et de Russie etc.

Le christianisme en Russie depuis les origines est l'un des thèmes préférés de *L'Exégète*, où l'on reconnaît la fidélité de Zigavinos à l'esprit de réconciliation et d'entente qui devrait régner entre toutes les nations orthodoxes. Certes, le journal paraît pendant les années où Joachim n'a pas été reconduit à son poste de patriarche. Mais, partisan convaincu du groupe des « pro-Joachim », l'archimandrite vise, depuis Marseille, à ce que son périodique contribue au rapprochement et même au raffermissement des liens culturels et spirituels avec tous les peuples slaves orthodoxes, et surtout avec l'Église russe.

Le qualificatif de « Grec byzantin »⁶⁵³, utilisé pour Joachim III, pourrait également s'appliquer à Zigavinos. Nul n'a mieux résumé l'esprit œcuménique de la formule, où le souci de l'unité n'entame en rien le respect de la différence. « Entre les peuples et les Églises orthodoxes et leurs coreligionnaires, il y a, et il doit y avoir des différences locales, qui font ressortir la richesse des forces et des dons de chacun ; c'est ce qui fait que l'harmonie de l'ensemble demeure intacte, l'esprit et la lettre du Christianisme orthodoxe étant partout rigoureusement préservés. À Alexandrie, à Jérusalem, à Antioche, à Athènes, à Constantinople,

653. I. DRAGOUMIS, *Ὁ ἑλληνισμός μου καὶ οἱ Ἕλληνες*, cité dans C. P. SPANOUDIS, *Joachim III [Ἰωακείμ ὁ Γ']*, op. cit., p. xvi.

à Kiev, à Moscou, à Saint-Pétersbourg, [...] partout perdurent la foi et le culte orthodoxe rendu à un Dieu unique »⁶⁵⁴.

Grand connaisseur de la langue et de la culture russe, l'archimandrite de Marseille publie entre autres des articles sur la première princesse orthodoxe russe, Olga, et son œuvre de diffusion du christianisme dans son pays au X^e siècle. Il écrit aussi sur les débuts et le triomphe final du christianisme en Russie, sur les relations entre certains princes, successeurs d'Olga, et la cour impériale de Byzance ; sur l'évangélisation de la Bulgarie « barbare » et d'autres peuples slaves des Balkans par les byzantins Cyrille et Méthode, aussi appelés « apôtres de tous les peuples slaves »⁶⁵⁵.

Parallèlement à l'œuvre éducative entreprise par *L'Exégète* pour faire connaître ou rappeler l'héritage culturel et ecclésiastique commun à l'ensemble des pays orthodoxes, presque chaque numéro du journal aborde l'actualité ecclésiastique russe. L'archimandrite Zigavinos explique ici son souci de faire de son journal une source pédagogique pouvant combler le manque total d'information sur les Églises orthodoxes d'Orient, et aussi éviter le déchaînement des sentiment nationaux et nationalistes :

« [...] nous considérons comme très intéressant et digne d'étude le fait de publier fréquemment les nouvelles les plus marquantes relatives à la très sainte et Orthodoxe Église de Russie, dont la vie contemporaine, religieuse et morale, est quasi complètement ignorée en Orient, et nous tirons ces informations, comme d'ailleurs d'autres sujets portant sur l'Église et la morale, des revues les plus officielles. C'est pourquoi nous ne pouvons négliger de porter attention à la vie des Églises orthodoxes de l'Est, toujours en prenant en considération le bien de notre nation et de toute l'Église orientale du Christ »⁶⁵⁶.

654. Concernant l'Orthodoxie [Περὶ τῆς Ὀρθοδοξίας], *L'Exégète des Écritures Saintes* [Ὁ Ἐξηγητὴς τῶν Ἁγίων Γραφῶν], le 28 février 1894. « Μεταξὺ τῶν ὀρθοδόξων καὶ ὁμοδόξων λαῶν καὶ Ἐκκλησιῶν ὑπάρχουσι, καὶ πρέπει νὰ ὑπάρχωσι, τοπικαὶ τινες διαφοραὶ, δι' ὧν ἐμφανίζεται ὁ πλοῦτος τῶν ἰδιαιτέρων ἐθνικῶν δυνάμεων καὶ χαρισμάτων, ἀλλὰ διὰ τούτων οὐδεποῶς διαταράσσεται ἡ ἀρμονία τοῦ ὅλου, διότι διαφυλάσσεται αὐστηρῶς πανταχοῦ τὸ πνεῦμα καὶ τὸ γράμμα τοῦ ὀρθοδόξου Χριστιανισμοῦ. Ἐν Ἀλεξανδρείᾳ, ἐν Ἱεροσολύμοις, ἐν Ἀντιοχείᾳ, ἐν Ἀθήναις, ἐν Κωνσταντινουπόλει, ἐν Κιέβῳ, ἐν Μόσχᾳ, ἐν Πετρούπολει, [...] πανταχοῦ διατηρεῖται ἡ μία καὶ ὀρθόδοξος πίστις καὶ λατρεία πρὸς τὸν Θεὸν ὁμοίομορφος », notre traduction.

655. Ibid., Les successeurs des Apôtres et le serment sacré [Οἱ διάδοχοι τῶν Ἀποστόλων καὶ τὸ θεῖον κήρυγμα], le 15 novembre 1890.

656. Ibid., Information : la publication de « *L'Exégète des Écritures Saintes* » et de « *L'Histoire Ecclésiastique* » [Γνωστοποίησις: περὶ τῆς ἐκδόσεως τῶν « Ἐξηγητοῦ τῶν Ἁγίων Γραφῶν »

En conséquence, traduisant régulièrement les textes du périodique officiel du Saint-Synode russe, *Nouvelles Ecclésiastiques*, Zigavinos consacre deux numéros à l'œuvre et aux activités épiscopales du Métropolite de Saint-Petersbourg, Isidore, qui venait tout juste de mourir. Il insiste sur les hautes distinctions décernées au métropolite par le tsar lui-même pour services rendus à l'Église et à la nation russe. Il publie intégralement le décret impérial de la nomination de son héritier, ainsi que la biographie du nouveau métropolite, Palladios. Il fera de même pour les deux métropolités de Moscou, l'un qui venait de décéder, Leontios, en 1893, et son successeur, Serge, désigné par le tsar Alexandre à ce poste clé.

Dans le même esprit de rassemblement de toutes les Églises orthodoxes, l'archimandrite publie le discours officiel du métropolite d'Athènes, Germanos, adressé à tout le peuple grec du pays et surtout à ses gouvernants. Pour Germanos, la nation grecque a négligé l'Église. Et cette noble institution, si fière de son histoire et de la culture du pays, se découvre dans une position d'humiliation et de dénuement. L'État en effet s'est approprié une grande part des biens ecclésiastiques, mais il ne les utilise guère pour les besoins de son clergé et de son Église. Avec comme résultat que l'Église est devenue « un outil servile et soumis » aux caprices des élus⁶⁵⁷.

Dans le numéro suivant de *L'Exégète*, le 30 novembre 1893, Zigavinos reprend, en les approuvant, l'argumentation et les doléances du métropolite athénien ; il souhaite cependant que les gouvernements de Grèce soient désormais plus à l'écoute du clergé, et privilégient des interventions dans le cadre de la loi. Tournant son regard vers les Patriarcats de l'Empire ottoman, et toujours sensible à l'esprit patriarcal d'une cohabitation pacifique entre les minorités chrétiennes et

καὶ τῆς « Ἐκκλησιαστικῆς Ἱστορίας », le 30 décembre 1892. « [...] ἐθεωρήσαμεν λίαν ἐνδιαφέρον καὶ ἄξιον σπουδῆς νὰ δημοσιεύωμεν συχνάκις τὰ ἐπισημότερα γεγονότα, τὰ συμβαίνοντα ἐν τῇ ἀγιοπάτῃ καὶ ὀρθοδόξῳ Ἐκκλησίᾳ τῆς Ρωσσίας, τῆς ὁποίας τὸν σύγχρονον θρησκευτικὸν καὶ ἠθικὸν βίον ἀγνοοῦμεν σχεδὸν ἐν Ἀνατολῇ, ἀρνούμενοι ταῦτα ὡς καὶ διάφορα ἄλλα θρησκευτικὰ καὶ ἠθικὰ ἀντικείμενα ἐκ τῶν ἐπισημοτέρων περιοδικῶν. Ἐπὶ τούτοις δὲν θὰ παραλίπωμεν ἐφιστῶντες τὴν προσοχὴν ἡμῶν καὶ ἐπὶ τοῦ βίου τῶν ἐν Ἀνατολῇ ὀρθοδόξων Ἐκκλησιῶν τοῦ Θεοῦ, ἀφορῶντες πάντοτε εἰς τὸ καλὸν τοῦ ἡμετέρου γένους καὶ συμπάσης τῆς Ἀνατολικῆς Ἐκκλησίας τοῦ Χριστοῦ », notre traduction.

657. Ibid., L'Église orthodoxe grecque [Ἡ Ὁρθόδοξος ἐν Ἑλλάδι Ἐκκλησία], le 30 octobre 1893 et le 15 novembre 1893, loc. cit., le 15 novembre 1893.

les musulmans, il n'hésite pas à rappeler la relative bienveillance « paternelle » du sultan, « Sa Majesté, le glorieux et le très juste », à l'égard des Patriarcats⁶⁵⁸. Puis, brochant tout le tableau de l'orthodoxie, il rend à l'Église russe tous les honneurs. Parmi les séculaires institutions orthodoxes, Zigavinos tient à distinguer le dynamisme salutaire du Saint-Synode et du clergé russe, qu'il donne en exemple aux autres pays ou régions orthodoxes. S'il existe une telle vitalité de la vie religieuse en Russie, c'est aussi grâce au soutien du tsar lui-même, appelé « grand Protecteur et Défenseur, élu par Dieu, de la foi orthodoxe et de l'Église »⁶⁵⁹. En sous-entendant discrètement mais clairement qu'à l'époque byzantine, l'Église était la force, le prestige et l'honneur de l'Empire, il émet le vœu que la nation grecque retrouve ses sources d'inspiration, rétablisse le rôle et la notoriété de son Église dans la société, et imitant le dynamisme russe, puise dans son « glorieux » passé byzantin pour revitaliser son présent. C'est, d'après l'archimandrite de Marseille, le seul moyen pour que l'orthodoxie hellénique, et l'hellénisme dans son ensemble, retrouvent la place d'honneur qui leur revient. Si nous sentons passer là le souffle de la Grande Idée, c'est celle, faut-il le préciser, nourrie par le milieu spécifique des communautés phanariotes de l'Est et de l'Ouest : à la fois l'aspiration byzantine à la coexistence pacifique entre coreligionnaires et non-coreligionnaires, et l'Empire à venir, multinational et polyethnique, où l'hellénisme aura, comme par le passé, la place d'honneur.

Reconnaissant, le Saint-Synode russe distribue le journal⁶⁶⁰ à toutes les bibliothèques de Séminaires, et surtout dans les prestigieuses Académies ecclésiastiques de Russie ; quelques mois plus tard, et suite aux recommandations à la fois du consul général de Russie à Marseille et du Saint-Synode russe, le tsar fait à son rédacteur en chef, l'archimandrite Zigavinos, l'honneur de la croix d'Or de l'Église orthodoxe⁶⁶¹.

Le jour où le journal annonce la mort du tsar Alexandre III, *L'Exégète* publie à la Une sa notice nécrologique : quatre pages dans un encadré noir, comme signe de deuil de toute l'orthodoxie, où, sous une grande croix noire, l'on peut lire : « Le Tsar est mort ! » Le témoignage sur l'héritage du défunt ne laisse filtrer aucune

658. Ibid., L'Église orthodoxe russe [Ἡ Ὁρθόδοξος ἐν Ρωσσίᾳ Ἐκκλησίᾳ], le 30 novembre 1893.

659. Ibid.

660. Ibid., Le Saint-Synode russe en faveur de « L'Exégète » [Ἡ Ἀγιωτάτη διοικοῦσα Σύνοδος τῆς Ἐκκλησίας τῆς Ρωσσίας ὑπὲρ τοῦ « Ἐξηγητοῦ »], le 15 juin 1893.

661. Ibid., Remerciements [Ἐκφρασις εὐγνωμοσύνης], le 30 octobre 1893.

critique, façon pour Zigavinos de rappeler que suivant une tradition orthodoxe millénaire, la politique ne fait pas partie du royaume spirituel de l'Église. Le périodique rappelle qu'Alexandre III fut un défenseur de l'agriculture et du commerce, mais avant tout, un dévoué protecteur de l'Église russe et de toute l'Orthodoxie, incluant bien entendu, mais avec discrétion, le Patriarcat de Constantinople. Et pour dire sa reconnaissance au pays hôte de la communauté grecque marseillaise, *L'Exégète* rappelle les relations de cordiale amitié entre la France et la Russie, et entre le tsar et le président de la République française, Sadi Carnot, assassiné l'année même de la disparition d'Alexandre, en 1894⁶⁶².

Abordant la langue de *L'Exégète*, et eu égard aux normes s'appliquant à une écriture ecclésiastique, on pourrait la définir comme une sorte de « *koinè* cultivée »⁶⁶³. Une langue claire, simple et précise, qui contribue d'ailleurs à faire du journal un media très populaire. Soulignons cependant que la langue de l'archimandrite Zigavinos est tout autre dans son étude publiée dans l'organe officiel du Patriarcat œcuménique de Constantinople, la *Vérité de l'Église* (*Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*). En 1905, en effet, pour défendre la position du patriarche Joachim III, et le réconcilier avec huit dignitaires du Saint-Synode, il entreprend d'expliquer les origines sacrées de la Grande Église. Il utilise alors une sorte de « byzantin archaïque »⁶⁶⁴, que l'on rencontre dans les textes officiels du Patriarcat et de sa revue (*Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*)⁶⁶⁵.

Mais revenons à *L'Exégète* et à sa langue. Un lecteur anonyme du périodique, de toute évidence un homme de lettres, voit dans *L'Exégète*, publication

662. Ibid., Alexandre III le très pieux et empereur de toutes les Russies, que sa mémoire soit éternelle [Ἀλεξάνδρου τοῦ Γ' τοῦ εὐσεβεστάτου αὐτοκράτορος πασῶν τῶν Ρωσσιῶν, Αἰωνία ἡ μνήμη], le 30 octobre 1894.

663. Traduction libre des termes « ἀπλουστευμένη λογία ἢ καλλιεργημένη λαϊκή » employés pour la langue de certains milieux ecclésiastiques byzantins, par H. GLYKATZI-AHRWEILER, Byzance [Βυζάντιο], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας] (col.), op. cit., p. 131.

664. M. PARCHARIDOU, La langue du Patriarcat œcuménique [Ἡ γλώσσα τοῦ Οἰκουμενικοῦ Πατριαρχείου], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας] (col.), op. cit., p. 208.

665. Rev. G. ZIGAVINOS, Position et attitude de huit respectables Métropolitains du Saint-Synode envers le Patriarcat Œcuménique [Θέσις καὶ στάσις τῶν ὀκτῶ σεβαστῶν Συνοδικῶν Μητροπολιτῶν ἀπέναντι τοῦ Οἰκουμενικοῦ Πατριαρχείου], *La Vérité Ecclésiastique* [Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια], Constantinople 1905, en grec ; concernant les huit Métropolitains, incident qui a bouleversé le deuxième mandat de Joachim III, voir, entre autres V. STAVRIDOU, *Les patriarches œcuméniques ...* [Οἱ Οἰκουμενικοὶ Πατριάρχαι ...], op. cit., p. 224-225.

en langue hellénique, « unique en son genre », une remarquable revue ecclésiastique⁶⁶⁶. Éloge quelque peu étrange, considérant que l'organe officiel du Patriarcat, *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, existait depuis 1880. En fait, et depuis les débuts de la revue⁶⁶⁷, Zigavinos vise, suivant ses propres dires, à diffuser les Évangiles et les instructions de l'Église chrétienne orthodoxe dans une langue simple et précise, qui respecte à la fois les exigences de la science et les devoirs de piété. En d'autres termes, si *L'Exégète* n'est pas le seul journal ecclésiastique, il est sûrement, à l'époque, le premier à enseigner les Saintes Écritures et l'orthodoxie en général dans une langue que le peuple comprend, comblant ainsi un vide important dans le journalisme grec théologique et philosophique. Après trois ans de publication du journal, Zigavinos martèle : « [...] notre but principal est de développer chez les croyants, dans une langue claire et compréhensible, les vérités divines de notre foi chrétienne, les prescriptions des Évangiles, une authentique piété, et l'incitation à mener une vie vertueuse, obligatoire pour tout chrétien qui aspire à devenir parfait et juste devant Dieu »⁶⁶⁸.

C'est donc aussi bien sa langue que son optique éducative, œcuménique, destinée aux pratiquants, croyants et Églises du monde orthodoxe, qui fait de *L'Exégète* un médium populaire et très estimé. Si l'on consulte sa correspondance, venue de partout, et les nouvelles envoyées aux librairies du monde hellénique qui vendent et diffusent le journal dans leur ville ou région, le réseau mis en place est impressionnant. Ainsi, le journal a des lecteurs et des abonnés au Caire, à Smyrne, à Patras, à Thessalonique, à Jannina, à Constantinople, à Alexandrie, à Livourne, à Kerasounta (aujourd'hui Giresun, en Asie Mineure occidentale), à Samos, à Londres, à Batoum (en Géorgie), à Zante, à Odessa, à Syra, à Tinos, à Nicosie, à Damas, à Ismaïlia (en Égypte), à Taganrog, à Jérusalem, à Mytilène, à Rethimno,

666. Aux lecteurs [Τοῖς ἀναγνώσταις], *L'Exégète des Écritures Saintes* [Ὁ Ἐξηγητὴς τῶν Ἁγίων Γραφῶν], le 15 août 1890.

667. Voir par exemple Annexe à la 24^e feuille de « L'Exégète » : pour les abonnés et lecteurs de « L'Exégète des Écritures Saintes » [Παράρτημα τοῦ 24ου φύλλου τοῦ « Ἐξηγητοῦ » : πρὸς τοὺς Συνδρομητὰς καὶ Ἀναγνώστας τοῦ « Ἐξηγητοῦ τῶν Ἁγίων Γραφῶν »], le 30 juillet 1890.

668. Notification importante [Σπουδαία γνωστοποίησης], *L'Exégète des Écritures Saintes* [Ὁ Ἐξηγητὴς τῶν Ἁγίων Γραφῶν], le 15 janvier 1892. « [...] κύριον σκοπὸν ἔχομεν νὰ ἀναπτύσωμεν εἰς τοὺς πιστοὺς διὰ γλώσσης σαφοῦς καὶ καταληπτῆς τὰς θείας ἀληθείας τῆς χριστιανικῆς ἡμῶν πίστεως, τὰς εὐαγγελικὰς ἐντολὰς τῆς ἀληθοῦς εὐσεβείας, ὡσαύτως δὲ καὶ τὰς ποικίλας ἱστορικὰς διδασκαλίαις τοῦ ἐναρέτου βίου, τὰ ὅποια ἕκαστος χριστιανὸς χρεωστεῖ νὰ μελετᾷ διὰ νὰ ἀποβῆ τέλειος καὶ δίκαιος ἐνώπιον τοῦ Θεοῦ », notre traduction.

à Kavala, au Pirée, à Neapoli (Péloponnèse), à Athènes, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, bref partout où il y a une communauté hellénique.

Voici donc une ville, Marseille, ouverte sur un monde où cohabitent hellénisme et orthodoxie. Voici également un réseau grec local, qui par l'entremise du chef spirituel de la paroisse, se joint à un réseau intercommunautaire et international. La bonne nouvelle, même si ce n'est pas tout à fait une surprise, c'est que le réseau philhellène français de la ville dit vouloir épauler l'effort œcuménique de réconciliation : à partir de 1893, les familles Barlatier et Barthelet, celles-là mêmes qui impriment le grand journal philhellène de Marseille, *Le Sémaphore*, impriment *L'Exégète* !

Reconnaissants pour sa solidarité, tous les chefs de l'Église Orthodoxe envoient des lettres de vœux officiels à *L'Exégète* : le patriarche œcuménique de Constantinople, le patriarche de Jérusalem, du Saint-Synode de l'Église grecque et d'Antioche, et le métropolite de Thessalonique. Le Saint-Synode de Grèce publie également une lettre ouverte à tous les fidèles leur demandant fortement de s'abonner au périodique. Le Saint Synode écrit à l'archimandrite Zigavinos : « [...] *L'Exégète des Écritures Saintes* est réellement [...] un ouvrage ecclésiastique [...] très utile, qui, par la richesse de son contenu, par la précision et le charme de son écriture, est un outil indispensable pour les clercs, qui y verront un ouvrage dense et clair, pour chaque famille de fidèles désirant approfondir les vérités de notre foi chrétienne, et pour le renouveau du sentiment religieux en général »⁶⁶⁹. Dans un contexte de nationalismes belliqueux, Zigavinos a réussi à faire paraître *L'Exégète* comme une oasis de paix dans une orthodoxie déchirée.

Le journal est aussi proche de l'actualité hellénique. Il rapporte en 1893 la faillite de la Grèce, une « année de malheurs » pour l'hellénisme et l'Église qui dépend, pour ses écoles et son œuvre philanthropique, de ses grands bienfaiteurs de Grèce et de la diaspora ainsi que des communautés de l'Est, elles aussi affectées par le désastre financier du petit royaume. S'il est vrai que dans l'épreuve, l'on découvre ses vrais amis, la Grèce découvre, au lendemain de la catastrophe

669. Ibid., Le Saint-Synode de Grèce [Ἡ Ἱερά Σύνοδος τῆς Ἐκκλησίας τῆς Ἑλλάδος], le 15 avril 1892. « Ὁ Ἐξηγητὴς τῶν Ἁγίων Γραφῶν, ὄντως τυγχάνει [...] ἐκκλησιαστικὸν σύγγραμμα [...] ὠφελιμώτατον καὶ χρησιμώτατον διὰ τὴν ἐν αὐτῷ ποικιλίαν τῆς ὕλης, τὴν ἀκρίβειαν καὶ τὴν λεκτικὴν χάριν τῶν ἐκτεθειμένων ζητημάτων, οὐ μόνον τοῖς κληρικοῖς, τοῖς στερουμένοις τοιοῦτου περιεκτικοῦ καὶ σαφοῦς βιβλίου, ἀλλὰ καὶ πρὸς πᾶσαν εὐσεβῆ οἰκογένειαν πρὸς γνῶσιν τῶν θείων ἀληθειῶν τῆς χριστιανικῆς ἡμῶν πίστεως, καὶ ἀναζωπύρησιν τοῦ μεμαραμένου θρησκευτικοῦ αἰσθήματος », notre traduction.

économique –et l'archimandrite s'en fait l'observateur lucide– une nouvelle vague mishellène en Europe⁶⁷⁰.

Le journal donne aussi régulièrement les noms des grands bienfaiteurs de l'Église et du monde hellénique, comme Théodore Rodocanachis, mort en 1893, qui avait subventionné le Séminaire de Césarée et quatre autres établissements en Thrace, et Georges Zafirooulos, frère d'Étienne Zafirooulos, « le très pieu, et le grand bienfaiteur de l'Église et de l'hellénisme, dont les donations méritent le nom de royales »⁶⁷¹. Réseaux locaux et réseaux internationaux ont toujours fait jonction, quand l'enjeu était la Grèce. Et Marseille accompagne jusqu'à leur dernière demeure deux autres membres importants de la communauté grecque : Étienne Zarifis et Efthalia Pétrocochinos, belle-mère d'Étienne Carathéodoris, à l'époque ambassadeur de Turquie à Bruxelles. Dans ce même article, le rédacteur en chef n'oublie pas de mentionner certains bienfaiteurs réputés du monde hellénique international comme le fils de Schilizzis Stéphanovitz, et Georges Théologos, de Constantinople.

Quand, l'année suivante, en 1894, un séisme détruit l'École théologique de Halki⁶⁷², Zigavinos lance un appel désespéré à tous les Grecs de Marseille, de Grèce et des communautés de l'Est et de l'Ouest, pour financer sa reconstruction. L'événement lui fournit par ailleurs l'occasion de rappeler l'importance majeure de cette école pour la future hiérarchie orthodoxe : le patriarche œcuménique régnant, Néophyte VIII, et les membres du Saint-Synode y furent formés, ne l'oublions pas, comme Zigavinos lui-même.

Quelques mois plus tard, en novembre 1894, Étienne Zafirooulos meurt. Jour de deuil pour le périodique, qui comme pour la mort du tsar, rédige une notice nécrologique de six pages dans un encadré noir, surmontée d'une grande croix noire⁶⁷³. Rappelant les hauts faits de la vie de Zafirooulos, Zigavinos rappelle que l'Église l'a nommé « Grand Evergète », en reconnaissance des sommes considérables qu'il a données, peu avant sa mort, pour la restauration de l'École théologique de Halki, ainsi que pour l'embellissement et l'entretien du Patriarcat

670. Ibid., 1893, le 30 décembre 1893.

671. Ibid.

672. Ibid., L'École théologique de Halki de la Grande Église [Ἡ ἐν Χάλκη ἱερά θεολογική σχολή τῆς τοῦ Χριστοῦ Μεγάλης Ἐκκλησίας], le 15 juillet 1894.

673. Ibid., Étienne Zafirooulos : que sa mémoire soit éternelle [Στεφάνου τοῦ Ζαφειρόπουλου αἰώνια ἡ μνήμη], le 30 novembre 1894, en grec.

de Constantinople (rappelons que Zafirooulos a fait don de 30.000 francs à l'Église orthodoxe de Marseille, et de 100.000 francs pour réaliser son souhait, partagé par son beau-frère Georges Zarifis, de Constantinople, que la *Μεγάλη τοῦ Γένους Σχολή* devienne « L'Université grecque de Constantinople »)⁶⁷⁴. Entre 1888 et 1891, voulant peut-être punir le Patriarcat pour ses manœuvres politiques « schismatiques », qui contrevenaient à l'esprit de réconciliation des fidèles de Joachim III, il lui retire cependant les 100.000 francs, décision annulée dans son nouveau testament de février 1891. Avec sa mort, l'Église de Marseille et le Patriarcat perdent un allié précieux et un généreux donateur.

Pour *L'Exégète des Écritures Saintes* et son rédacteur en chef Zigavinos, le moment fort coïncide avec la publication de ses écrits apologétiques, entre 1894 et 1896, dirigés contre l'épître du pape Léon XIII sur l'union des deux Églises d'Orient et d'Occident. Ces 191 pages seront publiées en grec par les éditeurs philhellènes du *Sémaphore*, Barlatier et Barthelet, en 1896⁶⁷⁵, moment choisi par son propriétaire pour fermer les livres de *L'Exégète*. Étienne Vlastos publie lui aussi un pamphlet, en français, sur « L'Église Romaine et l'Église Orthodoxe ». Destiné à un vaste public qui ne lit pas le grec, le texte de Vlastos, dans son style clair et direct, voire polémique, paraît en 1894 (publié par les mêmes éditeurs imprimeurs de Marseille). Nous avons donc ici deux textes complémentaires, l'un venant de l'Église, l'autre d'un laïc, mais visant le même objectif : expliquer et diffuser les divergences majeures séparant les deux Églises. Qu'ils soient catholiques, protestants ou juifs, religieux ou laïcs, tous les philhellènes locaux et nationaux défendent une fois encore la position grecque justifiant le maintien d'une nette distinction entre les deux obédiences.

Déjà en 1893, *L'Exégète* informait son public sur le Congrès eucharistique qui s'était tenu à Jérusalem sous la présidence du cardinal Langénieux, archevêque de Reims⁶⁷⁶. Comme les autres congrès de quinze années précédentes, l'un des sujets d'étude était les relations et l'éventuel rapprochement des deux Églises, latine et

674. Dispositions testamentaires de M. Étienne Zafiropulo ..., op. cit.

675. Rev. G. ZIGAVINOS, Réponse à la bulle pontificale de Léon XIII, Pape de Rome, concernant l'unité des Églises orientale et occidentale [Ἀπάντησις εἰς τὴν Ἐγκύκλιον ἐπιστολὴν Λέοντος ΙΓ' Πάπα Ρώμης περὶ ἐνώσεως τῆς Ἀνατολικῆς Ἐκκλησίας μετὰ τῆς Δυτικῆς], *Collection de la Bibliothèque Gennadios*, Marseille 1894-1896, en grec.

676. Le Congrès eucharistique catholique de Jérusalem [« Τὸ ἐν Ἱεροσολύμοις συνέδριον τῶν Καθολικῶν περὶ τῆς Εὐχαριστίας »], *L'Exégète des Écritures Saintes* [Ὁ Ἐξηγητὴς τῶν Ἁγίων Γραφῶν], le 15 juillet 1893.

orthodoxe. Adoptant une position défensive mais ferme, Zigavinos voit dans les initiatives catholiques une autre forme de prosélytisme de l'Église romaine, cherchant à étendre son pouvoir de juridiction sur les orthodoxes de l'Est – Arabes, Roumains, Serbes, Slaves etc. – contre lequel l'Église orthodoxe doit sans cesse se prémunir et protéger ses ouailles. Pour en expliquer les causes, il remonte aux origines du christianisme : « C'est parce que notre foi orthodoxe est inébranlable, que nous croyons à l'unité fraternelle et pacifique de toutes les Églises orthodoxes de l'Anatolie, au magistère suprême des Saintes Écritures Apostoliques, aux sept Saints-Synodes des premiers siècles du Christianisme. Pour tout ce qui a rapport à la foi, au culte, au dogme, à la piété, à la discipline, [...] à l'organisation ecclésiastique [...], nous, enfants de l'Orthodoxie, n'avons pas besoin d'entrer dans une autre Église »⁶⁷⁷. Provocateur, il ajoute que d'autres Églises seront les bienvenues, si elle veulent d'abord bien apprendre le véritable sens de l'orthodoxie...

Si, selon Zigavinos, l'orthodoxie a maintenu intacte et ininterrompue la doctrine originelle du Christ et des Apôtres, que les sept premiers Synodes œcuméniques ont conservée jusqu'à nos jours, ce n'est pas le cas pour le catholicisme. Il s'attache à en faire la preuve pendant au moins deux ans : c'est sa réponse à la bulle pontificale du pape Léon XIII⁶⁷⁸, traduite en grec pour le bénéfice de ses lecteurs. La principale différence entre les deux Églises, explique Zigavinos, qui a par ailleurs conduit au schisme du XI^e siècle, c'est la notion catholique de primauté du pape, et de son droit divin s'appuyant sur les Évangiles, en particulier sur les paroles du Christ déclarant « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église ». En d'autres termes, l'Église romaine considère que ces mots ont donné à Pierre le privilège divin de devenir le bâtisseur, voire le fondateur de l'Église, autorisant les papes à revendiquer l'héritage légitime de Pierre. Or, Zigavinos et les orthodoxes traduisent ces mots, non comme une juridiction suprême, mais comme un honneur, une

677. Ibid., « Διότι ἡμεῖς ἐμμένοντες ἐν τῇ ἀναλλοιώτῳ ὀρθοδοξίᾳ τῆς πίστεως, ἐν τῇ ἀδελφικῇ ἐνότητι καὶ εἰρήνῃ ὄλων τῶν ὀρθοδόξων ἐν Ἀνατολῇ Ἐκκλησιῶν, ἐν τῇ ὑπερτάτῃ αὐθεντίᾳ τῶν θείων Ἀποστολικῶν κανόνων, τῶν ὄρων τῶν ἀγίων ἑπτὰ οἰκουμενικῶν Συνόδων τῶν πρώτων αἰώνων τοῦ Χριστιανισμοῦ, κατὰ τε τὴν πίστην, τὴν λατρείαν, τὸ δόγμα, τὴν εὐσέβειαν, τὴν πειθαρχίαν, [...] τὸν Ἐκκλησιαστικὸν ὀργανισμὸν [...] τὰ τέκνα τῆς ἀγίας ὀρθοδόξου Ἀνατολικῆς τοῦ Χριστοῦ Ἐκκλησίας, δὲν ἔχομεν ἀνάγκη νὰ προσέλθωμεν εἰς ἄλλην Ἐκκλησίαν », notre traduction.

678. Ibid., Bulle pontificale de Sa Sainteté Léon XIII, Pape de Rome [Ἐγκύκλιος ἐπιστολὴ τῆς Α. Ἀγιότητος Λέοντος ΙΓ' Πάπα Ρώμης], le 15 juin 1894.

nouvelle béatitude, une sorte de promesse d'un pouvoir « spirituel » offert à Pierre et à tous les Apôtres. Zigavinos résume alors la pensée de l'Église d'Orient :

[...] comme on vient de le dire, le premier but de Jésus-Christ, quand il a utilisé ces mots [...] en présence de Pierre, c'était de confirmer sa foi en affirmant la divinité de Jésus-Christ, fils du Dieu vivant. Tout le reste, la primauté de droit, les privilèges, les droits et pouvoirs absolus de juridiction, de commandement et de tutelle, ainsi que les manœuvres de toutes sortes de l'Église latine tendant à asseoir la domination tyrannique de l'Apôtre Pierre et de ses successeurs comme Évêques de Rome, rien ! Pas un mot de tout cela ne figure dans les trois autres Évangiles [...] Où est-il écrit que dans cet entretien divin le Sauveur a promis à l'Apôtre Pierre les gloires du royaume des cieux, et que le Pape serait institué juge suprême et infaillible de tout ce qui concerne le salut du monde, juge suprême et infaillible de tous les enseignements, de la conscience humaine, [...] et de tous les systèmes, père des hommes et des peuples, transcendant toutes les autorités, et berger du monde entier ? Où, dans cette conversation, trouve-t-on que celui-ci est le Pape selon l'esprit du Christ ? Où y a-t-il un Pape dans les Évangiles ? À quelle page du Livre Saint se trouvent la lettre et l'esprit de tout cela ? Nulle part, non, nulle part. [...] Une dignité apostolique égale à celle de l'apôtre Pierre, cette prétention est antiévangélique et hérétique ». ⁶⁷⁹

679. Ibid., Réponse à la bulle pontificale de Sa Sainteté Léon XIII, Pape de Rome [Απάντησις εἰς τὴν Ἐγκύκλιον ἐπιστολὴν τῆς Α. Ἀγιότητος Λέοντος ΙΓ' Πάπα Ρώμης], le 30 août 1894. « [...] ὡς ἀνωτέρω ἀνεπτύξαμεν, κύριος σκοπὸς τοῦ Ἰησοῦ Χριστοῦ ἐν τῇ [...] συνομιλίᾳ ταύτῃ ἦτο μόνῃ ἡ βεβαίωσις τῆς πίστεως καὶ ἡ ὁμολογία τῆς θεότητος τοῦ Ἰησοῦ Χριστοῦ τοῦ Υἱοῦ τοῦ Θεοῦ τοῦ ζώντος. Ὅσα δὲ πρωτεῖα καὶ προνόμια, ὅσα δικαιώματα καὶ ἀπολύτους ἐξουσίας καὶ δικαιοδοσίας, ὅσας ἀρχηγείας καὶ ἐπιτροπείας, καὶ ὅσα τυραννικὰ καὶ κυριαρχικὰ φαντασιοκοπήματα ἐχάλκευσε ἡ Λατινικὴ Ἐκκλησία περὶ τοῦ Ἀποστόλου Πέτρου διὰ νὰ διαδεχθῇ ταῦτά τῆς Ρώμης ὁ Ἐπίσκοπος, περὶ τούτων οὐδὲ λέξιν κἂν ἀναφέρουσιν οἱ τρεῖς ἄλλοι Εὐαγγελισταὶ [...] Ποῦ ὑπάρχει ἐν τῇ θείᾳ συνομιλίᾳ γεγραμμένον ἢ νοούμενον, ὅτι ἐν ᾧ ὁ Σωτὴρ ἐπηγγέλλετο εἰς τὸν Ἀπόστολον Πέτρον τὰς κλεῖς τῆς βασιλείας τῶν οὐρανῶν, τότε καὶ ὁ Πάπας καθίστατο κριτὴς ὑπέρτατος καὶ ἀλάνθαστος ὄλων τῶν ζητημάτων, τὰ ὅποια ἐνδιαφέρουσι τὴν σωτηρίαν τοῦ κόσμου, κριτὴς ὑπέρτατος καὶ ἀλάνθαστος ὄλων τῶν διδασκαλιῶν, κυβερνήτης ὑπέρτατος καὶ ἀλάνθαστος, ὄλων τῶν συνειδήσεων, [...], ὄλων τῶν συστημάτων, πατὴρ ὄλων τῶν ἀνθρώπων καὶ τῶν λαῶν, προστάτης ὄλων τῶν δικαιωμάτων, ποιμὴν τοῦ κόσμου; Ποῦ ἐν τῇ συνομιλίᾳ ταύτῃ ὑπάρχει καὶ λέγεται, ὅτι τοιοῦτος εἶναι ὁ Πάπας ἐν τῇ ἰδέᾳ τοῦ Χριστοῦ; Τί τοιοῦτος εἶναι ὁ Πάπας τοῦ Εὐαγγελίου; Ἐν ποίᾳ σελίδι τοῦ ἱεροῦ Εὐαγγελίου εὐρίσκονται ὅλα ταῦτα κατὰ γράμμα ἢ κατὰ πνεῦμα; Οὐδαμοῦ, ναί, οὐδαμοῦ. [...] Ἄν δ' ὁ ἐπίσκοπος τῆς Ρώμης ἀπαίτει καὶ πιστεύει, ὅτι φέρει ἀποστολικὸν ἀξίωμα ἴσον πρὸς τὸ τοῦ Ἀποστόλου Πέτρου, ἡ ἀπαίτησις αὕτη εἶναι ἀντευαγγελικὴ καὶ κακόδοξος », notre traduction.

C'est en 1894 qu'Étienne Vlastos publie son pamphlet « L'Église Romaine et l'Église Orthodoxe ». *L'Exégète des Écritures Saintes* ne manque pas d'annoncer à plusieurs reprises cette importante publication, en inscrivant seulement, en lieu et place du nom de l'auteur, la signature « par un orthodoxe ». Les revenus de la vente de la brochure de Vlastos vont aux sinistrés victimes des tremblements de terre survenus en Grèce⁶⁸⁰.

Au nom de l'orthodoxie, Vlastos entreprend lui aussi de répondre aux déclarations du Vatican sur l'union des deux Églises. Dans un style direct et clair, il affirme que l'Église romaine, au fil des interventions successives de ses papes, a transformé puis perdu en cours de route l'esprit et la pureté de l'Église primitive. Ainsi, au fil des siècles, le pontife romain est passé de pasteur spirituel à « chef d'État, abusant de son pouvoir spirituel pour imposer sa loi aux monarques temporels »⁶⁸¹. Selon Vlastos, le pape Léon XIII, esprit ouvert et libéral, a tout de même réussi à rendre plus courtoises les relations entre les deux Églises, ne parlant plus d'orthodoxes « schismatiques », mais de « frères égarés ». Mais les raisons qui ont motivé le schisme et la séparation des deux Églises, présentes dès le IX^e siècle jusqu'à la déclaration de « schisme », au XI^e siècle, sont restées les mêmes. Il résume ainsi sa pensée :

« Quiconque a étudié avec attention et sans préjugés l'histoire du schisme de l'Église [...], est obligé de convenir que le principal, le premier motif en a été la querelle concernant la primauté papale, [...] c'est-à-dire *jure divino* et non *jure humano*, comme l'entendait l'Église orientale, ce qui est en tous points conforme aux canons des conciles œcuméniques. Cette primauté –certes privilégiée puisque régulièrement qualifiée d'*infaillible*– ainsi que les manières hautaines, orgueilleuses et arrogantes des divers papes, fort peu conformes aux préceptes de l'Évangile, ont été, en réalité, la cause efficiente de la rupture et de la haine qui s'ensuivit »⁶⁸².

Dans l'Église même de Marseille, l'archiprêtre Élias Cantas se situe aux antipodes de l'archimandrite Zigavinos : il représente plutôt la tendance nationaliste, anti-panslaviste et anti-Joachim du milieu ecclésiastique hellénique, ainsi que des prêtres qui reçoivent leurs ordres d'Athènes et non pas du Patriarcat

680. Ibid. Voir par exemple la date du 15 septembre 1894.

681. É. VLASTOS, *L'Église romaine et l'Église orthodoxe*, publié anonymement, signé « par un Orthodoxe », Marseille 1894, p. 5.

682. Ibid., p. 22-23.

œcuménique de Constantinople. Ses discours enflammés dans l'Église de Marseille résument d'une certaine façon la pensée des intellectuels de la ville phocéenne, tels que Vergotis et Étienne Vlastos, qui adoptent, parlant de la Grande idée, une position guerrière. Cantas est donc très loin de l'esprit de réconciliation et de fraternité du Patriarcat orthodoxe et surtout de son héritage. Au lieu du Dieu unique de tous les chrétiens orthodoxes, il y a pour Cantas un Dieu grec identifié à la nation grecque. Il rejoint dès lors par ses écrits le courant laïque national de l'époque (comme d'ailleurs Vergotis), qui rompt la tradition de stricte séparation du royaume spirituel de l'Église et du royaume terrestre des politiques.

Certes, les discours de Cantas dans l'Église de Marseille datent des années 1870, et donc avant la scission du milieu ecclésiastique en deux tendances opposées : les pro et les anti-Joachim. Cependant, les éléments de la pensée de Cantas sont bien là, et ils ne changeront pas, comme en témoigne un autre texte de lui, en 1891⁶⁸³. Si la princesse byzantine, Anne Comnène, s'indignait au XII^e siècle de voir des prêtres catholiques appuyer les croisés pour une cause mêlant politique et religion, qu'aurait-elle ressenti en voyant les clercs orthodoxe grecs endosser la cause des nationalismes et des ethnies ?

Le Sémaphore rapporte les propos de Cantas dans l'Église de Marseille, à l'occasion de l'anniversaire de l'Indépendance hellénique. Le quotidien dit comprendre les deux tendances qui divisent l'Église orthodoxe. On l'a dit : qu'il s'agisse du Patriarcat ou d'Athènes, l'objectif est le même –la Grande Idée et l'élargissement des frontières grecques au Levant–, mais les moyens diffèrent. En 1877, les Barlatier publient donc, en grec, quelques discours de l'archiprêtre de l'Église orthodoxe, Élias Cantas. *Le Sémaphore* explique :

« [...] Élias Cantas vient de réunir en brochure les quatre discours religieux et patriotiques qu'il a prononcés en 1871, 1872, 1875 et 1876, à l'occasion de la fête

683. Il s'agit du texte de É. CANTAS, *Dissertation sur le clergé chrétien en général* [Πραγματεία περί τοῦ χριστιανικοῦ κλήρου ἐν γένει], Athènes 1891, en grec. Dans ce texte, écrit à Marseille mais sans lien avec notre propos actuel, Cantas traite du sujet épineux du salaire que l'État grec devait verser mensuellement à son bas clergé, empêché à l'époque, vu ses faibles ressources, de bien s'occuper de son éducation spirituelle, et doit donc s'adonner à de durs labeurs parfois manuels sans lien avec sa mission cléricale. En ce qui concerne la Russie, ses positions demeurent inchangées. « L'Ours » russe apparaît toujours comme « sauvage », enclin à la corruption, et même son christianisme, plus ascétique que pratique, a failli à sa vocation d'éduquer et de servir le peuple. Au sujet de la Russie, voir p. 50-51.

nationale de la Grèce. [...] Ces discours méritaient d'échapper à l'oubli. Sans parler de l'élégance du style, ils renferment des pensées et des sentiments d'une élévation peu commune et ce n'est pas aux membres de notre colonie hellénique que nous avons besoin de les recommander. M. Cantas est un des prêtres les plus distingués de l'Église orthodoxe. La fête nationale du 25 mars lui a fourni une occasion naturelle de rappeler les destinées si tourmentées et si glorieuses d'un pays qui n'a pas fini de grandir et dont la France suit les progrès avec une sorte de sympathie fraternelle. C'est l'honneur du clergé grec d'avoir largement contribué au relèvement d'une nation qui nous est chère à tant de titres »⁶⁸⁴.

Cantas, Athénien et diplômé de l'Université d'Athènes, arrive en 1869 à Marseille, sur la vive recommandation de l'homme de lettres et homme politique Léon Mélas⁶⁸⁵, chaud partisan d'une approche guerrière de la Grande Idée. La demande de l'archiprêtre de démissionner de son poste, en 1884, et, pour des raisons inconnues, de quitter la ville, est refusée par le conseil d'administration de la paroisse. Il quittera définitivement Marseille en 1897, après avoir passé presque trente ans au service de la communauté hellénique et de son Église⁶⁸⁶.

Ses idées⁶⁸⁷ sont celles des autres intellectuels de l'époque : un anti-panslavisme enflammé, où « l'Ours russe » et la Bulgarie sont traités d'« enfants ingrats » de l'orthodoxie, la présence des Turcs en Europe, qualifiée de « contre-nature », et de « divine » la mission des Hellènes d'achever l'œuvre de leur pères, commencée en 1821, en libérant « la Grande Patrie », c'est-à-dire, en reconquérant la « Constantinople des Paléologues ». Par ailleurs, Cantas défend plus que tout autre, dans un grec savant et très littéraire, la diaspora hellénique dans son ensemble, souvent accusée par la presse athénienne de perdre son âme, son amour de la patrie, son sens de l'esprit national (*ethnismos*), et de se laisser absorber par le pays hôte, France, Angleterre, ou Russie etc. Réplique de Cantas :

684. Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 3-4 juin 1877.

685. É. D. PRONTZAS, *De la paroisse à la bourse, la communauté grecque de Marseille (1820-1910)* [*Από την ένορία στο χρηματιστήριο, ή ελληνική κοινότητα της Μασσαλίας (1820-1910)*], Athènes, p. 357, en grec.

686. Ibid., p. 409, 460.

687. É. CANTAS, Discours prononcé dans l'église orthodoxe de la communauté grecque de Marseille lors de la fête nationale du 25 mars des années 1871, 1872, 1875, 1876 [*Λόγοι εκφωνηθέντες υπό του Αρχιεπισβυτέρου Ήλία Κάντα εν τῷ Ὀρθοδόξῳ Ναῶ τῆς ἐν Μασσαλία Ἑλληνικῆς κοινότητος κατά την Ἐθνικὴν ἑορτὴν τῆς 25ης Μαρτίου τοῦ ἔτους 1871, 1872, 1875 καὶ 1876*], Marseille 1877, *Fonds spéciaux (ou fonds de Provence) de la Bibliothèque Municipale de Marseille*, en grec.

comment expliquer l'insurrection de Crète, qui a duré presque trois ans, de 1866 à 1869, sinon parce qu'elle avait le soutien financier de Liverpool, Manchester, Londres, Marseille, Trieste, Vienne, Saint-Pétersbourg, Odessa, Constantinople, Alexandrie, et de tant d'autres communautés helléniques ? Et l'emprunt⁶⁸⁸ de 28.000.000 de francs contracté par la Grèce, pour soutenir à la fois l'insurrection et les besoins des milliers des réfugiés crétois arrivant au pays, qui l'a principalement endossé, sinon l'hellénisme occidental et oriental ? Et Cantas de conclure : en maintenant bien haut, tout comme les Hellènes de Grèce, « le culte de la religion et de la patrie », les communautés grecques de la diaspora et celles du royaume ont lutté et lutteront dans l'avenir avec la même ferveur pour une « Grande Grèce », ayant pour capitale Constantinople⁶⁸⁹.



688. Au sujet de cet emprunt, il est intéressant de rapprocher les discours de Cantas, qui parle au nom des Grecs de Marseille, et les plaintes habituelles de l'ambassadeur grec Diliyannis. Ce dernier, dix ans plus tôt, en 1867, avait accusé les Chiotés de Marseille et ceux des autres villes d'Occident de refuser de contribuer financièrement à l'emprunt, les qualifiant de « non-patriotes », *Archives historiques du ministère des Affaires étrangères de Grèce*, consulat de Marseille, août 1867, code 37, 4, Athènes, en grec.

689. É. CANTAS, Discours prononcé ... [Λόγοι ἐκφωνηθέντες ...], art. cit.

CINQUIÈME PARTIE

PHILHELLÉNISME ET POST-PHILHELLÉNISME



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΘΗΝΩΝ

CHAPITRE I

MARSEILLE : VILLE GRÉCO-LATINE ET PHILHELLÈNE ?

« La cause de la régénération de la Grèce est si juste, et si belle, qu'elle réunit l'assentiment de tous les partis et de toutes les opinions. La lutte sainte dans laquelle les Grecs se sont engagés, est celle de la civilisation contre la barbarie, des lumières contre les ténèbres, de la liberté contre la servitude »⁶⁹⁰. C'est en ces termes que dans une brochure datée de 1825, les philhellènes de Marseille définissaient la guerre d'Indépendance de la Grèce contre l'Empire ottoman : il s'agissait d'une « guerre sainte » menée par la Grèce, mère de la civilisation occidentale, contre les Turcs, qualifiés de « barbares » ; d'un combat mené par les chrétiens d'Orient contre les « infidèles » de l'Islam, bref, d'une véritable croisade pour rétablir l'hégémonie de la croix sur le croissant. Comme on le verra, tous ces éléments « gréco-latins », omniprésents au XIX^e siècle, et même au-delà, modèlent un hellénisme d'une très longue durée se prolongeant dans une France « latine » et dans une Marseille « gallo-grecque », cité phocéenne et Athènes des Gaules. Ils seront partie intégrante de la Grande Idée, première inspiration de l'engagement des réseaux philhellènes marseillais (« philhellénisme » s'entend ici au sens large du terme, englobant les années 1830 et suivantes).

Mais commençons par le commencement. Nous le savons : l'apogée du grand négoce grec et de sa flotte marchande au XVIII^e siècle contribua à la renaissance culturelle du monde hellénique, elle-même débouchant sur la guerre d'Indépendance de 1821. Bouillonnement intellectuel et rapides progrès matériels du monde hellénique, dispersé aux quatre coins de la terre, se traduisent, et notamment dans les Balkans, par une intense circulation des nouvelles idées des Lumières, dont l'aspiration à une forme de libération nationale. Mais le vrai catalyseur sera la Révolution française de 1789 et ses principes de liberté sociale et politique, couplés au droit des nations à disposer d'elles-mêmes. Ces fondements,

690. Souscription pour l'Établissement à Marseille d'une Association en faveur des Grecs, Marseille, le 17/29 avril 1825, *Archives privées de la famille Pétrouchinos*.

de nos jours hâtivement qualifiés de « nationalistes », furent pourtant, à la fin du XVIII^e et pendant une partie du XIX^e siècle, le point de ralliement de tous les libéraux de l'époque.

Il faut insister sur le fait que dès ses débuts, la Révolution française puise ses références dans l'antiquité grecque et romaine. L'on n'est donc pas étonné que bien avant l'installation d'une communauté hellénique à Marseille, au XIX^e siècle, la ville ait donné à ses rues⁶⁹¹ des noms grecs : la rue des Athéniens, la rue Léonidas, la rue des Spartiates, la rue Pythéas, le cours et la rue des Phocéens, sans parler, en 1802, de la colonne d'Homère. Ces patronymes redonnent aux Grecs de l'époque le sentiment de retrouver la place d'honneur qui leur était autrefois échue dans la conscience collective occidentale ; ils les confortent aussi dans leur sentiment d'une identité nationale distincte, et ouvrent à leur fierté, nourrie du passé, de nouvelles perspectives pour l'avenir.

Il y a les réseaux de négociants assurant la diffusion de livres en grec et, simultanément, les nouvelles idées de libération, mais c'est par l'arrivée dans les îles Ioniennes de l'armée napoléonienne qu'entrent en Grèce les échos de la Révolution française. Plusieurs Grecs s'enrôlent, et acquièrent là une expérience militaire qu'ils utiliseront plus tard pendant la guerre d'Indépendance hellénique. Par ailleurs, Bonaparte⁶⁹², mêlant clairvoyance, cynisme et expansionnisme maquillé en souci d'affranchissement des peuples, donne à ses officiers en marche vers l'espace hellénique des instructions claires : flatter la sensibilité nationale, et dans les diverses proclamations, souligner la valeur des dignes descendants de la Grèce antique, de Sparte et d'Athènes.

Inspirées par la franc-maçonnerie européenne, et en étroite relation avec diverses loges maçonniques, se forment des associations grecques du même type, comme l'Hôtel hellénique de Paris⁶⁹³ (1809), qui comptait parmi ses membres des Grecs de Paris, des Français et aussi des Grecs de Marseille, comme les négociants Pierre Homeridis Schilizzis, Démétrios Amiras et Théodore Prassacachis. Une autre, l'Association des Amis des Muses, fondée à Athènes en 1812, sous

691. C. D. TEKEIAN, L'importante colonie hellénique du XIX^e siècle et son influence sur l'économie de Marseille, art. cit., p. 21-22 ; et P. ECHINARD, *Grecs et philhellènes à Marseille ...*, op. cit., p. 16.

692. Au sujet de Napoléon et ses instructions, voir entre autres : É. DRIAULT, *La question d'Orient ... [Τὸ Ἀνατολικὸ Ζήτημα ...]*, I, op. cit., p. 213-214 ; C. TH. DIMARAS, *Les Lumières néo-helléniques [Νεοελληνικὸς διαφωτισμός]*, op. cit., p. 57.

693. P. ECHINARD, *Grecs et philhellènes à Marseille ...*, op. cit., p. 130-132.

couvert de développement culturel, préparait l'insurrection grecque. La plus importante fut la Société des Amis (*Φιλική Έταιρεία*), fondée au lendemain du Congrès de Vienne, en 1815, par les Grecs d'Odessa. Cette société secrète, dès sa fondation, s'est donnée un objectif révolutionnaire, soit le soulèvement grec contre les Turcs – et ce que cela impliquait : recueillir des sommes importantes, préparer, éditer et diffuser sur une vaste échelle des pamphlets révolutionnaires, acheminer des armes. Rituels majestueux et initiations mystiques aux quatre grades de la Société des Amis empruntaient à la franc-maçonnerie et à son esprit cosmopolite, mais, différence de taille : pour des raisons de sécurité liée à l'existence même de l'organisation, les « traîtres » étaient punis de mort.

La Société des Amis compte parmi ses membres des négociants grecs d'Odessa⁶⁹⁴, souvent des Phanariotes très connus, à l'est comme à l'ouest ; l'on y remarque entre autres Mavrocordatos, Papoudof, Scaramangas, franc-maçon, Pétrocochinos, Rodocanachis, Paléologue, Cantacuzène, Ypsilantis, franc-maçon également, etc. Très vite, le réseau et les activités de la Société essaient dans toutes les communautés grecques des grands ports méditerranéens et au-delà, comme à Smyrne, Constantinople, Chios, Samos, Moscou, Trieste, Bucarest, Marseille et ailleurs. Comme d'autres Phanariotes, Jean Zarifis⁶⁹⁵, père de Georges Zarifis, de Constantinople, est devenu membre de la société secrète. Pour échapper au massacre, de 1821, qui a coûté très cher aux Phanariotes, il a fait voile, sa famille et lui, vers Odessa, puis vers la Grèce, après sa libération, et enfin, après l'assassinat du gouverneur de la Grèce indépendante, Capodistrias (1831), vers Constantinople à nouveau.

Quand la révolution grecque éclate, l'Europe libérale, favorable à toute insurrection contre l'absolutisme et le conservatisme de la Sainte-Alliance de 1815, qualifie de « guerre sainte » le soulèvement national grec. Ce mouvement des libéraux et de tous les amoureux de la Grèce antique, matrice de la civilisation occidentale, prend bientôt le nom de « philhellénisme »⁶⁹⁶ : il vise l'indépendance de la Grèce et l'expulsion, hors de l'Europe gréco-latine, du « barbare musulman », comme l'on désignait à l'époque le Turc Ottoman.

694. K. AVGITIDIS, *Le monde commercial grec d'Odessa ...* [Ὁ ἑλληνικὸς ἐμπορικὸς κόσμος ...], op. cit., p. 149-164.

695. *Archives privées de la famille Zarifis.*

696. Sur le philhellénisme français en général, voir, entre autres, S. BASCH, *Le Mirage grec*, op. cit. ; H. BIBICOV, Les origines du philhellénisme français, art. cit.

Jamais, dit-on, un mouvement insurrectionnel n'a bénéficié d'un pareil soutien international, unanimement porté par l'opinion publique. Témoignage éloquent, celui du philhellène Marquis de Queux de Saint-Hilaire, décrivant le climat effervescent, passionnel, dans lequel baignait le philhellénisme français :

« L'enthousiasme était grand en France ; à Paris, il s'était formé un comité philhellène [...] Presque tous les libéraux de France en faisaient partie. On ne parlait de rien moins que d'organiser une nouvelle croisade pour aller en Orient arracher une province chrétienne au joug des musulmans. Les journaux étaient remplis des nouvelles de l'insurrection. Les poètes français chantaient les hauts faits des Grecs, pendant que le grand poète anglais, lord Byron, cherchant sur terre pour qui mourir, suivant la poétique expression d'Alfred de Musset, quittait l'Italie et allait mettre au service de la cause de l'humanité et de la civilisation le prestige de son nom, l'éclat de sa renommée, le secours de sa fortune. Sa mort prématurée à Missolonghi donna encore plus de retentissement à la cause à laquelle il s'était dévoué. Pendant que l'on faisait à coups de fusil, dans les montagnes du Péloponnèse et du Magne, dans les eaux de la mer Egée et au milieu des îles de l'Archipel, une glorieuse histoire que les poètes du temps, Lemercier, Lebrun, Casimir Delavigne, Lamartine, Victor Hugo, traduisaient en beaux vers, quelques Grecs réfugiés à Paris, [...] par leurs travaux incessants, [...] ne cessaient d'intéresser à la cause de l'indépendance le public savant et lettré. [...] Les peintres, entraînés aussi par le mouvement général, ne pouvaient résister à cet enthousiasme et faisaient passer sur la toile, par le pinceau d'un Delacroix ou d'un Ary Scheffer, les épisodes de cette grande lutte, l'épouvantable massacre de Chio, ou cette poétique ronde des femmes de Souli [...]. Disons-le bien haut à l'honneur de la France : ce fut chez elle que la cause de la renaissance hellénique trouva le plus d'écho et le plus sérieux appui »⁶⁹⁷.

Partout en Europe se forment des comités philhellènes ayant pour mission d'aider par tous les moyens à la libération de la Grèce. Concrètement, les grands ports de la mer occidentale, dont Marseille, sont mis à contribution. Ainsi, en 1821, quelques mois à peine après le soulèvement grec contre les Turcs, Marseille devient l'un des principaux ports pour l'envoi vers la Grèce insurgée d'armes, d'hommes, d'équipement et de munitions pour l'armée grecque. La petite communauté hellénique de la ville, fraîchement établie, se met énergiquement à préparer et organiser les expéditions, et un puissant réseau distribue

697. MARQUIS DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE, Notice sur M. Brunet de Presle, *Revue des Études Grecques*, 1875, p. 345-348.

tracts et informations soutenant la cause grecque. L'enjeu : maintenir vivante la flamme philhellène⁶⁹⁸.

Le Comité de Paris⁶⁹⁹, association philanthropique, se compose de plusieurs éminences de la politique et des lettres, comme Chateaubriand, l'éditeur Firmin Didot, dont les brochures, et plus tard, les ouvrages philhellènes publiés par ses soins seront innombrables, François Villemain, le Duc de la Rochefoucauld-Liancourt, le Comte de Lasteyrie, le Baron de Staël etc. À l'instar des autres comités européens et américains, ils recueillent des sommes pouvant aider la cause grecque : dons individuels, souscriptions dans divers cercles, dans les ateliers et les académies, collectes dans les écoles et les collèges, dans les loges franc-maçonnnes, ventes d'objets précieux, recettes des manifestations culturelles, loteries d'ouvrages et de tableaux offerts par les artistes. Pour une fois, le monde occidental vibre à l'unisson pour la même cause.

Les origines du « Comité de Marseille » demeurent obscures. Ce qui est certain, c'est qu'en 1825, la ville se dote d'une « Société de la Morale chrétienne auxiliaire de celle de Paris »⁷⁰⁰. L'on sait par ailleurs le rôle de la franc-maçonnerie libérale, humaniste et cosmopolite, capital dans le développement du philhellénisme en général et à Marseille en particulier. Au sein du nouveau comité, par exemple, neuf membres sur vingt sont francs-maçons⁷⁰¹, dont le président, T. J. Borély, procureur général à Aix et l'un des membres fondateurs du *Sémaphore de Marseille*, et son vice-président, Nicolas Toulouzan, de l'Académie de Marseille, et, on l'a dit, directeur de *L'Ami du Bien*. Parmi d'autres membres connus de la Société, nous remarquons le négociant Joseph François Feissat, fondateur et éditeur du *Sémaphore* (1828-1835), et Michel Pétrocochinos⁷⁰².

L'Ami du Bien est en première ligne. Sous le titre plus que limpide « Les Orphelins grecs rachetés d'esclavage et placés dans des maisons d'éducation par les soins des Associations Philanthropiques », il brosse une histoire de l'île de Chios, analyse les conséquences du massacre de 1822, et donne une vue d'ensemble du vaste réseau philhellène.

698. P. ECHINARD, *Grecs et philhellènes à Marseille ...*, op. cit., p. 142-145.

699. Divers documents dans *Archives privées de la famille Pétrocochinos*.

700. *L'Ami du Bien*, journal de Marseille, I, 1826, p. 100.

701. P. ECHINARD, *Grecs et philhellènes à Marseille ...*, op. cit., p. 200-201.

702. *Archives privées de la famille Pétrocochinos*.

Pour illustrer le drame chiote, le journal retrace le parcours de la famille archontale Sagrandy, dont le père fut tué par les Turcs et les membres de la famille vendus au marché des esclaves. À l'époque, les Chiotes, surtout les femmes et les enfants, sont mis en vente et achetés par des musulmans pour être dispersés dans tout l'Orient. Le Chiote Michel Pétrocochnikos se charge d'amener la veuve Sagrandy à Marseille. Mais Pétrocochnikos n'est pas le seul bienfaiteur : pour la libération de cette dernière, tout un réseau d'Associations philhellènes s'est mis en place : le Comité Grec de Marseille, les Comités grecs de Genève, de Lausanne, d'Altenbourg⁷⁰³. « Vous tous », déplore *L'Ami du Bien*, « qui lisez cet exposé fidèle de graves infortunes, ouvrez vos cœurs à la pitié ! Plus de mille familles chrétiennes gémissent dans l'esclavage. Une génération naissante, menacée de renier la religion de ses pères, implore de vous quelques légers secours pour la tirer de l'état le plus déplorable »⁷⁰⁴.

On le sait : la période héroïque du philhellénisme poétique, militaire et artistique, qui a enflammé l'opinion publique, prend fin avec l'intervention quasi forcée, aux côtés de la Grèce, des trois grandes puissances, France, Angleterre et Russie, et avec la création, en 1830, de l'État indépendant de Grèce. Mais la suite, ce qu'on peut appeler le « post-philhellénisme », a été très peu étudié, pour ne pas dire négligé. Nous pensons ici aux puissants réseaux locaux, nationaux et internationaux, unissant leurs efforts pour la défense et la promotion d'une Grèce en plein développement, tant sur le plan culturel que politique et social. Marseille, ville phocéenne située à mi-chemin entre l'Orient et l'Occident, offre ici une perspective idéale pour combler cette lacune scientifique et historique.

Trois témoignages, choisis parmi des dizaines, vont illustrer ce qu'on appelle ici « longue durée », ou l'étonnante permanence des idées sur lesquelles se fonde la haute bourgeoisie de la ville de Marseille, majoritairement philhellène. Deux nous viennent des années 1820, l'autre de 1913.

Dès son premier numéro, en 1826, *L'Ami du Bien* insiste sur le passé hellénique de Marseille, rappelant ainsi, indirectement mais clairement, un certain « devoir » marseillais à l'égard de la Grèce, l'illustre ancêtre subissant alors les affres de la guerre :

« Depuis assez longtemps on reproche à la ville de Marseille de ne pas fournir son contingent à cette civilisation universelle à laquelle concourent tous les peuples de

703. *L'Ami du Bien*, II, p. 215-218.

704. *Ibid.*, II, p. 218.

la terre par leurs découvertes et leurs travaux. Se justifiera-t-elle du présent par le passé ? En effet, elle peut se glorifier d'avoir été une des sources les plus fécondes de cette même civilisation ; et l'histoire est là pour attester qu'en apportant dans les Gaules les lumières de l'Orient, elle les a répandues, avec autant de sagesse que de profusion, jusqu'aux extrémités de l'Occident et du Nord. [...] Marseille, vous le savez, avait la première porté dans les Gaules les connaissances de la Grèce »⁷⁰⁵.

La notion de devoir envers la Grèce est encore plus évidente dans la brochure philhellène de la ville (1825), où l'image d'un hellénisme vieux de vingt-cinq siècles, gardé intact dans la ville phocéenne, se mêle à celle d'une Marseille gréco-latine.

« Marseille ne fut-elle pas la fille de Phocée et la rivale d'Athènes ? N'est-elle pas redevable à la Grèce des bienfaits de cette civilisation qu'elle répandit à son tour dans les Gaules ? Marseille doit aujourd'hui replacer la civilisation dans son berceau, et acquitter ainsi la dette de son origine et de la reconnaissance. Après vingt-cinq siècles de vicissitudes politiques, quelle ville plus que Marseille, a conservé avec les peuples de la Grèce autant de rapports de parenté, de mœurs, de langage et d'intérêts commerciaux ? Elle saura obéir aux charitables et sociales inspirations d'un dévouement filial »⁷⁰⁶.

Presque un siècle plus tard, en 1913, mêlant tous les siècles (l'arrivée des Phocéens, la fondation de Marseille par les Grecs de l'Asie Mineure, et le massacre de Chios en 1822), *Le Sémaphore* verse certes dans une forme d'histoire acrobatique, mais il illustre bien, ce faisant, le corpus des mythes fondateurs des philhellènes de la ville.

« Chio, [...] l'île des vins et des charmilles, était [...] le jour de Pâques 1822, livrée au hordes de bachi-bouzouks lâchés du navire du Catipan-pacha. Sur cent mille habitants qu'elle comptait, cinq mille seulement auraient échappé au massacre ou à l'esclavage. Ils se réfugièrent d'abord à Syra. De là ils gagnèrent Alexandrie, Livourne et Marseille. [...] Marseille restait fidèle à ses origines et à ses traditions. On peut dire, sans forcer la comparaison, que ceux qu'elle accueillait ainsi étaient venus vers elle poussés par le malheur, comme y était venue, vingt siècles auparavant, la seconde émigration phocéenne, fuyant l'invasion perse. C'est la ruine de la thalassocratie de Phocée, dit l'éminent historien Camille Jullian, qui a préparé le

705. *L'Ami du Bien*, I, 1826, p. i-ii, 102.

706. Souscription pour l'Établissement à Marseille d'une Association en faveur des Grecs, Marseille, le 17/29 avril 1825, *Archives privées de la famille Pétrocoehinos*.

règne de Marseille sur la Gaule méridionale. Constatons, qu'au 19^e siècle, c'est la dévastation de Chio et l'exode des réfugiés chiotes qui a accru la colonie grecque de Marseille qui, si rapidement, a su atteindre à la royauté financière »⁷⁰⁷.

Mais qui sont ces Phocéens⁷⁰⁸, si souvent évoqués et si présents dans la mémoire collective tout au cours du siècle, et au-delà ? Nous sommes aux alentours de 600 avant J.-C. Les marins et commerçants grecs venus de Phocée, cité Ionienne située dans le golfe de Smyrne, en Asie Mineure, fondent Massalia, celle de leurs colonies qui devait devenir la plus célèbre d'Occident. La légende veut qu'après l'arrivée des premiers colons, une deuxième vague se soit installée à Marseille peu avant la destruction de Phocée par les Perses en 546. Toute une série de comptoirs est apparue en Gaule (à Antibes, à Nice, à Arles, à Agde et en Ibérie), et Marseille devient dès lors le cœur d'un réseau commercial bouillonnant d'activités. Les grands axes de circulation reliant la Méditerranée occidentale et orientale font que les navires marseillais rapportent des cargaisons de marchandises de toutes sortes depuis la Grèce, l'Asie Mineure, l'Égypte, l'Italie et l'Espagne. L'or, l'argent, le cuivre, le corail, tous les précieux produits de l'Orient transitent par le port de Massalia, « le Lacydon », et cela, bien au-delà de l'ère hellénistique, qui verra s'étendre le commerce jusqu'aux portes de l'Inde. À l'ère de la conquête romaine, les navires de la ville cinglent toujours dans le monde connu de l'époque, d'est en ouest et du nord au sud : blés de l'Afrique, chevaux de l'Ibérie, parfums et pelleteries de la Syrie et de l'Asie Mineure, tissus de l'Inde, soies de Tripoli, riches étoffes de Perse etc.

Ouverture et développement du commerce et de la navigation depuis la Marseille phocéenne, mais aussi, et l'un ne va pas sans l'autre : initiation à la civilisation hellénique. Les Grecs importent en Gaule la vigne et l'olivier ; ils transforment l'architecture locale, répandent le culte d'Artémis d'Éphèse ; depuis Marseille, ils diffusent dans l'Occident gaulois et ibérique la mythologie, les mœurs, les coutumes, mais aussi les arts, les lettres, la langue et la philosophie grecque. Cicéron parlera

707. P. LERIS, La colonie grecque à Marseille, *Le Sémaphore de Marseille*, le 1^{er} et 6 octobre 1913.

708. Sur les Phocéens, voir entre autres : M. CLERC, La prise de Phocée par les Perses et ses conséquences, *Revue des Études Grecques*, 1905, p. 143-158 ; XXV^e Centenaire de la Fondation de Marseille, dans *La Vie Provençale*, octobre 1899, 11, *Archives de la Bibliothèque Municipale de Marseille* ; F. MAZUY, *Essai historique sur les mœurs et coutumes*, op. cit., p. 196-197, 229-232 ; R. DUCHÊNE, J. CONTRUCCI, *Marseille, 2.600 ans d'histoire*, op. cit. ; M. CLAVEL-LEVEQUE, *Marseille grecque, la dynamique d'un impérialisme marchand*, Marseille 1985.

plus tard de l'« Athènes de la Gaule », une *Gallia Graeca*, précieuse pour les Romains en tant qu'école de culture et de civilisation, avant et après la conquête de la Gaule au premier siècle avant J.-C.

C'est sur cette origine glorieuse, phocéenne, que Marseille va ériger son image, bâtir ses légendes et marquer l'imaginaire collectif de toute une ville en quête d'identité. Il est vrai que la haute bourgeoisie marseillaise cherche son identité culturelle ; elle doit se battre contre des préjugés tenaces, qui font d'elle une ville réduite à des activités purement commerciales. Mais elle trouve peu à peu cette identité après la création de l'État grec en 1830, dans la re-découverte de ses origines gréco-latines et gallo-grecques, certes auréolées de légende, mais qui du coup lui ont donné ses lettres de noblesse et une respectabilité culturelle et intellectuelle. La France s'est toujours considérée comme l'héritière de la civilisation hellénique, dimension d'ailleurs magnifiée pendant la Révolution française, mais Marseille prend plaisir à se considérer comme la cité phocéenne par excellence, d'où repart le « génie civilisateur » de la Grèce, qui va déferler vers la Gaule « barbare »⁷⁰⁹. L'esprit marseillais, c'est l'esprit grec fusionnant avec le génie propre de la ville : elle est là, l'identité retrouvée, formule heureuse dont va témoigner son succès populaire immédiat.

À Marseille, dès les origines et jusqu'à la veille de la Grande Guerre, philhellénisme et appartenance culturelle gallo-grecque fusionnent, conférant à la ville une personnalité spécifique. Par ailleurs, 2.500 ans après l'arrivée des Phocéens, la deuxième vague hellénique, durant les premières décennies du XIX^e siècle, est perçue comme une renaissance de la première. Un dénominateur commun : dans les deux cas, elle emmène dans son sillage de redoutables commerçants.

Le proverbe veut que réussite et notoriété aient plusieurs parents, et que pauvreté et anonymat n'en aient aucun. Ainsi, la régénération des racines gréco-latines de la ville développe la présence et la puissance économique des Grecs de Marseille, mais en retour, les notables grecs de Marseille revendiquent fièrement une continuité remontant à la Grèce antique et légendaire, dont l'aura rejaillit sur Marseille et ses institutions. Dans les années 1820, l'image qu'ont les philhellènes du Grec affrontant le Turc se concrétise dans le « descendant de Miltiade et d'Aristide »⁷¹⁰, reliant ainsi leur patriotisme à l'époque de Léonidas. Presque un

709. M. CLERC, Fêtes du 25^e centenaire de la fondation de Marseille, *Le Sémaphore de Marseille*, le 14 octobre 1899.

710. *L'Ami du Bien*, II, 1826, p. 273.

siècle plus tard, le journal philhellène de Paris, *Le Public*, salue chez Périclès Zarifis à la fois le pouvoir économique et un poids social important : « Il porte bien son prénom de conquérant, ainsi que son nom patronymique [...]. D'ailleurs, il a gagné de nombreuses batailles, plus pacifiques, mais non moins glorieuses. Il n'a jamais non plus reculé devant la lutte et toujours en est sorti vainqueur [...]. Né en Grèce, Marseillais d'élection, ses ancêtres fondèrent en Gaule cette vieille cité phocéenne, à laquelle il a toujours été attaché et dont il a favorisé depuis longtemps son développement matériel et moral »⁷¹¹.

La haute bourgeoisie marseillaise, dont les Grecs font partie intégrante, investit alors de manière très dynamique dans la consolidation de cette identité, où elle puise le prestige d'un glorieux passé devenu symbole, pendant toute une époque, d'une renaissance commerciale, culturelle et intellectuelle de la ville. Deux réseaux philhellènes en particulier s'organisent, bénéficiant bien sûr de l'appui moral et financier des magnats grecs de Marseille. Deux réseaux s'implantent, l'un dans l'enseignement secondaire et supérieur, lié aux institutions culturelles de la ville, l'autre dans la presse, et notamment dans l'un des journaux les plus importants et les plus réputés de province, *Le Sémaphore de Marseille*.

Sur la question de la langue grecque, bastion protecteur revendiqué par les philhellènes de toujours, les appuis viennent de loin, et entre autres du journal *L'Indépendance Hellénique*, publié à Athènes, mais diffusé en France et dans les communautés grecques d'Occident et d'Orient. Nous sommes en 1869.

« Les Grecs, actifs et entreprenants ont vu [...] dans le commerce non pas seulement un moyen de faire fortune, mais aussi un précieux élément de civilisation. [...] Ils sont allés s'établir en pays étrangers ; là, ils trafiquent honnêtement, ils propagent l'idée hellénique et forment peu à peu des colonies aussi utiles pour la Grèce que pour les autres nations. [...] Ce cosmopolitisme des Hellènes offre toutefois un inconvénient assez grave au point de vue des intérêts de la nation : le Grec de Marseille, de Liverpool, de Vienne se laisse bien vite franciser, angliciser ou germaniser. Dans bien des familles notre langue nationale tombe en désuétude dès la seconde génération [...]. Nous apprécions vivement le patriotisme de nos colonies à l'étranger, nous savons que maintes fois elles ont rendu d'importants services à la cause nationale, mais c'était un devoir pour nous de leur signaler cette fâcheuse tendance, [...] car à la longue elle pourrait bien avoir pour résultat leur dénationalisation »⁷¹².

711. Médaillon : Périclès Zarifi, *Le Public*, quotidien de Paris, le 12 décembre 1908.

712. *L'Indépendance Hellénique*, hebdomadaire grec écrit en français, le 4 septembre 1869.

Jugement bien dur et injuste pour les Grecs de la ville française. Déjà en 1834, on le sait, les familles obtiennent la fondation d'une chaire de grec moderne au lycée, dit Collège Royal, plus tard Lycée de Marseille, ou Lycée Thiers. Par ailleurs, pour assurer la continuité de l'enseignement de la langue, les élites grecques et philhellènes de la ville obtiennent un contrôle absolu sur le Lycée, en imposant comme administrateur l'archiprêtre, ou l'archimandrite de l'Église Orthodoxe en personne⁷¹³ !

Dès les années 1830, et pendant toute la deuxième partie du siècle, lors de la distribution solennelle des prix aux meilleurs élèves du lycée, cérémonie qui rassemble les personnalités dirigeantes de la ville et le fleuron de son élite intellectuelle, des discours seront entendus sur les origines gallo-grecques de Marseille, mais aussi sur la renaissance des études grecques et leur utilité.

En 1832, le Recteur de l'Académie d'Aix souligne l'importance qu'a pour la France, et surtout pour Marseille, la culture gréco-latine. Renier les racines de sa propre civilisation, prévient-il, signifierait une « désertification » intellectuelle de l'éducation – pire : une réduction de la ville phocéenne, ancienne Athènes des Gaules, à des fonctions purement mercantiles⁷¹⁴. Ce propos trouvera sans doute un écho dans l'Europe contemporaine, dont les racines chrétiennes et gréco-romaines sont tantôt niées tantôt revendiquées, dans un monde de plus en plus uniformisé par la mondialisation économique et multiethnique ; mais à l'époque, pour les intellectuels du lycée de la ville et d'ailleurs, ce propos fera figure de référence majeure et de net avertissement. Marseille, donc, est « une ville grecque ». Sic dixit *Le Sémaphore*⁷¹⁵, fidèle au culte de son passé ressuscité – et aussi le lycée, dont témoigne son appui indéfectible aux études classiques, et notamment à l'enseignement de la langue grecque ancienne et moderne, et sa population étudiante, hellénique et largement cosmopolite.

En 1868, à l'occasion de la distribution des prix du lycée de Marseille, *Le Sémaphore* publie intégralement le discours solennel d'un enseignant de seconde, R. Dumas⁷¹⁶, professeur de littérature. Mêlant présent et passé, histoire et

713. Guides Marseillais, 1850-1899, dans les *Archives municipales de Marseille*.

714. Distribution solennelle des Prix faite au Collège Royal le 27 août 1832, *Archives municipales de Marseille*.

715. Voir par exemple Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 9-10 décembre 1866.

716. Lycée de Marseille : Distribution solennelle des prix, *Le Sémaphore de Marseille*, le 7 août 1868.

actualité, M. Dumas plaidait pour la cause des études grecques, et l'importance vitale de l'enseignement de la langue hellénique. Saluant dans Homère le premier génie de l'humanité, il énumère d'autres noms célèbres de la littérature, de la philosophie et de la science : Pythagore, Thalès, Solon, Socrate, Hippocrate, Aristophane, Sophocle. Défaite par Rome, la Grèce soumet son vainqueur à sa culture, qui va civiliser le monde latin. « Mais les Grecs arrivent », dit-il, « et tout change de face. À leur école, les esprits se cultivent, les mœurs s'adoucissent, l'urbanité naît, et, avec elle, les lettres qui ne tardent pas à fleurir. Caton et les représentants de la vieille rudesse latine ont beau protester : ils cèdent eux-mêmes au torrent ; rien ne peut échapper à l'influence souveraine du génie grec ». Pour Dumas, l'influence grecque file à travers les siècles, et notamment chez des écrivains comme Agrippa d'Aubigné au XVI^e siècle, Spartiate latin sur les champs de bataille, Racine, au XVII^e, émule des plus grands, comme Euripide, et André Chénier au XVIII^e siècle, célébrant Homère et la campagne antique de l'Asie Mineure. Il rappelle aussi la forte impulsion donnée à ce courant d'idées pendant la Révolution française.

L'auteur en profite pour broser le portrait de quelques philhellènes célèbres, écrivains romantiques qui font le voyage en Grèce comme les chrétiens faisant le pèlerinage dans les lieux saints : Chateaubriand, qui découvre sa muse dans les ruines de Sparte, Goethe, le « génie » de l'Allemagne, qui proclame la Grèce « éternelle patrie des arts et de la beauté », Victor Hugo, qui, inspiré par la guerre d'Indépendance hellénique, chante « le martyr de la Grèce esclave », Lord Byron, dont le *Childe Harold* se fait l'écho de la vie aventurière du poète, mort à Missolonghi, assiégé par les Turcs. Tout un monde littéraire philhellène, ici ressuscité, salue chez les Grecs rebelles des « Léonidas modernes », répercutant dans toute l'Europe leurs appels au secours.

En conclusion de son discours, le professeur Dumas endosse la thèse gréco-latine des philhellènes de Marseille : les Grecs d'aujourd'hui sont les délégués de l'esprit grec, toujours qualifié de « génie », et la langue grecque ancienne et moderne, enseignée au lycée, ranime les racines mêmes de l'hellénisme, dorénavant revitalisé et revivifié, comme la ville elle-même, par des investissements dans tous les secteurs :

« S'il est une ville où les études grecques doivent prospérer, n'est-ce pas Marseille, la colonie de l'antique Phocée, la cité grecque par excellence ? N'est-ce pas ici, dans cette Athènes des Gaules, trait d'union de l'Occident et de l'Orient, qu'à côté de l'industrie, du commerce, de la navigation, ont fleuri, durant des siècles la langue

et les arts de la Grèce ? [...] L'atmosphère dans laquelle vous vivez, jeunes élèves, est d'ailleurs des plus favorables à l'étude du grec : nul lycée n'est placé, sous ce rapport, dans d'aussi bonnes conditions, à un tel point que, si le grec venait à disparaître des programmes, il y aurait nécessité de le maintenir à Marseille. Combien, en effet, de ceux qui m'écoutent, de ceux dont le nom vont être proclamés, sont enfants de la Grèce moderne ! Pour eux, qu'est-il besoin d'encouragement et de paroles ? Le grec est leur langue, lien commun qui les unit à la patrie absente. Qu'ils en retrouvent le culte parmi nous ; qu'instruits avec vous, enfants de Marseille, et assis sur les mêmes bancs, ils contribuent à la force de nos études ; qu'ils nous apprennent à mieux goûter le génie grec, à nous y attacher de plus en plus. Nous leur apprendrons, de notre côté, à aimer notre littérature, à admirer nos écrivains, à confondre dans un même amour la patrie véritable et la patrie d'adoption, la Grèce et la France »⁷¹⁷.

Vingt ans plus tard, suite à l'exposé d'un autre professeur du lycée, Germain Arnaud, sur l'utilité des études grecques, le préfet de la ville reprend les mêmes déclarations mais en rappelant que Marseille, comme en témoignent son élite hellénique et l'ensemble de la haute bourgeoisie, échappe progressivement aux préjugés blessants qui en faisaient une ville de commerçants sans finesse et sans personnalité⁷¹⁸.

Cependant, l'homme qui incarnera le mieux, et pour au moins vingt ans, l'âme du philhellénisme marseillais dans l'enseignement secondaire et supérieur, ce sera Jules Blancard⁷¹⁹. Jouant ses deux atouts, littéraire et politique, on lui doit d'avoir fait la jonction entre le philhellénisme local et celui des grands réseaux nationaux et internationaux.

D'abord, l'homme. Né le 17 octobre 1817, de l'une de plus anciennes et estimées familles françaises, il consacra sa vie aux traductions littéraires, et particulièrement aux biographies des personnalités de la guerre d'Indépendance grecque. Grand voyageur, esprit cosmopolite, il fait des séjours à Constantinople, à Smyrne, en Épire, alors turque, à Athènes et ailleurs, et il crée tout un réseau rapprochant d'un côté la France et ses intellectuels, et de l'autre, les

717. Ibid.

718. La ville : distribution des prix aux élèves du Lycée, *Le Sémaphore de Marseille*, le 29 juillet 1886.

719. Sur Jules Blancard, voir TH. BLANCARD, *Notice sur la vie et les travaux de M. Jules Blancard*, Mesnil-Sur-L'Estrée (Eure) 1891 ; *Langues'O 1795-1995, Deux siècles d'histoire de l'École des langues orientales*, Paris 1995, p. 152.

hommes politiques ou d'Église, comme le futur patriarche œcuménique Joachim III le Majestueux, ainsi que des intellectuels grecs de Grèce et de la diaspora. À Jannina, en Épire, et ceci est très important pour sa future vision de la Grande Idée, il enseigne pendant deux ans le français et le latin au célèbre gymnase ou collège des frères évergètes Zossimas. Sa relation intellectuelle et physique avec Jannina, où il retournera souvent, même pendant les périodes de violences et de troubles (comme en 1852), resta intacte et intense tout au long de sa vie. Son biographe et neveu, Théodore Blancard, précise : « Le concours actif qu'il apporta à l'œuvre des frères Zossimas est encore l'objet du souvenir reconnaissant des vieux Janninotes. Tout en étudiant lui-même, il encourageait les jeunes gens à l'étude ; il enseignait à des Grecs leur propre langue, et une foule de montagnards de l'Albanie accouraient au gymnase de Jannina écouter les leçons instructives de l'infatigable philhellène »⁷²⁰. En 1847, il devient secrétaire interprète de l'École française d'Athènes, qui venait d'être fondée. Il occupera son poste pendant quatre ans.

C'est aux alentours de 1855 que Jules Blancard se fixe à Athènes. Il y donne des cours de français et de latin, et les plus grandes familles athéniennes compteront parmi ses élèves. Par ailleurs, sa réputation de philhellène le met en contact avec le roi Othon, la reine Amélie et la cour royale. Il arrive à Marseille en 1866, où il s'installera jusqu'en 1871 comme professeur de grec moderne. C'est pendant cette première époque marseillaise qu'il publie l'ouvrage de linguistique, *Le Grec Moderne enseigné à l'aide de la grammaire grecque de Burnouf*⁷²¹. L'objectif était de combler le vide existant dans l'enseignement du grec moderne à Marseille dans les années 1860. Le titre indique bien l'inspiration de Blancard, en matière de grammaire, soit l'helléniste Émile Burnouf, Directeur de l'École française d'Athènes, et co-fondateur de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques, réseau à la fois parisien et international auquel Jules Blancard était étroitement lié.

Pour l'hellénisme, on le sait, mais également pour les philhellènes du monde, l'élaboration et la sauvegarde de la langue grecque, en Orient et dans la diaspora, est une garantie de défense de la Grande Idée, impliquant des territoires hellénophones. Grâce au néo-helléniste Jules Blancard, Marseille, à mi-chemin du Levant

720. TH. BLANCARD, *Notice sur la vie ...*, op. cit., p. 14.

721. J. BLANCARD, *Le Grec moderne enseigné à l'aide de la grammaire grecque de Burnouf*, Marseille 1868.

et de l'Occident, par sa position géographique et ses origines, se voit conférer la plus haute importance stratégique : en filigrane aux propos linguistiques et culturels bien réels –le renforcement du grec moderne– se mène une bataille politico-sociale de libération. En 1868, le philhellène Baron Edouard Saillard, tout en félicitant son ami Blancard, explique le « sacré » de « la cause » par la présence et l'action d'une élite post-philhellène, financière et « aristocratique » :

« Je ne puis assez vous dire le plaisir que vous me ferez en étant satisfait, en réussissant dans cet enseignement auquel j'attache une importance extrême ; les événements vous démontrent déjà que le jour de la lumière se lève en *Orient*. Travaillons, vous et moi, chacun dans sa voie, à la même œuvre avec le zèle de ceux qui ont foi dans la cause sacrée, celle de la justice moderne, de la réparation. L'Empereur, qui a posé le principe du respect des nationalités, ne permettra pas qu'on le fausse toujours en *Orient* »⁷²².

En 1871, Jules Blancard quitte Marseille pour Paris, où il devient répétiteur de grec moderne à l'École des Langues Orientales vivantes. L'helléniste Brunet de Presle, professeur titulaire de l'École, étant tombé malade, Blancard le remplace dans l'enseignement du grec moderne. Après sa mort, Blancard continuera ses cours jusqu'en 1878.

À la fin de cette même année, il revient dans la cité phocéenne qu'il ne quittera plus. Attaché au Lycée de Marseille, son rôle principal consiste désormais, par arrêté ministériel⁷²³, à créer un cours de grec moderne à la Faculté des Lettres d'Aix, elle-même rattachée à la Faculté des Sciences de Marseille. Sa nomination comme professeur de grec moderne, ainsi que cette nouvelle chaire à la Faculté même de la ville phocéenne, lui donnent une nouvelle notoriété, et une influence encore plus grande dans la ville et dans le monde des philhellènes locaux, nationaux et internationaux.

Ce sera pour le philhellène français la période la plus féconde de sa vie. Dans l'amphithéâtre de la Faculté, prévu pour 600 personnes, on donnait les cours dits « annexes pour l'enseignement des lettres » (tels que la géographie, l'histoire, l'arabe, le grec moderne)⁷²⁴, offerts par l'Université depuis 1854. Jules Blancard

722. Cité dans TH. BLANCARD, *Notice sur la vie ...*, op. cit., p. 47.

723. Registres des procès-verbaux de l'assemblée des professeurs de la Faculté des Sciences de Marseille, 1860-1885, *Archives de la Faculté des Sciences de Marseille*.

724. L'information sur les « cours annexes » nous a été donnée lors d'un entretien avec Henri Tachoire, Professeur à la Faculté des Sciences à Marseille, en juin 2001.

y donne des cours publics qui deviennent vite très populaires. Parallèlement à ses cours de langue, il est autorisé à organiser des conférences publiques, aussitôt annoncées et souvent publiées dans *Le Sémaphore de Marseille* ; il y donne aussi, sous l'anonymat, quelques articles. Entre 1880 et 1887, il écrit dans des revues scientifiques, et des ouvrages diffusent ses articles à Athènes et surtout à Paris, publiés par certaines maisons d'édition déjà connues pour leurs services et leur attachement à la Grèce, comme la réputée maison Firmin Didot. Relevons, parmi ses nombreux essais biographiques, littéraires, ou linguistiques, celui sur Jean Colettis, ardent porte-parole de la Grande Idée, et ami personnel, celui sur la famille Métaxas, dont l'un des membres, Stavros Métaxas, était une personnalité locale, et celui sur la famille Mélas, doublement représentée à Marseille ; également sa traduction des *Poèmes Patriotiques* d'Anastase Valaoritis, et, pour l'occasion, la notice du réputé philhellène parisien et ami personnel de Blancard, Le Marquis de Queux de Saint-Hilaire etc.

Dans ses cours à la Faculté de Marseille comme dans ses nombreuses publications, il défendra la longue durée et l'impact de la civilisation hellénique. Parlant d'autres philhellènes, mais indirectement de lui-même, voici comment il situe leur contribution à la cause.

« Quelques érudits seuls connaissent en France la littérature de la Grèce moderne : moindre est encore le nombre de ceux qui s'occupent de sa poésie, car les beaux temps de Fauriel, de Pouqueville, du comte de Marcellus [tous de célèbres philhellènes] sont loin de nous. À l'exception de quelques membres de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, qui consigne [...] dans son "Annuaire" des travaux relatifs à la littérature grecque du Moyen Age et à l'époque moderne, combien peu de personnes s'y intéressent sérieusement. Le rôle un peu effacé auquel a été condamné, principalement depuis une vingtaine d'années, l'hellénisme a, sans doute, un peu refroidi le grand enthousiasme et l'intérêt légitime que l'Europe libérale lui avait montrés durant la période héroïque de sa glorieuse renaissance »⁷²⁵.

Jules Blancard entreprend alors d'informer son public sur les hommes de science grecs depuis l'antiquité, sur les poètes et les écrivains contemporains, et sur certains ecclésiastiques qui sont à ses yeux de vrais intellectuels, qu'il élève donc au niveau des intellectuels de France. Il fait la revue des publications en grec moderne, présente leurs auteurs, l'histoire du pays (principalement celle du XIX^e siècle) : tout y est pour éclairer son auditoire sur la vie du pays et de

725. J. BLANCARD, Bibliographie, *Le Sémaphore de Marseille*, le 1^{er} juillet 1880.

sa diaspora. Tout en haut de l'échelle, et d'une « supériorité incontestable »⁷²⁶, il place les Grecs de Marseille, ces riches négociants qui tiennent le haut du pavé dans le commerce local et international. En politique européenne, il y a Jean Colettis, Capodistrias, Alexandre Mavrocordatos et Tricoupis, diplomates chevronnés, dont la culture personnelle faisait rêver certains hommes politiques européens. Abordant la famille Mavrocordatos, il dit son immense respect pour les Phanariotes⁷²⁷. Grand admirateur de l'historien Constantin Paparrigopoulos, il emprunte à ce dernier sa théorie sur la continuité à la fois historique, linguistique et culturelle de l'hellénisme. Et il ajoute : « Les Grecs n'ont qu'une *Histoire universelle* de leur nation, qui paraît l'emporter sur toutes celles écrites en Angleterre, en France ou en Allemagne. Tout le monde comprend que nous voulons parler de l'histoire, en six volumes, de M. Paparrigopoulos, publiée tout récemment, et dont les six volumes, qui en sont comme l'épilogue, lui ont mérité les honneurs d'une traduction française par M. E. Burnouf »⁷²⁸.

Le rôle de la diaspora dans la reconstruction de la Grèce a une place de choix dans les discours et les écrits de Blancard, bien sûr adaptés à l'histoire gréco-latine des Hellènes et Philhellènes de la ville et aux origines phocéennes de Marseille. Ainsi souligne-t-il le lien entre la générosité des négociants grecs et leur patriotisme. Et il rappelle que pratiquement tous les monuments athéniens, à commencer par l'Université, ont été élevés grâce aux subventions des négociants grecs, vivant la plupart de temps à l'étranger, mais dont les avoirs sont très souvent placés à « La Banque Nationale » (*Εθνική Τράπεζα*). Concluant l'un de ses textes, il brosse un tableau de cette communauté hellénique si prompte à soutenir, discrètement, certes, mais vigoureusement, son œuvre et ses efforts : « Vous voyez, Messieurs, que la Grèce n'était pas morte et qu'elle mérite encore toutes nos sympathies ; vous le savez peut-être mieux que moi, vous dont la ville est une fondation phocéenne et abrite encore dans ses murs une colonie grecque nombreuse, riche et digne à tous égards de tant d'intérêt. Qu'on lui vienne donc en aide, puisqu'elle a su si bien profiter du peu qu'on lui a donné, et ne lui disputons plus sa langue et jusqu'à la manière de la prononcer »⁷²⁹.

726. J. BLANCARD, *Le Grec moderne, cours professé à la Faculté des lettres de Marseille*, Paris 1880, p. 50.

727. Ibid., p. 51.

728. Ibid., p. 46.

729. J. BLANCARD, *La prononciation du Grec moderne*, Paris 1880, p. 21.

La position de Jules Blancard sur la question de la langue grecque sera claire, et ses rapports avec le réseau de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques, groupe philhellène parisien reliant Marseille à l'international seront abordés, mais il faut au préalable esquisser un historique de cette question épineuse, telle qu'elle s'est développée entre, en gros, 1875 et 1910.

Si la période précédente se caractérise par une lutte entre la *katharévoussa* (ou langue épurée, à mi-chemin entre le grec ancien et la langue parlée du grec moderne) et une langue archaïsante, à partir des années 1880 jusqu'aux années 1920, on peut parler d'affrontements souvent violents, entre les adeptes de la *katharévoussa* et ceux de la langue parlée populaire, la *démotique*⁷³⁰. Cette époque est aussi vue comme l'ère héroïque des *démotistes* et de leur chef intellectuel, Jean Psichari.

Linguiste, Psichari⁷³¹ (1854-1929) est lui aussi fils de la diaspora hellénique. D'une famille archontale de Chios établie à Constantinople, il est né à Odessa, qu'il a quittée à l'âge de quinze ans pour aller s'installer en France. Il épousa la fille du célèbre écrivain, philosophe et historien Ernest Renan, qui assurera son ascension dans le monde académique. En 1884, il est nommé Professeur à l'École des Hautes Études, et trois ans plus tard, à l'École des Langues Orientales ; en Grèce, il se taille bientôt la réputation du plus célèbre professeur de son École.

En 1888, Jean Psichari publie en grec *Tò ταξίδι μου* [*Mon voyage*]. Récit de voyage, mais écrit en *démotique*. Ce sera le début de véritables guerres linguistiques, où le sang a coulé. Dans cet ouvrage, l'auteur expose sa foi de linguiste dans une langue que ses adversaires qualifient de « vulgaire ». Son livre tient à la fois du manifeste militant et de la critique sociale du pays ; comme les « puristes » (les défenseurs de la *katharévoussa*), il insiste sur la continuité millénaire de la langue et la civilisation hellénique. Le ton est celui du manifeste, le propos patriotique : « Langue et Patrie sont la même chose. Se battre pour sa patrie ou pour la langue nationale sont un même combat. Toujours on se

730. N. VAYENAS, La langue de la prose [Ἡ γλώσσα τῆς πεζογραφίας], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας] (col.), Athènes 2000, p. 259, en grec ; G. VÉLOUDIS, Le multilinguisme dans l'étude des mœurs [Ἡ πολυγλωσσία τῆς ἠθογραφίας], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας] (col.), op. cit., p. 262.

731. Sur Jean Psichari, voir entre autres *Langues'O 1795-1995 ...*, op. cit., p. 152-153 ; plusieurs pages lui sont consacrés dans la *Revue des Études Grecques*, mensuel.

défend pour la Patrie »⁷³². Critique sociale récurrente dans toute son œuvre : l'attachement aveugle à l'époque de Périclès et de Sophocle bloque le développement du pays⁷³³.

Tò ταξίδι μου de Psichari provoque des remous dans le monde académique et littéraire grec. Désormais, deux camps s'affrontent : les « puristes », qui prennent position pour la *katharévoussa*, et les « vulgaristes » (partisans de la langue populaire ou démotique), qui prennent fait et cause pour l'œuvre et les idées de leur guide. Le camp des « vulgaristes » jouit d'un immense prestige : il est soutenu par de grandes figures de la littérature grecque, comme Kostas Palamas, le poète national, qui utilise la langue démotique, et Emmanuel Roïdis, qui prend sa défense.

La bataille linguistique prend bientôt une dimension politique. En pleine « guerre » contre le panslavisme, et suite à la défaite humiliante de la Grèce aux mains des Turcs en 1897 et à la lutte armée en Macédoine contre les Bulgares, tout bascule. Les vieux démons du mishellénisme se réveillent. L'on voit partout des « traîtres ». Ainsi les « vulgaristes » sont accusés de remettre en question la continuité millénaire de la civilisation et donc de la langue hellénique, et traités de socialistes, d'anarchistes, d'athées, de maçons. Dans l'autre camp⁷³⁴, les « puristes » se définissent comme protecteurs des coutumes helléniques, de l'ordre moral et religieux menacé par les roubles russo-slaves déversés dans le pays, « mis en péril » par les « psicharistes ». La langue parlée est qualifiée de « barbare, corrompue et grossière »⁷³⁵ sans structure ou grammaire digne de ce nom, et l'on pourchasse les démotistes surnommés « μαλλιαροί », les « chevelus ».

Remarques perspicaces d'Eugène Clément, en 1909, dans la *Revue des Études Grecques* :

« Malgré quelques divergences dans l'application, le principe populariste [ou "vulgariste"] gagne tous les jours du terrain dans les esprits et conquiert des

732. J. PSICHARI, *Mon voyage* [*Tò ταξίδι μου*], Athènes 1988, p. 7.

733. Ibid. ; Voir aussi A. DIMARAS, Jean Psichari et le Démotisme [*Ο Γιάννης Ψυχάρης και ο Δημοτικισμός*], dans *Histoire de la langue grecque* [*Ιστορία της ελληνικής γλώσσας*] (col.), op. cit., p. 264-265, en grec.

734. Voir sur le sujet l'article éclairant de A. DIMARAS, Les dimensions sociales et la constitution [*Κοινωνικές διαστάσεις και σύνταγμα*], dans *Histoire de la langue grecque* [*Ιστορία της ελληνικής γλώσσας*] (col.), op. cit., p. 266-267, en grec.

735. G. BABINIOTIS, Georges Hatzidakis (1848-1941) [*Γ. Ν. Χατζιδάκις (1848-1941)*], dans *Histoire de la langue grecque* [*Ιστορία της ελληνικής γλώσσας*] (col.), op. cit., p. 274-275, en grec.

adhésions parmi la jeunesse éclairée. De là un déchaînement de colères dans le camp officiel des puristes. [...] Les populistes sont des traîtres parce qu'ils brisent la chaîne qui relie la Grèce moderne avec la Grèce antique. Mais réfute M. Psichari, qui sont les traîtres qui rompent l'unité grecque ? Les magisters enseignent aux enfants une langue étrangère, la καθαρεύουσα. Ils déclarent que la langue populaire est un "haillon de l'esclavage". Nous proclamons, nous, et nous démontrons qu'elle est la légitime fille de l'ancienne et qu'elle unit étroitement la Grèce d'aujourd'hui à sa glorieuse mère. [...] Des injures ils en viennent aux tracasseries et aux menaces. Le journal *ἡ Πρωΐα* a dressé une liste des popularistes de Constantinople en mentionnant les instituteurs publics, afin de les faire révoquer. M. Psichari écrit au directeur de ce journal une lettre indignée. Le journal *Ἀθῆναι* attaque Kostis Palamas pour ses idées popularistes, incompatibles, prétend-il, avec sa fonction de secrétaire de l'Université. D'après ce journal, le ministre aurait adressé un blâme à Palamas, le plus grand des poètes grecs contemporains, l'honneur de sa nation ! Quelle insupportable tyrannie. Un certain Paganellis pousse jusqu'à l'excitation à l'assassinat. Il déclare "qu'il acquitterait le meurtrier de Psichari"⁷³⁶.

Comme on le voit, la ferveur linguistique n'était pas que verbale et médiatique. La lutte littéraire elle aussi a pris une tournure de guerre civile. 1901 est l'année de la célèbre « Querelle des Évangiles »⁷³⁷. Le journal *Ἀκρόπολις* [*Acropole*] a commencé, cette même année, à traduire les Évangiles en langue moderne ; le traducteur, Alexandre Pallis, est un écrivain traducteur d'Homère. Dans le même temps, la reine Olga a demandé au métropolite d'Athènes de promouvoir une traduction en *démotique* : c'était là une de ses promesses aux malades et aux blessés de guerre. Scandale pour les « puristes » : plusieurs théologiens, universitaires et étudiants vouent aux gémonies ces « athées et ces traîtres ». Pallis lui-même est accusé de « mishellénisme »⁷³⁸ – le Grec de l'étranger, une fois encore, donnant des munitions aux Grecs « autochtones », qui s'empressent de le traiter d' *ὀμογενής*, d'« impur ». La reine en personne fut accusée de panslavisme et de s'ingérer dans les affaires ecclésiastiques. Il y eut des manifestations étudiantes, des émeutes, des morts, qui ont mené à la chute

736. E. CLÉMENT, Comptes rendus bibliographiques, *Revue des Études Grecques*, 1909, p. 479.

737. À ce sujet, voir entre autres : G. HATZIDAKIS, La question de la langue en Grèce, *Revue des Études Grecques*, 1903, p. 233 ; C. TH. DIMARAS, *Histoire de la littérature néo-hellénique* [*Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας*], op. cit., p. 520 ; P. KAROLIDIS, *Histoire de la nation grecque* [*Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους*], XIX, Athènes 1993, p. 165-166.

738. T. R., Comptes rendus bibliographiques, *Revue des Études Grecques*, 1905, p. 391.

du gouvernement Théotokis. Peu de temps après, le Saint-Synode de Constantinople proclame que la langue démotique est un « avorton », un « idiome monstrueux ». Toute traduction des Évangiles devient dès lors interdite, « un crime impardonnable, une action abominable et horrible »⁷³⁹ !

En 1903, il y eut de nouveaux troubles au cœur d'Athènes ; le sang coula. Ce fut la « Querelle d'Orestia »⁷⁴⁰. L'écrivain Kostas Varnalis brosse un sombre tableau de l'époque :

« À mon époque [début du XX^e siècle] la Faculté des Lettres de l'Université d'Athènes était à l'apogée de sa gloire. La plupart des professeurs étaient de grands noms, chacun dans son domaine, jouissant d'une réputation et d'un prestige international. [...] La lutte linguistique était à son paroxysme. Deux mondes ennemis livraient une bataille décisive. Les démotistes [...] et les puristes [...]. Au fond, ils n'étaient pas si différents. Les deux demandaient les mêmes choses. Gloire de la patrie, reconquête de l'héritage paternel, renaissance de l'esprit ancien. La Grande Idée les unissait, les formules linguistiques les séparaient. Et cette différence "extérieure" prenait dans les deux camps l'importance d'un combat "à finir" : "l'autre" était un traître, foulant aux pieds tout ce que la tradition avait de sacré. [...] Les leaders démotistes s'appelaient Psichari, Pallis, Palamas, tous des scientifiques et des littéraires de premier rang ; à l'époque ils étaient jeunes, et fougueux. Ils menaient la bataille avec courage et conviction. Mais tout le monde était uni contre le démoticisme, savants, hommes d'Église et hommes politiques, journalistes. Les journaux qui faisaient exception étaient "L'Acropole" de Gabriilidis (qui a publié aussi la traduction des Évangiles de Pallis) et "Hestia". [...] Dans l'autre camp, il y avait Mistrionis [Recteur de l'Université d'Athènes et Professeur de littérature à la Faculté des lettres d'Athènes]. [...] L'homme avait une terrible influence sur les étudiants et sur le peuple. Il semait volontiers le trouble, et il pouvait faire tomber les gouvernements. Son pouvoir, se fondait sur l'inculture des masses et les peurs linguistiques ancestrales. [...] La Bataille des Évangiles, je n'y étais pas. Pendant ma première année à l'Université, la "Bataille de l'Orestie" a éclaté ; j'y étais. [...] Au "Théâtre Royal" (maintenant "National"), on jouait la trilogie d'Eschyle, traduite en grec contemporain par G. Sotiriadis, le futur professeur d'histoire ; le vieux Mistrionis est entré dans une violente colère, mettant le feu aux poudres dans le monde étudiant. Et quand, dans la nuit du 8 novembre, la foule a essayé d'attaquer le théâtre, l'armée a ouvert le feu. Deux morts et sept blessés. Le gouvernement Rallis a lancé

739. G. HATZIDAKIS, La question de la langue en Grèce, *Revue des Études Grecques*, 1903, p. 233.

740. À ce sujet, voir entre autres J. GUILLEBERT, Courrier de Grèce, *Revue des Études Grecques*, 1903, p. 491.

des enquêtes contre les fomenteurs de troubles. Mistriotis s'est fait tout petit. Lors de la "Querelle d'Orestia", j'étais dans le camp des "traîtres" de notre langue immortelle. [...] Et je me rappelle que quand j'ai passé mes examens en vue d'obtenir mon diplôme (à la fin de l'année 1908), j'avais consulté mon ami [...], en lui demandant comment je pourrais m'échapper des griffes de ce terrible professeur, qui savait bien que j'étais un "traître". Il avait la liste des noms de tous les "chevelus". [...] Résultat : Mistriotis m'a donné zéro. Ainsi, très tôt, je fus.... "victime de mes idées"⁷⁴¹.

Sur la question linguistique, Jules Blancard choisira le camp des « puristes », partisans d'un grec moderne « expurgé ». Cette langue-là, dit-il, vaut presque le

741. C. VARNALIS, *Mémoires philologiques* [Φιλολογικά απομνημονεύματα], op. cit., p. 61-64. « Στά χρόνια μου [ἀρχὲς τοῦ 20οῦ αἰῶνα] ἡ Φιλοσοφικὴ Σχολὴ τοῦ Πανεπιστημίου ἦταν στὶς δόξεις τῆς. Οἱ περισσότεροὶ ἀπὸ τοὺς καθηγητὲς ἦταν ἄσσοι τῆς ἐπιστήμης μὲ διεθνή φήμη καὶ κύρος. [...] Ὁ γλωσσικὸς ἀγῶνας τότε βρισκότανε στὴν ὀξύτερη φάση του. Δυὸ ἐχθρικοὶ κόσμοι δίνανε τὴν κρίσιμη μάχη. Οἱ δημοτικιστὲς [...] κι οἱ καθαρευουσιάνοι [...]. Στὸ βάθος δὲν διαφέρανε καὶ πολὺ. Κι οἱ δυὸ τους ζητούσανε τὰ ἴδια πράγματα. Μεγαλεῖο τῆς πατρίδας, ἀνάκτηση τῆς πατρικῆς κληρονομίας, ἀναβίωση τοῦ ἀρχαίου πνεύματος. Ἡ Μεγάλῃ Ἰδέα τοὺς ἔνωσε, ὁ γλωσσικὸς τύπος τοὺς χώριζε. Κι αὐτὴ ἡ "ἐξωτερικὴ" διαφορὰ ἔπαιρνε καὶ στὰ δυὸ στρατόπεδα τὴ σημασίαν τοῦ ἀγῶνα « ὑπὲρ ὄλων » ἢ τῆς προδοσίας τῶν ἱερῶν καὶ ὀσίων τῆς φυλῆς. [...] Καπεταναῖοι τοῦ δημοτικισμοῦ ὁ Ψυχάρης, ὁ Πάλλης, ὁ Παλαμᾶς, ἐπιστήμονες καὶ λογοτέχνες πρώτης γραμμῆς, ἦτανε τότε ἀπάνου στὴν ἀκμὴ τῆς ἡλικίας τους καὶ τῆς μαχητικῆς τους δράσης. Βαστούσανε μὲ γενναϊότητα καὶ μὲ πίστη τὸν ἀγῶνα. [...] Ὅλη ἡ ἑλληνικὴ ἐπιστήμη, ἡ ἐκκλησία, ὁ Τύπος καὶ τὸ κράτος ἦτανε ἐχθροὶ τοῦ δημοτικισμοῦ. Ἀπὸ τίς ἐφημερίδες, κάνανε ἐξαίρεση μονάχα ἡ "Ἀκρόπολις" τοῦ Γαβριηλίδη (ποὺ δημοσίεψε καὶ τὴ μετάφραση τοῦ Εὐαγγελίου ἀπὸ τὸν Πάλλη) κι ἡ "Ἐστία". [...] Ἐπικεφαλῆς τῆς ἀντίδρασης ἦτανε ὁ Μιστριώτης [Πρύτανης τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν καὶ Καθηγητὴς ἑλληνικῆς φιλολογίας στὴ Φιλολογικὴ Σχολὴ τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν] [...] Αὐτὸς ὁ ἄνθρωπος εἶχε τρομερὴ ἐπιρροὴ στοὺς φοιτητὲς καὶ στὸ λαό. Μποροῦσε νὰ δημιουργεῖ ὀχλαγωγίες ὅποτε ἤθελε καὶ νὰ ρίχνει κυβερνήσεις. Δύναμὴ του ἦταν ἡ ἀμορφωσιά τοῦ λαοῦ κι ἡ παλαιότατη παράδοση τῆς γλωσσικῆς πρόληψης. [...] Τὰ "Εὐαγγελιακὰ" δὲν τὰ πρόφτασα. Ἦμουν ὁμως ἐδῶ, πρωτοετῆς φοιτητῆς, στὰ "Ὀρεστειακὰ" (Νοέμβρης τοῦ 1903). Ἐπειδὴ τὸ "Βασιλικὸ Θέατρο" (τώρα "Ἐθνικὸ") ἔπαιξε τὴν τριλογία τοῦ Αἰσχύλου "Ὀρέστεια" μεταφρασμένη σὲ ἀπλὴ ἑλληνικὴ γλῶσσα ἀπὸ τὸν κατόπι καθηγητὴ τῆς ἱστορίας Γ. Σωτηριάδη, θύμωσε ὁ γερο-Μιστριώτης κι ἔβαλε μπουρλότο στὴ φοιτητάρια. Μὰ ὅταν στὶς 8 τοῦ Νοέμβρη τὴ νύχτα ἐπιχείρησε τὸ πλῆθος νὰ ἐπιτεθεῖ ἐνάντια στὸ θέατρο, ὁ στρατὸς πυροβόλησε. Δυὸ σκοτωμένοι, ἑπτὰ πληγωμένοι. Ἡ κυβέρνησις Ράλλη ἄρχισε ἀνακρίσεις ἐνάντια στοὺς ὑποκινητὲς τῆς ὀχλαγωγίας. Καὶ ὁ Μιστριώτης μαζεύτηκε. Στὰ "Ὀρεστειακὰ" ἦμουν μὲ τὸ μέρος τῶν "προδοτῶν" τῆς ἀθανάτου ἡμῶν γλώσσης. [...] Θυμοῦμαι ὅταν ἔδιναν ἐξετάσεις γιὰ δίπλωμα (τέλος τοῦ 1908) συμβουλευόμουν τὸ φίλο μου [...] πῶς θὰ τὰ καταφέρω νὰ γλυτώσω ἀπὸ τὰ νύχια τοῦ φοβεροῦ καθηγητῆ, ποὺ ἤξερε πῶς εἶμαι "προδότης", γιατί εἶχε κατάλογο ὄλων τῶν μαλλιαρῶν φοιτητῶν. [...] Συμπέρασμα : Ὁ Μιστριώτης μοῦ ἔδωσε βαθμὸ μηδέν. Ἐτσι νωρὶς-νωρὶς ἄρχισα νὰ γίνομαι ... "θύμα τῶν ιδεῶν μου", notre traduction.

grec ancien. En tant que vrai philhellène, loin des passions déchirant le pays, il prévient simplement le public non-grec de ne pas confondre la langue avec le passé de la Grèce, exigeant aussi de ne pas mettre sur le même pied les écrivains et philosophes contemporains, et les grands auteurs comme Homère, Platon, Aristote, Sophocle, Thucydide⁷⁴².

Nous reviendrons à Jules Blancard, non sans avoir brièvement évoqué cet autre réseau philhellène qu'est l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, auquel Blancard et la majorité des hellénistes, des philhellènes et des Grecs cultivés du monde furent liés et attachés.

La création de l'Association⁷⁴³, le 7 mai 1867, accompagne le renouveau d'un philhellénisme français et international, certes moins marqué que lors de la guerre d'Indépendance grecque, mais qui a tout de même touché un large public, lié qu'il était à la révolte crétoise de 1866-1869 contre les Ottomans. Certains fondateurs, comme Firmin-Didot et Lebrun, s'inscrivent sur les listes des Comités pro-Crétois, mais le gros des membres de l'Association s'appuie surtout sur les néo-hellénistes et byzantinologues français, qui parlent, dans leur majorité, le grec moderne.

Tel que décrit dans les statuts, le but de l'Association est la propagation des études sur la langue et la littérature grecques. Elle récompense les meilleurs ouvrages, maintient un réseau étendu avec d'autres Sylloges grecs ou liés à la Grèce, et publie annuellement, puis à chaque trimestre, *la Revue des Études Grecques*.

Parmi les membres fondateurs de l'Association, l'on remarque, outre le ministre grec Théodore Deliyannis, des hellénistes et philhellènes de France, comme Gustave d'Eichthal, Brunet de Presle, Saint-Marc-Girardin, Renan et Michel Bréal, professeur au Collège de France. Le négociant Constantin Mélas, de la maison Mélas Frères, de Marseille, y figure lui aussi, et les bureaux de son entreprise seront, des années durant, l'un des centres nerveux de l'Association de la ville phocéenne. L'Association rendra publique la liste des membres fondateurs impliqués dans l'art monumental grec. Elle informe ainsi son public des dernières fouilles réalisées principalement en Grèce, en Asie Mineure, en Crète et à Constantinople, des monuments découverts, des antiquités, parfois byzantines, et aussi des monuments rares ayant échappé aux désastres, invasions et autres méfaits.

742. J. BLANCARD, *Le Grec Moderne*, *Le Sémaphore de Marseille*, le 7 juillet 1881.

743. Au sujet de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, voir entre autres M. DITSA, Introduction [Εισαγωγή], dans D. VIKÉLAS, *Loukis Laras* [Λουκίης Λάρας], op. cit., p. 82*-86*.

Parmi ces fondateurs « archéologues » figurent Étienne Zafirooulos de Marseille, Christakis Effendi Zographos, Syngros, bien sûr l'Université d'Athènes, et le prestigieux « Syllogue d'Athènes pour la propagation des études grecques ». Les donateurs sont plus ou moins les mêmes que pour les autres syllogues helléniques du monde : nous avons nommé Georges Zarifis, l'homme de lettres et négociant Étienne Vlastos, de Marseille, la famille Scaramangas, de Paris, Marseille et Taganrog, les Négrépointe, les Vaglianos.

Dans la liste des membres, pas un négociant grec, de Marseille et d'ailleurs, qui ne figure aux côtés des hellénistes de la ville, comme le professeur de grec Jean Bélisaire, Jules Blancard, R. Dumas, du lycée de Marseille, Gryparis. Blancard y est très présent. Membre du Comité en 1876-1877, il est très proche de l'érudit philhellène marquis de Queux de Saint-Hilaire⁷⁴⁴.

Association française et par définition apolitique – la Revue scientifique étant garante de son cosmopolitisme – elle n'échappe toutefois pas aux déchirements qui divisent le monde hellénique et la Grèce. Elle agit avec impartialité pour promouvoir partout la langue, la littérature et l'archéologie grecques⁷⁴⁵. Parallèlement aux publications sur la Grèce antique et byzantine, l'Association publie également des articles sur les sujets brûlants concernant la Grèce contemporaine.

Mentionnons au passage Gustave d'Eichthal, l'un des fondateurs de l'Association, et ses efforts pour internationaliser la langue grecque,⁷⁴⁶ matrice qui, au cours des trente siècles précédents, n'a rien perdu de sa « vitalité primitive », tout en conservant sa « puissance plastique »⁷⁴⁷, sa logique et son euphonie. Son style brillant donne à la langue grecque universelle les atours d'une œuvre humanitaire de paix, de bonne entente, d'une plus haute culture, mais sans élitisme, partagée par le plus grand nombre.

« [...] si l'étude du grec », veut nous convaincre Gustave d'Eichthal, « à côté des avantages de haute culture intellectuelle qu'elle présente, pouvait offrir une utilité

744. MARQUIS DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE, Notice sur la vie et les œuvres d'Aristote Valaoritis, dans *Aristote Valaoritis, poèmes patriotiques*, Paris 1883.

745. À ce sujet, voir E. EGGER, Assemblée générale du 4 avril 1872, Discours de M. Egger, *Revue des Études Grecques*, 1872, p. L.

746. Selon Gustave D'Eichthal, qui adopte la démotique, « aucun idiome ne serait encore plus digne que la langue grecque, telle qu'elle est aujourd'hui parlée, de servir de langue internationale », dans G. D'EICHTHAL, *Revue des Cours Littéraires*, 17 et 31 mars 1866.

747. G. D. EICHTHAL, Sur une langue internationale, *Revue des Études Grecques*, 1871, p. 127, pour les deux citations.

pratique, si elle pouvait fournir non seulement un moyen de communication avec un peuple actif, entreprenant, cosmopolite, mais aussi un moyen universel d'entente, la question se trouverait tranchée. Une étude qui donnerait à la civilisation, pour langue internationale, la plus belle langue populaire et littéraire à la fois que le génie humain ait créée, cette étude ne pourrait assurément plus être abandonnée »⁷⁴⁸.

On le voit bien : la *Revue des Études Grecques* est toujours à la pointe de l'actualité. Le lecteur peut s'y informer, dans de longs articles, sur la presse de la Grèce moderne ou sur les syllogues de Turquie et ailleurs. L'Association maintient des relations étroites, culturelles et scientifiques, avec diverses sociétés et syllogues, comme L'École française d'Athènes, le Comité Coray de Marseille, le syllogue littéraire hellénique de Constantinople. Les « Actes de l'Association » sont précieux pour tout ce qui touche la vie et l'œuvre de ses membres, vivants ou décédés, ou qui viennent de joindre l'Association. Tournée vers le passé mais portant un regard scientifique sur le présent, la *Revue des Études Grecques* offre à ses lecteurs un panorama complet des études helléniques.

« Pouvons-nous oublier », explique dans son discours A. Chassang, « que nous comptons parmi les modernes Hellènes de nombreux associés et de généreux donateurs, et que nous sommes en rapport de correspondance et d'échange avec la plupart des Syllogues de l'Orient et de la Grèce ? D'ailleurs, quand on aime les pères, comment ne pas aimer aussi les enfants ? Cette jeune Grèce nous rappelle l'ancienne, comme Astyanax rappelait Hector à Andromaque »⁷⁴⁹.

On ne peut terminer ce survol de l'Association française sans mentionner la section la plus originale de la *Revue des Études Grecques*, sa « Chronique », et plus tard sa « Correspondance grecque ». Dans la Chronique, consacrée aux faits divers, on trouve de tout : actualité politique, intérieure et extérieure, fouilles, aléas économiques, l'hellénisme en général et, bien entendu, la dynamique intellectuelle et artistique du pays. Mais le point le plus original de la revue, en ce qui nous concerne, est la rubrique « Correspondance grecque », écrite par des écrivains de haut niveau, comme Vikélas. La correspondance porte sur l'actualité récente en Grèce et conserve une étonnante impartialité. Véritable trésor d'informations sur l'époque, les correspondances de la *Revue des Études Grecques*

748. Ibid., 135.

749. A. CHASSANG, Assemblée générale du 25 avril 1878, Discours de M. A. Chassang, *Revue des Études Grecques*, 1878, p. LVII.

sont devenues, comme l'avait prophétisé Salomon Reinach, « une source pour l'histoire de l'hellénisme moderne »⁷⁵⁰.

Mais revenons au philhellène par excellence, Jules Blancard. Les Grecs, on l'a vu dans des extraits de ses écrits, sont les dignes héritiers de leurs ancêtres, comme le prouve la préservation de leur langue depuis l'Antiquité. Selon Blancard, Byzance, « l'Empire grec » d'Orient, a conservé la littérature et la pensée de la civilisation antique⁷⁵¹. Ainsi, toute l'Épire, et surtout cette partie que le traité de Berlin de 1881 n'a pas incorporée dans les limites assignées à la Grèce, est entièrement grecque – par sa population, par sa langue et par sa religion chrétienne. « Pourquoi les laisserait-on à la Turquie, Jannina surtout, ce centre de l'Épire chrétienne, si célèbre pour ses écoles et ses professeurs, et qui a rendu de si grands services à la civilisation de ces contrées ? »⁷⁵²

Vingt-cinq siècles de civilisation grecque et deux millénaires de religion chrétienne contribuent ainsi à définir ce que Blancard appelle les droits légitimes de la Grèce en Orient. « Dieu tiendra compte aux Grecs », dit-il à son public, « de leur fidélité à leur clergé et à la foi de leurs pères pendant leur longue servitude, plus longue et plus cruelle que celle des Juifs à Babylone »⁷⁵³. Dans une publication parlant entre autres de Léon Mélas, homme de lettres et acteur important de la scène politique grecque, Blancard précisera sa position personnelle sur la Grande Idée : « Il était de ceux qui n'ont jamais pu admettre que les événements de 1821 n'auraient d'autre résultat que l'affranchissement de ce petit coin de terre où la nécessité avait forcé l'hellénisme à borner provisoirement ses ambitions. La délivrance de ses frères soumis encore au sceptre ottoman demeurait son rêve le plus cher »⁷⁵⁴.

Il est clair pour lui que la Turquie, musulmane, qualifiée de superstitieuse, d'ignorante, de fanatique et de corrompue, ne doit plus étendre son pouvoir en Europe. Les terres dont il est question appartiennent en droit à la civilisation chrétienne grecque, supérieure à tous égards⁷⁵⁵. Retour à une idée

750. S. REINACH, Assemblée générale du 7 mai 1903, Discours prononcé par M. Salomon Reinach, *Revue des Études Grecques*, 1903, p. VII.

751. J. BLANCARD, *Le Grec moderne, cours professé ...*, op. cit., p. 11.

752. Ibid., p. 39.

753. Ibid., p. 31.

754. J. BLANCARD, *La famille Mélas*, Saint-Quentin, 1885, p. 7.

755. J. BLANCARD, *Le Grec moderne, cours professé ...*, op. cit., p. 10 ; et J. BLANCARD, *Le Grec moderne, cours professé ...*, op. cit., p. 73-75.

chère du début du XIX^e siècle, toujours vivante dans les milieux philhellènes : la croix contre le croissant.

Pour atteindre cet objectif, les Grecs devront toutefois instruire toutes les communautés helléniques du Levant dans la langue de leurs ancêtres, eux-mêmes l'ayant souvent laissée se perdre au cours des quatre siècles de domination ottomane⁷⁵⁶. La langue, un des fils conducteurs de la longue durée de la civilisation hellénique en Anatolie, devient ainsi pour Blancard l'instrument de l'émancipation des régions de la Grèce assujettie.

Mission libératrice par la protection, l'apprentissage et la propagation de la langue, l'un des piliers de cette culture ancestrale, et mission civilisatrice de l'hellénisme en Orient vont de pair. Il conclut sur ces mots l'un de ses cours à la Faculté de Marseille :

« Félicitons-nous, messieurs, que cette dépravation [de la polygamie et de l'esclavage] et ces hontes aient depuis longtemps disparu de notre Grèce, et espérons que la secousse qui ébranle maintenant l'Orient jusque dans ses fondements, y épurera en même temps l'atmosphère des mœurs, des idées et des croyances, y déracinera les superstitions et les vices, et permettra d'y faire pénétrer, en même temps que les lumières, la moralité et la vraie civilisation »⁷⁵⁷.

Par Blancard, nous sommes amenés tout naturellement à un autre réseau philhellène de Marseille, celui de la presse, qui se forme autour du grand quotidien de la ville : *Le Sémaphore de Marseille*.

756. J. BLANCARD, *La famille Mélas*, op. cit., p. 7-8.

757. J. BLANCARD, *Le Grec moderne ...*, op. cit., 1880, p. 75.

CHAPITRE II

LE SÉMAPHORE DE MARSEILLE: PRESSE PHILHELLÈNE ET RÉSEAUX PHILHELLÈNES INTERNATIONAUX

C'est en 1^{er} janvier 1828 que *Le Sémaphore de Marseille*⁷⁵⁸, doyen des grands quotidiens marseillais, voit le jour. Il sera la lecture préférée des élites bourgeoises, politiques et économiques de France et de l'étranger. Il a comme pères fondateurs : Antoine Ricard et Alexandre Demonchy. À ses débuts, il ne traitait que commerce et navigation maritime. L'allusion contenue dans le mot « sémaphore », confirmée par son sous-titre « Feuille Commerciale, Maritime, Industrielle et d'Annonces judiciaires et Avis divers », était claire pour tous : il fallait observer les arrivées et départs de tous les navires sillonnant la Méditerranée. Dans un premier temps, *Le Sémaphore de Marseille* compte quatre pages de 35×24 centimètres. Assez tôt, le journal se verra autorisé à traiter de questions politiques, et en peu de temps, il deviendra l'un des quotidiens français les plus réputés, notamment pour ses fines analyses littéraires et politiques, nationales et surtout, internationales.

À partir de décembre 1828, Demonchy se lie à Joseph François Feissat, qui a désormais la haute main sur *Le Sémaphore*. Ce dernier descend d'une vieille famille terrienne. Il gère le journal et met ses connaissances à profit dans la rédaction

758. Sur *Le Sémaphore de Marseille*, voir entre autres : A. BARLATIER, *Le Sémaphore de Marseille*, le 11-12 janvier 1885 ; Deuxième Siècle, *Le Sémaphore de Marseille*, le 1^{er} et le 2 janvier 1928 ; À propos du Centenaire du Sémaphore, le 5 janvier 1928 ; C. VAUTRAVERS, A. MATTALIA, *Des journaux et des hommes, du XVIII^e au XXI^e siècle, à Marseille et en Provence*, Avignon 1994, p. 53-60, 89-90 ; P. LERIS, La presse : la presse politique de 1789 à 1848, dans P. MASSON (dir.), *Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale*, VI, Marseille 1914 ; P. LERIS, G. VIMAR, La presse : la presse politique (suite), dans P. MASSON (dir.), *Les Bouches-du-Rhône encyclopédie départementale*, VI, op. cit. ; G. VIMAR, La presse : journaux littéraires et commerciaux, dans P. MASSON (dir.), *Les Bouches-du-Rhône encyclopédie départementale*, VI, op. cit. ; P. ECHINARD, Adolphe Barlatier, dans R. CATY, É. RICHARD, P. ECHINARD, *Les patrons du Second Empire*, op. cit., p. 61-62 ; Centenaire du Sémaphore de Marseille 1828-1928, numéro spécial du Sémaphore, 1928 ; A.-M. BROMBERGER, *Centenaire du Sémaphore de Marseille*, Marseille 1928.

de certaines rubriques clefs. C'est l'époque où le journalisme, comme profession, prend du galon : les directeurs sont salariés, tout comme l'équipe de rédacteurs qui les entoure. *Le Séaphore* s'adresse d'abord à une clientèle de négociants et de notables, des abonnés qui sont prêts à payer trois fois le prix d'un abonnement normal pour avoir le privilège de recevoir *Le Séaphore*, chaque matin, dans leur boîte aux lettres ou devant leur porte.

Ce que l'on sait moins, c'est que Joseph François Feissat est un philhellène engagé qui enclenche la longue tradition du post-philhellénisme propre au *Séaphore*, en dépit et au-delà des fluctuations politiques, nationales ou internationales. Il est en effet membre du conseil d'administration du « Comité grec de Marseille », où il joue, outre le rôle de trésorier, celui de rédacteur et signataire des documents du Comité, tout en encourageant les initiatives en faveur de la révolution grecque. On peut considérer comme un texte clé du « Comité grec de Marseille », celui du 24 juillet 1826, adressé « aux héros de Missolonghi », signé par lui-même, Toulouzan et Pétrrocochinos. Ce texte annonce clairement ce que sera la position du *Séaphore*, défendue avec passion et acharnement : la fusion de la Grande Idée, des origines gréco-latines de Marseille et de celles de la France toute entière.

« Descendants de Miltiade et d'Aristide, vous avez beaucoup souffert ! Vous n'avez pas craint d'exposer tous les jours votre vie dans le combat ! Tout ce que vous aviez de plus cher, vous l'avez sacrifié pour la foi et pour la patrie ! Votre héroïque dévouement a montré au monde que le patriotisme est inné dans les âmes des Hellènes [...]. Vos exploits guerriers sont au-dessus de nos éloges. [...] Le Comité grec de Marseille, voulant vous donner un juste témoignage de l'admiration que lui ont inspiré vos exploits, vous offre d'un cœur sincère et pur un étendard national ; il forme des vœux ardents pour que le signe glorieux que porte cette bannière donne, jusqu'à la fin, des forces invincibles aux bras des Hellènes, afin qu'ils les fassent victorieusement servir au triomphe de la Religion et à l'indépendance de la Grèce »⁷⁵⁹.

Après la mort de Feissat, en 1835, Adolphe Barlatier prend le relais. En épousant sa fille, Valérie, en 1837, il inaugure la dynastie Barlatier, dont les membres occuperont la quasi totalité des postes de directeurs du *Séaphore de Marseille*, et ce pour plus d'un siècle. Au lendemain de la révolution crétoise (1866-1869), l'État grec le fera Chevalier de l'ordre du Sauveur. À sa mort, survenue en 1885, la communauté grecque tient une large place dans le cortège,

759. *L'Ami du Bien*, journal de Marseille, I, 1826, p. 273.

« dernier hommage au directeur du *Sémaphore*, qui n'a jamais cessé de défendre les intérêts helléniques »⁷⁶⁰.

Un autre témoignage vient souligner l'intime relation –essentiellement philhellène– entre le journal et les négociants et notables grecs de la ville et du monde, qui ne ménagent ni leur appui moral ni, pour certains, leur soutien financier à cette cause. Nous sommes en janvier 1928, au lendemain de la fête du « Centenaire du *Sémaphore* », où l'on a vu défiler parmi les invités d'honneur des Grecs éminents de Marseille, tel Jean Métaxas, président de la Chambre de Commerce hellénique. La lettre, signée par Métaxas lui-même, fut envoyée au directeur du *Sémaphore*, Paul Barlatier.

« Nous, Hellènes, hôtes de la France et de la grande et noble cité de Marseille, nous avons des raisons toutes spéciales de nous réjouir et de vous féliciter du fond de notre cœur de la longévité et de la belle réussite du *Sémaphore*, car votre honorable journal a toujours défendu la cause hellénique, et votre nom, Monsieur le Directeur, est parmi nous, Hellènes, un symbole de respect et d'affection, tant votre grand philhellénisme, et le noble altruisme avec lequel, en toute occasion, vous avez pris la défense de notre patrie, nous remplissent de joie et de fierté »⁷⁶¹.

La fidélité du *Sémaphore* à la cause grecque, qui a duré plus d'un siècle, en a surpris plus d'un. D'abord lié au monde des affaires et s'intéressant en priorité aux intérêts économiques du grand port marseillais, sa clientèle « naturelle » est une élite avertie, souvent lettrée, à qui il tient un discours prudent, sérieux, libéral, modéré et, sur le plan économique, ouvert au libre-échange. Aux yeux des puissants négociants –et il rend ainsi service au commerce marseillais– il est le grand quotidien économique de la ville. Soigné dans sa présentation (mise en page, typographie etc.), il engage certains des meilleurs journalistes de la Provence (et d'autres régions), et l'équipe en place relaie fidèlement les idées de la Chambre de Commerce de Marseille.

Parmi les grands du journalisme de l'époque qui ont apporté leur contribution, mentionnons Taxile Delord, Alexandre Dartigue, Émile Zola, Horace Bertin, Emmanuel Ancey, très connu pour son « Bulletin Économique et Financier », et Jacques Léotard, « le doyen de la rédaction ». Quant à Jacques Bardoux, spécialiste en politique étrangère, il en capte et décrit avec finesse et clarté les

760. A. BARLATIER, *Le Sémaphore de Marseille*, le 11-12 janvier 1885.

761. À propos du Centenaire du *Sémaphore*, le 5 janvier 1928.

méandres et complexités⁷⁶². Ce sera d'ailleurs l'une des forces majeures du *Sémaphore* : élucider les problèmes internationaux en y fusionnant les aspirations – l'on est tenté de dire « l'âme » – de tout un peuple, et ses mystérieuses profondeurs.

Il faut ici souligner le rôle de son dernier directeur, Paul Barlatier (1900-1944). Écrivain, journaliste, animateur prestigieux, poète, artiste, fondateur, on l'a vu, d'un théâtre à l'antique, Athéna Niké, mais aussi propriétaire de studios de cinéma, il est élu à l'Académie de Marseille en 1911. Sous sa direction, le journal multiplie ses rubriques et enrichit celles déjà existantes sur les finances, l'économie, les nouvelles juridiques.

Mais le collaborateur le plus célèbre du *Sémaphore*, c'est Émile Zola. En 1871, le journaliste parisien, qui a déjà une réputation, frappe à la porte du journal. Il sait que la presse joue un rôle important dans la promotion et la diffusion de la littérature et de la prose en général. Pendant sept années, Émile Zola va donner une chronique quotidienne, et ainsi laisser au journal plus de 2.000 articles d'une grande qualité et diversité. Il écrit la rubrique « Correspondances », mais il traite également de sujets comme la vie artistique, la peinture, le théâtre, la littérature. L'homme n'aura qu'un défaut : décrire Marseille comme « une ville d'épiciers », mais il gardera la plus haute image du *Sémaphore*. « Vous connaissez », écrit-il, « les opinions modérées mais libérales du *Sémaphore* » ; et y allant d'un compliment indirect : « je veux », dit-il, « une presse libératrice travaillant à plus d'instruction, plus de lumière »⁷⁶³.

Le Sémaphore, on l'a souvent dit, demeure une mine d'informations précieuses sur les événements internationaux du XIX^e et XX^e siècle. Des milliers de feuilles y furent consacrées à la Grèce et à l'hellénisme, jusqu'à sa disparition brutale en 1944, où comme d'autres journaux, il sera avalé, lors des houleux lendemains de la Libération, « dans la fosse commune de nos déshonneurs nationaux »⁷⁶⁴. Son éditorial, intitulé « Marseille », porte souvent sur la Grèce et la fameuse « question d'Orient », liée au pays et à sa diaspora. Un correspondant se charge des « nouvelles de Grèce », les commente d'un point de vue grec, mais en gardant ses distances, pendant qu'un autre, dans les « nouvelles d'Orient », donne

762. M. BROMBERGER, *Centenaire du Sémaphore de Marseille*, op. cit., p. 79-82, loc. cit., p. 82.

763. C. VAUTRAVERS, A. MATTALIA, *Des journaux et des hommes du XVIII^e au XXI^e siècle à Marseille et en Provence*, op. cit., p. 89-90.

764. Ibid., p. 56.

une vue d'ensemble de l'Empire ottoman dans ses rapports avec la communauté hellénique, surtout de Constantinople, avec le Patriarcat œcuménique et les banquiers grecs. Les massacres des Arméniens, souvent comparés à ceux des Crétois, y trouveront un large écho. La « chronique locale » rapporte souvent les dernières informations sur la communauté hellénique de Marseille, à côté d'autres rubriques comme les « Nouvelles de Crète » ; de nombreuses dépêches y figurent, sorte de « miscellanées » portant sur la Grèce ou une région habitée majoritairement par des Hellènes et réclamée par la Grèce. Le point fort du journal, c'est, selon nous, sa « Revue des Journaux », où, à côté de ses propres positions, figurent les points de vue de la presse étrangère. *Le Sémaphore* donne ainsi la parole aux opinions publiques ou éditoriales des grandes puissances européennes, dont la France, qu'elles soient philhellènes, mishellènes ou neutres. Y figurent également des extraits de la presse hellénique de Grèce, de Constantinople ou d'ailleurs. Les lettres de célèbres amoureux de la Grèce, comme Victor Hugo, y sont publiées, soit dans la « Revue des Journaux », soit dans les « miscellanées ». La réputation du *Sémaphore* vient beaucoup de là : son regard international fait qu'on le consulte à Paris et dans le monde entier. Syngros⁷⁶⁵ écrit dans ses mémoires que, dès 1843, on lit *Le Sémaphore* dans les cercles chiotes de l'île de Syra.

Deux exemples illustrent bien le phénomène, et en premier lieu, le soulèvement crétois (1866-1869). Une mise en perspective oblige ici à rappeler ce que sont la fameuse « question d'Orient », la politique des grandes puissances, et un « mishellénisme », aux antipodes du philhellénisme du *Sémaphore* et de son réseau. Plus globalement, « la question d'Orient » traite des relations entre le monde islamique et le monde chrétien. La Grèce, par sa position géopolitique hautement stratégique en Méditerranée orientale, se retrouve au cœur de la « question d'Orient ».

Deux angles d'attaques, pour bien la cerner, et d'abord, l'éditorial « Marseille » du *Sémaphore*, qui parle de « [...] cette antique et toujours nouvelle question d'Orient, qui s'est posée il y a bientôt un siècle, au traité de Kaïnardji, et qui, après avoir servi de préoccupation constante aux diplomates des cinq ou six régimes dont nous avons joui, menace de créer encore de sérieux embarras à la politique du second Empire »⁷⁶⁶. En d'autres termes, la persistante actualité de la question. Puis *L'Indépendance Hellénique*, l'une des sources du *Sémaphore*,

765. A. SYNGROS, *Mémoires* [Απομνημονεύματα], I, op. cit., p. 65.

766. H. MILLE-NOE, Marseille, *Le Sémaphore de Marseille*, le 15 septembre 1863.

qui sous la plume du Phanariote, Constantin Soutzos, rappelle et précise ses contours :

« Vient enfin la guerre de Crimée qui aboutit à l'admission de l'Empire ottoman dans le concept européen ; mais d'abord, cette admission était en quelque sorte subordonnée à la condition que la Turquie ferait pour ses sujets non musulmans, et ce que la France et l'Angleterre avaient fait pour leurs sujets israélites ; secondement, le traité de 1856 avait évidemment pour but de protéger les *États* du sultan contre d'autres États, non les *Turcs* contre *leurs propre sujets*. Trois ans après, un nouveau droit public, plus rationnel, plus conforme aux principes de la saine philosophie, était proclamé en Europe : le droit des nationalités, le droit de chaque peuple de n'avoir que le gouvernement qui lui convient et de décider par des plébiscites de son propre sort. [...] Aux yeux de la justice absolue il n'y a pas au monde une meilleure cause que celle que défendent en ce moment avec tant de courage les Crétois, comme peuple, et les Hellènes et les philhellènes, comme individus [...] »⁷⁶⁷.

Où il apparaît que la Crète, « reine de la Méditerranée orientale »⁷⁶⁸, fait partie de la question d'Orient⁷⁶⁹ et rappelle l'antagonisme des grandes puissances dans la région dès la révolution grecque de 1821 ; la Crète y a bien participé, mais sans devenir partie intégrante du nouvel État grec, défini dans ses frontières en 1830. C'est le début d'une série de soulèvements. Le traité de Paris de 1856 résume, au lendemain de la guerre de Crimée, la position des grandes puissances⁷⁷⁰ et de la Crète face à cette « question d'Orient », et ce, pour au moins un demi-siècle. Avec ce traité, l'intégrité de l'Empire ottoman est garantie, et donc le fameux statu quo reconnu par la France, l'Angleterre, la Prusse, la Russie et la Sardaigne. En échange, disposition incluse dans le traité sous le nom de *Hattihummayoun*, le sultan s'engage à proclamer des réformes relatives à l'émancipation civile des populations non musulmanes sous juridiction impériale. Les droits

767. C. D. SOUTZO, L'Europe, la Grèce et la Crète, *L'Indépendance Hellénique*, le 21 novembre 1867.

768. É. DRIAULT, M. LHERITIER, *Histoire diplomatique de la Grèce ...*, II, op. cit., p. 190.

769. Sur ce vaste sujet, voir entre autres, É. DRIAULT, M. LHERITIER, *Histoire diplomatique de la Grèce ...*, II et III, op. cit. ; É. DRIAULT, *La question d'Orient ...*, op. cit.

770. Sur la position des grandes puissances, voir : L. DIVANI, *L'achèvement territorial de la Grèce ...* [*Ἡ ἑδαφικὴ ὀλοκλήρωση τῆς Ἑλλάδας ...*], op. cit., p. 369-388 ; N. SVORONOS, *Ἐπισκόπηση τῆς νεοελληνικῆς ἱστορίας* [*Précis d'histoire néo-hellénique*], p. 105-107 ; É. DRIAULT, M. LHERITIER, *Histoire diplomatique de la Grèce ...*, II et III, op. cit. ; É. DRIAULT, *La question d'Orient ...*, op. cit.

des chrétiens seraient donc protégés, mais sans toucher ni au pouvoir du sultan ni à l'étendue des régions lui appartenant.

Avec l'Anatolie, et bientôt la Crète placées au cœur même de l'histoire globale, les enjeux économiques deviennent énormes. L'Angleterre est la puissance incontestable de la Méditerranée au XIX^e siècle. Elle a besoin d'un Empire ottoman faible mais présent, ainsi que d'une Crète pacifiée sous domination ottomane, de manière à mieux contrôler les routes maritimes liant la Méditerranée au Moyen Orient et à son Empire de l'Inde. Pour préserver l'intégrité de l'Empire moribond du sultan, l'Angleterre, acculée à réagir aux soulèvements crétois, propose des réformes et l'amélioration du quotidien des orthodoxes de l'île. Mais le véritable enjeu pour cette grande puissance, c'est d'empêcher la Russie d'accéder à la Méditerranée, et de mettre ainsi en danger sa voie d'accès la plus rapide vers l'Inde.

La Russie jouait plusieurs cartes : libérer les orthodoxes des Balkans, partie intégrante de l'Empire ottoman, et tenter d'aller au-delà de la zone, vitale pour elle, de la mer Noire, et d'étendre son influence sur la mer intérieure. Or en vertu du Traité de Paris, la protection des minorités chrétiennes devient l'affaire de toutes les puissances, ce qui prive *de facto* le Tsar de son rôle de protecteur des Orthodoxes. D'où, diront certains, le virage de la Russie vers le panslavisme, qui va l'amener à prendre fait et cause pour les mouvements nationaux des provinces slaves de l'Empire ottoman. Cependant, en jouant sur deux tableaux, comme toutes les puissances, elle se trouva encourager la Grèce à s'unir à la Crète. Officiellement, elle était la seule qui fût en faveur de ce rattachement mais, en contrepartie, elle barrait la route à toute expansion hellénique vers le nord.

Quant à la politique française dans cette question d'Orient, elle est traditionnellement flottante. Elle défend en même temps le statu quo –intégrité de l'Empire et barrage à l'impérialisme russe en Méditerranée– et en tant que pays des Droits de l'Homme porteur des valeurs de la Révolution française (comme le droit des peuples de se gouverner eux-mêmes et de s'affranchir de la tyrannie), l'émancipation des nationalités « opprimées » de l'Anatolie. Elle veut rester fidèle à son allié séculaire, la Turquie, puisqu'il est de son intérêt de préserver un équilibre européen. Le Traité de Paris constitue donc un temps fort du règne de Napoléon III, qui réussit à assumer, mais sur le papier seulement, la contradiction *de facto* entre préservation du statu quo et obtention de certaines libertés et réformes pour les minorités chrétiennes de Turquie. Il est vrai, par ailleurs, que, tout au long du Second Empire, l'influence française à Constantinople,

mais aussi en Méditerranée, est sans précédent. Ainsi, sur la question crétoise, Napoléon III, qui se dit « défenseur des nationalités et père putatif de l'unité italienne », penchera un moment pour la réunion de l'île avec la Grèce, mais la France retournera vite à sa politique traditionnelle, favorable à l'intégrité de l'Empire ottoman.

Pendant toute la deuxième partie du siècle et jusqu'à la Première Guerre mondiale, le Turc a la cote. Dans l'opinion publique, l'enthousiasme philhellène est rare et de courte durée. Globalement, sauf en de rares exceptions, la Grèce est regardée avec mépris, au mieux avec indifférence. L'on verra un peu plus loin l'argumentaire qualifié de « mishellène » par les Grecs et les réseaux philhellènes du *Sémaphore de Marseille*. Mais pour l'instant, et pour mieux nous faire sentir le climat qui s'en dégage, il suffit d'écouter le poignant témoignage de Pénélope Delta, à Alexandrie, bien obligée de constater le triste amalgame des stéréotypes qui fondent la position des « mishellènes » :

« Notre pays était petit, maltraité (kakopathiasmeno), méprisé, et notre sentiment patriotique était à vif, toujours prêt à souffrir, comme un ongle grattant une plaie ouverte. Je me rappelle que depuis que nous étions petits, nous regardions une feuille satirique italienne, *Il Papagalo*, qui représentait les divers pays dans leurs uniformes militaires. La Grèce était représentée sous les traits d'un petit enfant, avec sa fustanelle, qui pleurait et rechignait tout le temps. Je me rappelle une image en particulier, où tous les adultes étaient autour de l'enfant avec la fustanelle et son fez, pleurant [...] et ils lui demandaient : "Que veux-tu encore ?" et l'enfant criait : "Je veux, je veux la lune". Nous ne savions pas à quelle aventure politique cette caricature correspondait, mais nous comprenions bien qu'on se moquait de la Grèce, et ça faisait mal. Notre précepteur anglais était par ailleurs assez ignorant de la question, et fort peu raffiné en effet, en dépit du fait qu'employé dans une entreprise hellénique, précepteur dans une maison grecque, il mangeait à sa faim uniquement grâce aux Grecs. [...] Il disait par exemple à propos des mariages grecs : "Vous ne vous mariez pas sans dot. Donc, chaque femme grecque achète son époux !" [...] Voilà, surtout, ce qui nous blessait profondément ! Nos hommes se vendent ! Nos hommes s'achètent ! Nous n'avons jamais pensé à lui répliquer que lui-même, quand il s'était marié avec une Grecque, il avait accepté sa dot. [...] Ou lui dire qu'ils [les Anglais] deviennent tellement ivres, après le repas, qu'ils roulent sous la table, et que l'abrutissement par l'ivresse est "*ungentlemanlike*". Ou lui dire qu'ils sont assez civilisés pour ne pas tolérer la course de taureaux mais qu'ils tolèrent les combats de coqs [...]. Les blessures infligées à notre sentiment patriotique, les humiliations, nous les supportons de la part de tous les étrangers et sans arrêt. Même la si bonne,

la gentille Mademoiselle Dufay nous blessait, sans le vouloir et sans le savoir, critiquant et blâmant notre parenté, nos habitudes, nos coutumes et même nos parents »⁷⁷¹.

Pendant presque tout le XIX^e siècle, la Crète est en situation de révolution quasi permanente, et cela va durer jusqu'en 1913, année de son rattachement définitif à la Grèce. Mais entre 1866 et 1869, elle devient le point chaud de la Méditerranée. Réformes promises par le sultan restées lettre morte, incurie administrative ottomane, impôts de plus en plus lourds et conjoncture politique mènent à l'embrasement de 1866. La récente unification de l'Italie fouette en effet tous les espoirs crétois d'un prompt rattachement à la Grèce.

Le Sémaphore de Marseille ouvre grandes ses colonnes aux informations sur la Crète. Dès le début, sa mission est claire : identifier les journaux mishellènes français et étrangers, et répondre à leur argumentaire. *Le Sémaphore* va donner la réplique à trois journaux français, porte-parole de la politique officielle française. Ce sont *La Patrie*, *Le Moniteur* et *La Presse*, tous trois n'ayant qu'un but : « discréditer la cause hellénique et [...] le mouvement d'émancipation qui de proche en

771. P. DELTA, *Premiers souvenirs* [Πρώτες ένθυμήσεις], op. cit., p. 125-127. «Ο τόπος μας ήταν μικρός, κακοπαθιασμένος και περιφρονημένος, και τὸ αἶσθημά μας τὸ πατριωτικὸ ἐξημμένο και ἔτοιμο πάντοτε νὰ πονέσει, σὰ νυχιά σὲ ἀνοιχτὴ πληγὴ. Θυμοῦμαι ἀπὸ μικρὰ βλέπαμε ἕνα σατιρικὸ ἰταλικὸ φύλλο *Il Papagalo*, ὅπου παρουσίαζαν τὰ διάφορα κράτη, ποὺ διακρίνονταν ἀπὸ τὶς στρατιωτικὲς τοὺς στολές. Τὴν Ἑλλάδα τὴν παρουσίαζαν πάντα σὰν παιδάκι, φουστανελάς ντυμένο, ποὺ ὄλο ἐκλαιγε καὶ παραπονιοῦνταν. Θυμοῦμαι ἰδιαίτερος μιὰν εἰκόνα, ὅπου οἱ μεγάλοι περιτριγύριζαν τὸ φουστανελοντυμένο παιδί μὲ τὸ φέσι, ποὺ ὄλο ἐκλαιγε [...] καὶ ρωτοῦσαν: “Τί θέλεις πάλι;” Καὶ τὸ φουστανελοντυμένο παιδί φώναζε: “Θέλω, θέλω τὸ φεγγάρι!” Δὲν ξέραμε, βέβαια, σὲ ποιά πολιτικὴ περιπέτεια ἀνταποκρίνονταν αὐτὴ ἡ γελοιογραφία, μὰ καταλαβαίναμε πὼς κοροϊδεύουν τὴν Ἑλλάδα, καὶ αὐτὸ πονοῦσε. Ὁ δάσκαλός μας ὁ Ἄγγλος ἄλλωστε, ἦταν κάθε ἄλλο παρὰ λεπτὸς στὸ ζήτημα αὐτό, ἂν καὶ ἐργάζονταν ὡς ὑπάλληλος σ' ἑλληνικὸ κατάστημα, καὶ παρέδιδε σ' Ἑλληνόπαιδα, δηλαδὴ τὸ ψωμί του ὄλο ἔβγαине ἀπὸ χέρια ἑλληνικά. [...] Κι ἔλεγε γιὰ τοὺς ἑλληνικοὺς γάμους: “Ἐσεῖς δὲν παντρεύεστε χωρὶς προίκα. Δηλαδὴ κάθε γυναίκα σὲ σὰς, ἀγοράζει τὸν ἄντρα της!” Αὐτὸ μᾶς πλήγωνε καιρῶς! Οἱ ἄντρες μας πουλιοῦνταν. Οἱ ἄντρες μας ἀγοράζονταν! Δὲ σκεφθήκαμε ποτὲ νὰ τοῦ ποῦμε πὼς καὶ αὐτός, σὰν πῆρε Ἑλληνίδα, δέχθηκε καὶ τὴν προίκα της. [...] Οὔτε πὼς μεθοῦν, ἀφοῦ τελειώσει τὸ γεῦμα, ὥσπου νὰ πέσουν κάτω ἀπὸ τὸ τραπέζι, καὶ δὲ θεωρεῖται ἡ ἀποκτίνωση τοῦ μεθυστοῦ *ungentlemanlike* [κάτι ὄχι καθωσπρέπει]. Οὔτε πὼς εἶναι ἀρκετὰ πολιτισμένοι ὥστε νὰ μὴν ἀνέχονται ταυρομαχία, ἀλλὰ πετεινομαχία τὴν ἀνέχονται [...]. Τὶς πληγὲς στὰ πατριωτικὰ μας αἰσθήματα, τὶς ταπεινώσεις, τὶς τρώγαμε ἀπ' ὄλους τοὺς ξένους καὶ ἀδιάκοπα. Ἀκόμα καὶ αὐτὴ ἡ καλὴ, ἡ εὐγενικὴ Mademoiselle Dufay, μᾶς πλήγωνε χωρὶς νὰ τὸ θέλει καὶ χωρὶς νὰ τὸ ξέρει, κρίνοντας καὶ κατακρίνοντας συγγενεῖς μας, συνήθειές μας, ἀκόμα καὶ τοὺς γονεῖς μας ».

proche gagne toutes les provinces chrétiennes soumises à la Turquie »⁷⁷². En filigrane à leurs articles, la politique française de non-intervention dans le conflit en cours. Il faut savoir que le rédacteur de *La Liberté*, Émile de Girardin, est régulièrement pointé du doigt par le quotidien comme conseiller du gouvernement français sur la question d'Orient, en l'occurrence : le statu quo, et donc, le respect de l'intégrité de l'Empire ottoman. Paternaliste, il conseille aux Crétois, aux Grecs et aux chrétiens de ne pas compter sur l'aide et le concours de la France⁷⁷³. *L'Indépendance Hellénique*, journal grec et philhellène très proche du *Sémaphore*, n'hésite pas à lui donner la réplique. Quand Émile de Girardin écrit avec mépris que les « Chrétiens de la Turquie n'ont rien à gagner en se soustrayant à la domination musulmane pour se donner à la Grèce », la réponse tombe, cinglante, et *ad hominem* : « Que M. Émile de Girardin se rassure donc sur notre sort et sur celui de nos frères ; il y aura toujours chez nous des hommes qui serviront notre pays mieux qu'il n'a servi le sien en 1852 et 1863 comme député du Bas-Rhin et comme journaliste »⁷⁷⁴.

Cependant, ce qui ressort des arguments et surtout des jugements des journaux gouvernementaux français et européen, c'est l'image de la Grèce que l'on imprime dans tous les esprits : un pays jeune, capricieux, aux émotions imprévisibles, incontrôlables, et dont les habitants prouvent qu'ils sont incapables de se gouverner eux-mêmes, et donc de faire bonne figure sur la scène internationale. On aura reconnu dans cette image de l'enfant qu'aucun pays « adulte » ne peut prendre au sérieux, le reflet de la plainte de Pénélope Delta. Brève digression peut-être pas inutile : cette attitude persiste dans les « mentalités » européennes d'aujourd'hui. Les Grecs ? Différents, parfois « bizarres », voire « exotiques ».

Le philhellène Gustave Flourens – nous y reviendrons – résume bien, d'une plume alerte, certains arguments du camp « mishellène » :

« Mais, disent nos hypocrites adversaires, nous vous accordons que cette race grecque est douée de certains attraits. Elle séduit à première vue, comme séduit son beau pays d'Orient où naît l'aurore, comme séduit tout ce qui est resté jeune parmi l'universel vieillissement du monde. Prenez garde, les Grecs sont de tout point de grands enfants. Et s'ils ont quelques-uns des charmes de l'enfance, ils en ont

772. Revue des journaux, *Le Sémaphore de Marseille*, le 27 septembre 1866.

773. Ibid.

774. M. CANELLOPOULO, Bulletin Politique, *L'Indépendance Hellénique*, le 24 septembre 1868.

bien plus les défauts. Incapables de se gouverner, dès que vous les abandonnez à eux-mêmes ils se perdent dans l'anarchie, le désordre moral et matériel, le brigandage.[...] De nos jours, séduits comme vous par certains traits du caractère grec, d'autres amis de la justice voulurent faire la Grèce libre. Ils lui donnèrent tout ce qu'ils purent trouver de meilleur : constitution française, lois françaises, armée à la française. Qu'est-il résulté de cette équipée sentimentale en politique ? Rien de bon : un misérable petit pays d'intrigues et d'envies mesquines, impuissant à s'organiser. [...] Ne recommençons pas en Crète la faute de nos devanciers : un tel précédent doit suffire à nous éclairer. Dans l'intérêt même des rayas, mieux vaut laisser l'Orient sous la tutelle des Turcs ; ceux-ci ne valent guère, mais enfin ils sont gouvernables. Dans l'intérêt des rayas qu'elle trouble sans cesse et pousse à leur ruine, comme nous le voyons en Crète, mieux vaudrait que la Grèce libre fût supprimée. Elle n'est en Orient qu'une cause d'agitations. [...] Si nous craignons de la supprimer ouvertement, si nous voulons éviter les clameurs que soulèverait cette mesure, supprimons-la discrètement à huit clos. Que notre diplomatie continue à la leurrer de promesses de secours, cependant empêchons-la en sous-main de recevoir l'accroissement qui lui est indispensable pour vivre, de sortir des impasses où elle va toujours follement s'engager. La suppression se fera de soi. Voilà comment nos politiques à la mode traitent les Grecs. Nous mettions en France beaucoup plus de passion que de raison dans tous nos jugements. Chez nous ce n'est point, comme en Angleterre, l'intérêt qui décide des sympathies et des antipathies, c'est la vogue. Hier, nous étions enthousiastes des Grecs, nous les faisons délivrer par le général Maison. Aujourd'hui, nous ne voulons plus entendre parler d'eux. Pourquoi ? C'est que nous rêvions hier, poésie avec Byron, c'est que nous supposions la Grèce capable de faire l'impossible, de revenir d'un bond à son antique splendeur. Comme elle n'a point accompli de miracles, nous lui en voulons de nos folles espérances déçues. Nous n'avons plus pour elle que froideurs et injustices. Après l'avoir trop encensée, nous la jugeons beaucoup trop sévèrement⁷⁷⁵.

Il n'est moyen dont on ne se serve pour rendre les Grecs odieux et les empêcher d'obtenir justice. Tout ce qu'il y a de plus usé en fait de calomnies paraît de bon usage contre eux. Ils sont perfides, nous dit-on. [...] Ce jugement est reçu, passé en dogme ; on ne l'examine plus, on le répète. Sur la perfidie des Grecs on ne tarit point, sans s'être jamais assuré par expérience personnelle s'ils sont plus perfides que les autres peuples. Ils sont ingrats, orgueilleux, peu soumis aux sages conseils de leurs bienfaiteurs »⁷⁷⁶.

775. G. FLOURENS, La question d'Orient et l'insurrection crétoise, *L'Indépendance Hellénique*, le 26 mars 1868.

776. Ibid., le 23 avril 1868.

Les journaux gouvernementaux, dévoués défenseurs des intérêts ottomans, aux dires du *Sémaphore*⁷⁷⁷, sont les premiers à publier les dépêches venant de Constantinople et annonçant, sans relâche, d'ailleurs depuis le début, la fin de l'insurrection crétoise et les déboires militaires des insurgés. Il faut gagner « la guerre de l'opinion publique », en la persuadant qu'il ne s'agit que de certains intrigants, auteurs de guerre en Orient.

Le correspondant du *Sémaphore* affecté à Constantinople et responsable de la colonne « Orient » (consacrée à l'Empire ottoman dans son ensemble), qui défend, en octobre 1866⁷⁷⁸, la thèse de l'agonie du soulèvement crétois, sera démis de ses fonctions et aussitôt remplacé. Ses dépêches et commentaires sont jugés partiels, absurdes – l'on dirait de nos jours « surréalistes » – par *Le Sémaphore* et ses correspondants internationaux.

Un exemple, qui hors contexte, pourrait faire sourire, est le parti pris journalistique des uns et des autres, qui montre que notre siècle n'a rien inventé : le correspondant du *Sémaphore* affecté à la rubrique « Grèce »⁷⁷⁹, qui couvre le pays, la Crète et ses communautés installées partout dans le monde, rapporte et ironise sur un fait notoire de désinformation : alors que la ville de Sphakia (en Crète) n'a jamais été occupée par les révoltés crétois, la presse française aux ordres annonce, en novembre 1866, que la ville a été reprise par les Turcs. Quant aux chiffres rapportés, ils oscillent en fonction du camp qui les rapporte. Ainsi, les feuilles françaises mentionnées parlent de 135 officiers grecs faits prisonniers par le gouvernement grec pour leur participation à l'insurrection, et *Le Sémaphore*, de 22 !

Et que dire de la rhétorique ! *La Patrie* voit dans chaque insurrection des complots préparés de longue date. Il s'agit pour elle d'une vaste conspiration internationale fomentée par la Grèce, la Crète, et même par les révolutionnaires « juaristes » mexicains, rêvant d'embraser l'Europe⁷⁸⁰. *Le Moniteur*, journal officiel du gouvernement français, voit les Crétois comme de vulgaires éléments séditieux, et leur mouvement comme factice. Et quand il s'agit des volontaires italiens ou autres, partis se battre en Crète auprès des Crétois, c'est *L'Avenir*,

777. Revue des journaux, *Le Sémaphore de Marseille*, le 23 mai 1867.

778. Orient, *Le Sémaphore de Marseille*, le 7-8 octobre 1866.

779. La Grèce, *Le Sémaphore de Marseille*, le 23 novembre 1866.

780. Revue des journaux, *Le Sémaphore de Marseille*, le 30 septembre 1866.

philhellène, qui dans la rubrique « Revue des journaux » du *Sémaphore*, répliquera au *Moniteur*, insistant sur les contradictions de la diplomatie française.

« Nous ne craignons pas d'opposer en cette occasion nos renseignements à ceux du *Moniteur*. Le gouvernement est mal informé : le gouvernement de Candie [Crète] n'a rien de factice, il est national. [...] Nous nous étonnons également du ton dédaigneux avec lequel *Le Moniteur* parle de ces aventuriers "recrutés dans les bandes de Garibaldi". Oublie-t-on que ces aventuriers en question ont été nos alliés, et que dans la campagne d'Italie leur drapeau flottait à côté du nôtre »⁷⁸¹ ?

Extrême modernité du propos, aurions-nous envie de dire, tant la ressemblance est grande avec des gouvernements qualifiant hâtivement de « terroristes » des mouvements ou aspirations d'abord fondés sur des luttes de libération ou sur une quête de justice sociale.

Un événement enflammera les rêves, réveillant les fantasmes des Mille et une Nuits d'une Europe trop raisonnable pour s'ouvrir aux chimères de l'imagination humaine. Quand le Roi Georges de Grèce fait sa tournée en France, il passe presque inaperçu, et ce, même dans la presse philhellène française. Mais quand arrive le sultan Adb-ul-Aziz, « la Chronique locale » du *Sémaphore* ne tarit plus d'éloges et d'admiration pour le faste de l'équipage du sultan. *Le Sémaphore* détaille la richesse et l'élégance de l'entourage du Grand Seigneur et de sa suite. 200 personnes ! Tout y passe : les roulements de tambours à l'arrivée du train impérial, la foule en liesse, les élégantes de Marseille en pâmoison, une phalange d'officiers de la cour impériale en costumes flamboyants, puis le sultan lui-même, grand cordon de la Légion d'Honneur, les déclarations d'amitié. Le témoignage qui suit en dit long sur « la faim d'exotisme » des Européens, tout prêts à se laisser séduire par les beautés d'un Orient de légende mais souvent trompeur.

« [...] On a pu assister alors au défilé d'un menu que n'aurait pas craint de signer le Baron Brisse : un magnifique poisson, un plat de cailles au fumet le plus délicat et un faisan doré, qui laissait après lui des parfums appétissants. Venaient ensuite des pyramides de fruits frais et glacés et des biscuits de toutes formes, le tout arrosé seulement, suivant la loi de Mahomet, de l'eau la plus pure. On a cru un instant être transporté à cette scène du *Songe d'une nuit d'été* où Falstaff passe la revue de son armée de cuisiniers, tous porteurs de mets plus succulents les uns et les autres. [...]

781. Revue des journaux, *Le Sémaphore de Marseille*, le 8 décembre 1866.

Le repas terminé, le sultan a courtoisement reçu les hommages des dames qui ont eu l'honneur de lui être présentées. Dans l'entourage de Sa Hautesse nous avons pu admirer ces Albanais aux brillantes pelisses toutes chamarrées et littéralement ruiselantes d'or. Il y avait également des Circassiens portant des vestes couvertes aussi de dorures d'un travail exquis, et coiffés d'un bonnet d'Astracan, au milieu duquel scintillaient des diamants [...]. Enfin, les gardes du corps se distinguaient encore au milieu de tous ces uniformes éblouissants, par leurs vestes de couleur écarlate, aux vastes manches pendantes, couvertes sur toutes les coutures d'arabesques brodées et dorées au point de fasciner le regard. En voyant tout ce monde aux habits si remarquables par leur magnificence, on aurait pu croire un instant à la réalisation d'un rêve des *Mille et une Nuits*. Les splendeurs que l'on raconte sur l'Orient ont été, on peut le dire, hautement justifiées dans cette circonstance par la brillante phalange qui fait escorte au Grand Seigneur pendant son voyage en France »⁷⁸².

La présence du Grand Turc en France, avec son train et son yacht, « véritable palais flottant »⁷⁸³ dont la chambre était d'une indicible somptuosité, défraya les conversations et enclencha les rumeurs les plus folles, condensé de rêves et de désirs secrets. Mais une fois le sultan reparti, la froide réalité s'imposa à tous : le sultan n'avait rien promis sur l'application de la clause du traité de Paris, qui remontait pourtant à 1856, et qui prévoyait des réformes sur l'égalité des droits entre chrétiens et musulmans. Pire, ni la révolte crétoise, liée à la question d'Orient, ni la diplomatie européenne n'avaient été abordées.

Ce que l'on retiendra, c'est la comparaison faite par *Le Séaphore* avec l'accueil offert au sultan par les voisins britanniques – où une dose de mesquinerie vient pour une fois entacher la mémoire décidément défaillante du reporter : alors que les Parisiens se sont montrés plutôt froids au passage du sultan, rapporte le journal, et que les manifestations d'enthousiasme furent plutôt rares, les Londoniens lui ont réservé un accueil enthousiaste dans Saint-James Park. Certains ont dépensé une fortune juste pour apercevoir la silhouette d'Abd-ul-Aziz visitant Crystal Palace, et témoigner des merveilles du banquet donné au Guildhall. Et *Le Séaphore* de conclure, s'inspirant des remarques de l'historien Louis Blanc : bel exemple de la « servilité humaine » que cette « ovation faite au sultan. Comment », ajoute-t-il, « expliquer autrement l'enthousiasme qu'a soulevé dans les rangs populaires le passage d'un monarque qui n'a rien fait pour mériter les

782. Chronique locale, *Le Séaphore de Marseille*, le 30 juin-1^{er} juillet 1867.

783. Chronique locale, *Le Séaphore de Marseille*, le 2 juillet 1867.

sympathies des Anglais ? Les snobs londoniens saluaient-ils en lui l'oppression de la Crète ? »⁷⁸⁴

Avant de mieux cerner les arguments du réseau philhellène du *Sémaphore* et de ses alliés, disons un mot de ce que fut la politique du gouvernement grec. Elle restera, on le devine, théoriquement neutre. Concernant le respect des droits des Crétois chrétiens, le gouvernement ne va pas au-delà des requêtes diplomatiques déposées auprès de la Sublime Porte. Il est aussi vrai que, militairement, il n'est pas en mesure d'intervenir : ses effectifs militaires ne dépassent pas les 6.000⁷⁸⁵ hommes. Mais l'opinion publique grecque appuie massivement l'insurrection crétoise, et le peuple descend dans la rue pour exiger bruyamment l'envoi de l'armée.

Que faire ? Officiellement, la Grèce respecte le statu quo imposé par les grandes puissances sur la question du respect de l'intégrité de l'Empire ottoman, mais, officieusement, elle fait tout pour encourager l'insurrection. Des comités des secours aux Crétois s'organisent partout dans le monde, d'Athènes à Odessa, et d'Alexandrie à l'Inde et aux États-Unis : concrètement, et en dépit du blocus ottoman, de l'aide matérielle et des bateaux appareillent depuis Syra pour la Crète. À Athènes, coordonnant le réseau international hellénique et philhellénique, un comité central s'active. Des officiers, sous-officiers et simples soldats quittent la Grèce pour rejoindre les rangs des insurgés crétois. La capitale pavoise ; de beaux uniformes neufs circulent partout, donnant l'impression d'un état de guerre en pleine période dite « de paix » ; des volontaires arrivent de partout pour aller se battre en Crète : Garibaldiens, Polonais, Français, Américains. Les comités pro-crétois mobilisent de nouveau les libéraux du monde entier, soutenus par une opinion publique internationale encore sous le choc, après le dynamitage du couvent d'Arcadi (décembre 1866), en Crète : ses défenseurs, femmes et enfants, ont préféré le faire sauter plutôt que de se rendre. Mais cette fois, les grandes puissances européennes, sauf la Russie, resteront sourdes aux appels à l'aide. Si le couvent d'Arcadi faisait presque figure d'un Missolonghi⁷⁸⁶ « bis », c'est que les ressemblances étaient fortes : quarante ans plutôt, il y avait

784. Revue des journaux, *Le Sémaphore de Marseille*, le 27 juillet 1867.

785. É. DRIAULT, M. LHERITIER, *Histoire diplomatique de la Grèce ...*, op. cit., III, p. 184.

786. Le siège de Missolonghi est un épisode capital de la Révolution grecque des années 1820. Sa forte charge symbolique a largement contribué à faire basculer l'opinion publique en faveur de la guerre d'indépendance grecque.

eu Byron, appuyé par Victor Hugo, adressant de chaleureuses lettres d'encouragement aux insurgés crétois ; cette fois, il y avait Gustave Flourens, mais pas de Navarin⁷⁸⁷, donc pas de solution à court terme proposée par les puissances, dont dépendait la Grèce.

Quant au réseau philhellène du *Sémaphore*, puissant et très ramifié, il alerte et alimente l'opinion publique, visant surtout les milieux libéraux. D'un côté, les journaux officiels français décrivent les Crétois comme des aventuriers et des conspirateurs, de l'autre, les philhellènes et la Russie, partisane du rattachement de la Crète à la Grèce, voient en eux des héros.

L'argumentaire philhellène évolue, mais demeure sur le fond étonnamment le même. Personne ne parle plus de « guerre sainte » (sauf les Grecs et les Crétois), mais *Le Sémaphore* et son réseau insistent sur l'image de la Grèce en tant que force civilisatrice en Orient ; il met en avant la juste cause des chrétiens menacés par les « barbares », l'obligation pour la France de rétablir l'hégémonie de la croix dans sa lutte contre le croissant, et de prendre parti, si elle ne voulait pas voir diminuer son poids politique en Orient, en faveur du droit des nationalités, comme elle l'avait fait auparavant pour l'Italie. Les journaux français dans le camp du *Sémaphore* sont *L'Avenir National*, *L'Union*, *L'Opinion Nationale*, *Le Journal des Débats*, *La Gazette de France* et, bien entendu, *L'Indépendance Hellénique*.

« Chose étrange », écrit *Le Sémaphore*, « et bien digne d'être constatée. Les journaux les plus opposés [mais philhellènes] entre eux comme principes et comme tendances tombent d'accord dès qu'il s'agit de la solution de la question d'Orient. Ils proclament à l'envi la nécessité d'en finir avec l'Empire turc qui devrait être refoulé sur le continent asiatique depuis de longues années déjà. *L'Avenir* et *L'Union*, qui sont rarement du même avis, s'entendent là-dessus à merveille et M. Peyrat ne pense pas autrement que M. Poujoulat. Ces deux écrivains soutiennent que la domination turque ne doit plus être maintenue en Europe. Pour sa part le rédacteur de *L'Union* croit que l'heure est proche où la civilisation l'emportera sur la barbarie »⁷⁸⁸.

L'historien et journaliste Jean-Joseph-François Poujoulat, rédacteur de *L'Union Nationale*, également collaborateur du prestigieux périodique philhellène, *Revue des Deux Mondes*, rappelle l'histoire de la Crète. Pendant cinq siècles sous domination

787. La Bataille de Navarin (1827), opposant les flottes de France, de Russie et d'Angleterre à celle de l'Empire ottoman, signa le désastre de la flotte turque, engagement décisif dans la lutte de la Grèce pour son indépendance.

788. A. DARTIGUE, Revue des journaux, *Le Sémaphore de Marseille*, le 2 octobre 1866.

vénitienne, la chrétienté perd un jour la Candie. Ainsi s'installent « la barbarie musulmane » et sa conséquence : ses riches campagnes, vallées et plaines, sont laissées en friche. Et l'auteur de conclure : « Que s'est-il donc passé dans le monde pour que la barbarie turque soit si protégée ? Mais la diplomatie se leurre, et rien ne s'opposera aux nouveaux destins de l'Orient. *Fata viam invenient* »⁷⁸⁹.

Quant à l'homme politique Alphonse Peyrat, il débuta dans le journalisme en fondant *L'Avenir National*, puis en devenant son rédacteur en chef jusqu'en 1872, année où le journal changea de propriétaire et de ligne éditoriale. Pour lui, une régénération de l'Empire ottoman était impensable, en dépit des espoirs en ce sens des grandes puissances. Il serait temps, disait-il, quatre siècles après la Bataille de Lépante, que l'Europe découvre enfin que les Turcs sont des « barbares », alors que les Grecs, en tant que chrétiens, comme le reste de l'Europe, ont prouvé leur supériorité⁷⁹⁰.

Le *Journal des Débats*, à qui la rubrique du *Sémaphore*, « Revue des journaux », ouvre souvent ses colonnes, mérite ici d'être rappelé. Ce journal de grande diffusion a fait sien la cause du philhellénisme. De grands noms, réputés pour leur engagement aux côtés de la Grèce, y ont signé plusieurs articles : Victor Hugo, François-René de Chateaubriand, John Lemoine⁷⁹¹, de l'Académie française, brillant polémiste qui, pendant plus d'un demi-siècle, se fit connaître par son style vif, imagé, clair et humoristique, enflammé, et aussi Saint-Marc Girardin, également de l'Académie française, figurent parmi une longue liste de défenseurs de l'hellénisme.

Autre collaborateur, P. David, dont les lignes nous semblent ici très représentatives de l'esprit à la fois philhellène et humaniste du *Journal des Débats* : « La cause des Crétois », déclare-t-il, « nous intéresse sous plusieurs rapports. Elle nous intéresse, parce qu'elle touche à la question d'Orient, dans laquelle est engagée toute la politique de l'Europe ; parce qu'elle est étroitement liée à la grande cause de la civilisation chrétienne, parce que nos sentiments se révoltent à la pensée des représailles que les Turcs exerceront sur les Grecs de la Crète s'ils triomphent de l'insurrection »⁷⁹².

789. Revue des journaux, *Le Sémaphore de Marseille*, le 29 janvier 1867.

790. Revue des journaux, *Le Sémaphore de Marseille*, le 30 juin-1^{er} juillet 1867.

791. Assemblée générale du 6 avril 1893 : discours prononcé par M. Henry Houssaye, Président, *La Revue des Études Grecques*, 1893, p. viii.

792. Revue des journaux, *Le Sémaphore de Marseille*, le 9 août 1867.

Quant au célèbre philhellène français, Saint-Marc Girardin (1801-1873), il signe pendant plus de quarante-cinq ans des articles à la fois au *Sémaphore*, à *La Revue des Deux Mondes*, et, en tant que critique, au *Journal des Débats*. Aussi membre fondateur de l'Association pour l'encouragement des études grecques, il se fit connaître comme professeur de poésie française, député, conseiller d'État ; puis il fut élu membre de l'Académie française en 1844, et nommé ministre de l'Instruction publique en 1848.

Le philhellénisme de Saint-Marc Girardin date depuis toujours. À l'époque où la Grèce se soulevait, au début des années 1820, toute l'Europe libérale s'émouvait de cette guerre, appelée « Guerre sainte » par les Grecs. Dans ce climat enflammé naquit, en 1826, le comité philhellène de Paris. Ce comité comptait dans ses rangs certains des plus éminents libéraux de la politique et des lettres : Chateaubriand, Ambroise Firmin-Didot, Abel François Villemain ainsi que Saint-Marc Girardin. Quarante ans plus tard⁷⁹³, Girardin et plusieurs autres, habitués des anciens comités philhellènes, joueront un rôle capital dans l'organisation de comités de secours mis sur pied en faveur des Crétois, assistés en cela par d'autres célébrités du réseau des communautés helléniques de France et de Constantinople, d'Odessa, d'Alexandrie, des Balkans, de Marseille.

Pour Saint-Marc Girardin, dans le *Journal des Débats*, repris par *Le Sémaphore de Marseille*, la politique française est critiquée en Crète, parce qu'elle fait fi du principe des nationalités défendu avec tant d'ardeur quelques années auparavant par Napoléon III, en Italie. Par ailleurs, Girardin, partisan de la Grande Idée, proclame haut et fort la mission civilisatrice des Hellènes en Orient.

« [...] Les populations orientales, qui ne comprennent pas que nous puissions être indifférents à leur cause, cherchent à s'expliquer cette indifférence qui les afflige autant qu'elle les surprend. Comment, se disent-t-ils, nous représentons et nous défendons, au prix de notre sang et de nos biens, le principe des nationalités, que la France a partout proclamé et qu'elle a appliqué en Italie à des populations moins malheureuses que nous, et c'est nous que la France abandonne ! [...] Toutes les lettres que les philhellènes français reçoivent de Grèce sont affligeantes, parce qu'elles disent toutes combien est diminué l'ascendant de la France en Orient. [...] notre vieille renommée de libéralisme tend à se perdre en Orient⁷⁹⁴.

793. En ce qui concerne le lien entre les anciens et les nouveaux comités philhellènes, voir G. d'EICHTHAL, Notice sur la fondation et le développement de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, *Revue des Études Grecques*, 1877, p. 13-14.

794. *Revue des journaux*, *Le Sémaphore de Marseille*, le 16-17 décembre 1866.

[S'adressant à la communauté hellénique de Trieste] Peut-on douter de l'issue de la lutte ? Depuis six mois quelques montagnards crétois et quelques volontaires grecs tiennent en échec les forces de la Turquie. Quelle révélation pour l'Europe, en dépit des efforts du télégraphe ! [...] la régénération de l'Orient chrétien, qui semblait encore il y a deux mois une chimère, est devenue aujourd'hui une nécessité. [...] Croyez-moi, Messieurs, cette ubiquité de la Grèce commerçante et navigatrice fait, en Orient, la force de la Grèce indépendante et l'avenir de la Grèce encore esclave. Partout la Grèce a dans le monde des défenseurs, des avocats, des auxiliaires qui sont ses citoyens et qui partout font entendre leurs voix pour elles. Ah ! J'ai souvent pensé que si la Grèce n'était qu'à Athènes, elle serait aussi faible, aussi petite que l'avait voulu faire la diplomatie. Ce qui fait sa force et sa grandeur c'est l'active universalité de ses citoyens, c'est leur cosmopolitisme qui s'étend sur le monde, et leur patriotisme qui se concentre à Athènes. Ce cosmopolitisme [...] devient chaque jour plus cosmopolite par le commerce, par l'industrie, par la rapide circulation des hommes et des choses. Vous marchez donc dans la voie favorite du monde, et vous présentez son avenir. [...] À la prospérité de la colonie grecque de Trieste ! À l'agrandissement de la Grèce indépendante, à l'affranchissement de la Grèce esclave ! »⁷⁹⁵

Victor Hugo en personne écrit au *Sémaphore* et à tous les médias philhellènes. Son « enfant grec aux yeux bleu », et plusieurs autres poèmes réunis dans *Les Orientales* (1829), enflamment l'opinion française et internationale, forçant les gouvernements à soutenir la Grèce. Les nouvelles de l'insurrection crétoise le feront bondir, indigné de la « tyrannie » du sultan et de l'apathie des grandes puissances :

« Grecs de Candie, vous avez pour vous le droit et vous avez pour vous le bons sens. Le pourquoi d'un pacha en Crète échappera à la raison. Ce qui est vrai de l'Italie est vrai de la Grèce. Venise ne peut être rendue à l'une sans que la Crète soit rendue à l'autre. [...] En attendant, le sang coule, et l'Europe laisse faire. Elle en prend l'habitude. C'est aujourd'hui le tour du sultan. Il extermine une nationalité. [...] N'importe. La question crétoise est désormais posée. Elle sera résolue, et résolue comme toutes les questions de ce siècle, dans le sens de la délivrance. La Grèce complète, l'Italie complète, Athènes au sommet d'une, Rome au sommet de l'autre. Voilà ce que nous, France, nous devons à nos deux mères »⁷⁹⁶.

Au moment où Victor Hugo envoie des lettres enflammées pour mobiliser l'opinion publique, surtout celles d'Angleterre et de France, contre le statu quo,

795. Revue des journaux, *Le Sémaphore de Marseille*, le 6 mars 1867.

796. Revue des journaux, *Le Sémaphore de Marseille*, le 9-10 décembre 1866.

un autre philhellène, le jeune Gustave Flourens⁷⁹⁷ (1838-1871), endosse, en Crète et dans l'imaginaire mondial, la stature d'un Lord Byron. Brûlant d'enthousiasme pour la cause crétoise, il ira se battre avec les insurgés. Universitaire et homme politique, Flourens sollicite par ses écrits et ses contacts l'appui des milieux libéraux de toute l'Europe. Qualifié d'« ambassadeur de la Crète », il se voit toutefois extradé en France, en 1868, par un gouvernement grec mis sous pression par les grandes puissances. Après l'écrasement de la révolte crétoise en 1869, il mourra en 1871, victime des événements de la Commune.

Gustave Flourens aura été directement impliqué dans l'hebdomadaire grec athénien *L'Indépendance Hellénique*, écrit en français et diffusé dans le monde francophone et les communautés helléniques. *Le Sémaphore* y puise régulièrement pour informer ses lecteurs des derniers développements de la situation en Crète. Informations souvent mêlées aux éloges⁷⁹⁸ rendus par le journal à son homologue grec pour son engagement dans la cause crétoise.

Rappelons que *L'Indépendance Hellénique* fut fondée en 1866 par Miltiade Canellopoulos et Constantin Soutzos, son rédacteur en chef. Soutzos appartenait lui-même à une branche de la célèbre famille phanariote qui s'installe en Grèce, après la guerre d'Indépendance hellénique. Libéral et modéré, il défend avec vigueur l'insurrection crétoise. Il diffuse dans ses colonnes le point de vue grec auprès d'un public international francophone, philhellène et libéral. En Grèce, la langue française est toujours en vogue. L'opinion grecque, impressionnée par l'intervention de Napoléon III en faveur de l'unité italienne et ses déclarations en faveur de l'indépendance des nations et du principe des nationalités, espérait toujours que, tôt ou tard, la France soutiendrait la Crète⁷⁹⁹. Mais la France a préféré l'application du traité de Paris de 1856. Par ailleurs, depuis le mariage du roi Georges de Grèce, en 1867, avec la duchesse Olga de Russie, la presse gouvernementale française relaie l'argument massue de l'Empire ottoman, pour qui les Grecs sont les agents de l'impérialisme russe.

Gustave Flourens relève le gant dans *L'Indépendance Hellénique*, principalement dans ses articles intitulés « La question d'Orient et l'insurrection crétoise ».

797. Sur G. FLOURENS, voir *Grande encyclopédie grecque* [Μεγάλη ελληνική εγκυκλοπαίδεια], Gustave Flourens [Γουσταύος Φλουράνης], Athènes 1933, en grec ; L. KALLIVRÉTAKIS, *La vie et la mort de Gustave Flourens* [Η ζωή και ο θάνατος του Γουσταύου Φλουράνης], Athènes 1998, en grec.

798. Correspondances particulières, *Le Sémaphore de Marseille*, le 22 janvier 1867.

799. L. KALLIVRÉTAKIS, *La vie et la mort ...* [Η ζωή και ο θάνατος ...], op. cit., p. 43-45, 89-90.

Son style vif, direct, éclaire la coulisse des formulations et des manœuvres diplomatiques, pour lui incohérentes, voire irrationnelles. Il accuse : les télégrammes⁸⁰⁰ envoyés en Occident qui annoncent chaque semaine la défaite de la Crète sont fabriqués à Constantinople et à Paris pour tromper l'opinion publique. Imprégné de la théorie aryenne des différences entre races, peuples et individus, il l'applique aux Grecs, répondant à la théorie de Fallmerayer et proclamant la supériorité raciale des Grecs sur les Turcs. Pour lui, les Hellènes de l'antiquité sont des « conquérants aryas »⁸⁰¹ qui se sont installés en Grèce et en Italie méridionale. Et il affirme : dans la Grèce moderne, « et contrairement à l'opinion mensongère de Fallmerayer, [...] on se trouve bien en présence du vrai et pur sang hellénique »⁸⁰², voire du sang aryen.

« Race forte et féconde », écrit-il, « ils ont rapidement augmenté en nombre. Les ressources du pays ne suffisent plus, ils se sont mis à faire le commerce, les transports maritimes. Ils sont redevenus marchands, dès que leur propriété a été assurée contre les rapines des pachas, des beys, des agas. Et quel merveilleux essor ! Née d'hier, leur marine marchande est déjà, proportionnellement au chiffre de la population, plus nombreuse que celle de la France. Avec leurs petits et excellents bateaux à voiles, ils font tout le cabotage de la Méditerranée orientale, ils nous apportent jusqu'à Marseille et en Algérie les blés d'Orient. Sobres, intelligents, actifs, ils transportent à meilleur marché qu'aucun autre peuple. Dans tous les pays où fleurit le commerce, ils fondent des comptoirs, ils en ont à New York, à Londres, à Paris, à Marseille, à Trieste, à Vienne, à Calcutta. Chaque ville d'Orient, Odessa, Constantinople, Smyrne, Alexandrie, possède sa colonie grecque qui fait presque tout le commerce du pays. Le caractère de leurs ancêtres qui ont colonisé l'ancien monde se retrouve en eux tout entier. Ils savent faire circuler la richesse. Les Turcs ne savent que ruiner, stériliser les pays et les peuples »⁸⁰³.

Par rapport aux chrétiens d'Orient, les Turcs sont pour Flourens des fanatiques musulmans, polygames et ignorants tout des principes économiques. Les Européens orientaux, et donc les Crétois, veulent légitimement des lois et une patrie, et le sultan refuse les unes et l'autre. La politique française, en souhaitant

800. G. FLOURENS, La Question d'Orient et l'insurrection crétoise, *L'Indépendance Hellénique*, le 27 février 1868.

801. G. FLOURENS, Anthropologie de la Grèce, *L'Indépendance Hellénique*, le 24 septembre 1868.

802. Ibid.

803. G. FLOURENS, La Question d'Orient et l'insurrection crétoise, *L'Indépendance Hellénique*, le 16 avril 1868.

combattre l'influence russe, obtient des résultats contraires. Pour maintenir cette impossible loi de l'intégrité de l'Empire ottoman et faire blocage à la descente russe au cœur de l'Europe, jusqu'en Méditerranée, la France envoie même des officiers dans l'armée du Grand Seigneur. Résultat : la population crétoise est en proie à la famine, aux maladies, et aux massacres des femmes et des enfants. Ironisant sur la France, il écrit : « Que l'on ait pu songer à faire de l'Empire ottoman le boulevard de l'Europe, le rempart de la civilisation, cela paraît surprenant »⁸⁰⁴.

Cependant, pour Flourens, les similitudes religieuses entre orthodoxies russe et grecque n'impliquent d'aucune façon que les Grecs voudraient voir l'ours russe plutôt que les Turcs à Constantinople. Les Grecs sont pour les Russes un obstacle à leurs projets panslavistes, et les Russes sont dangereux pour les Grecs à cause des provinces septentrionales, comme la Thessalie et l'Épire, qu'ils considèrent comme leur appartenant. « [...] Dans la Thessalie, l'Épire, [la Russie] cherche partout à amener la prédominance de l'élément slave sur l'élément grec. Moins il y aura de Grecs, plus la Russie sera puissante »⁸⁰⁵.

L'émancipation de la Crète et de tous les Européens d'Orient est pour Flourens la seule solution à la question d'Orient :

« La Grèce, [...] ayant ses frontières rectifiées, deviendra un pays sérieux, calme et prospère. La Turquie, reportée en Asie, cessera d'être un fléau pour l'ordre public de l'Europe. Elle deviendra aussi inoffensive pour nous que la Perse. La Russie, n'aura plus d'action possible en Orient, plus de base d'invasion, toutes les populations ayant intérêt à l'en repousser. La France gagnera à son industrie de vastes et nombreux marchés de consommation qui lui sont fermés par l'incurie turque, à son influence tous les Orientaux, en particulier les Grecs, peuple d'avenir, peuple marin et commerçant qui nous sera fidèle et utile allié, car ses intérêts sont d'accord avec les nôtres. Préalablement à cette solution générale, il est une mesure d'ordre public qui doit être prise sur le champ. La nécessité exige impérieusement l'abandon immédiat et complet de la Crète à la Grèce par le sultan. Cette restitution ne le déshonorerait pas plus que la restitution de Venise à l'Italie [le 3 octobre 1866] n'a déshonoré naguère l'empereur d'Autriche »⁸⁰⁶.

804. G. FLOURENS, La Question d'Orient et l'insurrection crétoise, *L'Indépendance Hellénique*, le 8 octobre 1868.

805. G. FLOURENS, La Question d'Orient et l'insurrection crétoise, *L'Indépendance Hellénique*, le 22 octobre 1868.

806. G. FLOURENS, La Question d'Orient et l'insurrection crétoise, *L'Indépendance Hellénique*, le 29 octobre 1868.

Les philhellènes Victor Hugo et Gustave Flourens échangent une correspondance sur la cause crétoise et la Grèce. Toutes ces lettres sont religieusement publiées par *L'Indépendance Hellénique*, et aussitôt diffusées par le réseau philhellène. Et quand le poète apprend l'expulsion de Flourens d'Athènes vers Marseille, son cri d'indignation fait le tour du monde.

« À Athènes, M. Gustave Flourens a voulu voir George de Danemark, roi de Grèce. M. Gustave Flourens a été arrêté. Français, il avait un droit ; Crétois, il avait un devoir. Devoir et droit ont été méconnus. Le gouvernement grec et le gouvernement français l'ont embarqué sur un paquebot de passage, et il a été apporté de force à Marseille. [...] Dans une lettre qu'on nous écrit de Grèce, nous lisons ; *Gustave Flourens est abandonné*. [...] Non, la Crète, qu'on met hors les nations, n'est pas abandonnée. Non, son député et son soldat, Gustave Flourens, qu'on met hors la loi, n'est pas abandonné. La vérité, cette grande menace, est là et veille. Les gouvernements dorment ou font semblant de dormir ; mais il y a quelque part des yeux ouverts. Ces yeux voient et jugent. Ces yeux fixes sont redoutables. Une prunelle où est la lumière est une attaque continue à tout ce qui est faux, inique et nocturne. Sait-on pourquoi les césars, les sultans, les vieux rois, les vieux codes et les vieux dogmes se sont écroulés ? C'est parce qu'ils avaient sur eux cette lumière. Sait-on pourquoi Napoléon est tombé ? C'est parce que la justice, debout dans l'ombre, le regardait »⁸⁰⁷.

Mais si le gouvernement grec doit plier devant les grandes puissances, tel n'est pas le cas à Marseille, où Flourens est accueilli en héros. *Le Nouvelliste de Marseille*, repris par *L'Indépendance Hellénique*, informe son public de l'accueil « patriotique » offert par la communauté hellénique, qui honore son hôte avec un banquet offert dans les somptueux salons de l'établissement Roubion. Le jeune homme aux cheveux blonds vêtu du costume national des Crétois est le héros du jour, et des toasts « patriotiques » sont offerts ; des applaudissements frénétiques fusent chaque fois qu'est mentionnée l'indépendance de la Crète et son rattachement souhaité à la Grèce⁸⁰⁸.

Autre exemple de l'engagement philhellène du *Sémaphore* et de son réseau : en 1895⁸⁰⁹, les massacres de milliers d'Arméniens par les Turcs soulèvent une

807. V. HUGO, Lettre de Victor Hugo, *L'indépendance Hellénique*, le 6 août 1868.

808. *L'Indépendance Hellénique*, le 25 juin 1868.

809. Sur cette période trouble en Crète et sur la guerre de 1897 entre la Grèce et la Turquie, voir, entre autres : G. DOUBLET, La Crète autonome, dans *Revue des Études Grecques*, 1897, p. 71-81 ; D. VIKÉLAS, Correspondance grecque, dans *Revue des Études Grecques* 1898, p. 117-125 ; É. DRIAULT, M. LHERITIER, *Histoire diplomatique de la Grèce ...*, IV, op. cit., p. 315-440 ; L. DIVANI, *L'achève-*

vague d'indignation mondiale ; la Crète est de nouveau à feu et à sang, et elle espère se gagner elle aussi les faveurs de l'opinion publique et des grandes puissances européennes. Dans l'île, la guerre civile éclate entre chrétiens et musulmans, et la répression turque est implacable. Athènes s'émeut. Aucune des souffrances crétoises ne lui est étrangère, et elle souhaite ardemment, tout autant que la Crète, son rattachement à la Grèce.

Le Comité⁸¹⁰ central en faveur du rattachement de l'île à la Grèce a son siège à Athènes. Soutenu par le premier ministre grec en personne, il se compose, sous la présidence de l'intellectuel Marcos Renieris, de députés, de professeurs, d'anciens ministres, et de journalistes. A l'initiative des Grecs et des philhellènes, des comités similaires sortent de terre partout dans le monde. Leur objectif est le même qu'en 1866 et, dirait-on, l'histoire se répète : il faut une fois encore envoyer des sommes importantes, des munitions, des fusils et des volontaires pour aller se battre auprès des insurgés crétois. La guerre éclate en avril 1897 entre la Grèce et la Turquie ; la Grèce, un mois plus tard, en sort dévastée, humiliée, détruite financièrement. Unique lumière au bout du tunnel : en dépit de la défaite, la Crète acquiert enfin son autonomie, qui la conduira à son annexion par la Grèce, en 1913.

Voici comment *Le Sémaphore de Marseille* analyse la position de l'Europe à la veille de la guerre gréco-turque :

« Aucune des grandes puissances n'est disposée à voir s'ouvrir en ce moment la question d'Orient : tandis qu'elles travaillent à Constantinople au maintien de la paix, elles ne sauraient tolérer que des imprudents viennent la troubler, [...] du côté de la Crète [...] ». C'est en ces termes hautains et dédaigneux, qu'un des meilleurs et des plus grands organes de la presse parisienne [la *République Française*] conclut un leading-article sur les affaires de Crète. Et cette opinion paraît refléter une opinion et une politique plus hautes. L'Europe a horreur des querelles, des coups de fusils, des réclamations, des révoltes. Elle donne raison au sultan faisant massacrer les Arméniens par centaines de milles, elle garantit solennellement son intégrité à la Turquie et conseille charitablement aux Crétois de subir sans se plaindre la tyrannie musulmane »⁸¹¹.

ment territorial de la Grèce ... [Ἡ ἐδαφικὴ ὀλοκλήρωση τῆς Ἑλλάδας ...], op. cit., p. 395-406 ; S. BASCH, *Le Mirage grec*, op. cit., 1995, p. 271-272.

810. Sur les Comités, voir *Le Sémaphore de Marseille*, le 14-15 février 1897.

811. Marseille : en Crète, *Le Sémaphore de Marseille*, le 14-15 février 1897.

Alors que le journal de M. Méline, rédacteur en chef de la *République Française*, relaie la position française et européenne sur le maintien du statu quo en Orient, *Le Séaphore* et son réseau réitèrent leur appui à ceux que le camp opposé traite, comme trente ans auparavant, de « brigands » et d'« insurgés ». La grande et tragique nouveauté, ce sont les comparaisons que fait le quotidien marseillais entre le destin sanglant des Arméniens et celui des Crétois, peuples chrétiens sous la « protection » du Grand Seigneur.

Le 1^{er} septembre 1896, le journaliste du *Séaphore* en poste à Constantinople annonce un massacre d'Arméniens :

« Des groupes composés de gens de la plus basse classe circulaient dans chaque rue, armés de matraques, de haches, de coutelas, etc., recherchant les Arméniens, et quand une maison était signalée par quelqu'un comme abritant un Arménien, aussitôt l'assaut était donné, et si on ne trouvait rien à tuer on pillait quand même. Pera, le quartier Européen, a été sillonné, toute la nuit, par des bandes de ce genre que les patrouilles de l'armée et de la police regardaient de l'œil le plus amical. Heureusement, les émeutiers obéissant à un mot d'ordre, n'ont commis aucune tentative d'excès. En effet, il ne faudrait pas croire que les massacres ont été le résultat du soulèvement d'une partie de la population musulmane exaspérée [...]. La consigne avait été donnée –et il en a toujours été ainsi dans les massacres qui ont été perpétrés en Anatolie– d'éviter autant que possible de toucher aux chrétiens autres que les Arméniens et surtout de s'attaquer à des Européens. Aussi, au plus fort de la tuerie, à Galata, des Européens que leurs affaires avaient appelé dans le quartier –qui est le centre de la Bourse et du commerce– ont pu, en regagnant Pera, traverser les groupes des égorgeurs sans être le moins du monde molestés. Au contraire, on leur disait : "Messieurs, n'ayez pas peur, vous autres" ! »⁸¹²

Pour le grand quotidien marseillais et la presse philhellène, il est clair que le gouvernement ottoman veut infliger aux Crétois ce qu'il a fait aux Arméniens. Son but est « l'extermination » de chaque peuple chrétien de l'Anatolie souhaitant améliorer son sort par des réformes toujours promises mais jamais réellement appliquées⁸¹³. Selon *Le Séaphore*, toute cette violence déchaînée contre les Arméniens prouve une fois encore que la domination turque est arrivée à un tel point d'atrocité que rien, jamais, ne pourra la transformer, la civiliser ou la moderniser. Les Turcs « campent » en Europe, et la situation est

812. Lettre d'Orient, *Le Séaphore de Marseille*, le 1^{er} septembre 1896.

813. Lettre d'Orient, *Le Séaphore de Marseille*, le 23 juillet 1896.

devenue intolérable. Il est grand temps qu'ils quittent les Balkans, l'Arménie, et les « peuples de la Montagne Noire »⁸¹⁴. Quant à la diplomatie des grandes puissances européennes, le journal conclut avec une dose de cynisme : « L'Europe, en présence de tant de massacres sans nom, de centaines de milliers d'Arméniens égorgés, de milliers de Crétois assassinés, n'aura à la bouche que le mot de Ponce Pilate : Lavons-nous les mains de tout cela »⁸¹⁵ !

Même unanimité de la presse philhellène sur la guerre gréco-turque : la Grèce a pris les armes pour protéger les Crétois, menacés du même sort que les Arméniens. Et en forçant quelque peu la comparaison, *Le Soleil* de Paris rappelle : « Les Grecs se sont levés pour sauver leurs frères de Crète, [...] comme les Français se lèveraient si Guillaume II ordonnait de tuer jusqu'au dernier les hommes, les femmes, les enfants d'Alsace et de la Lorraine »⁸¹⁶.

Deux camps s'opposent alors à nouveau : la presse gouvernementale européenne et les journaux philhellènes. L'un n'a que des éloges pour la bravoure turque, la discipline de l'armée ottomane réorganisée, et en partie dirigée par des officiers allemands, ses soldats enthousiastes, et la Grèce est décrite sur le ton du mépris, de l'arrogance ou de la pitié. Le camp philhellène recourt à l'imagerie héroïque d'une Grèce en armes comme aux temps de la guerre d'Indépendance, en 1821 : voilà un peuple chrétien, courageux, symbolisant la civilisation en lutte contre la barbarie musulmane. Ce peuple valeureux s'est lancé dans la bataille contre un ennemi numériquement beaucoup plus puissant, et avec toute la fougue d'une jeunesse téméraire, il brandit la Patrie à la face de l'opresseur musulman, aussi brutal et impitoyable que l'Inquisition. Il n'y a pas d'autre solution, insiste *Le Sémaphore* après la défaite écrasante de la Grèce aux mains des Ottomans, que « l'Europe montre aux Turcs la côte d'Asie »⁸¹⁷.

Avant, pendant et après la guerre, Marseille la philhellène se mobilise pour aider les descendants des Phocéens, ses glorieux ancêtres. Une manifestation⁸¹⁸ en faveur de la Grèce est organisée par les étudiants de la ville, pour dire la sympathie des Marseillais pour la Grande Idée appelée « panhellénisme ». Les colonnes du *Sémaphore* s'enflamment au récit ému que font les journalistes du

814. Marseille : Affaires de l'Orient, le 3 juin 1897.

815. Marseille : L'éternelle question, le 6 mars 1897.

816. Revue de la Presse, *Le Sémaphore de Marseille*, le 21 avril 1897.

817. P. GUERIGNY, La paix gréco-turque, *Le Sémaphore de Marseille*, le 30 août 1897.

818. Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 27 février 1897.

départ des jeunes Grecs pour la guerre, la plupart volontaires. Des étrangers font partie de ces contingents, venant même des États-Unis ; ils embarquent dans le bâtiment des Messageries Maritimes du port phocéen à destination de la Grèce, puis de la Crète. Sont convoquées pour l'occasion les grandes images mythiques de la terre de Thémistocle et de Périclès, mère de la civilisation occidentale.

« Oh ! les braves gens, s'exclame le quotidien. [...] Et puis, [les Grecs] sont des nôtres : bien plus, ce que vaut l'Europe au point de vue intellectuel, artistique, c'est à eux qu'elle le doit. Que tous nos vœux soient donc pour eux et puisse l'Europe trouver le moyen de renoncer le plus tôt possible à sa croisade à rebours ! – D'ailleurs nos soldats embarqués sur le même bateau, pour aller combattre en Crète [...] ont sincèrement exprimé le sentiment populaire de la France, quand ils ont crié, eux aussi, "Vive la Grèce !" et fraternisé avec les jeunes volontaires de notre colonie hellénique »⁸¹⁹.

La ville mobilise alors les élites intellectuelles et artistiques de la haute bourgeoisie marseillaise et grecque. « La Société de Géographie » organise des conférences sur la Crète, la Grèce et la Grande Idée. L'histoire et la crise du moment rapprochent un public avisé, inquiet de la gravité des événements qui se déroulent dans le bassin oriental de la Méditerranée, et une élite marseillaise partisane de « l'unité hellénique » que sous-tend la cause nationale grecque. L'un des conférenciers, M. Audrin, défend la thèse centrale des grands négociants marseillais : une Crète unie à la Grèce rendra le commerce méditerranéen français plus florissant et plus prospère. « Le commerce de la Crète », dit-il, « est presque entièrement entre les mains des Grecs [...]. Les transports sont faits notamment par les bateaux grecs. Les marins de la Crète et de toutes les îles de l'Archipel possèdent une audace [...] peu ordinaire et il y a dans le pays un foyer d'énergie et d'activité commerciales pouvant rendre les plus grands services au commerce français en Orient »⁸²⁰.

Un autre conférencier ajoute : « Ce n'est pas seulement l'île de Crète, que les Hellènes convoitent. [...] Il ne faut pas se le dissimuler, le fonds des populations de l'Anatolie est exclusivement hellène jusqu'aux monts Taurus. Les Turcs ont pressuré l'Asie Mineure depuis le jour où ils y ont imposé leur désastreuse domination, mais nulle part ils n'ont pu y fonder d'établissements durables. Dans

819. Marseille : en Orient, *Le Sémaphore de Marseille*, le 24 avril 1897.

820. Société de Géographie, *Le Sémaphore de Marseille*, le 7-8 mars 1897.

la presqu'île de l'Asie inférieure, comme dans la presqu'île des Balkans, les Turcs ne sont que campés et convaincus même de leur expulsion dans un laps de temps prochain. [...] On verrait alors, inévitablement, [...] s'accomplir l'unité hellénique, [et] se former la reconstitution nationale de l'Arménie »⁸²¹.

Le « Cercle Artistique » s'engage également dans la défense de la cause nationale grecque. Gustave Derepas, grec d'origine, et collaborateur permanent du journal marseillais, parlant de l'un des héros de l'Indépendance hellénique de 1821, conclut sur les enjeux de la guerre en cours :

« On dit aujourd'hui : la paix, la paix! Personne plus que moi ne souhaite la réalisation [...] d'une paix universelle [...]. J'ai vu d'assez près les horreurs de la guerre [...]. Mais j'ai vu aussi tout ce qu'apporte d'honneur à l'humanité, de vitalité à un pays, d'espoir pour les revendications et les régénérations, la généreuse et sublime folie qui, sur le champ de bataille, affronte la mort pour l'accomplissement d'un devoir. Tant qu'il restera quelque part une victime des abus de la force, quelque droit opprimé, souhaitons que la flamme de pareil enthousiasme ne s'éteigne pas »⁸²².

Le réseau du *Sémaphore* est puissant, international, et déborde les limites du seul journalisme. Depuis toujours, la famille Barlatier patronne et édite des publications traitant de l'élargissement des frontières grecques dans le Levant. Ainsi, en 1876, les Barlatier publient la traduction, et sa préface signée par l'écrivain et négociant Étienne Vlastos, du discours de Contostavlos, ministre des Affaires étrangères de Grèce, sur l'hellénisme et ses droits légitimes. Sans le nommer, Vlastos citera le mot d'Antoine Grenier : « La Grèce est une tête énorme sur un petit corps débile »⁸²³, formule qui sera reprise par tous les philhellènes. Deux ans plus tard, lorsque la Grèce revendiquera la Thessalie et l'Épire, *Le Sémaphore*, rappellera ce même discours⁸²⁴. L'année suivante, les directeurs et éditeurs Barlatier engagent à nouveau leur réputation et celle de leurs éditions, en publiant deux textes qui soutiennent avec passion la Grande Idée. Celui de Basile Digenis, pseudonyme probable, et celui de l'archiprêtre Élias

821. J. HERNIET, La Turquie et les populations orientales, *Le Sémaphore de Marseille*, le 29 mars 1897.

822. Chronique locale : La paix ! La paix !, *Le Sémaphore de Marseille*, le 31 mars 1897.

823. É. VLASTOS, *Discours prononcés par M. A.-A. Contostavlos, ministre des Affaires étrangères aux séances de la Chambre Hellénique le 11 et le 16 novembre 1876*, Marseille 1876, traduction et préface, p. 4.

824. *Le Sémaphore de Marseille*, le 27 septembre 1879.

Cantas, publié en grec⁸²⁵. Enfin, en 1899, sous le pseudonyme transparent de Terdjuman Effendi, Vlastos publie des études historiques à Marseille, intitulées « Grecs et Turcs ». Une fois encore, les éditions Barlatier se chargent de les publier, et *Le Sémaphore* en rendra compte dans sa « Chronique » de l'actualité. Quant à Gustave Derepas, dans sa préface au livre de Vlastos, prenant la défense du panhellénisme et de « la race grecque trouvant enfin son unité »⁸²⁶, il se fait du coup le porte-voix du quotidien marseillais.

Mais revenons à l'insurrection crétoise et à la guerre gréco-turque. Les revues, mêmes scientifiques, relaient les informations en provenance d'Orient, et les poètes, de nouveau inspirés, enflamment leur public. Premier parmi les premiers : Frédéric Mistral (1830-1914). Déjà, en 1866, en pleine insurrection crétoise, le poète provençal avait composé un texte en l'honneur de la Grèce et de la Crète, les « Enfants d'Orphée », où gréco-latinité et cause nationale grecque s'entremêlaient discrètement mais clairement. Le poème fut de nouveau publié en 1899, en provençal et en français, dans la revue « La Vie Provençale », dirigée et éditée par Paul Barlatier, directeur du *Sémaphore*.

« Nous sommes les rejetons de la Grèce immortelle,
 – nous sommes tes enfants, Orphée, homme divin !
 – Car nous sommes tes fils, Ô Provence comtale,
 – et notre capitale
 – est Marseille,
 – qui en mer voit les dauphins s'ébattre.
 Chantons la gloire de nos pères
 – qui dans l'histoire
 – ont fait leur trou,
 – et qui toujours, nous disent les livres,
 – sont restés libres
 – comme la mer et le mistral »⁸²⁷.

825. B. DIGENIS, *Quelques statistiques sur la Grèce*, Marseille 1877 ; É. CANTAS, Discours prononcé dans l'église orthodoxe ... [Λόγοι ἐκφωνηθέντες ὑπὸ τοῦ Ἀρχιεπισβυτέρου Ἡλίας Κάντα ἐν τῇ Ὀρθοδόξῳ Ναῶ ...], op. cit.

826. G. DEREPAS, Préface dans É. VLASTOS, *Grecs et Turcs*, publié sous le pseudonyme Terdjuman Effendi, Marseille 1899, p. xi.

827. F. MISTRAL, Les enfants d'Orphée, *La vie provençale*, octobre 1899, p. 38, *Fonds spéciaux (ou fonds de Provence) de la Bibliothèque Municipale de Marseille*, Fêtes du 25ème Centenaire de la Fondation de Marseille, en grec et en français, côte 664.

Trente ans plus tard, dès le déclenchement des hostilités, en 1897, Mistral écrira « L'Hymne pour la Grèce », aussitôt traduit par le plus grand poète grec, Kostis Palamas, et publié dans l'influente revue grecque *Hestia*. Pour les Grecs, dira dans *Le Sémaphore* le président de l'Union Hellène d'Athènes, C. Katsimbalis, « c'est un chef-d'œuvre » ; Mistral aura atteint là le niveau de la muse philhellène d'un Byron et d'un Shelley⁸²⁸.

Cocktails, amitiés, réseaux philhellènes, échanges d'information entre Athènes, la France et les communautés grecques d'Orient et d'Occident : les cœurs et les esprits battent à l'unisson pour promouvoir l'hellénisme. La force de ce dernier, c'est sa mission civilisatrice : poursuivre en Méditerranée orientale et au Levant, le dynamisme commercial et intellectuel dont la diaspora hellénique a fait preuve depuis le XVIII^e siècle et le début du XIX^e à Marseille.

Marseille trouve ici son identité en s'affichant comme ville gréco-latine, et Frédéric Mistral, le philhellène, y jouera un rôle non négligeable, en inaugurant le mouvement provençal, et son effort de recréer une langue et une littérature provençales, tirant leurs origines, selon lui et ses partisans, de ses ancêtres grecs et latins.

La « renaissance provençale »⁸²⁹, comme l'appelle Charles Maurras, fervent admirateur de Mistral, est aussi appelé « le Félibrige ». Le Félibrige naît en 1854, en pays rhodanien, de la rencontre de sept écrivains provençaux, dont Roumanille et Mistral. Il se donne comme mission principale de redonner au provençal, à la langue populaire et à la littérature d'oc, toute leur dignité et leur valeur. Mais cette « École des félibres » ou mouvement provençal prendra une ampleur inattendue, grâce notamment à « Mirèio » (« Mireille ») de Mistral, publié en 1859. Cette épopée pastorale en 12 chants narre la passion tragique de deux enfants de familles paysannes rivales. Le triomphe fut immédiat, et « Mireille » fut partout salué comme un chef-d'œuvre mondial. Le Prix Nobel, obtenu par le poète en 1903, reconnaîtra tout à la fois la littérature d'oc et son œuvre.

Les origines gréco-latines se mêlent à la terre provençale et à sa langue, laquelle pour le Félibrige, surtout depuis « Mireille », est l'analogue du grec ancien, avant l'unification de la langue hellénique sous la *koinè*⁸³⁰. Pour Mistral, il existe une Provence gréco-latine : « Ce n'est que chez les anciens, Homère,

828. Adresse Hellène à Mistral, *Le Sémaphore de Marseille*, le 28 avril 1897.

829. C. MAURRAS, Préface, dans J. D'ARBAUD, *La bête du Vaccarès*, Paris 1926, p. iv.

830. L. BAYLE, Note sur la langue de d'Arbaud, dans J. D'ARBAUD, *La bête du Vaccarès*, Paris 1926, p. 32.

Théocrite, Virgile, peu ou prou, que je peux retrouver les sources où, inconscient, je m'abreuvai. C'est la comparaison de la vie provençale (telle que je la voyais autour de moi, dans nos champs), avec la vie antique décrite par les vieux poètes de l'antiquité qui me donna l'idée de chanter dans notre langue la poésie de la Provence »⁸³¹.

Le philhellénisme atteindra son apogée en 1899, lors des fêtes du vingt-cinquième centenaire de la fondation de Marseille par les Phocéens. Origines gréco-latines et question nationale grecque vont alors s'unir en une même cause. La ville entière se mobilise pour l'occasion, *Le Sémaphore* couvrant abondamment l'événement, et Paul Barlatier dirige et coordonne l'ensemble des publications concernant les fêtes⁸³² !

Elles se veulent grandioses. Salves d'artillerie, feux de joie, processions au flambeau, fantassins porteurs de lanternes vénitiennes multicolores, tambours et clairons, illuminations générales, concerts, fête commémorative de l'arrivée des Phocéens, concours de boules, fête cycliste au Château Borély etc. Aux fêtes nautiques, Polybe Zafropoulos est membre du jury et de la commission des régates internationales et nationales ; également au programme, l'opéra « Gyptis », et des suites orchestrales de compositeurs marseillais, auxquelles le groupe Berlioz et l'orchestre des Concerts classiques prêtent leur concours ; aussi présentés, l'opéra « Erostrate », de Mery et Pacini, une grande fête vénitienne dans le Vieux Port, le drame antique « Timon d'Athènes », grand spectacle offert par la Comédie Française, des jeux olympiens au Vélodrome, des chansons et poésies provençales, une cavalcade historique avec chars et cortèges parcourant la ville, une procession des divinités marseillaises, à l'époque grecque [Apollon, Artemis, Aphrodite (Vénus) et Déméter (Cybèle)], le char de la Chambre de Commerce symbolisant la Civilisation et le Génie⁸³³.

Les journalistes parisiens et autres sont légion dans la ville phocéenne. L'un d'eux s'étonne qu'à Marseille abondent les amateurs d'art. Sous le grand négociant, le rentier et l'industriel, remarque-t-il, l'on découvre souvent des hommes de

831. É. RIPERT, La renaissance provençale : Frédéric Mistral, *Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale*, VI, Marseille 1914, p. 223.

832. *Fonds spéciaux (ou fonds de Provence) de la Bibliothèque Municipale de Marseille*, publications diverses à l'occasion des fêtes du vingt-cinquième Centenaire de la Fondation de Marseille.

833. Fêtes du 25^{ème} centenaire de la fondation de Marseille du 14 au 22 octobre 1899, *Archives Municipales de Marseille*.

goût possédant des collections qui pourraient remplir tout un musée⁸³⁴. Un autre relève, non sans tristesse, que les Français ont tort de ne pas vouloir connaître Marseille⁸³⁵, dont une masse de préjugés a fait une agglomération sans vie culturelle, artistique, ou intellectuelle.

Pour le journaliste du *Temps*, Pierre Mille, légendes et réalités se fondent, donnant plus d'éclat encore au mythe de la fondation de Marseille par les Phocéens :

« Car Marseille veut être Grecque. La légende dit que Gyptis, fille d'un chef ligure, s'éprit d'un beau Grec nommé Protis et qu'elle le choisit pour époux : les légendes sont toujours vraies. Allez aujourd'hui à Alexandrie d'Égypte, à Jaffa, à Beyrouth, les Grecs y foisonnent, les Marseillais y abondent ; et ils se ressemblent tellement de traits, de corps, de poil, de gaieté, de bavardage, d'ardeur aux affaires, de génie dans le négoce, qu'on ne les distingue guère, et qu'il serait difficile de dire si c'est à notre époque que le Marseillais a pénétré le Grec, ou le Grec le Marseillais. La vérité, c'est qu'il y a une race méditerranéenne, et qu'un Marseillais moderne est plus près par l'aspect et l'esprit d'un citoyen de la rue d'Hermès, à Athènes, que d'un habitant de Dunkerque [...]. Le délégué de la Phocée grecque apporte [...] le moulage d'un coq de marbre, retrouvé il y a environ vingt-cinq ans dans les ruines de la ville antique, dont il constituait les armes, comme le cheval pour Athènes. Et c'est le coq, dont l'époux de la belle Gyptis aurait introduit l'image, qui serait devenu le symbole gaulois. Je soupçonne plutôt que notre coq gaulois est né d'un calembour sur les deux significations du mot "gallus", mais pourtant... puisque je vous dis que toutes les légendes sont vraies ! Je crois donc, malgré tout, que le beau Protis vint à Massilia avec son coq et bien d'autres choses : l'amour de la beauté qui est sous le ciel, l'amour du commerce et des longues traversées sur la mer bleu. Les nouveaux Phocéens de France continuent à aller chercher bien loin leurs Hespérides ; ils ont découvert d'autres îles, au-delà des colonnes d'Hercule [...]. »⁸³⁶

Composée de légendes et de réalités, de mythes voyageurs, la gréco-latinité des félibres et du philhellène Mistral s'affiche dans ses références constantes aux racines, au sang, au « génie civilisateur », à la race, mots pivots de cette

834. CH. FORMENTIN, Les fêtes de Marseille, le 17 octobre 1899, nom du journal non mentionné, dans *Fêtes du 25^{ème} centenaire de la fondation de Marseille du 14 au 22 octobre 1899, Fonds spéciaux (ou fonds de Provence) de la Bibliothèque Municipale de Marseille*.

835. G. STIEGLER, Les fêtes de Marseille, *Écho de Paris*, le 21 octobre 1899, *Fonds spéciaux (ou fonds de Provence) de la Bibliothèque Municipale de Marseille*.

836. P. MILLE, Les fêtes de Marseille, *Le Temps*, le 13 octobre 1899, *Fonds spéciaux (ou fonds de Provence) de la Bibliothèque Municipale de Marseille*.

époque et de ses valeurs. C'est « l'alliance du génie grec et de l'esprit latin avec le vieux sang gaulois qui a fait la France »⁸³⁷, souligne Ch. Vincens, dans l'un des articles de *La Vie Provençale* publiés à l'occasion des fêtes de 1899. Un autre écrivain souligne la longue durée, sur plus de vingt-cinq siècles, de l'ail que les Grecs donnaient aux soldats pour les encourager, et dont les empereurs romains garnissaient tous leurs plats, que Virgile a chanté et que Mistral a immortalisé. Et il ajoute : « Il y a une race massilienne qui a conservé des traditions de doux atticisme, de finesse aimable et souriante, d'esprit volatil, transmises par l'Ionie. Je connais des intérieurs qui sont de véritables sanctuaires de l'Art. Il y a des peintres dont le talent grandit, s'impose sous ce ciel de turquoise, frère des cieux d'Hellas »⁸³⁸. Une fois encore, là où les Parisiens ne voient dans ces Marseillais que des commerçants uniquement préoccupés du cours des huiles et des blés, Marseille fête aussi les cultures de la vigne et de l'olivier, transplantés par les Phocéens⁸³⁹, premiers laboureurs du sol provençal. Les racines de Marseille traversent les siècles, et la ville-port tient à célébrer les traditions millénaires d'une gréco-latinité née un jour des petits gestes simples, répétés de ses paysans, et qui devaient marquer les mœurs, les chansons, les légendes, les traditions qui firent Marseille.

La célébration du vingt-cinquième centenaire de la fondation de Marseille enflamme la communauté grecque de la ville et de la diaspora. Philhellènes et communautés helléniques du monde se reconnaissent dans une ville qui se déclare fièrement « digne fille de la Grèce »⁸⁴⁰. Au tableau d'honneur des Grecs éminents chargés des préparatifs de la fête : Polybe Zafirooulos, co-administrateur de l'Église Orthodoxe, et Théodore Agélastos, membre de la Chambre de Commerce, dont la présence fut remarquée par *Le Sémaphore*, lors du grand banquet⁸⁴¹ offert à 170 invités par la Chambre de Commerce dans la salle d'honneur

837. Ch. VINCENS, Le mouvement intellectuel à Marseille depuis les Phocéens jusqu'à nos jours, *La vie provençale*, 11, 1899, p. 12.

838. AYMERIL, Mon cher confrère, *La vie provençale*, 11, 1899, p. 40.

839. C. BRUN, La vigne et l'olivier à Massalie, *La vie provençale*, 11, 1899, p. 46.

840. Allocution prononcée à bord du cuirassé « Psara », (publications diverses à l'occasion des fêtes du 25^{ème} Centenaire de la Fondation de Marseille), *Fonds spéciaux (ou fonds de Provence) de la Bibliothèque Municipale de Marseille*.

841. Le banquet de la Chambre de Commerce, *Le Sémaphore de Marseille*, le 22 et 23 octobre 1899.

du Palais de la Bourse, occasion rêvée pour rassembler le fleuron de la politique, du négoce et de l'industrie marseillaise.

La communauté grecque de la ville fit chanter en son église orthodoxe un « Te Deum » d'actions de grâce, en présence des plus hauts représentants de la Grèce, comme le consul et certains officiers de la flotte hellénique. Le sermon de l'archimandrite Grégoire Zigavinos porta sur « l'influence de l'esprit hellénique dans l'Occident »⁸⁴² ; comme le maire de Marseille et les écrivains philhellènes ou scientifiques, il célébrait « le génie civilisateur » du peuple grec. Prononcé en grec, dans l'Église, et aussitôt traduit en français, il fut ensuite diffusé dans la ville, avec d'autres discours, sous forme de brochure-souvenir des fêtes du vingt-cinquième Centenaire de la fondation de Marseille. Mettant en avant 2.000 ans d'une histoire commune, celle du Christianisme et celle d'un hellénisme ayant pu sauver son âme en dépit du joug ottoman, l'archimandrite termina son allocution sur ces mots, proposant ici une vision de la Grande Idée véritablement ouverte et œcuménique :

« L'esprit hellénique, dont la puissance toujours radieuse éclaira et civilisa le monde, s'unissant et travaillant continuellement chez nous avec l'esprit divin du Christianisme orthodoxe, élèvera de nouveau par la grâce et la puissance de Dieu notre chère nation hellénique au plus grand et au plus éminent degré de civilisation, de prospérité, de science, de morale et de progrès chrétien et d'illustration de l'hellénisme au milieu du monde civilisé »⁸⁴³.

L'on vit à cette occasion défiler toute une panoplie de symboles, richement connotés, mais convergeant vers une même idée : la Grande Idée, enracinée dans un glorieux passé mais toujours vivace, en 1899, à Marseille. Le Dr Géorgiadis, délégué de Phocée, docteur en médecine ayant fait ses études à Paris, offrit à la ville un bas-relief en marbre où figurait le coq, emblème des anciens Phocéens, et ancêtre de son homonyme gaulois, retrouvé lors des fouilles archéologiques de Phocée. L'hymne grec et la *Marseillaise* furent entonnés sur les navires grecs envoyés par le gouvernement hellénique pour l'occasion, et les deux drapeaux, grec et français, flottèrent côte à côte. La ville de Marseille, en souvenir de l'arrivée des Phocéens, fit graver des inscriptions sur les plaques commémoratives

842. G. ZIGAVINOS, Discours sur l'influence de l'esprit hellénique dans l'Occident (publications diverses à l'occasion des fêtes du 25^{ème} Centenaire de la Fondation de Marseille), *Fonds spéciaux (ou fonds de Provence) de la Bibliothèque Municipale de Marseille*.

843. Ibid.

en quatre langues : grec, latin, provençal et français. Elle fit aussi frapper une médaille commémorative, la drachme massaliote, l'une des monnaies des premiers phocéens, où l'on voit sur le côté face la déesse Artemis (ou Diane) et sur le revers, un lion et un taureau, symbolisant les Massaliotes. On y lisait en grec : Ἄρτεμις, ἡ Θεὰ τῶν Μασσαλιωτῶν, « Diane, Déesse des Massaliotes ».

L'enjeu pour les Grecs et les philhellènes de la ville et du monde était évident : c'était l'Asie Mineure. Et la question sautait alors aux yeux de tous : ce coin du monde où rayonnait toujours l'esprit hellénique, grâce au dynamisme commercial et intellectuel des communautés grecques, ne devait-il pas être libéré de la domination ottomane et revenir de plein droit à la Grèce ? Et Smyrne, ville sœur de Phocée, célèbre dès le premier siècle après J.-C. pour avoir su préserver l'esprit grec et la langue hellénique, Smyrne, bien connue aussi pour ses liens étroits avec les communautés grecques de la Gaule du Sud, où elle dirigeait les Églises, ne devait-elle pas alors redevenir entièrement grecque ? Passé et présent fondaient là une même continuité, et Marseille la philhellène, célébrant avec faste ce passé, partageait le rêve de tous les Grecs de l'époque : la recréation de la « Grande Hellade », dont elle était après tout la fille.

Voilà donc ce qu'il en est du philhellénisme marseillais du XIX^e et du début du XX^e siècle. Lié au début du siècle à la guerre d'Indépendance de la Grèce, il se pose comme défenseur de la cause nationale grecque à partir des années 1850, par l'établissement de réseaux particulièrement puissants. Marseille, la Phocéenne, est en quête d'une identité qui puisse enfin balayer les préjugés circulant sur elle et, disait-on, ses pures activités commerçantes. Elle la trouvera dans la découverte de ses origines gallo-grecques, acquérant du même coup ses lettres de noblesse, et une respectabilité culturelle et intellectuelle. Génie de l'esprit grec et génie marseillais vont donc se fondre dans un même esprit marseillais. Au XIX^e et au début du XX^e siècle, on parle de l'âge d'or des armateurs et négociants grecs de la ville, et aussi, de l'âge d'or d'une ville, fière de graver leurs noms dans sa mémoire collective : ainsi s'est bâtie une identité culturelle longuement recherchée, enfin retrouvée.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ

CONCLUSION

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ

Nous voici donc arrivés au terme de notre exploration : un hellénisme vieux de 3.000 ans, et la Méditerranée, vue de Marseille, mais à l'échelle planétaire. La Méditerranée, cœur battant et protagoniste de ce long périple.

En surface, il y a les vagues : les changements survenus pendant le XIX^e siècle jusqu'à la Grande guerre de 1914, les flux et reflux de la communauté hellénique de la ville phocéenne – l'événementiel, aux niveaux du grand commerce international, de la diplomatie des puissances occidentales et orientales, et de la politique étrangère de la Grèce, microscopique à l'échelle du monde, mais dotée d'une forte influence, directe ou indirecte, sur les Grecs installés à l'étranger. Les vagues, ce sont aussi les contemporains et leur époque, dévoilée de *leurs* points de vue, non du nôtre.

En bas, au niveau des grands fonds marins, il y a la durée, les continuités. C'est la civilisation hellénique elle-même, riche de son passé, de sa culture, de sa mentalité, ses coutumes et ses mœurs traversant les siècles. Cette civilisation repose sur deux piliers : sa langue, en évolution permanente depuis l'antiquité, et la religion orthodoxe, dont l'aura spécifique tient d'une double source : la mythologie et une philosophie millénaire. Le cœur battant de cette civilisation, c'est le Patriarcat Œcuménique, dont le père spirituel, entouré d'une élite, maintient, contre vents et marées, le sens et la substance. Langue et religion furent donc le double éclairage de notre propos et angle d'attaque : les élites grecques de Marseille, locales et, grâce à leurs nombreux réseaux méditerranéens, internationales.

L'histoire récente a oublié l'étude des grandes bourgeoisies pour se concentrer sur l'immigration de masse, écrite dans le sang, la sueur et les douleurs d'un peuple. Écartant la peur, fréquente chez le chercheur contemporain, de passer pour élitiste ou conservateur, nous avons choisi d'écrire le récit d'une élite grecque. Il faut y voir, outre le désir d'innover, un désir intense de découverte dans des terres inconnues, parfois jugées « exotiques ».

Notre méthode fut celle du peintre impressionniste, qui, à mille lieues du souci « réaliste » de vouloir tout montrer, entend mettre en lumière les grandes lignes du tableau, ici : certains événements de l'histoire grecque. Couleurs et reflets sont ce qui l'intéresse en priorité, mais il n'oublie ni la profondeur de la toile, ni la distance essentielle avec son sujet : la bourgeoisie vivant à l'étranger. Celle-ci, loin de sa terre natale ou parentale, la Grèce, porte sur les faits politiques ou diplomatiques un regard qui, forcément, a la coloration de l'exil.

Un premier bilan ? Marseille est, en miniature, un concentré de diaspora, orientale et occidentale, et beaucoup plus vaste qu'il n'y paraît au premier abord. En son cœur vit une élite grecque qui ne compte qu'une vingtaine de familles, et un réseau international sous le contrôle absolu d'une soixantaine de familles, la plupart entretenant des liens de parenté. Elles changent parfois de noms, mais sur le fond, ce sont les mêmes familles ou dynasties dont, encore aujourd'hui, l'on retrace des descendants : ce sont les Zarifis de Marseille, d'Angleterre, de Constantinople et d'Odessa ; les Rallis de Marseille, de Londres, de Trieste, de Constantinople, Syra, Odessa, New York, de l'Inde etc.

Le grand commerce intermédiaire, surtout celui du blé, qui marque l'essor spectaculaire d'une Méditerranée élargie jusqu'à la mer Noire, sera l'une des motivations de ces Grecs venus s'installer dans la ville-port. Marseille, après tout, n'a-t-elle pas une situation géographique idéale, entre l'Orient et l'Occident, facilitant ainsi le trafic maritime entre le Levant et la Méditerranée occidentale ?

S'adapter au pays hôte ou disparaître : voilà le dilemme ancestral que cette immigration hellénique dut affronter. Des stratégies d'intégration se mirent en place, qui d'ailleurs allaient de pair avec celles de l'élite commerçante locale – stratégie de réussite remarquable au niveau du commerce, de l'industrie et de la navigation maritime, qui contribua au boom économique de la cité phocéenne. Nombreux furent les signes de leur appartenance à l'infime collectivité des notables : leur présence à la Chambre de commerce, le contrôle qu'ils exerçaient sur le Lycée de Marseille, qui formait les futurs entrepreneurs, leurs œuvres de bienfaisance, la grande impulsion qu'ils apportaient aux beaux-arts et à la vie culturelle de la ville, leur mécénat auprès d'artistes, et, en retour, certains d'entre eux, comme Étienne Zafiropoulos et Théodore Rodocanachis, se virent décorer de la Légion d'honneur par l'État français. Pouvoir économique et pouvoir socio-politique se rejoignaient donc, les Grecs s'intégrant ainsi à la haute bourgeoisie marseillaise.

Capables de s'adapter, cosmopolites dans l'âme, mais comme pour les autres communautés helléniques de la diaspora, cette attitude n'implique aucune rupture avec leurs origines grecques, bien au contraire. S'adapter, oui, s'assimiler, jamais : voilà la position de l'hellénisme marseillais. Français dans la ville, Grecs au foyer.

De vastes réseaux familiaux se tissent entre la bourgeoisie grecque et la navigation, les sièges commerciaux et industriels situés en Méditerranée occidentale et au-delà, jusqu'à Constantinople, Smyrne, Odessa ; pour ceux qui se sont installés à Marseille, les réseaux à la fois répondent à un besoin vital et asseoient leur dynamisme. Juste action en retour : la réanimation de la civilisation

hellénique au sein même de la communauté témoigne, pour Marseille et l'hellénisme mondial, d'une vitalité aussi bien locale qu'internationale.

Leurs stratégies s'appuient sur quatre piliers : le consulat grec, une forte endogamie entre les élites grecques de Marseille et d'ailleurs, la langue, et l'Église orthodoxe, dirigée par le Patriarcat Œcuménique, guide spirituel de l'hellénisme. Une puissante organisation locale, liée au réseau intercommunautaire et international du Patriarcat de Constantinople, constitue depuis plus de 2.000 ans le pivot de la diaspora grecque. Quant à la langue grecque, elle apparaît comme intimement liée à la cause nationale hellénique : c'est sur la base de l'hellénophonie et de racines civilisatrices et historiques que la Grèce revendique des territoires. À Marseille ou à l'étranger, tels les deux visages de Janus, cosmopolitisme et question nationale signent la présence d'une communauté grecque. Ils fusionnent pour constituer une même identité, unissant les Grecs de la ville phocéenne à ceux des autres parties du monde.

Quant au philhellénisme et au post-philhellénisme, étudiés jusqu'à la Grande Guerre, le fait qu'ils soient à l'abri des passions déchirant la mère patrie assure une distance respectueuse mais critique, face au pays, réel ou imaginé – en l'occurrence, le petit État auquel est alors confiné la Grèce. Loin du pays d'origine, le reflet des événements est différent, l'angle géographique varie, et l'actualité vue depuis la terre d'adoption influe forcément sur les représentations, ici *filtrées*, et portant les couleurs de l'exil. Ce qui est unique dans l'histoire du philhellénisme, c'est Marseille, traversée par un tissu de légendes, de mythes fondateurs et aussi de faits consignés par l'histoire, comme son passé phocéén. Son dynamisme s'enracine dans sa haute bourgeoisie, marseillaise, française et grecque. Cette dernière construit sa nouvelle identité culturelle sur la redécouverte d'une longue durée historique : les origines gréco-latines, réactivées par les nouvelles élites grecques du XIX^e et du début du XX^e siècle. Le philhellénisme de Marseille porte la marque d'une identité culturelle gallo-grecque, signe d'une renaissance à la fois commerciale et industrielle, mais aussi culturelle et intellectuelle.

Paradoxalement, cette « exception marseillaise » va aussi de pair avec la *norme* constatée tout au long de notre périple : une infime minorité, très influente, regroupant les élites financières et littéraires, viscéralement libérale, à la fois s'inscrit dans la mouvance du réseau hellénique, et y laisse une marque ponctuelle et durable. Souvent inspirés par la franc-maçonnerie, plusieurs de ses membres se reconnaissent volontiers comme des « frères », unis dans leur soutien de l'hellénisme.

Leur milieu et leurs salons sont identiques, leurs actions efficaces et coordonnées. Ils ont un même but : animer, orienter une opinion publique indifférente, parfois même hostile à la Grèce.

Où se trouvent donc les frontières entre le pays rêvé et le pays réel ? Nous touchons là le cœur de l'histoire du philhellénisme, soit la *réception* des événements affectant la Grèce et l'hellénisme. Le monde de la finance, obligé par nature à rester pragmatique, s'occupe en priorité des intérêts de son pays, échappant du coup aux envolées lyriques des écrivains et des intellectuels. Concrètement, il préfère que les territoires de l'Empire ottoman revendiqués par les Grecs reviennent aux Grecs. Les relations commerciales seront plus fructueuses qu'avec un Empire ottoman agonisant et corrompu. Le monde de la presse, dont *Le Sémaphore*, suit le courant. Les fines analyses de ce dernier, notamment de la géopolitique des Balkans, ses liens étroits avec le monde des affaires, témoignent de sa réputation d'objectivité, réelle, en dépit de son penchant pour les intérêts helléniques. Son regard avisé, guidé par des journalistes basés aussi bien à Athènes qu'à Constantinople, parfois ailleurs, fait qu'il échappe à l'élan passionnel, parfois chimérique, qui emporte les artistes et les littéraires de l'époque, enthousiasmés par une Grèce mythifiée. *Le Sémaphore*, vu l'étendue de son réseau international, et sa tendance à l'objectivité, fut pour nous la source inépuisable et incontournable de l'histoire de l'hellénisme et du philhellénisme.

Il faudra un jour étudier en profondeur les bourgeoisies helléniques de France et d'ailleurs, du XX^e siècle jusqu'à nos jours. Quelques pistes nous permettent déjà d'avancer ce qui suit. Déjà, une situation explosive dans les Balkans a débouché sur les guerres balkaniques de 1912 et 1913, et sur la Première Guerre mondiale. La question d'Orient sera résolue, dans l'immédiat, par l'effondrement de l'Empire ottoman. La Grèce verra alors doubler la superficie de son territoire, mais cette période trouble ne finira qu'en 1922-1923, avec ce que les Grecs appellent toujours « la catastrophe d'Asie Mineure », qui sonne le glas de l'hellénisme en Asie Mineure, pourtant présent depuis la haute antiquité. Pendant cette période, la France assiste à l'arrivée massive de Grecs, mais cette fois, ce sont des contingents de travailleurs non-qualifiés. Cependant, la bourgeoisie grecque de Marseille demeure active, en gros jusqu'au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. Une recherche ultérieure pourra seule confirmer, faire progresser, nuancer ou au contraire infirmer cette opinion.

À l'appui de nos dires, ce membre de la bourgeoisie marseillaise déclarant : « tant du point de vue des comportements sociaux qu'économiques, le XIX^e siècle

ne s'est terminé qu'autour des années 1950 »⁸⁴⁴. Même chose pour les élites helléniques de la ville phocéenne, très liées à la haute bourgeoisie locale. Pour Nicolas Beau, c'est la Deuxième Guerre mondiale qui va entraîner la chute de cette bourgeoisie, le coup fatal ayant été porté par la perte des colonies françaises⁸⁴⁵.

Les exemples abondent d'une présence active de la communauté grecque dans les années 1930. Le Golf Club, aussi exclusif et huppé que les cercles ou clubs concurrents, est dirigé par Théodore Zarifis. À la même époque, quelques Grecs figurent toujours au conseil d'administration de plusieurs importantes sociétés industrielles de Marseille : les Mitarangas, huiliers et négociants, deux Zafiropoulos, négociants, et Théodore Zarifis, négociant également⁸⁴⁶. Aux dires de Pierre-Paul Zalio, peu avant la Deuxième Guerre mondiale : « S'il y a un groupe de capitalistes qui contrôle [...] les affaires, ce sont les administrateurs de la SMC [Société marseillaise de crédit] », dont Zarifis⁸⁴⁷.

Il suffit de consulter les mémoires rédigés par l'élite grecque de Marseille pour voir que dans la ville phocéenne, les Grecs ont une vie sociale bien à eux. Au fait, c'est un club fermé, qui jusque dans les années 1930, va mener la grande vie des années antérieures : voyages, bains de mer, bals, parties de pêche et de golf, concerts, cours de grec et de langues étrangères pour les héritiers etc. Dans leurs hôtels particuliers de Marseille, Cannes, Cordion (Athènes), Londres, Paris, Milan ou New York, ils se rencontrent à Pâques, à Noël ou pour les vacances. Ce sont les Couppas, les Zarifis, les Zafiropoulos, les Scaramangas, les Métaxas, les Rodocanachis, les Vaglianos, les Vlastos. À Athènes, ces mêmes familles se retrouvent chez les Evgenidis, les Bénakis, les Paparrigopoulos, les Chomeris.

Autre signe des continuités : la ville de Marseille, ses réseaux, et surtout *Le Sémaphore de Marseille*, maintiennent une ligne résolument philhellène. *Le Sémaphore de Marseille* monte au front pour condamner les persécutions des Grecs de l'Asie Mineure infligées par des bandes musulmanes, et organisées en sous-main par le gouvernement des Jeunes Turcs. Il veut mobiliser l'opinion publique et faire cesser les exactions. Des dizaines d'articles sont publiés dans le journal. On a parlé à l'époque de la « catastrophe de Phocée », vécue comme un véritable désastre par

844. Cité dans P.-P. ZALIO, *Grandes familles de Marseille au XX^e siècle*, op. cit., p. 7.

845. N. BEAU, Les fortunes marseillaises arrivent par la mer, *Le Cahier Samedi du Nouvel Economiste*, 932, 11 février 1994.

846. P.-P. ZALIO, *Grandes familles de Marseille au XX^e siècle*, op. cit., p. 123.

847. Ibid., p. 124.

la haute bourgeoisie marseillaise, laquelle, quelques années auparavant, avait fièrement célébré la consolidation de son identité gréco-latine et phocéo-marseillaise.

Son administrateur et directeur, Paul Barlatier, signe un article au titre particulièrement bouleversant : les « Misérables ! »

« Peut-on appeler d'un autre nom ceux qui se sont rendus coupables vis-à-vis de nos frères de Phocée des odieux attentats [...] ? Sans provocation aucune, en pleine paix, des brigands et des fonctionnaires turcs, dont la responsabilité est nettement engagée, ont assailli une ville paisible, tué, pillé, violé, brûlé tous ceux qu'ils ont pu atteindre, tout ce qui a pu leur tomber sous la main [...]. Et cependant le Gouvernement turc bernait la Grèce et l'Europe avec des promesses que, par expérience, nous pouvons apparenter à de continuels mensonges. Nous ne pouvons pas, à Marseille, ne pas nous émouvoir de pareils faits ; notre sang doit parler et notre cœur battre en faveur de nos frères de Phocée, fondatrice de Marseille, de nos frères pillés et massacrés par les Turcs : nous nous trouvons là en présence de misères particulièrement douloureuses, car elles sont dues non à un de ces cataclysmes fortuits dont personne n'est responsable, mais à la cruauté, à la méchanceté des hommes. Marseille se doit à elle-même de secourir matériellement ses frères malheureux et de vouer à l'exécration du monde leurs persécuteurs »⁸⁴⁸.

Conséquence de l'implication du journal : le conseil municipal vote une somme de 5.000 francs pour secourir les Grecs de Phocée⁸⁴⁹. Le consulat général de Grèce remercie la ville pour sa générosité, en rappelant les liens unissant Phocée avec Marseille, l'« aïeule glorieuse [Phocée], détruite dernièrement par des persécutions inouïes »⁸⁵⁰. De son côté, la ville phocéenne et son maire parlent d'un geste tout à fait naturel de la part de Marseille, désireuse de montrer affection et reconnaissance à son ancienne métropole⁸⁵¹. Des souscriptions s'organisent partout dans la ville.

Sous un titre volontairement alarmiste, « les derniers jours de Phocée », *Le Sémaphore* rapporte le témoignage d'un Français présent à Phocée, qui a assisté de visu aux destructions et pillages infligés à la ville ; ce faisant, il critique indirectement la presse officielle française pour son soutien continu au gouvernement turc.

« Les nouvelles précises », annonce le journal, « sur les massacres de Phocée et la destruction de cette ville par les Turcs, nous parviennent avec une extrême difficulté.

848. P. BARTALIER, Misérables, *Le Sémaphore de Marseille*, le 24 juin 1914.

849. Échos, *Le Sémaphore de Marseille*, le 2 juillet 1914.

850. Échos, *Le Sémaphore de Marseille*, le 4 juillet 1914.

851. En faveur de nos frères opprimés de Phocée, *Le Sémaphore de Marseille*, le 7 juillet 1914.

Il est évident, d'ailleurs, qu'en cette affaire pas mal de nos confrères et les grandes agences de renseignements se sont faits, par leur silence voulu, les complices peu intéressants du gouvernement ottoman qui porte, d'après tous les renseignements qui nous arrivent, l'entière responsabilité de ces lamentables actes. Nous sommes heureux de pouvoir donner, aujourd'hui, à nos lecteurs, la primeur d'un rapport de M. Charles Mancier, artiste peintre, membre de la Société des Artistes Français qui a été un de nos quatre compatriotes présents à Phocée au moment des massacres et qui nous en fournit heure par heure le déplorable récit. On se croirait, à lire ces lignes, revenus aux pires époques de la barbarie et il est profondément honteux pour les nations européennes de tolérer que de pareils excès puissent être commis à notre époque. [... Et à la fin de ce récit du témoin français, nous lisons] 'Nous circulons dans la ville : le pillage est complet ; les portes brisées, ce que les pillards n'ont pu emporter ils [une bande organisée et armée de Turcs] l'ont saccagé. Cette ville de Phocée qui présentait une grande animation est aujourd'hui une ville morte. [...] Ils ont aussi emmené avec eux dans la montagne une jeune fille du 16 ans, sous les yeux de laquelle ils avaient tué le père et la mère. Nous avons eu ainsi comme dans les temps les plus barbares, les cinq caractéristiques du sac d'une ville. Le vol, le pillage, l'incendie, le meurtre et le viol. De toute évidence ce pillage était un mouvement organisé, c'est un cercle qui se resserre pour chasser des côtes les habitants. "Rayas" (Grecs, sujets ottomans) pour la majorité. Il est inadmissible que tous ces gens aient eu en leur possession un aussi grand nombre d'armes de guerre si on ne les a pas armés. Du côté des chrétiens de l'Ancienne Phocée, il n'y a point eu un instant de défense : les morts et les blessés n'ont pas été tués en se défendant ; c'était donc un carnage. Nous lisons maintenant dans les journaux des communiqués officiels annonçant que l'ordre est rétabli et que dans les régions dont nous parlons les chrétiens n'ont plus rien à craindre ni pour leur vie ni pour leurs biens ; ce n'est pas une vaine parole, l'ordre règne de lui-même. Il n'y a plus personne. Les biens n'ont plus rien à craindre. Ils sont tous en de bonnes mains, celles des pillards »⁸⁵².

Autre signe de la vitalité de la communauté grecque après le conflit de 1914-1918 : la fondation, en 1923, de la Chambre de Commerce hellénique de Marseille, reconnue par la Grèce, l'année suivante, et la parution, en 1925, de son bulletin trimestriel. Ses membres comptent parmi le fleuron de la ville phocéenne et de Paris, d'Athènes, du Pirée, de Buenos-Aires et d'ailleurs. Au conseil d'administration figurent des noms de familles bien connues depuis un siècle pour leurs activités à diverses instances : municipales, communautaires helléniques et internationales. Jean Métaxas en est le président, Polybe Zafiropoulos, le vice-président, Antoine

852. Les derniers jours de Phocée, *Le Sémaphore de Marseille*, le 25 juillet 1914.

Vlastos est membre du bureau, Alecos Simeonoglou, parent de la famille Zarifis, est membre conseiller ; tous les Zarifis de la ville ainsi que le Dr Rodocanachis sont membres associés, de même que le négociant Agélastos, membre adhérent de la ville ; Georges Zarifis, du Pirée, et Paul Pétrocochinos, d'Athènes, en sont les membres adhérents de l'étranger⁸⁵³. Le but de la nouvelle Chambre de Commerce et du *Bulletin de la Chambre de Commerce Hellénique de Marseille*, est l'essor des échanges, d'abord commerciaux, puis intellectuels, entre la France et la Grèce, tout en veillant discrètement mais fermement aux intérêts avant tout économiques des Grecs de la ville ou de ceux qui traitent avec la France.

Et de nos jours ? Certains sont restés, tels les Zarifis, au 10 de la rue du Coq, dans le bureau fondé par Étienne Zafiropoulos, et par le « patriarche » des célèbres « Z/Z », Georges Zarifis, de Constantinople. Entreprise d'investissement, la « Zarifis et Cie » figure parmi les noms les plus respectés de Marseille, et la famille est très en vue parmi les dirigeants de la communauté hellénique et de l'Église orthodoxe, toujours située dans la rue de la Grande Armée. Dans beaucoup de pays, des membres de la famille Zarifis ont épousé les fils et les filles de la haute bourgeoisie, tout en demeurant, pour la plupart, orthodoxes. Autre exemple de liens entre philhellénisme et grande famille : la petite-fille du célèbre philhellène, Victor Hugo, née Jeanne Hugo, a épousé à Paris un Négréponte, l'une des familles phanariotes de Constantinople et d'ailleurs. Les Rodocanachis et les Rallis appartiennent également au cercle très huppé de la grande société parisienne. Leurs importantes activités financières, et leurs alliances matrimoniales, dont ils tirent parfois un anoblissement, n'empêchent qu'ils gardent intact leur intérêt pour le pays d'origine, la Grèce, et un lien culturel et spirituel très fort avec l'orthodoxie. Évolutions et changements ne masquent jamais les grandes continuités, comme la terre d'origine, lointaine mais enracinée au plus profond du subconscient, étrangère et fascinante à la fois, dont les générations assurent la longue durée ; comme la terre de Marseille, aussi, qui se rappelle toujours son passé phocéén, le célèbre, et entretient dans la mémoire collective la présence et le dynamisme grec du XIX^e et du début du XX^e siècle.

Et l'histoire continue ...

853. *Bulletin de la Chambre de Commerce Hellénique de Marseille*, 1925-1930, trimestriel.

LES SOURCES



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΘΗΝΩΝ

A) Sources manuscrites

I. Archives

Archives de la Banque de France, Rapports d'inspection, Marseille 1858-1890, Paris.

Archives de la Chambre de Commerce de Marseille, Grèce : 1868-1978.

Archives de l'Église orthodoxe de Marseille, Baptêmes et mariages dans l'Église orthodoxe de Marseille, en grec.

Archives de l'Église orthodoxe de Marseille, Le Livre d'Or comportant le nom des objets offerts et des bienfaiteurs, en grec.

Archives de la Faculté des Sciences de Marseille, Registres des procès-verbaux de l'assemblée des professeurs de la Faculté des Sciences de Marseille, 1860-1885.

Archives Départementales des Bouches-du-Rhône, Naturalisations – Admissions à domicile (1805-1871), Marseille, code M 11 9 jusqu'à M 11 34, M 11 42, M 11 103.

Archives Départementales des Bouches-du-Rhône, Opinion publique, 1852, code 1M 601.

Archives Départementales des Bouches-du-Rhône, Voyages officiels et privés, 1860-1869, code 1 M 645 (1134).

Archives Départementales des Bouches-du-Rhône, Grèce : 1833-1939, Consulat général hellénique, code 1 M 502.

Archives Départementales des Bouches-du-Rhône, Imprimerie-Librairie-Presses, codes 2 T 58 et 2 T 61.

Archives Départementales des Bouches-du-Rhône, Lycée Thiers. Dossiers : Enseignement classique (1895- 1896), codes 1 T 1703 - 1 T 1707.

Archives Départementales des Bouches-du-Rhône, Périodiques en langues étrangères diverses, code 2 T 69.

Archives historiques du ministère des Affaires étrangères de Grèce, Consulat de Marseille, 1850-1882 [Ιστορικά αρχεία ύπουργείου Έξωτερικων, Προξενείο Ελλάδος, Μασσαλία, 1850-1882], code 37, 4, Athènes, sauf rares exceptions, en grec.

Archives Municipales de Marseille, Lycée Thiers (ancien Collège Royal), 1820-1840, code 33 R, article n° 2.

Archives Municipales de Marseille, Lycée Thiers (ancien Collège Royal), 1840-1869, code 33 R, article n° 3.

Archives Municipales de Marseille, Consulat grec, code 12 F, n° 3.

Archives Municipales de Marseille, Cercles, Chambres, Sociétés diverses, codes 2 I 134 et 2 I 133.

Archives Municipales de Marseille, Franc-maçon, code 2 I 135.

Archives Municipales de Marseille, Fêtes du 25^{ème} centenaire de la fondation de Marseille du 14 au 22 octobre 1899, série K.

Archives Municipales de Marseille, Réfugiés grecs. Correspondance entre le Préfet et le Maire, série I-2, article n° 242.

Archives Municipales de Marseille, Déclarations de domicile faites dans le but d'obtenir des lettres de naturalité, code 5 E 52 - 5 E 54.

Archives Municipales de Marseille, Église schismatique grecque, rite grec-arabe ..., code P 146.

Archives Municipales de Marseille, Consulat général de la Sublime Porte ottomane, code 12 F, article n° 5.

Archives privées de la famille Pétrocochinos, plusieurs documents en grec.

Archives privées de la famille Zarifis, certains documents en grec.

Archives privées du Centre des Études Néo-helléniques (KNE)/Collection privée de Constantin Dimaras, Ἐπιτροπή Κοραή [Comité Coray], Athènes, en grec.

2. Entretiens

Madame Borelli, parente des familles Zarifis-Zafirooulos, Marseille, avril 2000.

René Bouchet, néo-helléniste, Nice, 2000-2008.

Madame Geneviève de Broche des Combes, descendante de la famille Pétrocochinos, Marseille, février-juin 2000, février 2004.

André Burguière, historien, Paris, décembre 1999.

Nikiforos Diamandouros, Médiateur de la République Hellénique à Strasbourg et Professeur à l'Université d'Athènes, 1999-2004.

Loukia Droulia [Λουκία Δρούλια], historienne et ex-directrice du Centre de Recherches néo-helléniques, Athènes 2000-2001.

Pierre Echinard, historien de la ville de Marseille, 1999-2000.

Père Joachim, Archimandrite de l'Église orthodoxe de Marseille, Marseille, 1999-2000.

Emmanuel Le Roy Ladurie, historien, Paris, 1999-2006.

Christopher Long, journaliste, descendant des familles Zarifis et Vlastos, Paris, mai 2002.

Gérard Noiriel, historien, Paris, 2000-2001.

André Nouschi, historien, Nice, octobre 2001.

Georges Prévélakis, géographe, Paris, mai et novembre 2001.

Maria Prévélakis, philologue, Paris, novembre 2001.

Ralph Schor, historien, Nice, 2001-2004.

Niki Scoulatou, néo-helléniste, Paris, décembre 1999.

Emmanuel Sechiaris, descendant de la famille grecque du même nom, Marseille, mai 2000.

Henri Tachoire, professeur à la Faculté des Sciences à Marseille, juin 2001.

Anne-Marie Thiesse, historienne, Paris, janvier 2000.

Henri Tonnet, néo-helléniste, Paris, 2000-2006.

Constant Vautravers, journaliste de Marseille, Marseille, juillet 1999.

Despina Vlastou-Kotsi [Δέσποινα Βλαστοῦ-Κώτση], descendante de la famille Vlastos, Athènes, mai 2002.

Théodore Zarifis, descendant des familles Zarifis-Zafirooulos, Marseille, juillet 1999.

B. Sources imprimées

1. Journaux et revues dépouillés

- Bulletin de la Chambre de Commerce Hellénique de Marseille*, 1925-1930, trimestriel.
- Globe*, journal britannique, avril 1881.
- L'Ami du Bien*, journal de Marseille, I et II, 1826.
- Le Bavard*, hebdomadaire de Marseille, septembre-décembre 1877.
- Le Courrier de Marseille*, hebdomadaire de Marseille, octobre 1866.
- L'Exégète des Écritures Saintes* [Ὁ Ἐξηγητὴς τῶν Ἁγίων Γραφῶν], Quinzaine, 1889-1894, en grec.
- Le Globe*, journal parisien, 1826.
- L'Indépendance Hellénique*, hebdomadaire grec (en français), 1867-1872.
- Le Journal des Débats* [Ἐφημερίς Συζητήσεων], avril 1895, en grec.
- Le Mercure de France*, mars 1891.
- Le Monde Illustré*, hebdomadaire de Paris, 1865-1878.
- Le Nouvelliste*, quotidien de Marseille, décembre 1861.
- L'Oursin*, journal de Marseille, janvier 1883.
- Le Petit Marseillais*, quotidien de Marseille, septembre-octobre 1870 ; décembre 1894 ; novembre 1882 ; février 1895, septembre 1899 ; octobre 1908.
- Le Peuple*, quotidien de Marseille, septembre 1870.
- Le Précurseur*, journal d'Athènes, janvier 1862.
- Le Progrès*, journal de Marseille, décembre 1861.
- Le Progrès* [Πρόδος], quotidien grec de Constantinople, mai 1910, en grec.
- Le Public*, quotidien de Paris, décembre 1908.
- Le Sémaphore de Marseille*, quotidien, 1861-1914, 1928.
- New York Herald*, journal de Constantinople, avril 1884.
- Revue des Études Grecques*, mensuel, 1867-1914, 1967.
- Revue des Cours Littéraires*, mars 1866.
- The Levant Herald and Eastern Express*, journal de Constantinople, mai 1910.

2. Fonds, collections, mémoires et biographies

- Collection de la Bibliothèque Gennadios*, Catalogue d'ouvrages publiés [Κατάλογος τῶν παρ' αὐτοῦ ἐκδοθέντων βιβλίων], Athènes 1881, en grec.
- Collection de la Bibliothèque Gennadios*, Dispositions testamentaires de M. Étienne Zafiropulo, décédé à Marseille le 8 décembre 1894, Athènes.
- Collection de la Bibliothèque Gennadios*, É. VLASTOS, Discours lu dans la salle de l'Association Hellénique de Marseille lors de la fête du 25 mars 1877 [Λόγος ἀναγνωσθεὶς ἐν τῇ αἰθούσῃ τοῦ ἐν Μασσαλίας Ἑλληνικοῦ Συλλόγου κατὰ τὴν ἑορτὴν τῆς 25ης Μαρτίου 1877], en grec.
- Collection de la Bibliothèque Gennadios*, Rev. G. ZIGAVINOS, Réponse à la bulle pontificale de Léon XIII, Pape de Rome, concernant l'unité des Églises orientale et occidentale [Ἀπάντησις εἰς τὴν Ἐγκύκλιον ἐπιστολὴν Λέοντος ΙΓ' Πάπα Ρώμης περὶ ἐνώσεως τῆς Ἀνατολικῆς Ἐκκλησίας μετὰ τῆς Δυτικῆς], Marseille 1894-1896, en grec.

- Collection privée de la famille Borelli*, J. BORELLI, Stathatos-Zafiropulo, 1985.
- Collection privée de la famille Pétrocochinos*, Compte-rendu du président lors de la séance de clôture de l'exposition de 1853, publication de la *Société artistique des Bouches-du-Rhône*.
- Collection privée de la famille Pétrocochinos*, photos de la famille Pétrocochinos de Marseille, de Grèce, et de sa parenté ; photos d'autres membres de la communauté grecque de la ville, du XIX^e au début du XX^e siècle.
- Collection privée de la famille Pétrocochinos*, Tout-Marseille, 1906.
- Collection privée de la famille Zarifis*, F. CHARLES-ROUX, Je me souviens ...
- Collection privée de Mme Sonia Simeonoglou*, descendante de la famille Zarifis, My life dossier till 1981.
- P. DELTA, *Premiers souvenirs* [Πρώτες ἐνθυμήσεις], Athènes 1991, tiré des archives de l'auteur, en grec.
- Fonds spéciaux (ou fonds de Provence) de la Bibliothèque Municipale de Marseille*, Fêtes du 25^{ème} centenaire de la fondation de Marseille, en grec et en français, code 664.
- Fonds spéciaux (ou fonds de Provence) de la Bibliothèque Municipale de Marseille*, publications diverses à l'occasion des fêtes du 25^{ème} centenaire de la fondation de Marseille.
- Fonds spéciaux (ou fonds de Provence) de la Bibliothèque Municipale de Marseille*, É. CANTAS, Discours prononcé dans l'église orthodoxe de la communauté grecque de Marseille lors de la fête nationale du 25 mars des années 1871, 1872, 1875, 1876 [Λόγοι ἐκφωνειθέντες ὑπὸ τοῦ Ἀρχιεπισβυτέρου Ἡλία Κάντα ἐν τῷ Ὀρθοδόξῳ Ναῶ τῆς ἐν Μασσαλία Ἑλληνικῆς κοινότητος κατὰ τὴν Ἐθνικὴν Ἑορτὴν τῆς 25ης Μαρτίου τοῦ ἔτους 1871, 1872, 1875 καὶ 1876], Marseille 1877, en grec.
- Fonds spéciaux (ou fonds de Provence) de la Bibliothèque Municipale de Marseille*, D. IOANNIDIS, Discours prononcé lors de la fête nationale du 25 mars de l'année 1857 dans l'église orthodoxe de la communauté grecque de Marseille [Λόγος ἐκφωνηθεὶς κατὰ τὴν Ἐθνικὴν Ἑορτὴν τῆς 25ης Μαρτίου 1857 ἐν τῇ Ὀρθοδόξῳ Ἐκκλησίᾳ τῶν ἐν Μασσαλία παροίκων Ἑλλήνων], Marseille 1857, en grec.
- Fonds spéciaux (ou fonds de Provence) de la Bibliothèque Municipale de Marseille*, N. TSIGARAS, Discours prononcé dans l'église orthodoxe de la communauté grecque de Marseille lors de la fête nationale du 25 mars de l'année 1856 [Λόγος ἐκφωνηθεὶς ἐν τῇ ὀρθοδόξῳ ἐκκλησίᾳ τῶν ἐν Μασσαλία παροίκων Ἑλλήνων κατὰ τὴν Ἐθνικὴν Ἑορτὴν τῆς ΚΕ' Μαρτίου 1856], Athènes 1856, en grec.
- Fonds spéciaux (ou fonds de Provence) de la Bibliothèque Municipale de Marseille*, M. VERGOTIS, Discours prononcé le 25 mars 1869, anniversaire de l'Indépendance de la Grèce [Λόγος ἐκφωνηθεὶς τὴν 25ην Μαρτίου 1869 ἐπέτειον τῆς Ἀνεξαρτησίας τῆς Ἑλλάδος], Marseille 1869, en grec.
- A. PAPAPOPOULOS VRÉTOS, *Biographie de Marinos Papadopoulos Vrétos* [Βιογραφία Μαρίνου Παπαδόπουλου Βρετού], Athènes 1872, en grec.
- A.R. RANGABÉ, *Mémoires* [Ἀπομνημονεύματα], I, II, III, IV, Athènes 1894, en grec.
- A. SYNGROS, *Mémoires* [Ἀπομνημονεύματα], I, II, III, Athènes, en grec.
- D. VIKÉLAS, *Ma vie* [Ἡ ζωὴ μου], Athènes, en grec.

3. Sélection de périodiques, ouvrages et articles importants

A

Adresse Hellène à Mistral, *Le Sémaphore de Marseille*, le 28 avril 1897.

H. AHRWEILER-GLYKATZI, Introduction générale – Hellénisme et Byzance [Γενική εισαγωγή – Ἑλληνισμὸς καὶ Βυζάντιο], dans *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους] (col.), VIII, Athènes 1970-2000, en grec.

—, Byzance [Βυζάντιο], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἑλληνικῆς γλώσσας] (col.), Athènes 2000, en grec.

J. AKTSOGLOU, Introduction [Εἰσαγωγή], dans la publication en grec de É. DRIAULT, *La question d'Orient depuis ses origines jusqu'à la paix de Sèvres (1920)* [Τὸ Ἀνατολικὸ Ζήτημα ἀπὸ τὶς ἀρχὲς ὡς τὴ Συνθήκη τῶν Σεβρῶν (1920)], I, Athènes 1997, en grec.

C. ALEVRAS, *Les volontaires hellènes en France pendant la guerre franco-allemande en 1870*, Paris 1947.

A. ALEXANDRIS, Les Grecs au service de l'empire ottoman (1850-1922) [Οἱ Ἕλληνες στὴν ὑπηρεσία τῆς Ὄθωμανικῆς Αὐτοκρατορίας (1850-1922)], *Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἔθνολογικῆς ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος*, XXIII, 1980, en grec.

—, Notice introductive [Εἰσαγωγικὸ σημεῖωμα], *Archives du martyr de Chrysostome de Smyrne* [Ἀρχεῖον τοῦ ἔθνομάρτυρος Σμύρνης Χρυσσοστόμου], Athènes I et II, 2000, en grec.

S. ANESTIDIS, Joachim III [Ἰωακείμ ὁ Γ'], *Δελτίο Κέντρου Μικρασιατικῶν Σπουδῶν*, 6, 1986-1987, en grec.

A pedigree of the Rallis of Scio, Londres 1896.

À propos du Centenaire du Sémaphore, *Le Sémaphore de Marseille*, le 5 janvier 1928.

Archives du martyr de Chrysostome de Smyrne [Ἀρχεῖον τοῦ ἔθνομάρτυρος Σμύρνης Χρυσσοστόμου], I et II, Athènes 2000, en grec.

PH. P. ARGENTI, *Histoire de la maison chiote Argentis* [Ἱστορία τοῦ χιακοῦ οἴκου Ἀργέντη], Athènes 1922, en grec.

—, *Libro d'oro de la noblesse de Chio*, I et II, London 1955.

Assemblée générale du 6 avril 1893 : discours prononcé par M. Henry Houssaye, Président, *La Revue des Études Grecques*, 1893.

Association littéraire grecque de Constantinople, 1877-1878 [Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος, 1877-1878], *Histoire de l'association littéraire grecque et de son influence sur l'éducation grecque dans les provinces de Turquie* [Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ φιλολογικοῦ συλλόγου καὶ τῆς ἐπιδράσεως αὐτοῦ ἐπὶ τῆς ἐκπαιδευτικῆς ἐν Τουρκίᾳ ἐνεργείας τοῦ ἡμετέρου ἔθνους].

Association pour la propagation des Lettres Grecques [Ὁ ἐν Ἀθήναις Σύλλογος πρὸς Διάδοσιν τῶν Ἑλληνικῶν Γραμμάτων], *Aux syllogues frères, ses bienfaiteurs et ses abonnés* [Πρὸς τοὺς ἀδελφοὺς συλλόγους, τοὺς εὐεργέτας καὶ συνδρομητὰς αὐτοῦ], Athènes 1871.

—, *Comptes rendus* [Ἐκθεσις τῶν πεπραγμένων], Athènes 1871-1888.

—, *Ordre général du ministère des Affaires étrangères : aux consuls d'Occident* [Ἐγκύκλιος τοῦ ἐπὶ τῶν Ἐξωτερικῶν ὑπουργείου: πρὸς τοὺς ἐν τῇ Δύσει προξένους], Athènes 1870.

—, *Ordre général du ministère des Affaires étrangères : aux consuls d'Orient* [Ἐγκύκλιος τοῦ ἐπὶ τῶν Ἐξωτερικῶν ὑπουργείου: πρὸς τοὺς ἐν τῇ Ἀνατολῇ προξένους], Athènes 1870.

- E. AUDOUARD, Le commerce de Marseille en 1867, I, II et III, *Le Sémaphore de Marseille*, le 4, le 6 et le 12 mars 1868.
- G. AUGUSTIOS, *The Greeks of Asia Minor*, Kent-London 1992.
- K. AVGITIDIS, *Le monde commercial grec d'Odessa et la Grèce (1794-1900)* [Ὁ ἑλληνικὸς ἐμπορικὸς κόσμος τῆς Ὀδησοῦ καὶ ἡ Ἑλλάδα (1794-1900)], Athènes-Jannina 1998, en grec.
- AYMERIL, Mon cher confrère, *La Vie Provençale*, 11, 1899.

B

- G. BABINIOTIS, Georges Hatzidakis (1848-1941) [Γ. Ν. Χατζιδάκις (1848-1941)], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἑλληνικῆς γλώσσας] (col.), Athènes, Ἑλληνικὸ λογοτεχνικὸ καὶ ἱστορικὸ ἀρχεῖο, 2000, en grec.
- A. BARLATIER, *Le Sémaphore de Marseille*, le 11-12 janvier 1885.
- E. BARLATIER, Marseille II, *Le Sémaphore de Marseille*, le 11 mai 1864.
- P. BARLATIER, Misérables, *Le Sémaphore de Marseille*, le 24 juin 1914.
- F. BARON de TOTT, *Mémoires du Baron de Tott sur les Turcs et les Tartares*, I, Amsterdam 1784.
- L. BARTHÉLEMY, Le Cercle artistique de Marseille, *Le Monde Illustré*, le 23 janvier 1869.
- S. BASCH, *Le Mirage grec*, Athènes 1995.
- L. BAYLE, Note sur la langue de d'Arbaud, dans J. D'ARBAUD, *La bête du Vaccarès*, Paris 1926.
- N. BEAU, Les fortunes marseillaises arrivent par la mer, *Le Cahier Samedi du Nouvel Economiste*, 932, le 11 février 1994.
- C. BELLANGER, J. GODECHOT, P. GUIRAL, F. TERROU, *Histoire générale de la presse française*, III, Paris 1972.
- L. BERGASSE, *Notice historique sur la Chambre de Commerce de Marseille (1599-1912)*, Marseille 1913.
- R. BERTRAND, Une culture au quotidien : l'empreinte religieuse, dans *Marseille au XIX^e siècle : rêves et triomphes*, Marseille 1991-1992.
- H. BIBICOU, Les origines du philhellénisme français, *Hellénisme Contemporain*, mai-juin 1953.
- J. BLANCARD, *Le grec moderne, cours professé à la Faculté des Lettres de Marseille*, Paris 1880.
- , *La famille Mélas*, Saint-Quentin 1885.
- , *Le grec moderne, cours professé à la Faculté des Lettres de Marseille*, Paris 1882.
- , Coletti, Montpellier 1885.
- , Les Klephtes et les Armatoles, *Revue du Monde Latin*, décembre 1887.
- , *Les Métaxas*, Études sur la Grèce contemporaine, Montpellier 1886.
- , *Alexandre Mavrocordato, études sur la Grèce contemporaine*, Montpellier 1884.
- , *Souvenirs historiques de Dragoumis*, Paris 1890, traduction et préface.
- , *Le grec moderne enseigné à l'aide de la grammaire grecque de Burnouf*, Marseille 1868.
- , *La prononciation du grec moderne*, Paris 1880.
- , Spyridon Tricoupis, *Revue du Monde Latin*, mai 1887.
- , Othon 1^{er}, *Revue du Monde Latin*, octobre et décembre 1886.
- , Constantin Canaris, *Revue du Monde Latin*, juillet 1887.
- , *Aristote Valaoritis, poèmes patriotiques*, Paris 1883, traduction et notice sur la vie et l'œuvre de A. Valaoritis par Marquis de Queux de Saint-Hilaire.

- TH. BLANCARD, *Notice sur la vie et les travaux de M. Jules Blancard*, Mesnil-Sur-L'Estrée (Eure) 1891.
- A. BLES, *Dictionnaire historique des rues de Marseille*, Marseille 1989.
- C. BOBAS, Esquisse de la poésie grecque moderne, des origines jusqu'au début des années 1940, dans *Écritures grecques, guide de la littérature néo-hellénique*, Paris 1997.
- B. BRAUDE, Foundation myths of the millet system, dans B. BRAUDE, B. LEWIS (eds.), *Christians and Jews in the Ottoman Empire*, New York 1985.
- F. BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris 1949.
- , *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, I et II, Paris 1966.
- , *Civilisation matérielle, économie et capitalisme XV-XVIII^e siècle*, I, II et III, Paris 1979.
- P. de BROCHE DES COMBES, *Jacques Polylys, journaliste et homme politique*, thèse de doctorat inédite, Paris, Université de Paris III-Sorbonne, 1988.
- , Le parlement grec et le drame de Marathon (1869-1871), *Bulletin de Liaison du Centre d'Études Balkaniques*, 5 et 6 juin 1986, et mai 1987.
- A.-M. BROMBERGER, *Centenaire du Sémaphore de Marseille*, Marseille 1928.
- C. BRUN, La vigne et l'olivier à Massalie, *La Vie Provençale*, 11, 1899.
- M. BRUNEAU, Les monastères pontiques en Macédoine. Marqueurs territoriaux de la diaspora, dans M. BRUNEAU (dir.), *Les Grecs pontiques. Diaspora, identité, territoires*, Paris 1998.
- , Conclusion. Entre Europe et Asie, dans M. BRUNEAU (dir.), *Les Grecs pontiques. Diaspora, identité, territoires*, Paris 1998.
- , L'hellénisme : un paradoxe ethnologique de la longue durée, *Géographie et cultures*, 2, 1992.
- A. BURGUIÈRE, C. KLAPISCH-ZUBER, M. SEGALÉN, F. ZONABEND (dir.), *Histoire de la famille*, III, Paris 1986.
- , Une géographie des formes familiales, dans A. BURGUIÈRE, C. KLAPISCH-ZUBER, M. SEGALÉN, F. ZONABEND (dir.), *Histoire de la famille*, III, Paris 1986.
- , Logique des familles, dans A. BURGUIÈRE, C. KLAPISCH-ZUBER, M. SEGALÉN, F. ZONABEND, *Histoire de la famille*, III, Paris 1986.

C

- REV. C. CALLINICOS, B. D., *A brief sketch of Greek Church history*, Londres 1931.
- M. CANELOPOULO, Bulletin Politique, *L'Indépendance Hellénique*, le 24 septembre 1868.
- É. CANTAS, *Dissertation sur le clergé chrétien en général* [Πραγματεία περί τοῦ Χριστιανικοῦ Κλήρου ἐν γένει], Athènes 1891, en grec.
- J. CARPENTIER, F. LEBRUN (dir.), *Histoire de la Méditerranée*, Paris 1998.
- Y. CASSIS, Monde des affaires et bourgeoisie en Europe de l'Ouest, dans J. KOCKA (dir.), *Les bourgeoisies européennes au XIX^e siècle*, Paris 1996.
- J. CATSIAPIS, Les Grecs de France, *Études Helléniques/Hellenic Studies*, 1, printemps 1983.
- T. CATSIYANNIS, *Pandias Stephen Rallis 1793-1865*, Londres 1986.
- R. CATY, É. RICHARD, P. ECHINARD, *Les patrons du Second Empire*, Le Mans 1999.
- R. CATY, É. RICHARD, Le dynamisme d'une ville : le port et le négoce, dans *Marseille au XIX^e siècle : rêves et triomphes*, Marseille 1991-1992.
- , Une culture au quotidien : élites et culture, dans *Marseille au XIX^e siècle : rêves et triomphes*, Marseille 1991-1992.
- , *Armateurs marseillais au XIX^e siècle*, Marseille 1986.

- Centenaire du Sémaphore de Marseille 1828-1928*, numéro spécial du *Sémaphore de Marseille*, 1928.
Cercle des Phocéens, Aix-en-Provence 1934.
- CH. CHARALAMBAKIS, Naissance et sources de la Koinè [Γένεση και πηγές τῆς Κοινῆς], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας] (col.), Athènes 2000, en grec.
- G. CHASTAGNARET, A. ESCUDERO, Solidarity and company strategies in the Mediterranean area : the case of the XIXth century spanish mining and metallurgic industry, Séville 1998.
- G. CHAUSSINAND, Le pouvoir des signes, dans G. CHAUSSINAND-NOGARET (dir.), *Histoire des élites en France du XVI^e au XX^e siècle*, Paris 1991.
- G. CHAUSSINAND-NOGARET (dir.), *Histoire des élites en France du XVI^e au XX^e siècle*, Paris 1991.
- G. A. CHRISTODOULOU, Coray et Kodrikas, la « voie moyenne » et la réaction [Κοραῖς και Κοδρικὰς, ἢ « μέση ὁδὸς » και ἢ ἀντίδραση], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας] (col.), Athènes 2000, en grec.
- Chronique locale : La paix ! La paix !, *Le Sémaphore de Marseille*, le 31 mars 1897.
- Chronique locale, *Le Sémaphore de Marseille*, le 30 juin-1^{er} juillet 1867.
- M. CLAVEL-LEVEQUE, *Marseille grecque, la dynamique d'un impérialisme marchand*, Marseille 1985.
- E. CLÉMENT, Comptes rendus bibliographiques, *Revue des Études Grecques*, 1909.
- E. CLIS, *Les hommes d'État grecs durant la période ottomane*, Nice 2000.
- R. CLOGG, *A short history of modern Greece*, Cambridge 1979.
- , *A concise history of Greece*, Cambridge 1999.
- A. COMBES, L'instruction publique : l'enseignement technique, dans P. MASSON (dir.), *Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale*, VI, Marseille, Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 1914.
- Commerce entre Marseille et Grèce [Εμπόριον μεταξύ Μασσαλίας και Ἑλλάδος], publié d'abord dans le journal français *La Garde Nationale* puis dans le périodique grec *Ἀθηνᾶ Ναυπλία*, le 24 novembre 1834, en grec.
- A. CORAY, *Documents posthumes rendus publics sur décision et aux frais du Comité Coray de Marseille, et sous la supervision d'André Z. Mamoukas collectionnés et publiés* [Ἀδαμαντίου Κοραῖ τὰ μετὰ θάνατον εὐρεθέντα συγγράμματα βουλῆ μὲν και δαπάνη τῆς ἐν Μασσαλίᾳ Κεντρικῆς Ἐπιτροπῆς Κοραῖ, ἐπιμελεία δὲ Ἀνδρέου Ζ. Μαμουκά συλλεγόντα και ἐκδιδόμενα], Athènes 1881, en grec.
- , *Lettres inédites de Coray à Chardon de la Rochelle (1790-1796), suivies d'un Recueil de ses lettres françaises à divers savants, de sa Dissertation sur le testament secret des Athéniens, du Mémoire sur l'état de la civilisation dans la Grèce de 1803, et de ses Thèses latines de médecine réimprimées pour la première fois*, Paris 1877.
- , *Correspondance, 1810-1816* [Ἀλληλογραφία, 1810-1816], III, Athènes 1979, en grec.

D

- J. DALÈGRE, *Grecs et Ottomans 1453-1923*, Paris 2002.
- J. D'ARBAUD, *La bête du Vaccarès*, Paris 1926.
- A. DARTIGUE, Marseille, *Le Sémaphore de Marseille*, le 17 janvier 1867.
- , Marseille, *Le Sémaphore de Marseille*, le 20-21 août 1876.
- , *Revue des journaux*, *Le Sémaphore de Marseille*, le 2 octobre 1866.

- A. DAUDET, *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon*, Paris 1872.
- A. DAUMARD, *Les bourgeois et la bourgeoisie en France*, Paris 1987.
- G. D'EICHTHAL, *Revue des Cours Littéraires*, 17 et 31 mars 1866.
- , Sur une langue internationale, *Revue des Études Grecques*, 1871.
- , Notice sur la fondation et le développement de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, *Revue des Études Grecques*, 1877.
- J. DELMAS, *Histoire du Lycée de Marseille*, Marseille 1898.
- P. DELTA, *Premiers souvenirs* [Πρῶτες ἐνθυμήσεις], Athènes 1991, tiré des archives de l'auteur.
- G. DEREPAS, Préface dans É. VLASTOS, *Grecs et Turcs*, publié sous le pseudonyme Terdjuman Effendi, Marseille 1899.
- G. B. DERTILIS, *Entrepreneurs grecs : trois générations, 1770-1900*, dans F. ANGIOLINI, D. ROCHE (dir.), *Cultures et formations négociantes dans l'Europe moderne*, Paris 1995.
- , Terre, paysans et pouvoir politique : Grèce, XVIII^e-XX^e siècle, *Annales ESC*, janvier-février 1993.
- (dir.), *Banquiers, usuriers et paysans*, Paris 1988.
- , *L'affaire des banques* [Τὸ ζήτημα τῶν τραπεζῶν], Athènes 1989, en grec.
- E. DESMAZE, *Les Musulmans candiotes*, *L'Indépendance Hellénique*, le 6 février 1868.
- TH. DÉTORAKIS, La langue des textes hagiographiques [Ἡ γλῶσσα τῶν ἀγιολογικῶν κειμένων], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας] (col.), Athènes 2000, en grec.
- , La langue parlée [Ἡ ὁμιλουμένη], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας] (col.), Athènes 2000, en grec.
- Deuxième Siècle, *Le Sémaphore de Marseille*, le 1^{er} et le 2 janvier 1928.
- N. DIAMANDOUROS, L'installation du parlementarisme en Grèce et sa fonction au cours du XIX^e siècle [Ἡ ἐγκαθίδρυση τοῦ κοινοβουλευτισμοῦ στὴν Ἑλλάδα καὶ ἡ λειτουργία του κατὰ τὸν 19ο αἰῶνα], dans D.G. TSAOUSIS (dir.), *Aspects de la société grecque du XIX^e siècle* [Ὅψεις τῆς ἐλληνικῆς κοινωνίας τοῦ 19ου αἰῶνα], Athènes 1998, en grec.
- , Hellenisme et Grécité [Ἑλληνισμὸς καὶ ἐλληνικότητα], dans D. G. TSAOUSIS (dir.), *Hellenisme - Grécité* [Ἑλληνισμὸς καὶ ἐλληνικότητα], Athènes 1998, en grec.
- , L'ère de la monarchie constitutionnelle [Περίοδος συνταγματικῆς μοναρχίας], dans *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἐλληνικοῦ ἔθνους] (col.), XIV, Athènes, ἐκδοτικὴ Ἀθηνῶν Α.Ε., 1970-2000, en grec.
- B. DIGENIS, *Quelques notes statistiques sur la Grèce*, Marseille 1877.
- J. DIMAKIS, *La modification à la constitution de 1843 et la question des autochtones et des hétérochtones*, [Ἡ πολιτειακὴ μεταβολὴ τοῦ 1843 καὶ τὸ ζήτημα τῶν αὐτοχθόνων καὶ ἑτεροχθόνων], Athènes 1991, en grec.
- A. DIMARAS, Jean Psichari et le Démotisme [Ὁ Γιάννης Ψυχάρης καὶ ὁ Δημοτικισμὸς], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας] (col.), Athènes 2000, en grec.
- , Les dimensions sociales et la constitution [Κοινωνικὲς διαστάσεις καὶ σύνταγμα], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας], Athènes 2000, en grec.
- C. TH. DIMARAS, *Histoire de la littérature néo-hellénique* [Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας], Athènes 2000, en grec.
- , *Les Lumières néo-helléniques* [Νεοελληνικὸς διαφωτισμὸς], Athènes 1993, en grec.

- , *Le Romantisme grec* [Ελληνικός Ρωμαντισμός], Athènes 1982, en grec.
- , Fondement idéologique du nouvel État grec, héritage du passé, nouvelles réalités, nouveaux besoins [Ιδεολογική ύποδομή του νέου ελληνικού κράτους, ή κληρονομιά των περασμένων, οι νέες πραγματικότητες, οι νέες ανάγκες], dans *Histoire de la nation grecque* [Ιστορία του ελληνικού έθνους] (col.), XIV, Athènes 1970-2000, en grec.
- , Coray [Κοραής], dans *Histoire de la nation grecque* [Ιστορία του ελληνικού έθνους] (col.), XI, Athènes 1970-2000, en grec.
- , *Constantin Paparrigopoulos* [Κωνσταντίνος Παπαρηγόπουλος], Athènes 1986.
- B. I. DIMARATOS, Michel Mélas [Μιχαήλ Γ. Μελάς], dans *Grande encyclopédie grecque* [Μεγάλη ελληνική εγκυκλοπαίδεια], Athènes 1933, en grec.
- Distribution des prix à l'École supérieure de commerce, *Le Sémaphore de Marseille*, le 31 juillet 1889.
- M DITSA, Introduction [Εισαγωγή], dans D. VIKÉLAS, *Loukis Laras* [Λουκής Λάρας], 1892 (Εστία 2000), en grec.
- L. DIVANI, *L'achèvement territorial de la Grèce (1830-1947)* [Η έδαφική ολοκλήρωση της Ελλάδας (1830-1947)], Athènes 2000, en grec.
- J. DOMENICHINO, *Un chantier, des ouvriers, une ville : Port-de-Bouc et la construction navale (1900-1966)*, thèse de doctorat inédite, Aix-en-Provence, Université de Provence Aix-Marseille, 1988.
- G. DOUBLET, La Crète autonome, *Revue des Études Grecques*, 1897.
- É. DRIAULT, *La question d'Orient depuis ses origines jusqu'à la paix de Sèvres (1920)*, Paris 1921.
- , *La question d'Orient depuis ses origines jusqu'à la paix de Sèvres (1920)* [Τὸ Ανατολικὸ Ζήτημα ἀπὸ τὶς ἀρχές του ἕως τὴ Συνθήκη τῶν Σεβρῶν (1920)], I, II, Athènes 1997.
- M. LHERITIER, *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*, I à V, Paris 1925.
- G. DROSINIS, *Œuvres complètes* [Ἄπαντα], VII-VIII, Athènes 1940 (2001), en grec.
- , Le brigand Angheloyannos, traduit par Vassallo, dans *Nouvelles grecques*, Paris 1972.
- L. DROULIA, Les foyers de culture en Grèce pendant la domination ottomane : le cas des Bibliothèques, dans *Le livre dans les sociétés préindustrielles*, Actes du premier Colloque International du Centre de Recherches Néo-helléniques, Athènes 1982.
- , Le symbolisme des monuments : une proposition de Lys. Kavtanzoglou, en l'honneur de Coray [Ὁ συμβολισμὸς τῶν μνημείων : μιὰ πρόταση τοῦ Λυσ. Καυτανζόγλου γιὰ νὰ τιμηθεῖ ὁ Κοραής], dans *Πρακτικὰ συνεδρίου Κοραΐς καὶ Χίος*, II, Athènes 1985, en grec.
- G. DUBY, *Atlas Historique*, Paris 1987.
- R. DUCHÊNE, J. CONTRUCCI, *Marseille, 2600 ans d'histoire*, Paris 1998.
- P. DUMONT, La période des Tanzimât (1839-1878), dans R. MANTRAN (dir.), *Histoire de l'empire ottoman*, Paris 1989.

E

- H. ECHINARD, Vlasto « Diddie » Pénélope, épouse Serpieri, dans H. ECHINARD, R. DRAY-BENSOUAN, R. GOUTALIER, C. MARAND-FOUQUET, E. RICHARD, H. VIDALOU-LATREILLE (dir.), *Marseillaises : vingt-six siècles d'histoire*, Aix-en-Provence 1999.
- H. ECHINARD, R. DRAY-BENSOUAN, R. GOUTALIER, C. MARAND-FOUQUET, É. RICHARD, H. VIDALOU-LATREILLE (dir.), *Marseillaises : vingt-six siècles d'histoire*, Aix-en-Provence 1999.

- P. ECHINARD, *Grecs et philhellènes à Marseille de la Révolution française à l'indépendance de la Grèce*, Marseille 1973.
- , 1840-1900 : Marseille à l'heure grecque, *Le Méridional*, le 24 mars 1996.
- , Une réussite exemplaire : les notables grecs de Marseille au XIX^e siècle, *Conférence à l'Association France-Grèce*, inédite, Marseille 1995.
- , Une culture au quotidien : le temps du loisir, dans *Marseille au XIX^e siècle : rêves et triomphes*, Marseille 1991-1992.
- , Taglioni Marianne Sophie, dite Marie, dans H. ECHINARD, R. DRAY-BENSOUSAN, R. GOUTALIER, C. MARAND-FOUQUET, É. RICHARD, H. VIDALOU-LATREILLE (dir.), *Marseillaises : vingt-six siècles d'histoire*, Aix-en-Provence 1999.
- , Adolphe Barlatier, dans R. CATY, É. RICHARD, P. ECHINARD, *Les patrons du Second Empire*, Le Mans 1999.
- École de commerce et cours annexes, *Le Sémaphore de Marseille*, le 29 juillet 1887.
- N. ÉCONOMOU, La société grecque et l'économie pendant la première décennie du XX^e siècle [Ελληνική κοινωνία και οικονομία στην πρώτη δεκαετία του 20ού αιώνα], dans *Histoire de la nation grecque* [Ιστορία του ελληνικού έθνους], XIV, Athènes 1970-2000, en grec.
- A. EFTALIOU, Marinos Kontaras [Μαρίνος Κονταράς], traduit par F. Duisit, dans *Nouvelles grecques*, Paris 1972.
- N. ELIAS, *La société de cour*, Paris 1985.
- A. EMBIRICOS, *Vie et institutions du peuple grec sous la domination ottomane*, Paris 1975.
- Encyclopédie religieuse et morale* [Θρησκευτική και ήθική έγκυκλοπαίδεια], 5, Athènes 1964, en grec.
- H. EXERTZOGLU, *Adaptabilité et politique des capitaux des Grecs de la diaspora. Banquiers grecs de Constantinople : l'établissement Zarifis-Zafirooulos, 1871-1881* [Προσαρμοστικότητα και πολιτική όμογενειακών κεφαλαίων. Έλληνες τραπεζίτες στην Κωνσταντινούπολη: τό κατάστημα Ζαρίφης Ζαφειρόπουλος, 1871-1881], Athènes 1989, en grec.
- , *L'identité nationale à Constantinople au XIX^e siècle : L'Association Littéraire Grecque de Constantinople 1862-1912* [Έθνική ταυτότητα στην Κωνσταντινούπολη τόν 19ο αιώνα: Ό Έλληνικός Φιλολογικός Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως 1862-1912], 1996.

F

- A. FABRE, *Les rues de Marseille*, IV et V, Marseille 1868, 1869.
- Fêtes de charité, *Le Sémaphore de Marseille*, le 13-14 avril 1868.
- G. FLEURY, L'instruction publique : l'enseignement supérieur, dans P. MASSON (dir.), *Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale*, VI, Marseille, Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 1914.
- G. FLOURENS, Fautes du despotisme en Orient, *L'Indépendance Hellénique*, jeudi le 14 janvier 1869.
- , La question d'Orient et l'insurrection crétoise, *L'Indépendance Hellénique*, février-octobre 1868.
- , Anthropologie de la Grèce, *L'Indépendance Hellénique*, le 24 septembre 1868.
- Gustave Flourens [Γουσταύος Φλουράνς], *Grande encyclopédie grecque* [Μεγάλη ελληνική έγκυκλοπαίδεια], Athènes 1933, en grec.
- K. FOTIADIS, Les Grecs de l'ex-URSS, genèse d'une diaspora, dans M. BRUNEAU (dir.), *Les Grecs pontiques. Diaspora, identité, territoires*, Paris 1998.

- G. FOUCART, Les Grecs au Soudan, *Le Sémaphore de Marseille*, le 24 juillet 1908.
 —, L'Angleterre et l'hellénisme au Soudan, *Le Sémaphore de Marseille*, le 6 août 1908.
 H. FRANGAKIS-SYRETT, *Les négociants chiotes dans les transactions internationales* [Οἱ Χιώτες ἔμποροι στὶς διεθνεῖς συναλλαγές], Athènes 1995, en grec.
 U. FREVERT, Mœurs bourgeoises et sens de l'honneur, dans J. KOCKA (dir.), *Les bourgeoisies européennes au XIX^e siècle*, Paris 1996.
 N. D. FUSTEL DE COULANGES, *Mémoires sur l'île de Chio*, Paris 1857.

G

- D. GEORGAKAS, The Greeks in America, *Journal of the Hellenic Diaspora*, XIV, 1-2, spring-summer 1987.
 F. GEORGEON, Le dernier sursaut (1878-1908), dans R. MANTRAN (dir.), *Histoire de l'empire ottoman*, Paris 1989.
 D. GEORGIADIS, *L'Asie Mineure au point de vue économique et commercial*, Paris 1885.
 —, Les Jeux olympiques à Athènes, *Le monde économique*, 9 et 16 mai 1896.
 U. GERHARD, Le statut juridique de la femme dans la société bourgeoise du XIX^e siècle, dans J. KOCKA (dir.), *Les bourgeoisies européennes au XIX^e siècle*, Paris 1996.
 C. GIOKARINIS, L'École théologique de Halki [Ἡ Θεολογικὴ Σχολὴ τῆς Χάλκης], dans *Actes du premier congrès international des Constantinopolitains* [Πρακτικὰ πρώτου παγκόσμιου συνεδρίου Κωνσταντινοπολιτῶν], Athènes, en grec.
 A. GOUIRAND, La vie artistique : la renaissance picturale en Provence sous le Second Empire, dans P. MASSON (dir.), *Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale*, VI, Marseille, Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 1914.
 —, La vie artistique : les expositions du Cercle artistique, dans P. MASSON (dir.), *Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale*, op. cit.
Grande encyclopédie grecque [Μεγάλη ἑλληνικὴ ἐγκυκλοπαίδεια], Athènes 1933, en grec.
 P. GUERIGNY, La paix gréco-turque, *Le Sémaphore de Marseille*, le 30 août 1897.
Guides Marseillais, 1850-1914.
 P. GUIRAL, Marseille et la Grèce du XIX^e siècle à nos jours, *L'Hellénisme à l'étranger* [Ὁ Ἑλληνισμὸς εἰς τὸ ἐξωτερικόν], Berlin 1968.

H

- CH. HADZIOSSIF, Banques grecques et banques européennes au XIX^e siècle : le point de vue d'Alexandrie, dans G. B. DERTILIS (dir.), *Banquiers, usuriers et paysans*, Paris 1988.
 —, Conjunctural crisis and structural problems in the Greek merchant marine in the 19th century, *Journal of the Hellenic Diaspora*, XII, 4, winter 1985.
 —, Les marins grecs au XIX^e siècle, dans *Le genti del mare Mediterraneo*, II, Naples 1981.
 G. HARLAFTIS, *Histoire de la navigation grecque ; XIX^e-XX^e siècle* [Ἱστορία τῆς ἑλληνόκτητης ναυτιλίας, 19ος-20ός αἰώνας], Athènes 2001, en grec.
 —, V. KARDASIS, International shipping in the eastern Mediterranean and the Black Sea, dans S. PAMUK, J. G. WILLIAMSON, *Mediterranean response to globalization before 1950*, Londres-New York 2000.

- I. K. HASSIOTIS, *Nouveau regard sur l'histoire de la diaspora néo-hellénique* [Ἐπισκόπηση τῆς ἱστορίας τῆς νεοελληνικῆς διασποράς], Salonique 1993, en grec.
- G. HATZIDAKIS, La question de la langue en Grèce, *Revue des Études Grecques*, 1903.
- H.-G. HAUPT, Petite et grande bourgeoisie en Allemagne et en France à la fin du XIX^e siècle, dans J. ΚΟΚΚΑ (dir.), *Les bourgeoisies européennes au XIX^e siècle*, Paris 1996.
- J. HERNIET, La Turquie et les populations orientales, *Le Sémaphore de Marseille*, le 29 mars 1897.
- Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας] (col.), Athènes 2000, en grec.
- Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἐλληνικοῦ ἔθνους] (col.), II, VII, IX, X, XI, XII, XIV, XV, Athènes 1970-2000, en grec.
- K. HOPF, *Les Giustiniani, dynastes de Chios*, traduit de l'allemand par É. VLASTOS, avant-propos et postface, Paris 1888.
- CH. HOUDOT, L'instruction publique : l'enseignement secondaire, dans P. MASSON (dir.), *Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale*, VI, Marseille, Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 1914.
- V. HUGO, Lettre de Victor Hugo, *L'Indépendance Hellénique*, le 6 août 1868.
- Hydria, Grande Encyclopédie Générale* [Ἵδρία, Μεγάλη γενική ἐγκυκλοπαίδεια], 25, Athènes 1983, en grec.

I

- R. ILBERT, *Alexandrie 1830-1930*, Le Caire 1996.
- , Qui est Grec ? La nationalité comme enjeu en Égypte (1830-1930), *Relations Internationales*, 54, 1988.
- F. ILIOU, De la tradition aux Lumières : témoignage d'un apprenti [Ἀπὸ τὴν παράδοση στὸ διαφωτισμὸ : ἡ μαρτυρία ἐνὸς παραγιοῦ], dans S. ΠÉΤΡΟΥ, *Lettres d'Amsterdam* [Γράμματα ἀπὸ τὸ Ἄμστερνταμ], Athènes 1976, en grec.
- N. IORGA, *Byzance après Byzance*, Bucarest 1935.

J

- E. JALOUX, *Les saisons littéraires (1896-1903)*, Fribourg 1942.
- R. JENKINS, *The Dilessi murders*, Londres 1961.
- R. A. JOUANNY, *Jean Moréas*, Paris 1969.
- J. JULLIARD, M. WINOCK (dir.), *Dictionnaire des intellectuels français*, Paris 1996.

K

- H. KAELBLE, Bourgeoisie française et allemande au XIX^e siècle, dans J. ΚΟΚΚΑ (dir.), *Les bourgeoisies européennes au XIX^e siècle*, Paris 1996.
- P. KALLIGAS, *Thanos Vlégas* [Θάνος Βλέγκας], dans *Πανδώρα*, 1855 (Παπαδήμας 1996), en grec.
- L. KALLIVRÉTAKIS, *La vie et la mort de Gustave Flourens* [Ἡ ζωὴ καὶ ὁ θάνατος τοῦ Γουσταίου Φλουράνης], Athènes 1998, en grec.
- G. KANARAKIS, The press of the Greeks in Australia : with reference to other presses of the hellenic diaspora, *Journal of the Hellenic Diaspora*, 18, 2, 1992.

- D. KANONIDIS, *Essai sur l'immigration grecque en France au XX^e siècle*, mémoire de maîtrise inédit, octobre 1992, Université de Paris I/Sorbonne.
- V. KARDASIS, *Les Grecs de la Russie méridionale, 1775-1861* [Ἑλληνες ὁμογενεῖς στὴ Νότια Ρωσία, 1775-1861], Athènes 1998, en grec.
- G. HARLAFTIS, International shipping in the eastern Mediterranean and the Black Sea, dans S. PAMUK, J. G. WILLIAMSON, *Mediterranean response to globalization before 1950*, Londres-New York 2000.
- A. KARKAVITSAS, Le vengeur [Ὁ ἐκδικητής], traduit par F. Duisit, dans *Nouvelles grecques*, Paris 1972.
- P. KAROLIDIS, *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἐλληνικοῦ ἔθνους], XIX, Athènes 1993.
- C. KEROFILAS, *Une famille patricienne crétoise : les Vlasto*, New York 1932.
- A. KITROEFF, *The Greeks in Egypt, 1919-1937 : ethnicity and class*, Oxford 1989.
- , The Greeks in Egypt : ethnicity and class, *Journal of the Hellenic Diaspora*, X, 3, automne 1983.
- , The Alexandria we have lost, *Journal of the Hellenic Diaspora*, 1 et 2, spring-summer 1983.
- P. M. KITROMILIDÈS, Courants idéologiques et demandes politiques : perspectives du XIX^e siècle grec [Ἰδεολογικά ρεύματα καὶ πολιτικά αἰτήματα : προοπτικὲς ἀπὸ τὸν ἐλληνικὸ 19ο αἰῶνα], dans D. G. TSAOUSIS (dir.), *Aspects de la société grecque du XIX^e siècle* [Ὅψεις τῆς ἐλληνικῆς κοινωνίας τοῦ 19ου αἰῶνα], Athènes 1998, en grec.
- , « Communautés imaginaires » et les débuts de la question nationale dans les Balkans [« Νοερὲς κοινότητες » καὶ οἱ ἀπαρχὲς τοῦ ἐθνικοῦ ζητήματος στὰ Βαλκάνια], dans TH. VÉRÉMIS (dir.), *Identité nationale et nationalisme en Grèce moderne* [Ἐθνικὴ ταυτότητα καὶ ἐθνικισμὸς στὴ νεότερη Ἑλλάδα], Athènes 1999, en grec.
- , L'État grec comme centre national [Τὸ ἐλληνικὸ κράτος ὡς ἐθνικὸ κέντρο], dans D. G. TSAOUSIS (dir.), *Hellénisme - Grécité* [Ἑλληνισμὸς - Ἑλληνικότητα], Athènes 1998, en grec.
- , De la fédération orthodoxe aux communautés nationales : le contenu politique des relations culturelles gréco-russes pendant la domination turque [Ἀπὸ τὴν ὀρθόδοξη κοινοπολιτεία στὶς ἐθνικὲς κοινότητες : τὸ πολιτικὸ περιεχόμενο τῶν ἐλληνορωσικῶν πνευματικῶν σχέσεων κατὰ τὴν τουρκοκρατία], dans *Mille ans de liens entre l'hellénisme et la Russie* [Χίλια χρόνια Ἑλληνισμοῦ-Ρωσίας] (col.), Athènes 1994, en grec.
- J. ΚΟΚΚΑ (dir.), *Les bourgeoisies européennes au XIX^e siècle*, Paris 1996.
- , Modèle européen et cas allemand, dans J. ΚΟΚΚΑ (dir.), *Les bourgeoisies européennes au XIX^e siècle*, Paris 1996.
- É ΚΟΦΟΣ, Héritage national et identité nationale dans la Macédoine du XIX^e et XX^e siècle [Ἐθνικὴ κληρονομία καὶ ἐθνικὴ ταυτότητα στὴ Μακεδονία τοῦ 19ου καὶ τοῦ 20οῦ αἰῶνα], dans TH. VÉRÉMIS (dir.), *Identité nationale et nationalisme en Grèce moderne* [Ἐθνικὴ ταυτότητα καὶ ἐθνικισμὸς στὴ νεότερη Ἑλλάδα], Athènes 1999, en grec.
- , Attempts at mending the Greek-Bulgarian ecclesiastical schism (1875-1902), *Balkan Studies*, 25, 2, 1984.
- , Patriarch Joachim III (1878-1884) and the Irredentist Policy of the Greek state, *Journal of Modern Greek Studies*, 4, 2, octobre 1986.
- , Tentatives de redressement entre 1869 et 1872 [Προσπάθειες ἀνορθώσεως στὴν τετραετία 1869-1872], dans *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἐλληνικοῦ ἔθνους] (col.), XIV, Athènes 1970-2000, en grec.

- , La question gréco-bulgare [Τὸ ἑλληνοβουλγαρικὸ ζήτημα], dans *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους] (col.), XIV, Athènes 1977, 2000, en grec.
- J. S. ΚΟΛΙΟΠΟΥΛΟΣ, Le brigandage dans la Grèce du XIX^e siècle [Τὸ ληστρικό φαινόμενο στήν Ἑλλάδα τοῦ 19ου αἰώνα], dans D. G. ΤΣΑΟΥΣΙΣ (dir.), *Aspects de la société grecque du XIX^e siècle* [Ὅψεις τῆς ἑλληνικῆς κοινωνίας τοῦ 19ου αἰώνα], Athènes 1998, en grec.
- , Brigandage et affranchissement dans la Grèce du XIX^e siècle [Ληστεία καὶ ἀλυτρωτισμός στήν Ἑλλάδα τοῦ 19ου αἰώνα], dans TH. ΒΕΡΕΜΙΣ (dir.), *Identité nationale et nationalisme en Grèce moderne* [Ἐθνική ταυτότητα καὶ ἐθνικισμός στή νεότερη Ἑλλάδα], Athènes 1997, en grec.
- J. ΚΟΝΔΥΛΑΚΙΣ, Fâcheuse rencontre [Κακὸ συναπάντημα], traduit par F. Grossin, dans *Nouvelles grecques*, Paris 1972.
- G. ΚΟΝΙΔΑΡΙΣ, *Histoire ecclésiastique de Grèce* [Ἐκκλησιαστική ἱστορία τῆς Ἑλλάδος], Athènes 1970, en grec.

L

- La colonie grecque fête le général Eydoux, *Le Sémaphore de Marseille*, le 16 octobre 1913.
- La Grèce, *Le Sémaphore de Marseille*, le 23 novembre 1866.
- Langues'O 1795-1995, Deux siècles d'histoire de l'École des langues orientales*, Paris 1995.
- La renaissance de la marine grecque, 1899-1912, *le Sémaphore de Marseille*, le 11 décembre 1913.
- TH. ΛΑΣΚΑΡΙΣ, La vie scientifique et littéraire : la vie littéraire, dans P. ΜΑΣΣΟΝ (dir.), *Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale*, VI, Marseille, Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 1914.
- , P. ΒΑΡΛΑΤΙΕΡ, *Iphigénie en Tauride*, Marseille 1912.
- Le banquet de la Chambre de Commerce, *Le Sémaphore de Marseille*, le 22 et 23 octobre 1899.
- J. LE GOFF (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Paris 1978.
- G. V. ΛΕΟΝΤΑΡΙΤΗΣ, Nationalisme et internationalisme : idéologie politique [Ἐθνικισμός καὶ Διεθνισμός : πολιτική ιδεολογία], dans D. G. ΤΣΑΟΥΣΙΣ (dir.), *Hellénisme – Grécité* [Ἑλληνισμός – Ἑλληνικότητα], Athènes 1998, en grec.
- P. ΛΕΡΙΣ, La colonie grecque de Marseille, *Le Sémaphore de Marseille* (quotidien de Marseille), 1^{er} et 6 octobre 1913.
- , La presse : la presse politique de 1789 à 1848, dans P. ΜΑΣΣΟΝ (dir.), *Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale*, VI, Marseille, Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 1914.
- , G. ΒΙΜΑΡ, La presse : la presse politique (suite), dans P. ΜΑΣΣΟΝ (dir.), *Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale*, VI, Marseille, Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 1914.
- E. LE ROY LADURIE, *Le Territoire de l'historien*, I, II, Paris 1973, 1978.
- , Les coups de chaleur, moteur de l'histoire ?, *Le Figaro*, jeudi 14 août 2003.
- , *Histoire de France des régions*, Paris 2001.
- , Système de la coutume, *Annales Économie Société Civilisation*, 1972.
- Les derniers jours de Phocée, *Le Sémaphore de Marseille*, le 25 juillet 1914.
- A. ΛΙΑΚΟΣ, *L'unification italienne et la Grande Idée* [Ἡ ἰταλικὴ ἐνοποίηση καὶ ἡ Μεγάλη Ἰδέα], Athènes 1985, en grec.
- CH. A. LONG, *Genealogies of the Zarifis and Vlastos families; of the Pétrocichinos family; of the Mavrocordatos family; of the Argentis family*, disponibles dans le site : www.ChristopherLong.co.uk

- D. KANONIDIS, *Essai sur l'immigration grecque en France au XX^e siècle*, mémoire de maîtrise inédit, octobre 1992, Université de Paris I/Sorbonne.
- V. KARDASIS, *Les Grecs de la Russie méridionale, 1775-1861* [Ἑλληνες ὁμογενεῖς στὴ Νότια Ρωσία, 1775-1861], Athènes 1998, en grec.
- G. HARLAFTIS, International shipping in the eastern Mediterranean and the Black Sea, dans S. PAMUK, J. G. WILLIAMSON, *Mediterranean response to globalization before 1950*, Londres-New York 2000.
- A. KARKAVITSAS, Le vengeur [Ὁ ἐκδικητής], traduit par F. Duisit, dans *Nouvelles grecques*, Paris 1972.
- P. KAROLIDIS, *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἐλληνικοῦ ἔθνους], XIX, Athènes 1993.
- C. KEROFILAS, *Une famille patricienne crétoise : les Vlasto*, New York 1932.
- A. KITROEFF, *The Greeks in Egypt, 1919-1937 : ethnicity and class*, Oxford 1989.
- , The Greeks in Egypt : ethnicity and class, *Journal of the Hellenic Diaspora*, X, 3, automne 1983.
- , The Alexandria we have lost, *Journal of the Hellenic Diaspora*, 1 et 2, spring-summer 1983.
- P. M. ΚΙΤΡΟΜΙΛΙΔΗΣ, Courants idéologiques et demandes politiques : perspectives du XIX^e siècle grec [Ἰδεολογικά ρεύματα καὶ πολιτικά αἰτήματα : προοπτικές ἀπὸ τὸν ἐλληνικὸ 19ο αἰώνα], dans D. G. TSAOUSIS (dir.), *Aspects de la société grecque du XIX^e siècle* [Ὅψεις τῆς ἐλληνικῆς κοινωνίας τοῦ 19ου αἰώνα], Athènes 1998, en grec.
- , « Communautés imaginaires » et les débuts de la question nationale dans les Balkans [« Νοερὲς κοινότητες » καὶ οἱ ἀπαρχὲς τοῦ ἐθνικοῦ ζητήματος στὰ Βαλκάνια], dans TH. VÉRÉMIS (dir.), *Identité nationale et nationalisme en Grèce moderne* [Ἐθνικὴ ταυτότητα καὶ ἐθνικισμὸς στὴ νεότερη Ἑλλάδα], Athènes 1999, en grec.
- , L'État grec comme centre national [Τὸ ἐλληνικὸ κράτος ὡς ἐθνικὸ κέντρο], dans D. G. TSAOUSIS (dir.), *Hellénisme - Grécité* [Ἑλληνισμὸς - Ἑλληνικότητα], Athènes 1998, en grec.
- , De la fédération orthodoxe aux communautés nationales : le contenu politique des relations culturelles gréco-russes pendant la domination turque [Ἀπὸ τὴν ὀρθόδοξη κοινοπολιτεία στὶς ἐθνικὲς κοινότητες : τὸ πολιτικὸ περιεχόμενο τῶν ἐλληνορωσικῶν πνευματικῶν σχέσεων κατὰ τὴν τουρκοκρατία], dans *Mille ans de liens entre l'hellénisme et la Russie* [Χίλια χρόνια Ἑλληνισμοῦ-Ρωσίας] (col.), Athènes 1994, en grec.
- J. КОСКА (dir.), *Les bourgeoisies européennes au XIX^e siècle*, Paris 1996.
- , Modèle européen et cas allemand, dans J. КОСКА (dir.), *Les bourgeoisies européennes au XIX^e siècle*, Paris 1996.
- É ΚΟΦΟΣ, Héritage national et identité nationale dans la Macédoine du XIX^e et XX^e siècle [Ἐθνικὴ κληρονομία καὶ ἐθνικὴ ταυτότητα στὴ Μακεδονία τοῦ 19ου καὶ τοῦ 20οῦ αἰώνα], dans TH. VÉRÉMIS (dir.), *Identité nationale et nationalisme en Grèce moderne* [Ἐθνικὴ ταυτότητα καὶ ἐθνικισμὸς στὴ νεότερη Ἑλλάδα], Athènes 1999, en grec.
- , Attempts at mending the Greek-Bulgarian ecclesiastical schism (1875-1902), *Balkan Studies*, 25, 2, 1984.
- , Patriarch Joachim III (1878-1884) and the Irredentist Policy of the Greek state, *Journal of Modern Greek Studies*, 4, 2, octobre 1986.
- , Tentatives de redressement entre 1869 et 1872 [Προσπάθειες ἀνορθώσεως στὴν τετραετία 1869-1872], dans *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἐλληνικοῦ ἔθνους] (col.), XIV, Athènes 1970-2000, en grec.

- , Le domaine grec moderne et les études néo-helléniques en France depuis un siècle, *Revue des Études Grecques*, janvier-décembre 1967.
- F. MISTRAL, Les enfants d'Orphée, *La Vie Provençale*, octobre 1899.
- J. MOREAS, *Ceuvre en prose*, Paris 1927.
- N. MOSCHOPOULOS, Georges Zarifis [Γεώργιος Ζαρίφης], *Grande encyclopédie grecque [Μεγάλη ελληνική εγκυκλοπαίδεια]*, XI, Athènes 1933, en grec.
- P. MOULLAS, *Ruptures et continuités [Ρήξεις και συνέχειες]*, Athènes 1993, en grec.
- , *Les concours poétiques de l'université d'Athènes 1851-1877*, Athènes, Archives historiques de la jeunesse grecque et secrétariat général à la jeunesse, 1989.

N

- Rev. A. NANAKIS, Introduction [Εισαγωγή], dans C. P. SPANOUDIS, *Joachim III [Ιωακείμ ό Γ']*, Constantinople 1902 (Salonique 2000).
- F. N. NICOLLET, Chronique, *Annales de Provence*, 1912.
- G. NOIRIEL, *Le creuset français*, Paris 1988.
- , *État, nation et immigration*, Paris 2001.
- Notice sur la famille Pétrocochino de l'île de Chio*, Genève 1909.

O

- A. OLIVESI, Le dynamisme d'une ville : une évolution politique originale, dans *Marseille au XIX^e siècle : rêves et triomphes*, Marseille 1991-1992.
- Orient, *Le Sémaphore de Marseille*, le 7-8 octobre 1866.

P

- K. PALAMAS, Être beau, être jeune, et mourir [Θάνατος παληκαριού], traduit par A. Ducasse et S. Berthon, dans *Nouvelles grecques*, Paris 1972.
- S. PAPAPOPOULOS, La guerre de Crimée et l'Hellénisme [Ο Κριμαϊκός πόλεμος και ό Έλληνισμός], dans *Histoire de la nation grecque [Ιστορία του ελληνικού έθνους]* (col.), XIV, Athènes 1977, en grec.
- D. PAPAPOPOULOU, *Les Grecs en France de 1833 à 1916, éléments démographiques et sociaux*, Mémoire pour le DEA inédit, Paris 1993.
- E. PAPANOUTSOS, Discours lors de l'accrochage des portraits des fondateurs de l'École Normale Zarifia Georges et Hélène Zarifis [Λόγος έκφωνηθείς κατά την ανάρτησιν των εικόνων των ιδρυτών τής Ζαρίφειου Παιδαγωγικής Άκαδημίας Γεωργίου και Έλένης Ζαρίφη], dans *Ζαρίφειος Παιδαγωγική Άκαδημία*, Athènes 1936, en grec.
- C. PAPARRIGOPOULOS, *Histoire de la nation grecque [Ιστορία του ελληνικού έθνους]*, XVII, Athènes, 1885 nouvelle édition 1993, en grec.
- C. PAPAETHANASOPOULOS, La flotte commerciale : de la voile à la vapeur [Η έμπορική ναυτιλία : από τó ιστίο στόν ατμό], dans D. G. TSAOUSIS (dir.), *Aspects de la société grecque du XIX^e siècle [Όψεις τής ελληνικής κοινωνίας του 19ου αιώνα]*, Athènes 1998, en grec.

- G. ΡΑΡΑΖΟΓΛΟΥ, *Bibliothèques à Constantinople du XVI^e siècle* [Ἰδιωτικὲς βιβλιοθήκες στὴν Κωνσταντινούπολη τοῦ 16^{ου} αἰώνα], (κώδ. Vind. hist. gr. 98), Thessalonique 1983, en grec.
- , *Manuscripts du prince constantinopolitain du XVI^e siècle Michel Cantacuzène* [Χειρόγραφα τοῦ Κωνσταντινοπολίτη ἄρχοντα τοῦ 16ου αἰώνα «Κυροῦ Μιχαήλ Καντακουζηνού»], *Byzantinische Forschungen*, 14.1.1989, en grec.
- , *Le Michel Cantacuzène du codex Mavrocordatianus et le possesseur homonyme du Psautier de Harvard*, *Revue des Études Byzantines*, 46, 1988.
- C. K. ΡΑΡΟΥΛΙΔΗΣ, *Les Grecs de la Russie au XIX^e et au début du XX^e siècle* [Οἱ Ἕλληνες τῆς Ρωσίας τὸ 19ο καὶ στὶς ἀρχὲς τοῦ 20οῦ αἰώνα], dans *Χίλια χρόνια Ἑλληνισμοῦ-Ρωσίας* [Mille ans de liens entre l'hellénisme et la Russie] (col.), Athènes 1994, en grec.
- M. ΡΑΡΟΥΤΣΑΚΗΣ, *L'Ancien Testament* [Ἡ Παλαιὰ Διαθήκη], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας] (col.), Athènes 2000, en grec.
- , *Le Nouveau Testament* [Ἡ Καινὴ Διαθήκη], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας] (col.), Athènes 2000, en grec.
- M. ΡΑΡΧΑΡΙΔΟΥ, *La langue du Patriarcat œcuménique* [Ἡ γλώσσα τοῦ Οἰκουμενικοῦ Πατριαρχείου], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας] (col.), Athènes 2000, en grec.
- E. PARIS, *La genèse intellectuelle de l'œuvre de Fernand Braudel : la Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II (1923-1947)*, Athènes 1999.
- , *Introduction et adaptation d'un extrait de la thèse de Pierre de Broche des Combes sur Jacques Polyas, journaliste et homme politique : extrait tiré de "Le panslavisme et J. Polyas"*, *Revue des Études Néo-Helléniques* (date indiquée : 1997/VI 2), 2002.
- , *L'Exégète des Écritures Saintes* [Ὁ Ἐξηγητὴς τῶν Ἁγίων Γραφῶν], *Encyclopédie de la presse grecque, 1784-1974* [Ἐγκυκλοπαίδεια τοῦ ἐλληνικοῦ τύπου, 1784-1974], I, Athènes 2008.
- CH. ΡΑΤΡΙΝΕΛΙΣ, *Église* [Ἐκκλησία], dans *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἐλληνικοῦ ἔθνους] (col.), IA', Athènes 1974, en grec.
- M. ΡΕΤΡΟΧΟΧΙΝΟΣ, *À propos des intérêts de la Grèce* [Περὶ τῶν συμφερόντων τῆς Ἑλλάδος], Marseille 1833, en grec.
- J. A. ΡΕΤΡΟΠΟΥΛΟΣ, *The modern Greek State and the Greek past*, dans S. VRYONIS (éd.), *The past in Medieval and Modern Greek culture*, Malibu 1978.
- , C. ΚΟΥΜΑΡΙΑΝΟΥ, *L'État grec de 1833 à 1862* [Τὸ ἐλληνικὸ κράτος ἀπὸ τὸ 1833 ὡς τὸ 1862], dans *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἐλληνικοῦ ἔθνους] (col.), XIV, Athènes 1977, en grec.
- S. ΡΕΤΡΟΥ, *Lettres d'Amsterdam* [Γράμματα ἀπὸ τὸ Ἄμστερνταμ], Athènes 1976, en grec.
- TH. ΡΕΤΣΑΛΙΣ-ΔΙΟΜΙΔΙΣ, *La dame d'Hydra* [Ἡ κυρὰ τῆς Ὑδρας], traduit par F. Duisit, dans *Nouvelles grecques*, Paris 1972.
- A. ΡΟΛΙΤΗΣ, *Années romantiques* [Ρομαντικὰ χρόνια], Athènes 1993, en grec.
- J. ΡΟΛΥΛΑΣ, *Une coupable* [Ἐνα μικρὸ λάθος], traduit par M. et Mme Vissières, dans *Nouvelles grecques*, Paris 1972.
- K. ΡΟΜΙΑΝ, *L'Histoire des Structures*, dans J. LE GOFF (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Paris 1988.
- G. ΡΡΕΒΕΛΑΚΗΣ, *Les espaces de la diaspora hellénique et le territoire de l'État grec*, dans M. BRUNEAU (dir.), *Diasporas*, Montpellier 1995.
- , *Le géographe serbe Jovan Cvijic et «la guerre des cartes» macédonienne*, dans *Hommes et*

- Terres d'Islam : mélanges offerts à Xavier de Planhol*, études réunies par D. BALLAND, II, Téhéran 2000.
- , Préface. Pourquoi les Grecs pontiques ?, dans M. BRUNEAU (dir.), *Les Grecs pontiques. Diaspora, identité, territoires*, Paris 1998.
- , La « laographie » grecque, ethnogéographie ou idéologie ?, *Géographie et Cultures*, 2, 1992.
- , (dir.), *Les réseaux de la diaspora*, Paris 1996.
- M. PRÉVÉLAKIS, L'Orthodoxie comme lien culturel, dans G. PRÉVÉLAKIS (dir.), *Les réseaux de la diaspora*, Paris 1996.
- P. PRÉVÉLAKIS, *Le soleil de la mort* [Ὁ ἥλιος τοῦ θανάτου], roman traduit du grec par J. Lacarrière, Paris 1997.
- É. D. PRONTZAS, *De la paroisse à la bourse, la communauté grecque de Marseille (1820-1910)* [Ἀπὸ τὴν ἐνορία σὸ χρηματιστήριον, ἡ ἐλληνικὴ κοινότητα τῆς Μασσαλίας (1820-1910)], Athènes, en grec.
- J. PSICHARI, *Mon voyage* [Τὸ ταξίδι μου], 1888, nouvelle édition 1988.

Q

- MARQUIS DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE, Des Syllogues grecs et du progrès des études littéraires dans la Grèce de nos jours, *Revue des Études Grecques*, 1877.
- , Notice sur M. Brunet de Presle, *Revue des Études Grecques*, 1875.

R

- J. REYNAUD, Marseille et l'Indépendance Grecque, *Revue Historique*, juillet-septembre 1952.
- É. RIPERT, La renaissance provençale : Frédéric Mistral, dans P. MASSON (dir.), *Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale*, VI, Marseille, Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 1914.
- A. ROGOFF, Les échanges culturels entre les Grecs et les Russes de la deuxième partie du XV^e siècle jusqu'au XVII^e siècle [Οἱ ρωσοελληνικὲς πολιτιστικὲς σχέσεις ἀπὸ τὸ δεύτερο μισὸ τοῦ 15ου ἕως τὸ 17ο αἰῶνα], dans *Mille ans de liens entre l'hellénisme et la Russie* [Χίλια χρόνια Ἑλληνισμοῦ-Ρωσίας] (col.), Athènes 1994, en grec.
- E. ROÏDIS, *Ceuvres complètes 1860-1904* [Ἄπαντα (1860-1904)], I-V, Athènes 1978, en grec.
- M. RONCAYOLO, Le dynamisme d'une ville : la croissance urbaine, dans *Marseille au XIX^e siècle : rêves et triomphes*, Marseille 1991-1992.
- E. ROUCOUNAS, *Histoire diplomatique, XIX^e siècle* [Διπλωματικὴ ἱστορία, 19ος αἰῶνας], Athènes 1975, en grec.
- S. RUNCIMAN, *The Great Church in Captivity* 2001, première publication 1968.
- , *The Orthodox Churches and the secular state*, New Zealand 1971.

S

- A. N. SAKHAROV, La christianisation de la Russie et ses conséquences internationales [Ὁ ἐκχριστιανισμὸς τῆς Ρωσίας καὶ οἱ διεθνεῖς διαστάσεις του], dans *Mille ans de liens entre l'hellénisme et la Russie* [Χίλια χρόνια Ἑλληνισμοῦ-Ρωσίας] (col.), Athènes 1994, en grec.

- R. SCHOR, *L'Opinion française et les étrangers en France 1919-1939*, Paris 1985.
- , *Le Paris des Libertés*, dans A. KASPI, A. MARES, *Le Paris des étrangers depuis un siècle*, Paris 1989.
- M. SEGALÉN, *La révolution industrielle : du prolétaire au bourgeois*, dans A. BURGUIÈRE, CH. KLAPISCH-ZUBER, M. SEGALÉN, F. ZONABEND (dir.), *Histoire de la famille*, III, Paris 1986.
- W. SEWEL, *La classe ouvrière de Marseille sous la II^e République : structure sociale et comportement politique*, *Le Mouvement Social*, 76, 1971.
- E. ΣΚΟΡΕΤΕΪΑ, *Fallmerayer* [Φαλμεράνερ], Athènes 1999, en grec.
- , « *Le royaume modèle* » et *la Grande Idée* [« Τὸ πρότυπο βασίλειο » και ἡ Μεγάλη Ἰδέα], Athènes 1988, en grec.
- N. ΣΚΟΤΙΔΟΥ, *consul général de Grèce à Marseille, Rapport concernant l'agriculture, l'industrie, le commerce et la navigation dans la région consulaire de Marseille* [Ἔκθεσις περὶ γεωργίας, βιομηχανίας, ἐμπορίου καὶ ναυτιλίας ἀνά τὴν προξενικὴν περιφέρειαν Μασσαλίας], *Bulletin du ministère des Affaires étrangères* [Δελτίον τοῦ ἐπὶ τῶν Ἐξωτερικῶν Β. ὑπουργείου], Athènes 1912, en grec.
- Société de Géographie, *Le Sémaphore de Marseille*, le 7-8 mars 1897.
- D. ΣΟΤΙΡΙΟΥ, *Terres de sang*, roman traduit du grec par J. Roques-Tesson, 1996.
- C. D. ΣΟΥΤΖΟ, *L'Europe, la Grèce et la Crète*, *L'Indépendance Hellénique*, le 21 novembre 1867.
- C. P. ΣΠΑΝΟΥΔΙΣ, *Joachim III* [Ἰωακείμ ὁ Γ΄], Constantinople 1902 (Salonique 2000), en grec.
- V. ΣΤΑΥΡΙΔΟΥ, *Les Patriarches œcuméniques de 1860 à nos jours* [Οἱ Οἰκουμενικοὶ Πατριάρχαι 1860 – σήμερα], Salonique 1977, en grec.
- T. ΣΤΟΙΑΝΟΒΙΧ, *The conquering Balkan orthodox merchant*, *Journal of Economic History*, 20, 1960.
- M.-D. ΣΤΟΥΡΔΖΑ, *Dictionnaire historique et généalogique des grandes familles de Grèce, d'Albanie et de Constantinople*, Paris 1983.
- C. ΣΒΟΛΟΠΟΥΛΟΣ, *La genèse de l'histoire de l'hellénisme contemporain* [Ἡ γένεση τῆς ἱστορίας τοῦ νέου ἑλληνισμοῦ], Athènes 2006, en grec.
- N. ΣΒΟΡΟΝΟΣ, *Précis d'histoire néo-hellénique* [Ἐπισκόπηση τῆς νεοελληνικῆς ἱστορίας], Athènes 1994, en grec.
- , *Le commerce de Salonique au XVIII^e siècle*, Paris 1956.
- , *Les effets des activités économiques des Grecs de la péninsule balkanique au XVIII^e siècle* [Οἱ συνέπειες τῆς οικονομικῆς δραστηριότητος τῶν Ἑλλήνων τῆς Βαλκανικῆς Χερσονήσου στὸ δέκατο ὄγδοο αἰῶνα], dans N. ΣΒΟΡΟΝΟΣ, *Mélanges d'histoire et d'historiographie néo-hellénique* [Ἀνάλεκτα νεοελληνικῆς ἱστορίας καὶ ἱστοριογραφίας], Athènes 1999, en grec.
- , *Les marins grecs au service de la première démocratie française* [Οἱ Ἕλληνες ναυτικοὶ στὴν ὑπηρεσία τῆς πρώτης Γαλλικῆς δημοκρατίας], dans N. ΣΒΟΡΟΝΟΣ, *Mélanges d'histoire et d'historiographie néo-hellénique* [Ἀνάλεκτα νεοελληνικῆς ἱστορίας καὶ ἱστοριογραφίας], Athènes 1999, en grec.
- CH. P. ΣΥΜΕΟΝΙΔΙΣ, *Après la prise de Constantinople* [Μετὰ τὴν ἄλωση], dans *Histoire de la langue grecque* [Ἱστορία τῆς ἑλληνικῆς γλώσσας] (col.), Athènes 2000, en grec.
- SYMPOSIUM, ΣΥΜΠΟΣΙΟΝ, *L'époque phanariote* [Ἡ ἐποχὴ τῶν Φαναριωτῶν], 21-25 octobre 1970, 145, Thessaloniki 1974.

T

- A. TABAKI, Les intellectuels grecs à Paris (fin du XVIII^e-début du XIX^e siècle), dans *La diaspora hellénique en France*, École française d'Athènes, 2000.
- , La formation du « génie national » en Grèce, *Revue des Études Neo-helléniques*, I, 1996.
- O. TEISSIER, *Les anciennes familles marseillaises*, Marseille 1888.
- C. D. TEKEIAN, L'importante colonie hellénique du XIX^e siècle et son influence sur l'économie de Marseille, *Bulletin de la Chambre de Commerce Hellénique de Marseille*, 2^e trimestre 1961.
- É. TEMIME, Conclusion, dans *Marseille au XIX^e siècle : rêves et triomphes*, Marseille 1991-1992.
- , G. CHASTAGNARET, Le dynamisme d'une ville : l'âge d'or de l'industrie, dans *Marseille au XIX^e siècle : rêves et triomphes*, Marseille 1991-1992.
- , P. ECHINARD, *Migrances*, I, Aix-en-Provence 1989.
- Y. TERNON, *Empire ottoman*, Paris 2005.
- M.-D. TERZOGLU, *Les réfugiés et les immigrés grecs à Marseille et dans le département des Bouches-du-Rhône (1919-1939)*, mémoire de maîtrise, inédit.
- V. THEODOROU, *Recherches sur les donations des Grecs de l'étranger à l'État hellénique pendant la deuxième moitié du 19^{ème} siècle*, mémoire pour le DEA inédit, Paris, EHESS, 1980-1981.
- G. THEOTOKAS, *Léonis, enfant grec de Constantinople [Λεωνής]*, roman traduit du grec par Renée Richer, Paris 1985.
- A.-M. THIESSE, *La création des identités nationales*, Paris 1997.
- N. TOMADAKIS, Temples et institutions de la communauté grecque de Livourne [Ναοὶ καὶ θεομοὶ τῆς ἐλληνικῆς κοινότητος τοῦ Λιβούρνου], *Ἐπετηρὶς τῆς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, XVI, 1940, en grec.
- , *La contribution des communautés grecques de l'étranger à la guerre d'Indépendance [Ἡ συμβολὴ τῶν ἐλληνικῶν κοινότητων τοῦ ἐξωτερικοῦ εἰς τὸν ἀγῶνα τῆς ἐλευθερίας]*, Athènes 1953, en grec.
- H. TONNET, Buts et justifications du roman grec des origines à la deuxième guerre mondiale, *Revue des Études Neo-helléniques*, I, 1996.
- , Courte histoire du roman grec, des origines à 1945, dans *Écritures grecques, guide de la littérature néo-hellénique*, Paris 1997.
- C. A. TRYPANIS, *L'Atticisme et notre question linguistique [Ὁ Ἀττικισμὸς καὶ τὸ γλωσσικὸ μαζ ζήτημα]*, Athènes 1984, en grec.
- T. TSALIKI-MILIONI, Revues littéraires francophones : le cas de la revue *Graecia* (1910-1914), *Bulletin de Liaison Néo-hellénique*, 15, décembre 1997.
- K. TSANTSANOGLU, Atticisme et anti-atticisme [Ἀττικισμὸς καὶ ἀντιαττικισμὸς], dans *Histoire de la langue grecque [Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας]* (col.), Athènes 2000, en grec.
- D. G. TSAOUSIS (dir.), *Hellénisme - Grécité [Ἑλληνισμὸς - Ἑλληνικότητα]*, Athènes 1998, en grec.
- (dir.), *Aspects de la société grecque du XIX^e siècle [Ὅψεις τῆς ἐλληνικῆς κοινωνίας τοῦ 19ου αἰῶνα]*, Athènes 1998, en grec.
- S. TSIRKAS, *Cavafy et son époque [Ὁ Καβάφης καὶ ἡ ἐποχὴ του]*, Athènes 1983, en grec.
- I. S. TSITSOUROF, Les relations économiques de Byzance avec la Russie entre le IX^e et le XII^e siècles [Οἱ οικονομικὲς σχέσεις τοῦ Βυζαντίου μὲ τὴ Ρωσία ἀπὸ τὸν 9^ο-12^ο αἰῶνα], dans

- Χίλια χρόνια Έλληνισμού-Ρωσίας [Mille ans de liens entre l'hellénisme et la Russie]* (col.), Athènes 1994, en grec.
- C. TSOUKALAS, État et société dans la Grèce du XIX^e siècle [Κράτος και κοινωνία στην Ελλάδα του 19ου αιώνα], dans D. G. TSAOUSIS (dir.), *Aspects de la société grecque du XIX^e siècle [Όψεις της ελληνικής κοινωνίας του 19ου αιώνα]*, Athènes 1998, en grec.
- , Les efforts de redressement de Charilaos Tricoupis [Η άνορθωτική προσπάθεια του Χαρίλαου Τρικούπη 1882-1895], dans *Histoire de la nation grecque [Ιστορία του ελληνικού έθνους]* (col.), XIV, Athènes 1970-2000, en grec.
- , La politique des gouvernements et les problèmes soulevés entre 1881 et 1895 [Πολιτική των κυβερνήσεων και προβλήματα από το 1881 ως το 1895], dans *Histoire de la nation grecque [Ιστορία του ελληνικού έθνους]* (col.), XIV, Athènes 1970-2000, en grec.

V

- A. VAKALOPOULOS, Les Phanariotes comme détenteurs de pouvoirs administratifs et politiques [Οί Φαναριώτες ως φορείς διοικητικής και πολιτικής εξουσίας], dans *Histoire de la nation grecque [Ιστορία του ελληνικού έθνους]* (col.), XI, Athènes 1975, en grec.
- G. VALRAN, Le capitalisme hellénique à Marseille, *Le Sémaphore de Marseille*, le 9 septembre, 1913.
- L. VARÉLAS, Introduction [Εισαγωγή], dans M. P. VRÉTOS, *Ο πατροκατάρατος και άλλα άφηγήματα*, Athènes 2004, en grec.
- C. VARNALIS, *Mémoires philologiques [Φιλολογικά Άπομνημονεύματα]*, Athènes 1981.
- C. VAUTRAVERS, A. MATTALIA, *Des journaux et des hommes du XVIII^e au XXI^e siècle à Marseille et en Provence*, Avignon 1994.
- N. VAYENAS, La langue de l'École d'Athènes [Η γλώσσα της Αθηναϊκής σχολής], dans *Histoire de la langue grecque [Ιστορία της ελληνικής γλώσσας]* (col.), Athènes 2000, en grec.
- , La langue de la prose [Η γλώσσα της πεζογραφίας], dans *Histoire de la langue grecque [Ιστορία της ελληνικής γλώσσας]* (col.), Athènes 2000, en grec.
- TH. VELLIANITIS, Stavros Métaxas [Σταυρος Μεταξάς], *Grande encyclopédie grecque [Μεγάλη ελληνική έγκυκλοπαίδεια]*, Athènes 1933, en grec.
- , Stefanos ou Étienne Vlastos [Στέφανος Βλαστός], *Grande encyclopédie grecque [Μεγάλη ελληνική έγκυκλοπαίδεια]*, Athènes 1933, en grec.
- , André, Mařinos et Panaghis Vaglianos [Ανδρέας, Μαρίνος και Παναγής Βαλλιάνος], *Grande encyclopédie grecque [Μεγάλη ελληνική έγκυκλοπαίδεια]*, Athènes 1933, en grec.
- G. VÉLOUDIS, Le multilinguisme de l'étude des mœurs [Η πολυγλωσσία της ήθογραφίας], dans *Histoire de la langue grecque [Ιστορία της ελληνικής γλώσσας]* (col.), Athènes 2000, en grec.
- , *Jacob Philipp Fallmerayer et la naissance de l'historicisme grec [Ο Jacob Philipp Fallmerayer και ή γένεση του ελληνικού ιστορισμού]*, Athènes 1982, en grec.
- TH. VÉRÉMIS (dir.), *Identité nationale et nationalisme en Grèce moderne [Έθνική ταυτότητα και έθνικισμός στη νεότερη Ελλάδα]*, Athènes 1997, en grec.
- , Introduction [Εισαγωγή], dans TH. VÉRÉMIS (dir.), *Identité nationale et nationalisme en Grèce moderne [Έθνική ταυτότητα και έθνικισμός στη νεότερη Ελλάδα]*, Athènes 1997, en grec.

- , De l'État nation à la nation sans État [Από τὸ ἐθνικὸ κράτος στὸ ἔθνος δίχως κράτος], dans TH. VÉRÉMIS (dir.), *Identité nationale et nationalisme en Grèce moderne* [Ἐθνικὴ ταυτότητα καὶ ἐθνικισμὸς στὴ νεότερη Ἑλλάδα], Athènes 1997, en grec.
- , État et nation en Grèce : 1821-1912 [Κράτος καὶ Ἔθνος στὴν Ἑλλάδα : 1821-1912], dans D. G. TSAOUSIS (dir.), *Hellénisme – Grécité* [Ἑλληνισμὸς – Ἑλληνικότητα], Athènes 1998, en grec.
- , Hypothèses/conditions pour une collaboration entre Grecs et Turcs [Ἰδεολογικὲς προϋποθέσεις γιὰ μιὰ συνεργασία Ἑλλήνων καὶ Τούρκων], *Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος*, XXIII, 1980, en grec.
- , Les réformes ottomanes (Tanzimât) [Οἱ ὀθωμανικὲς μεταρρυθμίσεις (Τανζιμάτ)], dans *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους] (col.), XIV, Athènes 1977, en grec.
- C. VERGOPOULOS, La conscience nationale renouvelée [Ὁ ἀνανεωμένος ἐθνισμὸς], dans *Histoire de la nation grecque* [Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους] (col.), XIV, Athènes 1970-2000, en grec.
- M.-P. VIAL, Les données de la création artistique : peinture, dans *Marseille au XIX^e siècle : rêves et triomphes*, Marseille 1991-1992.
- D. VIKÉLAS, *Loukis Laras* [Λουκῆς Λάρας], Athènes 1892, 2000, nouvelle édition, en grec.
- , *Le rôle et les aspirations de la Grèce dans la Question d'Orient*, Paris 1885.
- , Le philhellénisme en France, *Revue d'Histoire Diplomatique*, 1891.
- , Correspondance grecque, *Revue des Études Grecques*, 1890.
- , Correspondance grecque, *Revue des Études Grecques*, 1898.
- G. VIMAR, La presse : journaux littéraires et commerciaux, dans P. MASSON (dir.), *Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale*, VI, Marseille, Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 1914.
- et P. LERIS, La presse : la presse politique (suite), dans P. MASSON (dir.), *Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale*, VI, Marseille, Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 1914.
- CH. VINCENS, Le mouvement intellectuel à Marseille depuis les Phocéens jusqu'à nos jours, *La Vie Provençale*, 11, 1899.
- D. VLAMI, *Le florin, le blé et la rue du jardin. Les Grecs négociants de Livourne 1750-1868* [Τὸ φιορίνι, τὸ σιτάρι καὶ ἡ ὁδὸς τοῦ κήπου. Ἑλληνες ἔμποροι στὸ Λιβόρνο 1750-1868], Athènes 2000, en grec.
- É. VLASTOS, *Grecs et Turcs*, publié sous le pseudonyme Terdjuman Effendi, Marseille 1899.
- , *Mélanges* [Σύμμικτα], Alexandrie 1904, discours et publications divers, la plupart en grec.
- , *Discours prononcés par M. A.-A. Contostavlos, ministre des Affaires étrangères aux séances de la Chambre Hellénique le 11 et le 16 novembre 1876*, Marseille 1876, traduction et préface.
- , *Essai sur la réforme intellectuelle et morale de la France* [Πραγματεία περὶ τῆς διανοητικῆς καὶ ἠθικῆς ἀναμορφώσεως τοῦ Γαλλικοῦ Ἔθνους], traduction du français par E. Renan de l'article de G. Mazzini, Marseille 1874, en grec.
- , *L'Église romaine et l'Église orthodoxe*, signé par un Orthodoxe 1894.
- S. K. VLASTOS, *Une synopsis de l'histoire grecque depuis les origines jusqu'à la domination romaine* [Σύνοψις τῆς Ἑλληνικῆς ἱστορίας ἀπ' ἀρχῆς τῶν Ἑλλήνων μέχρι τῆς ὑπὸ Ρωμαίων αὐτῶν ὑποδουλώσεως], Manuel des élèves de l'école primaire, Athènes 1857, en grec.

- M. VOVELLE, L'Histoire et la Longue Durée, dans J. LE GOFF (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Paris 1988.
- M. P. VRÉTOS, Grèce, *Le Sémaphore de Marseille*, le 5 mai 1870.
- S. VRYONIS, Recent scholarship on continuity and discontinuity of culture : classical Greeks, Byzantines, Modern Greeks, dans S. VRYONIS (ed.), *The « past » in Medieval and Modern Greek culture*, Malibu 1978.

W

- M. WEBER, *Économie et société*, Paris 1971.
- H. R. WILKINSON, *Maps and politics. A review of the ethnographic cartography of Macedonia*, Liverpool 1951.
- J. G. WILLIAMSON, S. PAMUK, Globalization challenge and economic response in the Mediterranean, dans S. PAMUK, J. G. WILLIAMSON, *Mediterranean response to globalization before 1950*, Londres-New York 2000.

X

- A. XANTHOPOULOU-KYRIAKOU, Émigration d'émigrants. Du Caucase russe à la Macédoine, dans M. BRUNEAU (dir.), *Les Grecs pontiques. Diaspora, identité, territoires*, Paris 1998.

Y

- E. YEMENIZ, *La Grèce moderne, héros et poètes*, Paris 1862.

Z

- D. A. ZAKYTHINOS, *The making of modern Greece*, Oxford 1976.
- P.-P. ZALIO, *Grandes familles de Marseille au XX^e siècle*, Paris 1999.
- P. A. ZANNAS, Préface [Πρόλογος], dans P. DELTA, *Premiers souvenirs [Πρώτες ένθυμήσεις]*, Athènes 1991, tiré des archives de l'auteur, en grec.
- Zigavinos, Grégoire [Ζηγαβινός Γρηγόριος], *Encyclopédie religieuse et morale [Θρησκευτική και ήθική έγκυκλοπαίδεια]*, V, Athènes 1964, en grec.
- Z. G. [Z. Γ., Zigavinos, Grégoire], *Hydria, Grande encyclopédie générale [Υδρία, Μεγάλη γενική έγκυκλοπαίδεια]*, 25, Athènes 1983, en grec.
- Rev. G. ZIGAVINOS, Étienne Zafirooulos, que sa mémoire soit éternelle [Στεφάνου του Ζαφειρόπουλου αιωνία ή μνήμη], *L'Exégète des Écritures Saintes [Ο Έξηγητής τών Αγίων Γραφών]*, le 30 novembre 1894, en grec.
- , Position et attitude de huit respectables Métropolités du Saint-Synode envers le Patriarcat Œcuménique [Θέσις και στάσις τών όκτώ σεβαστών Συνοδικών Μητροπολιτών άπέναντι του Οίκουμενικού Πατριαρχείου], *La Vérité Ecclésiastique [Εκκλησιαστική Άλήθεια]*, Constantinople 1905, en grec.
- , L'Église orthodoxe grecque [Η Όρθόδοξος έν Έλλάδι Έκκλησία], *L'Exégète des Écritures Saintes [Ο Έξηγητής τών Αγίων Γραφών]*, le 30 octobre 1893 et le 15 novembre 1893.

- , L'Église orthodoxe russe [Ἡ Ὀρθόδοξος ἐν Ρωσσίᾳ Ἐκκλησία], *L'Exégète des Écritures Saintes* [Ὁ Ἐξηγητὴς τῶν Ἁγίων Γραφῶν], le 30 novembre 1893.
- , Le Saint-Synode russe en faveur de «L'Exégète» [Ἡ Ἁγιωτάτη διοικοῦσα Σύνοδος τῆς Ἐκκλησίας τῆς Ρωσσίας ὑπὲρ τοῦ «Ἐξηγητοῦ»], *L'Exégète des Écritures Saintes* [Ὁ Ἐξηγητὴς τῶν Ἁγίων Γραφῶν], le 15 juin 1893.
- , Remerciements [Ἐκφρασις εὐγνωμοσύνης], *L'Exégète des Écritures Saintes* [Ὁ Ἐξηγητὴς τῶν Ἁγίων Γραφῶν], le 30 octobre 1893.
- , Alexandre III le très pieux et empereur de toutes les Russies, que sa mémoire soit éternelle [Ἀλεξάνδρου τοῦ Γ' τοῦ εὐσεβεστάτου αὐτοκράτορος πασῶν τῶν Ρωσσιῶν, Αἰωνία ἡ μνήμη], *L'Exégète des Écritures Saintes* [Ὁ Ἐξηγητὴς τῶν Ἁγίων Γραφῶν], le 30 octobre 1894.
- , Concernant l'Orthodoxie [Περὶ τῆς Ὀρθοδοξίας], *L'Exégète des Écritures Saintes* [Ὁ Ἐξηγητὴς τῶν Ἁγίων Γραφῶν], le 28 février 1894.
- , Réponse à la bulle pontificale de Sa Sainteté Léon XIII, Pape de Rome [Ἀπάντησις εἰς τὴν ἐγκύκλιον ἐπιστολὴν τῆς Ἁ. Ἀγιότητος Λέοντος ΙΓ' Πάπα Ρώμης], *L'Exégète des Écritures Saintes* [Ὁ Ἐξηγητὴς τῶν Ἁγίων Γραφῶν], 1894.

INDEX DES NOMS PRINCIPAUX



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΘΗΝΩΝ

- Agélastos 32, 112, 113, 118, 131, 137, 154, 158,
179, 191, 193, 355, 368
Antoniadis 102, 113, 127
Argentis 32, 39, 40, 57, 58, 112, 131, 133, 141,
142, 153, 154, 159, 172, 193, 198, 201, 224,
226, 227
Aristarchis 95, 270
- Baltazzis 59, 95, 144, 179, 180, 181, 182, 206,
207, 211
Bariatier 67, 128, 129, 148, 284, 286, 290, 323,
324, 325, 326, 350, 351, 353, 366
Bénakis 97, 100, 102, 114, 115, 118, 141, 157,
188, 212, 365
Borély 60, 74, 122, 245, 299, 353
Blancard, Jules 138, 139, 238, 307, 308, 309,
310, 311, 312, 316, 317, 318, 320, 321
Braudel, Fernand 12, 15, 21, 22, 25, 26, 27, 28,
46, 74, 148
- Cantacuzène 13, 27, 28, 31, 32, 33, 35, 47, 83,
94, 297
Cantas, Élias 188, 267, 276, 289, 290, 291, 292,
351
Caradjas 28, 32, 83
Caramanos 123, 179, 188
Carathéodoris 95, 180, 211, 212, 270, 285
Charles-Roux 74, 101, 132, 136, 163
Coletti, Jean 86, 310, 311
Colocotronis 85, 86, 90
Couppas 174, 177, 188, 365
Coray, Adamantios 13, 54, 55, 103, 115, 223, 224,
225, 226, 227, 228, 229, 234, 263, 265, 319
- Delta, Pénélope 20, 97, 98, 100, 102, 106, 115,
157, 210, 212, 330, 332
Dimaras, Constantin 88, 92
Dragoumis 91
Dromocaitis 165, 178, 192, 193, 201, 226
- Fallmerayer, Jakob Philipp 217, 228, 343
Firmin-Didot 226, 299, 310, 317, 340
Flourens, Gustave 165, 332, 338, 342, 343, 344,
345
- Galatti 154, 158
Ghikas 35
Girardin 243, 317, 332, 339, 340
- Hugo, Victor 11, 139, 298, 306, 327, 338, 339,
341, 345, 368
- Joachim III (Patriarche) 272, 274, 275, 276,
278, 282, 286, 289, 290, 308
- Manos 28, 32
Mavrocordatos 32, 33, 35, 36, 39, 83, 85, 87, 88,
94, 131, 158, 275, 297, 311
Mavrogordatos 137, 201, 206
Mavroyenis 32, 95
Magnan 74
Mélas 18, 89, 99, 103, 125, 132, 133, 134, 149,
152, 161, 177, 178, 206, 211, 224, 245, 247,
291, 310, 317, 320
Métaxas 83, 123, 137, 141, 198, 238, 239, 240,
242, 245, 310, 325, 365, 367
Mitarangas 188, 365
Mistral 132, 351, 352, 354, 355
- Négréponte 105, 153, 177, 275, 318, 368
Nicoussios, Panayotis 33
- Palamas, Kostis 313, 314, 315, 352
Paparrigopoulos 92, 94, 115, 212, 216, 220,
223, 229, 235, 237, 311, 365
Pétrocchinos 32, 39, 57, 58, 59, 60, 77, 111,
113, 115, 116, 122, 127, 131, 133, 137, 144,
151, 154, 159, 177, 191, 193, 201, 204, 206,
227, 229, 285, 297, 299, 300, 324, 368
- Philémon 91
Psichari 137, 162, 312, 313, 314, 315
- Rallis 18, 32, 39, 57, 58, 74, 96, 100, 111, 112,
117, 125, 128, 131, 136, 137, 141, 142, 149,
152, 153, 154, 159, 160, 161, 162, 165, 172,
174, 175, 177, 178, 188, 192, 194, 201, 224,
233, 315, 362, 368
- J. Rizos-Néroulos 86, 88
Rizos-Rangabé 20, 88, 89

- Rodocanachis 18, 32, 39, 58, 77, 79, 112, 118, 122, 123, 131, 133, 134, 135, 137, 139, 140, 141, 144, 146, 149, 152, 153, 154, 156, 157, 158, 159, 162, 165, 172, 179, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 201, 234, 245, 285, 297, 362, 365, 368
- Roidis, Emmanuel 208, 209, 243, 313
- Scaramangas 32, 78, 112, 113, 122, 133, 178, 179, 227, 297, 318, 365
- Scarlato 28, 35
- Schilizzis 18, 32, 40, 95, 131, 141, 142, 153, 159, 172, 180, 183, 207, 212, 226, 227, 275, 285, 296
- Sechiaris 32, 57, 58, 112, 137, 144, 154, 159
- Soutzos 86, 88, 89, 328, 342
- Synadinos 100, 141, 157
- Syngros, Andréas 20, 68, 71, 90, 91, 92, 103, 105, 116, 117, 121, 122, 126, 150, 151, 152, 157, 171, 173, 206, 208, 318, 327
- Théologos 123, 179, 285
- Tricoupis 86, 87, 115, 206, 207, 311
- Vaglianos 93, 113, 122, 123, 137, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 275, 318, 365
- Varnalis, Costas 272, 274, 315
- Vasiliou 89, 99
- Vénizélos 188, 212
- Vikélas, Démétrios 20, 88, 89, 93, 103, 117, 121, 125, 152, 159, 161, 202, 203, 211, 243, 319
- Vlastos 32, 39, 100, 111, 119, 123, 131, 137, 138, 189, 202, 230, 231, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 286, 289, 290, 318, 350, 351, 365, 368
- Vrétos 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248
- Vuros 58, 144, 159, 206
- Ypsilantis 30, 83, 154, 265, 297
- Zafiropoulos 68, 74, 87, 111, 112, 114, 118, 122, 123, 130, 133, 134, 136, 137, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 149, 162, 163, 164, 179, 182, 183, 187, 188, 189, 191, 192, 197, 198, 204, 207, 218, 219, 220, 222, 223, 224, 234, 275, 285, 286, 318, 353, 355, 362, 365, 367, 368
- Zarifis 13, 18, 68, 74, 77, 78, 79, 86, 87, 94, 95, 96, 98, 101, 105, 106, 112, 114, 117, 118, 119, 122, 123, 131, 133, 134, 139, 141, 142, 143, 145, 146, 149, 152, 162, 163, 164, 176, 177, 178, 179, 182, 183, 187, 188, 189, 190, 192, 202, 204, 207, 219, 222, 239, 245, 275, 285, 286, 297, 304, 318, 362, 365, 368
- Zigavinos, Grégoire 143, 263, 267, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 356
- Zizinias 32, 58, 106, 118, 127, 131, 144, 154, 157, 165, 178, 194, 195, 201, 244, 246
- Zographos 95, 180, 207, 239, 270, 318

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΑ